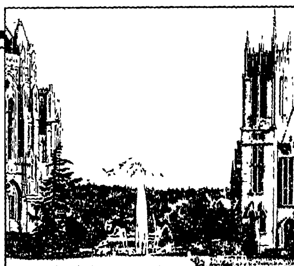

4261





ANNE COMNÈNE

ALEXIADE

I-IV

COLLECTION BYZANTINE
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

ANNE COMNÈNE

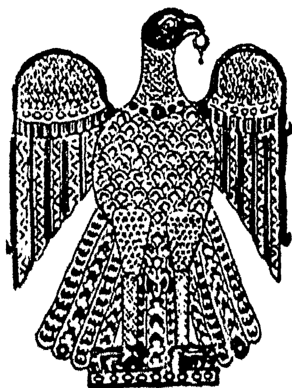
ALEXIADE

(RÈGNE DE L'EMPEREUR ALEXIS I COMNÈNE
1081-1118)

TOME I

(LIVRES I-IV)

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT
PAR
BERNARD LEIB
Docteur ès lettres.
Ancien professeur à l'Institut Pontifical
des Études orientales de Rome.



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION « *LES BELLES LETTRES*
95, BOULEVARD RASPAIL
1937

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé MM. A. Dain et R. Guilland d'en faire la revision et d'en surveiller la correction en collaboration avec M. Bernard Leib.

Nous sommes heureux d'associer dans un même hommage de reconnaissance Sa Sainteté le Pape Pie XI et l'Institut de France, dont la libéralité a rendu possible la publication de ce volume. Préparée à Paris, achevée en grande partie à Rome, à l'Institut Pontifical des Études Orientales où nous étions professeur, l'édition de l'Alexiade paraît sous ce double et éminent parrainage. Le Saint Père, par l'intermédiaire d'un savant, S. E. le Cardinal Giovanni Mercati, a daigné encourager une fois de plus les études byzantines et faciliter, avec l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, la publication d'une collection universitaire française : nous tenons à redire ici toute notre respectueuse gratitude.

Un devoir particulier de longue reconnaissance nous fait remercier Monsieur Charles Diehl, de l'Institut, directeur de la collection byzantine publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé, qui, après avoir jadis, avec une bienveillance inlassable, dirigé nos premières recherches sur l'histoire de Byzance, nous a sans cesse guidé et soutenu dans notre travail. Puisse cet ouvrage, en apportant une modeste contribution à l'histoire de l'empire d'Orient, être en même temps un nouvel hommage rendu au Maître qui a illustré devant le monde la chaire des Études byzantines en Sorbonne.

Nous devons aussi exprimer très spécialement notre vive gratitude aux RR. PP. Bollandistes, dont nous avons reçu depuis longtemps l'aide la plus fraternelle ; par une amitié que ne lasse aucun service et qui n'a d'égale que leur compétence, ils ont bien voulu s'intéresser à notre publication. Nous avons à cœur de leur associer pour les mêmes raisons le R. P. Viller, s. j., ancien

professeur à l'Institut Pontifical des Études Orientales à Rome.

Comment enfin ne pas rendre témoignage au précieux concours que nous ont prêté avec un dévouement et une cordialité qui nous honorent, soit pour l'établissement du texte, soit pour les recherches historiques, soit pour la correction des épreuves, M. H. Grégoire, professeur à l'Université de Bruxelles, le R. P. Mariès, s. j., professeur à l'Institut Catholique de Paris, le R. P. Hausherr, s. j., professeur à l'Institut Pontifical des Études Orientales à Rome, M. A. Dain, professeur à l'École des Hautes Études et à la Faculté libre des Lettres de Paris, M. R. Guilland, professeur au Lycée Janson de Sailly et chargé d'un cours d'histoire byzantine à la Sorbonne, Maître Helmer, de Mulhouse, un humaniste qui sait allier à une haute culture juridique la science d'un byzantiniste, et d'autres encore dont nous ne pouvons citer ici les noms. A tous, nous disons notre merci le plus sincère, en souhaitant que leur peine trouve quelque récompense dans la présente édition de l'Alexiade d'Anne Comnène.

AVANT-PROPOS

Sur l'empereur Alexis et sur sa fille Anne Comnène, nous avons deux ouvrages de valeur, celui de F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I Comnène* (1081-1118), Paris 1900, et celui de G. Buckler, *Anna Comnena,* London, 1929. Aussi cette introduction n'a-t-elle nullement la prétention de refaire ce qui est déjà bien fait, mais seulement de mettre le lecteur de la présente édition en mesure de comprendre et d'apprécier plus facilement une œuvre historique dont personne ne conteste le mérite. Nous avons tiré de l'Alexiade même tout ce qui était susceptible d'atteindre ce but, et nous renvoyons, en notes, aux pages de G. Buckler (= G. B.) ceux qui souhaiteraient une documentation complète.

Les explications, techniques ou autres, seront données à l'occasion de la traduction du texte, auquel renvoient les références que nous mettons en note dans l'Introduction générale.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

CHAPITRE PREMIER

L'AUTEUR

1. — La princesse porphyrogénète[1].

Le 1er décembre 1083, Alexis Ier était rentré en triomphateur dans sa capitale, après avoir vaincu les envahisseurs normands. Le lendemain samedi, à l'aube, lui naissait une fille : c'était Anne Comnène[2], dont la ressemblance avec son père était étonnante. Cette naissance avait été marquée par un événement singulier. Quatre jours plus tôt, l'impératrice Irène Doukas, la femme de l'empereur Alexis, sentant les douleurs de l'enfantement, avait fait sur son sein le signe de la croix en disant : « Attends encore, petit, jusqu'à l'arrivée de ton père ». Mais sa mère, la protovestiaria, l'avait reprise aussitôt : « Sais-tu donc si ton mari ne reviendra pas seu-

1. G. B. 27-34 ; 121-129.

2. Fiancée dès son berceau au jeune prince porphyrogénète Constantin Doukas, elle épousa à la mort de celui-ci Nicéphore Bryenne. Ce mariage était déjà célébré en 1097 ; Bryenne mourut en 1138. Anne Comnène tomba en disgrâce dès l'avènement de son frère Jean en 1118, pour avoir essayé de détrôner celui-ci au profit de son mari. Elle acheva après 1148, dans la solitude et le chagrin, une existence qui s'était annoncée brillante.

Deux sceaux d'Anne Comnène ont été publiés par G. Schlumberger (*Rev. Etudes grecques*, VII (1894) 331 ; *Sigillographie* p. 641). Quelques petits écrits, sur l'authenticité desquels on discute, ont encore été attribués à Anne Comnène (Cf. G. B. 5-10).

lement dans un mois ? Comment pourras-tu alors endurer de si longues douleurs ? » Cependant l'ordre de l'impératrice fut entendu, et Anne y voit un signe avant-coureur de son amour pour ses parents.

Les rites traditionnels, en usage lors de la naissance d'un prince impérial, furent de tous points observés : acclamations, distributions de présents et de dignités aux chefs du sénat et de l'armée. C'était partout la joie jusqu'à l'exaltation, et des chants d'allégresse ; la famille de la basilissa en particulier ne se possédait plus, car cette naissance rendait indestructible l'union entre Alexis et Irène, qui semblait bien fragile à cause de la rivalité des Doukas et des Comnènes.

Quelques jours plus tard, cette enfant était fiancée au jeune Constantin Doukas, le fils d'un précédent empereur, Michel VII Doukas, nouveau lien entre les deux familles rivales. Anne fut donc honorée du diadème impérial, tandis que Constantin, associé au trône, signait comme Alexis les diplômes impériaux avec de l'encre de pourpre, et suivait dans les processions le basileus en portant la tiare. L'Alexiade rappelle avec complaisance comment le jeune couple était également acclamé après l'empereur[1].

Anne Comnène insiste, dès l'introduction, sur son origine princière, car elle est née dans la Porphyra, en vraie porphyrogénète[2], et sur l'instruction soignée qu'elle reçut[3]. Loin d'être étrangère aux belles-lettres, elle s'est attachée à l'étude du grec jusque dans ses finesses ; une fois son instruction d'enfant terminée, elle s'est adonnée à la rhétorique et à la philosophie ; elle a lu Aristote et Platon, Démosthène et Polémon, Homère, les poètes et les historiens ; elle s'est formée par le quadrivium des sciences, elle a travaillé son style[4].

Nous voyons, en parcourant son ouvrage, qu'elle s'est occupée d'astrologie et de divination[5], qu'elle est compétente en mathématiques, et qu'elle juge à bon escient la valeur

1. VI 8, 3. — 2. Intr. 1, 2. Cf. p. cxx. — 3. G. B. 178-186. — 4. Intr. 1, 2 ; X 2, 1 ; XV 7, 9. — 5. VI 7, 3.

scientifique de Nicéphore Diogène [1]. Elle ne possède pas moins la théologie et le droit canon, comme nous pouvons en juger à propos des théories qu'elle expose, celles de Nilos par exemple, ou des canons auxquels elle se réfère [2]. Elle connaît également la médecine, et elle sera chargée par sa mère, l'impératrice Irène, d'apprécier les diagnostics des médecins sur la maladie mortelle de son père [3].

Anne Comnène nous apparaît donc comme un esprit très supérieur : elle le sait, mais elle en attribue le mérite premier au Créateur [4], et nous n'avons pas le droit de suspecter ici sa sincérité. Car elle est foncièrement pieuse, et à la fin de sa vie, elle restera dans l'ombre, uniquement occupée de livres et de Dieu [5]. C'est ainsi que se consolait et se consumait la brillante princesse de jadis, maintenant vieillissante.

Aussi bien Anne Comnène est-elle loin d'être une pure intellectuelle. Le cœur est chez elle très développé et je n'en donnerai comme exemple que son amour pour ses parents, ou son affection pour les siens.

Nous avons déjà remarqué comment elle prend plaisir à se montrer soumise dès le sein de sa mère [6] ; ses sentiments très vifs de piété filiale se nuançaient de respect et, un jour, malgré l'urgence d'une situation qui réclame l'intervention d'Alexis, elle n'osera pas interrompre la prière de son père et de sa mère : elle se décidera seulement à faire de loin des signes à cette dernière [7].

La crainte révérentielle à l'égard de son père ne gênait nullement du reste l'affection passionnée et admirative d'Anne Comnène. Elle aimait à veiller sur lui, en secondant l'impératrice de son mieux, de tout son cœur et de toute son âme, sans jamais se relâcher [8]. Le dernier chapitre du livre XV, où elle raconte la mort du basileus, est poignant d'émotion, tellement il a été vécu profondément et douloureusement par celle qui l'écrit [9]. C'est qu'Alexis, pour

1. IX 10, 2. — 2. X 1 ; VI 3, 3-4. Cf. p. CXLVIII. — 3. XV 11, 3. — 4. Intr. 1, 2. — 5. XIV 7, 4-6. — 6. VI 8, 2. — 7. XII 6, 7-8. — 8. XII 3, 7. — 9. XV 11.

sa fille, était tout : « son soleil », « le grand phare » qui éclaire le monde ; sa mère Irène lui était bien chère aussi : « le grand chef-d'œuvre de l'Orient et de l'Occident », cette autre grande lumière, quoique plus pâle, puisqu'elle est comparable « aux rayons de la lune »[1]. Avec ce goût pour la lumière, la princesse byzantine se montre la digne descendante des Grecs.

Anne et sa famille.

Mais Anne est également fière de tous les membres de sa famille, et elle nous les a dépeints de telle manière que nous la comprenons parfaitement. Aussi bien du côté paternel que du côté maternel, ses ancêtres ont régné sur le trône de Constantinople[2].

Elle mentionne à deux reprises son arrière-grand-père, Manuel Comnène, qui fut, sous Basile II, général en chef de l'armée d'Orient et qui commanda les opérations contre le terrible rival de l'empereur, Skléros[3]. Ce Manuel eut deux fils, Isaac, et Jean, le père d'Alexis Ier. Ces deux fils, restés orphelins par suite de la mort prématurée de leurs parents, furent élevés par l'empereur Basile lui-même qui les confia aux moines Studites pour deux raisons : afin que les exemples qu'ils avaient sous les yeux les formassent à la vertu, et afin qu'ils pussent sortir plus facilement de la ville quand ils allaient chasser[4]. Aussi bien leur éducation fut-elle essentiellement militaire, fort peu littéraire, et pas du tout monacale. Quand ces deux enfants furent devenus des jeunes gens, Isaac épousa l'aînée des filles du roi des Bulgares, Samuel, et Jean, une fille de Charon, le représentant du basileus en Italie et marié à une Dalassène[5].

1. XV 11, 20-22.
2. Isaac Ier Comnène (1057-1059), Constantin X Doukas (1059-1067), Michel VII Doukas (1071-1078). L'origine des Comnènes est incertaine. D'aucuns placent en Asie mineure le berceau de la famille, comme F. Chalandon (*Alexis Ier*, p. 21-22) ; d'autres le placent en Valachie, comme G. Murnu (*L'origine des Comnènes*. Acad. roumaine, Bucarest, Sect. hist. XI (1924) 212-216).
3. XI 1, 6. — 4. Nic. Bryenne, I, 1. — 5 Al. III 8, 1.

Jean eut cinq fils : Manuel, Isaac, Alexis, Adrien, Nicéphore, et trois filles, Marie, Eudocie, Théodora [1]. Isaac parvint à l'empire à la faveur d'une révolution militaire et avec l'appui du patriarche Michel Cérulaire (1057). Mais celui-ci devenu gênant, il le fit arrêter et allait le faire juger, quand le patriarche mourut subitement. Peu de temps après, Isaac abdiqua de lui-même (1059), non sans avoir offert au préalable la couronne à son frère Jean, qui la refusa malgré les instances et les objurgations de son épouse, Anne [2].

Constantin X Doukas (1059-1067) lui succéda, et quand il mourut, sa veuve, l'impératrice Eudocie, épousa Romain IV Diogène (1067-1071). Ce dernier, après avoir été vaincu par les Turcs à Mantzikiert (1071) et fait prisonnier, fut aveuglé par les émissaires de son beau-fils, qui monta sur le trône sous le nom de Michel VII Doukas (1071-1078). Mais bientôt le général Nicéphore Botaniatès se révoltait et déposait son souverain qu'il reléguait dans un monastère ; cependant il gardait la femme de celui-ci, l'épousait illégitimement du vivant de son mari, et montait sur le trône où il resta jusqu'à ce qu'Alexis Comnène l'en eût chassé en 1081.

Anne Dalassène. Jean Comnène fut nommé par son frère le basileus, « curopalate » et « domestique des scholes ». Bryenne fait le plus grand éloge de ses exploits militaires, de sa justice et de son humanité. Mais sa mort suivit de près celle d'Isaac, et sa veuve, Anne Dalassène, se chargea de l'éducation des huit enfants.

Anne Comnène a laissé de sa grand'mère, qu'elle connut peu, nous dit-elle, un éloge qui occupe les chapitres 7 et 8 du livre III ; remarquablement énergique, de haute vertu et de grand esprit, elle avait le génie du gouvernement, grâce à une longue expérience et à une grande perspicacité. Bref, c'était une femme d'action, qui savait parler avec persuasion, sans discourir, agréablement, mais nettement. Dans sa jeunesse, son maintien déjà grave témoignait de sa vertu. A

1. Nic. Bryenne I, 1-3. — 2. Nic. Bryenne I, 4-5.

l'âge mûr, toutes ses qualités, prudence, vigueur, intelligence, savoir, se trouvaient dans leur perfection, et c'est alors qu'elle fut appelée à aider ses deux fils, d'abord à saisir le pouvoir, ensuite à l'exercer [1]. Elle était encore en proie au chagrin d'avoir perdu son aîné, Manuel, général en chef des troupes d'Asie, quand Alexis, alors âgé d'une quinzaine d'années, voulut partir en campagne avec le basileus Romain Diogène. Celui-ci eut pitié de la douleur d'une mère et refusa d'emmener l'adolescent [2]. Mais Anne était bien résolue pourtant à assurer, autant qu'il dépendait d'elle, la fortune de ses fils qui avaient perdu le trône à cause du trop grand désintéressement de leur père. Elle ne cesse de les aider de ses conseils quand, sous l'empereur Nicéphore Botaniatès, ils sont en butte à la jalousie et doivent s'assurer la bienveillance de la basilissa Marie d'Alanie, devenue la femme de Nicéphore, après avoir été celle du faible Michel VII [3]. Elle suggère à Isaac les prétextes qui lui permettront de pénétrer jusqu'à l'impératrice en se faisant accompagner d'Alexis [4] ; elle est au courant du complot de ses fils et délibère avec les conjurés [5] dont elle favorise habilement la fuite. En l'absence des hommes, c'est elle qui sera le chef du groupe féminin. Elle se débarrasse d'un fâcheux pédagogue qui l'a rejointe, la nuit, pendant qu'elle allait chercher refuge dans une église, en l'envoyant monter la garde devant les portes du palais impérial jusqu'au petit jour ; elle obtient l'accès du sanctuaire en se faisant passer pour une femme d'Orient qui, ainsi que ses compagnes, a dépensé tout son argent dans la capitale, et qui veut faire ses dévotions de grand matin avant de regagner son pays ; elle mystifie l'officier chargé par l'empereur de la ramener, en le prenant de haut, en défendant la fidélité de ses enfants, et en se cramponnant aux portes de l'iconostase qu'elle ne lâchera, dit-elle, que si le souverain lui envoie sa propre croix comme gage de clémence, et encore, non pas

1. III 7. — 2. I 1, 1 ; II 1, 1-2. — 3. II 1, 5-6. — 4. II 2, 2. - 5. II 4, 5.

n'importe quelle croix, surtout pas une petite croix, mais une croix de grande dimension, afin que tout le monde puisse bien être témoin du serment; autrement, qui sait si on n'éluderait pas la promesse? [1] Elle s'y connaît en fait de subtilités et prend ses précautions.

Alexis savait les capacités de sa mère, et à peine eut-il saisi le pouvoir qu'il se déchargea sur elle de l'administration, tandis qu'il se consacrait surtout aux affaires militaires. Il le fit en fils confiant et soumis; son obéissance est édifiante. Nous l'avons vu renoncer comme adolescent à une campagne qui l'attirait; dès qu'il sera autorisé à partir, pour complaire à sa mère, il aura comme compagnon de tente le vénérable moine Joannice; il ne fera rien sans son conseil au moment du complot [2], et quand il cherchera le moyen d'expier les crimes qui se sont commis dans Constantinople lors de sa révolte, c'est encore à sa mère qu'il s'adressera. Celle-ci, tout heureuse de constater des sentiments si nobles et si chrétiens, l'embrassera joyeusement et le décidera à s'en remettre à la décision de l'Eglise [3].

Le chrysobulle, par lequel Alexis confie le pouvoir à sa mère qui devient ainsi plus impératrice que la femme même de l'empereur, résume dans une phrase la grande affection que la mère et le fils avaient l'un pour l'autre: c'étaient deux corps, mais une seule âme [4]. De fait Anne Dalassène non seulement partagea le gouvernement avec Alexis, mais elle fut un temps le véritable chef de l'empire, nous dit sa petite-fille, et le basileus ne semblait que l'exécuteur de ses volontés [5].

Il y avait un certain désintéressement dans ce désir du pouvoir; Anne Dalassène voulait celui-ci, non pour elle-même, mais pour sa famille, dont elle avait toujours cherché la fortune au moyen des alliances matrimoniales, à défaut du trône. C'est ainsi qu'elle avait marié à un fils de Romain Diogène, Constantin, sa fille Théodora qui ne fut pas heureuse [6];

1. II 5. — 2. II 4, 5. — 3. III 5, 4. — 4. III 6, 4. — 5. III 6, 1; 7. — 6. Nic. Bryenne I, 6.

son fils Isaac à une parente de l'impératrice Marie d'Alanie; elle avait fiancé sa petite-fille, une fille de Manuel, à un parent de Nicéphore Botaniatès [1], et son fils Alexis à Irène Doukas. De la sorte, elle avait allié les siens à toutes les familles qui occupaient ou venaient d'occuper le trône : les Doukas, les Diogènes, les Botaniatès.

Cette ambition maternelle s'alliait fort bien chez Anne Dalassène à une grande piété. On est tellement accoutumé à la voir visiter les églises que personne n'est étonné quand elle décide, un soir, d'aller prier dans les sanctuaires de Constantinople, et qu'elle ordonne de préparer les montures pour elle et sa suite [2].

Une fois ses vœux comblés par l'avènement au pouvoir d'un de ses fils, elle songe à quitter le palais, nous dit Anne Comnène, pour mener une vie plus haute en se retirant dans un monastère, et Alexis fait tout pour l'en détourner. Prise entre son pieux désir, qu'elle demande toujours au Ciel de pouvoir réaliser, et son amour maternel, elle se laisse accaparer par son fils et associer au gouvernement par le chrysobulle dont nous avons parlé [3]. Mais elle s'efforcera toujours de concilier ses deux ambitions ; et tout en s'occupant d'administration, elle ne néglige aucun des devoirs de la vie monastique, veillant la nuit pour dire l'Office et priant pour ainsi dire continuellement. Aussi bien était-elle particulièrement bienveillante envers les prêtres et les moines qu'elle invitait souvent à sa table [4]. Le célèbre moine Euthyme Zigabène, l'auteur de la « Panoplie dogmatique [5] », le vénérable moine Joannice étaient de ses protégés [6].

Cependant cette piété se joignait à une grande prudence, et nous avons vu qu'un jour, telle croix n'avait pas une vertu suffisante pour cette femme, si elle n'était en même temps celle du basileus, de taille assez grande pour être bien visible [7]. Nous sommes étonnés même de constater chez une chrétienne si convaincue des senti-

1. II 5, 1. — 2. II 5, 1. — 3. III 6. — 4. III 8, 3. — 5. XV 9, 1. — 6. I 8, 2. — 7. II 5, 7.

ments d'hostilité profonde envers la famille des Doukas ; elle ira jusqu'à faire déposer le patriarche Kosmas qui a voulu à tout prix couronner impératrice Irène Doukas, la femme d'Alexis : ainsi remarquons-nous, non sans surprise, qu'après le triomphe d'Alexis, obtenu grâce aux Doukas, Anne Dalassène était prête à sacrificier ceux-ci et à faire répudier l'épouse légitime de son fils. Calcul politique, ou rancœur, puisque c'était un Doukas qui avait recueilli l'héritage d'Isaac Comnène, refusé par son frère Jean ? Toujours est-il que les faits sont là, avoués par Anne Comnène [1]. Aussi bien cette femme savait-elle être énergique, et nous la verrons commander d'aveugler sur-le-champ un intrigant terrible, le pseudo-Diogène, qu'on avait réussi à capturer [2].

Isaac Comnène. Nous avons dit un mot de Manuel Comnène, le frère aîné d'Alexis, mort prématurément, et dont la fille avait été fiancée par Anne Dalassène à un parent de l'empereur Nicéphore Botaniatès.

Isaac devint alors le chef de la famille. Anne nous le décrit comme un homme séduisant, distingué, causeur charmant, bref la réplique d'Alexis qu'il aimait profondément et qui le lui rendait. Il avait été duc d'Antioche, et l'impératrice Marie d'Alanie l'avait voulu comme époux pour sa propre nièce [3]. Quand il fallut faire le choix d'un empereur, il se désista généreusement en faveur d'Alexis son cadet [4], qui se déchargea sur lui, comme sur sa mère, de l'administration [5]. Il arrive même à sa nièce, Anne Comnène, de l'appeler expressément « basileus », sans doute pour faire reconnaître le haut rang qu'il occupait au palais, bien qu'il ne portât pas la pourpre [6]. Très habile dans l'art de dissimuler, qualité si nécessaire à Constantinople [7], doué d'un sens psychologique très averti qui sait se ménager des amis partout [8], jusque parmi les maîtres d'hôtel du palais, brave jusqu'à la témérité, et incorrigible tout en ayant été fait plusieurs fois prisonnier [9], violent jusqu'à ne plus se possé-

1. III 2. — 2. X 4, 5. — 3. II 1, 4. — 4. II 7, 7. — 5. III, 2, 2. — 6. V 2, 4. — 7. II 2, 4. — 8. II 3, 2 et 4. — 9. III 3, 5.

der et à faire des scènes de famille pénibles en présence du basileus [1], il sera le type achevé du Byzantin quand nous l'aurons vu examiner Italos sur sa doctrine et condamner lui-même les erreurs théologiques de cet hérésiarque [2].

Il avait un fils que l'Alexiade nous présente comme un enfant prodige, à l'intelligence précoce et d'esprit fort aimable : il est vrai qu'il s'agit de le faire agréer comme le fiancé possible d'une princesse allemande, pour sceller l'alliance entre le basileus et Henri IV [3]. Plus tard nous le retrouverons moins avantagé quand nommé, jeune encore, duc de Dyrrachium, il devra venir en toute hâte devant un conseil de famille se justifier d'une accusation de trahison portée contre lui [4] ; et quand il aura essuyé revers sur revers, vaincu par les Dalmates [5], Anne Comnène n'osera pas cependant le charger, car c'est son cousin-germain ; mais on lit aisément entre les lignes qu'elle ne l'apprécie pas et n'a pour lui aucune sympathie.

Frères et Sœurs.

Elle se tait de la même manière sur son frère Jean, devenu basileus à la mort de son père. A s'en tenir à l'Alexiade, exception faite de quelques sous-entendus, on ne soupçonne aucun des événements tragiques que nous révèlent les autres historiens.

Jean était un tard venu dans la famille impériale, et ce fut son grand tort aux yeux de sa sœur Anne, l'aînée, déjà couronnée et acclamée, qui ne se souciait guère de se dépouiller au profit du petit noiraud aux yeux vifs, au front large, aux joues maigres, qui était son frère, l'héritier mâle de la famille, né après ses sœurs. Cette naissance de Jean fut une joie pour ses parents et pour tout le peuple : chacun était dans l'allégresse vraie, ou simulée [6].

Au reste Anne Comnène ne nous dit que fort peu de chose sur son frère ; celui-ci ne reçoit même pas une épithète avantageuse de la part de qui en est prodigue envers les autres membres de sa famille. Un seul trait flatteur : les

1. VIII 8. — 2. V 9, 5. — 3. III 10, 6. — 4. VIII 8. — 5. XII 4, 4. — 6. VI 8.

yeux de l'enfant dénotent un esprit vif; c'est tout. Sans doute, quand il le faut, le nom de Jean figure avec les titres de « basileus et porphyrogénète » [1]. Une mention rapide de ses succès militaires est faite dans l'Introduction [2]. Enfin nous le voyons sortir précipitamment et clandestinement des appartements où agonise son père, et gagner en hâte le grand palais, tandis que la foule de Byzance commence à s'agiter tumultueusement [3].

Zonaras [4] et Nicétas Choniatès [5] nous révèlent les intrigues qui se déroulèrent auprès du lit d'un mourant : la sœur et le frère voulant arracher au dernier souffle du moribond le legs du trône impérial, le silence d'Alexis, la rage des femmes, Anne et sa mère Irène, les complots continuels d'Anne Comnène qui ne recula pas devant le projet d'assassiner son propre frère, la rupture inévitable et la disgrâce qui en résultèrent.

Aussi comme notre historien parle sur un tout autre ton de son frère le porphyrogénète Andronic, si valeureux et si aimable, si jeune et si beau, accompli en sagesse et en bravoure [6] ; de son beau-frère, Nicéphore Euphorbénos Katakalon, qui avait épousé Marie Comnène, très pieux envers Dieu, doux et affable envers les hommes, guerrier courageux et cavalier émérite ; à le voir ainsi à cheval manier si dextrement la lance et se protéger du bouclier, on l'aurait pris non pas pour un Romain, mais pour un Normand : c'était une merveille [7] ; de son oncle le césar Nicéphore Mélissène, qui fut pourtant un rival dangereux pour Alexis au moment où tous deux briguaient le pouvoir [8]. Eudocie et Marie, les sœurs d'Anne, nous apparaissent comme des modèles de piété filiale, auprès du lit de leur père mourant qu'elles entourent de leurs derniers soins et de toute leur affection [9]. Jean est le seul, parmi les membres de sa famille, qui n'ait obtenu de la plume de sa sœur que des traits durs. Aussi ne nous étonnons pas de voir mentionner sèchement dans

1. XII 4, 4 ; XIII 12, passim. — 2. Intr. 3, 2. — 3. XV 11, 17. — 4. XVIII 28, 29. — 5. p. 11 sq. — 6. XV 5, 4. — 7. X 3, 5. — 8. II, 8 et 9 passim. — 9. XV 11, 14-20.

l'Alexiade la naissance des enfants qu'il eut de la princesse hongroise, sa femme, deux jumeaux, un garçon et une fille[1].

Constantin Doukas. Une des figures les plus sympathiques de l'Alexiade est celle du jeune Constantin Doukas, le premier fiancé d'Anne. Héritier légitime du trône par son grand-père Constantin X et par son père Michel VII, mis à l'écart par Botaniatès, les Comnènes, au moment de leur révolte, s'en constituèrent le défenseur et promirent à sa mère de revendiquer ses droits[2]. Ils tinrent parole et quand, après le succès d'Alexis, l'infortunée Marie d'Alanie qui avait vu détrôner ses deux maris, complètement délaissée, s'effrayait justement du sort de son fils unique[3], un chrysobulle du nouveau basileus vint garantir les droits du jeune Constantin et l'associer au trône[4]. C'était la réparation des épreuves et des vexations dont avait souffert cet enfant, lui qui avait dû successivement troquer ses bottines de pourpre, symbole du pouvoir, contre des noires, puis contre d'autres en soie de couleur variée ; enfin il retrouvait la pourpre et tous les hommages dus à un basileus[5].

Anne a multiplié sur son fiancé les allusions élogieuses[6]. Mais elle nous a tracé un portrait enthousiaste, qui nous représente Constantin comme « l'Amour » enfant. Mieux vaut ne pas l'esquisser, afin de ne pas nuire à la saveur du texte[7]. Plus tard, Constantin nous apparaîtra comme un jeune homme à la complexion délicate, que l'empereur chérit comme son propre fils et qu'il entoure de ménagements, parce qu'il manque d'entraînement lors de sa première campagne : aussi le laisse-t-il se reposer près de sa mère dont il traverse le domaine ; il s'y était du reste arrêté en cédant à l'invitation pressante de son futur gendre[8]. Celui-ci répond dignement à l'affection du basileus, et quand Nicéphore Diogène, pour échapper au châtiment qui le menace après avoir si souvent comploté contre la vie de l'empereur, demande à

1. XII 4, 4. — 2. II 2, 1-3. — 3. III 1, 2. — 4. I 15, 2 ; III 4, 5-6. — 5. VI 8, 3. — 6. I 10, 2. — 7. III 1, 3. — 8. IX 5, 4-6.

Constantin le cheval dont Alexis lui a fait don, l'autre refuse, en prétextant qu'il lui est impossible de se défaire le jour même d'un présent de si grand prix, venant de son souverain [1].

Chose curieuse, Anne ne nous dit rien de la mort de ce jeune homme qu'elle a su nous montrer si sympathique, malgré son insignifiance historique. Mais elle l'aimait, et son affection pour lui rejaillit forcément sur la basilissa Marie d'Alanie qui, une fois le sort de son fils assuré par le chrysobulle d'Alexis, s'était retirée à Saint-Georges de Manganes, propriété splendide [2]. Mais cette retraite ne suffit pas à faire taire les mauvaises langues.

Marie d'Alanie.

Épouse de Botaniatès après avoir été celle de Michel VII [3], Marie d'Alanie avait donné une de ses nièces en mariage à Isaac Comnène, puis elle avait adopté Alexis et pris perpétuellement la défense des deux frères contre leurs ennemis qui étaient nombreux au palais [4]. Quand Alexis fut maître du pouvoir, on crut à un arrangement secret, conclu entre lui et Marie d'Alanie qui restait avec son fils dans le palais impérial, tandis qu'Irène et sa famille habitaient dans le palais bas. Cette situation étrange fit chuchoter : on parla de répudiation pour Irène, et de troisièmes noces pour Marie d'Alanie. Les Doukas, qui venaient de soutenir les Comnènes parce qu'ils voyaient l'une des leurs, Irène, sur le trône comme impératrice, n'entendaient pas être ainsi frustrés, et ils allèrent jusqu'au patriarche qu'ils gagnèrent à leur cause. Celui-ci exigea le couronnement immédiat d'Irène, à l'instar de celui d'Alexis, précédemment célébré, et l'incident fut clos. Anne en entendit parler forcément, mais elle préfère rapporter les on-dit, sans trop insister : elle ne pouvait prendre parti, car toute enfant, elle partagea son affection entre Irène, sa mère, et Marie d'Alanie, sa future belle-mère, qui fut chargée de son éducation à partir de sa huitième année. Il y eut alors, entre elles deux, affection mutuelle et échange de confidences.

1. IX 7, 2. — 2. III 4, 7. — 3. I 4, 1. — 4. II 1-4, passim.

Anne Comnène nous a laissé de Marie d'Alanie un joli portrait, cependant bien artificiel [1] ; mais elle a rendu, avec des accents sincères, la vie douloureuse de cette princesse alaine, transportée sur le trône de Byzance pour y vivre malheureuse. Elle a surtout fait sentir l'isolement de cette femme qui inspire pitié, seule avec son fils : c'est qu'elle éprouvait elle-même une affreuse solitude, en écrivant délaissée et oubliée de tous dans la disgrâce [2].

Nicéphore Bryenne. Mais là où nous retrouvons Anne enthousiaste, comme elle l'était envers son père, c'est quand elle parle de son mari, Nicéphore Bryenne. Dès l'Introduction, elle nous le présente longuement : c'est un homme qui par sa beauté incomparable, la supériorité de son esprit, son éloquence consommée, laisse loin derrière lui ses contemporains. Héroïque dans ses campagnes, passionné pour son épouse comme celle-ci est passionnée pour lui, il est pour Anne l'idéal qu'elle pleure toujours d'avoir perdu [3]. Nicéphore appartenait à la lignée des Bryennes et avait pour père cet autre Nicéphore Bryenne, un général illustre, adopté comme un frère par Romain Diogène [4]. Ce Bryenne l'ancien se révolta contre les successeurs de ce dernier et fut aveuglé sous Nicéphore Botaniatès, après avoir été vaincu par un jeune général qui débutait dans la carrière, Alexis Comnène. Comment a-t-on pu dès lors songer à un mariage entre la fille du vainqueur et le fils de la victime? Par politique; pour venir à bout de l'hostilité d'une famille, puissante dans la région d'Andrinople, dont le concours lui était nécessaire au milieu de tant d'ennemis, Alexis joua le tout pour le tout et décida ce mariage dans l'intérêt de son trône, sans prévoir sans doute l'entente si parfaite des deux époux [5].

Anne Comnène trace à grands traits cette révolte de Bryenne l'ancien, mais elle renvoie pour plus de détails au livre de son mari, le césar Nicéphore [6]. Celui-ci est en

1. III, 2, 3-4. — 2. III 1-2, 1-2. — 3. Intr. 3-4. — 4. X 3, 3 ; Zonaras XVIII 22. — 5. VII 2, 6 ; II 6, 10. — 6. I 4-6.

effet un écrivain qui a composé plusieurs ouvrages, et qui a surtout rédigé, sur l'ordre même de l'impératrice Irène, désireuse de relire la vie héroïque de son mari, le basileus Alexis[1], une histoire de celui-ci, restée malheureusement inachevée. Anne résolut de poursuivre et de finir ce livre : c'est toute la raison de l'Alexiade, œuvre de piété à un double titre, et parce qu'elle raconte la vie d'un père, et parce qu'elle continue le récit d'un époux. Aussi y sentons-nous dès le début l'émotion bien compréhensible de l'écrivain.

Nicéphore Bryenne était tout désigné pour écrire, à cause de son expérience consommée des affaires, de ses connaissances littéraires et de son savoir universel qui embrassait à la fois les sciences sacrées et profanes[2]. A plusieurs reprises au cours de son récit, surtout au début, Anne renverra à l'histoire de son mari, qu'il s'agisse des révoltes de Bryenne et de Roussel[3], ou qu'il s'agisse de la défense d'Antioche contre les Turcs par Isaac Comnène et de la mort qu'y trouva un des fils de Romain Diogène[4].

Anne insiste sur la piété de son mari, sur son humanité, son habileté à tirer de l'arc, telles qu'elles apparurent en particulier le Jeudi-Saint, 2 avril 1097, quand il fallut défendre Constantinople contre l'attaque inopinée des Croisés, campés sous les murs de la ville[5]. Nous le voyons agir avec une maîtrise remarquable dans un combat contre les Turcs et mettre l'ennemi en déroute par une heureuse intervention[6]. C'est également quelqu'un de compatissant, dont la parole sympathique et persuasive s'exerce avec succès près des têtes chaudes, qu'il s'agisse d'un Latin comme Bohémond[7] ou d'un Byzantin comme Grégoire Taronitès[8]. Tant de talents naturels semblaient désigner un pareil sujet pour le trône[9] : après la mort d'Alexis, Anne s'efforça de renverser son frère Jean pour le remplacer par son mari Nicéphore Bryenne[10]. Mais celui-ci ne voulut pas consentir à une telle félonie à l'égard de son beau-frère. Il était loyal et ne partageait pas

1. Intr. 3, 2-3. — 2. Intr. 4, 1 ; XIV 8, 9. — 3. I 1, 3 ; 4, 2. — 4. X 2, 2. — 5. X 9, 8-9. — 6. XV 5, 3-4 ; 6, 1. — 7. XIII 11, 2. — 8. XII 7, 4. — 9. Intr. 4, 1. — 10. Nicétas Choniatès, p. 15.

la furieuse ambition de sa femme. Celle-ci ne lui en garda point rancune, et quand un mal frappa inopinément son mari au cours d'une campagne, quand elle revit mortellement atteint celui qu'elle aimait, son âme en fut tellement déchirée qu'au seul souvenir de cette scène, elle se sent de nouveau saisie de vertige [1] et se demande encore comment elle a pu survivre à tant de douleur [2].

Les Doukas.

Mais Anne appartient aussi aux Doukas par sa mère; elle ne l'oublie pas et le rappelle fièrement, par exemple à propos d'un Jean Doukas, d'abord duc de Dyrrachium, puis duc de la flotte, « ce duc, mon oncle maternel » [3]. Mais le plus illustre de la famille, celui sur qui elle insiste parce qu'il a fait la fortune de son père et de sa mère, parce qu'après avoir aidé Alexis à monter sur le trône, il a empêché qu'il ne répudiât sa femme Irène [4], c'est le césar Jean Doukas, une des figures byzantines les plus typiques. Frère de l'empereur Constantin Doukas et grand-père d'Irène, il avait aidé son neveu Michel VII à se débarrasser de Romain Diogène; puis, mécontent de ce même neveu, il avait intrigué contre lui et dû prendre l'habit monastique pour éviter son impériale colère [5]. Instruit par l'expérience, il conseilla à Michel VII, quand celui-ci fut renversé par Botaniatès, de revêtir à son tour l'habit monastique pour ne pas être aveuglé, chose toujours possible en pareil cas [6]. Bientôt, avec deux de ses petits-fils, il prêtait main forte aux Comnènes révoltés, parce que, dans leurs succès, il prévoyait, grâce aux alliances, un retour de fortune pour sa famille; il défendit chaleureusement et fit prévaloir la candidature d'Alexis sur celle d'Isaac [7], et à un moment critique, quand Botaniatès essayait une dernière fois de se sauver en négociant avec les vainqueurs, ce fut le césar qui, intraitable, leur fit refuser ou rompre tout arrangement [8]. De son oncle maternel Michel Doukas, Anne dira qu'il était homme réputé pour sa sagesse; par sa beauté et sa haute

1. Intr. 4, 1. — 2. XV 11, 21-24. — 3. XI 5, 3. — 4. III 2, 3-7. — 5. Nic. Bryenne II 18. — 6. I 12, 6. — 7. II 7, 1-2. — 8. II 12, 1-3.

stature, il l'emportait non seulement sur ses contemporains, mais sur tous ceux qui furent jamais : quiconque le voyait était saisi d'admiration. Il avait à un haut degré la perspicacité et le sens de la réalisation [1]. Quant à son autre oncle, le duc Jean Doukas, nommé plus haut, elle le louera surtout pour sa bravoure et ses talents militaires [2].

Paléologue. Georges Paléologue, le beau-frère d'Alexis Ier, est une figure de héros dans l'Alexiade. Il a hésité avant de donner son adhésion à la révolte des Comnènes, parce que son père était un tenant de Botaniatès, fidèle jusqu'à l'héroïsme [3]. Mais dès qu'il s'est décidé, en bonne partie sur l'injonction de sa belle-mère qui tenait à élever sa fille et son gendre jusqu'au trône impérial, il se donne tout entier au mouvement qui doit assurer l'avenir de sa belle-sœur. Sa fortune y passe [4]; il paie d'audace et gagne la flotte à la révolution [5]; en vain son vieux père l'accable-t-il de son mépris [6], il reste plein de déférence envers lui, mais ne cède pas, non plus qu'il ne cèdera quand des partisans voudront l'empêcher de faire acclamer Irène en même temps qu'Alexis : c'est uniquement à cause d'Irène qu'il a pris le parti d'Alexis, déclare-t-il sans ambage, et il fait acclamer sa belle-sœur par la flotte [7]. Jeune et ardent, il est pour la lutte et les coups d'audace, quitte à payer cher ensuite des élans inconsidérés, comme on le voit dans la campagne contre les Scythes [8]; il ne cache pas sa mauvaise humeur quand, un peu plus tard, il voit l'empereur revenir triomphant à Constantinople, sans que lui-même ait contribué à la victoire [9], et peu s'en faut qu'une altercation entre lui et Tancrède tourne mal, tant les deux adversaires sont bouillants [10]. Pourtant cette générosité n'exclut pas la prudence; quand il doit défendre Dyrrachium contre les Normands qui l'encerclent [11], ce jeune duc fait preuve de décision et d'à-propos [12] et, malgré une blessure grave, ne cesse de

1. V 7, 1. — 2. VII 8, 9. — 3. II 11, 6-7; 12, 1-3. — 4. II 6, 3. — 5. II 11, 1-5. — 6. II 11, 6-7. — 7. III 2, 1. — 8. VII 2, 3. — 9. VIII, 2, 5. — 10. XI 3, 2. — 11. IV 1, 1. — 12. IV 2, 5-6.

pourvoir à tout avec la plus grande présence d'esprit[1]. Alexis semble même moins circonspect quand il exige que le gouverneur, malgré des représentations, sorte de la place investie pour conférer avec lui, et prive ainsi la cité d'un valeureux défenseur, car Paléologue ne pourra plus rentrer[2]. Aussitôt ce dernier déconseille comme risquée la bataille avec les Normands, et il recommande plutôt la guerre d'usure[3]. C'est un des chefs qui nous paraissent les plus avisés, car il a soin de n'avancer qu'après s'être fait renseigner par des éclaireurs[4].

Le sens de l'honneur et de la solidarité familiale, Anne le tenait de son père qui ne voulut jamais jeter le discrédit sur les membres de sa famille, de quelque manière qu'ils se fussent compromis, qu'il s'agisse de son neveu Jean[5] ou de ceux des siens qui avaient trempé dans le complot de Nicéphore Diogène. Si désolé qu'il fût, il avait la pudeur de garder pour lui la peine et d'éviter tout esclandre. C'est le principe qui a guidé Anne lorsqu'elle parle des siens : exalter leurs qualités et taire leurs plus gros défauts, exposer largement tout ce qui est en leur faveur, glisser silencieusement sur toutes les querelles de famille. Ceci ne regarde pas le lecteur qui est seulement invité à admirer Alexis Comnène et sa dynastie.

Représentons-nous cette princesse âgée qui, à la fin de sa vie, écrit son ouvrage, parfois à la lumière d'une lampe, et qui ne peut, tout en laissant courir sa plume, retenir un rire solitaire quand elle songe à la hâblerie grotesque d'un Rector ou à l'ambition ridicule d'un Guiscard[7]. Quelques années plus tard, quand elle achèvera les derniers chapitres de son livre à la nuit tombante, et qu'elle sera occupée à

1. IV 4, 4. — 2. IV 5, 2 ; 8, 4. — 3. IV 5, 3. — 4. VIII 2, 2. — 5. VIII 7, 3-5. — 6. G. B. 35-46 ; 155-162 ; 509-516. — 7. I 15, 6.

transcrire quelques noms barbares, elle luttera avec peine contre le sommeil, tellement elle a peu de goût pour ce qui n'est pas Byzance [1].

Nous aimons ces demi-confidences, qui rapprochent de nous la princesse lointaine. Anne a le don du naturel, quand elle veut bien oublier ses partis pris et sa haute naissance : elle voit juste, elle sent profondément, et elle rend à merveille. Elle a croqué en artiste la scène où Alexis réunit un conseil de famille pour juger son neveu, le duc de Dyrrachium, contre qui une dénonciation de haute trahison a été portée par l'archevêque des Bulgares lui-même, le célèbre Théophylacte [2]. Le sébastocrator Isaac, le père de l'accusé, arrive dans la tente impériale et, apercevant l'empereur en train de dormir, il refuse qu'on le dérange et s'étend lui-même. Quand Alexis s'éveille, il voit son frère assoupi et, à son tour, il ne bouge pas, ordonnant à tous de faire de même, pour ne pas troubler Isaac. Puis les deux frères s'embrassent et échangent quelques brèves paroles, car Isaac se possède à peine, persuadé que la malveillance poursuit son fils, et que cette malveillance est celle de son frère Adrien comme celle de son beau-frère Nicéphore Mélissène. Aussi, quand ils sont tous en présence, le sébastocrator éclate, et peu s'en faut qu'il n'arrache la barbe d'Adrien, qu'il traite de menteur effronté. Le tact et la clémence d'Alexis arrangèrent tout [3], mais nous avons vu bien au naturel la famille impériale.

La vie déborde, sincère et sans artifice, au dernier chapitre de l'Alexiade où la fille raconte l'agonie de son père : tout y est vrai et poignant ; c'est un petit chef-d'œuvre, et cette mort d'un empereur, les soins éperdus de son entourage, l'émotion douloureuse de chacun, l'aspect funèbre du décor, tout cela doit être lu, si l'on veut connaître Anne Comnène [4].

Celle-ci, tendre et douloureuse, sait également se montrer véhémente quand elle exhale son indignation contre un pape

1. XIII 6, 3. — 2. VIII 7, 3. — 3. VIII 8. — 4. XV 11, 4-24.

dont la grande faute est d'avoir été l'allié de Robert Guiscard, l'ennemi mortel de Byzance[1], quand elle soufflette les successeurs de son père qui ont perdu tous les avantages de ce règne, à cause de leur sottise[2], entendez Jean, son frère, qui a condamné sa sœur à une odieuse réclusion[3].

Anne Comnène est très claire, soit qu'elle annonce son sujet[4], soit qu'elle se résume[5] ; elle possède des connaissances techniques remarquables, qui font de l'Alexiade un ouvrage précieux du point de vue historique, nous le verrons ; si elle pousse le réalisme parfois très loin, par exemple lorsqu'elle nous décrit Bohémond, jouant le mort dans un cercueil à côté d'un coq en putréfaction[6], elle n'oublie pas qu'elle est femme et princesse de sang impérial, et que la pudeur a des lois ; mais alors elle sait aussi bien par des sous-entendus faire entendre ce qu'elle est censée tenir caché[7].

A côté de cela, elle n'échappe pas aux écueils de la mauvaise rhétorique : énumérations savantes qui prouvent ses connaissances, mais qui sentent le pédantisme[8], éloges ampoulés[9] ou style maniéré[10] ; pourtant elle évite ces écarts quand elle y fait attention[11].

Son goût pour l'image la fait parfois se perdre dans des amplifications invraisemblables. Elle vient de décrire le massacre des Croisés à Xérigordon et elle ajoute : « Un nombre si considérable... périt victime du glaive ismaélite, que, lorsqu'on rassembla les cadavres..., on en fit, je ne dis pas un grand tas, ni même un tertre, ni même une colline, mais une haute montagne, d'une épaisseur et d'une étendue énorme, tel était l'amoncellement des os »[12].

La vérité, dans l'Alexiade, n'exclut pas la poésie ; c'est le fer rouge du bourreau qui passe sur les yeux de la victime et éteint en eux la lumière[13] ; c'est le frisson du spectateur qui se communique au lecteur devant l'aspect impressionnant des légions passées en revue par l'empereur : les armes étin-

1. I 13. — 2. XIV 3, 9. — 3. XIV 7, 6. — 4. vg. I 10, 3. — 5. XII 1, 1. — 6. XI 12. — 7. I 13, 3. — 8. XIV 7, 4. — 9. VIII 6, 5. — 10. X 2, 1. — 11. V 8, 1. — 12. X 6, 4. — 13. II 4, 2.

celantes, les hommes serrés les uns contre les autres au point de faire songer au rempart d'une ville. « On aurait dit, à les voir, des statues de bronze et des soldats de métal..., seules les lances frissonnaient comme si elles avaient hâte de toucher la chair. »[1]

De temps en temps aussi, un jeu de mot : c'est un Turc, aveuglé avec un candélabre ; ainsi la lumière a engendré l'obscurité[2]. De temps en temps, un couplet en langue vulgaire ; mais il faut qu'il y ait une circonstance exceptionnelle et que la gloire de son père y soit intéressée[3]. Autrement Anne est essentiellement classique, jusqu'au purisme, et l'on sait assez combien elle est froissée et offusquée, quand elle doit citer des noms barbares qui gâtent son récit[4] ; seul, l'exemple d'Homère la console un peu en pareil cas[5].

La *sensibilité* est fort développée chez Anne Comnène. Celle-ci s'est dessinée elle-même dans un joli trait, bien féminin, qui nous la montre touchée à la fois par la beauté d'un homme et la pitié. Un officier de valeur venait d'être condamné au supplice de l'aveuglement pour avoir comploté contre l'empereur et, avant l'exécution, on l'exhibait devant la foule dans un cortège grotesque et infamant. Anne et sa sœur, qui regardaient, virent le malheureux faire vers elles un geste suppliant. C'en fut assez : Anne toute émue courut à sa mère et n'eut de cesse qu'elle n'ait fait obtenir par l'impératrice la grâce du coupable[6]. Elle ne s'est apitoyée sur personne comme sur son père et sur elle-même. Dès l'Introduction elle nous le dit sans vergogne, et elle consacre tout un paragraphe à une complainte sur ses malheurs[7].

Tout lui est sujet de douleur : Constantin Doukas, son premier fiancé, mort prématurément[8] ; son frère Andronic, qu'elle aimait beaucoup[9] ; son frère Jean, qui naît si malencontreusement pour lui ravir la couronne dès son berceau[10] ; son père, dont il lui faut taire les malheurs, en glissant sur ceux-ci comme un diamant, alors qu'il y aurait tellement

1. XIII 2, 1. — 2. XV 6, 10. — 3. II 4, 9. — 4. VI 14, 1 ; XIII 6, 3. — 5. X 8, 1. — 6. XII 6, 6-8. — 7. Intr. 4 ; I 10, 2. — 8. I 12, 3. — 9. XV, 5, 4. — 10. VI, 8, 3-5.

sujet de pleurer [1] ; sa mère, dont le souvenir si touchant lui perce le cœur [2]. A la fin de l'Alexiade surtout, on devine combien cette sensibilité est exaspérée, et malgré la résolution de garder toujours et en tout la sérénité de l'historien, quand Anne revit les heures d'agonie où elle oublia toute sa philosophie et toutes les sciences [3], quand elle voit les longues années de solitude accumulées depuis, elle laisse sa plume pleurer ses infortunes, pleurer ses trois basileis, son père, sa mère, son mari le césar, s'indigner dans une rage douloureuse contre une réclusion forcée qui a fait d'elle un objet d'horreur pour tous [4]. Au dernier chapitre, l'historienne a fait place à la princesse vieillie, meurtrie par la vie, désillusionnée, qui s'étonne de ne s'être pas suicidée, et qui cherche une dernière consolation en exhalant ses plaintes [5]. C'est la Grèce païenne qui n'est pas morte et qui reparaît au fond de l'âme chrétienne.

Anne Comnène a le *sens psychologique,* par exemple quand elle dépeint soit un prince du sang, justement alarmé de la dénonciation qui pèse sur son fils et courroucé de savoir que les accusateurs sont ses proches [6], soit un guerrier fou de douleur en apprenant la mort de son enfant et qui se laboure la poitrine avec une pierre de fronde trois jours et trois nuits durant [7], soit encore un père désolé et torturé qui doit laisser un jeune garçon en otage au palais, qui a recours à tous les arguments possibles pour prolonger l'entrevue permise, qui fait appel tour à tour à la compassion d'un hôte puissant ou d'un pédagogue, et qui, dans un moment de fol espoir, s'échappe avec son enfant sur un navire, sans réfléchir que les vaisseaux légers de l'escadre impériale auront vite fait de le rejoindre et de reprendre le malheureux otage [8]. Comment nous étonner alors que l'adolescent, quelque entouré qu'il soit dans la famille impériale, comblé de soins même de la part d'Alexis, ne veuille pas obéir, se plaigne de

1. IV 8, 1. — 2. V 9, 3. — 3. XV 11, 15. — 4. XIV 7, 4-6. — 5. XV 11, surtout 21-24. — 6. VIII 8. — 7. VII 6, 6. — 8. VIII 9, 3-5.

ne pas être traité avec la déférence voulue, et ne songe qu'à fuir pour retrouver son père [1] ?

Anne sait fort bien croquer quelques traits de la psychologie des jeunes, traits qui ne sont pas toujours à leur avantage du reste; ainsi parle-t-elle de l'adolescence, cet âge où l'on ne résiste pas aux coups de tête [2], où l'on est impulsif, violent et irréfléchi, comme Jean, le fils du sébastocrator Isaac [3], mais où l'on brûle du désir de combattre [4].

L'Alexiade nous présente des chefs militaires de Byzance qui connaissent l'art de traiter avec leurs troupes. Jean Doukas et Georges Paléologue veulent gagner les soldats et les marins au parti d'Alexis. Le premier fait voir que Comnène est juste et récompense chacun selon son mérite, parce qu'il connaît tous ses hommes individuellement, pour avoir partagé avec eux le sel et vécu de leur vie [5]. Le second mise sur l'intérêt : ne pas adhérer à la révolte d'Alexis, c'est jouer sa tête. Si Botaniatès et ses troupes sont forts, les Comnènes et leur armée sont bien plus valeureux ; que les guerriers songent à leur vie, à celle de leurs femmes et de leurs enfants, qu'ils apportent à leur tour un concours utile à la révolution pendant qu'il en est temps encore [6].

Alexis lui-même ne donne pas toujours ses ordres de la même manière : il conseille les plus intelligents, et ne recourt à l'autorité qu'envers les plus grossiers [7]. L'Alexiade, en narrant dans le détail le complot de Nicéphore Diogène, fait sentir à merveille l'endurcissement du révolté. A côté de cela, elle excelle à décrire la souplesse des politiques, tels les Comnènes qui veulent gagner à leur cause le césar Jean Doukas [8], ou le césar Jean Doukas qui se fait l'agent électoral d'Alexis [9].

La psychologie des foules est prise sur le vif, dans les revirements d'opinion, par exemple, phénomène qui amuse Anne Comnène : ceux qui tout à l'heure préféraient la mort plutôt que d'abandonner la candidature d'Isaac Comnène,

1. VIII 9, 6-7. — 2. VIII 7, 3. — 3. IX 4, 4-5. — 4. X 3, 4. — 5. II 7, 2. — 6. II 11, 3. — 7. VIII 5, 3. — 8. II 6, 4-5. — 9. II 7, 1-3.

maintenant qu'Alexis est basileus, en un tournemain sont devenus les plus chauds partisans de ce dernier [1]. Le même phénomène se produit parmi les tenants de Nicéphore Diogène : dès lors que celui-ci est perdu et qu'Alexis a triomphé de la conjuration, tout le monde est pour le basileus [2] ; au moment du procès des Bogomiles, la foule proteste contre la sentence impériale qui envoie ensemble au bûcher les hérétiques et ceux qui sont seulement suspects [3] ; mais cette même foule, toute prête à acclamer l'hérésiarque Basile s'il fait un prodige au moment où les flammes le menacent, éclate en imprécations quand il ne reste plus rien de cet homme et veut du coup précipiter dans le feu tous ses disciples [4]. C'est la mobilité byzantine très caractérisée ; la subtilité grecque est non moins prise sur le vif quand Constantin Dalassène prétend n'être pas tenu d'observer la trêve que son chef, le duc Jean Doukas, a signée avec le Turc Tzachas : « Tu as fait un serment ; mais moi, je n'étais pas là. Garde donc inviolables tes promesses, toi ; quant à moi, qui n'étais pas là, qui n'ai pas juré, et qui ne sais rien de ce que vous avez arrangé entre vous, je vais me présenter à mon tour et livrer bataille à Tzachas. » [5]

L'Alexiade insiste surtout sur un sentiment : celui de la fidélité envers l'empereur. Mais elle fixe quelques beaux traits sur l'*amitié*. C'est d'abord l'attachement sans réserve qu'ont l'un pour l'autre les deux frères, Isaac et Alexis : ils lient vraiment leur cause et se servent mutuellement. Anne les compare à Oreste et Pylade, l'un étant toujours prêt à donner sa vie pour sauver l'autre [6]. Au moment où leurs partisans ont à choisir entre l'un ou l'autre pour désigner le basileus, bien loin d'intriguer chacun de leur côté, ils continuent à s'entourer de mutuelles prévenances, et il faut qu'Isaac fasse violence à Alexis pour que celui-ci consente à chausser la pourpre [7].

Michel Doukas, le protostrator, beau-frère d'Alexis, ne

1. II 7, 7. — 2. IX 9, 5. — 3. XV 9, 5. — 4. XV 10, 4. — 5. IX 1, 8. — 6. II 1, 4. — 7. II 7, 3-7.

quitte plus ce dernier dans une retraite périlleuse, tellement il l'aime avec passion [1], le sentant si nécessaire à l'empire. Nous trouvons encore d'autres groupes d'amis, par exemple Nicéphore Bryenne et Grégoire Taronitès, Georges Paléologue et l'évêque Léon de Chalcédoine; mais ils ne présentent aucun trait significatif.

S'agit-il à proprement parler de *patriotisme* dans l'Alexiade ? Il semble qu'il y ait seulement un sentiment d'orgueil national excessivement développé, qui fait proclamer l'empire grec, souverain des autres peuples [2]. Anne Comnène met dans la bouche de Robert un magnifique éloge des Byzantins [3], et les traîtres à l'empire, comme un Rector, savent bien que le peuple de Constantinople ne souffrirait jamais d'être gouverné par un barbare, fût-il Robert Guiscard [4], incapable, comme plus tard son fils Bohémond, d'ébranler la puissance romaine [5]. Anne pousse son amour de la nationalité grecque jusqu'à excuser la lâcheté des marins impériaux qui se dérobent devant la flotte latine [6]. Mais nous trouvons dans certaines reparties d'Alexis l'expression du plus clair patriotisme. Quand le sultan vient en personne négocier la paix dans le camp de l'empereur, celui-ci s'aperçoit que les propositions ne sont pas toutes conformes aux intérêts de l'empire romain, et il emploie son talent à persuader son interlocuteur de ce qu'il veut, car le basileus, dit expressément sa fille, ne pensait pas seulement à lui, mais aussi à l'empire des Romains, et il était plus soucieux du bien général que du sien propre; c'est pourquoi il négocia tout cet arrangement comme s'il ne tenait compte que de la dignité du sceptre romain [7]. Il déclare à ses troupes qu'il ne combat que pour l'honneur et la gloire de l'empire romain, et qu'il est prêt à mourir pour l'amour du bien public [8]. De pareils sentiments dans l'empire byzantin au xiie siècle sont intéressants à noter.

Il sera non moins intéressant de trouver dans l'Alexiade

1. VII 3, 11. — 2. XIV 7, 2. — 3. I 13, 10. — 4. I 15, 6. — 5. XIII 2, 4. — 6. XII 8, 8; 9, 1. — 7. XIV 3, 8-9. — 8. XV 5, 2.

de véritables scènes d'*épopée*, qu'il soit question de la résistance héroïque d'Alexis, poursuivi par les Normands, acculé dans une impasse et pressé par les lances ennemies des deux côtés, enlevé soudain merveilleusement par son coursier qui fait un bond prodigieux sur le tertre qui obstruait sa route, tandis que ses adversaires restent stupéfaits devant un pareil exploit [1] ; ou qu'il s'agisse de Georges Paléologue, qui erre tout seul, sans monture, abandonné de ses troupes en déroute, chassé par les Scythes, et qui voit soudain un évêque lui apparaître, revêtu de ses ornements, et lui offrir un cheval [2] ; ou bien encore qu'il faille rappeler la découverte de la sainte lance par les Croisés, bloqués dans Antioche et tout près de céder au découragement [3].

Quant aux prouesses et aux faits d'armes, ils abondent. Anne Comnène nous introduit dans un monde de héros, dont les gestes sont magnifiques ; il faudrait citer presque tous les noms propres de l'Alexiade, à commencer par celui d'Alexis, dont la valeur sauve les siens du désastre où les précipitait Bryenne [4], qui affronte vaillamment en combat singulier un ennemi présomptueux [5], et qui, malgré la fièvre qui le fait frissonner, continue de diriger les opérations jusqu'au bout [6]. Héroïques les jeunes gens, comme un Marianos Katakalon, qui, plein de fougue, cravache en plein visage sur le champ de bataille le félon qui prétend disputer le trône à l'empereur [7] ; ou les adversaires illustres d'Alexis, comme un Bryenne qui, d'un seul coup d'épée, tranche un bras en fendant la cuirasse, et dont la capture sera faite ensuite par un Turc, grimpé sur son cheval et s'agrippant à son dos dans une vraie lutte de fauves [8] ; ou les fidèles serviteurs de Comnène, comme le Cappadocien Goulès qui brise son épée sur le casque d'un ennemi [9] ; ou les héros obscurs, comme Alakasios qui se mutile pour faire croire aux mauvais traitements infligés par l'empereur et qui par là trompe l'imposteur Diogène, désormais à sa merci [10] ; ou les chefs d'armée,

1. IV, 7. — 2. VII 4, 1. — 3. XI 5, 7. — 4. I 5, 5-8. — 5. I 8, 3 ; X 4, 7. — 6. VII 9, 6-7. — 7. X 3, 6. — 8. I 6, 6. — 9. I 8, 4. — 10. X 4, 1-2.

comme Kamytsès qui rachète son imprudence par une lutte héroïque, mérite le respect de son vainqueur turc, finit par s'échapper contre toute espérance, et qui, encore revêtu d'habits étrangers, va la nuit frapper à la porte du palais de Constantinople pour porter à l'impératrice des nouvelles du basileus[1]; ou les braves gens, comme les défenseurs de Dyrrachium qui se moquent des machines de siège normandes en ouvrant toutes grandes les portes de la ville devant l'ennemi[2], comme les paysans du Lébounion qui portent à boire avec toute espèce d'ustensiles aux guerriers byzantins qui sont occupés à massacrer jusqu'à l'extermination les Scythes vaincus[3]; ou même les femmes, telle la Normande Sichelgaïte, épouse de Robert Guiscard qui, brandissant une lance, interpelle ses compatriotes en fuite et les ramène au combat.

Il est aisé de trouver dans l'Alexiade des *tableaux*, des *descriptions* ou des *portraits* du plus haut intérêt. Le naturel s'y unit sans peine au pathétique et au dramatique. Nous voyons vraiment le courrier Scythe, expédié par le duc de Dyrrachium au basileus, entrer en courant dans le palais impérial et, seulement après avoir satisfait à l'étiquette en s'inclinant profondément, annoncer la terrible nouvelle : Bohémond a de nouveau passé la mer. Tous les assistants en sont comme pétrifiés, car au seul nom du Normand ils devenaient stupides. Seul l'autocrator garde tout son sang-froid et, en continuant de délier la courroie de ses chaussures, il dit simplement : « Pour le moment, allons à table ; quant à l'affaire de Bohémond, nous en reparlerons[4]. »

Une autre fois, Alexis est à Damalis, en train d'assurer la concentration des troupes, tandis que son épouse veille sur lui et l'entoure de soins. En voyant un soir la pleine lune, l'empereur dit à Irène : « Si les Turcs veulent aller piller, voilà le moment ; je suis ennuyé d'avoir perdu l'occasion de les surprendre. » Dès l'aube, l'eunuque chargé de la chambre

1. XIV 5, 6 ; 6, 6. — 2. XIII 3, 3. — 3. VIII 5, 8-9. — 4. XII 9, 7.

impériale se présenta et annonça que les Turcs venaient de tenter un coup de main sur Nicée [1].

Le réveil et la délibération du césar Jean Doukas, surpris dans son lit par la nouvelle de la révolte des Comnènes, sont fort jolis. Son petit-fils, un enfant, a vu le messager matinal; il entre en courant dans la chambre de son grand-père qu'il tire du sommeil et à qui il annonce l'alarmante nouvelle. Le césar en est suffoqué et, croyant à une plaisanterie, donne une tape sur la joue du petit, en ajoutant qu'il ne faut pas dire de pareilles sottises. Mais l'enfant revient quelques minutes plus tard et remet le message des Comnènes. Alors Doukas se dresse sur son séant et, s'appuyant sur son coude droit, il ordonne d'introduire le courrier. Quand ce dernier a fini de parler: « Malheur à moi », dit le césar, en passant brusquement la main sur ses yeux. Puis se prenant la barbe comme celui qui agite de graves pensées, il choisit son parti: se révolter également [2].

Il suffit d'une touche souvent pour animer la vie d'un récit. Botaniatès, au moment où il se réfugie à Sainte-Sophie après avoir abdiqué, n'a pas fait attention dans son trouble qu'il portait encore la robe impériale. Son favori Borile s'en aperçoit; il saisit la broderie attachée par des agrafes de perles, et l'arrache du vêtement en raillant [3].

Anne nous décrit d'une façon impressionnante la marche de la flotte de Bohémond: le bruit des rameurs qui battent la mer de leurs rames, si retentissant qu'on peut l'entendre des deux rives de l'Adriatique, et l'ordre, si bien combiné que l'on dirait une ville flottante [4]. Elle compose le cadre d'un combat naval en quelques mots: « bien que l'on fût en plein hiver, le jour de la fête de Saint-Nicolas, le calme plat régnait sur la mer, et la pleine lune éclairait la nuit avec plus d'éclat qu'au printemps. Comme le vent était complètement tombé, le navire pirate ne pouvait plus avancer, et il se trouvait immobilisé au milieu des flots [5] ». Il faudrait pouvoir citer

1. XIV 5, 1. — 2. II 6, 5. — 3. II 12, 6. — 4. XII 9, 1. — 5. X 8, 5.

la lutte de Guiscard contre Mascabelle [1] ; l'aveuglement simulé de Roussel, jeté à terre, hurlant et gémissant pendant qu'un bourreau, qui joue la brutalité et la fureur, approche de son visage le fer rouge [2] ; le sac de Constantinople, au milieu de l'affolement et des cris, tels le tumulte et le spectacle qu'on voit lors d'un tremblement de terre [3].

Il y a aussi des tableaux amusants. Un général facétieux, Cantacuzène, a capturé le cousin de Bohémond, un vrai géant, et il le fait présenter enchaîné à la cour impériale, conduit par un nain qui n'arrive pas à la ceinture de son prisonnier, ce qui déclenche un immense éclat de rire chez tous les assistants [4].

Notre écrivain se joue avec une merveilleuse dextérité dans les descriptions les plus variées, donnant la note précise, nous montrant par exemple les hauts remparts de Dyrrachium, flanqués de tours plus hautes encore, mesurant onze pieds, si épais que quatre cavaliers pouvaient aisément y caracoler de front [5] ; ou bien nous faisant voir la petite ville d'Arétas, abondamment pourvue d'une eau limpide et potable, située sur une colline tellement dénudée qu'on l'aurait crue déboisée par des bûcherons [6]. C'est le tableau de la conscription forcée dans les terres italiennes de Robert Guiscard, et la désolation générale : enfants, adolescents, vieillards, eux qui n'avaient jamais vu d'armes, en sont chargés, et ils les portent si maladroitement qu'ils ne peuvent faire un pas sans tomber ; de tous côtés ce sont des lamentations d'hommes et des gémissements de femmes : l'une pleure sur un mari qui n'est plus en âge de combattre, l'autre sur un fils sans expérience de la guerre, une autre sur un jeune frère laboureur. Guiscard est un nouvel Hérode, ou pis encore qu'Hérode [7].

Anne use du contraste en nous montrant le duc normand à son arrivée à Corfou, sortant de son cercueil nauséabond, se baignant voluptueusement dans la lumière du soleil et respirant un air pur [8] ; elle sait aussi entrer dans les détails

1. I 11, 5-8. — 2. I 3, 1. — 3. III 5, 2. — 4. XIII 6, 6. — 5. XIII 3, 8. — 6. II 8. 5. — 7. I 14, 1-2. — 8. XI 12, 4.

les plus techniques et, de ce point de vue, la description qu'elle nous fait d'une arbalète est caractéristique[1]; nous verrons mieux encore à propos des machines de siège ou de la stratégie, combien sérieuse est sa documentation. Elle suggère aussi en quelques mots tout un développement: Bohémond, par exemple, va trouver soudain son père Robert Guiscard en Italie, portant sur son visage les nouvelles de la défaite qu'il vient d'essuyer[2]. Il faudrait également signaler dans l'Alexiade le récit des tempêtes si désastreuses pour la flotte, ou les morts tragiques, en particulier celles des barbares, qui mettent mieux encore en relief la sauvagerie du temps.

Anne Comnène a l'habitude de présenter au lecteur sous forme de portraits les personnalités plus marquantes de son récit. Nous y avons déjà fait plusieurs emprunts en parlant des membres de la famille impériale, et nous aurons encore à recourir aux traits fournis par l'Alexiade pour caractériser tel ou tel personnage, soit les célèbres Normands, Robert Guiscard et Bohémond, soit des guerriers comme Pakourianos ou Eumathios Philokalès, soit des chefs de secte ou d'école comme Basile, l'hérésiarque bogomile, et Nilos, le philosophe suspect. Parfois le portrait prend plus de relief, lorsqu'il est mis en parallèle avec celui d'un émule ou d'un rival: Anne Comnène en use fréquemment à propos de son père dont la physionomie domine plus encore, quand on la compare avec Alexandre[3] et les plus grands généraux de l'antiquité[4], ou quand on l'oppose à un Bryenne[5] et à un Guiscard[6].

Il nous est plus agréable d'entendre les héros se révéler dans leurs paroles, *dialogues et discours*. Les premiers sont plus rares, mais extrêmement vivants et suggestifs; ils sont tantôt en style indirect comme l'entretien du disgracié Georges Monomachatos avec le grand domestique Alexis, dans la banlieue de Constantinople[7]; tantôt mêlés adroitement de style direct et indirect, comme dans l'entrevue d'Alexis et de

1. X 8, 6. — 2. V 4, 1. — 3. VII 5, 3 — 4. I 1, 3. — 5. I 5, 1. — 6. V 1, 3. — 7. I 16, 4.

Bohémond au début de la Croisade[1]; tantôt ce sont des répliques qui se croisent brutalement : Cantacuzène demande à Bohémond de lui remettre les villes qu'il a prises au basileus en dépit de la foi jurée. Le Normand veut une précision : « Est-ce avec de l'argent ou du fer que tu es venu? » — « L'argent, repartit l'envoyé impérial, ce sont nos braves compagnons qui l'ont reçu ». — « Sans argent, reprend plein de rage son interlocuteur, sache que tu n'obtiendras pas même un fortin[2] ».

Plus tard, quand d'autres messagers du basileus rappelleront à Bohémond, vaincu et implorant la paix, qu'il n'a pas tenu ses serments, il coupera court brusquement : « Assez sur ce sujet », et demandera les conditions de son vainqueur[3]. Ce sont aussi les reparties cinglantes échangées entre Nicéphore Paléologue et son fils Georges, qui laissent deviner comment la colère bout sous une apparence de formes déférentes[4]; ou bien, à propos de la modestie de l'impératrice Irène, Anne nous rappelle une anecdote. Un jour que la philosophe Théano avait le coude nu, quelqu'un lui dit en riant : « Le beau coude ». — « Mais il n'est pas au public », répliqua l'autre[5].

Quant aux discours, ils sont plus nombreux; cependant Anne Comnène n'en abuse pas, si bien que cet artifice littéraire garde son originalité et n'a rien de factice. Ces discours sont toujours parfaitement adaptés aux personnages et aux circonstances. Alexis est toujours pondéré et diplomate, aussi bien lorsqu'il s'adresse à l'ambassadeur du Turc Toutouch[6] que lorsqu'il s'efforce de persuader la population séditieuse d'Amasée[7], ou qu'il se défend devant le synode chargé de le juger à propos de la confiscation des biens ecclésiastiques[8]. Guiscard est toujours rusé, plein d'amour-propre et d'ambition, quand il parle à ses barons pour se faire déférer un pouvoir dictatorial[9], ou quand il demande qu'on obéisse à Bohémond comme à lui-même pendant son absence[10]. Bohémond

1. X 11, 1-2. — 2. XI 11, 6. — 3. XIII 9, 3-4. — 4. II 11, 6. — 5. XII 3, 2. — 6. I 2, 2. — 7. I 2, 4-7. — 8. VI 3, 3-4. — 9. IV 5, 5-6. — 10. V 3, 4.

s'exprime comme son père devant les comtes croisés d'Antioche[1], ou devant le gouverneur impérial de Corfou[2].

Anne Comnène relève souvent son style par l'originalité de ses *métaphores* ou le choix heureux de ses *comparaisons*. Robert Guiscard se sert d'un imposteur comme d'une « excuse à la Patrocle »[3]. Nicéphore Diogène, prenant un masque, comme d'habitude « s'enveloppa d'une peau de renard »[4]; les grands navires sont munis de rames tels des mille-pattes[5]; les Latins sont inconstants dans leurs sentiments, à la manière de l'Euripe[6]. A qui voyait l'armée d'Alexis, les rangs serrés des boucliers et des hommes donnaient l'impression de montagnes immobiles, et quand ils changeaient de route, cela se mouvait comme un gigantesque animal, car toute la phalange marchait et évoluait comme si elle était animée par une seule âme[7]. Basile le Bogomile, « qui était un âne, tirait à lui de tout côté la peau du lion[8] ». Anne emprunte tour à tour ses comparaisons à la statuaire[9], à la physique[10], à la médecine[11], à l'histoire naturelle[12], à la morale[13], à la mythologie[14], à l'Ancien et au Nouveau Testament[15], bref aux domaines les plus divers.

Son savoir étendu et sa merveilleuse érudition lui permettent de faire tout naturellement des citations très variées, de procéder souvent par rapprochements ou allusions, ou de jeter de-ci de-là un proverbe courant, le tout sans effort, uniquement parce que le sujet a touché davantage la lettrée ou l'historien, la philosophe ou la chrétienne, la savante ou la femme du monde.

3. — L'historien[16].

Anne Comnène a écrit son ouvrage pour nous raconter les belles actions de son père et empêcher qu'elles ne se per-

1. XI 4, 3-5. — 2. XI 12, 5-6. — 3. III 9, 1. — 4. IX 5, 2. — 5. X 8, 4. — 6. XI 2, 2. — 7. XV 7, 1. — 8. XV 8, 4. — 9. XIII 12, 6; XIV 4, 7. — 10. XII 4, 1. — 11. I 10, 1; XIV 4, 4. — 12. I 14, 4. — 13. X 2, 2. — 14. II 1, 4; III 11, 5. — 15. I 14, 1; VII 3, 4; XIV 3, 6; VIII 2, 5. — 16. G. B. 191-208; 225-255.

dissent dans l'oubli [1]. L'initiative ne lui en revient pas ; son mari Nicéphore Bryenne avait commencé l'histoire du basileus Alexis, sur l'ordre de la basilissa Irène [2] qui cherchait partout un digne historiographe [3]. Malheureusement le césar mourut ; sa femme résolut de poursuivre ce livre dont le début seul était rédigé [4]. Aussi bien, puisque la jeunesse d'Alexis avait été déjà racontée dans les chapitres de Bryenne, Anne Comnène se contentera de les résumer brièvement, en ne gardant que ce qui intéresse son récit [5] ; et elle commence au moment où se prépare l'élévation de son père au pouvoir [6], en prenant comme point de départ l'époque qui facilitera la clarté et l'intérêt [7] du récit. Elle n'écrit nullement pour se complaire dans son talent, mais uniquement pour garder à la postérité la geste magnifique de son père [8]. Elle se défend d'ailleurs de faire un panégyrique : elle écrit l'histoire [9].

Comme premières *sources,* elle se servira du travail de son mari [10], et fera quelques emprunts à ses devanciers tels que Psellos, Attaliatès ou Skylitzès. Mais elle-même nous indique ce qui fait le fond de sa documentation personnelle : des témoignages émanant des pères ou grand-pères de ses contemporains [11], et ses souvenirs vécus. Elle a pu entendre les dépositions d'anciens soldats ou compagnons d'armes d'Alexis [12], comme Jean Doukas [13], de bateliers, de courriers ou même d'adversaires [14], de ses oncles paternels et maternels, Georges Paléologue spécialement ; elle a surtout entendu l'autocrator lui-même, et complété ses informations à l'aide de certains mémoires rédigés par des vétérans devenus moines [15]. Elle-même pendant un temps a été fort mêlée aux affaires publiques ou privées [16] ; elle a connu la régente, sa grand'mère Anne Dalassène [17] ; elle rapporte les paroles de sa

1. Int. 1, 1 ; 2, 1. — 2. Intr. 3, 2 ; VII 2, 6. — 3. XV 11, 1. — 4. Intr. 3, 3. — 5. I 1, 3 ; I 4, 2 ; X 2, 2. — 6. I 16, 9. — 7. Intr. 4, 3. — 8. Intr. 2, 1. — 9. III 8, 1 et 11. — 10. VII 2, 5 ; II, 1, 1. — 11. Intr. 2, 3. — 12. III 9, 1 ; VIII 2, 5. — 13. II 7, 1. — 14. III 12, 8 ; IV 6, 8 ; XIV 7, 5. — 15. XIV 7, 4-7 ; VII 3, 11 ; XIII 8, 4. — 16. XIV 7, 4. — 17. III 8, 11.

mère[1], ou les souvenirs de son beau-père Bryenne[2], de Marie d'Alanie[3]; elle a eu connaissance des pièces officielles qu'elle cite ou résume, telle la lettre envoyée par l'empereur à Henri IV d'Allemagne[4], les chrysobulles concédant la régence à la mère du basileus[5] ou énumérant les privilèges accordés aux Vénitiens, le traité de 1108 avec Bohémond[6]. Elle a eu tout le temps de recueillir sa documentation et d'y réfléchir, puisqu'elle écrit seulement sous le règne de son neveu Manuel I[7].

Anne aime l'histoire, cette digue inébranlable qui se dresse devant les flots du temps et qui en arrête le cours irrésistible[8]. Elle en sait les exigences : il faut oublier les sympathies et les haines, souvent louer ses ennemis et blâmer ses parents même les plus proches, quand les faits l'exigent[9]. *Sincérité et impartialité*, voilà la règle ; Anne l'observera, car elle est décidée à dire sur toutes choses la vérité[10], et ce n'est pas parce que le basileus Alexis est son père, qu'elle lui épargnera critiques ou éloges[11]. Cet amour du vrai crée chez elle une aversion naturelle pour les récits fabriqués, les racontages et les calomnies qui n'ont d'autre raison que la méchanceté des hommes[12]. Être sincère, même quand elle loue son père et ses parents, c'est la grande préoccupation d'Anne Comnène, et cette profession de foi revient comme un refrain au cours de l'Alexiade[13]. Seul le chapitre final[14] est pour une bonne part en marge de l'histoire : Anne s'excuse d'en transgresser là les règles, mais son émotion est trop forte, et c'est son âme qu'elle livre au lecteur.

Nous ne surprendrons personne si nous disons que la fille atténue autant qu'elle peut les erreurs ou les torts du père : sans doute Alexis a été la cause d'un affreux pillage dans la capitale, mais les vrais coupables sont deux favoris de Botaniatès qui ont acculé Alexis à la révolte[15] ; sans doute Alexis

1. VI 8, 2. — 2. I 6, 9. — 3. III 1, 4. — 4. III 10. — 5. III 6, 3 sq. — 6. XIII 12. — 7. XIV, 7, 6. — 8. Intr. 1, 1. — 9. Intr. 2, 2-3. — 10. I 10, 2. — 11. I 16, 9 ; XIV 7, 3. — 12. III 1, 4. — 13. vg. IV 8, 1 ; XII 3, 4 et 10 ; XIV 9, 5 ; XV 3, 4. — 14. XV 11. — 15. III 5, 3.

a réquisitionné des biens ecclésiastiques, mais pour quelques ornements d'or et d'argent pris sur un cercueil, pour quelques autres objets qui ne servaient guère, ce n'était vraiment pas la peine de faire un esclandre [1]. On voit la manière. Elle sera la même lorsque des membres de la famille impériale ou des proches d'Anne Comnène seront en cause : si Michel VII est sévèrement censuré [2], le nom de Bryenne, le beau-père d'Anne, est passé sous silence dans l'énumération de ceux qui se révoltèrent contre l'empire [3].

Anne sait *critiquer* les choses et les événements : nous le verrons à propos de la divination et de l'astrologie [4] ; mais, sous le coup de la passion, elle n'épargne même pas les empereurs, aussi bien ceux qui précédèrent son père, des incapables [5], que ceux qui lui succédèrent, des sots [6]. Que de fois la princesse historienne a-t-elle dû retenir sa plume, après s'être mordu la langue [7]. Mais quand un fait est embarrassant, elle préfère avouer son ignorance ou la simuler, ainsi à propos de l'aveuglement de Diogène [8]. Elle se tait également et s'en excuse, quand la pudeur l'y oblige [9], ou quand sa répugnance est insurmontable au moment de citer des noms barbares [10].

A côté de cela, il se glisse dans l'Alexiade quelques *détails plus familiers* qui rapprochent de nous son auteur : l'heure où elle écrit, le soir à la lumière d'une lampe [11], l'indication que le cheval si valeureux, auquel Alexis doit son salut, était celui de Bryenne l'ancien [12], le souvenir de la nuit que l'empereur passe sur une crête pendant un orage terrible [13].

Plus souvent l'Alexiade témoigne d'une *érudition* presque extraordinaire, aussi bien *historique que géographique*. Le stratagème employé par Alexis pour construire Civetot est assimilé à celui d'Alcibiade rebâtissant Athènes [14] ; l'empereur est successivement comparé à Émile, Scipion et Annibal [15], mis en parallèle avec Alexandre le Grand [16], justifié par la

1. VI 3, 3. — 2. I 10, 2. — 3. I 10, 1. — 4. Cf. p. CXLIII. — 5. XIV 7, 1. — 6. XIV 3, 9. — 7. XIV 4, 9. — 8. IX 9, 6. — 9. vg. XV 9, 1. — 10. X 10, 4. — 11. Cf. p. XXVI. — 12. IV 7, 2. — 13. X 4, 11. — 14. VI 10, 11. — 15. I 1, 3. — 16. XV 7, 8.

manière d'agir de Périclès [1] ; l'impératrice Irène est opposée à Tomiris et Sparètra[2]; Nicéphore Diogène, une fois aveuglé, s'adonne à la géométrie comme autrefois Didyme l'Aveugle [3] ; Bohémond peut rivaliser avec un Démétrius Poliorcète[4], et il se compare lui-même à un roi d'Assyrie [5]. Un soldat obscur, Alakasios, pousse l'héroïsme jusqu'à se défigurer comme jadis Zopyre au temps du grand roi [6], et la compagnie des Archontopouloi a son modèle dans le bataillon sacré des Lacédémoniens [7]. L'histoire contemporaine est encore mieux connue d'Anne Comnène, et elle ne se contente plus alors d'y faire allusion ; elle la raconte à l'occasion aussi bien d'une campagne d'Isaac Comnène [8], que de la tour Gonatos [9].

Quand il s'agit de nous parler d'une ville importante, elle commence volontiers par en faire l'histoire ; à propos d'Epidamne (Dyrrachium), elle fera allusion à la guerre soutenue par Pyrrhus, roi d'Epire, contre les Romains[10] ; à propos du fondateur de Philippopoli, elle distinguera entre Philippe de Macédoine, et Philippe, général romain [11] ; elle expliquera l'historique du nom « Grande Peréiaslavet » [12]. Elle a soin surtout de nous décrire la situation d'une place, importante du point de vue stratégique, telle par exemple Kastoria, promontoire fortifié au milieu d'un lac, presque imprenable, mais qui sera réduit justement grâce à une action combinée par eau et par terre [13]. Elle insiste sur la position du « prétoire » ou résidence ducale, à Dyrrachium : il est construit sur un sol assez friable; c'est pourquoi les assiégeants Normands s'efforceront de saper les remparts à cet endroit en creusant des galeries [14]. Ce n'est parfois qu'un détail géographique, mais il suffit à éclairer les faits : Brindisi est le port le meilleur de toute la Iapygie [15], et Robert Guiscard le choisit pour embarquer son corps d'expédition ; Anchiale est une forteresse serrée entre la mer d'un côté et un terrain escarpé de l'autre[16], aussi les Comans désespèrent-ils d'y forcer Alexis

1. VI 3, 3. — 2. XII 3, 8. — 3. IX 10, 2. — 4. XII 9, 3. — 5. XIV 2, 4. — 6. X 4, 1. — 7. VII 7, 1. — 8. III 8, 6-10. — 9. XI 1, 6. — 10. III 12, 8. — 11. XIV 8, 2. — 12. VII 3, 4. — 13. VI 1, 1-2. — 14. XIII, 3, 3-5. — 15. I 15, 1. — 16. X 3, 3.

et prennent-ils une autre direction ; Mopsueste est coupée en deux par le Saron, qui se jette dans la mer de Syrie : ceci explique pourquoi les navires de Tancrède remonteront le cours de l'eau, et pourquoi la ville neuve sera assiégée de deux côtés à la fois [1].

L'Alexiade nous renseigne aussi bien sur les voies fluviales : le Danube, ce fleuve qui se jette dans le Pont-Euxin par cinq embouchures, navigable, appelé « Danube » en amont et « Ister » en aval [2] ; le Vardar, qui à force de charrier des alluvions a laissé son ancien lit pour en creuser un nouveau [3] ; le Méandre, le plus sinueux de tous les fleuves [4].

Elle nous indique la situation du Mont Hémus : une chaîne de montagnes parallèle au Rhodope, allant du Pont-Euxin jusqu'aux forêts hercyniennes, au delà de l'Adriatique [5]. Le col de Zygum est un endroit escarpé, rempli de ravins, couvert de forêts presque infranchissables [6] ; le langage populaire appelle ces cols des « clisures » [7]. Grâce à ses connaissances géographiques, Anne Comnène donne au moins les repères essentiels, qui permettent à son lecteur de suivre la fuite d'Alexis jusqu'à Achrida, après la défaite infligée par Robert Guiscard [8], ou l'itinéraire de l'empereur durant sa campagne contre les Scythes [9], ou la marche des forces turques durant les dernières opérations de Comnène contre eux [10] ; elle précise l'endroit où Basilakios a été aveuglé, entre Philippes et Amphipolis, à Chlempinas, près d'une source [11], et elle discute la question du trajet le plus commode pour passer de l'Italie en Illyrie [12].

L'Alexiade a servi aux recherches sur la *topographie de Constantinople*, à cause de plusieurs indications concernant, dans la capitale byzantine, par exemple, les quartiers où se trouvent cantonnés les Croisés avant leur traversée du Bosphore [13], ou les voies publiques [14], voire même le lac d'argent [15],

1. XII 2, 4. — 2. VII 2, 7. — 3. I 7, 3. — 4. XIV 1, 7. — 5. XIV 8, 6. — 6. IX 1, 1. — 7. X 2, 4 ; V 7, 1. — 8. IV 8, 4. — 9. VII 3, 1. — 10. XIV 5, 3. — 11. I 9, 5. — 12. I 16, 1. — 13. X 9, 1 ; 10, 1 et 4. — 14. II 12, 4. — 15. X 9, 3.

et la maison d'Ibéritzès [1]. Elle mentionne l'hippodrome [2] avec l'obélisque qui se dresse au milieu [3], le forum de Constantin avec la statue de l'empereur [4], le Tzikanisterion, une place de la ville [5], la tour d'Anémas, une prison [6], le Milion [7], les mains d'airain [8], le Phare [9].

Anne Comnène nous fournit parfois *la date* des événements avec une netteté remarquable, par exemple celle de la prise de Constantinople par Alexis, le Jeudi-Saint de la 4e indiction, au mois d'avril de l'année 6589 [10]. Nous avons toute l'échelle depuis les données les plus précises jusqu'aux plus générales : le traité de 1108 avec Bohémond est conclu au mois de septembre de la 2e indiction en 6617 [11] ; Alexis part en 1107 contre Bohémond le 1er novembre de la 1re indiction [12] ; des faits sont situés tout simplement au cours de la 14e indiction [13] ; ou bien ce sera le jour où l'on célèbre la mémoire du grand martyr Démétrius [14] ; ou bien, sans autre mention : lundi, — le lendemain, — mercredi (au cours de la débâcle des Normands croisés en 1101) [15].

Certains noms, dont la signification pourrait échapper aux lecteurs, sont expliqués. C'est ainsi qu'un gouverneur, nous dit Anne, s'appelle « émir » chez les Turcs, et « satrape » chez les Perses [16] ; cependant elle a déjà employé précédemment le mot « satrape » lorsqu'il s'agissait aussi bien des fonctionnaires turcs que des fonctionnaires impériaux [17], et dans la suite elle recommencera [18] ; mais le texte est alors clair, et il n'y a pas à s'y tromper. Bohémond, dans son traité avec le basileus, nous donne lui-même le sens du mot chevalier, peut-être obscur encore pour certains Grecs : il faut entendre par là ses cavaliers et ses hommes d'armes [19]. Souvent, ce n'est qu'un renseignement sur l'étymologie d'un nom ; ainsi la compagnie des « archontopouloi » signifie la compagnie des fils d'archontes, pour rappeler à ces jeunes

1. II 12, 1. — 2. VI 10, 10. — 3. XV 10, 1-2. — 4. XII 4, 5. — 5. XV 9, 4. — 6. XII 7, 1. — 7. II 12, 4. — 8. XII 6, 8. — 9. VIII 9, 4. — 10. II 10, 4. — 11. XIII 12, 28. — 12. XIII 1, 1. — 13. XII 7, 1-2. — 14. XII 4, 4. — 15. XI 8, 3. — 16. VII 7, 4. — 17. VI 9, 6. — 18. IX 4, 3. — 19. XIII 12, 15.

gens, qui ont à la guerre perdu leurs pères, la noblesse et la vertu de ceux-ci [1]. La place de « Frourion », littéralement « la Prison », tire son nom du fait que le seigneur du lieu fut enfermé dans sa propre ville [2]. Le lac d'Ozolimna signifie le lac des Huns, car ceux-ci sont dits Ouzes en langue vulgaire [3].

Il se rencontre aussi des *erreurs* dans l'Alexiade ; des erreurs de noms d'abord. Au moment où elle raconte la découverte merveilleuse d'une lance à Antioche, elle confond Pierre l'Ermite, l'évêque Adhémar du Puy et un clerc provençal nommé Pierre [4] ; au livre XV, le sultan qu'elle a appelé d'abord Kilidj Arslan [5] devient soudain Saïssa [6] ; au livre X, elle appelle Léon, le Diogène qui est mort à Antioche, alors qu'il s'agit de Constantin [7]. Parfois dans les détails historiques qu'elle nous livre à propos d'une ville, elle fait des confusions ; ainsi nous raconte-t-elle à propos de Philippopoli ce qui se rapporte à Philippes de Thrace [8] ; elle confond de la même manière la Grande Péréiaslavet avec Péréiaslavet située à l'embouchure du Danube [9].

Il arrive aussi que les renseignements qu'elle nous donne sont erronés ; d'après elle, tous les Croisés auraient franchi tour à tour le détroit de Longobardie [10], et Godefroi de Bouillon aurait été fait prisonnier par les Turcs quand il était roi de Jérusalem [11]. Mais n'oublions pas que les Croisés, lorsqu'ils n'ont pas affaire aux Grecs, ne sont que des barbares latins qui n'intéressent plus la princesse byzantine.

1. VII 7, 1. — 2. I 11, 8. — 3. VII 5, 2. — 4. XI 6, 7. — 5. XV 6, 1. — 6. XV 6, 6. — 7. X 2, 2. — 8. XIV 8, 2. — 9. VII 3, 4. — 10. X 5, 9. — 11. XI 7, 3.

CHAPITRE II

LE SUJET [1]

L'empereur Alexis est le sujet de l'Alexiade. Sa fille ne tarit pas d'éloge sur son audace et son endurance, son habileté et son expérience, sa magnanimité et sa modestie, sa droiture et sa justice, son sens psychologique et son humanité. Il est le héros toujours présent, à qui son enfant a élevé ce monument de piété filiale. Mais il y a aussi le décor, et celui-ci est riche aux yeux du spectateur attentif. Essayons de le décrire à grands traits.

1. — La situation de l'empire byzantin [2].

Les détails nombreux, que l'Alexiade nous donne sur les Etats d'Alexis Comnène, nous permettent de nous faire une idée assez exacte de la situation de l'empire byzantin à la fin du XIe siècle et au début du XIIe.

Il fut un temps, nous dit Anne, où les frontières de l'ancien empire romain étaient, à l'Ouest, les colonnes d'Hercule, et à l'Est, les colonnes de Dionysos, près de l'Inde. Mais à l'avènement d'Alexis elles se trouvaient ramenées au Bosphore et à la ville d'Antioche. Ce fut le grand mérite de ce basileus de les étendre à nouveau jusqu'à l'Adriatique d'un côté, jusqu'au Tigre et à l'Euphrate de l'autre [3]. Constantinople et ses provinces étaient riches, et tous les peuples environnants convoitaient ses trésors [4]. Le déclin de l'empire

1. G. B. 239-244. — 2. G. B. 256-260 ; 418-448. — 3. VI 11, 2-3. — 4. II 10, 4 ; XIV 7, 1-2.

commença après la campagne désastreuse de Romain Diogène contre les Turcs, et depuis jusqu'à l'avènement d'Alexis, affirme l'Alexiade, la puissance des barbares ne fut pas réduite : les villes et les provinces étaient pillées et détruites, tout le sol romain se trouvait souillé du sang des chrétiens misérablement massacrés, ou arrachés de leurs foyers et emmenés en captivité. Aussi l'épouvante régnait-elle : on fuyait et on se lamentait. Avant Comnène, il n'y eut même que quelques empereurs, comme Tzimiscès et Basile, qu osèrent toucher la terre d'Asie [1]. Sous Michel VII, la situation générale avait encore empiré : l'hégémonie romaine était ébranlée, les Turcs l'emportaient sur les Grecs qui étaient refoulés en arrière « comme le sable qui s'écrase sous les pieds » [2]. Les envahisseurs s'avançaient en pillant et les troupes auxiliaires de Byzance, commandées par le Franc Roussel de Bailleul, se joignaient aux ennemis contre ceux qu'elles auraient dû défendre [3]. Les généraux byzantins les plus fameux, un Bryenne [4], un Basilakios [5], un Mélissène [6] se révoltaient et dissolvaient l'armée par leurs rébellions. L'empire était donc plongé dans une anxiété extrême, tandis que les provinces d'Asie, abandonnées par la métropole, imitaient à leur tour l'exemple donné par l'Ancienne Rome et cherchaient à assurer leur sécurité au mieux de leurs intérêts, soit en se déclarant indépendantes comme Amasée ou Thessalonique, soit en pactisant avec l'ennemi [7]. Anarchie à l'intérieur, et désaffection des provinces, telle est la situation de l'empire grec avant le règne d'Alexis I. Elle se complique à son avènement d'un nouveau fléau, l'invasion de l'Illyrie par les Normands de Robert Guiscard, dont l'objectif est Constantinople, si bien que l'empire paraît à l'agonie, étranglé à la fois par les Turcs et les Latins, sans troupes et sans argent [8]. Il y aura plus tard des heures aussi angoissantes, quand les Scythes feront des raids jusqu'aux portes de la capitale, quand les habitants n'oseront même plus sortir

1. XV 10, 5. — 2. I 1, 2. — 3. I 2, 1. — 4. I 4, 1-2. — 5. I 7-9. — 6. II 8, 1. — 7. I 2-3 ; 9, 3. — 8. III 9, 1 et 3 ; 11 1-3

pour se rendre tout près de là en pèlerinage à l'église Saint-Théodore [1], et que le basileus Alexis sera réduit à défendre pied à pied la route de Constantinople contre les envahisseurs [2]. Au moment des Croisades, le péril est imprévu : les barbares ne sont plus un danger immédiat, et il ne s'agit que de les refouler toujours plus loin [3]. Mais soudain voici des multitudes gauloises qui déferlent et qui jettent à nouveau l'empereur dans l'anxiété, car, il en est persuadé, c'est son trône que visent les chefs d'Occident. Ses forces militaires sont insignifiantes devant celles des Francs, et il est obligé de laisser ses armées aux frontières pour protéger celles-ci contre les Serbes, les Dalmates, les Comans, les Daces, tandis que ses escadres sur les mers donnent la chasse aux pirates. Cependant il décide de faire face avant tout au danger qui lui vient des Latins, et de contenir les barbares de préférence par des dignités et des présents [4]. Le vrai péril latin apparut quand Bohémond entreprit en 1106 une expédition nettement dirigée contre les Grecs. A ce moment l'empire byzantin n'était plus aux abois comme au temps de Robert Guiscard ; mais si les frontières étaient mieux défendues, les dissensions intérieures constituaient maintenant une source permanente de troubles [5]. La victoire resta cependant à l'empereur, et le traité qu'il signa avec le vaincu, en énumérant un certain nombre de provinces d'Asie, nous permet de mieux apprécier les victoires grecques remportées également contre les Turcs [6]. Ceux-ci sont de plus en plus refoulés durant les dernières années du règne d'Alexis, qui, finalement, rendit à ses Etats, en Asie, les limites qu'ils avaient avant la défaite de Romain Diogène [7]. Quelle que soit l'assertion de l'Alexiade, assertion essentiellement passionnée et partiale, tous ces avantages, loin d'être perdus sous Jean et Manuel, furent encore accrus [8].

1. VIII 3, 1. — 2. VII 6, 4. — 3. XI 5, 1. — 4. XIV 4, 3-4 ; 7, 2. — 5. XII 5, 3. — 6. XIII 12, 18-25. — 7. XV 6, 5-6. — 8. XIV 3, 9.

2. — L'ARMÉE ET LA MARINE[1].

A. L'Armée byzantine.

Anne Comnène s'est plainte souvent au cours de son ouvrage que l'armée byzantine fût notoirement inférieure aux forces ennemies et que l'argent manquât pour se procurer des recrues. C'est vrai au moment de la guerre contre Robert Guiscard[2] ; c'est vrai au moment des campagnes contre les Scythes qui terrorisent l'armée grecque par leur nombre[3] ; c'est toujours vrai lorsqu'il s'agit de se mesurer avec les Comans[4] ou les forces croisées[5] ; de plus, au moment de la marche sur Jérusalem, Alexis a dû éparpiller ses hommes, en partie pour surveiller les Barbares et les Latins, en partie pour accompagner ceux-ci et les aider[6]. Aussi bien voyons-nous certaines fois la garnison de la capitale composée seulement de 300[7], ou de 500 guerriers[8]. Les troupes des Francs[9], ou même des généraux byzantins révoltés, sont autrement fortes : Basilakios, par exemple, commande à dix mille hommes[10]. Cependant l'armée grecque, dont la belle ordonnance et la discipline suffisaient à effrayer les barbares[11], a souvent décidé du sort de l'empire. Le succès d'une révolution en effet dépend avant tout des troupes, comme nous le voyons à l'avènement d'Alexis Comnène, fort de l'appui des hommes[12] et des chefs[13], soucieux de s'assurer leur concours par le paiement et même l'augmentation des soldes[14] ; aussi faut-il éloigner de l'armée des favoris comme Bardas et Michel, quand ils sont susceptibles de susciter du mauvais esprit[15], et se garder de nommer des chefs incapables comme un Aspiétès qui s'aliène les soldats[16].

C'était parfois un rude travail pour le basileus que de

1. G. B. 353-386. — 2. V 1, 4 ; 2, 1. — 3. VII 7, 3 ; VIII 1, 3. — 4. X 3, 2. — 5. XI 2, 2. — 6. XIV 4, 3 ; XIV 2, 1. — 7. III 9, 1. — 8. VIII 1, 1. — 9. Cf. p. LXXXVIII. — 10. I 8, 1. — 11. VI 14, 7. — 12. II 7, 1-2. — 13. II 4, 2 et 6-8. — 14. III 9, 1 ; V 2, 2. — 15. XI 9, 3. — 16. XII 2, 5-6.

lever une armée. Il prend son monde partout, aussi bien dans la population indigène que dans les nations étrangères; encore faut-il du temps [1], et l'opération est d'autant plus scabreuse que la situation est plus critique (par exemple lorsque menacent Guiscard [2] ou les Scythes [3]). L'affaire se complique parce que l'armée d'expédition est souvent licenciée en tout ou en partie après une campagne [4], et quand le danger menace de nouveau, il faut aussitôt rappeler les hommes et les équiper [5]. Passe encore lorsqu'on a pu prévoir à temps [6], mais il arrive que le recrutement se fait encore quand les soldats devraient être déjà en route [7].

Au livre VIII, Anne Comnène nous dépeint une scène significative. Les troupes byzantines sont massées en face de leurs innombrables adversaires, les Scythes, tandis que les Comans sont auprès des Grecs, comme des auxiliaires suspects. Chacun reste dans l'expectative et attend l'événement qui déclenchera la bataille. Soudain les soldats de l'empereur aperçoivent une colonne de fantassins qui s'avance, avec des chariots traînés par des bœufs, et ils appréhendent des renforts ennemis. D'aucuns soutiennent que ce sont certainement des Scythes, et le basileus est consterné parce qu'il ne se sent plus en force. Il envoie pourtant des éclaireurs, et ceux-ci reviennent en annonçant qu'il s'agit des recrues envoyées par Mélissène en renfort, à la grande joie d'Alexis [8]. Ainsi le succès dépend-il de bien des imprévus. Mais l'empereur, avec son extrême souci du détail, instruit souvent lui-même les nouveaux soldats et les entraîne [9] ; il y prélève des éléments pour constituer des corps d'élite qu'il commande en personne, et dans cette élite il choisit les chefs [10].

On rencontre à certains moments dans l'empire byzantin, à côté de l'armée régulière, des bandes que dirigeaient les généraux révoltés : Nicéphore Bryenne, Basilakios, Mélissène, Roussel ou les Comnènes. Les troupes avec lesquelles Alexis

1. IX 1, 3; XV 1, 1. — 2. V 1, 4. — 3. VIII 3, 5. — 4. VI 14, 7. — 5. VI 1, 1. — 6. VII 11, 6. — 7. VII 2, 1. — 8. VIII 4, 5. — 9. XII 1, 6 ; 4, 3. — 10. XIII 2, 1.

s'empara de la capitale sont recrutées aussi bien dans le pays qu'en dehors des frontières [1], et Anne nous raconte comment le césar Jean Doukas conduisit aux prétendants un parti de Turcs prêt à servir le premier offrant [2]. Aussi n'est-il pas surprenant qu'un pareil ramassis ait mis à sac la capitale, et donné ensuite bien des soucis à leur chef [3], qui ne pouvait même pas compter sur leur fidélité. L'armée régulière, toujours prête et sous les armes, aurait refoulé sans peine ces mercenaires déchaînés, mais elle attendait de l'empereur Botaniatès un ordre, qui ne vint pas [4].

Les troupes impériales étaient divisées en deux catégories : celles d'Orient et celles d'Occident [5], sous les ordres tantôt de deux chefs indépendants l'un de l'autre, le domestique d'Orient et le domestique d'Occident, tantôt d'un seul qui commandait en chef aux deux provinces, le grand domestique.

Nous voyons Anne Comnène désigner son père Alexis, alors grand domestique, par différents noms qu'elle emploie comme synonymes : stratège autocrator [6], stratège en chef [7], stratège [8], stratopédarque [9], exarque [10]. L'Alexiade distingue fort bien, durant le règne d'Alexis I, le domestique d'Occident comme Pakourianos [11] ou Adrien Comnène [12], et le domestique d'Orient, poste brigué par Bohémond [13], mais que semble avoir occupé l'incapable Aspiétès, appelé stratopédarque d'Orient [14]. Bodin et Michel sont désignés également dans l'Alexiade comme exarques de Dalmatie [15].

Dans la hiérarchie des officiers, Anne cite des décurions [16], des pentakontarques [17], le grand primicier [18], le grand hétairiarque [19], des magistroi [20], un protostrator [21], des toparques et des topotérètes [22]. Les provinces impériales d'Asie sont elles-mêmes divisées en stratégats et en districts militaires [23].

1. II 10, 4. — 2. II 6, 8-9. — 3. III 2, 2. — 4. II 12, 4. — 5. I 4, 4. — 6. I 1, 3. — 7. I 6, 1. — 8. I 3, 4; 6, 7. — 9. I 2, 3; II 7, 2. — 10. I 15, 2. — 11. VI 14, 3. — 12. VII 1, 2; IX 7, 3. — 13. X 11, 7. — 14. XII 2, 6. — 15. I 16, 8. — 16. III 11, 4. — 17. III 11, 4; VIII 5, 1. — 18. XI 3, 3. — 19. VIII 7, 4. — 20. II 4, 5. — 21. VII 3, 9. — 22. III 9, 3. — 23. XIII 12, 18-24.

Il y a dans l'armée byzantine de nombreux officiers étrangers : le domestique Pakourianos est un Arménien [1] ; Rhodomère est un Bulgare, parent de l'impératrice [2] ; Ouzas, un Sauromate ; Karatzès, un Scythe, de même que Pithikas ; Monastras, un demi-barbare [3] ; Scaliaros, un Turc baptisé [4] ; Romiskès, un Alain [5].

L'Alexiade, avec les détails précis qu'elle donne sur la composition des troupes dans les différentes expéditions, permet de se faire une idée de la diversité des races qui servaient Byzance. Nous comprenons mieux dès lors comment l'armée se retournait si aisément contre ses chefs, et comme cet instrument redoutable était fragile, délicat à manier, sans homogénéité. Les troupes régulières qui ont passé au parti de Bryenne comprenaient des Italiens, des Thessaliens, des Macédoniens, de l'Hétairie, des Thraces, des Scythes et des Chomatènes [6] ; celles que leur oppose Alexis sont constituées par des soldats du pays, appelés Immortels, des Chomatènes, des Gaulois et des Turcs [7]. Contre les Normands, l'armée impériale comptera des Excubites, des Thessaliens, des Turcs, des Manichéens, des Vestiarites, des Francs, des Alains, des Scythes [8]. Contre les Scythes il y aura aussi des auxiliaires bulgares (valaques) [9]. Nous avons parlé ailleurs des archontopouloi [10]. Signalons encore les Varanges dont la fidélité est à toute épreuve, et les Némitzi ou Germains, plus faciles à soudoyer [11]. Il y a des élites dans ces troupes, et Alexis sait à l'occasion y faire appel [12]. Il choisit de même, dans l'action, des gardes du corps qui lui seront des compagnons aussi braves que fidèles ; contre les Scythes par exemple, il se fera suivre de six guerriers émérites, les deux fils de Diogène, Nicolas Maurokatakalon, Ioannakès, Nampitès, le chef des Varanges, et Goulès, un de ses serviteurs [13].

Les armes essentielles d'un guerrier byzantin sont le

1. II 4, 6. — 2. VIII 4, 5. — 3. X 4, 10 ; 2, 7 ; XV 4, 2. — 4. XIII 5, 2. — 5. XIII 6, 1. — 6. I 5, 2 et 6. — 7. I 4, 4 ; 5, 3. — 8. I 5, 6 ; IV 4, 3 ; VIII 3, 4-5 ; XII 8, 4 ; XIII 6, 1. — 9. VIII 3, 4. — 10. Cf. p. XLVI. — 11. II 9, 4. — 12. XI 9, 2. — 13. VII 3, 6.

bouclier, l'épée et le casque[1]; il faut ajouter la lance[2] et la cuirasse[3]. L'ensemble de cet armement est pesant[4], et au moment des grandes expéditions, lorsqu'il y a beaucoup de recrues à armer, les pièces d'équipement font défaut et on y supplée comme on peut[5]. Les Varanges sont appelés souvent « porteurs de hache »[6], tandis que les Scythes se servent spécialement de traits comme armes de combat[7]. Dans la mêlée, nous voyons un soldat de l'empereur empoigner une massue qui était suspendue à sa selle[8]. Il y a des peltastes, des archers, des lanciers, des cataphractaires[9]. Les troupes comprennent en outre des valets d'armée[10] et des soldats du génie[11]; la remonte consiste en bêtes de somme et en montures[12]: ces dernières peuvent être des chevaux de prix, achetés à Damas, à Edesse ou en Arabie[13].

Avant les engagements sérieux, Alexis aime passer ses *troupes en revue :* ce n'est pas seulement une parade, mais c'est aussi une inspection et un contrôle, soit des armements, soit des manœuvres.

Anne décrit avec plaisir les légions rangées dans un ordre admirable, les chefs sur le front des compagnies aux armes étincelantes; on dirait à les voir des statues de bronze et des soldats de métal. Alexis commande ensuite certains mouvements et prend ses décisions[14]. Une autre fois, avant de partir en campagne contre les Turcs, il fait exécuter par ses hommes la manœuvre qu'il a conçue, et il est lui-même le premier émerveillé des résultats qu'elle promet[15]. Une armée en marche s'avance suivant un ordre préalablement étudié et prévu par le basileus[16]. Quand l'impératrice accompagne les troupes, elle est dans une litière chargée sur deux mules et recouverte d'une tenture[17]. Signalons aussi les porteurs d'étendards et de sceptres garnis de clous d'argent[18]. Les hommes manœuvrent au son de la flûte, ou de la trompette

1. II 11, 2. — 2. I 4, 4. — 3. I 5, 2; X 8, 7. — 4. VIII 5, 4. — 5. VIII 5, 4. — 6. II 9, 4. — 7. I 5, 2. — 8. I 9, 2. — 9. II 8, 5. — 10. I 5, 6; 8, 1. — 11. X 5, 3; VIII 4, 4. — 12. XV 2, 7. — 13. XIV 2, 14. — 14. XIII 2, 1. — 15. XV 3, 6-8. — 16. XV 7. — 17. XII 3, 7. — 18. VI 11, 1 et 4.

dont les sonneries varient suivant les circonstances[1]. Des prêtres accompagnent les corps expéditionnaires et s'acquittent des cérémonies religieuses[2]. A l'arrière se trouvent les bagages[3]; souvent les dépôts de munitions, dans le cas des paquets de traits, sont portés à dos de mulets[4]. Parfois l'empereur désigne des groupes légers, qui poursuivront l'ennemi et récupéreront les prisonniers comme le butin[5]. Quand les troupes campent, elles se retranchent[6]; l'empereur se retire alors dans la tente impériale[7] ou dans des maisons privées, comme à Andrinople où il descend dans la maison de Silvestre[8]. Le camp est éclairé la nuit à l'aide de feux et de lampes[9]. Pendant le jour, l'empereur s'occupe de ses hommes et les fait manœuvrer.[10]

La question du *ravitaillement* est d'une souveraine importance pour les armées, qu'il s'agisse de la nourriture des guerriers ou du fourrage des bêtes[11]. Nous voyons les troupes normandes, aussi bien celles de Guiscard que celles de Bohémond, souffrir cruellement de la disette, décimées qu'elles sont, à cause de cette pénurie, par la contagion, en particulier de la dysenterie[12].

Le *signal* du combat est généralement donné par la trompette[13]; exceptionnellement, pour ne pas mettre en éveil l'ennemi, l'on recourt à des tambourins et aux appels des hérauts[14]. Ceux-ci jouent un rôle officiel dans l'armée, et quand Alexis veut divulguer une nouvelle, c'est à eux qu'il s'adresse, même sur le champ de bataille[15]. Anne Comnène a noté, parmi les avantages physiques de Basilakios, sa voix de stentor qui à elle seule semait l'épouvante[16]. Les cris et les clameurs sont en effet un des procédés d'intimidation les plus usuels à cette époque; nous le constatons par exemple au siège de Nicée ou d'Antioche[17]. Les Turcs, nous dit Anne Comnène, vont même jusqu'à hurler et aboyer[18].

1. XV 7, 1-2. — 2. XV 7, 2. — 3. I 5, 6. — 4. XI 2, 4. — 5. XV 1, 5. — 6. VIII 3, 5. — 7. Cf. p. CXXI. — 8. X 4, 9. — 9. I 7, 5. — 10. XV 3, 5. — 11. VIII 3, 2. — 12. IV 3, 2; XIII 2, 4. — 13. I 5, 2; VIII 5, 5. — 14. VII 9, 2. — 15. I 5, 7. — 16. I 7, 2. — 17. XI 2, 4; 4, 2. — 18. XV 5, 1-2; 6, 2.

La mise en scène n'est point épargnée à cette époque, et l'Alexiade décrit avec complaisance les têtes de lion ou d'animaux fantastiques, placées à l'extrémité des tubes qui lançaient le feu grégeois, afin que la flamme parût vomie par la gueule de ces monstres [1].

Alexis Comnène a pour ainsi dire passé sa vie au milieu de ses troupes, soit comme général, soit comme empereur. Il a d'abord marché contre Roussel de Bailleul, contre Bryenne, contre Basilakios, contre son souverain Nicéphore Botaniatès. Une fois maître du pouvoir, ce sont les *grandes campagnes* contre les ennemis extérieurs de l'empire, campagnes non pas de conquête, mais de défense contre les Normands, les Turcs, les Scythes, les Serbes, les Dalmates, les Comans, avec quelques intermèdes contre les Manichéens ou des bandes de Croisés. Toujours ces campagnes se termineront par des succès, et le basileus réussit à élargir chaque fois davantage les frontières de ses États. Ces campagnes sont épuisantes à cause des intempéries, froid rigoureux ou chaleur [2], à cause de leur succession ininterrompue, et de la maladie du basileus. Inlassable [3], l'empereur tient sans cesse tête aux ennemis, fussent-ils des Scythes qui ne font jamais relâche à l'occasion des changements de saisons [4]. Il est particulièrement secondé du reste par des généraux tels que Doukas, à qui il peut se fier complètement, et qui savait mener prestement une expédition victorieuse [5].

La dernière campagne que nous rapporte l'Alexiade, campagne contre les Turcs, est entre toutes caractéristique. Alexis est déjà miné par la maladie, mais il a pris lui-même le commandement de ses troupes, et il revient vainqueur après avoir délivré un grand nombre de prisonniers [6]. Ceux-ci, de même que bon nombre de chrétiens qui fuient les Turcs, accompagnent les soldats : ce sont des familles entières avec leurs bagages. Dans la circonstance, Alexis a inventé un ordre de marche qu'on n'avait jamais encore vu

1. XI 10, 2. — 2. VIII 3, 3 ; XV 1, 5. — 3. XIV 1, 2. — 4. VII 2, 2. — 5. XI 5, 3-6. — 6. XV 4, 9.

dans l'histoire. Les civils, femmes et enfants, tout le butin, sont encadrés par les hommes armés. Aussi s'avance-t-on doucement, pour ainsi dire à une allure de fourmis; il y avait beaucoup de femmes enceintes et des malades. Au moment où un enfant était sur le point de naître, une trompette sonnait sur l'ordre de l'empereur et tout le monde s'arrêtait. Même signal d'arrêt si quelqu'un allait mourir. L'autocrator en personne venait près du moribond et les prêtres lui administraient les sacrements. Lorsque la cérémonie funèbre était complètement terminée, que toute la liturgie des défunts avait été dûment célébrée, et que le cadavre était enterré, alors seulement l'ordre de marche était donné. Aux moments des repas, Alexis invitait les vieillards et les malades, et il leur faisait servir la plus grande partie des mets; aussi bien sa table était-elle très simple, sans musique, sans flûte ni tambourin [1].

Il s'agit ici d'un retour victorieux, durant lequel on jouissait d'un calme relatif. Dans l'action, chacun payait héroïquement de sa personne, l'empereur surtout; il faudrait lire les scènes d'épopée où le basileus, grelottant de fièvre, s'échappe du champ de bataille pour chercher du renfort et revient avec des paysans qui s'improvisent soldats contre les Scythes [2]; où l'on voit des cavaliers pesamment armés, précipités de cheval par les lances ennemies et capturés [3]; où un guerrier byzantin, qui s'est aventuré au milieu des Petchenègues, est saisi par une femme, entraîné à l'intérieur des chariots, puis décapité [4]. Anne Comnène a insisté sur certaines batailles particulièrement importantes, comme celle de Kalaura où se joue le dénouement de la lutte engagée entre Alexis et Bryenne [5], celle de Larissa où Alexis remporte un important succès sur Bohémond, prémices de la victoire finale [6], celle du Lébounion où les Scythes sont anéantis [7]. Ce sont, non seulement des descriptions littéraires, mais souvent de vraies études techniques. La compétence stratégique apparaît aussi

1. XV 7, 1-2. — 2. VII 9, 6. — 3. XII 7, 3. — 4. VII 6, 6. — 5. I 5 et 6. — 6. V 6-7. — 7. VIII 5.

bien dans les guerres d'escarmouches que l'empereur est obligé de faire contre les Scythes, au moment où ils semblent submerger l'empire[1], que dans les embuscades et les nombreux coups de main dont le récit abonde dans l'Alexiade.

Nous pouvons aisément composer, d'après cet ouvrage, le portrait *du chef d'armée idéal*. Celui-ci est avant tout prévoyant, ainsi que le demande Alexis lui-même; gardien vigilant, il doit faire plus que de se préparer aux dangers imminents[2]. La présence d'esprit lui est non moins nécessaire, et c'est grâce à elle que Cantacuzène sauve ses troupes affolées, en les rappelant froidement au danger de la situation, et en leur faisant brûler machines de guerre et embarcations qui auraient permis à l'ennemi de les poursuivre et de les anéantir[3]. Aussi doit-il se faire renseigner par un service d'éclaireurs bien organisé, tel cet Eumathios Philocalès qui fait contrôler les renseignements reçus par un second groupe de patrouilles et qui stimule lui-même tous ses hommes[4]. Ajoutons une dernière qualité nécessaire au général, à laquelle on s'attend moins : l'éloquence. C'est ainsi que Basilakios nous est donné comme un modèle[5].

Un fait qui nous paraîtra étrange, c'est la facilité avec laquelle un officier supérieur passe du commandement d'une armée de terre à celui d'une flotte et réciproquement : si grande que soit la valeur d'un Marianos Maurokatakalon[6], d'un Jean Doukas, d'un Cantacuzène, d'un Boutoumitès, nous les voyons parfois en peine et nous le comprenons aisément, parce qu'on exigeait d'eux une compétence universelle. Aussi bien le choix d'un officier pour un poste de confiance dépendait-il encore de qualités qui nous semblent bien secondaires, et nous pouvons nous étonner légitimement, ainsi que l'a soupçonné Anne Comnène, de la nomination faite par son père d'Aspiètès comme gouverneur de Tarse. Ceci explique également comment bien des généraux byzantins furent vaincus par un chef de bande comme Roussel[7].

1. VII 6, 4; 9-10. — 2. XII 4, 3. — 3. XIII 5, 6. — 4. XIV 1, 5. — 5. I 7, 2. — 6. XIII 7, 1 et 5. — 7. I 1, 2.

Sans doute la bravoure passait au premier plan parmi les vertus du général, mais on la confondait trop facilement avec la présomption et la témérité; Alexis lui-même a délibérément fermé l'oreille aux conseils des sages, et pour avoir cédé aux empressements d'une jeunesse irréfléchie, il a subi plusieurs échecs [1]. Le protostrator Michel Doukas, loin de retenir ses hommes conformément aux ordres qu'il avait reçus, les suit dans leur folle audace et voit ses troupes massacrées [2]. Les Byzantins ont parfois du respect humain lorsqu'il s'agit d'être prudents en public; mais quand ils ne sont plus devant une galerie, ils semblent se dérober sans vergogne à une mission obscure et difficile, ainsi Constantin Gabras et Marianos Maurokatakalon [3].

Alexis Comnène eut à son service des *officiers dévoués*, dont la fidélité le sauva à plusieurs reprises, tel Manuel Philokalès qui met en garde l'empereur contre un traître [4], Tatikios qui empêche Nicéphore Diogène de poignarder le basileus durant son bain [5], l'eunuque Constantin qui, la nuit, évente un complot contre son souverain [6], Léon Képhalas qui tient désespérément à Larissa et envoie à son maître une lettre dont l'audace ne trouve son excuse que dans la franchise exigée par les circonstances [7].

Du reste Alexis est essentiellement condescendant pour ses compagnons d'armes, comme pour tous les *soldats* en général. Il est simple, encourageant, familier; il interpelle ses hommes par leur nom; il cause avec eux et les stimule sans cesse [8]. Il pleure les morts, s'inquiète des disparus après la bataille, et accorde des gratifications [9]. Malgré cela, il est bien obligé de reconnaître la pusillanimité, voire même la lâcheté de ses troupes, lors des premières opérations contre Guiscard [10], et ses marins ne seront pas plus valeureux une vingtaine d'années plus tard, quand ils auront à affronter la flotte de Bohémond. Le nom seul de leur ennemi les terrorisait, et les gens de Contostéphanos, pour éviter une ren-

1. IV 5, 3. — 2. V 7, 2. — 3. XIII 7, 1. — 4. IX 5, 2. — 5. IX 5, 5. — 6. XIII 1, 8. — 7. V 5, 3-4. — 8. I 5, 3 ; I 8, 5-6 ; XIV 5, 2. — 9. V 1, 2 ; X 4, 11 ; XIV 6, 4. — 10. V 1, 4.

contre avec les Normands, prétendirent aussitôt qu'ils étaient malades et devaient aller aux bains. Elle était terrible, sans doute, cette flotte ennemie. Aussi l'Alexiade, devant la fuite des marins, n'ose blâmer ceux-ci ni les accuser de lâcheté : leur effroi et leur horreur étaient trop compréhensibles [1].

Anne Comnène est moins indulgente pour *les alliés*, des barbares à ses yeux. Les croisés eux-mêmes sont pour elle des auxiliaires à gages, que des généraux byzantins, Tatikios, Boutoumitès, surveillent ou emploient [2]. Mais ils sont précieux parce qu'ils sont de ces Latins, dont le concours rassure immédiatement. Tatikios en a fait jadis l'expérience [3], comme l'empereur lui-même [4]. Aussi plus tard, en traitant avec Bohémond vaincu, le basileus acceptera volontiers de garder à son service les Normands qui y consentent [5]. L'impétuosité et la longue lance de ces cavaliers émérites sont proverbiales [6] ; impossibles à retenir quand ils veulent combattre, ils marchent presque irrésistiblement à la victoire [7].

Ils viennent souvent trouver spontanément le basileus, comme un certain Roger qui dénonce à Byzance les projets hostiles de Robert Guiscard [8] ; mais non moins spontanément ils se révoltent, comme un Roussel de Bailleul [9], avec les forces qu'ils commandent, ou ils désertent en plein combat, comme les auxiliaires latins d'Alexis qui passèrent au parti de son adversaire Nicéphore Bryenne [10]. Lorsqu'ils viennent d'Italie, on les appelle facilement des Maniakates, en souvenir de Maniakès, le général byzantin qui les enrôla autrefois dans la péninsule [11]. Marinos de Naples, Roger, Pierre Aliphas, ont la confiance du basileus [12]. Mais ces Occidentaux viennent aussi bien du Nord, et l'autocrator Alexis demande au comte de Flandre qu'il rencontre, l'envoi de 500 cavaliers [13]. Ceux-ci, dès leur arrivée, sont expédiés contre les Turcs de Nicomédie [14] ; mais les voilà bientôt rappelés de l'autre côté du Bosphore contre les Scythes [15]. Il y a aussi des auxiliaires anglais et alle-

1. XII 8, 8 ; 9, 1-2. — 2. XI 3, 3. — 3. VI 14, 4. — 4. VII 9, 2. — 5. XIII 9, 4. — 6. VI 10, 2. — 7. VI 10, 7. — 8. I 15, 5. — 9. I 1, 2. — 10. I 6, 1. — 11. VII 9, 2. — 12. XIII 4, 4. — 13. VII 6, 1. — 14. VII 7, 4. — 15. VIII 3, 5.

mands [1] ; le « roi » d'Allemagne lui-même fait une alliance militaire avec Constantinople [2]. Les Vénitiens promettent leur concours, moyennant de sérieux avantages commerciaux, et ils exécutent fidèlement les clauses du traité [3], tandis que Bodin et ses Dalmates sont des alliés plus que douteux [4].

Les Turcs à l'occasion figurent aussi dans les rangs des armées byzantines. Alexis s'en est servi lors de sa révolte contre Botaniatès [5] ; il les appelle contre Robert Guiscard au moment de l'invasion de ses Etats [6], et bien qu'ils aient fui [7], il ne tarde pas à redemander au sultan des troupes avec des chefs de grande expérience [8]. Lui-même se fera l'auxiliaire d'Abou' l Kasim contre d'autres Musulmans, uniquement par calcul [9].

B. La marine byzantine.

Il existait une flotte impériale à l'avènement d'Alexis Comnène, et nous voyons Georges Paléologue s'empresser de la gagner au parti de son beau-frère, au moment où elle allait se compromettre au service de Botaniatès. Les navires mouillent non loin de Constantinople, puisqu'il est facile de s'y rendre en barque. Ils vont être utiles au nouveau basileus, en barrant la route à quiconque tenterait de venir d'Asie, entendez le prétendant, rival de Comnène, Nicéphore Mélissène [10]. Mais cette flotte ne devait pas être en brillant état, car elle est loin de suffire contre l'escadre normande de Robert Guiscard, et dans cette lutte sur mer, Anne Comnène est obligée de reconnaître que le premier rôle a été tenu par les alliés de Constantinople, les Vénitiens.

Un peu plus tard, lorsqu'il s'agit de lutter contre les corsaires turcs, la flotte byzantine est toujours en train de se reconstituer, et il faut d'urgence réunir tout ce qu'on peut trouver en fait de vaisseaux et de transports [11]. Au moment des Croisades l'empereur construira encore des navires, mais il sera capable déjà de mobiliser une flotte assez importante pour châtier les pirateries des Latins [12].

1. II 9, 4. — 2. III 10, 2-8. — 3. IV 2, 2 et 6 ; VI 5, 8 et 10. — 4. IV 5, 3 ; 6, 9. — 5. II 6, 8-9. — 6. IV 2, 1. — 7. IV 6, 9. — 8. V 5, 2. — 9. VI 11. — 10. II 11, 1-5. — 11. VI 13, 1. — 12. XI 10, 3.

Comme flotte de guerre, nous voyons à l'occasion intervenir une marine fluviale sur le Danube contre les Scythes [1], et des escadres provinciales [2] ; ces provinces désignées ailleurs sont celles des Cyclades et des villes maritimes d'Asie et d'Europe [3]. Les marins ne savent pas combattre à terre, et ils paraissent notoirement inférieurs dans une tentative de débarquement en Italie après les Croisades [4] ; mais leur bravoure sur mer est anéantie quand ils ont affaire à un adversaire redoutable comme Bohémond, et, sans refuser positivement de combattre, ils se dérobent lâchement [5].

L'Alexiade nous fait connaître les types classiques de *navires* : les transports, les gros trois-mâts, les longs vaisseaux de guerre, les navires pirates de toute dimension (certains transports emmènent 200 rameurs, 1 500 soldats et 90 chevaux [6]), les vaisseaux légers les plus variés, depuis les embarcations à deux rames, les « germonds » normands, les « agraria » couverts des Turcs [7], les vedettes d'observation et de reconnaissance, les monères, les birèmes et les trirèmes de guerre, les dromons sur lesquels on peut charger des chevaux et des cavaliers complètement équipés [8], la monère « excoussatos » du duc de la flotte [9], la monère impériale [10], les barques qu'on transporte sur le lac de Nicée avec des chariots [11]. Mais tous ces navires ne sont pas de dimensions telles qu'on ne puisse les tirer à terre, soit en hiver pour les mettre à l'abri (et au besoin on se sert des voies fluviales [12]), soit en cours de route pour les réparer et les goudronner [13].

Certains vaisseaux de guerre chez les Byzantins sont armés de tubes lance-flamme pour projeter le feu grégeois [14]. Les Normands, sur leurs gros navires, construisent des tours revêtues de peaux [15] ; les Turcs, en cas de danger, relient tous leurs bateaux avec une chaîne et assurent ainsi l'ordre de l'escadre, aucun bâtiment ne pouvant ni fuir ni avancer trop

1. VII 2, 7. — 2. XI 10, 2. — 3. XII 4, 3. — 4. XII 8, 4. — 5. XII 8, 8 ; 9, 1-2. — 6. X 8, 2-4. — 7. VII 8, 1. — 8. III 9, 1 ; 12, 2 ; V 3, 6 ; VI 5, 4 et 9 ; VIII 4, 1 ; XIII 8, 5. — 9. X 8, 3 ; XII 8, 8. — 10. XV 1, 6 ; 2, 2. — 11. XI, 2, 3. — 12. IV 3, 1-3. — 13. XI 10, 3 ; 11, 1. — 14. XI 10, 2-4. — 15. III 12, 2 et 5.

vite [1] ; les Vénitiens se protègent contre l'ennemi en faisant ce qu'on appelle « un port en mer » : ils attachent entre eux leurs grands vaisseaux avec des câbles, et entre les mâts élèvent des tours de bois, au sommet desquelles ils suspendent les petites barques qu'ils remorquent ; dans ces barques, ils placent des hommes avec une provision de gros morceaux de bois, munis de pointes de fer très aiguës, qu'ils jetteront sur les embarcations ennemies dans le but de les percer [2]. Toutes ces flottes sont faciles à incendier, et nous verrons soit Bohémond mettre le feu à ses propres navires [3], soit les Byzantins brûler ceux de leurs ennemis [4].

La *navigation* se fait à la rame ou à la voile. Mais dans ce dernier cas, les gros navires sont immobilisés lorsque le vent tombe [5]. Il y a des phares, et la signalisation s'exécute par des feux [6]. L'Alexiade nous cite plusieurs noms de ports comme Cassiope, Passaron [7], Soudi, le port d'Antioche [8], Madyte, Coeli [9].

La marine byzantine joue un *rôle* d'autant plus important qu'elle doit assurer à l'empire la maîtrise de la mer, et à la fin du règne d'Alexis Comnène elle pourra effectivement parvenir à son but. Aussi importe-t-il d'empêcher la construction d'une flotte rivale ; Alexis surveillera et détruira avec acharnement les chantiers navals des Turcs, à Chio, à Rhodes et dans les autres îles [10], que ce soit ceux d'Abou'l Kasim le possesseur de Nicée [11], ou ceux de Tzachas, encore plus redoutables, dirigés par un Smyrniote très compétent [12] et toujours reconstitués avec une inlassable persévérance, malgré des échecs successifs [13].

Aussi les escadres byzantines font-elles une guerre implacable au Turc Tzachas, et elles vont le réduire dans ses repaires [14]. Elles restaurent également l'autorité impériale dans les îles de Chypre et de Crète, révoltées sous Karikès et

1. VII 8, 4. — 2. IV 2, 3-4. — 3. XIII 2, 2. — 4. XIII 6, 4. — 5. X 8, 5. — 6. X 8, 3. — 7. VI 5, 5. — 8. XI 4, 3. — 9. XIV 3, 2. — 10. XI 5, 1. — 11. VI 10, 5-7. — 12. VII 8, 1. — 13. VIII 3, 2 ; IX 3, 1 et 3. — 14. IX 1, 3 ; XI 5, 1-3.

Rapsomatès [1]. Elles aident les Croisés, dont elles sauvent les survivants après le désastre de Pierre l'Ermite [2], mais elles les surveillent aussi [3], et bientôt elles auront pour tâche de poursuivre les flottes de Pise, de Gênes, de Longobardie [4], d'empêcher leurs pillages, d'arrêter leurs patrouilles [5], de couper ensuite la route à Bohémond qui revient envahir l'empire, de s'échelonner le long de la côte, de constituer des postes de garde et de vigie [6] ; et quand le Normand aura passé malgré tout, elles devront dès lors intercepter ses communications avec l'Italie, arrêter tout renfort et tout ravitaillement [7]. La flotte de Byzance rend aussi des services plus pacifiques : elle accompagne un ambassadeur, Manuel Boutoumitès, pour le seconder dans sa mission [8] ; elle transporte les matériaux et les techniciens nécessaires pour élever un fort à Tripoli [9].

L'Alexiade nous a décrit *quelques scènes* de combat sur mer entre les Vénitiens et les Normands [10], entre les Byzantins et les Turcs [11], entre les Byzantins et les Croisés. C'est par exemple la rencontre d'un transport monté par le comte de Provence avec l'escadre de Syrie : les navires légers des Grecs vont à l'abordage et obligent les Latins à se rendre [12]. Le combat entre les Byzantins et les Pisans est particulièrement intéressant et vivant. Il y a place aussi pour des prouesses, comme celles du comte Périchytès qui fait pour ainsi dire voler son vaisseau contre les Pisans et passe au milieu d'eux comme la foudre. La flotte byzantine n'ose pourtant pas livrer de bataille rangée, et elle se contente de harceler l'ennemi en lui lançant du feu. Le duc Landulfe, il est vrai, le fait maladroitement et sans résultat ; mais le comte Eléémon arrive à incendier trois des plus grands navires latins. Une tempête interrompit l'action, et les Pisans, terrifiés aussi bien par ce feu qui flambait dans toutes les directions que par la mer en furie, prirent aussitôt la fuite [13].

1. IX 2. — 2. X 6, 5. — 3. X 7, 1. — 4. XI 10 ; 11, 5 ; XIV 3, 1. — 5. XIV 3, 2-3 ; 4, 1. — 6. XII 8, 2 et 7. — 7. XIII 7, 2-4 ; 8, 5 ; XIV 3, 2. — 8. XIV 2, 6. — 9. XI 7, 6. — 10. IV 2, 4-5 ; VI 5, 6-7. — 11. VII 8, 2-3 et 6. — 12. X 8, 4-10. — 13. XI 10, 3-4.

Le *chef* suprême de la flotte porte le titre de duc ; il commande à la fois l'escadre, le corps d'expédition, et il dirige les opérations qui s'exécutent sur le continent en collaboration avec les vaisseaux : ainsi Alexandre Euphorbénos [1], Jean Doukas [2]. Le commandement des forces navales proprement dites est alors confié à un grand drongaire, ou thalassocrator, sous les ordres du duc ; ainsi Constantin Dalassène ou Kaspax se trouvent sous les ordres du duc Jean Doukas [3]. Cependant il arrive aussi que le chef d'une expédition, Tatikios par exemple, ait comme subordonné, à la tête de la flotte, un grand duc, Landulfe [4], lequel est parfaitement distingué des autres thalassocrators ou drongaires, ses subordonnés [5]. Nous avons donc nettement dans ce passage la hiérarchie suivante : un commandant en chef des forces terrestres et navales, un grand duc à la tête des forces navales, et, sous les ordres de celui-ci, des thalassocrators ou drongaires. Relevons encore, dans la hiérarchie des officiers de marine, la mention de drongaires en second [6], de comtes [7], de comtes en second [8]. On rencontre aussi à la tête d'une escadre des ducs comme Nicolas Maurokatakalon [9] ou Contostéphanos [10], ou des grands drongaires comme Eustathios Kyminianos [11]. Nous voyons que le titre de duc est un titre transitoire, puisque Landulfe, après avoir été grand duc [12], se retrouve sous les ordres du duc Contostéphanos [13] ; mais ce n'est pas sans mortifier son amour-propre sans doute car, peu après, il accuse son chef auprès d'Alexis pour sa négligence et son inertie [14]. Anne Comnène nous donne les noms de quelques officiers de marine valeureux : Nicéphore Exazène, Constantin Exazène Doukas, Hyléas, qui, impliqués un jour dans un complot contre l'empereur [15], furent graciés [16].

1. VI 13, 1. — 2. IX 1, 3. — 3. IX 1, 3 et 8; XI 5, 3. — 4. XI 10, 2. — 5. XI 10, 7. — 6. XII 8, 8. — 7. XI 10, 3-4. — 8. X 8, 3. — 9. X 8, 3. — 10. XII 8, 1-4. — 11. X 4, 5 ; XI 10, 9-10. — 12. XI 10, 2. — 13. XII 8, 8. — 14. XIII 7, 2. — 15. XII 5, 4. — 16. XII 8, 6 ; XIII 1, 4.

3. — La guerre [1].

L'empire byzantin était protégé par des *lignes de défense* et des places fortes. L'Alexiade nous montre Alexis soucieux de pourvoir à la garde des frontières contre les Comans, du côté du col de Zygum, un pays de ravins et de forêts presque infranchissables. Aux endroits vulnérables, l'empereur fait creuser des tranchées, élever des tours en bois, bâtir des fortins en briques ou en pierres ; il fixe lui-même les distances des intervalles, les dimensions des constructions, et, à certaines places, il fait obstruer les pistes avec des arbres de taille gigantesque que l'on a abattus [2]. Les mêmes mesures sont prises plus tard contre Bohémond [3].

Pour protéger la Bithynie, et Nicomédie particulièrement, contre les incursions des Turcs, il se sert d'une ancienne tranchée de l'empereur Anastase et, après l'avoir approfondie, il y détourne les eaux du lac de Boanna. Là où il craint que ce canal ne soit guéable, il élève un fort extrêmement puissant, capable de défier tous les assauts, tant en raison du fossé que de la hauteur et de l'épaisseur des murs : ce fut la tour de Sidéra, dont le basileus surveilla lui-même la construction malgré une chaleur écrasante, malgré la poussière, embauchant tout le monde : soldats, valets, indigènes et étrangers, afin de transporter d'énormes moellons, et dispensant libéralement les salaires pour mener à bonne fin cette œuvre de défense nationale [4].

Les villes étaient toutes fortifiées et constituaient autant d'ouvrages de protection. Les portes en étaient soigneusement fermées, et dans les circonstances critiques, à Nicée ou à Chirovaché, nous voyons le gouverneur, voire même l'empereur, garder lui-même les clefs [5]. Dans ces places fortes, le cœur de la défense était la citadelle, appelée encore acropole ou *koula*. L'acropole de Constantinople est près de la mer [6]

1. G. B. 387-417. — 2. IX 1, 1 ; X 2, 6. — 3. XIII, 5, 1. — 4. X 5, 1-3. — 5. VIII 1, 2 ; XI 2, 7. — 6. II 11, 5.

et elle donne son nom à tout un quartier [1]. Après la défaite d'Alexis sous les murs de Dyrrachium, l'acropole de cette ville est quelque temps encore défendue par des Vénitiens [2]. Tant que la citadelle n'est pas prise, les ennemis sont en vain à l'intérieur des remparts d'une ville ; nous voyons les troupes impériales abandonner Dristra où elles avaient pénétré, parce qu'elles ne pouvaient se rendre maîtresses des deux citadelles [3] occupées par les Scythes. Alexandre Euphorbénos renonce à prendre Apolloniade aux Turcs pour la même raison [4]. A Nicée il ne faut pas que les Croisés pénètrent dans l'acropole, sinon la ville risquerait d'être perdue pour le basileus [5]. Si la situation des Francs est critique un moment à Antioche, c'est qu'ils n'ont pas pris encore la citadelle et qu'ils se trouvent assiégés des deux côtés, par l'ennemi extérieur et par les défenseurs de la *koula* [6]. Bien que les Grecs soient dans Laodicée, ils ne pourront garder la ville parce que les Normands sont restés dans la citadelle [7].

Dans ces circonstances, on voit quelle importance prend l'art d'assiéger ou de défendre les remparts. Nous trouvons dans l'Alexiade de nombreux renseignements sur la *poliorcétique*. Les machines les plus usuelles sont les hélépoles, les hautes tours de bois à terrasses munies de catapultes, avec les parois extérieures recouvertes de peaux, et les béliers [8]. Le second blocus de Dyrrachium par les Normands est particulièrement intéressant, parce qu'Anne Comnène donne quelques détails sur les pièces de siège. C'est d'abord la description d'une tortue, avec un bélier à l'intérieur. Il s'agit d'une petite bâtisse en bois, aux parois entièrement recouvertes de peaux de bœufs cousues ensemble, à l'intérieur de laquelle on a suspendu des béliers. Cet appareil, un monstre indescriptible, paraît-il, monté sur des roues, fut approché des remparts ; les hommes le mouvaient de l'intérieur avec des épieux. On enleva ensuite les roues, on fixa solidement la machine pour que la toiture ne fût pas démolie par les

1. XV 7, 4. — 2. IV 8, 4. — 3. VII 3, 3. — 4. VI 13, 1-2. — 5. XI 2, 7. — 6. XI 4, 6. — 7. XI 11, 6-7. — 8. II 8, 5 ; IV 1, 2 ; 4, 7 ; XIII 2 et 3.

secousses. Alors des hommes, parmi les plus robustes, mirent en branle le bélier et battirent le rempart d'un mouvement cadencé, entamant de plus en plus les pierres [1].

Les assiégeants essayèrent aussi un autre procédé : les mines. Le terrain, sur lequel était construite une partie des murs, n'était pas rocheux ; aussi fut-il aisé de creuser un tunnel pour saper les murailles. Les Normands, pendant leur travail, se protégeaient sous des abris contre les pierres et les flèches, et au fur et à mesure qu'ils avançaient, ils étayaient la terre au-dessus de leur tête à l'aide de pieux [2]. Comme artifice suprême apparut la grande machine, une tour de bois commencée depuis un an et vraiment épouvantable ; elle s'élevait sur une plate-forme quadrangulaire et dépassait les tours de la ville de cinq ou six coudées. Elle était munie de passerelles, capables de s'abaisser au niveau des remparts et d'y donner accès. Cette tour était montée sur roues et se mouvait de l'intérieur à l'aide de leviers. Elle avait plusieurs étages, d'où les soldats pouvaient tirer par des embrasures [3].

Quand Alexis entreprend le siège de Kastoria, il commence par se retrancher solidement derrière des palissades et des tours de bois, ce qui constitue une vraie forteresse. Alors il fait avancer contre la place des hélépoles et des ballistes qui ne peuvent venir à bout des assiégeants. Il devra finalement, pour surprendre l'ennemi des deux côtés à la fois, commander des embarcations, les mettre à l'eau sur le lac qui protège la ville et y introduire des hommes [4].

A Chio comme à Otrante, la flotte byzantine entreprend le siège de la place. A Chio, les troupes de débarquement ont des hélépoles et des ballistes, et les murs de la ville sont forcés, tandis que la citadelle résiste toujours. Au moment où les Turcs vont céder, Dalassène consent, pendant la nuit, à un court armistice durant lequel les défenseurs ferment la brèche des remparts avec des paillasses, des peaux, des ballots d'étoffes, qui amortiront le choc des projectiles [5]. Aussi

1. XIII 3, 1-2. — 2. XIII 3, 4. — 3. XIII 3, 7-10 — 4. VI 1, 1-2. — 5. VII 8, 3.

l'ennemi ne capitulera-t-il que plus tard. A Otrante, le siège se termine par la déroute des assiégeants byzantins [1].

Les Turcs ont des machines de siège comme les Grecs [2], mais il ne semble pas que les Comans en possèdent : aussi ces derniers s'éternisent-ils devant les villes et ne peuvent-ils espérer le succès que grâce à leur nombre [3]. Les Croisés ont été munis d'hélépoles par le basileus lui-même [4] ; mais ils savent construire ce qui leur est nécessaire. Ainsi le comte de Toulouse, sous les murs de Nicée, fait-il confectionner une tortue d'un genre spécial : c'est une tour ronde en bois, dont les flancs extérieurs sont revêtus de peaux, tandis qu'à l'intérieur ils sont capitonnés d'osier tressé. Dedans il introduit des sapeurs, avec des instruments en fer pour faire une brèche dans le bastion assiégé. Au fur et à mesure que les pierres se désagrègent, on les remplace par des poutres auxquelles on mettra le feu plus tard pour faire écrouler le mur. On avait eu soin de combler le fossé et de le remplir jusqu'au niveau du sol [5].

Le siège est simplifié quand on a des intelligences dans la place : les Comnènes s'emparèrent de Constantinople grâce à la trahison de Gilpract, le commandant d'une tour [6] ; et Bohémond s'introduisit dans Antioche grâce à un Arménien qui gardait un secteur [7]. Parfois enfin le blocus d'une place se fait par terre et par mer, quand la flotte collabore avec l'armée : ainsi à Laodicée, sous le commandement de Cantacuzène et de Monastras. La place est aussitôt entourée par un mur circulaire, en pierres, sans mortier, élevé en trois jours et trois nuits par les assiégeants : à l'intérieur de cette circonvallation, une citadelle est bâtie en hâte ; à l'entrée du port, on construit de chaque côté une tour, et on tend une chaîne pour fermer le passage aux renforts qui viendraient par mer [8]. Plusieurs fois le feu est un auxiliaire précieux : au siège de Mylos, les soldats de Cantacuzène lancent du feu sur les portes de la ville et les incendient, tandis que des

1. XII 8, 3-4. — 2. IX 3, 3. — 3. X 3, 4-6. — 4. XI 2, 1. — 5. XI 1, 6-7. — 6. II 9, 5 ; 10, 2-3. — 7. XI 4, 2 et 5. — 8. XI 11, 4-5.

hommes escaladent rapidement les remparts [1]. Mais il ne faut pas laisser aux défenseurs le temps de se ressaisir. Baudoin échoua au siège de Tyr, bien qu'il eût déjà forcé une première et une deuxième ligne de retranchements, parce qu'au moment de franchir la troisième, il se relâcha par négligence et donna à ses adversaires le loisir de se reprendre sous le couvert de pourparlers de paix [2].

Les *moyens de défense* sont généralement calqués sur les procédés du siège, car il s'agit avant tout de faire pièce à l'adversaire et de réduire à néant ses tentatives. Nous voyons d'abord des préparatifs contre l'assaut toujours possible au moyen d'échelles ; à Dyrrachium on les fit chaque fois contre les Normands, contre ceux de Robert Guiscard et contre ceux de Bohémond : c'était du reste une invention d'Alexis. Il s'agissait de planches, spécialement préparées et habilement disposées, sans clous, autour des créneaux, de telle sorte que si les Latins essayaient de monter avec des échelles, une fois sur les créneaux, ils devaient culbuter et tomber avec les bois [3]. Contre le bélier, le meilleur remède était la solidité du mur : les habitants de Dyrrachium, pendant que les Normands s'épuisent à heurter leurs remparts, ouvrent les portes en narguant l'ennemi et en l'invitant à entrer [4]. Le moyen classique de lutter contre une mine, autrefois comme de nos jours, est la contre-mine : par exemple les défenseurs de Dyrrachium mènent une galerie souterraine transversale, dans laquelle la sape des Normands aboutira forcément. Dès qu'ils ont repéré l'endroit où l'ennemi va déboucher, ils percent une ouverture, et par là lancent du feu sur les Normands dont le visage est réduit en cendres. Cette matière inflammable est à base de résine et de soufre ; on l'introduit dans des tubes de roseau, à l'extrémité desquels se trouve du feu. Quelqu'un souffle par l'autre bout et projette sur l'adversaire cette matière qui s'enflamme en sortant. Aussi les barbes et les visages sont-ils brûlés [5].

1. XIII 5, 4. — 2. XIV 2, 9-10. — 3. III 9, 5 ; XIII 10, 2.
4. XIII 3, 3. — 5. XIII 3, 5-6.

Contre les tours géantes, une fois qu'elles sont fixées en face du rempart, c'est encore au feu qu'il faut recourir. On élève donc à l'intérieur du mur une bâtisse de même hauteur que la machine ennemie, d'où l'on projette du feu liquide sur elle. Parfois celle-ci n'est qu'effleurée sans grand dommage. Alors on remplit de matériaux combustibles l'espace situé entre les murs et la machine ; on arrose ensuite le tout avec de l'huile et on l'embrase en jetant des torches et des tisons. On continue de lancer du feu liquide par en haut, tandis que par en bas flambe cet immense brasier, et la tour ennemie est vite réduite en cendres [1].

Parfois le moyen de défendre une place est laissé à l'*ingéniosité du général.* A Tchorlou, le basileus Alexis Ier lui-même inventa le stratagème fort original qui lui donna la victoire sur les Scythes. L'empereur était encerclé dans cette place, bâtie sur une colline escarpée. Il réquisitionna les chars des habitants, et en enleva les roues avec les essieux ; puis il suspendit aux créneaux ces roues au bout de leurs essieux, au-dessus de la plaine, tout autour du rempart, comme des cerceaux attachés deux à deux. Quand l'ennemi s'avança, les troupes impériales eurent la consigne de l'attirer jusqu'au pied du mur en simulant la retraite, puis soudain de s'effacer à droite et à gauche pour laisser le champ libre à ces engins d'un genre spécial. Tout fut ponctuellement exécuté et, au moment où les Scythes étaient à proximité, les roues s'abattirent impétueusement, rebondissant sur la pierre et allant rouler au milieu des barbares comme si elles avaient été projetées par des machines, semant la mort et causant la déroute [2]. A Chirovaché, où il se trouve de nouveau bloqué par les Scythes, l'empereur sort à l'insu de l'ennemi et, après un détour, tombe sur lui par derrière, tuant ou faisant prisonniers tous les hommes qui étaient là [3]. Sortie heureuse, ou jugée nécessaire pour sauver la ville, tandis qu'à Anchiale, le basileus ne veut risquer aucun mouvement imprudent, la place étant par elle-même impre-

1. XIII 3, 12. — 2. VII 11, 2-4. — 3. VIII 1, 2-5.

nable[1]. Parfois des renforts parviennent à pénétrer dans la forteresse, au secours des assiégés, comme à Laodicée[2] ; mais Constantin Euphorbénos n'arrive pas à forcer le barrage ennemi qui lui ferme l'accès d'Andrinople où on l'attend avec ses hommes[3]. A Antioche, les Croisés, menacés des deux côtés, élèvent d'une part un mur transversal pour isoler la citadelle restée aux Turcs, et de l'autre se défendent victorieusement contre les assauts extérieurs : situation extrêmement critique, d'où les Francs sortirent cependant vainqueurs[4]. Ailleurs les défenseurs se sauvent par ruse. A Philadelphie, le duc Eumathios Philocalès apprend qu'une armée de 24 000 hommes s'avance contre lui. Incapable de lutter contre des troupes supérieures en nombre, il renforce la garde des portes de la ville, interdisant à quiconque de monter sur les remparts, de crier, et de jouer de la flûte ou de la cithare. Asa, après avoir encerclé pendant trois jours cette cité qui semblait inhabitée, plein de mépris pour un adversaire si lâche qu'il n'osait se montrer, leva le siège parce qu'il n'avait ni hélépole ni catapulte[5]. A Tyr, les Turcs ont joué Baudouin qui les assiégeait en feignant de vouloir traiter. Pendant que les Francs interrompent les hostilités, la nuit, ils remplissent une quantité de vases de terre avec de la poix liquide et les lancent contre les machines de leurs adversaires. Les vases se brisent et le liquide se répand sur les charpentes. Alors ils jettent des torches allumées, puis encore d'autres vases avec du naphte pour attiser l'incendie. C'est ainsi qu'ils réduisirent en cendres les engins des Croisés qui se hâtèrent de partir[6].

Il faut au chef beaucoup de *présence d'esprit*, et Anne Comnène nous présente son père comme le modèle accompli du stratège, capable de s'adapter à toutes les situations avec une habileté consommée. Quand Alexis doit lutter contre Bryenne avec des forces par trop insuffisantes, il décide alors d'emporter la victoire par surprise, et il compte

1. X 3, 2. — 2. XI 11-7. — 3. X 3, 5. — 4. XI 4, 7. — 5. XIV 1, 6. — 6. XIV 2, 10, 11.

sur les ruses de guerre[1]. Voilà pourquoi, en pleine action, au moment où ses troupes sont dans le désarroi, il conçoit aussitôt un nouveau plan à l'arrivée des renforts turcs et combine une embuscade où ses adversaires trouveront la défaite[2]. Dans sa campagne contre Basilakios, un autre adversaire non moins redoutable, il a aussitôt repéré l'endroit idéal pour dresser son camp : entre le Vardar, et l'ancien lit du fleuve qui formait une tranchée naturelle facile à défendre[3]. Les Turcs étaient en Asie un adversaire si redoutable, que les guerriers grecs n'osaient plus les combattre : le jeune basileus commence par une guerre d'embuscade, prudente et heureuse, qui peu à peu redonne confiance et courage à ses hommes. L'ennemi recule progressivement, tandis que les Byzantins s'enhardissent à sortir, à attaquer de nuit, à combattre en plein jour, et même à poursuivre l'ennemi à cheval[4]. Parfois cependant l'empereur cède inconsidérément à des élans de jeunesse et néglige les sages conseils d'un Georges Paléologue qui aurait voulu une guerre d'usure, au lieu des désastreux combats contre Robert Guiscard, puissant avec ses Normands, qui vient de réaliser à son profit l'unité de commandement[5]. Aussi, désormais plus circonspect, Alexis fait-il sonder les forces de Bohémond avant de s'engager contre lui[6].

Contre les Scythes, il faut employer une tout autre tactique, et n'accorder aucun répit à ces multitudes barbares qui ne tiennent pas compte des saisons pour faire la guerre[7]. Après avoir essayé des mouvements combinés de la flotte sur le Danube et de l'armée sur terre[8], Alexis se voit submergé par le nombre, et désormais il recourt aux ruses, aux escarmouches et aux embuscades pour disputer le terrain pied à pied à l'envahisseur[9]. Par suite des engagements quotidiens avec celui-ci, l'empereur acquiert l'expérience voulue pour triompher de ses nouveaux ennemis[10] et, après avoir choisi près du Lébounion l'emplacement favorable pour

1. I 4, 5 ; 5, 1. — 2. I 6, 2-4. — 3. I 7, 4. — 4. III 11, 2-4. — 5. IV 5, 3-6. — 6. V 4, 2. — 7. VII 2, 2. — 8. VII 2, 7. — 9. VII 3, 6-7 ; 6, 4. — 10. VII 10, 3-4.

livrer la bataille décisive, il remporte là une victoire éclatante qui sauve à tout jamais l'empire de l'invasion scythe [1].

Comnène était remarquable, en effet, par sa perspicacité; même à distance, il indique à Jean Doukas la cause de son insuccès contre le Turc Tzachas : ses hommes combattant quotidiennement le soleil dans les yeux, il faut changer l'heure, et mettre à son tour l'ennemi dans cette position désavantageuse. Le général obéit et triomphe aussitôt [2].

C'est de loin qu'il dirigera de la même manière la dernière campagne contre Bohémond, aussi bien sur terre [3] que sur mer, en essayant de stimuler l'incapable amiral Contostéphanos [4]. Il se souviendra de sa première expédition contre Robert Guiscard et combinera son plan en conséquence : pas de grande bataille, pas d'engagement de près, isoler complètement l'armée ennemie par des obstacles naturels ou des postes placés aux bons endroits. C'est la guerre d'usure, dont il n'avait malheureusement pas voulu vingt ans plus tôt dans sa fougue juvénile [5].

Alexis Comnène saisit immédiatement le point vulnérable de son adversaire. A Kastoria comme à Nicée, c'est par le lac qu'il fera donner l'assaut et emportera la place [6]. Mais il réfléchissait et parfois travaillait longtemps à l'avance ses dispositions. Sa fille nous le montre mettant par écrit ses plans, et inventant un nouvel ordre de marche qui rendra son armée pratiquement invulnérable aux attaques des Turcs [7]; même quand il recevra le sultan, venu pour demander la paix, il tiendra à ce que ses troupes gardent la même ordonnance afin d'éviter toute surprise [8]. L'Alexiade évidemment ne parle presque exclusivement dans ce chapitre que des mérites d'Alexis, et c'est à peine si elle mentionne la présence d'esprit d'un Philocalès par exemple, ingénieux à diviser ses ennemis pour les battre plus facilement ensuite [9].

Mais Anne limite moins son sujet quand elle traite *des ruses de guerre*. Elle insiste davantage sans doute sur celles

1. VIII 4, 6; 5. — 2. IX 1, 5-6 — 3. XIII 8, 1-3. — 4. XIII 7, 3-4. — 5. XIII 4, 1-2. — 6. VI 1, 1-3; XI 2, 3. — 7. XV 3, 2-4; 4, 9; 5. — 8. XV 6, 4. — 9. XIV 1, 6-7.

de son père. Dès ses débuts dans la carrière militaire, nous voyons ce dernier triompher du Franc Roussel, grâce à une série de stratagèmes : il persuade au Turc Toutouch que son allié Roussel va le trahir et il se le fait livrer [1] ; pour obtenir des habitants d'Amasée qu'ils versent la somme d'argent convenue pour l'achat du Normand, car il ne peut rien espérer de Byzance, il les persuade que son prisonnier est aveuglé en simulant devant eux la scène du supplice [2]. Il triomphe de Bryenne sur le champ de bataille, parce qu'il a réussi à s'emparer d'un de ses chevaux et de ses armes, et parce qu'il fait publier partout, en promenant ces dépouilles, que le général ennemi a été tué [3], alors qu'il n'en est rien. Une autre fois, il apprend que Basilakios va tenter la nuit un coup de main sur son camp ; il évacue aussitôt celui-ci, en laissant des feux allumés afin de ne rien faire soupçonner et, se mettant en embuscade, il tombe sur l'ennemi venu pour surprendre et piller [4]. Révolté et constatant l'infériorité de ses troupes, c'est encore par ruse qu'il décide de prendre Constantinople [5] ; par ruse il vaincra les Normands [6]. Sur le champ de bataille, contre Bohémond, deux fois il essaie d'un stratagème pour briser l'élan des cavaliers ennemis, soit avec des chars armés d'épieux, soit avec des chausse-trapes, mais deux fois le Normand évente la ruse [7]. Cependant, à Larissa, son adversaire est pris au piège [8], et un peu plus tard, il achèvera sa victoire en persuadant aux officiers normands de réclamer l'arriéré de leur solde à Bohémond, qui est incapable de la leur donner et qui doit s'en aller la chercher. Désormais Alexis a vaincu [9]. Vingt ans après, il combinera toute une mise en scène et fabriquera de fausses lettres pour semer la méfiance entre Bohémond et ses officiers [10].

Afin de préserver la côte des incursions turques, il veut y élever une forteresse ; il attire habilement Abou'l Kasim à Byzance, l'y retient par de magnifiques réceptions et ne le laisse partir que lorsqu'il a construit la place de Civetot :

1. I 2, 1-3. — 2. I 3, 1-2. — 3. I 5, 7-8. — 4. I 7, 5; 8, 1-3. — 5. II 9, 2. — 6. V 5, 5. — 7. V 4, 2-6. — 8. V 6. — 9. V 7, 4-5. — 10. XIII 4, 4-9.

devant le fait accompli, le sultan de Nicée peut seulement constater qu'il a été joué[1], et ses congénères le seront encore plus d'une fois[2]. Si le basileus n'arrive pas à diviser les Scythes malgré ses efforts[3], il se sert de toutes les occasions contre eux, d'une éclipse de soleil qu'il sait devoir se produire et avec laquelle il terrorise les ambassadeurs barbares[4], d'une razzia qui le met en possession des chevaux ennemis[5], des vêtements de l'adversaire dont il habille ses hommes pour surprendre et vaincre plus aisément[6].

A Nicée, il trompe à la fois les Croisés et les Turcs pour se faire remettre plus facilement, à lui seul, la place, sans effusion de sang, et épargner le pillage à une ville qui lui revient de droit[7]. Pour réduire enfin les Comans il accepte la proposition d'Alakasios, qui se réfugiera chez l'ennemi en feignant d'être victime, gagnera le chef des rebelles, le pseudo-Diogène, et livrera celui-ci avec ses comparses aux officiers impériaux. C'est ainsi que se termine victorieusement la campagne contre ces envahisseurs[8].

Aussi bien Robert Guiscard, Bohémond, la mère de Tancrède ne sont-ils pas en peine de stratagèmes[9]. Raymond Saint-Gilles lui-même vient de délivrer Antarados, quand les Turcs arrivent pour reprendre la place. Il se cache avec ses hommes, tandis que les habitants font croire aux Musulmans qu'il a pris la fuite. Ceux-ci campent tranquillement dans la plaine et laissent leurs chevaux en liberté ; mais soudain, à midi, en pleine chaleur, le comte sort avec ses 400 hommes et massacre l'ennemi ou le met en fuite[10]. Les Turcs de leur côté n'hésitent pas à tromper les Grecs, surtout en simulant le désir de traiter, tandis qu'ils profitent de l'armistice pour se reprendre[11] ; les Scythes comme les Comans font de même[12] : ou bien ils allumeront des feux nombreux pour faire croire qu'ils sont supérieurs en nombre[13], ou bien ils se

1. VI 10, 8-11. — 2. XIV 7, 8. — 3. VII 2, 2. — 4. VII 2, 8. — 5. VII 10, 2. — 6. VIII 1, 5. — 7. XI 2, 3-7. — 8. X 4, 1-5. — 9. IV 3, 3 ; V 7, 1-3 ; XII 8, 3-4 ; XIII 2, 2. — 10. XI 7, 4-5. — 11. VII 8, 3 et 7-8 ; XIV 2, 9-10. — 12. VII 2, 7 ; X 4, 9. — 13. X 4, 10 ; XV 1, 4 ; 5, 2 ; 6, 2.

serviront d'agents provocateurs pour faire tomber les Croisés dans une embuscade [1], ou encore ils laisseront un désert derrière eux par l'incendie [2].

Il était donc bien nécessaire aux généraux de se faire exactement renseigner par *des éclaireurs*. L'empereur Alexis, instruit par l'expérience, a grand soin de ce service, essentiel à une armée en campagne [3], et il le recommande à ses subordonnés [4]. Il se souvient de telle alerte dont il a été victime lui-même [5], ou de tel désastre subi par son neveu Jean [6], faute d'avoir reçu ou utilisé des renseignements sur l'ennemi. Contre les Scythes en particulier, dont les raids sont si imprévus, le basileus s'est fait plus que jamais alerter par des éclaireurs [7]. Ses meilleurs généraux suivent soigneusement son exemple, un Cantacuzène contre les Normands [8], un Eumathios Philocalès contre les Turcs [9]. Nous voyons la flotte latine de Pise détacher quelques navires pour reconnaître les forces de l'adversaire [10].

Alexis ne néglige pas non plus de prendre des informations auprès des gens du pays. Ainsi fait-il à plusieurs reprises dans sa campagne contre Robert Guiscard, pour apprendre des témoins eux-mêmes la situation de Dyrrachium ou de Larissa [11]. Il se renseigne auprès des soldats qui reviennent de l'armée de Jean Doukas, assiégeant Mitylène, pour deviner le mieux possible les circonstances qui empêchent un chef si valeureux de remporter la victoire [12]. Aussi bien voyons-nous les Turcs chercher auprès de leurs prisonniers des informations sur les mouvements de leurs adversaires [13]. L'Alexiade nous montre le basileus attentif à reconnaître le terrain près de Dyrrachium [14], à poster des vigies qui le renseigneront sur le débarquement des Croisés [15], à se choisir dans les troupes elles-mêmes des agents d'information, tels que ses favoris Bardas et Michel le Pincerne [16].

1. X 6, 3-4. — 2. XV 4, 3. — 3. XV 3, 1. — 4. XIV 3, 2. — 5. VII 3, 2. — 6. IX 4, 5. — 7. VI 14, 6; VIII 2, 2-3; VIII 4, 5. — 8. XIII 5, 5; 6, 5. — 9. XIV 1, 5-6. — 10. XIV 3, 3. — 11. IV 4, 4-7; 5, 1; V 4, 2; 5, 5. — 12. IX, 1, 5. — 13. XV 2, 3. — 14. IV 5, 2. — 15. X 7, 4. — 16. XI 9, 2-3.

Une autre catégorie d'individus peut rendre de signalés services comme aussi causer de grands dommages : il s'agit des *transfuges* et des *traîtres*. Chez des gens qui ignorent l'idée de patrie et le sentiment de l'honneur, et tels sont généralement les guerriers auxiliaires ou les barbares, il ne faut pas s'étonner d'un manque de fixité qui les fait servir tour à tour les deux camps adverses : l'un et l'autre bénéficient de ce rapportage, parfois au même moment [1]. Alexis accepte que les transfuges viennent, s'en aillent, reviennent : il excuse la mobilité de caractère du scythe Tatranès par exemple [2] ; mais quand il a affaire à la mauvaise fois avérée du scythe Néantzès, il sévit aussitôt contre lui parce qu'il le considère comme un traître [3]. Du reste il sait prendre des précautions légitimes contre les déserteurs scythes qui affluent trop nombreux dans son camp au moment d'un combat, car il se défie de leur perfidie [4] ; mais malgré son expérience, il se laissera berner par des hommes qui échapperont à sa vindicte, en feignant de passer à son parti [5].

La trahison joue surtout un rôle important dans la reddition des villes : c'est grâce à la trahison d'un Gilpract, officier auxiliaire dans l'armée grecque, qu'Alexis révolté s'est emparé de Constantinople [6], et c'est grâce à celle d'un Arménien, auxiliaire dans l'armée turque, que les Croisés ont pris Antioche [7]. Alexis Comnène se rendra maître de Kastoria grâce à la défection des chefs normands qui refusent de résister plus longtemps, et il engagera même dans son armée ceux d'entre eux qui le voudront [8]. C'est également la défection des officiers qui décidera finalement Bohémond à traiter avec Alexis, tandis que le basileus a soin de recevoir avec honneur, et même de nommer nobilissime, le normand Guillaume Claret qui a déserté en même temps que cinquante cavaliers [9]. A Chypre, les troupes byzantines triomphent de la révolte de Rapsomatès, parce que nombreux sont les soldats de celui-ci qui ont passé à l'ennemi [10].

1. XV 6, 2-3. — 2. VII 10, 1. — 3. VII 9, 1-5 ; VIII 4, 6. — 4. VIII 5, 6. — 5. X 4, 9. — 6. II 9, 5 ; 10, 2-3. — 7. XI 4, 2-5. — 8. VI 1, 4. — 9. XIII 8, 6. — 10. IX 2, 2.

Aussi bien Alexis est-il victime lui-même de ce manque de bonne foi. La trahison du Vénitien Pierre Contarini, qui révèle à Robert Guiscard l'état de la flotte de ses compatriotes, alliés de Byzance, donnera au Normand une belle victoire navale[1]; des places grecques comme Goloé, Déabolis, ouvrent leurs portes aux Comans et laissent avancer les envahisseurs[2]; des gens du pays, sujets d'Alexis, indiquent à Bohémond des passes et causeront ainsi la défaite de Kamytzès[3]; des Scythes préviennent les Turcs des plans du basileus[4], et parmi les ambassadeurs envoyés par Hugues, comte de Vermandois, à Alexis Comnène, figurera un certain Hélie, déserteur de l'empire[5].

Le service d'information est également assuré par *les courriers et les messages*; aussi le premier soin d'un général est-il d'intercepter ceux des ennemis, comme le fit Alexis pendant sa campagne contre Bohémond[6]. Les lettres sont d'un usage fréquent : elles servent soit à transmettre des ordres, soit à négocier. C'est par lettre qu'Alexis sollicite l'alliance d'Henri IV d'Allemagne[7], demande partout de nouveaux renforts[8], rappelle un Pakourianos contre Robert Guiscard[9], et transmet des ordres aux généraux[10]; c'est par lettre qu'il veut apprendre du duc de Nicée, Kamytzès[11], ou de Léon Nicéritas, envoyé en reconnaissance[12], les mouvements des Turcs. Dès que les officiers impériaux sauront quelque chose sur la traversée de Bohémond, ils devront immédiatement expédier un message au basileus[13]. Celui-ci envoie continuellement par écrit ses instructions au duc de la flotte Contostéphanos[14], chargé de barrer la route à l'invasion normande; il se sert du même moyen pour faire connaître au duc de Dyrrachium ses volontés touchant la défense de la ville[15] ou la réponse qu'il enverra à Bohémond[16], pour mettre en garde Pise, Gênes et

1. VI 5, 6. — 2. X 3, 1. — 3. XIII 5, 2. — 4. XV 4, 1. — 5. X 7, 3. — 6. XIII 4, 2. — 7. III 10, 2. — 8. XII 4, 3. — 9. IV 4, 1. — 10. XII 3, 1. — 11. XIV 5, 4. — 12. XV 2, 5. — 13. XII 8, 1. — 14. XIII 1, 4. — 15. IV 8, 4. — 16. XIII 8, 7.

Venise contre les menées de l'ennemi[1]. Alexis écrira aussi bien pour traiter des affaires civiles ou privées, pour gagner à sa révolte Monomachatos, alors gouverneur de Dyrrachium[2], pour prévenir une rébellion de son neveu Jean, à son tour gouverneur de Dyrrachium[3], pour réclamer à Gabras son jeune fils comme otage[4], ou essayer de ramener à résipiscence le révolté Grégoire Taronitès[5]. Il écrit au sultan de Nicée[6], au prince des Dalmates Bolcan[7], à Bohémond[8]; il écrit de fausses lettres à des officiers de ce dernier, pour les faire intercepter à dessein par leur chef et induire celui-ci à soupçonner les siens de trahison[9].

Conformément aux instructions de leur souverain, les dignitaires et les magistrats byzantins n'hésitent pas à correspondre: les ducs de Dyrrachium, Georges Paléologue ou Alexis, envoient un message au basileus dès qu'ils apprennent le débarquement des Normands[10]. Léon Képhalas fait parvenir au basileus une lettre sur la situation désespérée de Larissa[11]; Eustathe Kamytzès, duc de Nicée, sur l'attaque des Turcs contre la ville[12]; Alexis, duc de Dyrrachium, sur les propositions de paix de Bohémond[13]. Les ambassadeurs de l'empereur, au nom de leur maître, transmettent aux officiers l'ordre d'observer un armistice avec les Normands[14]. De leur côté, le sultan, Bohémond, Tancrède traitent leurs affaires par lettres[15]. Nous relevons également dans l'Alexiade l'usage du sauf-conduit, ainsi celui remis par l'empereur à Alakasios pour le commandant d'un fort[16], des lettres pour accréditer un envoyé[17], ou même des gages pour authentiquer un message, tel l'anneau impérial envoyé par Alexis au gouverneur de Dyrrachium[18].

Les lettres sont portées par des courriers : les Comnènes envoient l'un d'eux au césar Doukas[19], les Vénitiens un autre

1. XII 1, 2. — 2. I 16, 5-6. — 3. VIII 7, 4-5. — 4. VIII 9, 5. — 5. XII 7, 2. — 6. IX 3, 2. — 7. IX 4, 4. — 8. XI 9, 1. — 9. XIII 4, 5-7. — 10. IV 2, 1 ; XII 9, 7. — 11. V 5, 3-4. — 12 .XIV 5, 1. — 13. XIII 8, 6. — 14. XIII 10, 1. — 15. VI 12, 1 ; XI 9, 1 ; XII, 2, 2. — 16. X 4, 2. — 17. XIII 12, 26. — 18. IV 5, 2. — 19. II 6, 4.

à Venise[1], le duc de Dyrrachium Alexis encore un autre au basileus et, dans ce dernier cas, il s'agit d'un courrier rapide, un Scythe[2]. Anne Comnène nous dit que son père, lors de sa campagne contre Bohémond, envoyait aux officiers, chargés de garder la frontière, des messagers aussi nombreux que les flocons de neige[3].

Parfois, pour garantir l'exécution d'une promesse, on demandait ou l'on échangeait *des otages,* non seulement entre adversaires, mais même entre alliés et compatriotes. Ainsi l'empereur en demande à ses auxiliaires les Comans[4]; il garde au palais impérial un jeune garçon, le fils d'un de ses gouverneurs, Gabras, dont il se défie[5]. Le duc Jean Doukas et le Turc Tzachas échangent des otages pour s'assurer mutuellement de leur bonne foi, ce qui ne les empêche pas l'un et l'autre de violer leurs engagements[6]. Un vaincu livre seul les otages généralement, tel Bolcan qui résiste d'abord et doit s'exécuter ensuite[7]; cependant nous voyons Alexis, encore grand domestique, livrer des otages au Turc Toutouch en attendant qu'il puisse le payer[8]; plus tard, il livrera aux Normands trois otages, Marinos de Naples, le Franc Roger, et Adralistos, que gardera Guy, le frère de Bohémond, pendant que ce dernier sera conduit au camp impérial par Constantin Euphorbénos pour discuter les conditions de paix. Si celles-ci n'aboutissent pas, les uns et les autres rentreront chez eux sains et saufs[9].

Les otages sont des hôtes à qui l'on doit des égards. Tout autre est le sort *des prisonniers*. Anne Comnène fait un mérite à son père de ne pas s'acharner contre des prisonniers, pour qui le seul fait de la captivité est déjà une grande épreuve[10]. Mais les sentiments d'humanité d'Alexis étaient chose presque exceptionnelle à cette époque.

Guiscard traite avec cruauté et sauvagerie les Vénitiens, ses captifs : il les aveugle, leur coupe le nez, les mains, les pieds, et pense encore obtenir une bonne rançon des autres[11].

1. VI 5, 6 et 9. — 2. XII 9, 7. — 3. XIII 8, 1. — 4. VIII 6, 4. — 5. VIII 9, 2. — 6. IX 1, 7. — 7. IX 4, 3-4; 10, 1. — 8. I 2, 3. — 9. XIII 9, 1 et 8. — 10. I 6, 7. — 11. VI 5, 8.

Les Scythes massacrent sans pitié leurs prisonniers, quand ils n'ont pas l'espoir de tirer quelques fortes sommes de leur rachat [1]. Le sort des Croisés chez les Turcs est misérable : ils sont enchaînés dans une sombre prison, sans soleil, nourris seulement de pain et d'eau [2]. Bien souvent du reste les Turcs tuent impitoyablement ceux qui sont à leur merci [3].

Les Byzantins ne sont pas moins implacables à l'occasion. Nous les voyons, à l'insu d'Alexis, il est vrai, et malgré sa défense formelle, massacrer presque tous leurs prisonniers scythes la nuit qui suit la victoire du Lébounion ; le carnage est tel que, dès l'aube, l'empereur ordonne de lever le camp à cause de l'infection des cadavres [4]. Les marins grecs du duc Landulfe font prisonniers, à Rhodes, des hommes appartenant à la flotte pisane et les passent tous au fil de l'épée [5]. Cependant les mœurs sont généralement plus douces dans l'empire d'Orient, et des Turcs captifs seront un jour simplement dispersés dans les îles [6]. Mais avant tout on tient aux prisonniers pour en obtenir des renseignements [7], puis on les exhibe comme des pièces à conviction. C'est ainsi que Jean Doukas, pour obtenir la soumission des places occupées par les Turcs dans les environs de Nicée, prouve aux gouverneurs la reddition de cette dernière ville en leur montrant des prisonniers qui y ont été faits, entre autres la sœur et la femme du sultan [8]. Quant aux détenus enfermés dans une forteresse, ce sont généralement des rebelles ; la surveillance n'est pas si draconienne, qu'ils ne puissent monter sur les remparts et parler, comme le pseudo-Diogène, avec les gens du dehors [9].

Un captif, dont on a épargné la vie, a toujours du reste l'espoir d'être racheté. *La rançon* profite aux vainqueurs et apparaît comme une contribution de guerre imposée aux vaincus : Robert Guiscard et les Scythes épargnent leurs prisonniers pour cela. Aussi Anne Comnène a-t-elle cru bon de signaler le geste généreux du roi de Babylone, qui remet

1. VII 4, 4. — 2. XII 1, 3-4. — 3. XI 7, 2-3 ; 8, 4 ; XV 1, 3-5. — 4. VIII 6, 2. — 5. XI 10, 5. — 6. XI 5, 5. — 7. XIV 5, 4. — 8. XI 2, 5 ; 5, 2. — 9. X 2, 3.

gracieusement à l'empereur les Francs détenus, sans accepter aucune compensation pécuniaire[1].

L'amour du lucre entraîne nécessairement le goût *du butin* et du *pillage* ; aucun des ennemis de Byzance n'y échappe, et les Grecs eux-mêmes ont leurs moments de folie : Anne Comnène l'avoue, lorsqu'à propos du sac de la capitale, à l'avènement de son père, elle parle du flot de cette soldatesque qui fit irruption par la porte de Charisios et qui se répandit aussitôt dans toute la ville, dans les artères principales, dans les carrefours comme dans les ruelles, n'épargnant pas plus les églises que les maisons, pillant, agissant effrontément et sans pudeur. Le pire, dit l'Alexiade, c'est que les Grecs, oublieux d'eux-mêmes, rivalisèrent avec les barbares dans de tels débordements[2]. Le premier souci d'Alexis vainqueur fut de retenir ces forcenés et d'assurer la sécurité publique sans ruiner sa propre autorité[3].

Si la capitale d'un grand empire fut à ce point maltraitée dans la guerre civile, nous pouvons nous faire une idée de ce que devait être le pillage des provinces par les envahisseurs[4]. Le thème d'Arménie fut saccagé par Roussel de Bailleul, qui malmenait les habitants et leur extorquait de l'argent[5]. Les pays frontières de l'Europe furent tour à tour ravagés par les Scythes[6], incendiés par les Serbes[7], pillés par les Comans[8]. L'Asie Mineure était une proie facile pour les vainqueurs : les Croisés ne l'épargnèrent pas[9]. Nicée n'échappa au pillage que grâce à l'habileté d'Alexis[10], mais Antioche et Jérusalem subirent la loi de la guerre, le meurtre et la dévastation[11]. Les îles mêmes souffrent des déprédations de la flotte latine[12]. Les Turcs de leur côté anéantissent une ville comme Adramythion[13], traitent comme des esclaves les habitants des pays envahis[14], ne cessent de faire des randonnées au cours desquelles ils tuent, enlèvent des prisonniers et font du butin[15].

1. XII 1, 3. — 2. II 10, 4 ; III 5, 2. — 3. III 2, 2. — 4. XV 10, 5. — 5. I 2, 5-7. — 6. VII 1, 1 ; 2, 2. — 7. IX 4, 1 et 6. — 8. X 4, 6-7. — 9. X 6, 1-3. — 10. XI 2, 6-7. — 11. XI 4, 5 ; XI 6, 9. — 12. XI 10, 1. — 13. XIV 1, 4. — 14. XIV 1, 5. — 15. XIV 5, 3 ; XV 1, 1 et 4.

Le butin est un des objectifs de l'envahisseur, qu'il soit Normand [1], Scythe ou Coman [2], Turc [3] ou Croisé [4]. On dépouille le pays ou le camp adverse, et les soldats d'un Basilakios fouillent aussi volontiers les bagages des troupes impériales [5]. Une ville n'a de chances d'échapper à la fureur des vainqueurs, que si elle se rend comme Dyrrachium [6], Nicée ou Smyrne. Mais, dans ce dernier cas, un incident fit croire à une trahison, et les Grecs irrités se livrèrent à un horrible massacre [7].

Dans l'Alexiade, les Grecs sont la seule nation civilisée qui cherche la *victoire,* non pour faire des conquêtes ou remporter des avantages matériels, mais seulement pour délivrer le pays et obtenir une paix honorable [8]. Dès son entrée dans la carrière des armes, Alexis, au moment de sa campagne contre Roussel, aura comme unique objectif de rattacher à l'empire les régions qui viennent de faire défection avec le Normand ; ceci obtenu, il rentre à Byzance [9]. Il recourra à la même manière de faire, à l'égard des Turcs cette fois, vers la fin de son règne [10].

A l'occasion, il saura exploiter un léger succès pour redonner du courage à ses troupes, déprimées par une campagne interminable et périlleuse contre les multitudes de Scythes ou de Comans [11]. Cantacuzène en use de même, et il se livre, aux dépens des vaincus, à des exhibitions tantôt grotesques et désopilantes [12], tantôt cruelles, mais rassurantes pour les armes byzantines, tel ce cortège de prisonniers accompagnés de soldats portant au bout de leur pique des têtes de vaincus [13]. Le seul fait d'avoir mis ses ennemis en fuite est considéré par Alexis comme une victoire suffisante, quand l'empire est ainsi délivré des Comans, par exemple [14]. Chaque fois, après avoir refoulé l'envahisseur scythe, turc ou normand, il rentre triomphant, au milieu des acclamations, dans sa capitale [15]. En 1116 cependant, lorsqu'il reviendra vainqueur

1. V 1, 1. — 2. VII 5, 1. — 3. XI 5, 6. — 4. XI 6, 9. — 5. I 8, 3. — 6. VI 6, 4. — 7. XI 5, 3-4. — 8. Cf. p. CLIII. — 9. I 3, 3. — 10. XV 1-5. — 11. VIII 2, 3-5 ; X 4, 6-7. — 12. XIII 6, 6. — 13. XIII 6, 2. — 14. XIV 9, 1-2. — 15. VIII 6, 5 ; XIV 1, 1 ; 7, 8.

après sa dernière campagne contre les Musulmans, il refusera les honneurs du triomphe pour se consacrer aussitôt au soin des malheureux captifs qu'il a délivrés et ramenés avec lui [1]. Il veille du reste à récompenser les officiers et les hommes, après une victoire, par des faveurs, gratifications ou dignités [2].

Nous disions que le but final des opérations militaires était, pour Alexis, une paix avantageuse. Celle-ci sera assurée par des *traités*. Les premières démarches incombent généralement à des parlementaires, dont la personne est sacrée. Une fois cependant Alexis méconnut cette inviolabilité, en emprisonnant des ambassadeurs scythes dont il soupçonnait la mauvaise foi : ce fut une faute dont il eut à se repentir, et qu'il ne renouvela plus [3]. Même durant les hostilités, on négocie entre adversaires : sous les murs de Dyrrachium, entre assiégeants et assiégés, entre le camp de Robert Guiscard et celui d'Alexis [4]. Mais bien que le Normand offre de se reconnaître l'homme lige du basileus, les conditions qu'il y met sont inacceptables pour l'honneur de l'empire, et les jeunes officiers insistent pour qu'on se batte ; aussi tout est rompu [5]. Des armistices se concluent pour tâcher de faire la paix : à Chio, entre Tzachas et Constantin Dalassène [6] ; à Laodicée, entre Bohémond et Cantacuzène [7] ; à Dyrrachium, entre Bohémond et le duc Alexis [8]. Dans ce dernier cas, l'empereur est immédiatement saisi de l'affaire et dicte la réponse bienveillante à donner en son nom [9] ; puis il envoie des plénipotentiaires, chargés de notifier ses conditions : Bohémond les écoute, puis propose à son tour [10]. On discute de part et d'autre, cependant que les officiers normands obligent pratiquement leur chef à aller de l'avant et à faire des concessions, parce qu'ils veulent la paix [11]. Une trêve est conclue, pendant laquelle les adversaires se montrent conciliants les uns pour les autres : l'autorisation est même donnée par les Latins au représentant du basileus d'entrer dans Dyrra-

1. XV 7, 2. — 2. VII 1, 2 ; X 3, 1 ; X 4, 11. — 3. VII 2, 9. — 4. IV 1, 3 ; 5, 1. — 5. IV 5, 3. — 6. VII 8, 6-7. — 7. XI 11, 6. — 8. XIII 8, 5. — 9. XIII 8, 6-7. — 10. XIII 9, 4-6. — 11. XIII 9, 7.

chium, la ville assiégée, pour s'entretenir avec le gouverneur impérial[1].

Les diverses clauses d'un traité aussi important que celui de 1108, entre Alexis et Bohémond, seront discutées de vive voix par les deux adversaires. Bohémond, se sentant à la merci du basileus, profondément humilié, veut rompre les négociations et reprendre la lutte ; Alexis reste maître de lui. Fort heureusement son gendre, Nicéphore Bryenne, s'entremet et calme le fougueux Normand, qui finalement accepte son sort de vaincu[2]. Anne Comnène nous donne le texte officiel du traité, ce monument qui est tout à la gloire de son père. Cet acte annule le précédent (lequel était sans doute l'accord conclu au début de la première Croisade, lorsque Bohémond avait été reçu par le basileus à Constantinople[3]) ; il est signé par de hauts personnages des deux parties[4], et juré sur l'Evangile et la sainte Lance[5].

Si l'Alexiade a narré, dans le détail, toute l'histoire de ce pacte, en d'autres circonstances elle est plus brève et se contente de signaler seulement qu'un traité, une paix a été conclue, par exemple entre Comnène et le sultan de Nicée, Kilidj Arslan[6], entre Comnène et le sultan Saïssa[7], ou le sultan Kilidj Arslan en 1116[8]. Dans ces deux derniers cas, nonobstant quelques négociations, nous voyons le basileus vainqueur, solennellement entouré de ses troupes, imposer une volonté qui ne souffre pas de discussion. Il n'en fut pas toujours ainsi, et la manière même dont Alexis négocie les traités au début ou à la fin de son règne, montre la puissance sans cesse grandissante de l'empire byzantin. Il faut se souvenir que, peu de temps après son avènement, ce prince devait acheter la paix aux Turcs et les contenir à l'aide de présents pour être libre du côté de Guiscard[9], tandis qu'il payait également avec des subventions, des cadeaux, des dignités, ses alliances avec le roi d'Allemagne Henri IV ou

1. XIII 10, 1-2. — 2. XIII 11, 2. — 3. XIII 12, 1. — 4. XIII 12, 28. — 5. XIV 1, 1. — 6. IX 3, 4. — 7. XIV 3, 7-9. — 8. XV 6, 5. — 9. III 11, 5.

avec les Vénitiens, parce que leur concours militaire, armée ou flotte, lui était absolument nécessaire[1].

Conclure un traité du reste n'était pas tout ; il fallait être capable de le faire observer par la force et, à son défaut, grâce au trésor impérial. En effet les conventions passées avec les Scythes[2], avec les Turcs[3], avec les Serbes[4], même avec les Croisés au sujet des places comme Antioche ou Laodicée[5] deviennent presque aussitôt lettre morte, et les messages répétés du basileus se heurtent à la mauvaise foi ou n'aboutissent qu'à de vaines promesses, tant qu'ils ne sont pas appuyés par la force armée ou accompagnés d'or.

4. — Les Latins et les Croisés[6].

Ces forces d'Occident, dont Anne Comnène parle avec effroi, étaient-elles donc vraiment si terribles ? L'Alexiade, au commencement, évalue à 30 000 hommes les troupes de Robert Guiscard transportées en Illyrie[7]. Ce chiffre est très discutable comme nous le signalons en son lieu. Donc les adjectifs particulièrement forts seront à considérer avec réserve quand, à propos des Croisades, nous entendrons mentionner des « nombres incommensurables » de guerriers[8] et des troupes « innombrables », commandées par des rois, des ducs, des comtes et mêmes des évêques[9], si bien qu'on pourrait comparer ces guerriers aux étoiles du ciel ou aux grains de sable de la mer, aux feuilles et aux fleurs printanières. Il est impossible de se rappeler seulement les noms des seuls chefs d'une telle multitude[10]. A la fin de sa vie, Alexis fera mélancoliquement la recension de ces armées considérables transportées par lui, avec si peu de profit pour l'empire[11]. Si nous en croyons l'Alexiade, Pierre l'Ermite arriva avec 80 000 hommes de pied et 100 000 à cheval[12],

1. III 10, 2-8 ; VI 5, 9-10. — 2. VII 6, 3 et 6. — 3. IX 1, 8. — 4. IX 4, 3-5 ; 10, 1. — 5. XIV 2, 1-2. — 6. G. B. 438-478. — 7. I 16, 1. — 8. X 11, 10. — 9. X 10, 3. — 10. Id., 4. — 11. XIV 2, 1-2. — 12. X 5, 10.

Godefroi de Bouillon avec 70 000 hommes de pied et 10 000 chevaliers [1], Bohémond avec des troupes qui défiaient toute évaluation [2] et qui étaient du moins très nombreuses, comme il est dit dans le traité même de 1108 [3]; les Normands, qui suivaient Pierre l'Ermite, survinrent au nombre de 10 000 [4]. Il faut encore ajouter à ces flots humains les femmes et les enfants qui accompagnaient les armées [5], sans armes, plus nombreux que les grains de sable et les étoiles, portant des palmes, avec des croix sur leurs épaules. Anne nous dit également que la flotte des Pisans comprenait 900 vaisseaux [6].

Pour se faire une idée de l'*armement* de ces troupes, il suffira de relever quelques détails. Le chevalier est revêtu d'une pesante armure [7], ou d'une cotte de maille [8]; il porte le casque, l'épée et le bouclier [9]. D'aucuns parmi les guerriers manient une arme offensive qu'Anne Comnène nous a décrite avec curiosité, l'arbalète [10]; dans les charges, les Latins se servent surtout de la longue lance [11].

Etant donné ce lourd armement, nous comprenons aisément que l'Alexiade nous représente les Francs comme invincibles dans un espace restreint et faciles à capturer en terrain découvert [12], indomptables à cheval et inoffensifs une fois démontés. Aussi leurs ennemis ont-ils soin de viser avant tout les chevaux, afin de réduire à l'impuissance les cavaliers, engoncés dans leurs armures [13].

Mais la *bravoure* des Latins est proverbiale; Anne Comnène ne la discute pas, et elle en multiplie les témoignages. Par exemple les guerriers francs, dès le début de la Croisade, sont victorieux des Turcs à Nicée [14], à Dorylée [15], à Antioche, à Jérusalem. Signalons toutefois qu'au départ, ils ont été munis de machines de guerre par Alexis lui-même [16].

Ces armées étaient autrement recrutées que celles de Robert

1. X 9, 1. — 2. X 8, 1. — 3. XIII 12, 1. — 4. X 6, 1. — 5. X 5, 6. — 6. XI 10, 1. — 7. XI 6, 3. — 8. XIII 8, 2. — 9. I 11, 5. — 10. X 8, 6. — 11. VI 10, 4; VII 8, 5. — 12. XIII 5, 7. — 13. XIII 8, 1. — 14. XI 1, 4. — 15. XI 3, 5-6. — 16. XI 2, 1.

Guiscard qui, dans sa haine contre l'empire, avait enrôlé de force, sans distinction d'âge, tous les hommes de son pays, grande pitié dont l'Alexiade nous donne la description [1]. Cependant Tancrède, une fois maître d'Antioche, fut obligé d'augmenter ses forces et fit des levées parmi les Arméniens ; il eut également recours aux Francs qui se trouvaient sans service après la prise de Jérusalem [2].

Nous jugerons clairement des *souffrances* qu'enduraient les troupes, par la situation critique de l'armée de Bohémond dans la dernière campagne contre Alexis en 1105. Nous avons des détails vécus et pittoresques sur cette expédition gigantesque, recrutée dans tous les coins d'Occident [3], commandée par des chefs valeureux tels que Guy, le propre frère de Bohémond, le comte Sarakénos, Kontopaganos [4]. Elle se trouva bientôt dans une situation désespérée, bloquée par mer et par terre, dans la plus grande pénurie, affamée, sans moyen de communiquer avec l'Italie parce que Cantacuzène avait brûlé les navires des Latins [5]. De plus une maladie terrible décima les hommes [6] ; c'est pourquoi, dès que Bohémond eut conclu un armistice avec les envoyés d'Alexis, il demanda comme première grâce qu'il lui fût permis de changer son camp de place, tellement la puanteur était épouvantable [7]. Aussi bien, l'ingénieux Normand avait-il pris ses précautions pour que les parlementaires grecs ne vissent pas de près l'état lamentable de son armée, et il les tint à l'écart, gardés par une centaine de sergents qui devaient les empêcher de sortir la nuit et d'inspecter le camp, ce qui les aurait rendus plus dédaigneux à son égard [8]. Du reste tout le monde était las, même parmi les officiers de l'adversaire, et un comte de haut lignage, voyant que les pourparlers traînaient entre les envoyés impériaux et son chef, relança ce dernier et lui intima rudement l'ordre de faire la paix [9]. Il n'y avait plus pour Bohémond qu'à s'exécuter et, la mort dans l'âme, après

1. I 14, 1-2. — 2. XII 2, 2. — 3. XII 1, 1-2. — 4. XIII 5. — 5. XIII 2, 2-4 ; 6, 4. — 6. XIII 8, 6. — 7. XIII 10, 1. — 8. XIII 9, 3-8. — 9. XIII 9, 7.

bien des hésitations, il signa le traité de 1108 qui laissait à l'empereur la charge de sauver les débris de sa magnifique armée [1].

Les Croisés.

Anne a croqué au vif le caractère des Croisés dans quelques scènes fort jolies. L'une d'entre elles nous montre Alexis abreuvé de soucis à cause de ces multitudes de Croisés qui se répandaient dans l'empire, et dont les chefs ne songeaient qu'à le détrôner. Dépourvu des forces nécessaires pour s'imposer, le basileus use de diplomatie et distribue présents et dignités ; il s'adapte aux situations, se fait tout à tous et, comme un bon médecin, observe les règles de son art. Quel doigté ne fallait-il pas avec ces Latins dont il sentait l'hostilité.

Dès le lever du jour, les audiences du souverain commençaient, et les Francs défilaient à tour de rôle pour exposer leurs requêtes : l'empereur les traitait avec politique. Car ces comtes, tels que l'Alexiade nous les montre, étaient naturellement effrontés et violents, cupides, immodérés dans leurs désirs, et surtout bavards au point de défier toute autre race.

Il n'était évidemment pas question de protocole : chacun entrait comme il voulait, avec qui il voulait, et c'était un défilé ininterrompu. Aucune clepsydre malheureusement pour mesurer le temps des discoureurs, comme jadis celui des orateurs. Leur langue, comme leur humeur, ne connaissait pas de frein ; aussi, sans aucun égard pour l'autocrator et sans se soucier de l'indignation des courtisans, ils ne cessaient de parler et de présenter des requêtes. On sait assez, ajoute Anne Comnène, leur loquacité et leurs arguties.

Cela durait ainsi jusqu'au soir. Le basileus, qui était resté à jeun tout le jour, se décidait enfin à quitter son trône pour regagner ses appartements. Mais il n'en avait pas encore fini avec l'importunité des Francs ; ceux qui n'avaient pas réussi à lui parler le poursuivaient à l'intérieur du palais, tandis que les précédents interlocuteurs revenaient eux-mêmes

1. XIV 1, 1-2.

à la charge, enchaînant de nouveaux arguments. Alexis se tenait immobile et imperturbable, pendant qu'il endurait cette frénésie de bavardage et faisait les réponses appropriées.

Un nouvel entretien recommençait, sans que l'on pût en soupçonner le terme. L'empereur du reste empêchait que l'on repoussât les fâcheux, car il connaissait leur naturel irritable et craignait qu'un prétexte futile ne donnât lieu à des excès de fureur, dont l'empire aurait dù supporter les dommages. En vain les courtisans épuisés sortaient-ils pendant la nuit qui avançait, pour se délasser un peu ; quand ils rentraient de fort méchante humeur, ils trouvaient l'empereur toujours debout, dur à la fatigue. Alors, comme suprême ressource, ils changeaient de position, s'asseyaient, s'appuyaient contre le mur.

Ces Francs étaient sans pitié ; ils parlaient avec profusion et criaient dans un bavardage sans mesure, discourant à tour de rôle. Enfin l'autocrator avait tout juste le temps de prendre un court repos vers deux ou trois heures du matin, et la journée suivante s'écoulait semblable aux précédentes [1].

Anne, dans ce passage, n'a fait qu'insinuer des traits de caractère sur lesquels elle revient avec plus de détails en différents endroits.

C'est d'abord la *versatilité et l'inconstance* des Francs, qui se laissent si facilement emporter [2], et qui à la première occasion renient leurs traités sans scrupule [3]. Par exemple Bohémond, après s'être si longtemps révolté contre l'autorité d'Alexis, du jour où il accepte de demander la paix, sollicite des représentants impériaux la simple permission de changer son camp de place, tellement l'humeur d'un Franc est capricieuse et fantasque, et passe en un clin d'œil d'un extrême à l'autre [4]. Un peu plus tard, le même Bohémond, devant les conditions d'Alexis, dures à son amour-propre, se butte et veut rompre tous les pourparlers sans plus attendre [5].

1. XIV 4, 3-8. — 2. XI 2, 2. — 3. X 5, 4. — 4. XIII 10, 1. — 5. XIII 11, 2.

Aussi bien Baudoin, le roi de Jérusalem, a-t-il échoué devant Tyr, parce qu'il n'a pas eu la persévérance d'en conduire le siège d'une façon serrée jusqu'au bout[1].

La *fougue* est un des éléments qui font la valeur du guerrier franc : lorsque celui-ci est lancé, plus rien ne l'arrête[2] ; on sait que les Latins sont irrésistibles au premier choc[3], et la vue de l'ennemi semble décupler leur audace[4]. Tatikios a peine à les contenir devant les Scythes, et à Chio, malgré la témérité de l'engagement et la défense de Dalassène, ils chargent furieusement contre les Turcs, qui ont l'habileté de les démonter en visant leurs chevaux[5].

Le fameux stratagème de Bohémond qui rentre d'Antioche en Italie dans un cercueil, en jouant le mort, déconcerte Anne Comnène. Celle-ci décrit pourtant avec complaisance les horribles détails qui doivent déconsidérer l'adversaire de son père. Pour que ce pseudo-cadavre parût exhaler de l'odeur, on plaça près du Normand un coq égorgé. Au bout de quatre ou cinq jours, évidemment la bête sentait d'une façon fétide (du moins, a-t-elle soin de remarquer, pour ceux qui ont un odorat) et cette puanteur semblait venir du pseudo-cadavre. Mais cet affreux Bohémond en riait d'autant plus. « Je m'étonne qu'il ait pu supporter vivant un tel siège de ses narines... Mais depuis j'ai appris que tout peuple barbare est difficile à détourner de ce qu'il désire avec acharnement, et qu'il n'y a rien de si pénible qu'il n'endure, une fois engagé dans les tâches ardues de son choix[6]. »

Le Franc va jusqu'au bout quand il veut, et cette force de caractère est manifeste dans *sa piété*. Les Croisés obtiennent du gouverneur byzantin la permission de visiter les églises de Nicée, où leur venue était suspecte, mais par petits groupes, de peur qu'ils ne pillent une cité reprise aux Turcs[7]. Sous les murs d'Antioche, nous les voyons au naturel, grâce à certains traits que l'Alexiade nous rapporte fidèlement. Les prêtres ne leur mâchent pas la vérité, et ils déclarent

1. XIV 2, 9. — 2. X 5, 10. — 3. V 4, 2. — 4. VI 14, 7. — 5. VII 8, 5. — 6. XI 12. — 7. XI 2, 10.

sans ambage que les guerriers sont pressés par la famine sous Antioche et fortement éprouvés, pour avoir manqué aux promesses faites à Dieu en ne se gardant pas purs. Qu'ils réparent donc par leur repentir et leur pénitence: le Ciel se laissera peut-être toucher.

Quelques jours plus tard, une révélation indique l'endroit où se trouve enterrée la Lance qui perça le côté du Christ; aussitôt les Croisés de fouiller le sol, mais en vain, et ils en sont désolés. Ils recommencent avec plus de soin et trouvent cette fois: les voilà sûrs d'eux-mêmes, et quand l'heure est venue d'engager le combat contre l'ennemi, au cri de « Dieu avec nous ! », ils foncent et culbutent tout sur leur passage: c'est la victoire complète. Leur foi est sans respect humain : le même jour, avant l'engagement décisif, le comte de Flandre a obtenu la faveur de charger les Turcs le premier, accompagné de trois hommes seulement. Alors, sur le front des deux armées prêtes à en venir aux mains, il se prosterne trois fois à terre et implore le secours de Dieu [1].

Malheureusement la conduite des Francs était parfois très *répréhensible*. Relevons seulement ces deux traits qui les montrent sans pitié, même devant ce qu'il y a de plus vénérable dans la religion. Il s'agit de Normands; une première fois, près de Dyrrachium, ils brûlent implacablement une église, dédiée à Saint-Nicolas, où leurs ennemis s'étaient réfugiés, croyant trouver là un asile sûr qui serait respecté [2]. Plus tard, pendant la première Croisade, ils massacrent avec sauvagerie des prêtres en ornements sacerdotaux et des fidèles venus au-devant d'eux en procession. Y eut-il méprise? Le fait est là [3].

La colère bouillonne, et l'homme se retrouve particulariste, *indépendant,* sans frein : Anne Comnène l'a encore très bien noté. Quand il s'agit de combats et de guerres, il n'y a plus de discipline ou de manœuvre qui tienne, mais la fureur emporte tout, aussi bien les simples soldats que leurs chefs [4]. L'unité de commandement était réduite au minimum et,

1. XI 6, 7-8. — 2. IV 6, 6. — 3. XI 8, 2. — 4. XI 6, 3.

sous les murs de Nicée, un secteur spécial est dévolu à chaque comte [1].

Relevons cependant un vrai sens de la solidarité, de la *camaraderie*. Malgré leur désir de capturer Alexis qui s'enfuit, les Normands qui le poursuivent, s'arrêtent pour donner leurs soins à un des leurs que l'empereur vient de blesser en s'ouvrant un passage [2].

Un défaut des Latins, qui est particulièrement et souvent relevé par Anne Comnène, est l'*amour du lucre* : ils aiment passionnément l'argent et, pour une obole, ils vendraient tout ce qu'ils ont de plus cher [3], fût-ce même leurs femmes et leurs enfants [4]. C'est ainsi que les Turcs entraînèrent dans un guet-apens, près de Nicée, les premières bandes croisées. Celles-ci apprirent, par des émissaires à la solde de l'ennemi, que les Normands avaient soi-disant pris la ville et s'en partageaient le butin. Dès que les autres Latins entendirent parler de trésors, ils s'élancèrent en désordre, sans plus se soucier de discipline militaire, et tombèrent dans l'embuscade dressée par les Turcs qui les massacrèrent misérablement [5].

A peu près sur chacun des principaux chefs de la Croisade, Anne Comnène nous raconte une histoire qui révèle cette passion du lucre. Bohémond s'extasie à l'entrée de la salle où Alexis a fait entasser à dessein des trésors pour l'éblouir et dont le contenu sera transporté gracieusement, royalement, chez le pauvre chef Normand ; il faut lire la scène dans laquelle Anne montre son père et Bohémond, l'un cherchant à jouer l'autre à grand renfort de subtilité [6]. Tancrède ne prêtera serment à l'empereur que si on lui cède la tente impériale, toute remplie d'or [7]. Baudoin, le roi de Jérusalem, convoite les présents du basileus ; le comte de Tripoli, ainsi que son évêque, vont jusqu'à refuser de rendre le trésor confié [8].

Cet appétit pour l'argent n'empêche pas les Francs d'être *fort orgueilleux* et de jouer au désintéressement par amour-

1. XI 1, 1. — 2. IV 7, 5. — 3. VI 6, 4. — 4. XI 2, 2. — 5. X 6, 3-4. — 6. X 11, 5-6. — 7. XI 3, 2. — 8. XIV 2, 7 et 14.

propre, tel Bohémond qui, après avoir désiré, fait mine de refuser, pour accepter ensuite comme s'il avait la main forcée par l'empereur [1]. Des traits, qui ne semblent que jactance à la princesse Anne (au fond c'est le sentiment de l'honneur qui se cherche), sont relevés maintes fois au cours de l'Alexiade, dès lors qu'il s'agit des Latins, Normands, Croisés ou autres.

Pierre l'Ermite, pour trop se fier à la foule qui l'accompagne, fait fi des conseils d'Alexis et court au désastre [2] ; puis, lorsque le basileus lui reproche son imprévoyance, l'orgueilleux Latin ne veut pas reconnaître son tort, mais il en rejette la responsabilité sur les autres, qui lui ont désobéi en suivant leurs caprices et qui ne sont que des voleurs, des brigands, indignes à cause de cela de vénérer le saint Sépulcre.

L'arrivée d'Hugues de France, le frère du roi Philippe I, est une scène de genre, vraie et joliment décrite. Ce seigneur est fier de sa naissance, de ses richesses, de son pouvoir, et au moment où il quitte son pays, il s'annonce déjà au basileus par un message, qualifié de ridicule par Anne Comnène. Mais il tient à une brillante réception et ne craint pas de requérir du prince, à son arrivée, les prévenances et les honneurs qui conviennent à son rang. Quand Hugues est en Longobardie, il dépêche une seconde ambassade, au duc de Dyrrachium celle-là, composée de vingt-quatre messagers aux armures étincelantes d'or et conduite par un comte. « Qu'il soit porté à ta connaissance, duc, que notre seigneur Hugues est sur le point d'arriver et qu'il apporte de Rome l'étendard doré de saint Pierre. Sache également qu'il est le chef de toute l'armée franque. Aussi prépare-toi à le recevoir, lui et ses troupes, d'une façon conforme à sa puissance, et à aller toi-même à sa rencontre. »

Les Byzantins ainsi alertés veillaient. Mais une tempête anéantit la flotte d'Hugues, et celui-ci aborda misérablement sur une barque. Deux vigies l'aperçurent, coururent à lui et le menèrent au duc de Dyrrachium, non sans que le puis-

1. X 11, 5-6. — 2. X 6, 1.

sant seigneur, qui n'oubliait pas son rang, ait demandé un cheval pour faire moins piteuse figure [1].

Ce même Hugues pourtant consentit plus tard à prêter serment au basileus, et même à s'entremettre auprès de Godefroi de Bouillon pour le décider à faire comme lui. Mais ce dernier s'irrita et reprocha au frère du roi de France de s'être abaissé de son haut rang à celui d'esclave. Le bon sens l'emporte sur la fanfaronnade dans la repartie d'Hugues : pour être aussi intransigeant, il fallait rester chez soi. Mais puisqu'ils sont maintenant dans le pays des autres, et qu'ils ont grand besoin du basileus, il n'y a qu'à obéir à celui-ci [2].

Les Croisés, dès leur arrivée, manifestaient un souverain mépris pour un peuple qui leur paraissait efféminé à force d'être civilisé. Les plus petits seigneurs en jugeaient ainsi et, quand le basileus réunit un jour tous les chefs latins pour leur donner ses derniers conseils, un comte franc eut l'outrecuidance de s'asseoir sur le trône impérial : grossièreté impardonnable au jugement d'Anne. Baudoin le fit lever et lui représenta que cela ne convenait pas ; le Franc s'exécuta de mauvaise grâce, non sans maugréer entre ses dents et qualifier de rustre ce Grec, qui était seul assis, tandis que de si valeureux capitaines se tenaient debout à ses côtés [3].

Ce même Latin était trop orgueilleux et infatué de lui-même pour tenir compte des conseils d'Alexis, pourtant si justes : il l'apprit à ses dépens, quand il faillit être victime des Turcs dans une bataille où il avait combattu bravement à la manière franque, mais inconsidérément, sans réfléchir à la tactique de ses nouveaux ennemis [4].

Il faut lire au livre XI l'affreux massacre d'une bande de Croisés, qui ne voulurent pas faire attention aux précieux avis d'Alexis et qui expièrent cruellement leur orgueil [5].

Aussi bien les Latins n'avaient-ils pas tellement raison d'être fiers ; sans doute ils étaient braves, mais leur *manque de culture* leur faisait faire piètre figure à Constantinople,

1. X 7. — 2. X 9, 10. — 3. X 10, 6. — 4. XI 3, 4. — 5. XI 8, 3-5.

parmi ces officiers, ces hauts fonctionnaires, qui étaient de fins lettrés et des écrivains. Plusieurs des seigneurs francs, signataires du traité de 1108, sont obligés de recourir humblement à l'intermédiaire d'un clerc qui calligraphira leur nom : ils ne savent pas écrire[1].

Mais ils savent parler, et que de fois Anne Comnène reviendra sur leur bavardage intolérable qui n'a d'égal que leur humeur querelleuse. Ils sont agressifs, pillards, cruels même. Les premières bandes de Pierre l'Ermite se conduisent dans les environs de Nicée comme des sauvages, démembrant les enfants à la mamelle, ou les enfourchant sur des perches pour les faire rôtir, tandis qu'ils torturent les vieillards[2].

Les barons ont également le *sang chaud*. Le basileus en avait fait appeler quelques-uns pour les convaincre de lui prêter hommage. Mais, à cause de la loquacité naturelle des Latins qui aiment les longs discours, répète Anne, le temps passait, et la rumeur se répandit parmi les Croisés que le basileus retenait prisonniers leurs compagnons. Et sans plus réfléchir, les Francs coururent aux armes et un combat s'engagea sous les murs de Constantinople[3].

Peu s'en faut que des paroles vives ne dégénèrent en rixe entre Tancrède et Paléologue, celui-ci reprochant au premier son manque de tenue devant l'empereur et sa cour. Mais Alexis et Bohémond s'entremettent et calment les deux adversaires[4]. On se souvient de l'humeur batailleuse de ce prêtre latin qui refusait de se rendre à Marianos, et qui soutint seul, jusqu'à épuisement, presque avec délices, une lutte contre des forces grecques[5].

Notre historien souligne deux conséquences assez typiques de cette humeur batailleuse : le duel et les ordalies. L'usage du premier est vraiment curieux. Le jour où un Franc de haut lignage est avide de combattre, il va se placer près d'un sanctuaire, élevé à un carrefour, et là, il demande à Dieu son aide, tandis qu'il attend celui qui osera le provoquer[6].

1. XIII 12, 28. — 2 X 6, 1. — 3. X 9, 3 sq. — 4. XI 3, 2. - 5. X 8, 7-10. Cf. p. CLVIII. — 6. X 10, 7.

Quant au combat singulier, nous le voyons employé par Bohémond comme jugement de Dieu à l'égard de deux chevaliers félons [1]. Un dernier trait du caractère des Latins, signalé par Anne, est l'esprit moqueur [2].

Arguments des croisés contre Alexis.

Il s'agit ici d'examiner les griefs de Bohémond, qui est à la fois le chef et le porte-parole des ennemis d'Alexis. Un premier document nous renseigne sur la mentalité des mécontents : c'est une réponse que le Normand expédie d'Antioche au basileus vers l'an 1102. L'empereur est responsable des heurts survenus entre Grecs et Latins. Il avait promis de seconder ceux-ci avec une forte armée, et il ne l'a pas fait. Le représentant impérial, Tatikios, devant les souffrances endurées par l'armée assiégeante sous Antioche, n'a pas eu le courage de rester plus longtemps et il a quitté les Croisés, les délaissant en plein danger. Comment serait-il juste, dans ce cas, de remettre au basileus une place que les Latins ont pris seuls, au péril de leur vie, abandonnés par les forces impériales [3] ?

La réponse est claire d'après l'Alexiade : Alexis en personne a suivi les Latins avec une forte armée ; mais lui et Tatikios ont été victimes de faux rapports, concertés ou non à l'avance. S'ils ont observé les traités, que les Latins aussi les observent en remettant la ville conformément à leurs serments.

De Corfou, Bohémond, sortant vivant de son cercueil après une équipée tragi-comique, fait porter à l'empereur un message comminatoire où, sans plus préciser, il affirme qu'il ne laissera pas sans vengeance les maux endurés les premières années de la Croisade, parce qu'après avoir pris Antioche et asservi la Syrie, il a été abreuvé d'amertumes par Alexis, renvoyé d'espoirs en espoirs, et lancé dans mille aventures avec les barbares. Le message s'achève, sanguinaire, sur les pires menaces [4]. Bohémond, après avoir levé des guerriers en Occident, remplira l'empire de meurtres et de flots de sang jusqu'à ce qu'il plante sa lance au cœur de Byzance.

1. V 5, 1. — 2. XII 8, 5. — 3. XI 9, 1. — 4. XI 12, 5-6.

Une fois rentré en Italie, le Normand couvre d'invectives l'autocrator, qu'il appelle païen et ennemi des Chrétiens [1], usant de stratagème pour donner une apparence de vraisemblance à ses dires [2]. Alexis de renvoyer alors en Occident, pour détruire ces calomnies, les seigneurs croisés qu'il avait délivrés et qu'il faisait vivre à ses frais à Constantinople [3].

Alexis et les Croisés.

Aussi bien le basileus n'avait-il rien à se reprocher vis-à-vis de l'expédition en Terre Sainte, si nous examinons sa conduite et si nous relevons tout ce qu'il a fait magnanimement d'après l'Alexiade. Celle-ci ne met pas en doute le but, très noble, poursuivi en toute droiture d'intention par la masse des Croisés : délivrer Jérusalem. Ce but est mentionné expressément dans une pièce officielle, paraphée à la fois par des seigneurs latins et des plénipotentiaires impériaux, le traité de 1108, qui marque l'écrasement définitif de Bohémond. Si ce n'eût pas été admis par les Grecs, il leur eût été loisible de supprimer une phrase qu'ils jugeaient mensongère, puisqu'ils tenaient les vaincus à leur merci [4].

Ailleurs, Anne Comnène revient sur les motifs de la Croisade, cette migration vers l'Asie, effrayante à la voir du Bosphore, « de tout l'Occident et de toutes les tribus barbares qui habitaient entre l'Adriatique et les colonnes d'Hercule [5] ». L'ensemble des Latins désirait sincèrement vénérer les Lieux Saints : mais d'aucuns, animés de sentiments perfides, tels que Bohémond et ses comparses, avaient le secret espoir de s'emparer de Constantinople et de se créer des principautés aux dépens des Grecs dans l'empire [6].

On sent, dans l'Alexiade, un certain scepticisme sur les fins de la Croisade : la princesse byzantine, habituée aux calculs politiques, ne comprend pas un désintéressement aussi extravagant à son avis. Sans doute elle l'admet pour la foule, non sans quelque commisération ; mais elle voit aussi des combinaisons machiavéliques, et elle n'a pas tort

1. XII 1, 1-2. — 2. XII 8, 4-5. — 3. XII 1, 5-6. — 4. XIII 12, 1. — 5. X 5, 4. — 6. X 5, 10; 6, 7; 9, 1; 11, 7.

quand elle soupçonne particulièrement la pureté d'intention des Normands, les anciens et irréductibles ennemis de l'empire.

Cependant, quand elle attribue des visées égoïstes à Pierre l'Ermite lui-même, prêchant soi-disant afin de s'assurer un second pèlerinage à Jérusalem en robuste compagnie, et d'éviter ainsi les mauvais traitements dont il aurait été victime lors d'une première visite, c'est bien rapetisser les événements [1].

A Byzance, le mouvement de la Croisade, tel qu'il est apparu d'abord, tel qu'il s'est achevé ensuite par une expédition de Bohémond contre Constantinople, a été jugé de la même manière que les invasions des Scythes ou des Petchenègues ; sans doute, cette fois, l'on avait affaire à des Chrétiens, et cela offrait bien quelque garantie. Mais les Normands jadis étaient chrétiens aussi et on les avait vus à l'œuvre. Voilà qu'on les retrouvait plus nombreux que jamais, accompagnés d'alliés. On crut cependant à leur bonne foi, mais avec prudence.

Bientôt les faits ruinèrent les espérances, et les adversaires de jadis se trouvèrent les uns en face des autres, aussi acharnés qu'autrefois à se défendre ou à conquérir.

Tant que l'empereur Alexis put accorder pleine confiance aux Latins, il le fit, et parce qu'ils étaient chrétiens, sa fille nous le dit positivement, et parce que c'était l'intérêt de l'empire ; ces renforts auxiliaires en effet permettaient au basileus de reprendre aux Turcs une partie du territoire qu'ils avaient envahi [2]. Il y eut donc des traités d'alliance signés en bonne et due forme ; le traité de 1108 entre Bohémond et Alexis mentionne expressément qu'il en annule un précédent, conclu au moment où Bohémond passa par Constantinople au début de la Croisade, et violé dans la suite [3].

Le basileus fit tout pour prévenir les conflits avec les Latins : nous avons vu sa patience à l'égard des chefs de la Croisade ; son principe d'action dans la circonstance nous est

1. X 5, 5-6. — 2. XIV 2, 1. — 3. XIII 12, 1.

clairement indiqué par Anne : « Il veut éviter tout massacre fratricide »[1]. C'est dire qu'il ne considérait pas l'expédition des Latins comme les autres expéditions de barbares, toujours plus ou moins hostiles et redoutables. Ici, il s'agit de Chrétiens, qui ont un but chrétien, et avec qui les Byzantins ont encore au moins des liens de parenté dans la foi, quand bien même on refuserait de voir dans ces barbares d'Occident les descendants de ceux qui fondèrent le glorieux empire, dont le siège est maintenant à Constantinople.

Mais cela n'empêche pas pour autant de prendre toutes les mesures de prudence qui s'imposent, quand des troupes armées passent en grand nombre dans un pays riche, et que dans ces troupes il y a des éléments frondeurs, agités, grossiers, même à demi-barbares. Aussi échelonne-t-on des escadrons de l'armée impériale, munis d'interprètes, avec mission de surveiller les nouveaux venus, de les maintenir dans l'ordre tout en évitant ou en apaisant les conflits[2].

Le basileus est prêt à aider les Croisés de tout son pouvoir; mais si, d'une part, il souhaite les accompagner, de l'autre il n'ose le faire, du moins pour l'instant, afin de ne pas manifester l'infériorité numérique de ses troupes[3], car il se défie toujours prudemment du caractère latin, qui lui en impose par ses ressources et qui l'effraie par ses mouvements.

En tout cas, il n'a pas ménagé ses bons offices[4]. Il a soin d'assurer le ravitaillement des Latins en leur fournissant de larges approvisionnements[5] ; il leur fait part de son expérience dans les combats contre les Turcs, soit qu'il les instruise de la tactique de l'ennemi, soit qu'il leur suggère les meilleures manœuvres[6]. Plus tard ce seront de grosses distributions d'argent et toute espèce de libéralités[7]. Ceci n'exclut pas l'habileté du politique qui s'ingénie à empêcher une concentration de forces étrangères, dangereuse pour son pays; il transporte aussitôt par mer directement à Jérusalem certains contingents plus agités, il se gagne les autres

1. X 9, 5. — 2. X 5, 9; 9, 2; 10, 5. — 3. XI 2, 2. — 4. X 10, 3. — 5. X 5, 9; 9, 11. — 6. X 10, 7; 11, 8-9. — 7. XI 8, 5.

par des paroles affables : bref, il sait merveilleusement faire front aux événements [1].

Le grand mérite d'Alexis est d'avoir su maîtriser et subjuguer des forces qui, loin de nuire à son empire, le serviront désormais [2]. Mais perpétuellement il sera en haleine, qu'il s'agisse soit de sauver la vie de Pierre l'Ermite, dont les bandes ont été affreusement massacrées par leur faute [3], soit de mobiliser de grandes forces pour les mener au secours des Croisés devant Antioche et presque aussitôt d'ordonner leur retraite, en voyant arriver des seigneurs latins en fuite et en apprenant la venue d'une armée turque considérable sous les ordres d'Ismaël [4], ou qu'il épuise en vain tous les arguments pour épargner un désastre certain à des guerriers latins qui ne veulent rien entendre et qui courent à leur perte [5]. Tantôt c'est un fort que son ami le comte de Toulouse lui demande de faire construire à Tripoli, et aussitôt Alexis envoie une flotte avec tout le nécessaire [6] ; tantôt ce sont des approvisionnements à assurer et à expédier de Chypre aux Croisés [7] ; tantôt ce sont des prisonniers latins à délivrer dont il faut négocier le rachat et payer la rançon, puis qu'il faut faire vivre royalement à Constantinople [8] ; enfin ce sont les pèlerins d'Occident qu'Alexis s'offre à conduire directement à Jérusalem [9].

Comment après cela ne pas s'étonner des diatribes latines contre les Grecs, diatribes le plus souvent rédigées loin des champs d'action, en Occident, par des écrivains qui ont entendu certains de ces Croisés revenus dépités, et ceux-ci, dans leur orgueil ou leur amour-propre froissé, ne peuvent expliquer leurs déboires que par la trahison. L'impartialité fait trop souvent défaut, et le récit d'Anne Comnène sur les Croisades, longtemps ignoré, mérite d'être pris en considération.

Aussi bien Alexis a-t-il compté des amis fidèles parmi les Latins, et ceux-ci n'étaient pas des moins en vue. Celui qui

1. X 10, 2. — 2. X 5-11. — 3. X 6, 5. — 4. XI 6, 1-3. — 5. XI 8, 2-4. — 6. XI 7, 6. — 7. XIV 2, 14. — 8. XII 1, 3-5. — 9. XIII 9, 4.

a droit à la première place est sans doute le comte de Toulouse, Raymond Saint-Gilles, appelé Isangélès dans l'Alexiade, brave et pieux comme pas un, puisque ce fut à lui que l'on confia la sainte Lance dans les combats contre les Turcs [1], et qu'à la mort de Godefroi de Bouillon, ce fut à lui encore que l'on songea pour recueillir sa succession. Mais pour s'être attardé à Constantinople, il fut remplacé par Baudoin [2].

C'est qu'Alexis avait le plus grand plaisir à s'entretenir avec lui [3], gagné à la fois par la supériorité de son esprit, sa droiture et la dignité de sa vie. Anne nous montre le basileus et le comte dans un de ces entretiens confidentiels où le premier dévoile ses appréhensions, et où le second lui promet fidèle service, en particulier contre les machinations de Bohémond [4]. Elle témoigne que Saint-Gilles essaya par tous les moyens possibles, mais en vain, d'empêcher Tancrède de chasser les Grecs de Laodicée [5], et qu'il garda jusqu'à sa mort une fidélité à toute épreuve envers Alexis [6]. Aussi bien Bertrand, le fils de Raymond, se montra-t-il un digne successeur, prêt à exécuter tous les ordres de l'autocrator et à mourir à son service [7]. Pons, le fils de Bertrand, fut quelque peu récalcitrant quand il recueillit le gouvernement de la principauté, et peu s'en fallut qu'il ne confisquât les trésors impériaux, mis en dépôt chez son évêque. Mais quand on lui en eut concédé une partie, il prêta volontiers serment à son tour [8].

Griefs grecs contre les Croisés.

Quoi qu'il en soit, avec les Latins, il y eut pour le basileus plus de déboires que d'avantages, et l'Alexiade se fait l'écho des plaintes impériales. La principale est clairement exprimée dans la lettre adressée par Alexis à Bohémond après la prise de Laodicée. En dépit des serments et des promesses jurées, les Croisés, et Bohémond le premier, ont violé leur parole en s'emparant d'Antioche, de Laodicée et d'autres places encore [9].

1. XI 6, 8. — 2. XI 8, 1. — 3. (loc. cit.). — 4. X 11, 9. — 5. XI 7, 7. — 6. XI 8, 5. — 7. XIV 2, 6-7. — 8. XIV 2, 7 et 14. — 9. XI 9, 1.

Cantacuzène, le plénipotentiaire impérial, redira de vive voix les mêmes reproches sous les murs de Laodicée[1].

Aussi bien l'empereur avait-il parfaitement compris que plusieurs de ces Latins rêvaient de le détrôner et, quand il comparait leurs armées considérables aux pauvres forces romaines, elles-même dispersées pour surveiller les divers points de l'empire menacés par les Serbes, les Dalmates, les Comans, les Daces, les Francs, il était plongé dans un océan de soucis[2]. Evidemment il était toujours possible de les contenir avec des dignités et de l'or ; mais ces Latins promettaient pour avoir de l'argent, et quand ce dernier était entre leurs mains, ils oubliaient leurs promesses, qu'il s'agît de Josselin de Courtenay ou du roi Baudoin lui-même[3].

En fin de compte, quand Alexis y réfléchissait, il constatait tristement que « les barbares Francs avaient violé leurs serments..., que lui-même avait dépensé des sommes d'argent considérables, et qu'il avait souffert difficultés sur difficultés en transportant ces multitudes armées d'Occident en Asie » ; « il avait continuellement trouvé ces gens très orgueilleux et fort insolents ». Donc aucun avantage en retour de tant de peines, de fatigues et de dépenses. C'en était trop, et le basileus résolut de se venger de Tancrède qui tenait Antioche, Laodicée, et qui avait exploité à son profit les trésors aussi bien que les armées de l'empire, sans aucun intérêt pour ce dernier, en dépit des traités et des serments. Etre ainsi bafoué fendait l'âme de l'empereur[4].

Le résultat que voyait alors clairement Alexis, c'était les Turcs chassés hors de l'empire, et les Normands installés à leur place, non pas des Normands alliés et pacifiques, mais des Normands établis dans la plus forte ville de Syrie, ennemis irréductibles et implacables, qui intrigueraient toujours contre la dynastie du Bosphore, et qui avaient maintenant le but avoué de prendre Constantinople en détrônant l'empereur.

1. XI 11, 6. — 2. XIV 4, 3. — 3. XIV 2, 12-13. — 4. XIV 2, 1-2.

5. — Le gouvernement intérieur. Charges et dignités [1].

Au début de son règne, Alexis, accaparé par les soucis militaires, se déchargea complètement du gouvernement qu'il confia à sa mère [2]. Anne nous a transmis le texte du chrysobulle par lequel officiellement le basileus reconnaît le pouvoir souverain d'Anne Dalassène [3]. Le sénat ne joue plus qu'un rôle effacé ; il est toujours convoqué, avec les principaux membres du clergé et de l'armée, dès qu'il s'agit d'une délibération importante. C'est un corps de dignitaires que le basileus consulte dans les grandes circonstances : ainsi Botaniatès lors de la révolte des Comnènes [4], ou Alexis quand il s'agit de porter un jugement sur la confiscation des biens ecclésiastiques [5], sur une erreur théologique ou un complot. Parmi les hauts fonctionnaires cités dans l'Alexiade, nous relevons le logothète des « secreta », dont quelques attributions sont mentionnées dans le chrysobulle conférant la régence à la mère de l'empereur [6] ; le titre en fut porté par un certain Michel, parent et contemporain des Comnènes [7]. Nous trouvons également le catépan des dignités [8], le préfet de Constantinople [9], les curateurs [10], les juges [11], et Alexis n'hésite pas à confier certaines de ces charges à des hommes nouveaux [12]. Aussi bien, s'il quittait sa capitale pour une expédition importante, il remettait le gouvernement de Constantinople à un homme sûr, comme son frère Isaac, ou parfois à un duumvirat, par exemple au grand drongaire de la flotte, Eustathe Cymineianos, et à Nicéphore, fils de Décanos [13].

Un instrument de règne fut pour Alexis la distribution des récompenses, des honneurs et des dignités ; il les prodigua [14],

1. G. B. 89-96 ; 266-288. — 2. III 7. — 3. III 6, 4-8. — 4. II 5, 5. — 5 VI 3, 2. — 6. III 6, 7-8. — 7. III 1, 1. — 8. III 10, 4. — 9. XII 4, 2. — 10. VII 8, 1 ; XV 7, 5. — 11. IX 2, 4. — 12. IX 2, 4. — 13. IV 4, 1 ; XIII 1, 1. — 14. XII 5, 1.

après une mission heureusement remplie[1], après une victoire[2], après un traité bien observé[3]; c'était le moyen facile et pacifique de contenir des alliés turbulents comme les Croisés[4], d'assurer la paix ou l'observation des traités avec les barbares[5], d'amener les ennemis à accepter plus facilement les propositions impériales[6].

Alexis inventa même de nouveaux titres, et sa fille lui en fait un mérite, parce qu'elle y reconnaît l'habileté d'un grand politique[7]. Il s'agissait en effet de tenir des promesses, de conférer de hautes dignités tout en respectant les préséances, de ne froisser personne. Le nouveau basileus créa des échelons supérieurs pour ceux qu'il voulait maintenir au sommet, tout en faisant monter les autres. Comme il s'agissait surtout de garder au premier plan les membres de sa famille, il créa sébastocrator, son frère Isaac[8], panhypersébaste, son beau-frère Taronitès, et protosébaste illustrissime, son frère Adrien[9], en attendant qu'il devienne aussi panhypersébaste[10].

Nous voyons le titre de sébaste, jadis réservé aux seuls basileis[11], porté par Alexis, quand il était domestique[12], et conféré à Bohémond, après la signature du traité de 1108[13]. Le doge de Venise, en récompense de son alliance, sera nommé protosébaste[14]. Le basileus gratifie du titre de nobilissime aussi bien un officier vainqueur comme Constantin Katakalon[15], qu'un noble normand, Guillaume Claret, qui déserte dans le camp byzantin[16]. Un Turc, Tzachas, avait été nommé protonobilissime par Nicéphore Botaniatès[17]. Ce dernier avait encore récompensé son jeune général, Alexis Comnène, déjà sébaste, en le nommant proèdre[18]. L'Alexiade mentionne aussi les titres de protoproèdre[19], de protovestiaire[20], d'hypertimos[21], d'hyperperilampros[22]. Parfois la collation d'une dignité était accompagnée d'un don, tel

1. XI 10, 9-10. — 2. VII 1, 2. — 3. VI 5, 10. — 4. XIV 4, 4. — 5. VII 6, 3. — 6. XI 1, 2; 2, 5-9. — 7. III 4, 3. — 8. III 4, 1. — 9. III 4, 2. — 10. XIII 11, 2. — 11. III 4, 3. — 12. I 9, 6. — 13. XIV 1, 1. — 14. VI 5, 10. — 15. X 3, 1. — 16. XIII 8, 6. — 17. VII 8, 7. — 18. II 1, 3. — 19. III 10, 4. — 20. III 4, 2. — 21. VI 5, 10. — 22. VI 13, 4.

que le gouvernement d'une ville : Mélissène est nommé césar et reçoit la ville de Thessalonique [1].

La *situation financière* de l'empire byzantin apparaît déjà déplorable sous le règne de Nicéphore Botaniatès : Alexis est en quête de subterfuge pour trouver le moyen d'acheter le révolté Roussel au Turc Toutouch, parce qu'il ne peut rien attendre du basileus [2]. Aussi la Trésorerie se trouve-t-elle complètement épuisée à l'avènement des Comnènes, épuisée au point qu'on n'en fermait même plus les portes et qu'on s'y promenait librement [3]. Les prédécesseurs d'Alexis, Nicéphore Botaniatès lui-même, par leur légèreté et leurs dépenses inutiles, avaient dilapidé les ressources de l'empire [4] ; la monnaie même était altérée, et dans les paiements d'importance, on avait soin de spécifier avec quelles pièces ils seraient effectués [5].

Alexis fut donc aux prises, dès le début, avec le grave problème monétaire. Aussi le voyons-nous soucieux de s'assurer des ressources dès qu'il a décidé son coup d'État : il sollicite le gouverneur de Dyrrachium, Monomachatos, qu'il croit son ami [6] ; il reçoit avec d'autant plus de joie le concours de Georges Paléologue et de Jean Doukas, que le premier lui apporte sa fortune et que le second arrive avec la bourse d'un collecteur d'impôts qu'il a dévalisé en chemin [7]. A peine sur le trône, il fait appel aux contributions volontaires de ses parents et amis ; il insiste pour qu'on les fasse plus généreuses et se décide à confisquer des biens ecclésiastiques [8]. Mais cette situation critique pour le trésor impérial ne se prolonge pas outre mesure ; les caisses se remplissent relativement vite, car nous voyons Alexis prodiguer l'or, l'argent, les objets et les vêtements précieux [9], et le faire sans désemparer jusqu'à la fin de son règne [10].

Il fallait payer les pensions attachées aux dignités impériales [11] ; payer les troupes, non seulement pour les lever,

1. II 8, 3. — 2. I 2, 4-5. — 3. III 9, 1 ; V 1, 4. — 4. III 11, 5 ; V 1, 4. — 5. III 10, 4 ; XIII 12, 26. — 6. I 16, 5-6. — 7. II 6, 3 et 6-7. — 8. V 2. — 9. XIV 2, 14. — 10. XII 5, 1. — 11. VI 5, 10.

mais encore pour les garder ou les rallier [1] ; payer les puissants, comme Henri IV ou Bohémond, avec qui l'on traitait [2] ; payer surtout les gros frais de la diplomatie byzantine, si dispendieuse, pour attirer les sympathies [3], pour diviser l'ennemi [4], ou pour le gagner [5], pour obtenir des serments de vassalité [6], pour donner le change [7], pour être magnanime [8], ou pour couvrir les frais d'une ambassade [9]. Evidemment cet argent répandu à profusion n'atteignait pas toujours son but, et nous avons entendu Alexis se plaindre avec amertume d'avoir fait pour les Croisés des dépenses en pure perte [10].

Les documents officiels qui garantissaient, dans les grandes circonstances, des privilèges financiers ou honorifiques, étaient les *chrysobulles*. Ceux-ci étaient rédigés par des secrétaires et signés par l'empereur à l'encre de pourpre [11]. Parfois l'intéressé ne recevait qu'une copie du diplôme [12]. L'Alexiade mentionne plusieurs chrysobulles qui furent délivrés, soit au beau-frère d'Alexis, Nicéphore Mélissène [13], soit à Constantin, le fils de la basilissa Marie d'Alanie [14], soit à Anne Dalassène, la mère du basileus [15]. Alexis promet de donner des chrysobulles aux rebelles qui se soumettent, Scythes [16], Turcs [17] ou Manichéens [18]. Bohémond reçoit un chrysobulle quand, en 1108, il jure d'observer le serment écrit que retranscrit l'Alexiade [19].

Les *serments* rentrent dans les usages du temps. L'Occident les connaît aussi bien que l'Orient [20], et à Byzance il n'y a ni rang ni nationalité qui en dispense : Alexis Comnène, au moment où il prépare sa révolte, échangera des serments aussi bien avec la basilissa Marie d'Alanie [21] qu'avec des officiers comme Pakourianos ou Humbertopoulos [22]. On le fait

1. II 6, 8 ; V 3, 2 ; VI 14, 4. — 2. III 10, 4-8 ; XIV 1, 1. — 3. I 2, 2-3. — 4. V 7, 4 ; XIII 8, 6. — 5. VI 13, 4 ; XV 6, 5-6. — 6. X 7, 5 ; 9, 11 ; 11, 5-6 et 8. — 7. XI 1, 2 ; 2, 5-10. — 8. XI 7, 3 ; 8, 5 ; XII 1, 4-5. — 9. XIV 2, 6-14. — 10. XIV 2, 1-2. — 11. II 8, 4 ; 10, 1 ; XIII 12, 3 et 28. — 12. XIII 12, 3. — 13. II 10, 1-2. — 14. III 4, 6. — 15. III 6, 4-8. — 16. VII 6, 2. — 17. XI 2, 5. — 18. XIV 9, 4. — 19. XIII 12, 28. — 20. I 13, 6. — 21. II 2, 3-4. — 22. II 4, 7 et 9.

prêter à des Turcs mercenaires [1] comme à des nobles Francs, ceux-ci s'appelleraient-ils le comte de Flandre [2], Godefroi de Bouillon [3], Hugues de France [4] ou Bohémond [5]. Il s'agit simplement de prendre des garanties et de s'assurer contre la mauvaise foi. Aussi l'empereur l'exigera-t-il de tous les Croisés [6]. Pour lui donner plus de prix, on le prête sur la croix, sur des reliques [7], ou sur l'Évangile [8], et l'on prend Dieu à témoin [9]. Le serment exigé des Croisés, comme de Bohémond en 1108, comportait des liens de vassalité, et l'on comprend aisément à quel point le basileus tenait à ce protocole [10] ; s'il le fallait, on y mettait le prix pour l'obtenir [11]. Malgré cela, l'Alexiade constate que ces engagements furent souvent violés par les Latins au mépris de la foi jurée [12].

Une autre manière de reconnaître l'autorité d'un empereur dans l'empire byzantin était l'*acclamation*. Aussi le premier soin des usurpateurs est-il de se faire acclamer ; ainsi Nicéphore Bryenne [13], Alexis Comnène [14], Nicéphore Mélissène [15]. Bohémond prétendra faire acclamer par la flotte vénitienne son père Robert Guiscard et le pseudo-basileus Michel VII [16]. Les villes, en signe de soumission, acclament le souverain absent devant ses troupes victorieuses ; nous le constatons à Chio [17], à Nicée [18], à Otrante [19].

Alexis Comnène n'était pas un autocrate dans le sens péjoratif du mot et, si absolu que fût son pouvoir, il ne l'exerça qu'avec modération et sagesse. Comme général et comme chef d'État, nous le voyons souvent réunir un *conseil de guerre* ou un conseil de la couronne pour éclairer ses décisions [20] ; devant une désapprobation unanime, il n'insistera pas [21]. Les officiers impériaux de terre et de mer se consultent également dans les circonstances graves [22].

1. II 6, 8. — 2. VII 6, 1. — 3. X 9, 11. — 4. X 7, 5. — 5. X 11, 5. — 6. X 10, 5 ; XI 3, 1-2. — 7. VIII 9, 7. — 8. XIII 9, 8 ; 12, 27 ; XIV 1, 1. — 9. XIII 12, 13-14 et 27. — 10. XIII 11, 1 ; 12. — 11. XIV 2, 14. — 12. XIV 2, 1-2. — 13. I 4, 3. — 14. II 7, 7 ; 11, 4. — 15. II 8, 1-2. — 16. IV 2, 4. — 17. VII 8, 3. — 18. XI 2, 6. — 19. XII 8, 3-4. — 20. IV 5, 3 ; V 5, 7 ; VII 3, 4-5 ; VIII 3, 5 ; 7, 2 ; X 2, 4 et 6 ; 4, 1 et 10 ; 9, 4 ; XIII 4, 4. — 21. XIV 2, 5. — 22. XI 10, 7.

Pourtant le règne d'Alexis ne fut pas sans susciter de *violentes oppositions* dans le pays, et cela dès l'origine. Il ne s'agit pas ici de défections, comme celles des populations frontières qui pactisaient avec les envahisseurs normands [1] ou comans [2], ou de soulèvements analogues à ceux de Chypre et de Crète, sous la conduite d'un Rapsomatès ou d'un Karykès [3], mais de séditions et de complots dirigés contre le basileus lui-même. Déjà quand Alexis part au secours de Dyrrachium contre Robert Guiscard, il doit se garder des agitateurs malveillants qui guettent son absence [4] ; ceux-ci essaient ensuite d'exploiter le mécontentement occasionné par la saisie de certains biens ecclésiastiques [5], et sur ces entrefaites on découvrira une conjuration ourdie par des membres influents du sénat et de l'armée [6]. Dans le camp même d'Alexis, pendant sa campagne contre les Scythes, l'hostilité règne [7] et, un peu plus tard, elle éclatera avec la conjuration, avortée du reste, de deux officiers, l'arménien Ariébès et le latin Humbertopoulos, celui-ci pourtant un compagnon de la première heure [8]. Là dessus, voilà que le neveu même de l'empereur, Jean, duc de Dyrrachium, un tout jeune homme, est dénoncé par quelques parents comme tramant une révolte, et son procès se déroule à huis clos, dans un conseil de famille, non sans des scènes de violence : le basileus pardonne [9]. Mais son proche entourage devient de plus en plus suspect : un de ses plus chers favoris, Nicéphore Diogène, gagne l'aristocratie byzantine, les généraux, les sénateurs et, fort de leur appui, il veut assassiner Alexis son bienfaiteur, après avoir en vain tenté de soudoyer un émissaire. Deux fois il essaie, pendant le sommeil de l'empereur et pendant son bain ; deux fois il échoue, et c'est trop tard pour fuir : la patience de l'autocrator est à bout et Nicéphore est arrêté. L'enquête judiciaire révèle le nombre des personnages haut placés, impliqués dans l'affaire, y compris l'ancienne impératrice Marie d'Alanie, et une amnistie presque générale

1. IV 2, 1 ; V 4, 1. — 2. X 3, 1. — 3. IX 2. — 4. IV 4, 1. — 5. VI 3, 1-5. — 6. VI 4, 1. — 7. VII 3, 2. — 8. VIII 7, 1. — 9. VIII 7 et 8.

est accordée. Cependant Nicéphore Diogène, aveuglé et exilé, ne pardonnera pas son châtiment et complotera encore contre son souverain [1].

Anne Comnène ne cache pas à ce propos que la majorité des grands était dès lors hostile à son père [2], et ce dernier sera aux prises avec des difficultés continuelles [3] : même un aventurier comme le pseudo-Diogène aura des partisans [4]. La basilissa Irène et sa fille Anne passent leur temps à veiller sur l'empereur, à le protéger par leur sollicitude contre des conjurations incessantes [5]. La fin du règne verra la conspiration des Anémas, officiers de mérite, qui ont pour eux l'aristocratie et l'armée [6], la révolte de Grégoire Taronitès [7], la tentative d'assassinat soudoyée par un noble, Aaron, qui ne s'est pas contenté d'avoir un sicaire, mais qui a commencé par une campagne de lettres anonymes envoyées à l'empereur comme à l'impératrice [8], le complot de Michel d'Amastris [9].

Alexis est gêné dans sa politique extérieure par ces difficultés intérieures [10], qui le harcèlent même durant ses campagnes contre Bohémond [11], ou contre les Turcs [12]. A cause de cela, il n'exploitera pas à fond sa victoire sur le Normand, et il acceptera la paix qui lui est offerte [13]. Jusqu'à la dernière minute, quand il agonisera, aux gémissements des femmes qui l'entourent feront écho les sourdes rumeurs de la capitale, en effervescence à la nouvelle de sa fin prochaine [14].

Comment expliquer cet acharnement contre un empereur juste, soucieux du bien commun, et généralement clément ? Il ne faut pas oublier les antécédents du règne d'Alexis, les périodes de trouble traversées par l'empire, et les intrigues des grandes familles byzantines pour accaparer le pouvoir. Or nous voyons que la plupart de ces complots sont fomentés par des chefs militaires ou des grands, qui veulent le trône, et ne font qu'imiter l'exemple donné par Alexis Comnène.

1. IX 5-10. — 2. IX 9, 5. — 3. X 2, 1 ; XII 5, 1. — 4. X 2, 2-3. — 5. XII 3, 5-7 ; 4, 5 ; 5, 1 ; XIV 4, 9 ; XV 1, 6. — 6. XII 5, 4. — 7. XII 7. — 8. XIII 1, 5-10. — 9. XIV 3, 5-6. — 10. XIV 4, 4. — 11. XIII 8, 4. — 12. XV 3, 1. — 13. XIII 8, 6. — 14. XV 11, 17.

Celui-ci fut peut-être maladroit dans certaines circonstances, et nous le blâmons de garder en otage ou d'emprisonner un enfant, parce qu'il se défie du père ; les Gabras en conservèrent une profonde amertume [1], et ces faits exaspéraient le mécontentement. Cependant Alexis ne fut pas un tyran, et, tel qu'il nous est dépeint par l'Alexiade, il paraît extrêmement bienveillant. Aussi Anne Comnène, dans sa piété filiale et dans sa compassion pour les persécutions endurées par son père, ne peut-elle le comparer qu'au Christ, toujours si miséricordieux après avoir été victime de tant d'ingratitudes [2].

Ce basileus tempéra la justice par la clémence. Les attentats contre le prince étaient officiellement punis de mort [3] : jamais, si nous en croyons l'Alexiade, Alexis ne condamna à la peine capitale l'un des criminels. Cependant la procédure est observée. En premier lieu, vient l'enquête ; quand il s'agit du neveu de l'empereur, elle se fait dans la tente du souverain, entre les membres de la famille [4]. Dès que Nicéphore Diogène est arrêté, on l'interroge la nuit même, et un secrétaire impérial fait fonction de greffier ; ensuite on perquisitionne dans ses bagages et on saisit ses papiers [5]. Les Anémas subiront un interrogatoire aussitôt après leur arrestation [6], et l'enquête sur le complot d'Aaron se fait de même sur-le-champ, durant la nuit. L'empereur a soin toutefois de mettre les dénonciateurs en garde contre des faux témoignages qui seraient rigoureusement punis, ou contre toute passion dans leurs dépositions [7].

Si le coupable refuse de répondre, il risque d'être mis à la question. C'est ce qui arriva à Nicéphore Diogène dont la résistance fut vaincue par la torture ; celle-ci lui fut du reste infligée à l'insu de l'empereur [8]. Il suffit d'en menacer plus tard Salomon et Georges Basilakios, compromis dans le complot des Anémas, pour qu'ils se décident à parler [9]. Aussi

1. VIII 9. — 2. XIV 3, 6. — 3. VIII 7, 1. — 4. Cf. p. XXVII. — 5. IX 8, 1. — 6. XII 6, 3. — 7. XIII 1, 8-10. — 8. IX 8, 1. — 9 XII 6, 3.

bien, des supplices étaient-ils officiellement prévus pour les auteurs de libelles anonymes [1].

La plus grande peine était celle du bûcher : dans l'Alexiade nous la voyons réservée aux hérétiques. Les Bogomiles en furent menacés [2], et l'on procéda à une mise en scène tragique devant la foule pour effrayer les coupables [3] ; finalement, il n'y eut qu'une victime, l'hérésiarque Basile, brûlé sur l'hippodrome. Après avoir creusé une grande fosse, on y avait entassé du bois ; la foule était serrée sur les gradins. Du côté opposé au bûcher, une croix était plantée où le condamné pouvait se rendre, s'il décidait de renoncer à ses erreurs. Mais malgré le spectacle effrayant de cette fournaise, dont la chaleur se sentait à distance et dont les flammes s'élançaient avec un bruit de tonnerre, en projetant des étincelles jusqu'en haut de l'obélisque, Basile fut irréductible, et finalement on le précipita dans le feu où il fut dévoré en un clin d'œil [4].

Un genre de supplice courant à Byzance, qui semble avoir remplacé la peine de mort à cette époque, est celui de l'aveuglement. Alexis feint d'aveugler le rebelle Roussel de Bailleul pour réduire au silence ses partisans [5], mais les favoris de Nicéphore Botaniatès font aveugler le révolté Basilakios et sans doute aussi Nicéphore Bryenne, tous deux vaincus par Alexis [6] : peu s'en fallût que la jalousie ne condamnât plus tard à la même peine les deux Comnènes [7]. L'empereur Alexis menaça de ce supplice à plusieurs reprises des coupables, mais il s'en tint là, et si Nicéphore Diogène fut aveuglé, Anne nous dit que son père n'en avait pas donné l'ordre ; cependant cette affirmation embarrassée nous laisse ici quelque doute [8]. Il est vrai que les Anémas devaient perdre la vue, mais le basileus leur pardonna [9], comme il gracia Grégoire Taronitès, menacé pour la galerie [10]. Le pseudo-Diogène eut les yeux mutilés sur l'ordre de la régente Anne Dalassène [11].

1. XIII 1, 6-7. — 2. XV 8, 6. — 3. XV 9, 2-5. — 4. XV 10, 1-4. — 5. I 3, 1. — 6. I 9, 5. — 7. II 4, 1. — 8. IX 9, 6. — 9. XII 6, 5-9. — 10. XII 7, 3. — 11. X 4, 5.

Parfois le supplice était précédé d'une mise en scène grotesque, dont le condamné faisait les frais, et dont l'Alexiade nous a laissé la description à propos des Anémas. Les chefs du complot eurent les cheveux rasés et la barbe coupée : on les revêtit de sacs et, après avoir ceint leurs têtes d'entrailles d'animaux en guise de diadème, on les hissa sur des bœufs. C'est dans cet état qu'ils furent promenés en public, tandis que des appariteurs dansaient en tête du cortège et chantaient à pleine voix un refrain qui ridiculisait les coupables[1].

Plus douce était la prison. D'après l'Alexiade, nous connaissons à Constantinople deux prisons célèbres, la tour des Anémas [2], et l'Éléphantine où furent incarcérés les chefs des hérétiques Manichéens [3]. Parfois le condamné était envoyé dans une ville pour y être enfermé dans la citadelle [4]. Les femmes étaient séquestrées dans des couvents [5].

La peine de l'exil fut le plus fréquemment employée par Alexis pour châtier les conspirateurs : Ariébès et Humbertopoulos, deux chefs militaires [6], les Anémas [7], Aaron et sa mère [8], Nicéphore Diogène [9]. Souvent cette peine s'accompagnait de la confiscation des biens [10].

Ces mesures répressives étaient adoucies, non seulement par la clémence du souverain, mais encore par certaines traditions byzantines : tels les lieux d'asile où ceux que poursuivait la justice devenaient intangibles [11], ou encore les mains de bronze. Il s'agissait ici d'un portique, sur lequel étaient fixées ces fameuses mains ; tant qu'un condamné à mort restait en deçà du lieu, il pouvait toujours bénéficier d'une mesure de grâce : les mains impériales le couvraient encore de leur protection ; mais une fois le pas franchi, il ne restait plus d'espoir ; la majesté impériale rejetait désormais le criminel [12].

1. XII 6, 5. — 2. XII 7, 1 et 4. — 3. XIV 9, 5. — 4. VIII 9, 7 ; X 2, 3-4. — 5. II 5, 8-9. — 6. VIII 7, 1. — 7. XII 6, 4. — 8. XIII 1, 10. — 9. IX 10, 2. — 10. (loc. cit.). — 11. II 5, 4. — 12. XII 6, 8.

6. — La vie byzantine[1].

La vie byzantine que nous trouvons décrite dans l'Alexiade est avant tout la vie des grands, et ce n'est pas surprenant. Le Livre II est pour ainsi dire tout entier consacré à des intrigues de palais, car la révolution des Comnènes fut à la fois politique et militaire. Ainsi voyons-nous les deux frères, Alexis et Isaac, d'abord fort bien en cour, porter ombrage aux favoris du basileus, chercher dès lors l'appui de la basilissa Marie d'Alanie, se créer tout un réseau d'amitiés dans l'entourage même du prince et, quand l'heure de la crise est arrivée, c'est-à-dire quand la jalousie exaspérée menace leur vie, passer ouvertement à la révolte. Nicéphore Botaniatès nous apparaît comme un vieillard effacé et impulsif, sous l'influence de deux parvenus. Sa femme, épousée par un abus de pouvoir, traîne mélancoliquement son existence au palais impérial, et ne vit que pour un fils unique du premier lit. Partout c'est le désordre, la flagornerie, et le mécontentement. Sur ce décor, ressort particulièrement la figure héroïque d'Alexis[2].

Essentiellement caractéristique de cette vie mi-tragique, mi-mondaine est la scène d'un repas au palais impérial. Pour échapper aux pièges de leurs ennemis, les deux frères Isaac et Alexis avaient décidé de ne pas aller ensemble à la cour, mais à tour de rôle, un jour sur deux, afin que, si l'un d'eux venait à périr, l'autre puisse le venger. Or une fois où c'était le tour d'Isaac de faire acte de présence devant l'empereur, voici qu'Alexis arrive inopinément et explique à son frère étonné que l'autocrator l'appelle. C'était l'heure du repas : tous deux sont introduits, et Botaniatès les fait asseoir à sa propre table, à chaque extrémité, en vis-à-vis. Les assistants ont un air sombre, parlent à voix basse, et les Comnènes redoutent quelque piège. Soudain le maître d'hôtel s'approche

1. G. B. 46-61. — 2. II 1-3.

d'Isaac et, à la dérobée, lui transmet le message que vient d'apporter un serviteur des Comnènes : Cyzique est prise par les Turcs. Tout s'explique dès lors. Par un léger mouvement de lèvres, de loin, Isaac communique avec Alexis : celui-ci comprend, prépare son plan et, quand tout à l'heure le basileus, croyant lui apprendre une nouvelle, lui parlera de la prise de Cyzique et lui demandera conseil, le jeune général sera prêt à répondre et du coup fortifiera sa position à la cour grâce à sa présence d'esprit[1]. Anne Comnène nous décrit la perplexité de Botaniatès au moment d'abdiquer et sa résolution de chercher un refuge dans Sainte-Sophie après avoir quitté la pourpre[2], les angoisses de Marie d'Alanie pour son jeune fils Constantin, car tous les princes sont particulièrement exposés au moment des révolutions[3] ; aussi bien la basilissa se souvient-elle des traitements infligés aux Diogènes par son premier mari Michel VII, au moment où celui-ci montait sur le trône[4]. Mais cette cour si agitée, et souvent si légère, se calma sous le règne d'Alexis et retrouva sa dignité[5].

Quelques articles du *cérémonial* officiel se vivent dans l'Alexiade : les acclamations qui saluent un nouveau basileus au moment où il vient de chausser la pourpre[6], le couronnement de l'empereur et de l'impératrice par le patriarche, mais pas nécessairement le même jour[7], certaines des cérémonies qui accompagnent la naissance d'un prince porphyrogénète[8], le couronnement des jeunes enfants de sang impérial dès leur berceau[9] ; ainsi Anne Comnène fut-elle couronnée, parce qu'elle se trouva aussitôt fiancée, nous l'avons vu, à un fils d'empereur, associé au trône, Constantin Porphyrogénète. Au moment de la révolte des Comnènes, ce point avait été sans doute stipulé par la basilissa Marie d'Alanie en faveur de son fils. Ce fut probablement une des raisons pour lesquelles Alexis rejeta les propositions de dyarchie, apportées par les émissaires de

1. II 3, 1-3. — 2. II 12, 6. — 3. III 1, 2. — 4. IX 6, 1. — 5. XII 5, 2. — 6. II 7, 4-7. — 7. III 2, 6 et 7. — 8. VI 8, 3. — 9. VI 8, 3 et 5.

Mélissène [1] : il ne se souciait guère de partager l'empire avec un rival, tandis que Constantin n'était qu'un adolescent.

Anne Comnène fournit quelques précisions sur l'origine du nom « porphyrogénète », et sur la « Porphyra », salle du palais où les enfants des basileis venaient au monde [2]. Elle le fait avec complaisance, car tout cet éclat rejaillit sur elle. Les questions de protocole jouent un grand rôle à cette époque : la conclusion d'une paix est parfois menacée par une simple affaire de préséance [3]. Les Croisés comprirent mal cette étiquette et s'en scandalisèrent. Alexis le sentit et il trouva des compromis afin de ne choquer ni les siens par excès de simplicité, ni les Francs par excès de solennité [4]. Mais avec les Orientaux, les Turcs en particulier, il maintenait les formes pour frapper l'esprit des vaincus, en même temps qu'il avait des attentions de gentilhomme qui forçaient la sympathie de ses adversaires [5]. Le salut fait à l'empereur et à l'impératrice, en arrivant et en prenant congé, s'appelle encore « l'adoration » [6], et les généraux turcs eux-mêmes s'en acquittaient comme les Byzantins [7].

L'adoption est toujours en usage : l'impératrice Marie d'Alanie adopte Alexis [8], et dès lors le jeune général aura librement accès chez sa protectrice, au même titre que les parents de la jeune femme [9]. L'empereur Nicéphore Botaniatès, avant d'abdiquer, offre à Alexis de l'adopter et de le faire ainsi héritier des droits à la couronne [10]. Non seulement on adoptait comme fils, mais aussi comme frère, c'est ce que fit le basileus Romain Diogène pour Nicéphore Bryenne, le père du mari d'Anne Comnène, par sympathie [11].

L'Alexiade nous livre le nom d'un certain nombre de *courtisans*, comme ce Jean d'Alanie qui devait être un compatriote de l'impératrice Marie et qui mit en garde l'un de ses amis contre la colère impériale, provoquée par une fausse manœuvre [12] ; Georges Monomachatos, personnage sans carac-

1. II 8, 1-3. — 2. VI 8, 1 ; VII 2, 3 et 4. — 3. XIII 9, 6-7 ; 10, 3. — 4. XIV 4, 5-7. — 5. XIV 3, 8 ; XV 6, 5-6. — 6. II 1, 5 ; 2, 2 ; 3, 1. — 7. XV 6, 5. — 8. II 1, 5. — 9. II 3, 4. — 10. II 12, 2. — 11. X 3, 3-4. — 12. I 16, 3.

tère, qui fait des protestations d'amitié à qui veut l'entendre, et qui change au gré de ce qu'il croit son intérêt, sans aucun souci du bien public[1] ; Straboromanos et Euphemianos, délégués par l'empereur Nicéphore Botaniatès auprès d'Anne Dalassène et de ses parents[2]. Mais les favoris sont peints par Anne Comnène sous un jour vraiment odieux. Il est vrai qu'il s'agit surtout de Borile et Germain, les adversaires acharnés de son père, deux esclaves, comme elle le répète, deux barbares scythes, qui gouvernent Nicéphore Botaniatès, qui persécutent tous ceux qui peuvent leur porter ombrage par leur puissance ou leur crédit ; aussi aveuglent-ils Nicéphore Bryenne prisonnier, qu'Alexis traitait avec la plus grande déférence ; ils poussent à bout Georges Monomachatos, les Comnènes surtout qui se savent poursuivis, calomniés, menacés de perdre la vue à cause de la haine de ces sauvages. Ceux-ci ont pourtant du courage et de la fermeté et, quand les troupes rebelles des Comnènes, maîtresses de Constantinople, sont en train de piller, ils proposent au vieil empereur Botaniatès de tenter une suprême défense avec l'armée régulière, encore intacte, qui viendrait facilement à bout de la cohue des pillards. Mais leur maître est sans énergie et préfère abdiquer[3].

Alexis a eu lui aussi deux favoris, semble-t-il, Bardas et Michel le Pincerne, deux jeunes gens sur qui il comptait pour avoir des informations secrètes sur les généraux, mais qui sont tellement légers et frondeurs qu'ils se rendent partout insupportables et qu'il faut les rappeler au palais[4].

Plus intéressants sont les *serviteurs* haut placés, dont la fidélité est caractéristique. Par là, il faut entendre aussi bien les gardes du corps impériaux que les parents de l'empereur qui constituent son entourage le plus sûr, et au besoin sa défense[5] quand les séditieux s'agitent et que l'effervescence est à craindre. Le type de l'officier fidèle est Tatikios, le frère de lait de l'empereur, chargé de toutes les missions de

1. I 16, 2-7. — 2. II 5, 5. — 3. I 7, 1 ; 16, 3 ; II 1-4 ; 12, 4-6. — 4. XI 9, 2-3. — 5. IX 9, 2 ; XIII 1, 1.

confiance, comme de commander des expéditions sur terre et sur mer, ou de veiller à la sécurité d'Alexis [1]. Parmi les civils, relevons les noms de deux secrétaires impériaux, Grégoire Kamatéros [2], et Jean Taronitès, légiste émérite, aussi franc que dévoué, nommé finalement gouverneur de Choerobacchi [3].

Anne Comnène fait allusion aux offices de kanikleios [4], de pincerne ou échanson [5], de préfet de la table impériale [6], de cuisinier ou maître d'hôtel [7], d'huissiers palatins [8] ; elle mentionne également les eunuques en service dans la chambre ou la tente impériale [9], l'esclave chargée d'éventer les basileis pendant la nuit et d'éloigner les moustiques [10].

Quant aux *vêtements impériaux*, voici l'indication de quelques pièces : les chaussures de pourpre de l'empereur [11] et de l'impératrice [12], le manteau ou chlamyde [13], la couronne, parfaitement distinguée de celle que portent le sébastocrator et le césar [14], la tiare [15], le voile impérial de la basilissa [16].

L'Alexiade nous fournit quelques renseignements sur le *palais impérial*, sur l'emplacement de la chambre à coucher des basileis [17], sur la Porphyra, cette salle quadrangulaire avec vue sur la mer, dont le haut finissait en pyramide, et qui était tout entière revêtue, le sol et les murs, de marbre précieux, couleur de porphyre, apporté de l'ancienne Rome [18] ; elle mentionne le manège [19], les galeries et les portiques où furent hébergés les chefs des Manichéens [20], le palais de Mangane à plusieurs étages où fut transporté Alexis agonisant dans l'espoir de faciliter sa respiration haletante [21], les écuries impériales près des Blachernes [22]. Elle insinue les intrigues du gynécée sous Nicéphore Botaniatès [23], ce gynécée entière-

1. IX 9, 3. — 2. IX 8, 1. — 3. XIII 1, 3. — 4. XI 10, 9. — 5. VIII 9, 6. — 6. XIII 1, 8-9. — 7. II 3, 2. — 8. XIV 4, 6. — 9. XIII 1, 8-9 ; XIV 5, 1. — 10. IX 5, 3. — 11. II 7, 7 ; III 4, 6. — 12. XV 11, 18 et 20. — 13. I 4, 1. — 14. III 4, 1. — 15. III 4, 6. — 16. XV 11, 20. — 17. XII 6, 2. — 18. VI 8, 1 ; VII 2, 4. — 19. IX 7, 5. — 20. XIV 9, 3 ; XV 10, 4. — 21. XV 11 ; 9 ; 11, 16. — 22. II 6, 1. — 23. II 1, 5.

ment corrompu depuis Constantin Monomaque, mais transformé et ramené à la bienséance par Anne Dalassène à l'avènement d'Alexis [1].

Nous trouvons également chez Anne Comnène quelques détails sur la *tente impériale*, qui suivait l'empereur dans ses campagnes. « La tente de pourpre » était au camp comme un palladium, et le jour où, dans une alerte, elle fut renversée par des cavaliers ennemis, cela parut un mauvais présage [2]. Aussi la protégeait-on particulièrement [3]. Ses dimensions étaient considérables, et quand Tancrède, après l'avoir regardée, dit au basileus qu'il ne prêterait serment que si on lui donnait la tente impériale pleine d'argent, Anne s'indigne de tant d'impudence, parce que cette tente était d'une taille telle qu'on n'en avait jamais vue de semblable [4]. Le mobilier consistait en coffres, divans, lits, meubles divers [5], y compris un trône pour le basileus [6]. Il s'y passait des cérémonies et des réceptions grandioses [7]; l'Alexiade prend plaisir à nous y montrer l'empereur dans toute sa puissance.

Les grands seigneurs byzantins avaient sur leurs terres de magnifiques *villas* : Jean Doukas à Morobondos [8], Isaac Comnène sur la Propontide près du sanctuaire de Saint-Thomas, Constantin Doukas à Pentégostis dans la région de Sérès [9], Marie d'Alanie à Christopolis [10]. On y servait des festins splendides comme celui qu'Isaac Comnène offrit à Gabras [11], et l'accueil y était royal ; le jeune Constantin Doukas reçut Alexis dans sa propriété, qui était fort agréable avec des sources d'eaux fraîches et des appartements dignes du basileus [12]. Au temps de Romain Diogène, la cour allait villégiaturer à Arétas, un site de choix, avec un air excellent et de l'eau très bonne, aménagé sur l'ordre du prince [13].

1. III 8, 2. — 2. VII 3, 2. — 3. VII 3, 5 ; 11, 1. — 4. XI 3, 2. — 5. I 8, 2. — 6. IX 9, 2. — 7. IX 9, 2 ; XIII 10, 3. — 8. II 6, 4. — 9. IX 5, 4. — 10. IX 5, 5. — 11. (loc. cit.). — 12. (loc. cit.). — 13. II 8, 5.

Les *délassements* ne manquaient pas à la société. Anne Comnène nous parle de la réception préparée par son père pour Abou'l Kasim dans la capitale, et des chasses, des bains, des courses où on l'emmena[1]. Alexis lui-même aimait passionnément la chasse comme son frère Isaac, et il cherchait par là à dominer comme à assouplir son corps[2] : il chassait au faucon, jouait au polo[3], faisait de l'équitation, et s'adonnait aux exercices physiques sur le conseil des médecins[4], ce qui ne l'empêchait pas de se livrer à des passe-temps plus calmes, comme le jeu d'échecs, avec des parents comme partenaires[5], ou à la lecture et à l'étude[6]. C'est en assistant à des courses qu'Alexis se refroidit et fut atteint mortellement[7]. La caractéristique par excellence du bon accueil était d'offrir un festin, et l'empereur a soin de traiter ainsi tout particulièrement les étrangers, Comans ou Croisés, afin de les gagner[8]. L'usage du bain était très répandu, par hygiène et par plaisir[9]. On offrait un bain aux hôtes que l'on voulait bien accueillir.

Du *point de vue social,* nous savons qu'il subsiste des esclaves[10]. Mais les mœurs sont très humaines, et Alexis est profondément inspiré par la charité chrétienne dans la belle œuvre sociale qu'il a développée, l'orphanotrophion, un immense hospice, une vraie cité, avec son église Saint-Paul, des maisons et des hôpitaux, où sont recueillis les vieillards, les pauvres, les infirmes et les enfants ; l'empereur et les grands pourvoient à l'entretien de tous ces indigents, ainsi que du personnel chargé de les soigner. Il y avait pour assurer le bon fonctionnement de ces institutions une administration spéciale, et des chrysobulles en garantissaient les privilèges[11]. Une autre initiative intéressante est la distribution de terres, d'instruments de travail et d'habitations aux familles de Manichéens convertis, donation sanctionnée

1. VI 10, 10. — 2. III 3, 5 ; VII 9, 2 ; XII 9, 7. — 3. IX 7, 5 ; XIV 4, 2. — 4. XIV 7, 9. — 5. XII 6, 1. — 6. XIV 7, 9. — 7. XV 11, 2. — 8. VIII 4, 3 ; 6, 4 ; X 7, 5 ; 9, 11. — 9. VIII 1, 1 ; IX 5, 4 ; X 4, 4 ; XII 1, 4 ; 3, 1 ; 8, 8 ; 9, 1. — 10. XV 7, 3. — 11. XV 7, 4-8.

aussi par des chrysobulles; les biens sont transmissibles par voie d'héritage [1].

Les *mariages* se négocient à Byzance pour de très jeunes enfants comme Constantin Doukas et une fille de Robert Guiscard, le jeune Botaniatès et une petite-fille d'Anne Dalassène [2], Grégoire Gabras et une fille d'Isaac Comnène [3], puis une sœur d'Anne Comnène [4]. Cette dernière vient de naître quand on la fiance à Constantin, et Jean Comnène, le fils du sébastocrator Isaac, est encore bien jeune quand son oncle, le basileus, songe à le marier à une princesse allemande.

Ces projets de mariage, qui ne sont le plus souvent que des « affaires » d'ordre politique, supposent essentiellement des contrats, même lorsqu'il s'agit d'une alliance possible avec des Turcs [5]. Cependant Alexis et les grands reculeront toujours, même devant la seule pensée de s'apparenter à ces derniers [6], de même qu'ils observeront scrupuleusement la loi ecclésiastique grecque qui interdit les unions dans certains cas d'affinité [7].

Les alliances matrimoniales avec les Latins ne déplaisaient pas aux Byzantins, et si Anne Comnène a tant blâmé et même flétri les premières fiançailles de Constantin Porphyrogénète, le fils de Michel VII, avec une fille de Robert Guiscard, c'est que cette combinaison avait déchaîné sur l'empire des maux dont il devait difficilement se relever [8]. Le fils, Bohémond, allait vite reprendre les ambitieux projets du père, et à défaut de princesse grecque, lui et Tancrède épousèrent des filles du roi de France Philippe Ier [9]. Comme Michel VII, Alexis proposa à des Latins des partis grecs : son neveu à une parente d'Henri IV [10], une épouse à Guy, le fils de Robert Guiscard, pour le détacher de son père [11].

Aussi bien les calculs et l'ambition faisaient-ils commettre des inconséquences telles que la basilissa Eudocie était

1. XIV 9, 4. — 2. II 5, 1-2. — 3. VIII 9, 2. — 4. VIII 9, 5. — 5. VII 8, 7 ; VIII 9, 2. — 6. VI 9, 4 ; 12, 1 et 4. — 7. VIII 9, 2, — 8. I 10, 2 ; 12, 2-7 ; IV 5, 5. — 9. XII 1, 1. — 10. III 10, 6. — 11. VI 5, 2.

prête à épouser, en troisièmes noces, le nouvel empereur Nicéphore Botaniatès, qui venait de détrôner Michel VII, son fils à elle[1].

Se servir des mariages comme d'un moyen diplomatique rentrait tout à fait dans *la politique* d'Alexis, puisque tout expédient était bon qui permettait de sauver l'honneur de l'empire, en évitant la guerre et les effusions de sang[2]. Alexis dirigeait lui-même sa politique derrière ses agents : par exemple il dicte au gouverneur de Dyrrachium la réponse à faire à Bohémond[3], il donne ses instructions aux ambassadeurs[4].

Par là, son objectif premier fut toujours de servir les intérêts de la couronne qu'il confondait avec ses propres intérêts. Puisqu'il est placé devant le fait de la Croisade, il se servira des Croisés pour reprendre Nicée et travailler au bien de l'empire[5]. Sans doute il délivrera par compassion les seigneurs francs, prisonniers des Turcs, mais c'est aussi dans la pensée que la reconnaissance des captifs sauvés lui profitera de quelque manière[6]. Il a soin, à la mort d'un allié, de s'assurer que l'héritier sera aussi bon vassal[7], et s'il est prêt à faire des libéralités au roi de Jérusalem, au comte de Tripoli, et à d'autres princes croisés, ce ne sera qu'à la condition de rencontrer en eux des alliés sûrs contre son ennemi Tancrède[8]. Mélissène lui-même ne trouvera pas grâce auprès de son beau-frère Alexis, qui le traitera uniquement en politicien et en compétiteur[9].

Continuellement l'Alexiade mentionne des *ambassades*, et nous connaissons le nom de certains diplomates, comme Méthymnès, chargé de négocier l'alliance avec l'Allemagne[10] ; Synésios, envoyé chez les Scythes et si mortifié de son peu de succès qu'il se vengera plus tard en organisant le massacre impitoyable de ces barbares prisonniers[11] ; Boutoumitès, le plénipotentiaire attitré d'Alexis auprès des Latins, tout

1. III 2, 5. — 2. XIII 4, 3. — 3. XIII 8, 7. — 4. XIV 2, 6. — 5. X 11, 10 ; XIV 2, 1. — 6. XII 1, 3-6. — 7. XI 8, 5. — 8. XIV 2, 5-14. — 9. II 8, 1-4. — 10. V 3, 1. — 11. VII 6, 2-4 ; VIII 6, 1-2.

dévoué à son maître, qui réussira à faire rendre Nicée à l'empire, mais qui échouera plus tard à Laodicée devant l'opposition de Bohémond[1], et dans sa mission auprès des princes francs[2]; Nicètas Chalintzès qui ira à Tripoli[3]; Nicètas Panoukomitès qui négociera à Babylone la délivrance des prisonniers latins[4].

Pour aboutir dans ces tractations, il fallait que l'ambassadeur fût muni de lettres, de présents, de dignités à distribuer, qu'il eût beaucoup d'argent et une suite honorable[5]. Aussi voyons-nous Manuel Boutoumitès partir avec douze trirèmes, des trésors si considérables qu'il préfère ne pas les garder avec lui, mais les mettre en dépôt, des ordres impériaux qui lui assurent le concours des fonctionnaires byzantins[6].

Les résultats de ces grosses dépenses étaient souvent appréciables. La diplomatie d'Alexis général, lui permit de vaincre Roussel de Bailleul à peu de frais[7]. Celle d'Alexis empereur, en multipliant les lettres et les ambassades au début des hostilités entre lui et Robert Guiscard, en écrivant au pape, à l'archevêque de Capoue, à de nombreux seigneurs d'Occident, en envoyant des dons et en promettant beaucoup mieux encore, en négociant d'une façon suivie avec l'empereur d'Allemagne Henri IV et avec Venise, obtint un succès réel. Si tous ne furent pas convaincus, leur fidélité à Robert fut du moins ébranlée, et ceci explique le peu d'entrain que met à partir l'armée d'expédition, l'opposition même de la cour normande à cette campagne[8]. L'intervention de la flotte vénitienne arrêta l'élan des Normands, et celle d'Henri IV en Italie obligea Robert Guiscard à quitter Dyrrachium pour revenir en toute hâte au secours de ses Etats[9]. Alexis recommencera les mêmes manœuvres diplomatiques en 1106, lors des nouvelles hostilités normandes[10].

Il savait déployer à la fois une habileté consommée et la

1. X 11, 10; XI 1-2; 10, 7. — 2. XIV 2, 5-14. — 3. XI 8, 5. — 4. XII 1, 3-4. — 5. XII 1, 3-4; XIV 2, 12; 4, 4-7. — 6. XIV 2, 5-14. — 7. I 2, 1-4. — 8. I 12, 8. — 9. III 10; IV 2, 1-2 et 6; V 3, 1 et 3-6; VI 5, 4 et 10. — 10. XII 1, 2.

plus grande amabilité. Sa manière si courtoise de recevoir Bohémond au début de la Croisade et de le combler d'or d'un geste magnanime[1], ses tractations secrètes avec les Turcs de Nicée pendant que ses troupes font officiellement avec les Croisés le siège de la place[2], tout cela joint à son art de persuader l'adversaire[3], d'accueillir avec une longanimité inlassable les plus fâcheux[4], de faire traîner les choses au lieu de heurter par un refus[5], de se servir d'intermédiaires sûrs plutôt que d'intervenir lui-même auprès de gens qui le suspecteraient[6] : tout cela est d'un maître diplomate. Il n'a pas oublié l'ancienne maxime de Rome : « divide et impera ». Il essaie de séparer le fils du père[7], les alliés de leurs alliés[8], les compatriotes de leurs compatriotes, qu'il s'agisse de Turcs ou de Normands[9].

Malgré sa dextérité, le basileus se heurta à des obstacles : Traulos et les Manichéens résistèrent à ses sollicitations[10], Tancrède s'acharna furieusement dans son hostilité[11], le roi Baudouin comme les princes latins se dérobèrent devant les avances byzantines[12], et les négociations entre Bohémond et les plénipotentiaires impériaux n'aboutirent qu'avec l'appui des seigneurs normands lassés de la guerre[13].

Aussi bien certains hommes politiques parmi les Turcs avaient-ils également une diplomatie subtile, et Tzachas sut lancer contre Constantinople les Scythes en même temps qu'il déconseillait à ses compatriotes de rejoindre le basileus comme auxiliaires[14]. Les sultans recouraient facilement aux messages, aux projets de mariage, aux ambassades[15], tandis que les Scythes feignaient de traiter avec l'empereur au moment où ils s'efforçaient de gagner à leur parti les Comans, alliés de l'empire[16]. Pour incriminer Alexis à cause de sa politique et de sa diplomatie, il faut méconnaître les cir-

1. X 11, 1-8. — 2. X 11, 10; XI 1-2. — 3. XIV 3, 8. — 4. XIV 4, 7. — 5. VI 12, 4; X 11, 7. — 6. X 9, 3 et 10; 10, 2 et 5-6. — 7. VI 5, 2. — 8. VII 6, 2-3; VIII 4, 2-3. — 9. VI 11, 1-2; IX 3; XIII 8, 6. — 10. VI 4, 4. — 11. XIV 2, 3-4. — 12. XIV 2, 8; 2, 12-13. — 13. XIII 9. — 14. VIII 3, 2. — 15. VI 9, 4-6; 12, 1-4; XIV 3, 7-8. — 16. VIII 5, 1.

constances où il vivait, et les procédés de ses adversaires.

Ces négociations avec des étrangers supposaient la connaissance de leur langue ; des officiers byzantins, comme Marianos, savaient bien le latin et pouvaient s'entretenir avec les Croisés [1]. Mais le plus souvent des interprètes accompagnaient les ambassadeurs [2] ou les armées [3], et Alexis lui-même, pour traiter avec les seigneurs francs, usait d'intermédiaires [4].

Culture littéraire et scientifique.

Si l'Alexiade ne nous donne que peu de renseignements sur les échanges commerciaux, et ne fait guère que mentionner les privilèges économiques concédés à Venise en échange de son concours militaire [5], la situation privilégiée de Constantinople relativement aux échanges commerciaux [6], ou le fait que des barbares comme les Comans viennent se ravitailler sur les marchés byzantins des places frontières [7], elle est beaucoup plus riche d'informations sur la culture littéraire et scientifique. Les lettres avaient végété depuis Basile II jusqu'à l'époque de Constantin Monomaque [8], le plus généralement négligées. Malgré un nouvel essor sous l'impulsion de Psellos et de ses amis, les derniers bouleversements de l'empire avaient réduit à la misère l'enseignement supérieur : un des premiers soins d'Alexis fut d'en remuer les cendres pour y découvrir quelque dernière étincelle et pour la raviver [9]. Le résultat ne satisfait pas Anne Comnène, qui déplore les goûts de la jeunesse contemporaine pour laquelle s'amuser semble être la seule préoccupation. Histoire et poésie sont aussi délaissées que la formation générale. Quelle différence entre l'inculture générale ou la schédographie à la mode, et l'instruction aussi large que profonde de notre écrivain, qui étudia successivement la rhétorique et la philosophie, les poètes et les historiens, tout en veillant soigneusement au beau style et au bon langage [10].

1. X 8, 5. — 2. XIV 2, 6. — 3. X 5, 9. — 4. X 10, 7. — 5. VI 5, 10. — 6. II 10, 4. — 7. X 2, 3. — 8. V 8, 2. — 9. V 9, 4. — 10. XV 7, 9.

Aussi bien les gens cultivés ne manquent-ils pas dans l'entourage d'Anne Comnène, à commencer naturellement par son père et sa mère, son oncle et son mari. Nicéphore Bryenne nous apparaît particulièrement lettré. Bien qu'il fût accaparé par les soucis du métier militaire, il trouvait le temps de lire beaucoup, de s'intéresser à toutes les sciences, et d'écrire lui-même [1]. Nicéphore Diogène, après sa disgrâce, malgré la perte de la vue, consacre ses loisirs d'exilé à compléter sa culture générale et à approfondir les mathématiques, en particulier la géométrie, à l'aide de figures en relief [2]. Le Turc Tzachas lui-même qui, paraît-il, s'est formé durant sa jeunesse à Constantinople, répond à son adversaire, le commandant de la flotte, Constantin Dalassène, en citant Homère [3]. Nous sommes loin des plénipotentiaires latins qui, tout grands seigneurs qu'ils sont, se montrent incapables de signer leurs noms au bas d'un traité, et se contentent de tracer une croix [4].

Des allusions aux différentes sciences ou aux différents arts cultivés à Byzance sont éparses dans l'Alexiade : ce sont les mathématiques et la géométrie [5], la physique [6], l'optique [7], la cosmographie [8], l'astronomie [9], la musique [10], la statuaire [11], la médecine. Anne Comnène a été initiée à celle-ci, et voilà pourquoi elle y fait de nombreuses allusions. Elle connaît la loi d'hérédité dans les familles, et elle ne veut pas qu'elle s'applique à la maladie de son père [12]. Elle croit aux humeurs pernicieuses, dont l'influence est généralement passagère [13] ; la famine ou la mauvaise nourriture sont une cause de dysenterie dans les troupes [14]. La fièvre est souvent due aux intempéries du climat, au régime alimentaire ou à une corruption des humeurs [15]. Elle peut être mortelle, et c'est ainsi que Robert Guiscard succombe à sa violence [16]. Elle peut être surmontée par un tempérament vigoureux et éner-

1. Intr. 3; 4, 1; VII 2, 6. — 2. IX 10, 2-3. — 3. VII 8, 10. — 4. Cf. p. XCVIII. — 5. IX 10, 2-3. — 6. XII 4, 1. — 7. XIII 3, 9. — 8. I 16, 1. — 9. XII 4, 1-2. — 10. XIV 1, 6. — 11. XIII 12, 6. — 12. XIV 4, 2. — 13. XIV 4, 9. — 14. XIII 2, 4. — 15. I 10, 1. — 16. VI 6, 1-2.

gique comme celui d'Alexis qui, dans un accès de fièvre quarte, frissonnant et claquant des dents, ramasse en toute hâte des recrues improvisées, les conduit au combat et remporte la victoire; mais terrassé par la fatigue, il doit aussitôt s'aliter [1]. Le surmenage est la cause principale de la maladie qui emporta le césar Nicéphore Bryenne, dont les intestins sont tuméfiés [2].

Anne insiste tout particulièrement sur le mal de son père, d'abord un simple mal de jambe, qui n'est ni la goutte ni une affection héréditaire, mais dont l'origine remonte à un accident survenu dans une partie de polo : la chute malencontreuse de Tatikios sur le basileus a provoqué une douleur très vive dans toute la jambe du souverain, en particulier à la rotule. Désormais Alexis souffrit de rhumatismes aigus [3], entretenus par le surmenage auquel il se condamnait; au moment des Croisades, par exemple, ils ne l'empêchèrent point de partir en campagne, fût-ce monté sur un char [4]. Parfois les souffrances devinrent si intolérables qu'il fallut surseoir à des expéditions au moment de se mettre en route, malgré les sarcasmes de l'ennemi qui voyait là une reculade [5], ou les réflexions malveillantes de l'entourage, comme nous l'avons signalé plus haut [6]. Finalement les crises devinrent chroniques, et la mort parut imminente.

L'empereur jusque-là n'avait pas usé de remèdes et se contentait de lutter contre son mal, en s'adonnant aux exercices physiques aussi longtemps que possible, ou en recourant à des frictions que sa femme faisait très habilement [7]. Le docteur Kalliklès proposa des purgatifs pour évacuer les humeurs qui remontaient des extrémités aux épaules, mais ses confrères s'y opposèrent absolument. Après un mieux passager, l'empereur fut tellement oppressé qu'il ne respirait plus que difficilement, avec de très grandes souffrances. Les médecins consultés se virent impuissants à diagnostiquer la cause exacte du mal. Alexis suffoquait au point de

1. VII 9, 6-7; 10, 1. — 2. Intr. 3, 4. — 3. XIV 2, 12; 4. — 4. XIV 5, 2. — 5. XV 1, 1-2. — 6. Cf. p. cxii. — 7. XII 3, 4.

ne pas pouvoir dormir : on recourut en vain à une saignée ; une potion au poivre, après un mieux de deux ou trois jours, ne fit qu'aggraver l'état du patient qui n'arriva plus à se nourrir. On tenta de faciliter la respiration en inventant un mouvement artificiel et en promenant l'empereur dans son lit ; on essaya de le transporter dans des appartements mieux aérés : tout fut inutile. Le corps et les membres enflèrent, la fièvre survint, les cautères ne produisirent aucun résultat. Les organes internes se tuméfièrent l'un après l'autre : les gencives, la langue, le palais, la gorge. Les aliments liquides, préparés soigneusement par sa fille Anne elle-même, ne passaient qu'à grand' peine ; il fallut bientôt se contenter d'eau fraîche, présentée dans un gobelet, dans lequel il buvait plus facilement que dans une coupe. Puis ce fut la fin : les syncopes répétées, le ralentissement du pouls, le dernier soupir [1].

Les médecins les plus fameux avaient été appelés auprès de la couche impériale [2], entre autres Nicolas Kalliklès qui a toute l'admiration d'Anne [3], Michel Pantechnès [4], Michel l'Eunuque [5]. L'impératrice et ses filles s'étaient prodiguées avec un dévouement inlassable ; la basilissa surtout, depuis la première apparition du mal, s'était constituée l'infirmière dévouée de son mari qui la voulait toujours près de lui, même au camp, pour être soigné par elle [6].

Les mœurs. Il semble que dans la société byzantine sous le règne d'Alexis, aussi bien que dans certains milieux d'Occident, la moralité soit en souffrance à cause d'un recours fréquent aux ruses et aux stratagèmes. Nous avons parlé de cette déloyauté à propos des guerres ou de la diplomatie ; mais dans leur vie privée aussi, Byzantins et Normands sont en fait d'habileté de dignes émules. Anne, à propos de son père, rapporte le plus naturellement du monde bien des artifices ou des combinaisons qui nous choquent : elle y voit seulement un grand

1. XV 11. — 2. XV 11, 5 et 10. — 3. XV 11, 2-3 ; et 13. — 4. XV 11, 3 et 13. — 5. XV 11, 13. — 6. XII 3, 4 ; XIV 5, 1 ; XV 11.

art politique et beaucoup de finesse. Identique était le jugement de ses contemporains, et nous avons ici affaire à la mentalité d'un peuple.

Alexis Comnène organise sa révolte et mobilise l'armée, sous les yeux même de l'empereur Botaniatès, apparemment pour marcher contre les Turcs [1] ; il prend littéralement au piège les Manichéens déserteurs, en les convoquant sous un prétexte quelconque, et en les incarcérant par petits groupes [2]. Il gagne à sa cause Siaous, l'ambassadeur du sultan, le fait même baptiser, puis se sert de cet homme, qui est muni d'ordres pour les commandants de place turcs, afin de reprendre sans coup férir toutes ces villes [3] ; il feint de vouloir, lui et son frère, passer au culte des Bogomiles, pour délier la langue de l'hérésiarque Basile, tandis que tout un tribunal est caché derrière une tenture et enregistre les aveux du malheureux [4]. Incapable de distinguer les vrais hérétiques des faux, il imagine de les brûler tous, mais les faux, qui étaient de bons Chrétiens, sur un bûcher surmonté d'une croix, les Bogomiles sur un autre sans croix : les inculpés ont le choix. Ceux-ci n'ayant plus rien à perdre, découvrent leur jeu et vont franchement choisir la mort sur le bûcher qui représente leurs convictions. Le basileus satisfait surseoit aussitôt à l'exécution [5].

Anne Dalassène joue successivement un précepteur, un gardien de l'oratoire Saint-Nicolas, et un officier de l'empereur [6]. Manganès, le secrétaire d'Alexis, invente mille prétextes pour différer la remise d'un chrysobulle que l'empereur lui a ordonné de rédiger pour Mélissène : étincelle qui a brûlé une première rédaction, encrier perdu, etc. [7]. Georges Paléologue simule l'amitié avec un spathaire impérial, qui a mission de faire exécuter un ordre de mobilisation porté à la flotte au préjudice d'Alexis, et une fois sur son navire, il harangue les matelots, les gagne au parti du nouvel empereur, tandis qu'il envoie enchaîné à fond de cale l'officier trop crédule [8].

1. II 4, 2-3. — 2. VI 2. — 3. VI 9, 4-6. — 4. XV 8, 4-6. Cf. p. CL. — 5. XV 9, 3-5. — 6. II 5, 2-5. — 7. II 8, 4 ; 10, 1. — 8. II 11, 2-3.

Pour convaincre le basileus des projets d'évasion de Grégoire Gabras, des serviteurs d'Alexis persuadent au jeune homme qu'ils l'aideront dans sa fuite, s'il leur apporte la relique de la sainte Lance, afin de pouvoir engager sur elle leur serment. Quand il a dérobé l'objet précieux, aussitôt on court le dénoncer à l'empereur, qui cette fois se rend à l'évidence [1]. Boutoumitès ment impudemment au roi Baudoin sur le compte d'Alexis, mais le Latin n'est pas dupe, car il est déjà renseigné, et l'ambassadeur byzantin n'a pas le beau rôle [2].

Robert Guiscard et Bohémond d'ailleurs sont aussi habiles que les Grecs, Anne Comnène note plus d'un de leurs stratagèmes; il suffit, au sujet du premier, de rappeler ses tractations avec Mascabelle, fort romancées dans l'Alexiade [3], avec Rector, qui se fait passer pour le basileus Michel VII [4], avec Alexis, alors grand domestique, qu'il tâche d'acheter par l'ambassadeur Raoul [5]. Quant à Bohémond, ses ruses sont assez connues, quand il lui faut par exemple s'emparer seul d'Antioche ou éloigner du camp latin Tatikios, le représentant du basileus [6], rentrer en Italie en feignant d'être mort et déjà en décomposition [7], ou dresser toute l'Italie contre Constantinople en exhibant quelques prisonniers scythes, saisis parmi les auxiliaires byzantins [8].

Anne Comnène décrit les Turcs sans la moindre sympathie. Tzachas, qui a l'impudence de prétendre à l'empire et de s'arroger le titre de basileus, est un barbare sans foi : malgré le traité qui le lui défend, il veut emmener de Mitylène, au moment de l'évacuer, les femmes et les enfants [9]. Ses congénères ne valent pas mieux : ils sont déchaînés après avoir bu [10], avides de sang et de massacre : il suffit de relire dans l'Alexiade la mort violente de Soliman [11], du sultan Malek Shah [12], d'Abou'l Kasim [13]. Ils s'adonnent à l'ivresse,

1. VIII 9, 6-7. — 2. XIV 2, 12. — 3. I 11, 5-8. — 4. I 15, 3-6. — 5. I 15, 2. — 6. XI 4, 2-5. — 7. XI 12. — 8. XII 8, 4-5. — 9. IX 1, 8-9. — 10. IX 3, 3-4. — 11. VI 9, 3. — 12. VI 12, 5-6. — 13. VI 12, 2-3.

aux orgies, et aux bouffonneries [1]. Les Scythes et les Comans nous sont représentés comme plus sauvages encore [2].

Aussi ne faut-il pas s'étonner après cela de la férocité de tous ces peuples quand ils font la guerre. Les Grecs eux-mêmes plantent les têtes des vaincus au bout de leurs piques [3], massacrent impitoyablement leurs prisonniers, qu'ils soient Turcs [4], Scythes [5] ou Pisans [6]. Ils tuent d'un seul coup dix mille Smyrniotes parce que le gouverneur byzantin a été victime d'un assassinat [7]; ils vont jusqu'à jeter les enfants nouveau-nés de leurs ennemis dans des marmites d'eau bouillante quand ils rentrent victorieux dans des places reprises aux Musulmans [8] et, pour convaincre les émirs turcs de la prise de Nicée, ils exhibent devant eux la femme du sultan, capturée dans cette ville [9]. Les Croisés en font autant [10], et les Turcs répondent par des procédés analogues, en lançant dans le camp adverse, avec des catapultes, les têtes coupées de leurs prisonniers [11].

Les femmes normandes elles-mêmes nous apparaissent comme des guerrières, moins que les femmes scythes pourtant [12]. Sichelgaïte, l'épouse de Robert Guiscard, bien qu'elle se fût opposée par sentiment chrétien à la guerre injuste de son mari contre les Grecs, le jour où elle se laissa prendre également à la fable du faux Michel VII, s'arma comme un soldat, prit part à la lutte, et même ramena au combat les Normands qui fuyaient, en les interpellant vigoureusement et en s'élançant à leur poursuite, munie d'une lance [13]. La mère de Tancrède défendit victorieusement la place d'Otrante contre l'amiral grec Contostéphanos qui n'échappa qu'avec peine, en laissant des prisonniers aux mains des ennemis [14].

Tout autres sont les femmes byzantines : celles qui défilent dans l'Alexiade sont une élite, ornées de tous les charmes et

1. XV 1, 2-3. — 2. X 2, 4; X 4, 4. — 3. VIII 1, 5; 2, 1. — 4. IX 1, 8. — 5. VIII 6, 1-2. — 6. XI 10, 5. — 7. XI 5, 4. — 8. XIV 1, 4. — 9. XI 5, 2. — 10. vg. XI 1, 5. — 11. XIV 2, 11. — 12. VII 6, 6. — 13. I 12, 8; 15, 1; IV 6, 5. — 14. XII 8, 2-4.

de toutes les vertus, une Irène, une Marie d'Alanie, une Anne Dalassène, une Anne Comnène elle-même. Elles sont aussi très humaines : profondément maternelles avec les nuances de leur caractère [1], très attachées à leurs maris au point de vouloir partager leur pénitence publique [2], énergiques comme en témoigne leur attitude durant la révolte des Comnènes [3]. Marie de Bulgarie, dont la beauté est connue à la cour, sait mener rondement son gendre Georges Paléologue et lui faire exécuter ce qu'elle veut [4]; elle a vite fait également de se concilier les gardiens de sa prison par ses libéralités et d'obtenir d'eux toutes les nouvelles qu'elle souhaite [5]. Ces femmes savent aller à cheval, suivant les usages du temps [6]. L'Alexiade fait encore allusion à la poltronnerie féminine en général [7], et à l'indiscrétion de la nourrice, comme de l'épouse, de Saïssa : celui-ci, qui n'a pas été aveuglé alors que le bourreau pensait l'avoir fait, a eu le tort de s'en ouvrir aux femmes; des bavardages colportent la nouvelle, attirent l'attention du tyran, et causent la mort de l'ancien sultan, aussitôt étranglé [8].

L'enfance n'intéresse pas Anne Comnène [9]. Pourtant elle en a décrit quelques traits fort naturels : c'est par exemple la spontanéité du petit-fils du césar Jean Doukas [10], ou l'esprit chagrin d'un Grégoire Gabras qu'on sépare violemment de son père et qui n'a qu'une pensée, rejoindre celui-ci à tout prix [11]. Les garçons, dans les familles nobles, ont des précepteurs à qui l'on abandonne pratiquement toute l'éducation : ainsi le jeune Botaniatès [12], le jeune Gabras [13]. Cependant Alexis se charge d'initier lui-même au métier militaire ce dernier, qu'il songe sérieusement à fiancer à l'une de ses filles, et de former son caractère, mais sans grand succès, car cet adolescent est aigri [14]. Aussi l'envoie-t-il finalement dans une forteresse pour y expier une évasion manquée [15]. Généralement le basileus est plus compa-

1. III 1-2; 6, 4-5. — 2. III 5, 5. — 3. II 5. — 4. II 6, 2-3. — 5. II 5, 9. — 6. II 5, 1. — 7. XV 2, 2. — 8. XV 6, 10. — 9. Intr. 3, 2. — 10. II 6, 4. — 11. VIII 9, 7. — 12. II 5, 1-3. — 13. VIII 9, 4 et 6. — 14. VIII 9, 6. — 15. VIII 9, 7.

tissant, et il veut que les enfants orphelins, ramenés d'Asie-Mineure et soustraits aux Turcs, soient élevés, non pas en esclaves, mais en hommes libres; aussi ordonne-t-il qu'on les mette dans l'orphanotrophion, ou qu'on les confie soit à des higoumènes de monastères, soit à des familles sûres[1]. Il y avait en effet dans l'orphanotrophion une partie réservée aux orphelins de toute nationalité, Scythes, Grecs, Latins. Un maître était chargé de les instruire, et Alexis s'intéressait beaucoup à cette institution populaire[2].

Le peuple de son côté est très favorable au basileus Alexis : dès l'origine de la révolte, il est pour ce jeune et brillant général en qui il voit un sauveur, et s'il le chansonne joyeusement comme tous les hommes célèbres[3], dans la suite, il ne cesse de l'acclamer après ses victoires, en rendant grâce à Dieu[4]. Ce n'est pas qu'il n'ait ses moments de panique ou de folie : mais Alexis le subjugue par la maîtrise de soi et son éloquence[5].

7. — La Religion et les Idées[6].

Sans doute à voir si souvent mentionnés les personnages ou les légendes *mythologiques,* nous nous familiarisons de nouveau avec les âges de la Grèce antique. Anne nous rappelle le souvenir d'Orphée qui, par ses chants, ébranlait les forêts, les rochers, les créatures inanimées ; du joueur de flûte Timothée qui, en modulant « l'Orthion » devant Alexandre, le faisait courir aux armes[7] ; d'Hercule et de ses exploits[8]. Successivement les noms et les épisodes suggèrent des tableaux classiques : Typhon et le géant aux cent bras[9], Amphion et Zéthus[10], Arès[11], Niobé[12], l'âge d'or[13], Crésus et Midas[14], Ulysse et Télémaque[15].

1. XV 7, 3. — 2. XV 7, 9. — 3. II 4, 9. — 4. VIII 3, 1 ; XIV 6, 6; 7, 8. — 5. I 2, 4-7; 3, 1-2; X 9, 4. — 6. G. B. 65-88; 288-352. — 7. Intr. 4, 1; IX 5, 1. — 8. I 3, 3; I 9, 6. — 9. I 7, 3. — 10. III 12, 8. — 11. II 10, 2. — 12. XV 11, 23. — 13. I 12, 3. — 14. II 4, 8. — 15. II 11, 6.

Il est intéressant de noter que ces réminiscences sont surtout abondantes au début de l'Alexiade. Dans la suite elles se font plus discrètes et permettent de dégager le véritable esprit qui anime tout l'ouvrage, l'esprit chrétien. Anne Comnène est avant tout une croyante, attachée étroitement à la foi traditionnelle de ses ancêtres. Aussi la *Providence* divine intervient-elle en souveraine, à chaque instant, dans l'histoire d'Alexis et de son gouvernement. C'est elle qui guide les destinées de l'empire [1], qui inspire au basileus ses plus beaux plans et, par le secours de la grâce, permet leur réalisation [2], qui décide quand l'empereur, incertain sur la solution à prendre, recourt au sort après avoir prié [3]. Continuellement elle seconde Alexis : en changeant le cœur de Bryenne au moment où celui-ci, tenant à merci son vainqueur endormi, veut le percer d'une épée [4] ; en l'arrachant merveilleusement des mains des Normands qui vont le capturer [5] ; en le sauvant du poignard de Nicéphore Diogène [6], des embûches [7], des attentats montés par ses envieux [8], du complot des Anémas [9], ou d'Aaron [10]. Aussi l'empereur, persuadé que Dieu veille sur lui, s'en remet-il à la Providence [11].

Il a soin, dans tous ses engagements ou dans toutes ses promesses, d'ajouter : « avec le secours de Dieu » [12], « si Dieu le fait monter sur le trône » [13] ; Dieu est pris à témoin dans les traités [14], sa permission est requise pour que Basile le bogomile puisse tenter des prodiges diaboliques [15] ; c'est Lui qui donne la victoire [16], Lui seul est le dernier espoir lors de la maladie mortelle d'Alexis [17]. Personne n'échappe à sa Providence, même les condamnés dont le sort en fin de compte dépend d'elle [18] ; celle-ci assiste aussi bien Marianos [19], que les Croisés sous Antioche [20] ; elle intervient aussi bien contre Robert Guiscard quand la tempête détruit sa flotte [21], contre

1. XIV 7, 1. — 2. XV 3, 4. — 3. X 2, 5 ; XV 4, 4. — 4. I 6, 9. — 5. IV 7, 1-2 ; 8, 3. — 6. IX 5, 3. — 7. IX 7, 3. — 8. IX 7, 5-6. — 9. XII 6, 1-3. — 10. XIII 5, 1. — 11. XII 4, 5 ; 5, 3. — 12. II 2, 3. — 13. II 4, 7. — 14. XIII 12, 7 et 20. — 15. XV 10, 3. — 16. VIII 1, 4 ; 3, 1 ; 4, 3 ; 5, 3-4. — 17. XV 11, 7 et 9. — 18. XII 6, 9. — 19. X 8, 7. — 20. XI 6, 8. — 21. III 12, 5.

Bohémond dont les projets sont anéantis[1] ; elle punit un Turc pour son impiété[2] et, après avoir humilié les Grecs dans leurs luttes contre les Scythes, elle leur donne enfin la victoire[3]. La personne même du Christ est mentionnée, mais plus rarement ; il y est fait allusion, par exemple lorsque la charité d'Alexis se trouve comparée à celle, toute puissante, de Notre-Seigneur[4].

Quant *au démon,* Anne nous dit que son père le chassait avec un signe de croix au moment des tentations[5]. Nous voyons qu'il « possède » l'âme de Basile le bogomile, « l'archisatrape de Satanaël », et qu'il se venge, en faisant tomber une pluie de cailloux, de cet hérésiarque qui a révélé ses mystères[6] ; c'est encore le démon qui a donné au sultan l'idée d'un projet de mariage avec une fille du basileus, projet si insensé qu'Alexis se moque de la présomption du barbare en disant : « c'est le diable qui lui a mis cela dans la tête[7] ».

Dieu livre subitement au démon un Turc qui a profané un sanctuaire de la Vierge[8] ; le malheureux expie son sacrilège par une mort affreuse. Ce que dit l'Alexiade de la *Vierge Marie,* et surtout l'abondante nomenclature des églises que nous trouvons sous son vocable au cours du récit, suffisent à nous édifier sur la dévotion des Byzantins envers la Mère de Dieu. Alexis lui rend grâce de sa victoire[9] ; il porte comme étendard « l'omophoros » de la Vierge[10], il s'inquiète de ce que le miracle ordinaire des Blachernes n'ait pas eu lieu au moment de son départ contre Bohémond en 1107 et, incapable de dominer son angoisse, quatre jours plus tard il revient à Constantinople. Il entre dans le sanctuaire sans être vu, fait recommencer les rites accoutumés, et sort plein d'espoir, parce que le prodige enfin a été constaté[11]. L'Alexiade nous apprend également qu'à Thessalonique il se produit des guérisons merveilleuses par la myrrhe qui coule

1. XIII 11, 1. — 2. VI 9, 5. — 3. VIII 5, 9. — 4. XV 7, 6. — 5. XIV 4, 8. — 6. XV 8, 3; 8, 7; 10, 3. — 7. VI 12, 4. — 8. VI 9, 5. — 9. XIV 7, 8. — 10. VII 3, 9. — 11. XIII 1, 2.

du tombeau de saint Démétrius, pourvu qu'on s'en approche avec foi[1].

Il est impossible de donner ici une liste de toutes *les églises* énumérées au cours de l'Alexiade, tant elles sont nombreuses. Remarquons seulement au sujet de Saint-Paul, le sanctuaire du grand orphanotrophion, qu'on y trouve un clergé important et nombreux. Une large subvention est accordée pour le luminaire, et les chants sont exécutés par deux chœurs alternants, l'un d'hommes, l'autre de femmes[2]. Les chantres de la Chalcopratia, église dédiée à la Mère de Dieu, sont payés également sur le trésor impérial[3].

De la foi et *de la piété* du monde byzantin, quelques exemples plus saillants trouvent place dans l'Alexiade. Le peuple de Constantinople est vraiment un peuple de théologiens et, quand il apprend que le philosophe hétérodoxe Italos gagne à sa cause le patriarche, il accourt en foule à Sainte-Sophie, prêt à faire un mauvais parti au coupable qui, heureusement pour lui, a pu disparaître et se cacher[4]. Il est fidèle à son Credo, et il donne toutes ses sympathies aux Croisés qui sont des Chrétiens, réservant tout son mépris pour les Turcs qui sont des impies[5]. Des propositions comme celles de la spiritualité de l'âme se glissent même dans des documents officiels, par exemple dans le traité de 1108 entre Alexis et Bohémond[6].

Les manifestations extérieures de la piété sont des plus variées à Byzance. Les empereurs construisent des églises en ex-voto, tel le sanctuaire de Sainte-Thècle, élevé par Isaac Comnène en souvenir d'une préservation providentielle, un jour de tempête où son armée avait été décimée et où lui-même avait failli être écrasé sous un chêne[7]. Le basileus Alexis n'hésite pas à faire une pénitence publique en expiation du sac de Constantinople commis par les troupes victorieuses, et tous ses parents, tous ses compagnons, même les femmes, acceptent généreusement de jeûner, de dormir

1. II 8, 3. — 2. XV 7, 8. — 3. VI 3, 5. — 4. V 9, 6. — 5. X 5, 7. — 6. XIII 12, 6. — 7. III 8, 5 et 10.

sur la terre et d'accomplir d'autres actes de réparation analogues [1]. La fidélité au traité de 1108 entre Grecs et Normands est jurée sur les Évangiles et la sainte Lance [2]. Donner une croix [3], toucher les portes de l'iconostase [4] sont des gages de salut pour ceux qui sont menacés de quelque danger, fût-ce la vindicte impériale. Mais la piété des troupes est particulièrement impressionnante. Avant de livrer le combat du Lébounion, qui décidera de la victoire entre les Scythes et les soldats grecs, on entend soudain, à la nuit tombante, une mélodie sacrée, et un immense cortège de lumières serpente dans le camp ; puis ces lumières se disséminent soudain et s'arrêtent en différents points : les hommes ont fixé à l'extrémité de leurs lances la lampe ou le cierge qu'ils tenaient. Il était près de minuit quand les guerriers prirent un peu de repos pour se préparer au combat du lendemain. Et lorsque les troupes grecques, déjà rangées en bataille, sont prises d'un frisson d'épouvante en voyant l'innombrable armée scythe et ses chariots couverts, une dernière fois elles implorent la pitié de Dieu avant de fondre sur l'ennemi [5].

Quels moyens la basilissa Irène n'a-t-elle pas employés pour toucher le Ciel, au moment où les médecins désespéraient de sauver son mari ! Redoublant de prières, elle fit brûler dans toutes les églises des lumières à profusion et chanter continuellement des hymnes ; elle ordonna des distributions d'argent ; elle poussa tous les moines, ceux qui habitaient les montagnes et les grottes, tous les ermites, à intercéder avec ardeur ; elle envoya de larges aumônes aux malades, aux prisonniers, aux affligés et les invita pareillement à s'unir à ses supplications [6].

Les officiers impériaux, comme l'eunuque Constantin, préfet de la table, s'acquittent au milieu de la nuit, même au camp, des prières d'usage [7], et le peuple rend grâce à Dieu après la victoire [8].

1. III 5, 5. — 2. XIV 1, 1. — 3. II 5, 6-7. — 4. II 5, 6. — 5. VIII 5, 3-5. — 6. XV 11, 9. — 7. XIII 1, 8. — 8. VIII 3, 1.

La piété personnelle des fidèles était alimentée par *la lecture spirituelle.* Anne Comnène rapporte que sa mère Irène arrivait souvent à table avec un livre dans les mains, car elle lisait attentivement les ouvrages des Pères, et surtout ceux de saint Maxime le Confesseur. Un jour que sa fille, toute jeune encore, lui exprimait son effroi et son admiration quand elle voyait une telle passion pour une étude si sublime, Irène lui répondit que de fait elle n'abordait pas ces ouvrages sans une certaine crainte, mais qu'ensuite elle ne pouvait plus s'en arracher. Du reste Anne n'avait qu'à patienter un peu, et elle éprouverait bientôt elle-même pareil sentiment [1]. Les hommes aussi, par exemple le césar Nicéphore Bryenne, étaient très versés dans la connaissance des Livres Saints [2]. Le peuple, lui, avait une grande dévotion pour les lieux de pèlerinage, et il courait en foule aux sanctuaires, comme celui de saint Théodore dans un faubourg de Constantinople [3].

Le résultat d'une ferveur religieuse ainsi entretenue se manifestait dans *la vie vertueuse* d'une Anne Dalassène ou d'une Irène Doukas. Anne Comnène a traité longuement des qualités hors ligne de sa grand'mère qui était naturellement portée à la méditation [4]. L'impératrice Irène a une vertu plus douce et plus aimable. Elle n'aimait pas se produire en public, mais elle préférait la vie d'intérieur, ce qui ne l'empêchait pas de s'adonner aux œuvres de bienfaisance et de charité. Sa modestie et sa pudeur étaient remarquables ; son dévouement envers l'autocrator nous paraît souvent héroïque, car son mari, à plusieurs reprises, est ombrageux, exigeant, presque tyrannique avec elle. Mais elle sait toujours faire face avec un grand courage aux épreuves et aux vicissitudes auxquelles la vie d'une princesse est exposée. La manière de faire l'aumône était chez Irène généreuse et sage ; elle ne serait certes pas désavouée de nos jours. Quand elle partait en campagne avec Alexis, pour ne pas le priver des

1. V 9, 3 ; XII 3, 2. — 2. XIV 8, 9. — 3. VIII 3, 1. — 4. III 8, 4.

soins journaliers qu'exigeait sa pénible maladie, l'impératrice se munissait amplement d'argent. Ensuite à tous les mendiants, à ceux qui étaient revêtus de peaux de bêtes comme à ceux qui étaient sans vêtements, elle donnait libéralement. Une fois dans sa tente, elle voulait qu'on accordât encore à tous les pauvres libre accès auprès d'elle ; car de ceux-là, elle se laissait très facilement voir et entendre. Elle ne donnait pas seulement de l'argent, mais aussi des conseils, et quand elle apercevait des individus de constitution robuste, qui menaient dans la mendicité une vie paresseuse, elle les poussait à chercher du travail et à pourvoir eux-mêmes à leurs besoins [1].

Cependant à Byzance la vie religieuse présente également ses côtés énigmatiques, ou plutôt, la vie religieuse pénètre tellement la vie byzantine qu'elle offre souvent des *aspects bien humains*, tout à l'opposé de l'idéal divin. Anne Dalassène, par exemple, n'a pas une charité assez vivante pour étouffer des sentiments d'hostilité profonde à l'égard des Doukas, et pour échapper aux basses et méchantes intrigues [2] ; elle va jusqu'à faire du chantage auprès du patriarche Kosmas et, comme celui-ci reste incorruptible, elle le remplace par un homme dont l'obéissance lui est tout acquise [3]. Le césar Jean Doukas, bien qu'il soit revêtu de l'habit monastique, ce qui ne préjugeait évidemment pas de sa pureté d'intention, fait preuve de bien peu de scrupules en persuadant à Botaniatès, l'usurpateur, d'épouser Marie d'Alanie, la femme légitime de Michel VII qu'il vient de détrôner et d'enfermer dans un couvent [4].

Il suffit du premier venu, qu'il soit un lettré comme Italos, ou simplement un vagabond comme Nilos, pour jeter le trouble dans la foule byzantine, ébranler ses convictions, et poser les fondements d'une nouvelle hérésie dont les ravages se feront sentir jusque dans le palais impérial [5]. Il est curieux de voir comment les révolutions, les agitations, les

1. XII 3, 2-3 ; 6-9. — 2. III 2, 1-3. — 3. III 2, 7. — 4. III 2, 3. — 5. V 8, 1 ; X 1, 1-4.

complots se déroulent dans un décor de piété et de religion; Anne Dalassène nous en offre un exemple caractéristique au moment où elle favorise l'évasion de ses deux fils révoltés [1].

A cette époque, seuls les esprits supérieurs se sont dégagés de la *superstition*; sur ce point l'Alexiade nous fournit des documents caractéristiques de l'évolution des esprits. Anne nous dit positivement que ni elle ni son père ne croient aux visions, aux songes, aux présages, aux prédictions, à l'astrologie : cela revient comme un refrain, après la narration de tel ou tel événement qui apparaît insolite ou merveilleux à la foule.

La manière même dont Anne traite le sujet prouve qu'elle n'y voit rien de surnaturel ni même de préternaturel. Un jour pourtant son père, en revenant du palais impérial avec son frère Isaac, vit s'avancer à leur rencontre un personnage vêtu comme un prêtre, tête nue, cheveux blancs, barbe touffue ; celui-ci saisit la jambe d'Alexis qui était à cheval et, tirant à lui le cavalier, il lui dit à l'oreille un verset de psaume : « Sois attentif, fais prospérer, et règne pour la vérité, la douceur et la justice, autocrator Alexis ». Alexis interdit, il ne songeait pas alors au trône, voulut rejoindre son interlocuteur, mais celui-ci avait disparu. Isaac n'avait pu entendre le message ; son frère consentit à le lui redire, tout en tenant la scène pour une hallucination ou un leurre; pourtant, il ne pouvait s'empêcher de penser que le vieillard ressemblait fort à saint Jean. Aussi bien, plus tard, Isaac rappelle-t-il cet événement pour décider le grand domestique à accepter la couronne [2]. C'est comme un concours heureux de circonstances à exploiter, qu'Anne Comnène juge cet épisode qu'elle a cru utile de rapporter, puisqu'il a triomphé des hésitations de son père. L'apparition de l'archevêque Léon de Chalcédoine à Georges Paléologue est du même genre : ce pontife présente un cheval au guerrier en détresse, puis disparaît [3]. L'Alexiade rapporte le fait, mais s'avoue incapable de l'expliquer. Ce Léon avait cependant été condamné

1. II 5. — 2. II 7, 4-7. — 3. VII 4, 1.

et exilé pour l'opposition qu'il avait menée contre le gouvernement impérial, voire même pour ses opinions hétérodoxes.

Notre auteur s'arrête davantage sur les *prédictions et l'astrologie* auxquelles elle consacre plusieurs pages. L'occasion lui en est fournie par la mort de Robert Guiscard, à qui un devin avait jadis prédit qu'il mourrait à Jérusalem. Or un jour qu'il était à Céphalonie, brûlant de fièvre, et qu'il voulait de l'eau fraîche, un homme du pays, montrant l'île d'Ithaque, y indiqua une ville en ruines, appelée Jérusalem; là était la source désirée. Mais quand Guiscard entendit le nom de Jérusalem, il ne douta plus que sa fin était proche, et six jours plus tard il mourait[1].

L'Alexiade un peu plus loin rappelle qu'un mathématicien, habile astrologue, du nom de Seth, avait lui aussi, mais à Constantinople, prédit la mort du Normand pour le moment de sa traversée en Illyrie. Il avait même mis par écrit sa prédiction, et l'on ouvrit ce document quand Robert Guiscard eut expiré : tout le monde fut dans l'admiration [2].

Anne Comnène, à cet endroit, donne un bref aperçu de cet art astrologique qu'elle traite de bagatelle[3]. Elle avoue s'en être un peu occupée elle-même, non pas pour l'exercer, « à Dieu ne plaise », mais pour mieux en connaître la futilité et mieux juger ceux qui s'y adonnent. Son père, ajoute-t-elle, était franchement hostile à l'astrologie qui détournait les Chrétiens de leur foi[4]. Pourtant les astrologues étaient nombreux : les plus fameux étaient Seth, Alexandreus et Eleuthère, deux Egyptiens, l'Athénien Katananzès. Alexandreus se servait tantôt de l'astrolabe, tantôt de dés ; il eut une telle vogue parmi la jeunesse que l'empereur, après avoir constaté lui-même combien il répondait juste aux questions, mais craignant qu'il ne troublât les esprits, l'exila tout en subvenant largement à ses besoins. Quant à Katananzès, il fit si souvent des pronostics qui ne se réalisèrent pas, que l'autocrator jugea inutile de le bannir, parce qu'il n'était plus dangereux à cause de ses erreurs[5]. Anne, pour sa part,

1. VI 6, 1-2. — 2. VI 7, 1. — 3. Id. 2. — 4. Id. 3. — 5. VI 7, 5.

refuse catégoriquement de croire que les événements sont nécessités par la révolution des astres [1].

Elle ne croit pas davantage aux *songes*, bien que ses contemporains, et même l'empereur, se laissent influencer par eux. C'est ainsi qu'un soir, près de Larissa, Alexis s'endormit après une journée de fatigue, et crut voir pendant son sommeil l'intérieur de l'église Saint-Démétrius, tandis qu'une voix, partant de l'icône du Saint, disait : « Ne t'afflige pas, ne gémis pas : demain tu seras vainqueur ». Il se réveilla tout joyeux, pria aussitôt le martyr, et lui promit de se rendre en pèlerinage à Thessalonique s'il remportait la victoire [2].

Une autre fois, la population grecque fut terrorisée par l'apparition d'une comète, au moment où Bohémond recommençait les hostilités contre Byzance. L'autocrator n'attachait aucune importance à ces phénomènes, car il était persuadé qu'ils avaient une cause naturelle. Pourtant il fit venir le préfet de Constantinople, Basile, et le consulta sur l'événement. Celui-ci demanda quelque répit et, le soir venu, il se mit en observation près de l'église Saint-Jean. Mais ses calculs l'épuisèrent tellement qu'il s'endormit, et il vit en songe l'apôtre. Alors transporté de joie, il s'imagina qu'il contemplait non pas un rêve, mais la réalité, et il demanda timidement au saint de lui faire connaître ce que l'astre présageait. L'autre répondit qu'il signifiait l'invasion des Gaulois ; son extinction annoncerait la destruction de l'ennemi en ce même endroit [3]. Anne n'en dit pas plus sur l'affaire ; cependant nous avons compris.

Le sultan Saïssa a lui aussi un songe ; mais comme c'est un Turc, il ne peut rêver dans la compagnie des saints, et la scène comporte des souris qui se métamorphosent en lions. Un officier byzantin, à qui le sultan raconta le lendemain son rêve, se chargea de le lui expliquer [4].

Quant aux *présages*, les Grecs en voient partout ; une nuée de sauterelles [5], des chevaux qui hennissent tous ensemble le

1. XIV 7, 1. — 2. V 5, 6. — 3. XII 4, 1-2. — 4. XV 6, 5. X 5, 7-8.

matin d'un combat[1], la tente impériale qui s'abat dans le camp[2], la chute d'une statue sur le Forum de Constantinople[3] sont autant de signes précurseurs d'événements heureux ou malheureux. Mais quand Alexis apprend que l'on chuchote à propos de cette statue, renversée par la tempête, et que l'on y voit l'annonce de sa mort prochaine, il répond tranquillement : « Je ne reconnais qu'un seul Maître de la vie et de la mort, et je refuse absolument de croire que la chute d'une statue fasse mourir[4] ». Son bon sens renforçait sa foi dans la Providence divine.

Anne croit plus facilement aux *prodiges,* et surtout elle admet parfaitement que le démon puisse en être l'auteur, avec la permission de Dieu toutefois ; telle la grêle de pierres qu'une main invisible, mais satanique, lança un soir, vers minuit, sur la cellule de Basile le bogomile, alors que l'air était pur, que les étoiles brillaient et que la lune éclairait. Le gardien qui veillait affirma, avec les serments les plus terribles, qu'il avait entendu le fracas des pierres sur le sol et sur les tuiles, qu'il avait même vu les pierres tomber, sans apercevoir personne qui les lançât. Du reste tout aussitôt la terre avait tremblé et la toiture de la maison en avait gémi. Le brave homme ne pouvait pas mettre en doute l'intervention diabolique[5].

Ceci suffira pour nous permettre de mieux juger la psychologie byzantine, et d'apprécier le bon sens du basileus Alexis et de sa fille qui gardaient une foi sincère, sans tomber dans les exagérations superstitieuses de leurs contemporains. Aussi bien les chefs de l'Eglise de Constantinople ont-ils également des physionomies variées : Anne nous présente trois *patriarches* qu'elle a parfaitement caractérisés psychologiquement. Kosmas est un ascète, détaché du monde, favorisé du don de prophétie ; il conseille à Botaniatès d'abdiquer pour ne pas souiller Constantinople du sang chrétien. Il faut dire encore qu'il est tout dévoué aux Doukas, et l'influence du

1. V 5, 7. — 2. VII 3, 2. — 3. XII 4, 5. — 4. XII 4, 5. — 5. XV 8, 7 ; 10, 3.

césar Jean n'a peut-être pas été étrangère à ses conseils : Anne l'insinue[1]. En tout cas cette intervention est certaine quand il s'agit de mettre en garde le patriarche contre Anne Dalassène, acharnée à se débarrasser d'Irène et des siens. Kosmas se tient donc pour averti, et quand la mère du basileus, alléguant la simplicité et le manque d'esprit pratique du pontife, fait entendre à celui-ci par des tiers qu'il ferait bien d'abdiquer, le saint homme ne se laisse pas abuser par cette rouerie, et il fait le serment de ne pas renoncer à sa charge avant d'avoir couronné Irène impératrice[2]. Peut-être sa présence rappelait-elle à l'empereur de fâcheux souvenirs, puisque c'était Kosmas qui avait présidé le synode chargé de juger Alexis après le sac de la ville[3].

Il fut remplacé par un protégé d'Anne Dalassène, le moine Eustratios Garidas : celui-ci avait fait autrefois à sa bienfaitrice des prédictions sur le pouvoir, et cette dernière, déjà très bien disposée en faveur des moines, fut flattée ; elle témoigna dès lors à Eustratios une confiance croissante, si bien qu'elle songea à le faire monter sur le trône patriarcal[4], et elle y parvint. Mais ce candidat ne se montra pas à la hauteur de son office. Chargé de juger Italos, peu s'en fallut qu'il ne se laissât gagner aux erreurs de cet homme ; une émeute populaire à Sainte-Sophie même empêcha le scandale[5]. Aussi abdiqua-t-il à son tour, et il fut remplacé par le patriarche Nicolas Grammatikos[6]. L'Alexiade est sobre de détails sur ce dernier pontife ; nous savons qu'il assista au procès de Basile le bogomile[7], et qu'il jugea l'hérésiarque digne du bûcher[8].

Ce Basile avait eu grand succès parce qu'il jouait au moine ascète. La *vie monastique* était très respectée en Orient, et nous voyons dans l'Alexiade comment les impératrices Anne Dalassène et Irène entouraient de vénération ceux qui s'y adonnaient[9]. Ses traits essentiels, d'après Anne Comnène, sont le port de l'habit angélique et de la tonsure, le chant du

1. II 12, 5. — 2. III 2, 3 et 7. — 3. III 5, 4. — 4. III 2, 7 ; 4, 4. — 5. V 9, 5-6. — 6. X 2, 5. — 7. XV 8, 6. — 8. XV 10, 1. — 9. III 8, 3 ; XII 3, 2.

chœur, l'abstinence [1], celle-ci rigoureuse : elle était la seule souffrance de l'empereur Nicéphore Botaniatès entré dans un monastère après son abdication [2]. Les figures de moines sont des plus variées, depuis les empereurs détrônés qui ont cherché refuge dans un couvent comme Michel VII ou Nicéphore Botaniatès [3], et les anciens soldats qui finissent une vie orageuse dans le recueillement en écrivant leurs mémoires [4], jusqu'au patriarche Kosmas qui se retire dans un monastère après avoir renoncé à sa charge sur l'invitation impérative d'Anne Dalassène [5], jusqu'aux savants tels qu'Euthyme Zigabène [6] ou aux modèles de vertu, tel Joannice, donné comme compagnon de tente à Alexis jeune homme [7] ; il y a aussi le moine aventurier, non pas tant le césar Jean Doukas qui revêt ou retire ses habits de moine suivant les besoins de sa situation [8], que le fameux imposteur Rector, à la solde de Guiscard, et jouant avec effronterie le rôle de l'empereur Michel VII, pendant que le vrai est alors archevêque d'Ephèse [9]. Les moines rendent des services multiples : ils écrivent et ils servent de compagnons sûrs, nous l'avons vu ; ils sont des médiateurs de paix entre belligérants [10], ils renseignent sur les mouvements des barbares les chefs de troupes, bien que ceux-ci parfois, loin d'en faire cas, les reçoivent fort peu correctement [11] ; ils gardent en dépôt une partie de la fortune mobilière des grands [12]. Les moniales sont non moins considérées : une sœur d'Alexis Comnène, devenue veuve, a pris l'habit monastique [13] ; Alexis lui-même construit un monastère pour des religieuses d'Ibérie qui vivaient dans la misère, de même qu'il pourvoit aux besoins des diaconesses [14].

Nous comprenons mieux le soin vigilant que l'Eglise grecque a mis toujours à défendre la tradition orthodoxe, quand nous savons l'engouement dont bénéficiaient souvent les *novateurs* sur le Bosphore. Un document caractéristique est

1. III 1, 1 ; XII 3, 2. — 2. III 1, 1. — 3. I 12, 6 ; III 1, 1. — 4. XIV 7, 7. — 5. III 4, 4. — 6. XV 9, 1. — 7. I 8, 2. — 8. II 9, 3. — 9. I 12, 6-10. — 10. I 9, 3. — 11. IX 4, 5. — 12. II 6, 3. — 13. X 2, 3. — 14. XV 7, 8.

la « Panoplie dogmatique » ou « Somme » des hérésies, composée par Euthyme Zigabène à la demande d'Alexis Ier [1]. Mais sans recourir à ce répertoire, nous trouvons déjà sur les erreurs théologiques ou philosophiques de l'époque une bonne documentation dans l'Alexiade. L'archevêque Léon de Chalcédoine exagère le culte des images et, malgré la dignité de sa vie et son intimité avec le beau-frère du basileus, Georges Paléologue, il est déposé et exilé [2]. Italos, lui, insulta au contraire les saintes images, et son titre de consul des philosophes, même la faveur du patriarche régnant, ne lui épargnèrent pas l'anathème, car il était tombé encore dans d'autres erreurs théologiques, en particulier à propos de la métempsychose ou des idées, et son influence devenait redoutable [3]. Un certain Nilos troubla davantage peut-être la société byzantine, car il s'insinua jusque dans les premières familles à la faveur de son austérité. Il prétendait interpréter l'Ecriture Sainte, et son ignorance le fit tomber dans des erreurs graves à propos de l'union hypostatique ; aussi fut-il jugé, condamné et anathématisé [4] en compagnie d'un certain Blachernitès, un prêtre qui, pour avoir fréquenté les « Enthousiastes », défendait des opinions impies, ruineuses du bien des consciences [5].

Il y avait dans l'empire une ville qui servait de repaire à tous les hérétiques, c'était Philippopoli [6]. Il se trouvait là des Bogomiles, dont nous parlerons plus loin, des Arméniens, dont la doctrine voisinait avec celle de Nilos [7], des Pauliciens, une fraction détachée de la secte manichéenne [8], ainsi appelés du nom d'un de leurs premiers chefs, Paul et Jean, fils de Callinique, mais surtout des Manichéens proprement dits [9]. C'étaient tous des gens sauvages et cruels [10].

Les *Manichéens* en particulier avaient commencé par prêter leur concours militaire au basileus Alexis, sous le commandement de Xanthas et de Kouléon [11], mais ils avaient fui au moment du danger, sans consentir à rallier ensuite les éten-

1. XV 9, 1. — 2. V 2, 4-6 ; VII 4, 1. — 3. V 9. — 4. X 1, 1-3. — 5. X 1, 6. — 6. XIV 8, 3 et 7. — 7. X 1, 4. — 8. VI 2, 1. — 9. XIV 8, 3 et 7. — 10. XIV 8, 5. — 11. IV 4, 3.

tards impériaux [1] ; aussi furent-ils sérieusement châtiés quand l'empereur fut définitivement victorieux des Normands [2]. La répression même causa un nouveau soulèvement, dirigé par Traulos qui s'allia aux Petchenègues [3], et les Manichéens devinrent pour Byzance des adversaires non seulement religieux, mais politiques [4]. Alexis Comnène s'en prit à eux de ce double point de vue : il les vainquit et les évangélisa. Anne parle de mille et dix mille conversions. Toujours est-il que le fameux Kouléon se laissa baptiser, tandis que les irréductibles furent jetés en prison « et y moururent dans leurs péchés » [5]. L'Alexiade n'insiste pas sur l'hérésie des Manichéens qu'elle qualifie d'impie et d'absurde ; elle se contente de renvoyer à la réfutation du double principe, faite par Porphyre, tout en indiquant sommairement ce qui est à reprendre dans la position du philosophe païen [6].

Anne Comnène glisse à peu près de la même manière sur l'hérésie des *Bogomiles*, sorte d'amalgame, nous dit-elle, de l'hérésie des Manichéens, qu'on peut appeler aussi Pauliciens, avec l'infamie des Massaliens [7]. Ces Bogomiles jouaient à la vertu, car ils cachaient leur perversité sous le manteau et le capuchon ; c'était une race ténébreuse, qui se tenait dans les trous comme des serpents, et qu'Alexis arriva à tirer à la lumière, à la suite de leur chef Basile. Ces gens méprisaient la théologie orthodoxe, décriaient l'administration ecclésiastique, appelaient les églises des temples du démon, et tournaient grossièrement en dérision la consécration du pain et du vin à la Messe [8]. Ils étaient de plus persuadés qu'ils pouvaient endurer sans souffrir toute espèce de supplices, car les anges devaient les sauver même du bûcher [9].

La pudeur empêche Anne d'approfondir cette hérésie, et elle renvoie ses lecteurs à la « Panoplie dogmatique » d'Euthyme Zigabène [10]. Le mal causé par là était profond, et bien des gens, même dans les milieux les plus distingués, en étaient infestés. Aussi l'empereur Alexis n'hésita pas à

1. V 3, 2. — 2. VI 2. — 3. VI 4. — 4. VI 14, 2. — 5. XIV 9, 3-5. — 6. XIV 8, 4. — 7. XV 8, 1. — 8. XV 8, 5. — 9. XV 8, 6. — 10. XV 9, 1.

condamner au bûcher d'un seul coup Basile et sa séquelle [1]. Ce ne fut d'abord qu'une menace : tous ceux qui se rétractèrent furent aussitôt délivrés. Quant aux autres, ils furent seulement incarcérés et moururent en prison, abondamment pourvus de tout [2].

Mais devant l'impénitence de l'hérésiarque, l'empereur et le synode, présidé par le patriarche Nicolas, jugèrent qu'il était dangereux de ménager plus longtemps Basile. On éleva un grand bûcher sur l'hippodrome et, de l'autre côté, on planta une croix : jusqu'au bout, on laissa au condamné la possibilité de se sauver. Ce fut en vain, et il périt dans les flammes. La description de ce supplice est une des scènes les plus dramatiques de l'Alexiade [3]. Combien de Turcs et de Manichéens reçurent sans doute le baptême uniquement pour échapper aux supplices ou aux mauvais traitements qu'ils redoutaient de la part d'Alexis [4].

Mais ce prince très orthodoxe fut-il lui-même toujours très respectueux de l'Eglise ? La question peut se poser en lisant sa vie, alors même que sa fille a pris un soin scrupuleux de justifier sa mémoire. Il s'agit de la *confiscation de certains biens ecclésiastiques*, saisis sur l'ordre formel du basileus. En bref, quand le trésor fut épuisé, quand les Comnènes et les Doukas eurent envoyé à la monnaie impériale tout ce qu'ils pouvaient prélever sur leur fortune, comme le basileus était toujours à court d'argent pour lever de nouvelles troupes et garder ses alliés contre Guiscard, à bout d'expédients, on recourut aux anciens canons sur l'aliénation des biens ecclésiastiques, aliénation permise en particulier quand il s'agissait de racheter des Chrétiens prisonniers avec des objets jadis consacrés au culte, présentement hors d'usage.

Le sébastocrator Isaac, le frère d'Alexis, convoqua le synode et, le mettant au courant de la mesure décrétée, rallia la majorité des suffrages. Mais il se heurta à l'opposition de Métaxas, et surtout de Léon, archevêque de Chalcédoine.

1. XV 9, 3. — 2. XV 9, 4-5. — 3. XV 10, 1-4. — 4. VI 9, 4-5; 13, 4; XIV 8, 9.

Celui-ci défendit sa position avec une violence de langage qui blessa profondément l'empereur et son frère ; pour se débarrasser de ce fâcheux, qui traitait de flatteurs ses collègues soumis, et qui avait groupé autour de lui des partisans, on lui fit un procès d'hérésie sur des paroles qu'il avait prononcées sans assez de mesure, et on le condamna pour des erreurs concernant le culte à rendre aux saintes images [1].

Mais les ennemis d'Alexis ne désarmèrent pas pour autant, et ils profitèrent de cette saisie des biens ecclésiastiques pour monter une cabale contre l'empereur. Lui, qui avait bien l'intention de restituer aux différents sanctuaires ce qui leur avait été seulement emprunté pour le temps de la guerre, résolut de se justifier en public, devant le sénat, l'armée et le clergé. On lut, devant les défenseurs des monastères, l'inventaire des objets sacrés, tels que les plaques d'or et d'argent qui revêtaient les portes de la Chalcopratia [2], les ornements de même métal qui se trouvaient sur le cercueil de l'impératrice Zoé [3]. Là dessus, Alexis reconnut les faits, mais, dans un plaidoyer habile, il représenta à sa décharge la situation désespérée de l'empire, rappela les exemples fameux de Périclès et de David, comme les cas d'exception prévus par les lois canoniques, puis de nouveau il se condamna et alloua officiellement de larges subventions aux édifices spoliés. Après quoi cette affaire fut enterrée [4].

C'est le lieu de signaler une assemblée que nous trouvons souvent mentionnée dans l'Alexiade, le *synode ecclésiastique*, différent du concile [5]. Il s'agit d'une assemblée d'évêques, présidée par le patriarche [6]. Nous voyons le synode mentionné dans des réunions plénières auxquelles prennent part aussi le sénat, l'armée, les higoumènes des monastères. Maintes fois l'empereur a recours à lui : c'est lui qui juge Alexis et lui impose une pénitence à cause du sac de Constantinople par les troupes des Comnènes [7] ; c'est lui qui autorise la saisie de certains biens d'Eglise [8] et qui justifie

1. V 2. — 2. VI 3, 2. — 3. VI 3, 3. — 4. VI 3, 4-5. — 5. vg. I 13, 4. — 6. X 1, 5 ; XV 8, 6. — 7. III 5, 4-5. — 8. V 2, 3.

ensuite le basileus quand on l'incrimine à ce sujet [1] ; c'est lui qui est appelé à juger des procès d'hérésie comme nous l'avons vu à propos d'Italos, de Nilos et des Bogomiles [2]. Mais, si nous en croyons Anne Comnène, chaque fois que le synode se réunit au temps d'Alexis, c'est toujours sur l'ordre ou l'initiative de l'empereur.

Il nous reste à dire un mot de la *philosophie* dans l'Alexiade. En rapportant le procès d'Italos, Anne nous parle de ce personnage bizarre, pour qui elle n'éprouve pas la moindre sympathie, car il s'agit d'un Italien venu à Constantinople. Non seulement sa prononciation et son langage étaient défectueux, mais son enseignement et son influence étaient pernicieux. Disciple de Psellos, il se posa bientôt en rival jaloux de son maître ; protégé de Michel VII, sans toutefois arriver à supplanter Psellos, il abusa de la faveur impériale pour trahir l'empire. Réfugié à Rome, il obtint son pardon, revint à Constantinople, et bientôt succéda comme « consul des philosophes » à Psellos qui embrassait la vie monastique : Anne ne nous dit pas si c'est avant ou après la révolution de Botaniatès ; chargé de former la jeunesse, il est un maître d'indiscipline et de grossièreté. Cependant l'Alexiade ne nie pas son talent dialectique, ni la connaissance approfondie qu'il a de Proclos, de Platon, de Porphyre et de Jamblique, surtout d'Aristote. Mais ce n'est qu'un barbare latin, incapable de se maîtriser dans la discussion, et allant jusqu'à user d'injures, même de voies de fait, à l'égard de ses antagonistes. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il soit tombé dans de graves erreurs sur les idées et la métempsychose ; nous avons dit précédemment sa condamnation par le synode [3]. A la fin de son ouvrage, Anne parlera d'Eustratios, évêque de Nicée, comme d'un homme versé dans toutes les sciences, plus fort en dialectique que ceux qui fréquentaient le Portique ou l'Académie [4].

Mais y a-t-il lieu de parler de la *philosophie même d'Anne*

1. VI 3, 2. — 2. Cf. p. CXLVIII-CXLIX. — 3. V 8, 3-6 ; 9, 1-5. — 4. XIV 8, 9.

Comnène ? Oui, si l'on veut, au sens large du mot ; car nous relevons au cours de son récit un certain nombre de considérations morales sur la guerre, les grands hommes, l'instabilité de tout ce qui est dans le temps, la douleur, considérations qui ne manquent pas d'originalité.

Anne Comnène blâme les hommes au pouvoir qui, lorsque le monde est en paix, excitent leurs voisins à faire la *guerre* ; car la *paix* est le but de toute guerre, et préférer la guerre quand on peut choisir la paix, c'est se conduire en insensé et en démagogue. Aussi bien, continue-t-elle, son père chercha-t-il toujours à maintenir la paix par tous les moyens, et il passa des nuits à réfléchir sur la manière de la restaurer [1] ; du reste un bon général n'est pas celui qui cherche à remporter la victoire toujours en tirant son épée : c'est celui qui sait profiter des circonstances, mener habilement les choses et traiter opportunément, comme le fit si bien Alexis [2]. En effet, c'est être courageux que de remporter une victoire due à la sagesse, et c'est être téméraire que d'être énergique sans jugement, car, en cas de guerre, on est courageux seulement contre ceux que l'on peut vaincre, mais on est téméraire contre ceux dont on ne peut venir à bout. Dans ce dernier cas, il faut conduire les hostilités d'une autre manière, et essayer de triompher sans combattre. La première vertu d'un général est de remporter une victoire sans danger, sinon le succès est acheté si chèrement qu'il en devient odieux. Le basileus Alexis a su réduire ses adversaires en recourant tantôt aux armes, tantôt à la diplomatie ou à la ruse, selon les occasions : c'est ce qui fait son grand mérite [3].

Le *héros*, pour Anne, est celui qui sait mourir noblement [4], qui est ferme de caractère et exécute ce qu'il a décidé en méprisant les contingences extérieures [5], qui se montre libéral, c'est-à-dire toujours prêt à donner dans la mesure où il a, car la libéralité ne s'évalue pas d'après la donation matérielle,

1. XII 5, 2. — 2. XIII 4, 3. — 3. III 4, 3; XV 3, 2-3. — 4. II 4, 6. — 5. II 9, 3.

mais d'après l'intention[1]. Sans doute, les qualités physiques et les dons extérieurs sont secondaires, mais ils ont leur prix[2], par exemple, pour s'imposer aux foules qui sont avant tout séduites par là[3]. Ainsi doté, un tempérament puissant est incapable d'obéir, fût-il même de basse extraction comme un Robert Guiscard[4]. L'esclave, lui, est l'ennemi de tout ce qui lui est supérieur, donc l'ennemi de ses maîtres, et il est également affreusement méchant à l'égard de ses compagnons d'infortune[5]. C'est un fait que les gens de basse extraction aiment à jouer le personnage de ceux qui sont grands[6].

Ce n'est pas être héroïque, mais tout simplement présomptueux, que de s'entêter aveuglément devant l'impossible[7] : fuir dans ce cas, surtout lorsqu'on est le chef, n'est pas une lâcheté, car tant que le général est vivant, il reste l'espoir de recommencer un combat et de vaincre ; lui mort, c'est le désastre irrémédiable pour le pays[8].

Les hommes et les choses sont tellement changeants. Anne, avec sa longue expérience, parfois bien douloureuse, ne peut s'empêcher de commencer son livre en notant que « le temps, qui coule irrésistiblement et d'un mouvement ininterrompu, entraîne et emporte avec lui tout ce qui devient, pour l'engloutir dans un abîme d'oubli »,... et comme le dit un tragique « il fait naître ce qui est encore caché, et ce qui a paru à la lumière, il le voile[9] ». Au fond, c'est Dieu qui se plaît à déjouer les plans des humains[10], et voilà la vraie raison de l'instabilité : la Fortune élève la condition de l'homme quand elle veut lui sourire, elle le ceint du diadème impérial et empourpre ses sandales ; puis quand elle fronce les sourcils, au lieu de pourpre et de couronne, elle le revêt de noires défroques : allusion à Botaniatès qui passe du palais impérial dans un monastère[11].

Les jugements humains sont si versatiles : cet homme que

1. II 4, 8. — 2. III 10, 6. — 3. I 7, 2. — 4. I 10, 4. — 5. II 4, 4. — 6. I 12, 7. — 7. V 4, 7. — 8. VII 3, 10. — 9. Intr. I, 1. — 10. IX 7, 3. — 11. III 1, 1.

l'on comble de louanges aujourd'hui, que l'on escorte et que l'on honore, on le traitera de la manière exactement opposée dès qu'on verra changer la fortune de sa vie [1]. Tout le monde flatte celui qui occupe le trône, et personne ne se soucie de donner la moindre marque d'adulation à celui qui n'est plus [2]. Bien souvent nous jugeons d'après nos sympathies ou nos antipathies, et voilà pourquoi il y a tant d'avis différents sur un même sujet [3]. Bien souvent aussi l'intérêt nous guide : après la chasse, on se moque de l'appât [4]. Mais ces hommes qui changent continuellement de couleur avec les changements de gouvernement, sont tous des gens nuisibles au bien public [5].

Ces quelques exemples suffisent pour nous permettre d'apprécier la philosophie morale d'Anne Comnène. On sent qu'elle a été souvent aux prises avec la souffrance et qu'elle a payé chèrement son expérience : elle-même estime que toutes ses épreuves ont suffisamment purifié son âme [6], et la douleur l'a tellement saisie un jour, qu'elle assure avoir cette fois méprisé la philosophie : son père se mourait [7]. Mais ce fut un éclair, et la conscience si délicate de la princesse chrétienne se trahit dans ces lignes de l'Alexiade : le fait de n'avoir jamais failli conduit parfois à un fol orgueil, tandis que le pécheur, s'il est pieux, sent son âme envahie par la crainte de Dieu, cela d'autant plus qu'il a entrepris de grandes choses et qu'il est haut placé ; car il redoute d'être pour Dieu un objet de colère en agissant avec insolence ou présomption, et de perdre peut-être tous ses biens en étant précipité du trône. Que sont alors les dignités et les richesses quand on est envahi par de tels sentiments [8] ?

Terminons par cette description de la bienséance, qu'Anne Comnène a si bien étudiée : ni retenue sauvage et rigide, ni laisser-aller sans frein, mais alliance de la bonté avec la dignité morale [9].

1. IX 9, 5. — 2. XIV 7, 5. — 3. III 1, 4. — 4. I 15, 6. — 5. I, 16, 7. — 6. XV 11, 24. — 7. XV 11, 15. — 8. III 5, 1-2. — 9. III 8, 3.

8. — Les Chrétiens grecs et latins[1].

La communauté de foi favorise les bons rapports entre Grecs et Latins. A la fin du xi[e] siècle, il est courant que des moines grecs viennent à Rome, en pèlerinage, vénérer les sanctuaires des princes des apôtres, Pierre et Paul, patrons de la ville[2].

Le chrysobulle de mai 1082, délivré par le basileus Alexis I[er] en faveur de Venise, honore le patriarche de la cité alliée du titre d'hypertimos avec la pension correspondante à cette dignité, ordonne de verser chaque année sur le trésor impérial à toutes les églises de Venise une forte somme d'or, et fait tributaires de Saint-Marc tous les boutiquiers amalfitains de Constantinople[3].

Le sentiment populaire dans l'empire byzantin est favorable aux Croisés, parce que ceux-ci sont de la même religion. Après l'éloge de la générosité des masses qui partaient à Jérusalem pour délivrer la ville sainte, Anne remarque que ce grand mouvement avait été précédé de sauterelles qui épargnaient les moissons, mais qui ravageaient terriblement les vignes. C'était le présage, on l'admettait communément parmi les Byzantins, que les Francs n'inquiéteraient pas les Grecs, mais seraient terribles aux Musulmans, car le froment symbolisait les Chrétiens, et le vin leurs ennemis[4].

Même après les trahisons répétées de Bohémond, Alexis ne fait pas la moindre réserve sur le christianisme de son adversaire, quand en 1108 celui-ci a engagé des pourparlers de paix. « Si la divine loi de l'Évangile, répond-il, ne commandait pas aux Chrétiens de toujours se pardonner les uns aux autres, je n'aurais pas prêté l'oreille à tes propositions[5]. » Du reste une des raisons pour lesquelles l'em-

1. G. B. 307-314. — 2. I 12, 8. — 3. VI 5, 10. — 4. X 5, 7. — 5. XIII 8, 7.

pereur Alexis I[er] avait aidé les Croisés est nettement indiquée par Anne : c'étaient des Chrétiens [1].

Nous trouvons également dans l'Alexiade l'indication de sentiments analogues de la part des Latins. L'entourage de Robert Guiscard et la propre femme de celui-ci, Sichelgaïte, l'empêchent tout d'abord de partir en guerre contre l'empire byzantin, parce que ce serait faire une guerre injuste, et, qui plus est, dirigée contre les Chrétiens [2]. Après avoir repris Nicée aux Turcs, les Croisés demandent à Boutoumitès, le gouverneur impérial nommé par Alexis, de pouvoir entrer dans la ville pour y visiter les sanctuaires et pour y prier [3].

Mais le caractère des Orientaux et des Occidentaux est si différent que des froissements et des heurts suivent nécessairement.

Anne Comnène n'aime pas le clergé latin qui lui apparaît comme une puissance politique et militaire. Elle signale que la diplomatie impériale, lors de ses luttes contre Robert Guiscard, a dû se préoccuper du pape, de l'archevêque de Capoue, aussi bien que du duc de Longobardie et des chefs d'Occident [4]. L'évêque de Bari a un agent qui le représente dans l'armée normande d'occupation en train de bloquer Dyrrachium [5]. Des évêques latins commandent des armées [6]. L'évêque de Pise, décidé par les Croisés à se joindre à eux, gagne deux autres évêques, et part retrouver les Francs avec une flotte importante. C'est lui qui est rendu responsable, dans l'Alexiade, des pillages commis en cours de route par cette expédition [7]. Parmi les signataires du traité de 1108, conclu entre Alexis et Bohémond, au milieu des délégués de chaque partie, on trouve des clercs et des évêques latins, dont un légat du pape, mais aucun ecclésiastique byzantin.

Ce que la fille d'Alexis ne peut tolérer sans scandale, c'est l'humeur guerrière du clergé franc. Aussi a-t-elle chargé, à plaisir sans doute, un épisode, pittoresque en lui-même,

1. XIV 2, 1. — 2. I 12, 8. — 3. XI 2, 10. — 4. III 10, 1. — 5. III 12, 8. — 6. X 10, 3. — 7. XI 10, 1.

encore plus savoureux par les réflexions morales qu'il suggère à la princesse byzantine. Il s'agit d'un abordage en pleine mer, et de la lutte acharnée soutenue contre les Grecs par un prêtre latin. Celui-ci, bien qu'il eût reçu de nombreuses blessures et fût ruisselant de son propre sang, continua de combattre seul, intrépide, jusqu'à l'épuisement. Car les Latins, note à ce propos Anne Comnène, ne se font pas du caractère sacerdotal la même idée que les Grecs. Ceux-ci obéissent aux lois de l'Eglise et à l'Evangile : « Ne porte pas les mains sur autrui : tu es consacré. » Mais le barbare latin, en même temps qu'il célèbre les saints mystères, passe le bouclier au bras gauche, et du droit tient une lance. En même temps qu'il communie au corps et au sang divin, témoin du carnage, il devient un homme sanguinaire. Telle est cette race barbare dont le caractère sacerdotal n'adoucit pas les instincts belliqueux. Aussi cet homme, plus violent que prêtre, tout en étant revêtu du costume ecclésiastique, tenait aussi la rame, également prêt à lutter contre la mer et contre les hommes. « Nos usages à nous, remarque fièrement la princesse byzantine, viennent d'Aaron, de Moïse, et de notre premier Pontife. »

Quand les Francs se sont rendus à la fin du combat, ce prêtre latin se met encore à la recherche de son principal adversaire, l'officier grec Marianos. Dès qu'il l'a trouvé, il le salue et l'embrasse, tout en disant avec jactance ; « Si vous vous étiez trouvés en terre ferme devant moi, beaucoup d'entre vous auraient péri par mes mains. » Puis il offre à l'officier une riche coupe d'argent[1]. Anne Comnène s'est plu à dépeindre cette scène, insignifiante du point de vue historique; la conduite de l'ecclésiastique l'a choquée. Mais il est vrai que des prêtres croisés ont combattu ; et cette façon cavalière et loyale de se réconcilier avec un ennemi, cette réflexion satisfaite qui venge le point d'honneur, sont bien de la race franque.

Malheureusement les rapports n'étaient pas assez loyaux

1. X 8, 7-10.

de part et d'autre : les Grecs furent pris en flagrant délit de mensonge, mais les Latins ne se montrèrent pas plus droits en maintes rencontres. Si Baudouin, le roi de Jérusalem, est irrité contre un diplomate impérial, Boutoumitès, parce que ce dernier lui a menti, Anne Comnène le reconnaît, ce même Boutoumitès qui, en passant à Tripoli, avait confié en dépôt une forte somme d'argent à l'évêque du lieu, se heurte à son retour à des refus formels de la part du prélat qui ne consent enfin à restituer le trésor que lorsque le duc Bertrand, après avoir prêté hommage au basileus, est gratifié de monnaie d'or et d'argent, et de vêtements divers[1].

Parfois même ce sont des brutalités cruelles de la part des Croisés à l'égard de la population byzantine. C'est ainsi qu'en 1101, une troupe de Normands franchit l'Halys et arrive à une ville habitée par des Orthodoxes. Prêtres et fidèles s'avancent au devant des Croisés, portant l'Evangile et des croix, puisqu'ils étaient aussi des Chrétiens. Mais les nouveaux arrivants massacrent prêtres et fidèles d'une façon inhumaine[2].

Les vexations devaient forcément se multiplier avec des contacts prolongés, de plus en plus difficiles, entre Grecs et Latins. Puis la politique s'en mêla, et l'une des clauses du traité signé en 1108 stipule que le patriarche d'Antioche, devenu momentanément latin après l'occupation de la ville par Bohémond et Tancrède, sera de nouveau choisi dans le clergé byzantin[3].

La politique achève de diviser et d'opposer, et cependant nous ne rencontrons jamais, sous la plume d'Anne Comnène, l'épithète d'hérétiques à l'adresse des Latins. L'occasion eût été facile pourtant et toute naturelle quand, sans nommer Grégoire VII, elle le prend à parti comme pape et blâme sa conduite à l'endroit d'Henri IV. Ce qui nous intéresse ici est la critique qu'elle fait des titres : « Souverain Pontife », « Vicaire du Christ », « Celui qui préside à tout l'univers », « pour m'exprimer comme les Latins parlent et croient.

1. XIV 2, 7-14. — 2. XI 8, 2. — 3. XIII 12, 20.

Ce qui n'est, d'ailleurs, qu'arrogance de leur part, car lorsque le siège de l'Empire fut transféré de là-bas ici dans notre pays et dans notre cité impériale ainsi que le sénat et toute l'administration, le premier rang dans la hiérarchie épiscopale le fut également. Aussi bien les basileis, dès le début, ont-ils accordé les honneurs au siège de Constantinople ; mais surtout le concile de Chalcédoine éleva l'évêque de Constantinople au plus haut faîte [de la hiérarchie] et lui subordonna tous les diocèses de l'univers [1]. »

Le pape, ici Grégoire VII, nous est dépeint par Anne Comnène comme ambitieux et cruel [2]. Évidemment, d'après ce qui ressort de l'Alexiade, il porte surtout ombrage parce qu'il est une puissance politique et militaire, alliée aux ennemis de Byzance, dont les décisions s'imposent dans cet Occident romain qui fut jadis le centre de l'empire et qui s'en est détaché par forfaiture : les Grecs, Anne surtout, en sont toujours persuadés.

Le pape de l'ancienne Rome apparaît comme le rival du basileus de la nouvelle Rome. Il noue des alliances, par voie diplomatique, avec Robert Guiscard, l'ennemi mortel de l'autocrator [3] ; avec lui, il marche contre Henri IV d'Allemagne, l'allié de Constantinople, et l'oblige à évacuer la Longobardie ; en reconnaissance, il lui prodigue les dignités [4]. En vain Alexis a-t-il essayé de le détacher de l'alliance normande [5]. Plus tard, sans doute, il en attendra des secours militaires [6]. Mais quand le Normand, Bohémond cette fois, aura de nouveau joué les esprits trop crédules des Latins, en les prenant astucieusement au piège, ce sera encore le pape qui, ébranlé par une exhibition de barbares scythes, exhibition qui avait pour but de prouver que le basileus était l'ennemi des Chrétiens puisqu'il se servait de tels alliés, autorisera la traversée d'une armée latine en Illyrie. Anne Comnène consent cependant à ajouter cette fois que le pape a été trompé [7].

1. I 13, 4. — 2. I 13, 2-3. — 3. I 13 — 4. V 3, 7. — 5. III 10, 1. — 6. VIII 5, 1. — 7. XII 8, 4-5.

Nous avons ici la mentalité grecque du XIIe siècle à l'égard du pape : désaffection, rivalité, hostilité même. Mais on ne lit pas un mot sur la question du « Filioque » ou des Azymes dans toute l'Alexiade, où il est si souvent parlé des Latins et de leur foi. Bien que la tension fût alors assez grande entre Rome et Constantinople, le public ne pensait pas encore à parler de schisme ou d'hérésie.

CHAPITRE III

LE LIVRE

I. — La langue[1].

Anne Comnène, comme ses contemporains animés du même désir, pour vouloir écrire en pur attique quand la langue avait évolué depuis longtemps, est quelquefois tombée dans un style artificiel, où les mots composés, les citations et les allusions s'entremêlent à l'envi.

L'emploi des modes ou temps n'est plus réglé à la manière classique. Des verbes au pluriel se rencontrent après un sujet au pluriel neutre. Un génitif absolu se rapporte au sujet ou au complément d'une proposition. Les pronoms démonstratifs sont utilisés comme des pronoms réfléchis, et ceux-ci sont facilement employés les uns pour les autres. Certains verbes ne sont plus construits régulièrement, avec le cas qu'ils exigeaient dans le grec classique. Les prépositions εἰς et ἐν sont facilement confondues ; nous trouvons ὡς, ἵνα employés sans causalité, finalité ou conséquence. Mais surtout ce sont les changements de sujet au milieu d'une phrase, les constructions brisées, les omissions du verbe principal, qui rendent difficile la lecture de l'Alexiade.

Quant au vocabulaire, il est parfois mêlé de mots étrangers de toute provenance, surtout de mots dérivés du latin, soit ancien, soit médiéval. Mais tout bien compté, Anne Comnène fait à ces langues relativement peu d'emprunts, si

1. Nous nous contenterons de renvoyer aux derniers chapitres, très étudiés, de G. Buckler (*op. cit.*, p. 481-508), dont nous donnons ici les idées principales.

on compare ceux-ci au nombre d'expressions grecques non classiques, surtout de termes composés, dont beaucoup sont tirés ou imités de ses auteurs favoris. Elle se sert aussi de mots classiques dans un sens non classique, et cela maintes fois. N'oublions pas, comme le remarque G. Buckler (p. 497), que, si elle peut avoir parlé un grec plus voisin du grec moderne, elle a écrit son livre dans une langue aussi factice que serait le latin, pour qui tenterait de nos jours de composer un ouvrage classique dans le style de Cicéron.

Certains défauts de style importunent parfois le lecteur : ce sont les longues digressions, les accumulations de synonymes, les passages pleins de rhétorique, des périodes terriblement compliquées, des accès de grandiloquence quand il s'agit d'Alexis surtout, des louanges hyperboliques jusque dans le choix des expressions composées ou des superlatifs, des répétitions de mots, les unes voulues, les autres non corrigées, des antithèses ou des tours de phrase analogues, des allusions au sens que suggère le nom de telle ou telle personne.

Il n'en reste pas moins vrai que l'Alexiade, cette œuvre écrite par une princesse byzantine, reste un livre unique en son genre, plein d'intérêt pour l'histoire, et riche de saveur pour tout lecteur. Aussi bien M. Diehl, dans ses *Figures Byzantines* (II, 52), la considère-t-il comme « un livre absolument remarquable », et Krumbacher la signale comme un des premiers monuments importants parus au moment de la renaissance littéraire qui a commencé avec Psellos et qui se prolonge jusqu'aux Paléologues.

Nous pouvons aisément en croire de tels juges.

2. — Les sources.

Manuscrits complets :

Par. Coislinianus 311 (C).
Florentinus 70,2 (F).

Vaticanus graecus 1438 (V^1).
Barberinianus 235 et 236 (B).
Ottobonianus gr. 131 et 137 (O).
Apographum Gronovii.

Épitomés :

Vaticanus gr. 981 (V).
Monacensis gr. 355 (A).
Parisinus gr. 400 (P).

Les manuscrits complets.

Deux manuscrits sont d'incontestable valeur : le *Florentinus* et le *Coislinianus*. Le *Florentinus*, du xiie siècle, a servi de base dans la collection Teubner à l'édition de A. Reifferscheid, après avoir été exploité par ce savant quand il éditait le t. II de l'Alexiade dans la « Byzantine » de Bonn en 1878. C'est un grand in-quarto en parchemin. La reliure est rouge (cuir sur bois), avec fermoirs, le tout ordinaire. Ce codex ne contient que les quatorze premiers livres, et encore le quatorzième est-il incomplet. Il n'y a pas généralement d'indication numérique aux folios, mais des chiffres se rencontrent de-ci delà. Les cahiers sont numérotés : ils sont chacun de huit folios. Le recto du premier folio de chaque cahier, comme le verso du huitième folio, sont marqués en bas avec des chiffres grecs ; mais on a écrit au crayon, d'une main récente, des chiffres latins. Le dernier cahier κζ' porte le numéro 27. Le livre XIV commence dans le cahier 26, au recto du troisième folio.

En tête de chaque livre existant, on lit : Ἀλεξιὰς πρώτη, δεύτερα, etc., en toutes lettres pour les premiers livres, en chiffres grecs pour les derniers. Le premier cahier contient cinq folios seulement. Vers le milieu de chaque folio de ce manuscrit, recto et verso, une lettre majuscule commence la ligne : c'est un point de repère pour le lecteur, car il ne s'agit pas du commencement d'une nouvelle phrase.

Les premiers cahiers sont assez endommagés, jaunis, et un peu chiffonnés, mais lisibles ; la fin est très bonne. L'écriture

est belle ; les ι et les υ ne sont pas pointés. Il n'y a pas à signaler d'iotacisme caractéristique. Les notes marginales consistent en titres, en résumés, quelquefois en additions. Elles sont de deux mains, l'une ancienne, et l'autre plus récente.

Le texte commence ex abrupto, par les toutes dernières lignes de l'introduction. Il finit de même, puisque l'ouvrage est interrompu au cours du livre XIV. Les folios 4 et 5 du dernier cahier, cahier qui porte le numéro 27, ont été ajoutés et copiés d'une main récente. Le folio 4 est marqué au recto du chiffre 206.

Bandini décrit ce manuscrit en termes élogieux [1] : « Codex graecus membranaceus ms., in-4° majori, saec. XII, omnium praestantissimus, quem vel descriptum, vel approbatum ab ipsa Anna doctissimus Langius suspicatur. » Schopen ne partage pas cette opinion [2].

Le *Coislinianus*, du xiie siècle également, a été suivi par L. Schopen dans la « Byzantine » de Bonn [3]. Les éditeurs ont exploité, en majeure partie, le manuscrit de Paris, non pas directement, mais en se servant du travail de Montfaucon qui en avait publié les variantes [4].

Le *Coislinianus* est en parchemin, et contient les quatorze derniers livres, avec une partie du premier, en 247 folios. Le premier folio est très endommagé : il est poussiéreux, et l'encre est presque effacée par endroits. Le manuscrit a dû rester longtemps sans couverture, ce qui explique pourquoi les précédents folios se sont perdus, et comment le premier qui restait, tenant lieu de protection, a plus souffert, tandis

1. Catal. bibl. Laur. (graec. vol. III, col. 657).

2. Praef. ad Alex., p. xii, ed. Bonn.

3. Le premier volume est de 1839 ; le deuxième volume, publié par Reifferscheid en 1878, bénéficie déjà des variantes du *Florentinus*.

4. « Nous avons aussi mis à profit le manuscrit de Coislin, dont Montfaucon a donné une collation très inexacte. » (*Hist. gr. des crois.*, t. I, p. vi.) De fait, on voit dans l'apparat critique que souvent il faut rectifier les leçons de Montfaucon (p. 3, 5, 8, 9...). Reifferscheid a édité d'après le Coislin la fin du livre XIV et le livre XV qui manquaient dans le ms. de Florence.

que les derniers du livre sont détériorés et déchirés. Ces détériorations commencent à partir du folio 236 recto et sont particulièrement graves à partir du folio 243 verso. Aussi le texte est-il dès lors perpétuellement interrompu par des lacunes. La couverture rouge actuelle est vulgaire. L'écriture est plus soignée au début comme le texte lui-même et l'orthographe. Les ι et les υ sont parfois pointés. Quelques notes marginales, plutôt rares, consistent le plus souvent en renvois ou en titres résumant le contexte.

Chaque livre est précédé d'un bandeau d'enluminure, assez étroit, qui traverse horizontalement toute la page. La première lettre du texte est également enluminée. Ces enluminures ont souvent déteint sur la page d'en face. De nombreuses taches d'encre se rencontrent. Quelques corrections de seconde main, d'abord relativement rares, deviennent fréquentes à partir de l'endroit où s'arrête le *Florentinus* et où le *Coislinianus* est seul à nous donner le texte d'Anne Comnène.

Le manuscrit de Florence l'emporte incontestablement à cause de son souci plus grand de livrer un texte fidèle, intelligent et correct. Voici quelques-unes des négligences du Coislin : de nombreuses fautes d'orthographe sont dues à des lettres doublées quand il ne faut pas et inversement ; des mots sont orthographiés tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, vg βοτουμίτης, βυτουμίτης, βουτυμίτης ; βαιμοῦνδος et βαιμοῦντος, etc. ; le superlatif est employé au lieu du comparatif ou inversement ; ο est souvent confondu avec ω ; il y a de faux accords de mots. Evidemment l'emploi du ν euphonique ou les élisions sont variables dans le Coislin comme dans le manuscrit de Florence.

Restent trois codex, tous trois à Rome dans la bibliothèque Vaticane : l'un en un seul volume, deux autres chacun en deux volumes. Ils sont plus récents et dérivent tous les trois du *Coislinianus*.

Le *Vaticanus græcus* 1438 est un manuscrit du XVIe siècle, grand format, de 392 folios, en papier de coton, transcrit par un copiste à la belle écriture. En tête, sur une feuille à

part, on peut lire : « Annæ Comnenæ Alexias. Ἀλεξιάς. Emptum ex libris cardinalis Sirleti » [1]. L'incipit, par le sens incomplet de la phrase, montre que le début du manuscrit est mutilé : « μᾶλλον τοῦτον κατέτλους (*sic*) ἐκεῖνον· ἅμα μὲν καὶ τὴν ταχίστην... » [2].

Le desinit (fol. 391 v°) est le suivant : « μὴ καὶ ἀναγράφοντες τὰ λυπηρὰ (lacune) ἐμπικραινοίμεθα ».

Enfin, au recto du folio 392, on peut lire en grandes lettres rouges : « Τέλος σὺν Θεῷ τοῦ παρόντος βιβλίου. »

Plusieurs pages sont restées en blanc au début du manuscrit : elles attendaient, sans doute, la transcription de la partie manquante. Aussi lit-on sur l'une d'elles : « Quæ hic desunt in proximo libro, vide in impresso sub n° 6152. Cæterum in impresso plurima desunt quæ ex hoc manuscripto supplenda sunt. » Il va sans dire qu'il s'agit là de l'édition imprimée d'Hoeschel ; car l'édition de Poussines, loin d'être complétée par le présent manuscrit, peut, au contraire, en combler les lacunes à plusieurs endroits [3].

Signalons encore des scolies, écrites à l'encre rouge ou noire, en marge du texte ; plusieurs lacunes sont voulues : le copiste a laissé en blanc l'espace nécessaire à la transcription des mots difficiles. Le texte lui-même du manuscrit est écrit à l'encre noire, tandis que les titres et les lettres initiales, quand ils sont transcrits, sont en rouge.

Ce manuscrit du XVIe siècle est une copie du *Coislinianus* (du XIIe siècle) avec lequel il s'accorde de tout point : même incipit brusque, même desinit, même texte avec certaines incorrections ou certaines fautes, mêmes lacunes surtout à la fin, à cette différence près que dans le manuscrit de la biblio-

1. Krumbacher, d'après Miller (au n° 50, dans le catalogue de la bibliothèque du cardinal Sirlet, publié par E. Miller. Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Escurial, Paris, 1848, p. 308), parle d'un manuscrit de l'*Alexiade*, aujourd'hui perdu, qui aurait appartenu au cardinal Sirlet ; ne serait-ce pas celui-là ? Cf. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2e édit. Munich, 1897, p. 278.

2. *Alexiade*, I, 16, 1.

3. Cf. éd. de Bonn, I, p. XXII.

thèque coislinienne, les derniers feuillets sont endommagés, tandis que dans le *Vaticanus* les omissions de mots sont voulues : elles correspondent nettement aux passages détériorés, et par le fait illisibles, du manuscrit de Paris.

Les manuscrits *Barberiniani* 235-236 ont servi de base à l'édition de Poussines : le bibliothécaire, qui en envoya la copie en France, eut soin cependant de combler les lacunes avec un manuscrit de Florence, et la préface fut empruntée à l'édition d'Hoeschel. Les deux codex, de grand format, contiennent, le premier, c'est-à-dire le *Barberinianus* 235, 169 folios et les huit premiers livres de l'*Alexiade* ; le second, 257 folios et les sept autres livres. Le titre lui-même est suggestif et éclaire toute l'histoire de ce manuscrit : « Alexiados libri XV ab Anna Comnena de rebus ab Alexio Comneno imperatore ejus patre gestis scripti, digesti in duos tomos, e codice Vaticano sub numero MCCCCXXXVIII transcripti. In quo Vaticano multa desunt in libro primo quæ supplenda sunt ex impresso. » Cette note suffit à prouver que le texte de l'*Alexiade* des manuscrits Barberini a été copié sur le *Vaticanus* 1438 ; en effet, nous retrouvons le même incipit et le même desinit. A la fin du tome II (cod. 236), on peut lire en noir la même inscription que dans le *Vaticanus græcus :* Τέλος σὺν Θεῷ τοῦ παρόντος βιβλίου.

En marge du texte, on trouve des mots oubliés ou corrigés, voire des interprétations proposées pour combler les lacunes. Évidemment le copiste a commis de nouvelles fautes, absentes dans le *Coislinianus* ou le *Vaticanus*, mais reproduites dans l'édition de Poussines ; plusieurs cependant sont corrigées en marge des manuscrits Barberini, par conséquent à une époque postérieure à l'édition de Paris.

Enfin viennent les *Ottoboniani* grecs du XVII[e] siècle. Le codex 137 contient les cinq premiers livres ; le codex 131, les autres.

Le codex 137, qui doit donc être considéré en premier lieu, contient 190 folios. Il ne porte aucun titre, sinon la mention, au folio 1 : « Unus ex codicibus bibliothecæ Altempsianæ a Paulo quinto manu regia exceptis, nunc vero

a Joanne Angelo ab Altaemps duce propriis sumptibus fidelissime ex originalibus transumptis ut bibliotheca ptna (= paterna) tanto honore jam decorata non careret græce. » Puis, en marge : « Liber cujus non reperitur titulus. »

Le codex 131, de 597 folios, a comme titre : « Tractatus de Bello. — Anonimus sine principio. » Suit alors la même mention que dans le codex 137 : « unus ex codicibus... » Puis, en marge, au folio 1 : « Discursus bellicus ; liber sine titulo et auctore. »

Notons pourtant que si le codex 137 ne mentionne aucun titre au début des livres, même pas un chiffre, bien que la place soit réservée en blanc, il n'en est pas de même du codex 131 qui, à l'exception du livre VII, contient des titres et des numéros, vg. ΑΛΕΧΙΑΣ η′ (fol. 115 v.). Une seule de ces mentions aurait pu suffire à lever l'anonymat.

L'incipit de tout le texte est donc à rechercher dans le codex 137 : c'est identiquement celui du *Vaticanus græcus* 1438, avec les mêmes fautes ; le desinit, à la fin du codex 131, est également celui du *Vaticanus* avec la même mention : « τέλος σὺν Θεῷ... »

Quelques indices accusent la parenté évidente de ce codex avec le *Vaticanus* 1438. Dans ce dernier manuscrit, au début du livre VI, l'enluminure du T est omise, ainsi que le titre (fol. 89 v°). Le copiste de l'*Ottobonianus* 131 a copié servilement, sans compléter le T, d'où ce début erroné : « οὐ μέντοι βρυεννίου »[1]. Il y a beaucoup de fautes. — On retrouve identiquement, dans le texte, les mêmes lacunes que dans le *Vaticanus* ; quelques-unes des notes marginales de celui-ci sont reproduites. Mais il est intéressant de noter qu'elles sont annoncées dans le texte par un renvoi. Bref, ce qui prouve définitivement que C ne dérive pas d'une source commune à V¹, B, et O, mais que V¹, B, et O dérivent de C, c'est que les lacunes de V¹, B, et O correspondent aux endroits détériorés de C, c'est-à-dire à des endroits où les pages sont rongées au début ou à la fin des lignes. Ainsi

1. Incipit du codex 131.

donc, voilà une filiation de manuscrits qui nous paraît évidente : en tête, le *Coislinianus*, puis le *Vaticanus gr.* 1438· transcrit sur le précédent ou sur une copie identique ; puis les deux *Barberiniani* copiés sur le *Vaticanus gr.* 1438 ; enfin, les deux *Ottoboniani* copiés eux-mêmes sur le *Vaticanus gr.* 1438. Seuls, parmi les manuscrits donnant le texte presque complet, restent en présence le *Coislinianus* et le *Florentinus*, notoirement différents, comme l'ont suffisamment montré les précédents éditeurs de l'*Alexiade*[1].

Il existe encore un texte de l'*Alexiade*, connu sous le nom d'« Apographe de Leyde ». Jacques-Frédéric Gronow, pendant son séjour en Italie (1641), copia, en se faisant aider, l'ouvrage d'Anne Comnène. Il commença par transcrire en entier un manuscrit appartenant à Luc Holste : ce manuscrit commence comme le *Coislinianus*, le *Vaticanus* et ses dérivés, par ces mots : μᾶλλον τοῦτον. Il se termine de même par la leçon : « μὴ καὶ ἀναγράφοντες »... Mais Gronow trouva ensuite un autre manuscrit, un *Florentinus*, celui que nous connaissons, car il a le même incipit caractéristique. Ce nouveau codex permit au savant de faire précéder sa première copie de dix-neuf autres folios, contenant tout le premier livre, et les dernières lignes de l'introduction ; de plus, ce texte étant meilleur, à partir du folio 20, furent ajoutées des notes marginales donnant les variantes intéressantes du manuscrit de Florence.

Il ressort de l'histoire même de l'apographe que celui-ci ne présente aucun intérêt : c'est un dérivé des deux originaux connus, que nous possédons encore, le *Florentinus* et un manuscrit romain ; mais mieux que le manuscrit romain, nous avons le *Coislinianus* de Paris qui en est le prototype[2].

1. Cf. en particulier la préface de A. Reifferscheid, p. VII-VIII.

2. *Catalogus librorum manuscriptorum qui inde ab anno* 1741 *bibliothecæ Lugduno Batavæ accesserunt,* descripsit J. Geel. Lugduni Batavorum, 1852, p. 20. « Apographum est J.-F. Gronovii, qui ipse scripsit, fol. 1-75 et fol. 161-245. Intermedia sunt alius manus. Plenissime et accuratissime hunc librum descripsit editor Alexiadis, L. Schopenus in Præf. p. IX ss. quibus nihil est quod necessario addi debeat. Scripserat Gronovius ad Ant. Clementium a. 1665, in

Les Épitomés.

Les épitomés présentent cet intérêt particulier qu'ils sont les seuls à nous conserver intégralement l'introduction d'Anne Comnène à l'histoire de son père. Nous en possédons deux manuscrits : le *Vaticanus Graecus* 981 et le *Monacensis* 355. Seul, ce dernier a été étudié : c'est un grand in-folio de papier, du xve siècle, recouvert de cuir blanc avec des fermoirs de bronze. Il compte 148 pages ; les lettres sont petites, mais nettes ; on relève des lacunes fréquentes, mais, caractéristique à noter, intentionnelles : à dessein, le manuscrit a gardé des blancs dont la dimension est calculée pour contenir un mot, une syllabe, des lettres, que l'on avait sous les yeux, mais que, pour une raison ou pour une autre, l'on ne pouvait retranscrire. Au demeurant, le codex est parfaitement conservé et, malgré l'encre pâlie des titres, on peut encore lire ceux-ci bien qu'à grand'peine. Quant à l'en-tête du premier livre, il n'existe pas : la place est restée en blanc. C'est le codex divisé en huit livres qui a été édité en 1610 par D. Hoeschel. Nous savons l'histoire de ce manuscrit. Il appartenait à Antoine Eparque, gentilhomme de Corcyre, qui avait à Venise une très belle bibliothèque grecque. Cet Eparque dut ensuite vendre cent manuscrits de sa collection, dont quarante-cinq étaient en parchemin, pour se procurer des ressources, et la bibliothèque d'Augsbourg en fit l'acquisition en 1545. Nous possédons encore la liste complète de ces ouvrages, et parmi eux figurent l'Épitomé en huit livres de l'*Alexiade*, aujourd'hui à Munich[1].

epistola quam libro de Sesterciis addidit, p. 681. » « Narro tibi me Romæ partim mea, partim multo auro redemta manu descripsisse Alexiadem Annæ Comnenæ, et quia mendosum erat exemplar, cum Florentino ob hanc ipsam causam in eam urbem quam jam videram reversum, contulisse. » « Hic autem pretiosus liber anno 1776 in distractione librorum Gronovianorum venditus est uno floreno. »

1. Cf. Ch. Graux. *Essai sur les origines du fond grec de l'Escurial.* Paris, 1880 pp. 113-114.

Un autre épitomé existe, que l'on n'avait pas encore étudié avant un article paru dans les *Mélanges Ch. Diehl*[1] : c'est le *Vaticanus gr.* 981.

Le codex a déjà été décrit[2] : c'est un in-quarto du XIIIe-XIVe siècle; il compte 249 folios en papier. A partir du folio 170, on a collé sur le texte, pour le protéger, un transparent qui rend la lecture d'autant plus difficile que certains passages sont détériorés. En tête du volume on lit : « Zonaræ, Choniati, Georgii Acropoliti historiæ ». Il n'est fait aucune mention d'Anne Comnène; mais les catalogues suppléent à cette lacune en signalant également l'*Alexiade*. Celle-ci commence au folio 197 r°. Le manuscrit est particulièrement endommagé dans la partie qui contient l'histoire du basileus Alexis, et l'on s'explique les mesures de précaution qui rendent pénible, sinon impossible, la lecture de certains passages; souvent des mots sont tronqués, des lettres ou même parfois plusieurs syllabes ont disparu.

Mais ce texte présente un intérêt capital : les lacunes du *Monacensis,* lacunes nettement voulues, correspondent toujours à un passage où le manuscrit du Vatican est si détérioré qu'il est devenu illisible. Cependant d'ordinaire on arrive à déchiffrer dans ce dernier quelques lettres de plus; et surtout, indice plus caractéristique encore, là où jusqu'ici les éditeurs signalaient une leçon illisible dans le manuscrit de Munich, on s'aperçoit, quand on recourt au manuscrit du Vatican, qu'une ligne entière de ce manuscrit a été sautée. Il y a eu copie du *Vaticanus* par le *Monacensis,* copie faite d'une façon prudente par un scribe circonspect, mais distrait, puisque jusqu'ici le texte était demeuré amputé d'une ligne. Quantité d'erreurs se rencontrent dans le *Monacensis* qui ne sont pas dans le *Vaticanus* : elles viennent souvent de ce qu'un mot était difficile à lire dans ce dernier. Encore un confirmatur : nous remarquons dans le codex de Munich l'absence de tout titre seulement au début du livre I, et

1. *Mélanges Ch. Diehl,* I. B. Leib. Contribution à l'étude des manuscrits et du texte de l'Alexiade d'Anne Comnène, 191-199.

2. Cf. *Byz. Zeitsch.*, 1892, t. I, p. 202 ss.

pourtant l'espace nécessaire à cet effet est laissé en blanc. Or, dans le *Vaticanus* 981, ce titre est illisible : le copiste, fidèle à sa consigne, aurait donc laissé la place voulue dans le *Monacensis* sans oser faire de conjecture. Notons enfin que les fautes d'orthographe, nombreuses dans le manuscrit de Munich, sont beaucoup moins fréquentes dans celui de Rome.

Terminons en relevant une curiosité intéressante, propre à l'épitomé du Vatican : celui-ci ne contient plus seulement huit livres comme l'épitomé de Munich, mais neuf. Au folio 244 r°, on lit bien ἔνατος. Le livre VIII résume alors les livres VIII, IX, X de l'ouvrage complet, et le reste est contenu dans le dernier livre marqué IXe. Il y a deux erreurs de pagination. Après le folio 211 suit le folio 213, sans qu'il y ait une faille dans le texte qui se continue parfaitement. On a sauté simplement le nombre 212. Même accident après le folio 214, qui est suivi du folio 216 ; ce qui diminue de deux le chiffre total officiel des folios.

Le fragment : ὢ καὶ χάριτος jusqu'à λέγουσιν (Introd. 4, 1) est retranscrit intégralement deux fois de suite à la file dans le même *Vaticanus gr.* 981 : ceci prouve que cet épitomé a été copié.

Signalons encore un manuscrit qui est seul avec les deux épitomés à nous donner le début de l'introduction : c'est le *Parisinus græcus* 400, volume de mélanges contenant des écrits d'auteurs profanes, de Pères de l'Église ou d'écrivains anonymes. Or la table de ce codex porte : folio 171, « Prologus Alexiadis ab Anna Comneno conscriptæ », et, comme de juste, dans le texte on lit à l'endroit indiqué : « Πρόλογος τῆς Ἀλεξίαδος ». C'est, avec quelques variantes intéressantes, le début de l'introduction, qui est interrompue au verso du même folio, dès la troisième ligne. De ce manuscrit de Paris, on ne peut presque rien tirer pour l'*Alexiade*.

Par conséquent, de ce qui précède ne retenons que les deux épitomés, et concluons à la priorité du *Vaticanus gr.* 981, qui désormais supplante le *Monacensis* 355. Quant

au texte, certaines tournures de l'*Alexiade*, dans l'épitomé, sont parfois plus élégantes que dans l'ouvrage complet. Mais si l'abréviateur travaille littérairement, il ne sait pas résumer. Souvent ses coupes ne sont pas rationnelles et sacrifient le sens. Un de ses procédés, généralement inoffensif celui-là, est d'abréger les mots composés en supprimant un ou plusieurs préfixes.

Si les épitomés jouent donc un rôle de premier ordre quand il s'agit d'établir le texte de la préface, qu'ils sont seuls à nous conserver intégralement, ils sont moins utiles pour le reste de l'ouvrage qu'ils nous livrent tronqué.

Bref, comme nous avons vu que l'épitomé de Munich dérive lui-même de l'épitomé du Vatican, il reste à considérer, pour qui s'intéresse au texte de l'*Alexiade*, le *Vaticanus græcus* 981 (épitomé) à cause de l'introduction, le *Florentinus* 70, 2, seul à nous donner le texte intégral du livre I presque complètement[1] et le *Coislinianus* 311, seul à nous donner la fin du livre XIV et le livre XV en entier, encore que les derniers folios soient bien mutilés par endroit[2].

A qui demanderait maintenant comment expliquer la diversité des leçons dans deux manuscrits aussi anciens que F et C, presque contemporains de l'auteur, nous répondrions volontiers qu'en raison de la célébrité de l'auteur et de l'intérêt du sujet, l'*Alexiade* a dû être fort lue immédiatement. Nous avons ainsi l'explication des nombreux manuscrits contemporains, comme aussi d'un Épitomé, celui-ci exécuté peut-être avec l'assentiment d'Anne Comnène ; mais nous ne concevons pas que cette dernière se soit abrégée elle-même.

Aussi bien les copistes sont-ils intervenus dans leurs écrits par les allitérations, les étourderies d'orthographe et de grammaire, les différences dans l'euphonie (emploi du ν euphonique, et élisions). Guidés par le sens, ils ont pu employer des synonymes quand leur attention se relâchait.

1. Toute la préface manque : il n'en reste que les trois dernières lignes ; le manuscrit s'arrête vers la fin du livre XIV.

2. Le texte de ce manuscrit ne commence qu'à la fin du livre I.

Anne aimant les mots très composés, ils auront d'eux-mêmes, sans y penser, ou réduit au simple, ou formé un composé. Parfois, ils auront fait des transcriptions purement matérielles, qui ont donné lieu à des mots sans signification. Certains passages aussi ont été sautés, parce que le même mot se retrouvait quelques lignes plus bas, et le copiste a omis étourdiment une ou des propositions, aux dépens du sens.

Les manuscrits perdus.

Y a-t-il des manuscrits de l'*Alexiade*, connus autrefois, et disparus de nos jours? Rappelons d'abord le manuscrit qui fut offert au P. Poussines après l'impression de son édition, et qui contenait également l'œuvre de Nicéphore Bryenne. Mais peut-être s'agissait-il simplement du Coislin 311 qui aurait été maltraité et mutilé? Ainsi pense Reifferscheid. C'est possible, puisque le texte du Coislin commence au milieu d'une phrase, et que les premiers comme les derniers feuillets sont très endommagés. On aurait sauvé ce qui reste en le reliant.

Ou serait-ce plutôt un des manuscrits de l'Escurial qui ont été brûlés au XVIIe s.? Car il y avait plusieurs manuscrits de l'*Alexiade* dans cette bibliothèque avant l'incendie de 1671. Voici les traces que nous en pouvons trouver dans l'ouvrage de E. Miller, Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Escurial (Paris, 1848): P. 338, dans un catalogue par ordre de matière des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Escurial, antérieur à l'incendie de 1671, mention de l'*Alexiade* au numéro 81. Puis, à la page 520, dans un catalogue rédigé par le P. Al. Barvoet (Catalogus præcipuorum auctorum ineditorum græce mss. qui in bibliotheca scorialensi asservantur, opera Alexandri Barvoetii e societate Jesu) nous lisons : « Annæ Comnenæ Alexii filiæ de rebus gestis Alexii patris sui libri tredecim, VII, 15 pag. 61. — III, 13, pag. 108. Editi sunt a David Hœschelio Augustæ, sed cum multis lacunis, quæ fortasse

hinc suppleri possint[1]. » Ce dernier catalogue est de 1647, vingt-quatre ans avant l'incendie[2].

Il y avait, à la fin du xve siècle, deux autres manuscrits de l'Alexiade ; ils sont mentionnés dans les listes de Janus Lascaris. L'un est désigné comme suit : « Libellus historicus de Alexio imperatore », et c'est vraisemblablement le *Florentinus* actuel 70,2. L'autre, qui était à Corcyre, porte comme titre : Ἄννα Ἀλεξίου αὐτοκράτορος θυγάτηρ τὰς ἀνδραγαθίας τοῦ πατρὸς ἀναγράφουσα[3].

Puisque ces deux manuscrits existaient au xve siècle, comme il ressort du catalogue contenu lui-même dans un manuscrit du quinzième, il ne s'agit d'aucun des trois manuscrits de Rome, pas plus que de l'Epitomé de Munich, qui sont tous postérieurs au xve siècle.

De manuscrits connus, il ne reste, comme antérieurs au xve siècle, que le *Florentinus*, le *Coislinianus*, et l'Epitomé du Vatican. Or il ne s'agit pas du *Florentinus*, puisque nous avons déjà des traces de son existence à ce moment. Il ne semble pas qu'il s'agisse de l'Epitomé du Vatican qui se trouve inséré dans un codex avec d'autres œuvres, tandis qu'il est question ici vraisemblablement d'un manuscrit indépendant. Celui-ci pourrait être alors le Coislin, et à son défaut, un manuscrit de l'Escurial ou un autre manuscrit perdu.

1. A noter la ressemblance de cette formule avec celle qu'on peut lire au début du *Vaticanus græcus* 1438. Cf. p. CLXVII.

2. M. A. Dain, professeur à l'École des Hautes Études, a bien voulu me rendre le grand service d'entreprendre en Espagne des démarches, à la suite desquelles il ressort que les manuscrits de l'Alexiade, se trouvant dans la bibliothèque de l'Escurial, ont péri dans l'incendie de 1671. Je dois la même reconnaissance au R. P. Cavallera s. j., professeur à la Faculté catholique de Toulouse, qui, à ma demande, a fait des recherches dans le midi au sujet du manuscrit égaré du P. Poussines, et qui n'en a pas trouvé trace, non plus que du texte annoté par l'auteur avec les variantes.

3. Cf. K. K. Müller, Neue Mittheilungen über Janos Lascaris und die Mediceische Bibliothek. Centralblatt für Bibliothekswesen I (1884), pp. 387 et 390.

3. — Les Éditions.

1. Ed. de D. Hoeschel, *Alexiados libri VIII ab Anna Comnena de rebus a patre gestis scripti.* Augustæ Vindelicorum, 1610.

2. Ed. de P. Poussines, *Annæ Comnenæ Alexiadis libri XV.* Lutetiæ 1649. (Réimprimée à Venise en 1729, et reproduite dans la *Patrologie grecque* de Migne au tome 131.)

3. Ed. de J. Schopen et A. Reifferscheid, *Annæ Comnenæ Alexiadis libri XV.* T. I (livres 1-9) édité par J. Schopen en 1839; T. 2 (livres 10-15) édité par A. Reifferscheid en 1878. Bonn.

4. Ed. de A. Reifferscheid, *Annæ Comnenæ Alexias (libri XV).* 2 vol. Leipzig, 1884.

5. Ed. de E. Miller, *Les fragments concernant la croisade* (Recueil des historiens des Croisades. Hist. Grecs, t. 1, 2), Paris, 1875.

Les écrits des Byzantins illustres sont presque tous publiés, que l'histoire si captivante du grand basileus Alexis, écrite par sa fille Anne Comnène, n'est pas encore imprimée. On sait en France qu'il existe un ouvrage sur ce sujet, et qu'il comprend quinze livres ; mais impossible de le découvrir. Enfin, par bonheur, à la fin du xvi[e] siècle se rencontrent à Toulouse un grand érudit, Pierre du Faur de Saint-Jorri [1], et un bon manuscrit dont le possesseur est Jacques Cujas (1590); à peine ont-ils pris contact l'un avec l'autre, que le premier meurt (1600), et que le second disparaît sans laisser de traces [2]. Une édition est mise en vente à Munich, en 1610,

1. Pierre du Faur, seigneur de Saint-Jorri, était premier président au parlement de Toulouse, quand il mourut d'apoplexie au palais en rendant un arrêt le 18 mai 1600 ; il avait publié plusieurs ouvrages, entre autres des commentaires sur le droit. Voir Moreri.

2. Il y avait à cette époque plusieurs manuscrits connus de l'Alexiade. On lit dans les *Scaligerana,* parus en 1642 et publiés par Vossius, la note suivante due à Joseph Just Scaliger 1540-1609 : « ALEXIAS. Il y a un ms. en la Bibliothèque du Roy, du Palatin de Bavière, de Médicis, du Pape, et d'un président de Tholose ».

d'après un manuscrit de la bibliothèque d'Augsbourg ; mais D. Hoeschel n'a réussi à mettre au jour qu'un épitomé en huit livres, et la curiosité du public, un moment apaisée, se réveille plus exigeante. Le chancelier Séguier découvre enfin un théologien, doublé d'un érudit et d'un exégète, le jésuite Pierre Poussines [1], qui depuis sa jeunesse s'est épris des Muses byzantines, et qui, aidé par le vénérable archevêque de Toulouse, Charles de Montchal [2], bibliophile et savant, possesseur d'une des plus belles bibliothèques de l'époque [3], s'est livré à des recherches, infructueuses du reste, pour dépister le fameux manuscrit perdu. Poussines est arraché soudain à ses travaux d'Écriture Sainte et, un peu à contre-cœur cette fois, ramené devant Anne Comnène par le chancelier.

Pour travailler la première édition complète d'Anne Comnène, il a un apographe curieux, un hybride copié par Luc Holste sur un codex du cardinal Barberini, et dont les lacunes sont comblées à l'aide d'un codex de Florence. Encore le texte offert n'est-il pas complet et Poussines, tout en recourant à l'épitomé d'Hoeschel pour lui emprunter l'introduction, déplorera des passages défectueux et difficiles à lire [4]. Mais l'éditeur trouve qu'Anne Comnène aussi bien que ses lecteurs ont assez patienté, et, plutôt que de les lais-

1. Les travaux du P. Poussines (Pierre) sur les « chaînes » de saint Matthieu (1646) le rendaient plus apte que personne à éditer un texte grec. En 1649, il était professeur d'Écriture Sainte : déjà à cette date, il était plutôt un érudit et un éditeur de textes. Voir : Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* ; ou Moreri, *Le Grand Dictionnaire historique*, nouvelle et dernière édition, Paris, 1759, t. VIII, p. 533 ss.

2. Ch. de Montchal a été un protecteur des belles lettres. Voir *P. G.* 131, 65-66, ou bien la préface des « chaînes » de saint Mathieu (1646) et de saint Marc (1673).

3. A plusieurs reprises, Poussines utilise des manuscrits de la bibliothèque de l'archevêque Ch. de Montchal. Voir par exemple : P. Possinus s. j. *Symbolorum in Matthaeum,* Tolosæ, 1646, ou du même, *Catena græcorum Patrum in Evangelium secundum Marcum,* Romæ, 1673.

4. Fabricius-Harles, t. VII, p. 727. Voir la préface de Poussines, *P. G.* 131, 66-67.

ser plus longtemps devant le texte estropié d'une *Alexiade* abrégée, il se décide à publier sa version, accompagnée d'un *glossarium annæum* (1649). Encore y joindra-t-il une traduction latine qui ne trouve son excuse que dans la hâte de sa fabrication [1]. Poussines a eu le tort de vouloir sacrifier à deux idéals à la fois : la période latine, et le récit d'Anne Comnène, qu'il appelle « la dixième Muse » et la « Pallas de la Grèce byzantine » [2].

Or, un professeur de droit de Toulouse, Antoine Dadin de Hauteserre, par amitié pour Poussines, ne cessait de rechercher le manuscrit de l'*Alexiade*, qui avait appartenu à Jacques Cujas. Il le retrouve enfin et le communique aussitôt au P. Poussines. Celui-ci décrit ainsi le codex dans sa préface aux œuvres de Nicéphore Bryenne (1661) [3]. « Liber erat e charta lintea perantiquus, et manus transmarinæ, quem statim evolvens avidissime, in eo reperi libros quindecim Alexiadis Annæ integros, nec paucis locis ab eo exemplari unde nostra jam tum prodierat editio, diversos. Præfatio, quam ex Hoeschelianis excerptis sumpsimus, deerat; sed exhibebat ejus loco bene longum opus, ἀνεπίγραφον, ἀνώνυμον, ἀκέφαλον. » Ce texte mystérieux était justement l'histoire écrite par Nicéphore Bryenne, dont l'épouse, Anne Comnène, avait voulu écrire la suite.

Cependant il fallut rendre le précieux document qui n'était que prêté. Mais un ami de notre érudit, le sénateur Puget, de Toulouse, devinant les regrets du savant, obligé de se séparer d'un manuscrit avant de l'avoir complètement exploité, se mit en devoir de l'acheter à tout prix et de l'offrir généreusement à Poussines. Celui-ci collationna aussitôt les variantes de l'*Alexiade* et les inscrivit en marge de son

1. Cf. lettre de Poussines au chancelier Séguier; *Lectori* du même; lettre de D. Hœschel, *Viris nobilibus et illustribus*. On trouvera ces documents réunis dans le t. CXXXI de la *P. G.*, de Migne, c. 60-70, ou dans le t. I de l'édition de Bonn.

2. « La quatrième grâce et la dixième muse », Prodromos, à propos d'Anne Comnène, *P. G.* 133, 1401.

3. *P. G.* 127, 15.

livre : « Cujus hac mira opportuna liberalitate mihi commoditas abundavit conferendæ jam editæ Alexiadis cum illo manu antiqua descripto ejus exemplari ; et ex ea collatione non modo lacunas editionis explendi omnes, sed diversae quoque lectiones facile bis mille in libri mei editi ora notandi » [1]. Malheureusement jusqu'ici, ni le manuscrit contenant à la fois les œuvres de Nicéphore Bryenne et d'Anne Comnène, ni le texte imprimé annoté par Poussines, encore conservé au collège des Jésuites de Toulouse en 1759, n'ont pu être retrouvés ; aussi bien la nouvelle édition, promise à la fin de la préface de 1651, et qui devait tenir compte des variantes du codex retrouvé, n'a jamais vu le jour. « Postremo iidem ipsi libri quindecim, partim universi recensebuntur ope codicis optimi, cujus recentissime nobis inopinata ostentata spes est, partim in locis obscurioribus, collatione aliorum scriptorum, et cætera ejus generis accuratione, pro captus ac tenuitatis nostræ modulo illustrabuntur » [2].

Quand parurent au XIXe siècle [3] les éditions de Bonn, de Leipzig, la pénurie de manuscrits dont souffraient les premiers éditeurs avait pris fin. Cependant le manuscrit parfait se fait toujours désirer.

Nous établirons le texte de la présente édition à l'aide du *Coislinianus* et du *Florentinus* ; nous citerons à part les variantes de l'Epitomé qui peuvent servir à l'intelligence du texte. L'apparat critique en sera donc simplifié : il nous suffira d'indiquer la variante de l'autre codex avec la lettre initiale, F ou C.

4. — Les Traductions.

Des traductions de l'Alexiade ont déjà paru en plusieurs langues. Le P. Poussines a fait accompagner son édition

1. *P. G.* 127, 18.
2. *P. G.* 131, 69.
3. Fabricius-Harles (VII, p. 728) donne quelques détails sur les tentatives faites pour de nouvelles éditions. Il renvoie notamment à la dissertation de J. Conr. Füssli sur l'Alexiade, et à la « Bibliotheca Hagana » de Nic. Barkey.

d'une paraphrase latine, fort malheureuse. Le texte latin qui suit le grec, dans l'édition de Bonn, peut laisser à désirer par endroit, mais il mérite d'être appelé une traduction. Une paraphrase très longue, en allemand, de Fr. Schiller, a paru dans « Allgemeine Sammlung historischer Memoires von 12. Jahr. bis auf die neuesten Zeiten » (Jena 1790 I, 1-2). Une traduction italienne, faite par G. Rossi, a été publiée en 1846 à Milan (2 vol. in-8). Mais la plus importante a été faite récemment, en anglais, par E. A. S. Dawes (The « Alexiad », London, 1928), et tout le monde en a reconnu la valeur ; elle n'est pas accompagnée du texte, ni de notes, parce que son auteur renvoie à l'ouvrage de G. Buckler pour y suppléer. En langue française, il n'y avait jusqu'ici qu'une paraphrase, souvent bien infidèle, faite par le président Cousin (Histoire de Constantinople, t. IV, Paris, 1672) : le texte d'Anne Comnène y est allongé ou coupé à volonté[1].

Pour faire la présente traduction, nous nous sommes efforcé d'observer fidèlement les règles que sont invités à suivre les collaborateurs de la collection Guillaume Budé.

1. Sur les paraphrases de l'Alexiade en grec vulgaire cf. Jahrbuch der historisch-philolog. Gesellschaft bei der neurussischen Universität zu Odessa, IV, Byzant. Abt. II (Odessa 1894, 316 + 128, 8°) 5. S. Papadimitriu, Kritische Studien zu mittelalterl. griech. Texten, 150-177 (Parmi ces textes : 1. Die von Miller (Paris, 1875) herausgegebene Paraphrase der Alexias der Anna Komnena). — Voir encore éd. Schopen. I, p. XVI-XVII).

SIGLES

A : Monacensis gr. 355 (épitomé).
C : Par. Coislinianus 311.
F : Florentinus 70, 2.
P : Parisinus gr. 400 (fragments).
V : Vaticanus gr. 981 (épitomé).
Hoes : Hoeschel.
Reif : Reifferscheid.
Schop : Schopen.

Quand la leçon de l'Epitomé (ordinairement V, très rarement A) est prise exceptionnellement comme leçon du texte, cette leçon figure alors dans l'apparat critique à l'étage *Codd.* (cote A ou V), mais ne figure plus à l'étage *Epit.*

N. B. — Je ne mentionnerai pas les conjectures, justes ou fausses, faites par les érudits qui n'ont pas connu l'épitomé du Vatican, lorsque ce manuscrit résout désormais par lui-même la difficulté d'une lecture.

* Les astérisques du texte français renvoient aux notes de l'appendice.

ΑΝΝΗΣ ΤΗΣ ΚΟΜΝΗΝΗΣ

ΑΛΕΞΙΑΣ

PRÉFACE

I Le temps, qui coule irrésistiblement et d'un mouvement ininterrompu, entraîne et emporte avec lui tout ce qui est en passe de devenir pour l'engloutir dans un abîme d'oubli, aussi bien les événements indignes de retenir l'attention que ceux qui sont grands et dignes de mémoire, et, comme dit le tragique[1], il fait naître ce qui est caché, et ce qui est paru, il le voile. Mais la science de l'histoire est une digue inébranlable qui s'oppose au torrent du temps : elle en arrête en quelque sorte le cours irrésistible ; des événements qui s'y déroulent, tous ceux qu'elle a pu saisir à la surface, elle les retient dans son étreinte, et ne les laisse pas glisser à jamais aux profondeurs de l'oubli. 2 C'est parce que j'en suis convaincue, que moi, Anne, la fille des empereurs Alexis et Irène, née et élevée dans la Porphyra[2], qui non seulement ne suis pas étrangère aux lettres, mais qui me suis encore attachée à la connaissance approfondie du grec, qui, sans avoir négligé la rhétorique, ai lu avec attention les traités d'Aristote ainsi que les dialogues de Platon, et qui ai mûri mon esprit par le quadrivium[3] des sciences (car il me faut bien divulguer, et ce n'est pas jactance, tout ce que je dois à des dons naturels et à mon goût pour l'étude, comme tout ce dont m'a gratifié le Dieu très haut, avec l'apport dû aux circonstances), je veux, dans cet ouvrage que j'écris,

1. Sophocle, Ajax 646.
2. Les enfants des empereurs sont qualifiés de « porphyrogénètes » à cause de cette salle du palais où ils venaient au monde. Cf. Al. VI, 8, 1 et VII, 2, 4. Voir Intr. p. cxx.
3. Deux parties dans l'enseignement des arts libéraux au Moyen-âge, à Byzance comme en Occident : le trivium (grammaire, rhétorique, dialectique) et le quadrivium (les quatre parties des sciences mathématiques : astrologie, géométrie, arithmétique, musique). La philosophie couronnait ces études.

ΠΡΟΟΙΜΙΟΝ

I Ῥέων ὁ χρόνος ἀκάθεκτα καὶ ἀεί τι κινούμενος παρασύρει καὶ παραφέρει πάντα τὰ ἐν γενέσει καὶ ἐς βυθὸν ἀφανείας καταποντοῖ ὅπου μὲν οὐκ ἄξια λόγου πράγματα, ὅπου δὲ μεγάλα τε καὶ ἄξια μνήμης, καὶ τά τε ἄδηλα φύων κατὰ τὴν τραγῳδίαν καὶ τὰ φανέντα ἀποκρυπτόμενος. Ἀλλ' ὅ γε λόγος ὁ τῆς ἱστορίας ἔρυμα καρτερώτατον γίνεται τῷ τοῦ χρόνου ῥεύματι καὶ ἵστησι τρόπον τινὰ τὴν ἀκάθεκτον τούτου ῥοὴν καὶ τὰ ἐν αὐτῷ γινόμενα πάντα, ὁπόσα ὑπερείληφε, ξυνέχει καὶ περισφίγγει καὶ οὐκ ἐᾷ διολισθαίνειν εἰς λήθης βυθούς. 2 Ταῦτα δὲ διεγνωκυῖα ἐγὼ Ἄννα, θυγάτηρ μὲν τῶν βασιλέων Ἀλεξίου καὶ Εἰρήνης, πορφύρας τιθήνημά τε καὶ γέννημα, οὐ γραμμάτων οὐκ ἄμοιρος, ἀλλὰ καὶ τὸ Ἑλληνίζειν ἐς ἄκρον ἐσπουδακυῖα καὶ ῥητορικῆς οὐκ ἀμελετήτως ἔχουσα καὶ τὰς Ἀριστοτελικὰς τέχνας εὖ ἀναλεξαμένη καὶ τοὺς Πλάτωνος διαλόγους καὶ τὸν νοῦν ἀπὸ τῆς τετρακτύος τῶν μαθημάτων πυκάσασα (δεῖ γὰρ ἐξορχεῖσθαι ταῦτα, καὶ οὐ περιαυτολογία τὸ πρᾶγμα, ὅσα ἡ φύσις καὶ ἡ περὶ τὰς ἐπιστήμας σπουδὴ δέδωκε καὶ ὁ Θεὸς ἄνωθεν ἐπεβράβευσε καὶ ὁ καιρὸς συνεισήνεγκε) βούλομαι

Σύνταγμα σὺν Θεῷ τῶν κατὰ τὸν ἄνακτα κῦρον Ἀλέξιον τὸν Κομνηνὸν πονηθὲν παρὰ τῆς θυγατρὸς αὐτοῦ κυρίας Ἄννης πορφυρογεννήτου τῆς βασιλίσσης ὃ καὶ ἐκλήθη Ἀλεξιὰς παρ' αὐτῆς V.

2 τὰ om. V || βυθὸν P : βαθὺ V || 3 ἀφανείας V : ἀπωλείας P || καταποντεῖ ὅσα μὲν οὐκ ἄξια μνήμης, ὅσα δὲ καὶ ἄξια καὶ τά τε P || 5 κρυπτόμενος V || 6 ὁ om. V || 7 χρόνου V : λόγου P || 8 γινόμενα V : γενέσει P || πάντα ὁπόσα ὑπερείληφε : om. P || 9 ξυνέχει P : ξυνάγει V. || 10 δὲ om. V || 11 τῶν om. V || 12 οὐ P : om. V || 15 καὶ τοὺς Πλάτωνος διαλόγους om. P || 16 γὰρ om. P || 17 ταῦτα om. P || πρᾶγμα] hic des. Parisinus gr. 400.

raconter les actions de mon père qui ne doivent pas être livrées au silence, ni être entraînées par le torrent du temps comme dans un océan d'oubli, aussi bien toutes celles qu'il accomplit une fois maître du pouvoir, que toutes celles qu'il fit avant son couronnement au service d'autres empereurs.

II Si j'entreprends ce récit, ce n'est pas pour faire étalage de mon habileté d'écrivain, mais pour qu'un sujet aussi important ne reste pas sans témoin devant les générations à venir, puisque même les plus grands exploits, si on ne les a pas en quelque sorte confiés à la garde de l'histoire pour les livrer au souvenir, disparaissent dans les ténèbres du silence. Mon père en effet, comme les événements mêmes l'ont prouvé, savait aussi bien commander qu'obéir, autant qu'il le devait, à ses chefs. 2 Mais maintenant que me voilà décidée à écrire sa vie, je redoute à la fois d'être épiée et arrêtée : n'ira-t-on pas imaginer qu'en composant la vie de mon père, c'est ma propre louange que j'entreprends, et mon histoire n'apparaîtra-t-elle pas comme une pure invention, et un évident panégyrique, si je viens à admirer quelqu'une de ses actions ? Par ailleurs, si mon père lui-même m'amène, ou si le sujet me force, à critiquer aussi l'un de ses actes, non pas à cause de lui, mais par suite de la nature des événements, de nouveau je redoute que les railleurs ne m'opposent l'exemple de Cham, fils de Noé [1], tous gens qui jettent des regards d'envie sur tous, ne remarquent point ce qui est bien en raison de leur méchanceté et de leur jalousie, et qui, comme le dit Homère, inculpent celui qui n'est pas coupable [2]. 3 En effet, qui assume le rôle d'historien [3] doit oublier ses sympathies comme ses haines, et souvent combler ses ennemis des plus grands éloges lorsque leurs actions l'exigent, souvent également blâmer ses parents les plus proches quand les fautes de leur conduite le suggèrent. Aussi ne faut-il hésiter ni à reprendre ses amis, ni à louer ses ennemis. Quant à moi, ceux-ci comme ceux-là, ceux que

1. Gen. 9, 18-27. — 2. Il. 11, 653, 13, 775. Od. 20, 135. — 3. Extrait de Polybe 1, 14.

διὰ τῆσδέ μου τῆς γραφῆς τὰς πράξεις ἀφηγήσασθαι τοῦ-μοῦ πατρὸς οὐκ ἀξίας σιγῇ παραδοθῆναι οὐδὲ τῷ ῥεύματι τοῦ χρόνου παρασυρῆναι καθάπερ εἰς πέλαγος ἀμνημοσύνης, ὅσας τε τῶν σκήπτρων ἐπειλημμένος κατεπράξατο καὶ ὅσας πρὸ τοῦ διαδήματος ἔδρασεν ἑτέροις βασιλεῦσιν ὑπηρετούμενος.

II Ταύτας δὲ λέξουσα ἔρχομαι οὐχ ὡς ἐπίδειξίν τινα τῆς περὶ λόγους ποιουμένη ἀσκήσεως, ἀλλ' ὡς ἂν μὴ πρᾶγμα τηλικοῦτον τοῖς ἔπειτα γενησομένοις καταλειφθείη ἀμάρτυρον, ἐπεὶ καὶ τὰ μέγιστα τῶν ἔργων, εἰ μή πως ἄρα διὰ τῶν λόγων φυλαχθείη καὶ τῇ μνήμῃ παραδοθείη, τῷ τῆς σιωπῆς ἀποσβέννυται σκότῳ. Ἦν γὰρ ὁ ἐμὸς πατήρ, ὡς αὐτὰ τὰ πράγματα ἔδειξεν, ἐπιστάμενος ἄρχειν καὶ ὑπείκειν, ἐς ὅσον χρή, τοῖς ἄρχουσιν. 2 Ἀλλὰ καὶ τὰς ἐκείνου πράξεις προελομένη συγγράφειν δέδοικα τὸ ὑφορμοῦν τε καὶ ὑποτρέχον, μή ποτε λογίσαιτό τις τὰ τοῦ ἐμοῦ πατρὸς συγγράφουσαν τὰ ἑαυτῆς ἐπαινεῖν, καὶ ψεῦδος ἅπαν δόξῃ τὸ τῆς ἱστορίας πρᾶγμα καὶ ἐγκώμιον ἄντικρυς, εἴ τι τῶν ἐκείνου θαυμάζοιμι. Εἰ δέ που αὐτὸς ἐνέγκοι καὶ τὸ πρᾶγμα βιάζοιτο, ὥστε καθάπτεσθαί τι καὶ τῶν ἐκείνου, οὐ δι' ἐκεῖνον, ἀλλὰ διὰ τὴν τῶν πραγμάτων φύσιν, δέδοικα πάλιν τοὺς φιλοσκώμμονας, μή μοι τὸν τοῦ Νῶε Χὰμ ἐπενέγκοιεν ἐποφθαλμιῶντες ἅπαντες πρὸς ἅπαντας καὶ οὐ καθορῶντες τὸ καλῶς ἔχον ὑπὸ βασκανίας καὶ φθόνου, καὶ τὸν ἀναίτιον καθ' Ὅμηρον αἰτιόωνται. 3 Ὅταν γάρ τις τὸ τῆς ἱστορίας ἦθος ἀναλαμβάνῃ, ἐπιλαθέσθαι χρὴ εὐνοίας καὶ μίσους καὶ πολλάκις κοσμεῖν τοὺς ἐχθροὺς τοῖς μεγίστοις ἐπαίνοις, ὅταν αἱ πράξεις ἀπαιτῶσι τοῦτο, πολλάκις δὲ ἐλέγχειν τοὺς ἀναγκαιοτάτους, ὅταν αἱ τῶν ἐπιτηδευμάτων ἁμαρτίαι τοῦθ' ὑποδεικνύωσι. Διόπερ οὔτε τῶν φίλων καθάπτεσθαι οὔτε τοὺς ἐχθροὺς ἐπαινεῖν ὀκνητέον. Ἐγὼ δὲ καὶ τούτους κἀκείνους, καὶ τοὺς πληττομένους ὑφ'

32 ὑφ' ἡμῶν Hoes : ἐφ' ἡμῖν A corruptum V.

nous heurtons comme ceux qui nous approuvent, je veux les convaincre, par les faits eux-mêmes et leurs témoins, de la vérité des événements que je rapporte. Car de quelques-uns des hommes d'à présent, les pères ou les grands-pères ont assisté à cette histoire.

III Or si j'en suis venue à écrire l'histoire des actions de mon père, voici surtout la raison. J'ai été unie par un mariage légitime au césar Nicéphore, un rejeton de la lignée des Bryennes, homme qui, par l'éclat de sa beauté, la supériorité de son esprit, la perfection de son éloquence, laissait loin derrière lui ses contemporains. Il était en effet vraiment merveilleux et à voir et à entendre. Et pour que notre récit ne s'écarte pas de la grande route, reprenons-en maintenant la suite. 2 Mon mari était donc remarquablement supérieur en tout ; il suivit dans ses expéditions l'autocrator Jean, mon frère, quand celui-ci fit campagne contre différents Barbares, puis quand il s'élança aussi sur les Syriens et replaça sous son autorité la ville d'Antioche *. Mais le césar ne pouvait oublier les lettres, même au milieu des fatigues et des labeurs, et il composa différents écrits que leur valeur a rendus célèbres ; en particulier sur l'ordre de la basilissa, il entreprit d'écrire l'histoire d'Alexis [1], l'autocrator des Romains, mon père, et d'exposer dans un ouvrage en plusieurs livres les actes de son règne, dans la mesure où les circonstances lui permettaient d'échapper un instant au tracas des armes et de la guerre pour s'occuper d'ouvrages et de travaux littéraires. Aussi bien commença-t-il son ouvrage en reprenant l'histoire de la période précédente, pour obéir en cela encore à l'ordre de notre souveraine; il commença par Diogène, l'autocrator des Romains, et descendit jusqu'à celui-là même dont il avait fait son sujet. Ce fut à l'époque de Diogène en effet que mon père était dans la fleur de l'adolescence. Car jusque-là il n'était pas encore un adolescent et il n'avait rien fait qui méritât d'être écrit, à moins de tourner à son éloge les puérilités de

1. « Ὕλη ἱστορίας » seul ouvrage qui nous reste de Bryenne, et dont l'unique ms. est perdu.

ἡμῶν καὶ τοὺς ἀποδεχομένους ἡμᾶς, παραμυθησαίμην ἂν ἀπὸ τῶν πραγμάτων αὐτῶν καὶ τῶν ἑωρακότων τὰ πράγματα αὐτούς τε καὶ τὰ πράγματα μαρτυραμένη. Ἐνίων γὰρ τῶν νῦν ὄντων ἀνθρώπων οἱ μὲν πατέρες, οἱ δὲ πάπποι ἐγένοντο οἱ τούτων συνίστορες.

III Μάλιστα δὲ εἰς τὴν ἱστορίαν ἐλήλυθα τῶν τοῦ πατρὸς πράξεων ἐκ τοιᾶσδε αἰτίας. Ἐμοὶ ἀνὴρ ἐγένετο κατὰ νόμους συναφθεὶς ὁ Καῖσαρ Νικηφόρος, εἰς τὴν τῶν Βρυεννίων σειρὰν ἀναγόμενος, ἀνὴρ καὶ κάλλους ὑπερβολῇ καὶ συνέσεως ἀκρότητι καὶ λόγων ἀκριβείᾳ μακρῷ τοὺς κατ᾽ αὐτὸν ὑπερβάλλων. Θαῦμα γὰρ ἦν ἄντικρυς καὶ δρώμενος καὶ ἀκροώμενος. Καὶ ἵνα μὴ ὁ λόγος τῆς λεωφόρου ἐκτρέποιτο, τὸ παρὸν τῶν ἐφεξῆς ἐχώμεθα. 2 Ἦν μὲν οὖν ἐν πᾶσιν ἐπιφανέστατος, συνεστράτευσε δ᾽ Ἰωάννῃ τῷ αὐτοκράτορι ἐμῷ ἀδελφῷ καὶ κατ᾽ ἄλλων μὲν βαρβάρων καθιστάντι στρατίαν, καὶ δὲ καὶ κατὰ τῶν Σύρων ἐξορμημένῳ καὶ πάλιν ἐπὶ νόμῳ ἔχοντι τὴν Ἀντιόχου πόλιν. Ἀλλ᾽ ὅ γε Καῖσαρ οὐκ εἰδὼς ἀμελεῖν τοῦ λόγου καὶ ἐν κόποις καὶ πόνοις, συνέγραφε μὲν καὶ ἄλλα τὰ συγγράμματα μνήμης καὶ λόγου ἄξια, προείλετο δὲ μάλιστα τὰ κατὰ τὸν Ἀλέξιον τὸν αὐτοκράτορα Ῥωμαίων καὶ ἐμὸν πατέρα συγγράψαι ἐξ ἐπιταγῆς τῆς βασιλίδος καὶ ἐν βίβλοις ἐνθεῖναι τὰς πράξεις τῆς βασιλείας αὐτοῦ, ἐν ᾧπερ ὁ καιρὸς ἐδίδου τούτῳ τῶν ὅπλων καὶ τοῦ πολέμου βραχύ τι ἀπαλλαγέντι ἐπιβλέψαι πρὸς συγγραφὰς καὶ λογικούς τινας πόνους. Καὶ δὴ καὶ ἤρξατο τῆς συγγραφῆς εἰς τοὺς ἀνέκαθεν ἀνενέγκας χρόνους τὸν λόγον, τῷ τῆς δεσποίνης ἡμῶν κἀν τούτῳ ὑπείκων προστάγματι, ἀπὸ Διογένους τοῦ αὐτοκράτορος Ῥωμαίων ἀρξάμενος καὶ καταβαίνων εἰς αὐτὸν ἐκεῖνον, περὶ οὗ τὴν πρόθεσιν ἐποιήσατο. Τότε γὰρ καὶ ἀνθοῦν εἶχεν ὁ χρόνος τὸν ἐμὸν πατέρα μειράκιον παραγγείλαντα. Τὰ γὰρ πρὸ τοῦδε οὐδὲ μειράκιον ἦν καὶ οὐδὲν ὅ τι ἄξιον συγγραφῆς αὐτῷ πέπρακτο, εἰ μὴ

28 Διογένους Crusius : Διογε.... V.

l'enfance. 3 Tel était donc le but du césar comme l'indique son ouvrage. Cependant il n'a pas réalisé son dessein et il ne put achever entièrement son histoire ; après avoir mené son récit jusqu'à l'époque de l'autocrator Nicéphore Botaniatès[1], à cet endroit il cessa d'écrire, les circonstances ne lui permettant pas de poursuivre plus avant son ouvrage, au préjudice du sujet traité, et des lecteurs frustrés du plaisir. C'est pourquoi j'ai résolu, à mon tour, d'écrire ce qu'avait fait mon père, pour éviter que de tels travaux n'échappassent à la postérité. Aussi bien quelle harmonie, quelle grâce exquise, le césar mettait-il dans ses phrases ! ils le savent bien tous ceux aux mains de qui sont tombés ses ouvrages. 4 Or, lorsqu'il fut arrivé à l'endroit que j'indiquais, au moment où il nous apportait des frontières cette œuvre composée à la hâte et inachevée, il apporta en même temps, hélas ! une maladie mortelle causée soit par des fatigues excessives, soit par des opérations militaires trop fréquentes, soit par sa sollicitude inexprimable à notre égard. Cette sollicitude en effet était enracinée chez lui, et ses travaux, sans répit ; mais en outre les intempéries et la nocivité des climats lui composèrent une coupe mortelle. Par là s'explique en effet qu'on le voit, bien qu'en proie à une terrible maladie, faire campagne contre les Syriens et les Ciliciens[2] ; puis également que la Syrie le rendit débilité aux Ciliciens, puisque les Ciliciens le rendirent aux Pamphyliens, les Pamphyliens aux Lydiens, et la Lydie à la Bythinie, la Bythinie à la reine des cités et à nous-mêmes, souffrant déjà d'un œdème des entrailles, conséquence de tant de maux endurés. En dépit d'une telle faiblesse et du désir qu'il avait de nous représenter au vif ses aventures, malade comme il l'était, il ne le pouvait pas, et de notre côté nous l'en empêchions, pour éviter de le voir, en les racontant, rouvrir ses blessures.

IV Arrivée à cet endroit, mon âme est saisie de vertige, et des

1. Usurpateur (1078-1081). — 2. Pour rétablir la suzeraineté byzantine sur la principauté latine d'Antioche.

τις ἐγκωμίου λόγον καὶ τὰ παιδικὰ αὐτῷ θήσαιτο. 3 Ὁ μὲν οὖν σκοπὸς τῷ Καίσαρι τοιοῦτος, ὡς ἡ τούτου συγγραφὴ βούλεται. Οὐ μὴν τὰ τῆς ἐλπίδος ἐκβέβηκεν οὐδὲ τὴν ἱστορίαν πᾶσαν ἐτελεώσατο, ἀλλὰ μέχρι τῶν χρόνων τοῦ αὐτοκράτορος Νικηφόρου τοῦ Βοτανειάτου τὸν λόγον ἐφελκυσάμενος ἐκεῖσε τοῦ συγγράφειν ἐπαύσατο, περαιτέρω τοῦ καιροῦ μὴ διδόντος προκόψαι τὴν συγγραφήν, ζημίαν μὲν τοῖς ὑπὸ τὴν συγγραφὴν πράγμασι περιποιησαμένου, ἡδονὴν δὲ ἀποστερήσαντος τοῖς ἀναγινώσκουσι. Διὰ τοῦτο αὐτή, ὅσα τῶμῷ πατρὶ πέπρακτο, συγγράψασθαι προειλόμην, ἵνα μὴ τοιαῦτα ἔργα τοὺς ἐς ὕστερον παραδράμῃ. Οἵαν μὲν γὰρ εἶχον τὴν ἁρμονίαν, ὁπόσην δὲ τὴν χάριν οἱ τοῦ Καίσαρος λόγοι, ἴσασιν ἅπαντες οἱ τοῖς ἐκείνου ἐντετυχηκότες συγγράμμασιν. 4 Ἀλλὰ μέχρι τούτου ἐλθών, καθάπερ εἶπον, καὶ τὸ σύγγραμμα σχεδιάσας καὶ ἡμιτελὲς ἐκ τῆς ὑπερορίας κομίσας ἡμῖν, συναπεκόμισεν, οἴμοι, καὶ θανάσιμον νόσημα τάχα ἐκ τῆς ἀπείρου κακοπαθείας, τάχα ἐκ τῶν συχνοτέρων στρατηγημάτων, τάχα ἐκ τῆς ὑπὲρ ἡμῶν ἀφάτου μερίμνης. Μέριμνα γὰρ ἔμφυτος καὶ πόνοι ἀνένδοτοι· πρὸς δὲ καὶ ἀέρων ἀνωμαλίαι τε καὶ κακότητες ποτήριον αὐτῷ θανάσιμον ἐκεράσαντο. Ἔνθεν μὲν γὰρ εἰς Σύρους καὶ Κίλικας δεινῶς νοσῶν ἐξεστράτευεν· εἶτα κἀκεῖθεν Συρία τοῦτον μὲν ἀπέδωκεν ἀρρωστοῦντα Κίλιξι, Κίλικες δὲ Παμφυλίοις, Παμφύλιοι δὲ τοῖς Λυδοῖς καὶ ἡ Λυδία τῇ Βιθυνίᾳ καὶ ἡ Βιθυνία τῇ βασιλίδι τῶν πόλεων καὶ ἡμῖν ἐξῳδηκότα ἤδη τὸ σπλάγχνον ἐκ τῆς πολλῆς κακοπαθείας. Καίπερ δὲ οὕτως ἔχων ἀσθενείας καὶ θέλων τὰ συμπεσόντα οἷ ἐκτραγῳδεῖν τὸ μέν τι νοσῶν οὐκ ἠδύνατο, τὸ δέ τι καὶ παρ' ἡμῶν ἐκωλύετο, ὡς μὴ τὸ τραῦμα ἀνοίξοι διηγούμενος.

IV Ἐγὼ δ' ἐνταῦθα γενομένη σκοτοδίνης ἐμπίπλαμαι

5 Βοτανιάτου V || 10 τῶμῷ nos : τοὐμῷ V || 23 Κίλιξι : add. Hoes || 28 τι Reif : ὅτι V || τι Reif : ὅτι V || 29 ἀνοίξοι Nœkius : ἀνήξοι A corruptum V.

torrents de larmes inondent mes yeux. O quel bon conseil les Romains ont perdu ! O l'expérience consommée des affaires qu'il avait acquise, et si étendue ! Ses connaissances littéraires, son savoir si vaste, je dis bien, embrassant à la fois les sciences profanes et sacrées * ! O la grâce qui courait dans tout son être, et sa majesté, non seulement digne d'un trône, comme on l'a dit, mais encore d'un trône plus divin et meilleur ! Quant à moi certes, j'ai été plongée dans bien d'autres infortunes encore, déjà au milieu même de mes langes dans la Porphyra, pour ainsi dire, et j'ai été la proie de tristes destins, bien que personne ne puisse admettre que ce ne soit pas un sort heureux et souriant d'avoir eu un père et une mère autocrators, et d'être née dans la Porphyra ; car le reste, hélas, quels malheurs, hélas, quels bouleversements ! Orphée, lui, par ses chants faisait mouvoir rochers, forêts, jusqu'aux créatures inanimées ; le joueur de flûte Timothée, pour avoir joué un jour devant Alexandre « l'Orthion », émouvait le Macédonien à le faire soudain courir à ses armes et à son épée ; le récit de mes infortunes, lui, n'excitera aucun mouvement matériel pour courir soit aux armes, soit au combat, mais puisse-t-il réussir à émouvoir l'auditeur jusqu'aux larmes, et forcer la compassion non seulement des êtres doués de sentiment, mais encore de la nature inanimée.

2 Toujours est-il que la compassion que j'éprouvai pour le césar et la mort inopinée qui fondit sur lui, m'atteignirent moi-même jusqu'à l'âme et me firent au plus profond de l'être une blessure ; et je regarde mes malheurs antérieurs, en comparaison de ce malheur sans fond, comme une simple goutte d'eau comparée soit à la mer Atlantique toute entière soit aux flots de la mer Adriatique. Ou plutôt, semble-t-il, ces malheurs n'étaient que le prélude des suivants, et par avance elle s'emparait de moi la fumée de ce feu de fournaise, et la brûlure de cette flamme indicible, et la torture journalière d'un feu à l'ardeur inexprimable. O feu immatériel et qui réduis en cendre, feu qui portes allumées dans le secret tes torches ! feu qui brûles et ne consumes point, feu qui dévores le cœur et laisses croire que nous ne sommes

τὴν ψυχὴν καὶ ῥείθροις δακρύων περιτέγγω τοὺς ὀφθαλμούς. Ὢ οἷον ἡ Ῥωμαίων ἀπόλωλε βούλευμα· ὢ πεῖρας μὲν ἀκριβεστάτης περὶ τὰ πράγματα καὶ ὅσην ἐκεῖνος συνείλοχε· λόγων δὲ ἐπιστήμης, ποικίλης δὲ σοφίας, λέγω δὴ τῆς θυραίας καὶ τῆς ἡμετέρας αὐλῆς· ὢ καὶ χάριτος ἐπιτρεχούσης τοῖς μέλεσι καὶ εἴδους οὐκ ἀξίου τυραννίδος, ὥς τινες λέγουσιν, ἀλλὰ καὶ θειοτέρας καὶ κρείττονος. Ἔγωγ᾽ οὖν καὶ πολλοῖς ἄλλοις προσωμιλήκειν δεινοῖς ἐκ μέσων τῶν πορφυρόθεν σπαργάνων, ὡς οὕτως εἰπεῖν, καὶ τύχαις ἐχρησάμην οὐκ ἀγαθαῖς, εἰ μή τις θεῖτο τύχην οὐκ ἀγαθὴν καὶ προσμειδιῶσάν μοι τήν τε γειναμένην αὐτὴν καὶ τὸν τεκόντα τοὺς αὐτοκράτορας καὶ τὴν πορφύραν ἐφ᾽ ἧς ἐβλάστησα· τὰ γὰρ ἄλλα φεῦ τῶν κυμάτων, φεῦ τῶν ἐπαναστάσεων. Ὀρφεὺς μὲν οὖν ᾄδων καὶ λίθους ἐκίνει καὶ ξύλα καὶ τὴν ἄψυχον ἁπλῶς φύσιν, Τιμόθεος δὲ ὁ αὐλητὴς τὸν ὄρθιόν ποτε Ἀλεξάνδρῳ αὐλήσας εἰς τὰ ὅπλα παραχρῆμα καὶ τὸ ξίφος ἐκίνει τὸν Μακεδόνα· τὰ δέ γε κατ᾽ ἐμὲ διηγήματα οὐ τοπικήν τινα κίνησιν οὐδὲ πρὸς ὅπλα καὶ μάχην, ἀλλ᾽ ἐς δάκρυα τὸν ἀκροατὴν συγκινήσειε καὶ οὐκ αἰσθητικὴν μόνον, ἀλλὰ καὶ ἄψυχον φύσιν εἰς πάθος καταναγκάσειε.

2 Τὸ μέντοι πάθος τὸ περὶ τὸν Καίσαρα καὶ ὁ κατ᾽ αὐτὸν ἀνέλπιστος θάνατος αὐτῆς μου καθίκετο τῆς ψυχῆς καὶ ἐς βάθος τὸ τραῦμα εἰργάσατο. Καὶ ἡγοῦμαι τὰς προειληφυίας συμφορὰς πρὸς ταύτην τὴν ἄπληστον συμφορὰν ψεκάδα ὡς ὄντως πρὸς ὅλον Ἀτλαντικὸν πέλαγος ἢ τοῦ Ἀδριαντικοῦ πελάγους τὰ κύματα. Μᾶλλον δέ, ὡς ἔοικεν, ἦσαν ἐκεῖνα τούτων προοίμια καί με προκατελάμβανεν ὁ καπνὸς τοῦ καμινιαίου τούτου πυρὸς καὶ ὁ καύσων ἐκεῖνος τῆς ἀρρήτου ταύτης φλογώσεως καὶ τὰ καθ᾽ ἡμέραν πυρσὰ τῆς ἀφάτου πυρκαϊᾶς. Ὢ πυρὸς ἄνευ ὕλης ἀποτεφροῦντος, πυρὸς ἐν ἀπορρήτοις δᾳδουχουμένου καὶ καίοντος μέν, μὴ καταφλέγοντος δὲ καὶ τὴν καρδίαν μὲν περιφρύγοντος, δόξαν δὲ

32 καρδίαν μὲν Hoes : καρδία .... V.

pas consumés, alors que jusqu'aux os, jusqu'à la moelle, jusqu'aux fibres de l'âme, nous recevons tes atteintes embrasantes[1] ! **3** Mais je m'aperçois que ces souvenirs m'ont entraînée loin de mon sujet ; et le césar qui surgit près de moi, et le deuil où je suis du césar, viennent de verser en moi goutte à goutte un deuil aux longs sanglots. Donc après avoir essuyé les pleurs de mes yeux et m'être ressaisie dans ma douleur, je vais poursuivre mon récit en y gagnant deux fois des larmes, selon le mot du tragique[2], puisque le malheur me rappelle un [autre] malheur. Car proposer au public la vie d'un tel basileus, c'est à la fois évoquer la vertu d'un si grand homme et les merveilles qu'il a laissées derrière lui, souvenirs qui me font encore verser des larmes si brûlantes et pleurer avec tout l'univers. Rappeler en effet cet homme illustre et faire connaître son règne au public, c'est pour moi un thème de lamentations, pour les autres un souvenir d'épreuve. Commençons donc l'histoire de mon père au moment où il est préférable de l'aborder, et le mieux, c'est de prendre là où le récit gagnera en clarté et en intérêt historique.

1. Exemples clichés, comme à la page précédente l. 14-17, 22 ss. Après avoir fait allusion aux essais tentés pour élever à l'empire, après la mort d'Alexis Ier, Nicéphore Bryenne au lieu de l'héritier légitime Jean (Cf. Chalandon, *Jean II*, ch. 1, p. 1-8), Anne Comnène parle de la disgrâce dans laquelle elle achève sa vie.

2. Euripide, Héc. 518.

παρέχοντος, ὅτι οὐ συνεφρύγημεν, καίτοι μέχρις ὀστέων καὶ μυελῶν καὶ μερισμοῦ ψυχῆς τὰς πυρακτώσεις δεξάμενοι. 3 Ἀλλὰ γὰρ ἐμαυτῆς αἰσθάνομαι διὰ ταῦτα παρενηνεγμένης τοῦ προκειμένου, καὶ ὁ Καῖσάρ μοι ἐπιστὰς καὶ τὸ τοῦ Καίσαρος πένθος πένθος μοι ἐπέσταξε διωλύγιον. Ἀποψήσασα οὖν τὸ δάκρυον τῶν ὀμμάτων καὶ ἐμαυτὴν ἀναλεξαμένη τοῦ πάθους τῶν ἑξῆς ἕξομαι διπλᾶ κατὰ τὴν τραγῳδίαν κερδαίνουσα δάκρυα, οἷον ἐπὶ τῇ συμφορᾷ συμφορᾶς μεμνημένη. Τὸ γὰρ εἰς μέσον προθεῖναι τοιούτου βασιλέως ὑπόθεσιν καὶ τοσούτου πρὸς ἀρετὴν ἀνάμνησίς ἐστι καὶ τῶν κατ' ἐκεῖνον θαυμάτων, ἅπερ κἀμὲ πρὸς δάκρυα θερμότατα καταφέρει μετὰ πάσης τῆς οἰκουμένης δακρύουσαν. Τὸ γὰρ ἐκείνου μεμνῆσθαι καὶ τὴν αὐτοῦ βασιλείαν εἰς μέσον ἄγειν ἐμοὶ μὲν θρήνων ὑπόθεσις, τοῖς ἄλλοις δὲ ζημίας ἀνάμνησις. Ἀρκτέον τοίνυν ἐνθένδε τῆς ἱστορίας τοὐμοῦ πατρός, ὅθεν καὶ ἄρχεσθαι ἄμεινον· ἄμεινον δὲ ὅθέν σαφέστερός τε καὶ ἱστορικώτερος ὁ λόγος γενήσεται

6 ἀποψήσασα Crusius : ἀποψ.. ασα V || 15 τοίνυν] ab hoc verbo incipit F.

LIVRE I

ALEXIS STRATÈGE ET GRAND DOMESTIQUE

Révolte de Roussel de Bailleul.

I Le basileus Alexis, mon père, avant même de saisir le sceptre impérial, fut d'un grand secours pour l'empire romain. Il fit en effet l'apprentissage des armes sous Romain Diogène, car il se signalait parmi ceux qui l'entouraient et faisait preuve d'une très grande hardiesse. C'est ainsi qu'à l'âge de quatorze ans déjà, il désirait ardemment accompagner le basileus Diogène qui partait pour une campagne très dure contre les Perses [1], et il laissait voir dans cette ardeur pleine de menaces contre les Barbares que, le jour où il serait aux prises avec eux, il tremperait dans le sang son épée : telle était bien l'humeur belliqueuse de cet adolescent. Cependant l'autocrator Diogène ne l'autorisa pas alors à le suivre, parce qu'une très cruelle épreuve venait de frapper la mère [d'Alexis]. Celle-ci en effet pleurait à ce moment la mort de son fils aîné Manuel [2], héros qui s'était distingué par de grands et admirables exploits au service de l'empire romain. Aussi pour ne pas rendre inconsolable cette femme qui ne savait plus où elle pourrait enterrer l'un de ses fils, alors qu'elle envoyait l'autre à la guerre en redoutant qu'un sort fatal ne fondît sur cet adolescent et qu'elle ne connût même pas en quel coin de terre il serait tombé, pour ces raisons [le basileus] obligea le jeune Alexis à retourner auprès de sa mère. Il fut donc alors enlevé, bien qu'à contre-cœur, à ses compagnons d'armes, mais le temps qui suivit ouvrit un

1. Les Turcs. — 2. Curopalate et général en chef des troupes d'Orient (Nic. Br., I, 12).

ΑΛΕΞΙΑΣ Α′

I Ὁ βασιλεὺς Ἀλέξιος καὶ ἐμὸς πατὴρ καὶ πρὸ τοῦ τῶν σκήπτρων ἐπειλῆφθαι τῆς βασιλείας μέγα ὄφελος τῇ βασιλείᾳ Ῥωμαίων γεγένηται. Ἤρξατο μὲν γὰρ στρατεύειν ἐπὶ Ῥωμανοῦ τοῦ Διογένους. Θαυμαστός τις γὰρ ἐφαίνετο ἐν τοῖς κατ᾽ αὐτὸν καὶ φιλοκινδυνότατος. Οὗτος γὰρ τεσσαρεσκαιδεκάτου ἔτους ὢν κατ᾽ ἐκεῖνο καιροῦ συνεκστρατεύειν ἠπείγετο τῷ βασιλεῖ Διογένει κατὰ Περσῶν βαρυτάτην ἄγοντι στρατιάν, καὶ ἀπό γε τοῦδε ὁρμήματος ἀπειλὴν κατὰ τῶν βαρβάρων ἐμφαίνων καὶ ὡς, εἰ συμπλακήσεται τοῖς βαρβάροις, τὸ ξίφος αὐτοῦ μεθύσει ἀφ᾽ αἵματος· οὕτως ἦν φιλοπόλεμος ὁ νεανίσκος. Ἀλλὰ τότε οὐκ ἐξεχώρησεν ὁ αὐτοκράτωρ Διογένης αὐτῷ ξυνέπεσθαι, ἅτε πάθους καταλαβόντος τὴν μητέρα βαρυτάτου. Ἐθρήνει γὰρ τὸ τηνικαῦτα θάνατον τοῦ πρωτοτόκου υἱοῦ Μανουήλ, ἀνδρὸς μεγάλα καὶ ἀξιάγαστα ἔργα ἐνδεδειγμένου τῇ τῶν Ῥωμαίων ἀρχῇ. Καὶ ἵνα μὴ ἀπαραμύθητος εἴη ἐκείνη, τὸν μὲν τῶν υἱέων μηκέτι γινώσκουσα οὗ κατορύξειε, τὸν δὲ ἀποστέλλουσα ἐν πολέμοις καὶ δεδοικυῖα μή τι ἀπαίσιον συναντήσοι τῷ νεανίσκῳ καὶ οὐδ᾽ οἷ γῆς πεσεῖται ἐπιγνώσεται, διὰ ταῦτα ὑποστρέψαι πρὸς τὴν μητέρα τὸ μειράκιον Ἀλέξιον κατηνάγκασε. Καὶ τότε μὲν ἀπελείφθη καὶ ἄκων τῶν συστρατευομένων, ἀλλ᾽ ὅ γε ἐφεξῆς καιρὸς πέλαγος ὑπανέῳξεν αὐτῷ ἀνδραγαθη-

Codd. 8 ὁρμήματος V : μηματος (sic) F.

Epit. 4 θαυμαστός τε γὰρ ἐγένετο || 10 οὕτος (sic) || 11 τότε μὲν οὐχ || 18 συναντήσῃ || 19 ἐπιστρέψαι || 22 τῶν ἀνδραγαθημάτων.

champ immense à ses exploits. En effet sous le basileus Michel Doukas, après la chute du basileus Diogène, l'affaire d'Oursel montra combien grande était sa bravoure*. 2 Ce dernier était en effet un Celte qui avait autrefois été enrôlé dans l'armée romaine : mais gonflé d'orgueil par suite de son heureuse fortune, il rassembla autour de lui des troupes qui formèrent une armée importante, composée en partie d'hommes de son pays d'origine, en partie de gens de toute nationalité, et dès lors il devint un insurgé redoutable. Au moment où l'hégémonie romaine fut très ébranlée, où la fortune des Turcs l'emporta sur celle des Romains, et où ces derniers furent refoulés comme le sable qui s'écrase sous les pieds, ce fut justement le temps où cet homme attaqua lui aussi l'empire romain. D'ailleurs très ambitieux de caractère, d'autant plus enclin à la révolte ouverte qu'il voyait alors la situation critique de l'Empire, il ravagea presque toutes les provinces d'Orient. Beaucoup furent chargés de le combattre dont la bravoure était fameuse, l'expérience stratégique et militaire, consommée ; même lui, l'emportait manifestement sur leur longue expérience. Tantôt il attaquait en personne, faisait volte-face, puis s'abattait comme un ouragan sur ses adversaires ; tantôt il recourait également à l'alliance des Turcs : ses assauts étaient tellement irrésistibles qu'il fit même prisonniers quelques-uns des plus grands capitaines et mit en déroute leurs armées. 3 Lorsque mon père Alexis se trouvait sous les ordres de son frère, à qui l'on avait donné toutes les troupes d'Orient et d'Occident, il en était en fait le lieutenant. Mais comme à ce moment la situation était devenue critique pour les Romains à cause de ce barbare qui tombait partout comme la foudre, on jugea que l'antagoniste capable de l'affronter était cet admirable Alexis, et celui-ci fut nommé stratège autocrator[1] par le basileus Michel. Il mit en œuvre aussitôt toute sa sagacité, toute son expérience stratégique et

1. Général en chef avec pleins pouvoirs civils et militaires. Cf. Hanton, Titres byzantins (*Byzantion* IV, pp. 124-126). Schlumberger, *Sigillographie*, p. 362. Ces faits sont rapportés par Nic. Bryenne (II 3).

μάτων. Ἐπὶ γάρ τοι τοῦ βασιλέως Μιχαὴλ τοῦ Δούκα μετὰ τὴν τοῦ Διογένους βασιλέως καθαίρεσιν, ὅσος ἦν εἰς ἀνδρείαν, παρέδειξε τὰ κατὰ τὸν Οὐρσέλιον πράγματα. 2 Ἦν μὲν γὰρ οὗτος Κελτὸς ἀνέκαθεν τῇ στρατιᾷ Ῥωμαίων κατειλεγμένος, εἰς δὲ μέγα τύχης ἐξογκωθεὶς καὶ δύναμιν συναθροίσας ἀμφ' αὐτὸν καὶ στρατιὰν ἀξιόλογον τῶν μὲν ἐκεῖθεν ὄντων ὅθεν καὶ αὐτὸς ὥρμητο, τῶν δὲ καὶ ἐξ ἄλλου γένους παντοδαποῦ βαρὺς ἦν αὐτόθεν τύραννος. Πολλὰς δὲ ταλαντεύσεις λαβούσης τῆς τῶν Ῥωμαίων ἡγεμονίας καὶ τῶν Τούρκων καθυπερτερησάντων τῆς τύχης Ῥωμαίων, τῶν δὲ εἰς τὸ κατόπιν ὑπαχθέντων ὥσπερ ψάμμου ποδῶν ὑποσπασθείσης, τηνικαῦτα καὶ οὗτος τῇ βασιλείᾳ Ῥωμαίων ἐπέθετο. Καὶ ἄλλως μὲν ὢν τυραννικώτατος τὴν ψυχήν, τότε δὲ καὶ μᾶλλον ἐξαφθεὶς πρὸς καθαρὰν τυραννίδα διὰ τὸ κατηφὲς τῶν τῆς βασιλείας πραγμάτων τὰ τῆς ἑῴας πάντα σχεδὸν ἐλῄσατο. Πολλῶν δὲ πιστευθέντων τὸν μετ' αὐτοῦ πόλεμον ἐπ' ἀνδρείᾳ διαβεβοημένων καὶ πεῖραν εἰσενεγκαμένων πλείστην πολέμου καὶ μάχης, οὗτος ὑπερπαίων ἐφαίνετο καὶ τὴν ἐκείνων πολυπειρίαν. Πὴ μὲν αὐτὸς προσβάλλων καὶ τρέπων καὶ καθάπερ πρηστὴρ ἐμπίπτων τοῖς ἀντικαθισταμένοις αὐτῷ, πὴ δὲ καὶ συμμαχίαν λαμβάνων ἀπὸ τῶν Τούρκων ἀνυπόστατος ἦν ταῖς ὁρμαῖς, ὥστε καὶ τῶν πάνυ μεγιστάνων τινὰς κατασχεῖν καὶ τὰς ἐκείνων κλονῆσαι φάλαγγας. 3 Ὅτε δὴ καὶ ὑπὸ τἀδελφῷ ἐτάττετο ὁ ἐμὸς πατὴρ Ἀλέξιος καὶ ἄντικρυς ὑπεστρατήγει τούτῳ, τὰ στρατεύματα πάντα ἑῴας καὶ ἑσπερίου λήξεως ἐγκεχειρισμένῳ. Ἐπεὶ δὲ ἐν ἀμηχάνοις ἦν τὰ πράγματα τηνικαῦτα Ῥωμαίοις, τοῦ βαρβάρου τούτου δίκην κεραυνοῦ τὰ πάντα ἐπερχομένου, εἰς ἀξιόμαχον ἀντικατάστασιν ἐπινοεῖται ὁ ἀξιάγαστος οὗτος Ἀλέξιος στρατηγὸς αὐτοκράτωρ ὑπὸ τοῦ βασιλέως Μιχαὴλ ἀναδεδειγμένος. Ὃς δὴ καὶ πᾶσαν ἀνακινήσας φρόνησίν τε καὶ πολυπειρίαν στρατηγικήν τε

Epit. 6 αὐτὸν || 29 ἐξερχομένου.

militaire, qualités qu'il avait acquises en peu de temps[1]. (C'est qu'en effet par son extrême endurance, par sa vigilance toujours en éveil, cet homme parut à l'élite des guerriers romains être arrivé à la perfection de l'expérience stratégique, tel Émile, cet illustre Romain, tel Scipion, tel Annibal le Carthaginois ; il était tout jeune pourtant et son premier duvet naissait à peine, comme on a l'habitude de dire). Or cet Oursel, ce torrent déchaîné contre les Romains, il le captura et il rétablit la situation en Orient sans avoir eu besoin de beaucoup de temps. Il était prompt en effet à découvrir ce qui était expédient, et plus prompt [encore] à l'exécuter ; comment il captura cet homme, le césar également, dans le 2e Livre de son histoire, le raconte en détail[2] ; nous allons le narrer nous aussi dans la mesure où cela intéresse notre récit.

II Le barbare Toutouch venait en effet de descendre du fond de l'Anatolie avec une armée écrasante pour piller le territoire romain ; Oursel, souvent serré de près par le stratopédarque[3] et perdant ses places fortes les unes après les autres, malgré les nombreuses troupes qu'il commandait, toutes merveilleusement et fortement armées, était complètement battu grâce à l'habileté de mon père Alexis : c'est pourquoi il résolut de recourir au stratagème suivant. A la fin, tout à fait à bout de ressources, il va trouver Toutouch, gagne son amitié et le supplie de faire alliance avec lui.
2 Mais le stratopédarque Alexis déjoue cette manœuvre ; il le supplante dans l'amitié du barbare qu'il gagne à sa cause par ses paroles, par ses présents, par toutes sortes de moyens et d'artifices. Il était en effet, plus qu'aucun autre, ingénieux et habile à trouver des issues dans les impasses les plus grandes. L'argument qui lui fut le plus efficace pour attirer Toutouch, pour le dire en un mot, était celui-ci : « Ce sont deux amis

1. Anne Dalassène, sa mère, le dissuadait de partir en raison de sa jeunesse et des difficultés (Nic. Bryen. II 20).

2. Nic. Bryen. (II 14-25).

3. Cf. Schlumberger, *Sigillographie*, p. 368. Ici même sens que stratège autocrator.

καὶ στρατιωτικήν, καὶ ταῦτα οὐκ ἐν πολλῷ χρόνῳ ταύτην συλλεξάμενος (ἀλλὰ γὰρ διὰ τὸ πάνυ φιλόπονον τοῦ ἀνδρὸς καὶ πανταχόθεν ἐγρηγορὸς εἰς ἄκρον ἐληλυθέναι στρατηγικῆς ἐμπειρίας τοῖς τῶν Ῥωμαίων λογάσιν ἔδοξεν, οἷος Αἰμίλιος ἐκεῖνος ὁ Ῥωμαῖος, ὁποῖος ὁ Σκηπίων, οἷος Ἀννίβας ὁ Καρχηδόνιος· νεώτατος γὰρ ἦν καὶ ἄρτι πρώτως ὑπηνήτης, ὅ φασι) τόν τε Οὐρσέλιον ἐκεῖνον εἷλε τὸν πολὺν κατὰ τῶν Ῥωμαίων ῥέοντα καὶ τὰ πράγματα τῆς ἕω κατέστησεν οὐ πολλῶν δεηθεὶς ἡμερῶν. Ἦν γὰρ καὶ ὀξὺς φωρᾶσαι τὸ ξυμφέρον καὶ ὀξύτερος καταπράξασθαι· τίνα δὲ τὸν τρόπον εἷλεν ἐκεῖνον, δηλοῖ μὲν καὶ ὁ Καῖσαρ ἐν τῇ δευτέρᾳ τῆς κατ᾽ αὐτὸν ἱστορίας βίβλῳ πλατύτερον, δηλώσομεν δὲ καὶ ἡμεῖς, ἐφ᾽ ὅσον εἰς τὴν καθ᾽ ἡμᾶς ἱστορίαν συνήνεγκεν.

II Ἄρτι γὰρ τοῦ βαρβάρου Τουτὰχ ἐκ τῶν βαθυτέρων τῆς ἀνατολῆς μερῶν κατεληλυθότος μετὰ βαρυτάτου στρατεύματος, ἐφ᾽ ᾧ τὰ τῶν Ῥωμαίων λῄζεσθαι, ὁ Οὐρσέλιος πολλάκις ὑπὸ τοῦ στρατοπεδάρχου στενοχωρούμενος καὶ ἄλλα ἐπ᾽ ἄλλοις φρούρια ἀφαιρούμενος, καίτοι στρατιὰν πολλὴν ἐπαγόμενος καὶ πάντας λαμπρῶς καὶ γενναίως καθωπλισμένους, εὐμηχανίᾳ παρὰ πολὺ ἡττᾶτο τοὐμοῦ πατρὸς Ἀλεξίου· τέως δ᾽ οὖν ἐπ᾽ ἐκεῖνο καταφυγεῖν ἔδοξε. Τελευταῖον τοῖς πᾶσιν ἐξαπορούμενος ξυμμίγνυσι τῷ Τουτὰχ καὶ φίλον ποιεῖται καὶ εἰς συμμαχίαν αὐτὸν καταλιπαρεῖ. 2 Ἀλλ᾽ ὁ στρατοπεδάρχης Ἀλέξιος ἀντιστρατηγεῖται πρὸς ταῦτα καὶ ὀξύτερον οἰκειοῦται τὸν βάρβαρον καὶ ἐπισπᾶται πρὸς ἑαυτὸν καὶ λόγοις καὶ δώροις καὶ πᾶσι τρόποις καὶ μηχανήμασιν. Ἦν γὰρ εἴπερ τις ἄλλος ἐφευρετὴς καὶ πόρους ἐν τοῖς ἀπορωτάτοις ξυμμηχανώμενος. Ὁ γοῦν δυνατώτατος αὐτῷ τῶν τρόπων τοιοῦτός τις ἦν, ὡς ἐν τύπῳ εἰπεῖν, δεξιώσασθαι τὸν Τουτάχ· καί φησι « φίλοι μὲν ἄμφω ἀλλήλοις ὅ τε σὸς σουλτάνος καὶ ἐμὸς

Epit. 3 καὶ τὸ || 4-5 Αἰμύλιος || 7 om. εἷλε || 20 ἡττᾶται || 21 ἐκείνῳ 29 τὸν τρόπον.

l'un pour l'autre, dit-il, que ton sultan et mon basileus. Or ce barbare d'Oursel dresse ses troupes contre tous les deux, et pour tous les deux aussi il est un ennemi très redoutable; tandis qu'il fait des incursions contre celui-là et sans cesse arrache peu à peu quelque nouvelle partie à l'empire romain, il dépouille la Perse de tout ce que celle-ci aurait pu revendiquer. Fin calcul que toute sa conduite : maintenant il m'attaque en s'abritant derrière ta puissance; bientôt à la première occasion favorable, il me laissera quand il se jugera désormais à l'abri du péril et, de nouveau faisant volte-face, il dressera ses troupes contre toi. Aussi bien si tu veux m'en croire, quand cet Oursel reviendra encore vous trouver, il faut vous en saisir et nous l'envoyer prisonnier moyennant une forte somme d'argent. Car tu en retireras trois avantages, ajouta-t-il : premièrement de l'argent en telle quantité que jamais personne n'en a reçu autant jusqu'à présent; deuxièmement tu gagneras en outre l'amitié de l'autocrator, grâce à laquelle tu parviendras vite au comble de la prospérité; troisièmement le sultan aussi appréciera fort d'être débarrassé d'un si dangereux ennemi qui faisait manœuvrer ses troupes tour à tour contre Romains et Turcs »*. 3 En même temps qu'il fit porter ce message à Toutouch, dont nous avons parlé plus haut, mon père, qui était alors commandant en chef de l'armée romaine, envoya aussi quelques personnes des plus distinguées comme otages; et pour une date convenue, moyennant une somme d'argent, il persuada aux barbares de Toutouch de se saisir d'Oursel. Ce qui est aussitôt exécuté, et celui-ci est expédié au stratopédarque à Amasée. 4 Mais ensuite, l'argent [promis] tardait à venir, car Alexis n'avait pas lui-même de quoi remplir ses engagements, et le basileus ne se souciait pas de l'affaire; ce n'est même point qu'il avançât à pas comptés, pour parler comme le tragique **, mais il n'apparaissait nulle part. Cependant l'entourage de Toutouch réclamait avec instance le monceau d'or [promis], ou bien la restitution de celui qu'on leur avait acheté, avec la liberté pour lui de retourner là où il avait été pris; [Alexis] n'avait toujours pas le moyen de payer le

βασιλεύς. Ὁ δὲ βάρβαρος οὗτος Οὐρσέλιος καὶ πρὸς ἄμφω ἀνταίρει τὰς χεῖρας καὶ ἐχθρὸς καὶ ἀμφοτέροις καθίσταται φοβερώτατος ἐκείνου μὲν κατατρέχων καὶ ἀεί τι τῆς μερίδος Ῥωμαίων κατὰ μικρὸν ὑποσπώμενος, ἀποστερίσκων δὲ τῇ Περσίδι ἅπερ ἂν καὶ ἐξῆν κἀκείνῃ περιγενέσθαι. Τέχνῃ δὲ τὸ ἅπαν μετέρχεται νῦν μὲν ἐμὲ παρασκιάζων διὰ τῆς σῆς δυνάμεως, αὖθις δὲ τοῦ καιροῦ τούτῳ συμπνεύσαντος ἀφέμενος ἐμοῦ ὡς ἤδη ἐν ἀκινδύνῳ καθεστηκὼς πάλιν ἐξ ὑποστροφῆς κατὰ σοῦ ἀρεῖται τὰς χεῖρας. Ἀλλ' εἴ τι ἐμοὶ πείθῃ, ἐπειδὰν καὶ αὖθις ἐλεύσεται πρὸς ὑμᾶς, χρημάτων πολλῶν κρατῆσαι τὸν Οὐρσέλιον καὶ πρὸς ἡμᾶς ἐξαποστεῖλαι δεσμώτην. Τρία γὰρ ἐντεῦθέν » φησι « κερδανεῖς, ἓν μὲν χρημάτων πλῆθος ὅσον καὶ οἷον οὐδείς πω πρότερον, ἕτερον δὲ τὴν εὔνοιαν τοῦ αὐτοκράτορος συνεπισπάσῃ, ἀφ' οὗπερ εἰς ἄκρον εὐδαιμονίας φθάσεις ἐληλυθώς, τρίτον δὲ ὅτι καὶ ὁ σουλτάνος τὰ μεγάλα ἡσθήσεται ἐχθροῦ τηλικούτου ἐκποδὼν γεγονότος καὶ τὰς χεῖρας ἀσκοῦντος καθ' ἑκατέρων κατά τε Ῥωμαίων καὶ Τούρκων ». 3 Ταῦτα διαπρεσβευσάμενος πρὸς τὸν ἄνωθεν εἰρημένον Τουτὰχ ὁ ἐμὸς πατὴρ καὶ τῆς Ῥωμαϊκῆς στρατιᾶς ἀρχηγὸς κατ' ἐκεῖνο καιροῦ καὶ ἅμα καὶ ὁμήρους πέμψας τῶν ἐνδοξοτάτων τινὰς ἐπὶ συγκειμένῳ χρόνῳ καὶ χρημάτων ποσότητι πείθει τοὺς ἀμφὶ τὸν Τουτὰχ βαρβάρους κατασχεῖν τὸν Οὐρσέλιον. Καὶ τούτου ταχὺ γεγονότος ἀποστέλλεται εἰς Ἀμάσειαν τῷ στρατοπεδάρχῃ. 4 Ἀλλ' ἐντεῦθεν ἐχρονοτρίβει τὰ χρήματα· αὐτὸς μὲν γὰρ οὐκ εἶχεν ὁπόθεν ἀποπληρώσειε, τὰ δὲ ἐκ βασιλέως ἠμέλητο· καὶ οὐχ ὅτι βραδεῖ ποδὶ κατὰ τὴν τραγῳδίαν ἔστιχεν, ἀλλ' οὐδαμοῦ κατεφαίνετο. Οἱ μὲν γὰρ ἀμφὶ τὸν Τουτὰχ ἐνέκειντο τὸν τῶν χρημάτων ἀπαιτοῦντες ὄγκον ἢ τὸν ἐωνημένον ἐξόπισθεν λαμβάνειν καὶ παλινδρομεῖν ἐὰν τοῦτον ὅθεν κατείληπτο· ὁ δὲ οὐκ εἶχεν ὅθεν

Codd. 6 περισκιάζων Reif.

Epit. 4-5 τῆς Περσίδος || 7 τοῦτο || 24 πέμπεται || 28-29 οἱ δὲ ἀμφὶ.

prix de celui qu'il avait acheté. Après avoir passé toute la nuit dans la plus grande perplexité, il eut l'idée de faire verser la somme par les habitants d'Amasée[1]. 5 Dès qu'il fit jour, malgré les difficultés de l'entreprise, il convoqua cependant tous les habitants, en particulier les plus influents et les riches. Fixant surtout ceux-ci : « Vous savez tous, dit-il, comment ce barbare a traité toutes les cités du thème d'Arménie, combien de bourgs il a saccagés, combien de citoyens il a maltraités en les soumettant à des peines intolérables et combien il vous a extorqué d'argent. Or voici le moment de vous délivrer de cet homme malfaisant, si vous voulez. Il faut pour cela qu'il ne soit pas remis en liberté. Car vous voyez qu'actuellement ce barbare est notre captif grâce uniquement à la volonté divine et à nos efforts. Mais Toutouch, qui l'a fait prisonnier, nous en réclame le prix. Or nous sommes absolument sans ressource, nous qui vivons sur une terre étrangère et qui, en faisant la guerre contre les barbares depuis longtemps déjà, avons dépensé ce que nous avions. Évidemment si le basileus n'était pas loin d'ici et si le barbare nous laissait quelque répit, j'aurais vite fait de chercher là-bas la somme convenue. Mais vous le voyez aussi bien vous-mêmes, rien de cela n'est faisable ; il faut donc que vous vous cotisiez pour avancer l'argent, et le basileus vous rendra par notre entremise tout ce que vous aurez fourni ». 6 A peine eut-il fini de parler qu'on se mit à le huer et qu'un violent tumulte se déchaîna, car les Amaséens étaient excités à la révolte. Il y avait là en effet pour soulever les habitants, des scélérats et des agitateurs qui ont l'art de provoquer des troubles dans le peuple. Voilà pourquoi une grave émeute avait éclaté, les uns étant résolus à garder Oursel et excitant la foule à se saisir de lui, les autres, excessivement agités, comme c'est le fait de la populace quand elle est en foule, voulant enlever Oursel et le délivrer de ses chaînes. Le stratopédarque donc, voyant le peuple dans une telle fureur, se sentit lui-même dans

1. Ville du Pont en Cappadoce, relevant administrativement du thème d'Arménie.

ἀποδοίη τὴν τοῦ ἐωνημένου τιμήν. Τοῖς ὅλοις οὖν δι᾽ ὅλης νυκτὸς ἐξαπορούμενος ἐρανίσασθαι παρὰ τῶν οἰκητόρων Ἀμασείας ἐλογίσατο τὴν τιμήν. 5 Καὶ αὐγαζούσης ἡμέρας, κἂν ἀργαλέον ἐδόκει, ἀλλ᾽ ὅμως συνεκαλεῖτο ἅπαντάς τε καὶ μᾶλλον τοὺς τὰ πρῶτα φέροντας καὶ χρημάτων εὐποροῦντας. Πρὸς οὓς μᾶλλον θεασάμενος ἔφη «Ἴστε πάντες, ὅπως ὁ βάρβαρος οὑτοσὶ τὰς τοῦ Ἀρμενιακοῦ διέθετο πόλεις ἁπάσας ὅσας τε κωμοπόλεις ἐπόρθησε καὶ ὁπόσους κακῶς διέθετο συμφοραῖς ἀφορήτοις ὑποβαλὼν ὁπόσα τε χρήματα ἀφ᾽ ὑμῶν ἐκομίσατο. Ἀλλὰ καιρὸς ἤδη πάρεστι τῶν ἐξ αὐτοῦ ὑμᾶς ἀπαλλάττειν κακώσεων, εἰ βούλεσθε. Δεῖ τοιγαροῦν μὴ προέσθαι τοῦτον. Ὁρᾶτε γὰρ ὡς δεσμώτης ἡμῖν ὁ βάρβαρος νεύσει πάντως Θεοῦ καὶ ἡμετέρᾳ σπουδῇ. Ὁ δὲ τοῦτον ζωγρήσας Τουτὰχ ἐξ ἡμῶν αἰτεῖ τὴν τιμήν. Ἡμεῖς δ᾽ ἀποροῦμεν παντάπασιν ἐπ᾽ ἀλλοδαπῆς τε ὄντες καὶ συχνὸν ἤδη χρόνον μετὰ τῶν βαρβάρων μαχόμενοι καὶ τὰ προσόντα δεδαπανηκότες. Εἰ μὴ γοῦν πόρρω ὁ βασιλεὺς ἦν καὶ καιρὸν ἀναμονῆς ἐδίδου ὁ βάρβαρος, ἔσπευσα ἂν ἐκεῖθεν κομισθῆναι τὰ τῆς τιμῆς. Ἐπεὶ δ᾽, ὡς ἴστε καὶ αὐτοί, οὐδὲν τούτων ἔξεστι πράττειν, δέον ὑμᾶς συνεισενεγκεῖν τὴν τιμήν, καὶ λήψεσθε πάντα δι᾽ ἡμῶν ἐκ βασιλέως ὁπόσα παράσχοιτε». 6 Εἶπε ταῦτα καὶ ἐξεκρούσθη παραυτίκα καὶ θόρυβον ἀνῆψε σφοδρότατον τῶν Ἀμασειανῶν εἰς ἀποστασίαν κεκινημένων. Ἦσαν γὰρ οἳ τούτους εἰς θόρυβον ἠρέθιζον ἄνδρες κακουργότατοί τινες καὶ ῥέκται πραγμάτων εἰδότες ὀτρύνειν δῆμον εἰς ταραχήν. Θόρυβος τοίνυν ἦρτο πολὺς τῶν μὲν βουλομένων σῴζεσθαι τὸν Οὐρσέλιον καὶ τὸ πλῆθος ἀντιλαβέσθαι τούτου ἐρεθιζόντων, τῶν δὲ ἐκταραττομένων (τοιοῦτον γὰρ τὸ συρφετῶδες πλῆθος) καὶ τὸν Οὐρσέλιον ἁρπάσαι θελόντων καὶ τῶν δεσμῶν ἀπολύειν. Δῆμον οὖν ὁ στρατοπεδάρχης τοσοῦτον

Epit. 6 ἐνατενίσας || 7 πάντως || 9 συμφοραῖς F : ποιναῖς V (Nic. Br. II, 22, p. 88 éd. Bonn) || 13 ὑμῖν || 26 πραγμάτων καί.

une situation extrêmement critique, mais il ne perdit nullement son sang-froid et, rassemblant son courage, de la main il commanda à ces forcenés de faire silence. 7 Il n'obtint le calme qu'à la longue et avec peine ; s'adressant alors à la foule : « Habitants d'Amasée, dit-il, je tombe d'étonnement devant votre ignorance absolue du jeu de ceux qui vous trompent en achetant leur propre salut au prix de votre sang, et qui complotent sans cesse votre ruine la plus complète. Voyons, que gagnerez-vous à la révolte d'Oursel, sinon des massacres, des yeux crevés, des mutilations ? Mais ces gens qui machinent tout ceci contre vous, ils allaient d'un côté mettre leur propre fortune à l'abri en servant le barbare, et de l'autre se gorger encore de l'or du basileus, en le flattant et en lui assurant qu'ils ne vous ont pas livrés au barbare, non plus que la ville d'Amasée : et cela, sans avoir jamais fait de vous le moindre cas. S'ils veulent soutenir la révolte d'Oursel, en flattant le rebelle avec les meilleures espérances, c'est afin de pouvoir garder intacts leurs biens, et ensuite réclamer au basileus des dignités et des présents. Et si la fortune changeait encore, eux se tireraient toujours d'affaire, et ils allumeraient la colère du basileus contre vous. Par conséquent si vous m'en croyez, brisez maintenant avec ces factieux qui vous excitent à la révolte, et que chacun de vous rentre chez lui pour réfléchir à ce que je viens de dire ; vous verrez alors qui vous donne les meilleurs conseils. »

III A ces mots, comme si la situation était retournée [1], ces gens changèrent d'avis et rentrèrent chez eux. Cependant le stratopédarque, sachant que la foule a l'habitude de changer d'avis en un clin d'œil, surtout quand elle est poussée par des criminels [2], craignit que pendant la nuit on ne ten-

1. Litt. la coquille étant tombée de l'autre côté (Plat. Phaedr. 241 b).

2. Les citoyens les plus en vue et les plus influents (Nic. Bryen. II 24). Cet épisode montre combien peu le basileus pouvait compter sur le loyalisme de certaines provinces, assujetties, et non pas assimilées, toutes prêtes à faire défection et à soutenir les ennemis de Constantinople. Cela explique les conquêtes faciles des envahisseurs.

ὁρῶν μαινόμενον ὡς ἐν στενῷ κομιδῇ τὰ κατ' αὐτὸν ἐγνώκει, καταπεπτώκει μὲν οὐδαμῶς, ἀλλ' ἐπιρρώσας ἑαυτὸν κατεσίγαζε τῇ χειρὶ τὸν θόρυβον. 7 Ὀψὲ δὲ καὶ μόλις τούτους καταπαύσας καὶ πρὸς τὸ πλῆθος τὸν λόγον ἀνενεγκὼν ἔφη « θαυμάζειν ἔπεισί μοι, ἄνδρες Ἀμασειανοί, ὅπως τὴν συσκευὴν τουτωνὶ τῶν ἐξαπατώντων ὑμᾶς παντάπασιν ἠγνοήσατε τὴν σφῶν αὐτῶν σωτηρίαν τῷ ὑμετέρῳ αἵματι ἐξωνουμένων καὶ μεγίστην ὑμῖν τὴν βλάβην προξενούντων ἀεί. Ποία γὰρ ὑμῖν τῆς τοῦ Οὐρσελίου τυραννίδος ἡ ὠφέλεια, εἰ μὴ σφαγαὶ καὶ πηρώσεις καὶ ἀκρωτηριασμοὶ μελῶν ; Οὗτοι δὲ οἱ τῶν τοιούτων ὑμῖν πρόξενοι ἔνθεν μὲν τὰ οἰκεῖα ἀσινῆ διετήρουν τὸν βάρβαρον θεραπεύοντες, ἐκεῖθεν δὲ αὖθις τῶν ἐκ βασιλέως ἐνεφοροῦντο δωρημάτων χαριζόμενοι τούτῳ, ὅτι μὴ ὑμῶν τε καὶ τῆς πόλεως Ἀμασείας παρεχώρησαν τῷ βαρβάρω, καὶ ταῦτα μηδένα λόγον ὑμῶν ποιησάμενοι πώποτε. Διὰ τοῦτο καὶ τὴν τυραννίδα συνίστασθαι βουλόμενοι, τῷ μὲν τυράννῳ χρηστὰς ὑποσαίνοντες ἐλπίδας ἀσινῆ τὰ οἰκεῖα διατηρῶσιν, ἐκ βασιλέως δὲ αὖθις ἀπαιτῶσι τιμάς τε καὶ δωρεάς. Ἦν δέ τι καὶ νεωτερισθείη, αὐτοὶ μὲν πάλιν ἑαυτοὺς τοῦ δράματος ἐξάγωσι, τὸν δὲ βασιλέως θυμὸν καθ' ὑμῶν ἐξάψωσιν. Εἴ τι οὖν ἐμοὶ πείθεσθε, τούτους μὲν ὑμᾶς πρὸς θόρυβον ἐρεθίζοντας τὸ παρὸν ἐρρῶσθαι ἐάσατε, ἕκαστος δὲ ὑμῶν οἴκαδε ἀπελθὼν τὰ λεχθέντα σκοπείτω, καὶ εἴσεσθε ὁποῖος ὑμῖν τὸ ξυμφέρον βουλεύεται ».

III Τούτων ἀκούσαντες τῶν ῥημάτων ὥσπερ ὀστράκου μεταπεσόντος τὴν γνώμην μεταβαλόντες οἴκαδὲ ἀνεχώρουν. Ὁ δὲ στρατοπεδάρχης γινώσκων τὸν δῆμον ἐν ῥοπῇ τὰς γνώμας μεταβάλλειν εἰωθότα, καὶ μᾶλλον εἰ ὑπὸ χαιρεκάκων ὀτρύνεται, δείσας μὴ διὰ τῆς νυκτὸς κατ' αὐτοῦ

Codd. 10 εἰ V : om. F.

Epit. 4-5 μετενεγκὼν || 17 βούλονται ἵνα || 20 μὲν πόρρω (Nic. Br. II, 23, p. 90) || 21 ἀλλ' εἴ τί μοι πείθεσθε || 23 ἔρρειν (Nic. Br. l. c.) || 28 ὄχλον || 30 ὀτρύνοιτο.

tât contre lui un soulèvement, qu'on fît sortir Oursel de sa prison, et que, délivrant celui-ci de ses liens, on ne lui rendit la liberté ; comme il n'avait pas les forces suffisantes pour leur résister, il eut alors l'idée d'une ruse à la Palamède [1]. Il feignit de faire aveugler Oursel : celui-ci est jeté à terre ; le bourreau approche le fer, pendant que le patient hurle et gémit comme un lion rugissant. Toute la scène était celle d'un aveuglement, car celui qui était ainsi privé de la vue en apparence, avait reçu l'ordre de crier et de vociférer, de même que celui qui faisait semblant d'arracher les yeux, devait regarder avec fureur celui qui gisait à terre et agir en tout avec férocité, ou mieux : simuler le supplice de l'aveuglement. Ainsi, tandis que l'un était aveuglé sans l'être, le peuple [2], lui, applaudissait et répandait partout la nouvelle qu'Oursel était aveuglé. 2 Ce coup de théâtre persuada à toute la foule, aux habitants du pays comme aux étrangers, tel un essaim d'abeilles, d'apporter leur contribution. Tout n'était en effet qu'un stratagème inventé par Alexis, afin que les gens hostiles à l'idée de donner de l'argent et complotant l'enlèvement d'Oursel des mains d'Alexis, mon père, se tinssent tranquilles en voyant leur projet désormais sans intérêt et se rangeassent aussitôt à l'avis du stratopédarque, puisqu'ils avaient manqué leur premier plan, pour se concilier son amitié et échapper à la colère du basileus. Le fameux Oursel se trouvait donc de la sorte entre les mains de l'admirable général qui le gardait comme un lion en cage, avec sans cesse un bandeau sur les yeux pour simuler ainsi l'aveuglement.
3 Mais loin de se contenter de ce résultat [3] et, après s'être couvert de gloire, de se désintéresser des opérations qui restaient à faire, il reprit beaucoup d'autres cités ou places fortes, et fit rentrer sous l'autorité de l'empire tout ce qui

1. Chef grec qui prit part au siège de Troie et à qui on attribue diverses inventions. Cette comparaison reviendra.

2. Par opposition aux premiers citoyens, qu'Alexis a dénoncés et fustigés dans son second discours.

3. Malgré les envoyés impériaux qui voulaient le retour d'Alexis à Constantinople avec Oursel, sa mission terminée (Nic. Br. II 24).

μελετήσαντες ἐπέλθωσι καὶ τὸν Οὐρσέλιον ἐξαγαγόντες μὲν τῆς φρουρᾶς, λύσαντες δὲ τῶν δεσμῶν ἀφῶσιν, ἐπεὶ μὴ ἀποχρώσας εἶχε δυνάμεις πρὸς τοσούτους ἀντικαταστῆναι, μηχανᾶται τὸ ἐντεῦθεν Παλαμήδειόν τι μηχάνημα. Ἐς μὲν τὸ φανερὸν ἀποτυφλοῖ τὸν Οὐρσέλιον· καὶ ἥπλωτο μὲν ἐν τῇ γῇ, ὁ δὲ δήμιος ἐπῆγε τὸν σίδηρον, ὁ δὲ ἐπωρύετό τε καὶ ἔστενε καθάπερ λέων βρυχώμενος. Σχῆμα δὲ πάντα ἦσαν τῆς τῶν ὀμμάτων ἀποστερήσεως, παρήγγελτο δὲ καὶ ὁ τῷ δόξαι τυφλούμενος βοᾶν τε καὶ κεκραγέναι καὶ ὁ μέχρι τοῦ δοκεῖν τοὺς ὀφθαλμοὺς ἐξορύττων δριμύ τε ἐνορᾶν πρὸς τὸν ἐκκείμενον καὶ μανιώδη τὰ πάντα δρᾶν, μᾶλλον δὲ σχηματίζεσθαι τὴν ἀποτύφλωσιν. Καὶ ὁ μὲν ἀπετυφλοῦτο μὴ ἀποτυφλούμενος, ὁ δὲ δῆμος ἐκρότει καὶ πανταχόθι τὴν τοῦ Οὐρσελίου τύφλωσιν διεβόμβει. 2 Ταῦτα ὥσπερ ἐν σκηνῇ δραματουργηθέντα πέπεικε τὸν ὄχλον ὅλον, ὅσος ἐγχώριος καὶ ὅσος ἔξωθεν, εἰς ἔρανον κατὰ τὰς μελίσσας συλλέγεσθαι. Τοῦτο γὰρ ἅπαν τὸ σκέμμα τῆς Ἀλεξίου φρονήσεως, ἵνα οἱ πρὸς τὸ δοῦναι χρήματα δυσχερῶς ἔχοντες καὶ ἀφελέσθαι τὸν Οὐρσέλιον ἐπιβουλεύοντες ἐκ τῶν χειρῶν Ἀλεξίου τοὐμοῦ πατρὸς ἀποκαραδοκήσωσί τε ὡς ἐντεῦθεν αὐτοῖς τῆς ἐπιβουλῆς ἀνωφελοῦς καθεστηκυίας καὶ ταχὺ πρὸς τὸ βούλημα τοῦ στρατοπεδάρχου τράπωνται τῆς πρῴην ἀστοχοῦντες βουλῆς αὐτόν τε φίλον ποιούμενοι καὶ ὀργὴν βασιλέως ἐκκλίνοντες. Τοῦτον τοίνυν οὕτω κατασχὼν τὸν Οὐρσέλιον ὁ ἀξιάγαστος στρατηγὸς εἶχεν ὡς ἐν ζωγρίῳ τὸν λέοντα ἔτι ἐπικαλύμματα τοῖς ὀφθαλμοῖς φέροντα τὰ σύμβολα τῆς δῆθεν ἀποτυφλώσεως. 3 Οὐ μὴν ἤρκεῖτο οἷς εἴργασται οὐδὲ ὡς κῦδος ἀράμενος πρὸς τἆλλα τῶν πραγμάτων ἀναπεπτώκει, ἀλλὰ πόλεις τε ἄλλας πολλὰς καὶ φρούρια κατεκτήσατο καὶ ὑπὸ τὴν τῆς βασιλείας ἐξουσίαν πεποί-

Codd. 6 ἐν add. Reif.

Epit. 6 ἐπωδύρετο || 7 βρυχόμενος || 9 τὸ δόξαν || 10 τοῦ : τῷ || 20 τοῦ Ἀλεξίου || 21 ἀποκαραδοκῆσαι ὡς || 26 ζωγρείῳ || 29 οὐδὲ μέγα κῦδος.

avait auparavant fait défection au temps d'Oursel. Alors seulement il tourna bride et prit tout droit la route de la ville impériale[1]. Or il était arrivé dans la cité de son grand-père[2], où il se reposait un peu de ses nombreuses fatigues, lui et toute son armée, quand on le vit accomplir un exploit semblable à celui que le fameux Hercule avait fait en faveur d'Alceste, femme d'Admète. 4 Dokeianos* en effet, le neveu d'Isaac Comnène qui avait précédemment régné, et le cousin germain d'Alexis (c'était du reste un homme illustre autant par sa naissance que par son rang), en apercevant Oursel avec les signes de l'aveuglement et conduit par la main, poussa un profond soupir et pleura sur le sort d'Oursel, en même temps qu'il dénonçait la cruauté du stratège. Il s'emportait même contre celui-ci à qui il reprochait d'avoir enlevé les yeux à un homme si brave, un vrai héros qu'il aurait dû sauver sans le châtier, quand Alexis de répliquer aussitôt : « Ce qu'il en est de cet aveuglement, tu vas l'apprendre bientôt, mon très cher » ; un peu plus tard, il les conduit dans un pavillon, lui et Oursel : il découvre alors le visage de ce dernier et montre ses yeux brillants comme des escarboucles. A cette vue Dokeianos, stupéfait, resta étonné, ne sachant que penser d'un si grand prodige. En même temps il appliqua les mains sur les yeux pour s'assurer que ce qu'il voyait n'était pas un songe, ou quelque prestige magique, ou tout autre semblable nouvel artifice. Comme il se rendait compte maintenant de l'humanité de son cousin envers l'homme et de son habileté jointe à cette humanité, dans un transport d'allégresse il se mit à le serrer dans ses bras et à l'embrasser plusieurs fois au visage avec effusion, passant ainsi de la surprise à la joie. Aussi bien les mêmes sentiments furent-ils partagés par l'entourage du basileus Michel, par le basileus lui-même et par tout le monde.

1. Par mer sur l'ordre de l'empereur (Dölger Reg. 998). Alexis fut en danger durant une tempête : Nic. Bryenne attribue son salut à la protection de la mère de Dieu (II 27) envers qui il avait une grande dévotion (Id. II 26).

2. Kastamouni (Nic. Bryen. II 26).

ηκεν, ὅσα ἐπὶ τῶν Οὐρσελίου καιρῶν πονηρῶς προπέπραχεν. Ἐντεῦθεν οὖν τὰς ἡνίας στρέψας εὐθὺ τῆς βασιλίδος πόλεως ἤλαυνε. Γενόμενος δὲ ἐν τῇ παππῴᾳ πόλει καὶ μικρὸν ἀναπαύων τῶν πολλῶν καμάτων ἑαυτόν τε καὶ τὴν σύμπασαν στρατιὰν πρᾶγμα ἐντεῦθεν ὤπτο πεποιηκώς, ὅπερ Ἡρακλῆς ἐκεῖνος ἐπὶ τῇ τοῦ Ἀδμήτου Ἀλκήστιδι.
4 Ὡς γὰρ εἶδεν ὁ Δοκειανὸς ἐκεῖνος, ὁ τοῦ προβεβασιλευκότος Ἰσαακίου Κομνηνοῦ ἀδελφιδοῦς καὶ τούτου ἐξάδελφος (ἀνὴρ δὲ οὗτος τῶν ἐπιδόξων καὶ γένει καὶ ἀξιώματι) τὸν Οὐρσέλιον τὰ τῆς τυφλώσεως σύμβολα φέροντα καὶ ὑπό του χειραγωγούμενον, βύθιόν τι στενάξας καὶ ἐπιδακρύσας τῷ Οὐρσελίῳ ὠμότητα κατηγορήκει τοῦ στρατηγοῦ. Καὶ μέμψιν αὐτῷ ἐπῆγε τούτου καταβοώμενος ὡς τοιοῦτον ἄνδρα γεννάδαν τε καὶ ἄντικρυς ἥρωα τοὺς ὀφθαλμοὺς ἀφελομένου, ὃν ἐχρῆν ἀτιμώρητον διασώσασθαι· ἀλλ' ἐκεῖνος τότε μὲν «τὰς αἰτίας τῆς ἀποτυφλώσεως εἰσαῦθις ἐπακούσειας» ἐπειπὼν «φίλτατέ μοι», μετὰ βραχὺ εἰς οἰκίσκον ἀγαγὼν αὐτόν τε καὶ τὸν Οὐρσέλιον ἀνακαλύπτει τὸ πρόσωπον καὶ δείκνυσιν Οὐρσελίου τοὺς ὀφθαλμοὺς πυρωπὸν ἀπαστράπτοντας. Ἐξεπλάγη ταῦτα ὡς ἐθεάσατο καὶ ἐθαύμασεν ὁ Δοκειανὸς καὶ οὐκ εἶχεν ὅ τι καὶ χρήσαιτο τῷ πλήθει τοῦ θαύματος. Καὶ θαμὰ μὲν ταῖς ὄψεσι τὰς χεῖρας ἐπέβαλε, μή που καὶ ὄναρ ἐστὶ τὸ θεώμενον ἤ τις μαγικὴ τερατεία ἢ ἄλλο τι τοιοῦτον ἄρτι πρώτως καινοτομούμενον. Ὡς δὲ τὴν ἐπὶ τῷ ἀνδρὶ φιλανθρωπίαν τοῦ ἐξαδέλφου κατεμάνθανε καὶ μετὰ τῆς φιλανθρωπίας τὴν τέχνην, περιχαρὴς γεγονὼς ἐνηγκαλίζετό τε αὐτὸν καὶ κατεφίλει πολλάκις τὸ πρόσωπον εἰς ἡδονὴν τὸ θαῦμα μεταβαλών. Ταὐτὸ δὲ τούτῳ πεπόνθασι καὶ οἱ περὶ τὸν βασιλέα Μιχαὴλ καὶ βασιλεὺς αὐτὸς καὶ πάντες.

Epit. 1 τὸν || καιρὸν || 3 πόλεων || 6 Ἀλκίστου || 13 ἐπήγαγε || 17 βραχὺ δ' || 23 ἐπέβαλλε || 29 ταὐτὸν δὲ τοῦτο.

Révolte de Nicéphore Bryenne.

IV Ensuite Alexis fut encore envoyé, en Occident cette fois, par l'autocrator Nicéphore*, maintenant à la tête de l'empire romain, contre Nicéphore Bryenne qui était en train de bouleverser tout l'Occident, après s'être ceint lui-même du diadème impérial [1] en se proclamant basileus des Romains. A peine en effet l'autocrator Michel Doukas avait-il été déposé du trône, et revêtu de la robe et de l'épomide archiépiscopale en échange du bandeau et de la couronne, que Botaniatès s'asseyait sur le trône impérial et, après avoir épousé la basilissa Marie, comme la suite de ce récit l'exposera plus clairement [2], prenait le gouvernement de l'empire. 2 Or Nicéphore Bryenne, quand il était investi du pouvoir ducal à Dyrrachium** sous le basileus Michel, avant même l'avènement de Nicéphore, avait brigué l'empire et songé à se révolter contre Michel. Pourquoi ? De quelle manière ? Il ne nous est pas nécessaire d'y revenir, puisque le césar dans son histoire a déjà raconté l'origine de cette rébellion. Mais comment, faisant de la ville de Dyrrachium pour ainsi dire la base de ses opérations, il envahit toutes les provinces d'Occident et se les assujettit, comment il fut fait prisonnier, il faut absolument le raconter brièvement. Quant à celui qui désirerait connaître cette histoire dans ses détails, nous le renvoyons au césar [3]. 3 Cet homme, dont la valeur militaire était vraiment supérieure, appartenait en même temps à une famille des plus illustres [4] ; remarquable par la grandeur de sa taille et la beauté de son visage, il l'emportait sur ses contemporains tant par le sérieux de son esprit que par la vigueur de ses bras : aussi était-il vraiment digne du trône. Il avait en outre une telle force de persuasion et il exerçait sur chacun, à première vue comme aux pre-

1. Normalement le patriarche ou le premier basileus couronnait le nouvel élu. Ici il s'agit d'un usurpateur.
2. Al. III 1-2.
3. Nic. Bryen. IV 1-18.
4. Originaire d'Andrinople. Cf. Ducange, *Stemma Bryenniorum*. Comparer ce portrait avec Nic. Bryen. IV 15.

IV ᾿Εντεῦθεν πάλιν ἐπὶ τὴν ἑσπέραν πέμπεται παρὰ Νικηφόρου τοῦ αὐτοκράτορος ἤδη τὰ ῾Ρωμαίων σκῆπτρα κατεσχηκότος κατὰ Νικηφόρου τοῦ Βρυεννίου τὴν δύσιν ὅλην κλονοῦντος καὶ τὸ διάδημα ἑαυτῷ περιθεμένου καὶ βασιλέα ῾Ρωμαίων ἀνακηρύττοντος. Ἄρτι γὰρ τοῦ αὐτοκράτορος Μιχαὴλ τοῦ Δούκα τοῦ θρόνου καθαιρεθέντος καὶ ἀντὶ ταινίας τε καὶ στέμματος τὸν ποδήρη καὶ τὴν ἐπωμίδα τὴν ἀρχιερατικὴν ἐνδεδυμένου, ὁ Βοτανειάτης ἐπὶ τοῦ βασιλείου θρόνου καθίσας καὶ τὴν βασιλίδα Μαρίαν, ὡς προϊὼν ὁ λόγος σαφέστερον παραστήσειε, μνηστευσάμενος τὰ τῆς βασιλείας διίθυνε πράγματα. 2 ᾿Αλλ᾿ ὁ Νικηφόρος Βρυέννιος τὴν δουκικὴν περιεζωσμένος ἀρχὴν Δυρραχίου ἐπὶ τοῦ βασιλέως Μιχαὴλ καὶ πρὸ τοῦ βασιλεῦσαι τὸν Νικηφόρον βασιλειᾶν τε ἤρξατο καὶ ἀποστασίαν κατὰ τοῦ Μιχαὴλ ἐμελέτησε. Τὸ μὲν ὅθεν καὶ ὅπως, οὐκ ἀναγκαῖόν ἐστιν ἡμῖν διηγεῖσθαι· φθάνει γὰρ ἡ τοῦ Καίσαρος ξυγγραφὴ τὸ αἴτιον τῆς ἀποστασίας ἐξιστορῆσαι. Τὸ δ᾿ ὅτι ἐκεῖθεν ὥσπερ ἐξ ὁρμητηρίου τινὸς τῆς πόλεως Δυρραχίου πάντα τὰ τῆς ἑσπέρας κατέδραμε καὶ ὑφ᾿ ἑαυτὸν ἐποίησε καὶ ὅπως οὗτος ἑάλω, τοῦτο τῶν ἀναγκαιοτάτων ἐστὶν ἐν βραχεῖ διηγήσασθαι. Τὸ γὰρ ἀκριβὲς τῆς ἱστορίας τὸν βουλόμενον μαθεῖν ἐς τὸν Καίσαρα παραπέμπομεν. 3 Κράτιστος γὰρ ὁ ἀνὴρ τὰ πολέμια καὶ ἅμα καὶ γένους ὢν τῶν ἐπισημοτάτων καὶ ἀναδρομῇ σώματος καὶ κάλλει προσώπου κοσμούμενος καὶ ἐμβριθείᾳ φρονήματος καὶ βραχιόνων δυνάμει τῶν κατ᾿ αὐτὸν διαφέρων ἀνδρῶν ἐπάξιον ἦν βασιλείας τὸ χρῆμα. Καὶ τοσοῦτος ἦν εἰς πειθὼ δυνατὸς καὶ πάντας ἐφέλκειν καὶ ἐκ πρώτης ὄψεως καὶ ὁμιλίας δυνάμενος, ὥστε πάντες πανδημεὶ καὶ στρατιῶται καὶ

Codd. 3 Βρυενίου F ubique.

Epit. 4 συγκλονοῦντος || 5 ἄρτι γοῦν τοῦ || 7 στέμματος F : χλαμύδος V || 8 Βοτανιάτης sic ubique || 14 Νικηφόρον : Βοτανιάτην || 15 βασιλέως Μιχαὴλ || 19 ἐποιήσατο.

miers mots, un tel ascendant, que tous sans exception, soldats et citoyens, lui donnaient la première place et le jugeaient digne de régner sur tout l'Orient et tout l'Occident. Quand il se présentait en effet, toutes les villes le recevaient les mains levées et se le passaient les unes aux autres en l'acclamant. Tout cela inquiétait Botaniatès, travaillait également son armée, et jetait tout l'empire dans l'anxiété. 4 On résolut donc d'envoyer contre Bryenne mon père Alexis Comnène, qui venait d'être promu domestique des Scholes [1], avec les forces disponibles. En fait, dans cette contrée, l'empire romain en était venu à la dernière extrémité. Car les troupes d'Orient étaient dispersées de-ci de-là à cause des Turcs, qui s'étaient infiltrés partout et qui dominaient presque tout le pays situé entre le Pont-Euxin et l'Hellespont, la mer Égée et la mer de Syrie, le Saros et les autres rivières, spécialement celles qui longent la Pamphylie, la Cilicie et qui se jettent dans la mer d'Égypte. Telle était donc la situation des troupes d'Orient ; quant à celles d'Occident, elles avaient passé au parti de Bryenne, et il ne demeurait à l'empire romain qu'une petite armée tout à fait insignifiante. Car il lui restait encore quelques « Immortels » [2] qui hier à peine avaient commencé à toucher une épée et une lance, quelques soldats de Choma [3] en petit nombre, et un contingent celte réduit à un faible effectif. Voilà ce que les ministres du basileus donnèrent à mon père Alexis, et en même temps qu'ils demandaient aux Turcs des troupes alliées, ils lui ordonnèrent de partir en campagne et d'engager les opérations contre Bryenne, confiants moins dans l'armée qui suivait que dans la sagesse du général et dans son habileté à faire la guerre et à combattre. 5 Celui-ci, sans attendre les renforts, apprenant l'arrivée rapide de

1. « Domestique » : commandant. Les « Scholes » : une des quatre cohortes gardiennes du Palais Sacré. Cf. Hanton, *op. cit.*, Byzantion IV, p. 76-77, Schlumberger, *Sigil.*, 558-560. Botaniatès avait essayé en vain de négocier. Cf. Dölger, Reg. 1032-1034.

2. Corps de troupe créé sous Michel VII contre les Turcs.

3. Identifié avec Siblia, un peu au Nord du Ménandre. « Les

ἰδιῶται τῶν πρωτείων αὐτῷ ξυνεχώρουν καὶ βασιλεύειν ἠξίουν ἁπάσης ἑῴας καὶ ἑσπερίας λήξεως. Καὶ γὰρ ἐπιόντα τοῦτον αἱ πόλεις ἅπασαι ὑπτίαις χερσὶν ὑπεδέχοντο καὶ ἄλλη πρὸς ἄλλην πόλιν μετὰ κρότου παρέπεμπε. Ταῦτα ἐτάραττε μὲν τὸν Βοτανειάτην, ἐξεκύκα δὲ καὶ τὸ περὶ αὐτὸν στράτευμα καὶ εἰς ἀμηχανίαν τὴν βασιλείαν ὅλην ἐνέβαλλε. 4 Πέμπειν οὖν διεγνώκεισαν τὸν ἐμὸν πατέρα τὸν Κομνηνὸν Ἀλέξιον κατὰ τοῦ Βρυεννίου δομέστικον τῶν σχολῶν ἄρτι προχειρισθέντα μετὰ τῶν ἐνουσῶν δυνάμεων. Εἰς γὰρ τὸ μέρος τοῦτο ἡ βασιλεία Ῥωμαίων εἰς τοὔσχατον ἐληλύθει. Τά τε γὰρ ἑῷα τῶν στρατευμάτων ἄλλο ἀλλαχοῦ διεσκέδαστο τῶν Τούρκων ὑφαπλωθέντων καὶ πάντα σχεδὸν περισχόντων, ὅσα Εὐξείνου πόντου ἐστὶ μεταξὺ καὶ Ἑλλησπόντου καὶ Αἰγαίου τε καὶ Συριακοῦ πελάγους [καὶ] Σάρου τε καὶ τῶν ἄλλων καὶ μάλιστα ὁπόσοι Παμφυλίαν τε καὶ Κίλικας παραμείβοντες ἐς τὸ πέλαγος ἐκπίπτουσι τὸ Αἰγύπτιον. Τὰ μὲν οὖν ἑῷα στρατεύματα οὕτως ἔσχον· τὰ δὲ τῆς ἑσπέρας ἐς τὸν Βρυέννιον συρρεύσαντα εἰς στενὸν κομιδῆ καὶ ὀλίγον στράτευμα τὴν βασιλείαν ἀφῆκε Ῥωμαίων. Ἀθάνατοί τε γάρ τινες αὐτῇ κατελείφθησαν χθὲς καὶ πρῴην ξίφους ἡμμένοι καὶ δόρατος καί τινες ἐκ τοῦ Χώματος στρατιῶται ὀλίγοι καὶ Κελτική τις στρατιὰ εἰς ὀλίγους τινὰς περιϊσταμένη. Τούτους δὴ τῷ ἐμῷ πατρὶ Ἀλεξίῳ διδόασι καὶ ἅμα συμμάχους ἀπὸ τῶν Τούρκων προσκαλεσάμενοι ἐξιέναι οἱ περὶ τὸν βασιλέα προσέταττον καὶ ξυμμῖξαι τῷ Βρυεννίῳ οὐ μᾶλλον εἰς τὴν ἐφεπομένην στρατιὰν θαρροῦντες ἢ εἰς τὸ φρόνημα τοῦ ἀνδρὸς καὶ τὴν ἐν πολέμοις καὶ μάχαις δεινότητα. 5 Ὁ δὲ τὴν ξυμμαχίαν μὴ περιμείνας ὀξέως ἐπερχόμενον τὸν

Codd. 3 ἐπιόντα V : ἐπεὶ αὐτὸν F || 4 κρότου V : χαλοῦ F || 15 πελάγους [καὶ] Σάρου Bury [B. Z. 2 (1893) 77] : πελάγους συρ.... F corruptum || 17 ἐκπίπτουσι V : ἐκπέμπουσι F.

Epit. 2 ἑσπερίου || 15 πελάγους καὶ τῶν ἄλλων κόλπων ὁπόσοι.

l'ennemi, s'arme aussitôt fortement lui et les siens ; il sort de la reine des cités et, une fois en Thrace, dresse son camp près du fleuve Halmyros, sans retranchements ni palissades. Sachant en effet que Bryenne était établi dans la plaine du Kidocte, il voulait que les deux armées, la sienne et celle de ses adversaires, fussent séparées par une bonne distance. Car il ne lui était pas possible de s'opposer de front à Bryenne, sans découvrir l'état de ses troupes et sans permettre à l'ennemi de se rendre compte du nombre de ses soldats. Aussi bien devait-il engager la lutte avec une poignée d'hommes contre un grand nombre, et avec des recrues inexpérimentées contre des soldats aguerris ; renonçant donc aux coups d'audace et aux attaques ouvertes, il voulait enlever par surprise la victoire.

V Après avoir présenté dans mon récit des héros qui étaient tous deux valeureux sur les champs de bataille[1], Bryenne et mon père Alexis Comnène (car l'un ne le cédait en rien à l'autre en fait de bravoure, et l'expérience de l'un n'était nullement inférieure à celle de l'autre), il convient, une fois leurs armées rangées en bataille et prêtes à la lutte, d'examiner maintenant le sort du combat. Ces deux guerriers étaient bien tous deux nobles et valeureux, et leur vigueur comme leur expérience s'égalaient dans un parfait équilibre ; aussi nous faut-il voir de quel côté pesa la fortune. Car si Bryenne, confiant dans ses troupes, comptait aussi sur son expérience et sur le bon ordre de son armée, Alexis de son côté ne fondait que peu d'espoirs, et encore étaient-ils très faibles, sur ses soldats, et en revanche il comptait sur la force de sa compétence et sur les ruses de guerre. 2 Tous deux se sont aperçus maintenant l'un l'autre et ils voient que

Chomatènes » se recrutaient entre Laodicée de Phrygie, et Apamée (Cf. G. Buckler, p. 363). Les Celtes mentionnés ensuite sont des Francs d'Italie (Nic. Br. IV 4). Il y avait certainement aussi un contingent turc dans les troupes d'Alexis, car Bryenne (IV 6) apprend la position exacte des forces d'Alexis par des prisonniers turcs, avant l'arrivée d'autres renforts, et Anne elle-même le mentionne (I 5, 3).

1. Ce parallèle est propre à Anne Comnène.

ἐχθρὸν ἀκούων κἀντεῦθεν καλῶς καὶ ἑαυτὸν καὶ τοὺς ξυνεπομένους φραξάμενος ἔξεισι τῆς βασιλίδος τῶν πόλεων καὶ κατὰ τὴν Θρᾴκην γεγονὼς περὶ τὸν Ἁλμυρὸν ποταμὸν στρατοπεδεύει ἄνευ τάφρων καὶ χάρακος. Μανθάνων γὰρ τὸν Βρυέννιον ἐν τοῖς Κηδόκτου πεδίοις αὐλιζόμενον ἐβούλετο ἑκάτερα τὰ στρατεύματα αὐτοῦ τε καὶ τῶν ἐναντίων ἀξιόλογον ἀπέχειν διάστημα. Οὐ γὰρ εἶχεν ἀντιμέτωπος ἐπιστῆναι τῷ Βρυεννίῳ, ἵνα μὴ κατάφωρα γένοιτο τὰ τῆς δυνάμεως καὶ μὴ δοίη, ὁπόσος τίς ἐστι τὴν στρατιάν, αἴσθησιν τῷ ἐχθρῷ. Μετ' ὀλίγων γὰρ πρὸς πολλοὺς καὶ μετ' ἀπειροπολέμων πρὸς ἐμπειροπολέμους ἔμελλε ξυμβαλεῖν καὶ τοῦ θαρρεῖν ἀφέμενος καὶ ἀναφανδὸν ἐμπίπτειν κλωπετεύειν τὴν νίκην ἐβούλετο.

V Ἐπεὶ δὲ ἄνδρας καὶ ἀμφοτέρους γενναίους εἰς πόλεμον ὁ λόγος κατεστήσατο, τόν τε Βρυέννιον καὶ τὸν ἐμὸν πατέρα τὸν Κομνηνὸν Ἀλέξιον (οὐδὲν γὰρ ἕτερος τοῦ ἑτέρου πρὸς ἀνδρείαν ἀπελιμπάνετο οὐδὲ τὰ τῆς ἐμπειρίας ἕτερος ἑτέρου παρ' ἔλαττον εἶχεν), ἄξιόν ἐστι καταστησαμένους τούτους εἰς φάλαγγας καὶ ἀντιπαρατάξεις ἐκεῖθεν ἀποσκοπῆσαι τοῦ πολέμου τὴν τύχην. Τὼ μὲν γὰρ ἄνδρε τούτω καὶ ἄμφω ἤστην καλὼ καὶ γενναίω καὶ τά γε εἰς χεῖρας καὶ πεῖραν ἴσοι ὥσπερ ἐπὶ τρυτάνης ἱστάμενοι· ὁρᾶν δὲ ἡμᾶς χρεών, ὅπου τὰ τῆς τύχης ἐπέβρισεν. Ὁ μὲν γὰρ Βρυέννιος μετὰ τοῦ θαρρεῖν ταῖς δυνάμεσι καὶ τὴν πεῖραν προὐβάλλετο καὶ τὴν εὐταξίαν τῆς παρατάξεως· ὁ δ' Ἀλέξιος ἐκ τοῦ ἑτέρου ὀλίγας μὲν ἐλπίδας καὶ πάνυ ἀφελεῖς εἶχεν ὅσον ἐπὶ τῷ στρατεύματι, ἀντιπρουβάλλετο δὲ τὴν ἀπὸ τῆς τέχνης ἰσχὺν καὶ τὰς στρατηγικὰς μηχανάς. 2 Ἤδη γὰρ ἀλλήλοιν αἰσθόμενοι καὶ ὅτι πολέμων ἤδη καιρὸς ὁ μὲν Βρυέννιος, ἐπειδὴ τὰς ἐφόδους αὐτοῦ

Codd. 11 μετ' add. Hoes.

Epit. 1-2 ἐφεπομένους || 13 ἐκπίπτειν || 16 οὐδὲ || 27 ἀφελεῖς : ἀφαυρὰς.

l'heure des hostilités a sonné ; Bryenne, ayant su qu'Alexis Comnène interceptait sa marche en avant et campait près de Kalaura, s'avança contre lui après avoir ainsi disposé son armée. Il donna à celle-ci une aile droite et une aile gauche : à son frère Jean [1], il remit le commandement de la droite qui était forte de cinq mille hommes et qui comprenait des Italiens, le reste des troupes du fameux Maniakès [2], puis des cavaliers de Thessalie, et un assez fort contingent de guerriers appartenant à l'hétairie [3]. L'autre aile, l'aile gauche, avait à sa tête Katakalon Tarchaniotès : c'étaient des Macédoniens et des Thraces, parfaitement armés, au nombre d'environ trois mille en tout. Bryenne lui-même commandait le centre de la phalange comprenant des Macédoniens et des Thraces, ainsi qu'une nombreuse élite de toute la noblesse [4]. Tous montaient un cheval de Thessalie ; leurs cuirasses de fer et, sur leurs têtes, leurs casques étincelaient : quand les chevaux dressaient leurs oreilles et que les boucliers s'entrechoquaient, un vif éclat ajouté à celui des casques frappait alors de terreur. Bryenne lui, au milieu, entouré de tous, tel Arès ou un géant, le haut du corps dominant tous les autres à peu près d'une coudée, émerveillait vraiment et effrayait ceux qui le voyaient. En dehors de toute cette armée régulière, à environ deux stades de là, se tenaient des alliés Scythes munis de leurs armes barbares. Ils avaient reçu l'ordre, aussitôt que l'ennemi paraîtrait et que la trompette sonnerait le combat, de fondre par derrière sur l'adversaire en tirant sur lui, et de le harceler sans cesse d'une grêle de traits, pendant que le reste de l'armée en rangs très serrés attaquerait de toutes ses forces. 3 Telles furent les dispositions prises par Bryenne pour ses troupes ; mon père Alexis

1. Instigateur de la révolte (Nic. Bryen., III 7) et domestique des scholes (Id. IV 6) comme Alexis, mais chez les rebelles.

2. Général vainqueur des Arabes en Asie (prise d'Edesse, 1032), puis des Musulmans en Sicile, se révolta et fut vaincu (1043). Il s'agit ici de Francs qu'il avait enrôlés (Nic. Bryen. IV 6).

3. Corps de la garde exclusivement composé d'étrangers, sous les ordres d'un hétairiarque (Schlumberger, *Sigillographie*, p. 346-349).

4. Sur le mot « archontes », cf. Schlumberger, *Sigillographie*,

προϋποτέμνεσθαι τὸν Κομνηνὸν Ἀλέξιον μεμαθήκοι καὶ περὶ Καλαυρὴν στρατοπεδεύειν, οὕτω ξυνταξάμενος ἀντεπήρχετο. Εἴς τε γὰρ δεξιὸν κέρας καὶ εὐώνυμον τάξας τὸ στράτευμα τοῦ μὲν δεξιοῦ κατάρχειν τὸν αὐτάδελφον Ἰωάννην ἐπέταττε· πεντακισχίλιοι δ' ἦσαν οἱ τοῦτο τὸ μέρος συμπληροῦντες, Ἰταλοί τε καὶ τῆς τοῦ Μανιάκου ἐκείνου ἀποσπάδος καὶ μὴν καὶ ἐκ Θετταλίας ἄνδρες ἱππεῖς καὶ μοῖρά τις τῶν ἀπὸ τῆς ἑταιρίας οὐκ ἀγεννής. Θάτερον δὲ τὸ εὐώνυμον κέρας ὁ Ταρχανειώτης εἶχε Κατακαλών, Μακεδόνας τε καὶ Θρᾷκας ἐξωπλισμένους εἰς τρισχιλίους τοὺς ξύμπαντας συναριθμουμένους. Αὐτὸς δ' ὁ Βρυέννιος τὸ μέσον κατεῖχε τῆς φάλαγγος ἔκ τε Μακεδόνων καὶ Θρᾳκῶν συντεταγμένον καὶ τοῦ ἀρχοντικοῦ σύμπαντος ὅσον ἐπίλεκτον. Πάντες δὲ ἐφ' ἵππου Θετταλῆς ἐποχούμενοι καὶ τοῖς σιδηροῖς θώραξι καὶ τοῖς περὶ τὴν κεφαλὴν κράνεσιν ἐξαστράπτοντες, τῶν τε ἵππων διεγειρομένων ἐς ὀρθὸν οὖς καὶ τῶν ἀσπίδων πρὸς ἀλλήλας παταγουσῶν πολλή τις αὐγὴ αὐτῶν τε καὶ τῶν κορύθων ἐκεῖθεν ἐξέπιπτε μετὰ δείματος. Ὁ δὲ εἰς μέσους κυκλούμενος ὁ Βρυέννιος καθάπερ τις Ἄρης ἢ Γίγας ὑπερωμίας εἰς πῆχυν ἕνα τῶν ἄλλων πάντων ὑψούμενος καὶ αὐτόχρημα θάμβος ἦν καὶ φόβος τοῖς θεωμένοις. Ἔξωθεν δὲ τοῦ τάγματος ὅλου ὡσανεὶ δυεῖν σταδίων διάστημα Σκύθαι τινὲς ἦσαν σύμμαχοι βαρβαρικοῖς κεκοσμημένοι τοῖς ὅπλοις. Παρήγγελτο δέ, ἐπειδὰν οἱ πολέμιοι προφανεῖεν καὶ ἡ σάλπιγξ πολέμιον ἀλαλάξειεν, εὐθὺς κατὰ νώτων ἐμπίπτειν καὶ βάλλειν τοὺς Σκύθας τοῖς πολεμίοις καὶ θλίβειν αὐτοὺς τοῖς πυκνοῖς καὶ συνεχέσι τοξεύμασι, τοὺς δὲ λοιποὺς πυκνὰ συνασπισαμένους ἐμπίπτειν κατὰ τὸ καρτερώτατον. 3 Οὕτω μὲν οὗτος τοὺς ἀμφ' αὐτὸν διετάξατο· ὁ

Épit. 6 Μανιάκη || 8 ἑταιρείας || 17 πρός : εἰς || 18 αὐγὴ τῶν τε κορύθων καὶ αὐτῶν ἐξέπιπτε || 21 τῶν ἁπάντων ὑπερανέστεκε καὶ αὐτόχρημα || 22-23 ἔξωθεν δὲ τοῦ εὐωνύμου κέρατος ὡς ἀπὸ δυοῖν σταδίων διάστημα (Nic. Br., p. 136 l. 14-15) || 28 πυκνοῖς : συχνοῖς.

Comnène, de son côté, après avoir reconnu l'état des lieux, embusqua une partie de ses soldats dans des ravins et opposa le reste face aux forces de Bryenne. Après avoir rangé pour le combat ses deux armées, celle qui était cachée et celle qui était visible, il anima de ses paroles chacun de ses hommes et stimula leur courage ; il ordonna aux troupes en embuscade, dès que l'ennemi les aurait dépassées, de fondre sur lui à l'improviste par derrière et, avec tout l'élan, toute l'impétuosité dont elles étaient capables, de se ruer sur l'aile droite. Quant à ceux qu'on appelait les « Immortels » et à une poignée de Celtes, il les garda près de lui pour les commander en personne ; à la tête des Chomatènes et des Turcs, il mit Katakalon, avec ordre de surveiller attentivement tous les Scythes et de s'opposer à leurs mouvements.
4 Ainsi se présentait la situation. Dès que l'armée de Bryenne se fut engagée dans les ravins, aussitôt mon père Alexis donna le signal et, poussant des clameurs et des cris de guerre, les troupes placées en embuscade, par la soudaineté de leur attaque, semèrent la panique chez leurs ennemis, chacun frappant et massacrant ceux qui étaient devant lui, et elles les mirent en fuite. Cependant Jean Bryenne, le propre frère du général, se rappelant alors sa force impétueuse et son courage, fit tourner son cheval avec le mors et d'un seul coup abattit « l'Immortel » qui le poursuivait ; il arrêta sa phalange en déroute, la reforma, puis refoula les ennemis. Les « Immortels » à leur tour se livrèrent à une fuite éperdue et désordonnée, massacrés par les soldats qui les poursuivaient sans relâche. 5 Alors mon père se jette lui-même au milieu des ennemis et, par sa vaillance dans la

p. 442-443. On entend sous le nom générique d'ἄρχοντες, la totalité des nobles de la cour impériale, les magnats byzantins et ceux des nations voisines, vassales ou alliées, puis encore la masse des hauts fonctionnaires, stratèges et préteurs des thèmes, etc. On disait « les archontes byzantins » comme on dit en Occident « les barons »...

Dans les protocoles de la chancellerie byzantine, on désignait sous le nom d'archonte le roi des rois d'Arménie, « l'émir des émirs »...

Les chevaux de Thessalie étaient de toute antiquité les plus réputés (Hérodote VII 196. Varron, *De re rustica* II 7).

δέ γε ἐμὸς πατὴρ ὁ Κομνηνὸς Ἀλέξιος τοῦ τόπου τὴν θέσιν κατασκεψάμενος τὸ μὲν τοῦ στρατεύματος κατέστησεν ἔν τισι κοιλάσι, τὸ δ' ἀντιμέτωπον ἔστησε τῆς στρατιᾶς Βρυεννίου. Ἄμφω δὲ παραταξάμενος, τὸ ὑποκαθήμενον καὶ τὸ προφανές, καὶ πτερώσας λόγοις ἄνδρα ἕκαστον καὶ εἰς ἀνδρείαν ἐπάρας τῷ μὲν ἐπέσκηπτε τῷ προλοχίζοντι τάγματι, ἐπειδὰν κατὰ νώτου γένοιντο τῶν πολεμίων, ἐξ αἰφνιδίου προσπίπτειν καὶ μετὰ ῥύμης ὅτι πολλῆς καὶ σφοδρᾶς ἐπαράττειν κατὰ τοῦ δεξιοῦ κέρατος. Τοὺς δ' ἀθανάτους λεγομένους καί τινας ἀπὸ τῶν Κελτῶν ἑαυτῷ παρακατέσχε καὶ τούτων προὐτέτακτο· τῶν δὲ Χωματηνῶν καὶ Τούρκων ἔξαρχον τὸν Κατακαλὼν κατέστησε καὶ πρὸς τὸ Σκυθικὸν ἅπαν ἔχειν τὸν νοῦν καὶ τὰς διεκδρομὰς αὐτῶν ἀπαλλάττειν παρεκελεύσατο. 4 Ταῦτα μὲν οὕτως εἶχε. Καὶ ἐπεὶ κατὰ τοὺς κοιλώδεις τόπους τὸ τοῦ Βρυεννίου γέγονε στράτευμα, εὐθὺς σύνθημα δεδωκότος τοὐμοῦ πατρὸς Ἀλεξίου μετὰ βοῆς καὶ ἀλαλαγμοῦ ἐμπηδῆσαν τὸ περὶ τὴν ἐνέδραν στράτευμα τῷ τε αἰφνιδίῳ κατέπληξαν τοὺς πολεμίους, ἕκαστος τῶν παρατυχόντων πλήττων τε καὶ φονεύων, καὶ εἰς φυγὴν κατηνάγκασαν. Ἀλλ' ὁ Βρυέννιος Ἰωάννης καὶ τοῦ ἡγεμόνος αὐτάδελφος μνησθεὶς ἐνταῦθα θούριδος ἀλκῆς καὶ θυμοῦ τῷ ψαλίῳ στρέψας τὸν ἵππον καὶ τὸν ἐπιόντα στρατιώτην ἀθάνατον πληγῇ μιᾷ καταβαλὼν ἔστησέ τε κλονουμένην τὴν φάλαγγα καὶ οὕτω συντάξας ἀπῶσε τοὺς πολεμίους. Οὕτως οἱ ἀθάνατοι προτροπάδην μετά τινος ἀκοσμίας ἔφευγον ὑπὸ τῶν κατόπιν ἀεὶ στρατιωτῶν ἀποκτιννύμενοι. 5 Ὁ δέ γε ἐμὸς πατὴρ εἰς μέσους ἑαυτὸν ἐμβαλὼν τῶν πολεμίων καὶ γενναίως ἀγωνιζόμενος ἐκλόνει

Codd. 13 ἀπαλλάττειν nos : ἀπελάττειν F.

Epit. 2-3 κατέκρυψε ταῖς κοιλάσι || 4-5 ἄμφω καθοπλίσας καὶ τὸ || 5 λόγοις στρατηγικοῖς καὶ εἰς || 6 τῷ μὲν προλοχίζοντι τάγματι ἐπέσκηπτεν ἐπειδὰν || 7 γένωνται || 13 φυλάττειν || 15 στράτευμα γέγονε || 17 ἐκπηδῆσαν || 18-19 ἕκαστος δὲ τὸν παρατυχόντα || 20 φυγὴν ἔτρεψαν || 26-27 ἀποκτεινόμενοι || 28 τοὺς πολεμίους.

lutte, sème également le désarroi là où il se trouve, frappant tous ceux qui l'approchent et les abattant sur le champ; dans la pensée que des soldats le suivaient aussi pour lui prêter main forte, il continuait à combattre furieusement. Mais quand il vit que son armée était complètement défaite et déjà dispersée dans toutes les directions, il réunit les plus courageux, ils étaient six en tout, et il résolut d'aller l'arme au poing jusqu'à Bryenne, de l'attaquer crânement, et de mourir avec les siens s'il le fallait. Cependant un soldat du nom de Théodote, au service de mon père depuis son enfance, le détourna d'un pareil dessein en lui disant que cette entreprise était une pure témérité. Prenant donc le parti opposé, Alexis décida de s'éloigner un peu de l'armée de Bryenne pour rallier quelques-uns des fuyards qu'il connaissait, les réorganiser et reprendre la lutte. **6** Mon père ne s'était pas encore retiré de là que les Scythes [1], par leurs clameurs violentes et leurs cris de guerre, jetaient la panique parmi les Chomatènes que commandait Katakalon. Quand ils eurent également refoulé ceux-ci en les mettant facilement en fuite, ils ne songèrent plus qu'à faire du butin; après quoi, ils regagnèrent leurs quartiers. Tel est en effet le peuple scythe; ils n'ont pas encore complètement défait l'adversaire ni assuré leur avantage, qu'ils ruinent leur victoire en se mettant à piller. Aussi bien à l'arrière-garde de l'armée de Bryenne, tous les valets et les gens de service allaient-ils se mêler aux rangs des soldats par peur des Scythes dont ils redoutaient les violences; comme d'autres affluaient toujours qui fuyaient les bandes scythes, une confusion peu ordinaire se produisit dans les rangs, et les étendards se trouvèrent mêlés les uns aux autres. **7** Sur ces entrefaites mon père Alexis, nous avons dit plus haut qu'il était enfermé au

1. Au moment où l'empire était affamé et ruiné, en particulier à cause des malversations d'un favori de Michel VII, l'eunuque Nicéphoritza, qui avait accaparé les blés et dilapidé les finances, les Turcs, les Slaves, les Normands, les Scythes envahissaient de plus en plus audacieusement les provinces sans défense et, pour piller plus commodément, se mettaient à la solde des généraux révoltés.

μὲν καὶ οὗτος τὸ μέρος, ἐφ' ᾧπερ ἂν παραγίνοιτο, πλήττων ἕκαστον τὸν πρὸς αὐτὸν ἰόντα καὶ εὐθὺς καταβάλλων, ἐλπίζων δὲ ξυνέπεσθαι καί τινας ἀμύνειν αὐτῷ στρατιώτας ἀκατασχέτως εἴχετο τοῦ ἀγῶνος. Αἰσθόμενος δὲ διαρραγεῖσαν τὴν ἑαυτοῦ φάλαγγα καὶ ἤδη πολλαχοῦ σκεδασθεῖσαν τοὺς εὐψυχοτέρους (ἓξ δὲ ἦσαν οἱ σύμπαντες) συλλεξάμενος ἐβουλεύσατο σπασαμένους τὰ ξίφη, ἐπειδὰν ἐγγίσαιεν τῷ Βρυεννίῳ, κατ' αὐτοῦ χωρεῖν ἀναισχύντως, κἂν δέοι κἀκείνους αὐτῷ συναποθανεῖν. Ἀλλ' ἀπεῖρξε τοῦ τοιούτου βουλεύματος Θεόδοτός τις στρατιώτης, ἀνὴρ τῶμῷ πατρὶ παιδόθεν ὑπηρετήσας, ὡς ἄντικρυς παραβόλου τοῦ ἐγχειρήματος ὄντος. Τὴν ἐναντίαν οὖν τρεπόμενος ὁ Ἀλέξιος ὀλίγον μὲν ὑπεξάγειν ἑαυτὸν τῆς τοῦ Βρυεννίου στρατιᾶς ἐβούλετο, γνωρίμους δέ τινας τῶν διασκεδασθέντων ἐπισυλλέξας καὶ συστησάμενος αὖθις τῷ ἔργῳ ἐνέκειτο. 6 Μήπω δὲ τοὐμοῦ πατρὸς ἐκεῖθεν ἑαυτὸν ὑπεξαγαγόντος οἱ Σκύθαι τοὺς περὶ τὸν Κατακαλὼν Χωματηνοὺς ἐκλόνουν βοῇ πολλῇ καὶ ἀλαλαγμῷ χρώμενοι. Καὶ ἐπειδὴ καὶ τούτους ἀπώσαντο καὶ εἰς φυγὴν εὐκόλως ἐτρέψαντο, πρὸς λαφυραγωγίαν ἀπέβλεψαν [καὶ φυγὴν] καὶ τὰς ἑαυτῶν ἀνεζήτουν διατριβάς. Τοιοῦτον γὰρ τὸ ἔθνος τὸ Σκυθικόν· μήπω καθαρῶς τρεψάμενοι τὸν ἀντίπαλον καὶ τὸ κράτος ἀναδησάμενοι διαφθείρουσι τὴν νίκην τῇ λαφυραγωγίᾳ. Τὴν γὰρ οὐραγίαν τοῦ Βρυεννικοῦ στρατεύματος καταλαβὸν ἅπαν τὸ θητικὸν ταῖς τάξεσιν αὐτῶν ξυνεμίγνυτο φόβῳ τῶν Σκυθῶν τοῦ μή τι παθεῖν ἕνεκα παρὰ τούτων· ἀεὶ δέ τι συρρέον ἐπὶ τούτους, ὅσον ἐξέφυγε τὰς χεῖρας τὰς Σκυθικάς, σύγχυσιν οὐ μικρὰν ταῖς τάξεσιν ἐνεποίησε τῶν σημαιῶν ἀναμιχθεισῶν ἀλλήλαις. 7 Ἐν τούτοις δὲ ἐναπειλημμένος ὢν οὑμὸς πατὴρ Ἀλέξιος, ὥς καὶ πρόσθεν

Codd. 10 τοὐμῷ FV || 20 καὶ φυγὴν post ἀπέβλεψαν add. F om. V.

Epit. 1 πλήττων : τιτρώσκων τε τὸν εἰς χεῖρας ἰόντα || 4 τοῦ ἀγῶνος : τῆς ὁρμῆς || 7 ἐγγίσοι || 11 ἐξυπηρετήσας || 12 τραπόμενος || 14 γνωρίμους : γνώμην δ' εἶχε τινας || 24 στρατεύματος : τάγματος.

milieu de l'armée de Bryenne qui l'entourait, aperçoit un des écuyers de Bryenne en train de conduire un cheval des écuries impériales, recouvert d'une housse de pourpre, avec des phalères dorées[1], et de plus, courant à ses côtés, les hommes porteurs des piques surmontées d'une double hache[2] qui d'habitude accompagnent les empereurs. A cette vue, il rabat sur son visage la visière suspendue autour de son casque et fond impétueusement sur eux avec les six guerriers que nous avons mentionnés tout à l'heure ; il renverse l'écuyer, s'empare du cheval impérial, enlève de même les piques à double hache, puis sans être reconnu arrive à sortir de l'armée ennemie. Une fois hors de danger il envoya, avec ce cheval orné de phalères dorées et les haches à deux tranchants que l'on porte de chaque côté de la personne de l'empereur, un héraut à la voix retentissante qui avait l'ordre de parcourir toute l'armée en criant que Bryenne était mort. 8 L'exécution de cet ordre rassembla de partout un grand nombre de soldats dispersés, qui appartenaient à l'armée du grand domestique des Scholes[3], mon père, et les ramena au combat, tandis qu'il confirmait les autres dans leur courage. Ceux-ci demeuraient immobiles, chacun à leur place, tournant la tête pour regarder par derrière, stupéfaits devant cette scène inattendue. On pouvait alors contempler le spectacle vraiment curieux de ces gens qui, montés sur des chevaux dont la tête regardait en avant, avaient le visage tourné en arrière, n'avançant pas et ne voulant pas non plus tourner bride, vraiment ahuris et se demandant ce qui s'était passé. 9 Les Scythes en effet ne songeaient qu'à rentrer chez eux et, déjà en route vers leurs foyers, ils n'avaient pas l'intention de recommencer la pour-

1. Insignes propres aux empereurs, Bryenne s'étant déclaré empereur

2. Ῥομφαίαι. Cf. P. Possini, *Glossarium Annaeum*.

3. Nicéphore Bryenne, dans les passages parallèles, parle du « domestique des Scholes » tout court. Cf. Nic. Bryen. I 3, à propos de Jean Comnène, frère de l'empereur Isaac : il fut nommé général en chef ἄρχοντα des troupes d'Occident,

ἐλέγομεν, περιχορεύων ἐντὸς τοῦ στρατεύματος τοῦ Βρυεννικοῦ ὁρᾷ τῶν ἱπποκόμων ἕνα τοῦ Βρυεννίου ἵππον τινὰ τῶν βασιλικῶν ἐπισυρόμενον, τῇ τε ἁλουργῷ ἐφεστρίδι κεκοσμημένον καὶ κατάχρυσα τὰ φάλαρα ἔχοντα καὶ δὴ καὶ τοὺς κατέχοντας τὰς ἐξ ἔθους τοῖς βασιλεῦσι παρεπομένας ῥομφαίας ἐγγύθεν αὐτῷ παραθέοντας. Ταῦτ᾽ οὖν θεασάμενος καλύπτει μὲν τὸ πρόσωπον τῷ θωρακιδίῳ, ὃ τῆς κόρυθος κύκλῳ ἐξήρτητο, σφοδρῶς δὲ κατ᾽ αὐτῶν ἐξορμήσας σὺν τοῖς ἓξ στρατιώταις, οὓς ἄνωθεν ὁ λόγος ἐδήλωσε, καταβάλλει μὲν καὶ τὸν ἱπποκόμον, αἱρεῖ δὲ καὶ τὸν βασιλικὸν ἵππον, συναφαιρεῖται δὲ καὶ τὰς ῥομφαίας καὶ λάθρᾳ ὑπέξεισι τοῦ στρατεύματος. Ἐν τῷ ἀκινδύνῳ δὲ καταστὰς τόν τε χρυσοφάλαρον ἐκεῖνον ἵππον ἐξέπεμψε καὶ τὰς παρ᾽ ἑκάτερα τοῦ βασιλικοῦ σώματος στρεφομένας ῥομφαίας καὶ κήρυκά τινα μεγαλοφωνότατον παρακελευσάμενος ἁπανταχοῦ τοῦ στρατεύματος διαθέοντα βοᾶν ὡς ὁ Βρυέννιος ἐπεπτώκει. 8 Τοῦτο γενόμενον πολλοὺς τῶν σκεδασθέντων τοῦ στρατεύματος τοῦ μεγάλου δομεστίκου τῶν σχολῶν καὶ ἐμοῦ πατρὸς ἁπανταχόθεν ξυνέλεγε καὶ παλιμπορεύτους ἐποίει, τοὺς δὲ καὶ ἔπειθεν ἐγκαρτερεῖν. Οἳ δὲ ἑστήκεσαν ἀτρεμοῦντες, ἵνα ἕκαστος ἔτυχε, καὶ εἰς τοὐπίσω τὰς ὄψεις στρέψαντες ἐξεπλήττοντο ἐφ᾽ οἷς παρ᾽ ἐλπίδα ἑώρων. Καὶ ἦν ἰδεῖν ἐπ᾽ αὐτοῖς καινόν τι γενόμενον, τῶν ἵππων ἐν οἷς ἐπωχοῦντο τὰς κεφαλὰς ἐπὶ τὸ πρόσω ὁρώσας, τὰ δ᾽ αὐτῶν πρόσωπα εἰς τοὐπίσω ἐστραμμένα, καὶ μήτε ἐπὶ τὰ πρόσω χωροῦντας μήτε εἰς τοὐπίσω στρέψαι τοὺς χαλινοὺς ἐθέλοντας, ἀλλ᾽ ἐκθάμβους ὄντας καὶ ἐξαπορουμένους οἷον ἐπὶ τοῖς ξυμπεσοῦσιν. 9 Οἵ τε γὰρ Σκύθαι νόστου μνησάμενοι καὶ οἴκαδε ἀπιόντες οὐκ ἔμελλον ἔτι ἐπιδιώκειν, ἀλλὰ πόρρω τῶν στρατευμάτων ἀμφοῖν γεγονότες μετὰ τῆς λείας αὐτοῦ

Epit. 6 παραπεμπομένας || 17 ὡς ἐπεπτώκει Βρυέννιος. Τούτου γενομένου || 21 εἱστήκασιν || 24 γινόμενον.

suite; ils étaient loin maintenant des deux armées et, chargés de leur butin, ils couraient à l'aventure. D'autre part la nouvelle divulguée que Bryenne avait été pris et tué, rendait courage à ceux qui jusque-là avaient été des lâches et des fuyards: ce qui confirmait le bruit répandu, c'était le fait que l'on montrait partout le cheval avec les insignes impériaux, tandis que les haches à deux tranchants publiaient pour ainsi dire que Bryenne, celui qu'elles défendaient, avait été la victime d'une main ennemie.

VI Ensuite la chance servit encore [Alexis] de la manière suivante. Un détachement allié de Turcs rejoignit le domestique des Scholes, Alexis, et, en apprenant qu'il avait rétabli le combat, ils demandèrent où était l'ennemi; ils accompagnèrent alors sur une colline Alexis Comnène, mon père, et celui-ci leur montra de la main les troupes de l'adversaire qu'ils purent contempler comme du haut d'un observatoire, voici dans quelle situation. Elles étaient pêle-mêle, sans avoir encore reformé leurs lignes, insouciantes comme si elles tenaient déjà la victoire et se croyant hors de danger. Elles s'étaient surtout laissées aller quand les Francs, qui accompagnaient mon père, avaient passé du côté de Bryenne au moment de la précédente déroute. Car lorsque les Francs, après être descendus de leurs chevaux, lui donnèrent la main droite suivant leur coutume nationale d'engager sa foi, tous les autres accoururent à eux de partout pour voir la scène. En effet, telle une sonnerie de trompette, le bruit s'était répandu parmi les troupes que les Francs avaient passé à leur parti et abandonné le stratège en chef Alexis. 2 Les officiers de mon père et ceux des Turcs nouvellement arrivés, en voyant pareille cohue chez l'ennemi, divisèrent leurs forces en trois groupes: deux reçurent l'ordre de se mettre en embuscade dans les environs; au troisième il fut prescrit de marcher contre l'ennemi. Tout le mérite de ce plan revenait à mon père Alexis. 3 Aussi bien les Turcs attaquèrent-ils, non pas rangés en phalanges et tous ensemble, mais

charge que l'on appelait autrefois δομέστικον τῶν σχολῶν, domestique

που περιπεπλάνηντο. Τό τε διακηρυκευόμενον, ὡς ἄρα ὁ Βρυέννιος ἑάλω καὶ κατενήνεκτο, ἐθαρσοποίει τοὺς τέως δειλοὺς καὶ φυγάδας καὶ τὸ κηρυττόμενον αὐτόθεν εἶχε τὸ πιθανὸν ἐνδεικνυμένου πανταχόθι μετὰ τῶν βασιλικῶν παρασήμων τοῦ ἵππου καὶ τῶν ῥομφαιῶν μονονουχὶ διαγγελλουσῶν, ὡς ὁ φυλαττόμενος ταύταις Βρυέννιος χειρὸς πολεμίας γέγονεν ἔργον.

VI Εἶτα ἡ τύχη ξυνέβαλε καί τι τοιοῦτον. Ἀπόμοιρά τις ἐκ τῆς συμμαχίας τῶν Τούρκων καταλαμβάνει τὸν δομέστικον τῶν σχολῶν Ἀλέξιον καὶ ὡς καθειστήκει τὰ τοῦ πολέμου μαθόντες καὶ τοὺς πολεμίους, ὅπου καὶ εἶεν, ἐπιζητήσαντες, ἐπὶ λόφου τινὸς συνεληλυθότες τῷ Κομνηνῷ Ἀλεξίῳ καὶ ἐμῷ πατρὶ ἐκείνου δεικνύντος τῇ χειρὶ τὴν στρατιὰν ἐθεῶντο τούτους ὥσπερ ἀπό τινος σκοπιᾶς· εἶχε δὲ ὧδε τὰ κατ' αὐτούς. Συγκεχυμένοι τε γὰρ ἦσαν μήπω συντάξαντες ἑαυτοὺς καὶ ὡς τὴν νίκην ἤδη ἀράμενοι καταφρονητικῶς εἶχον καὶ ἔξω κινδύνων ἑαυτοὺς ᾤοντο. Μάλιστα δὲ ἀναπεπτώκεισαν τῶν τῷ ἐμῷ πατρὶ ξυνεπομένων Φράγγων προσκεχωρηκότων τῷ Βρυεννίῳ διὰ τὴν προγεγενημένην τροπήν. Καὶ γὰρ τῶν ἵππων ἀποβεβηκότων τῶν Φράγγων καὶ δεξιὰς διδόντων αὐτῷ, καθάπερ δὴ πάτριόν ἐστι διδόναι τὰς πίστεις, ἄλλος ἀλλαχόθεν πρὸς τούτους ξυνέρρεον θεασόμενοι τὸ γινόμενον. Διεσάλπιζε γὰρ ἡ φήμη τὸ στράτευμα, ὡς ἄρα καὶ οἱ Φράγγοι τούτοις προσέθεντο τὸν ἀρχιστράτηγον καταλελοιπότες Ἀλέξιον. 2 Οὕτω δῆτα συγκεχυμένως ἔχοντας τούτους οἱ αμφὶ τὸν ἐμὸν πατέρα καὶ τοὺς νεήλυδας Τούρκους θεασάμενοι εἰς τρεῖς μοίρας ἑαυτοὺς διενείμαντο καὶ τὰς μὲν δύο ἐλλοχεῖν αὐτοῦ που διέταττον, τὴν δὲ τρίτην μερίδα χωρεῖν ἐπὶ τοὺς πολεμίους ἐκέλευον. Καὶ τὸ ξύμπαν τῆς τοιαύτης διαταγῆς ἐς τὸν ἐμὸν πατέρα Ἀλέξιον ἀνεφέρετο. 3 Οἱ μέντοι Τοῦρκοι οὐ κατὰ φάλαγγα συντεταγμένως ἐπῄεσαν

Epit. 18 ἀναπεπτώκεσαν.

par détachements séparés, les groupes se trouvant partout à quelque distance les uns des autres. Chaque peloton alors de s'élancer en chargeant à cheval l'ennemi, et de l'accabler sous une grêle de traits. A leur suite venait l'inventeur de la manœuvre entière, mon père Alexis, avec tous les hommes dispersés qu'il avait pu rallier au gré du hasard. C'est alors qu'un des « Immortels »[1] d'Alexis, de tempérament fougueux et aventureux, éperonna son cheval et, dépassant tous ses compagnons, fonça à bride abattue droit sur Bryenne. Avec la lance de toutes ses forces il le frappe à la poitrine : mais l'autre vivement de tirer son épée du fourreau et, avant que la lance n'ait pu appuyer trop fort, de fendre celle-ci en deux ; puis frappant son agresseur à la clavicule, il porta le coup avec tant de violence qu'il lui trancha tout le bras avec la cuirasse elle-même. 4 Cependant les Turcs qui survenaient les uns après les autres couvraient l'armée [ennemie] d'une nuée de traits. Les soldats de Bryenne, déconcertés par cette attaque soudaine, se rallièrent pourtant, reformèrent leurs lignes et soutinrent de nouveau le choc du combat en s'exhortant mutuellement à la bravoure. Cependant les Turcs et mon père, après avoir quelque temps tenu tête aux ennemis, feignirent alors de fuir, et peu à peu attirèrent leurs adversaires vers les embuscades où ils les entraînèrent par ce stratagème. Dès qu'ils furent arrivés à la première embuscade, ils firent volte-face et s'opposèrent de front à l'ennemi, tandis qu'au signal convenu aussitôt, comme un essaim de guêpes, les cavaliers embusqués surgissaient de partout, se répandaient, criaient, hurlaient, tiraient des traits sans relâche, assourdissant ainsi les oreilles des soldats de Bryenne et aveuglant leurs regards par cette

des Scholes, et maintenant μέγαν δομέστικον, grand domestique.

Le grand domestique était le commandant en chef de l'armée. Il occupe le troisième rang dans l'énumération des charges du Palais, d'après Kodinos, immédiatement après le despote et le césar.

1. Ces hommes, sujets de l'empire, portaient une cuirasse, un casque, un bouclier, une lance et une épée.

Leur loyalisme était à toute épreuve, cf. Al II, 9, 4.

ἅμα πάντες, ἀλλὰ μεμερισμένως καὶ ἀπ᾽ ἀλλήλων κατά τινας ὁμίλους διεστηκότες ἑκασταχοῦ. Εἶτα προσβάλλειν ἑκάστην ἴλην τοὺς ἵππους ἐπὶ τούτους ἐλαύνοντας καὶ πυκνοῖς ἀποχρῆσθαι τοξεύμασι. Συνείπετο δὲ τούτοις καὶ ὁ τὴν ὅλην στρατηγίαν ἀναδησάμενος ἐμὸς πατὴρ Ἀλέξιος συλλέξας ἀπὸ τῶν σκεδασθέντων ὅσους ὁ καιρὸς ὑπηγόρευε στρατιώτας. Ἐνταῦθά τις τῶν ἀμφὶ τὸν Ἀλέξιον ἀθανάτων θρασύσπλαγχνός τις ὢν καὶ τολμητίας προεξελάσας τὸν ἵππον καὶ τῶν ἄλλων προεκδραμὼν ἄντικρυς κατὰ τοῦ Βρυεννίου ὅλους χαλάσας ῥυτῆρας ἐφέρετο. Καὶ αὐτὸς μὲν τὸ δόρυ μάλα σφοδρῶς ἐρείδει κατὰ τῶν στέρνων ἐκείνου· ὁ δὲ γοργῶς τοῦ κουλεοῦ τὸ ξίφος ἑλκύσας μήπω φθάσαντος τοῦ δόρατος κραταιότερον ἐρεισθῆναι τοῦτό τε ἀπέκοψεν αὐτίκα, καὶ τὸν τρώσαντα κατὰ τῆς κλειδὸς πλήξας ὅλῳ βραχίονι κατενεγκὼν τὴν πληγὴν ἅμα τὴν χεῖρα πᾶσαν ἐξέτεμεν αὐτῷ θώρακι. 4 Οἱ μὲν οὖν Τοῦρκοι ἄλλος ἐπ᾽ ἄλλῳ καταλαμβάνοντες τοῖς συνεχέσι βέλεσι τὸ στράτευμα κατεσκίαζον. Οἱ δέ γε περὶ τὸν Βρυέννιον ἐπλήγησαν μὲν τῷ αἰφνιδίῳ, ὅμως συλλέξαντες ἑαυτοὺς καὶ εἰς τάξεις καταστησάμενοι τὸ τοῦ πολέμου βάρος ἐδέξαντο ἄλλος ἄλλον παρακαλοῦντες ἀνδρίζεσθαι. Οἱ μέντοι Τοῦρκοι καὶ ὁ ἐμὸς πατὴρ βραχύ τι πρὸς τοὺς πολεμίους ἀντικαταστάντες ἑξῆς φεύγειν ἐσχηματίζοντο κατ᾽ ὀλίγον ἐφέλκοντες εἰς τὰς ἐνέδρας τοὺς πολεμίους καὶ τεχνικῶς ὑποσύροντες. Ἐπεὶ δὲ κατὰ τὴν πρώτην γεγόνασιν ἐνέδραν, ἐξ ὑποστροφῆς κατὰ μέτωπον τούτοις εἱστήκεσαν, καὶ συνθήματός τινος γεγονότος εὐθὺς καθάπερ σφηκιαί τινες ἄλλος ἀλλαχόθεν διεξιππάζοντο τῶν ἐλλοχιζόντων καὶ ἀλαλαγμῷ πολλῷ καὶ βοῇ καὶ τοῖς ἐπαλλήλοις τοξεύμασι τά τε ὦτα κατάκροτα τῶν ἀμφὶ τὸν Βρυέννιον ἐποιήσαντο καὶ τὰ ὄμματα ξυνεζόφωσαν τῇ πυκνότητι τῶν βελῶν ἁπανταχό-

Codd. 31 ὄμματα V σώματα F.

Epit. 5 ἀναδεξάμενος (ησ above the line) || 7 ἀπηγόρευεν.

masse de flèches qui tombaient de partout. 5 Enfin incapable de résister plus longtemps, l'armée de Bryenne, dont il n'y avait plus en fait ni cheval ni homme qui ne fût blessé, tourna ses étendards du côté de la retraite et présenta le dos aux coups de ses adversaires. Mais Bryenne, bien que très épuisé par la bataille et ne cédant qu'à la contrainte, déployait autant de vaillance que de générosité, frappant sans cesse de quelque côté qu'on l'attaquât, sans cesse dirigeant la retraite avec présence d'esprit et courage. Il était secondé d'un côté par son frère [1] et de l'autre par son fils [2], qui tous deux dans cette circonstance, à l'admiration de l'ennemi [3], firent preuve d'une résistance héroïque. 6 Comme son cheval est harassé au point de ne plus pouvoir ni fuir ni donner la chasse (il était de fait épuisé jusqu'au dernier souffle par des courses continuelles), Bryenne l'arrête [4] et, tel un vaillant athlète, il se tient prêt à en venir aux prises et jette un défi à deux guerriers turcs valeureux. L'un de ceux-ci le frappe de sa lance, mais le coup n'a pas encore porté avec toute sa force qu'il en reçoit un plus violent de ce héros, et Bryenne se hâte avec son épée de couper la main de son adversaire, laquelle tombe à terre avec la lance. Alors le second, sautant de son cheval, bondit comme une panthère sur la monture de Bryenne et saisit celui-ci à la taille. Tandis que l'un se cramponne à sa proie et essaie de monter sur son dos, l'autre, tournant sur lui-même comme un fauve, s'efforce de le percer de son épée. Cependant l'affaire n'allait pas à son gré, car le Turc qui était sur son dos, ne cessait de se courber et d'éviter les coups. Quand sa main fut lasse de frapper dans le vide, l'athlète, renonçant à la lutte, se jeta alors en plein milieu de ses ennemis [5]. Ceux-ci le saisirent aussitôt et, avec le sentiment de s'être couverts de

1. Le curopalate Jean, domestique des Scholes chez les rebelles (Nic. Bryen. IV 12). — 2. Nicéphore Bryenne, le mari d'Anne.
3. Nicéphore Bryenne insiste sur leur héroïsme (IV, 12 et 13).
4. Scène dramatisée chez Anne. Comparez Nic. Bryen. (IV 15).
5. D'après Bryenne (IV 13), les Turcs suppliaient Bryenne de ne pas s'obstiner ; son frère et son fils purent gagner Andrinople (14).

θεν διεκπιπτόντων. 5 Ἐνταῦθα δὲ μὴ ἀντιστῆναι δυνάμενον τὸ τοῦ Βρυεννίου στράτευμα (ἤδη γὰρ πᾶς κατετέτρωτο καὶ ἵππος καὶ ἄνθρωπος) πρὸς τροπὴν ἀπέκλινε τὴν σημαίαν καὶ τὸν νῶτον παίειν παρέσχε τοῖς ἐναντίοις. Ἀλλ' ὅ γε Βρυέννιος καίτοι πολλὰ βαρυνόμενος ὑπὸ τοῦ πολέμου καὶ σὺν βίᾳ ὠθούμενος ἐδείκνυ τὸ ἀνδρεῖον καὶ εὔψυχον ἀεὶ μὲν ἐπιστροφάδην τύπτων τὸν ἐπιόντα, ἀεὶ δὲ τὰ τῆς φυγῆς καλῶς καὶ ἀνδρείως διοικονομούμενος. Συνήραντο δὲ τούτῳ καὶ ὁ ἀδελφὸς ἐξ ἑκατέρου μέρους καὶ ὁ υἱὸς καὶ κατ' ἐκεῖνο καιροῦ θαῦμα τοῖς πολεμίοις ἐδείχθησαν ἡρωϊκῶς ἀνταγωνισάμενοι. 6 Ἤδη δὲ τοῦ ἵππου καμόντος καὶ μὴ δυναμένου φεύγειν ἢ καὶ διώκειν (ἐγγὺς γὰρ ἦν τοῦ ἀποπεπνευκέναι διὰ τοὺς ἐπαλλήλους δρόμους) ἀνασειράσας τοῦτον ὁ Βρυέννιος καθάπερ τις ἀθλητὴς γενναῖος εἱστήκει πρὸς τὰς λαβὰς καὶ πρὸς ἑαυτὸν δύο τῶν Τούρκων γενναίους ἐξεκαλέσατο. Ὧν ὁ μὲν εἷς παίει τῷ δόρατι, ἀλλ' οὐκ ἔφθη δοῦναι βαρεῖαν πληγὴν καὶ λαμβάνει ἀπὸ δεξιᾶς τἀνδρὸς βαρυτέραν· φθάνει γὰρ ἀποκόψας τούτου τὴν χεῖρα ὁ Βρυέννιος τῷ ξίφει, ἣ μετὰ τοῦ δόρατος πρὸς τοὔδαφος ἐξεκυλίσθη. Ἅτερος δὲ τούτων τοῦ ἰδίου ἵππου καταπηδήσας καθάπερ τις πάρδαλις ἥλλετο ἐπὶ τοῦ ἵππου τοῦ Βρυεννίου ἐναρμόσας ἑαυτὸν ἐπὶ τῆς ὀσφύος. Καὶ ὁ μὲν εἴχετο τούτου ἀπρὶξ καὶ ἐπιβαίνειν ἐπειρᾶτο τοῦ νώτου, ὁ δὲ καθάπερ θηρίον ἐπιστρέψας ἑαυτὸν ἐκκεντεῖν διὰ τοῦ ξίφους ἐβούλετο. Οὐ μέντοι κατὰ νοῦν ἐχώρει αὐτῷ τὰ πράγματα, ἀεί τοι τοῦ κατὰ νῶτον Τούρκου λυγιζομένου καὶ τὰς τρώσεις ἐκφεύγοντος. Ἐπεὶ δὲ καὶ ἡ δεξιὰ αὐτῷ ἀπειρήκει κενεμβατοῦσα καὶ ἀπεῖπεν ὁ ἀθλητής, ἐνταῦθα πρὸς ἅπασαν χεῖρα πολεμίων ἐνδέδωκεν ἑαυτόν. Οἳ καὶ συλλαβόμενοι τοῦτον καὶ ὥσπερ μέγα κῦδος

Codd. 21 ἥλλετο nos : ἥλλατο FV.

Epit. 9 τοῦ μέρους || 12 κάμνοντος || 16 γενναίως προσεκαλέσατο || 26 τοι : τι || 28 αὐτοῦ || 29 ἐκδέδωκεν.

gloire, le conduisirent à Alexis Comnène, qui n'était pas très éloigné du lieu où l'on venait de prendre Bryenne et qui était en train de disposer ses lignes de bataille, comme celles des barbares, tout en les animant au combat. 7 D'abord des hérauts lui avaient été envoyés pour lui annoncer la capture du guerrier, puis ce dernier lui-même fut amené devant le stratège, et vraiment il ne parut pas moins terrible comme captif que lorsqu'il combattait. Maintenant donc que Bryenne était entre ses mains, Alexis Comnène l'envoya prisonnier au basileus Botaniatès, sans avoir le moins du monde attenté à ses yeux[1]. Car Comnène n'était pas homme à s'acharner contre ses ennemis après leur capture ; il estimait en effet que le fait d'être prisonnier de guerre était une peine suffisante. Aussi se montrait-il alors humain, bienveillant, très libéral ; c'est de la sorte qu'il se comporta également à l'égard de Bryenne. 8 Quand après cette capture il eut parcouru une assez longue route[2], et qu'il fut arrivé à l'endroit appelé X***, il voulut réconforter le malheureux prisonnier en lui donnant bon espoir. « Descendons de cheval, lui dit-il, et asseyons-nous pour nous reposer un peu. » Cependant l'autre, croyant sa vie en danger, semblable à un égaré, n'avait certes nul besoin de se reposer. Comment cela du reste aurait-il été possible, alors qu'il avait renoncé à l'existence même ? Mais pourtant il se soumit aussitôt au désir du stratège. Si le propre de l'esclave est en effet d'obéir facilement à n'importe quel ordre, c'est encore plus vrai quand il s'agit d'un prisonnier de guerre. 9 Aussi bien lorsque les deux chefs eurent mis pied à terre, tandis que l'un s'étendait aussitôt sur l'herbe verte comme sur un lit, l'autre, Bryenne, appuya la tête contre la racine d'un chêne à la cime élevée[3]. Le premier s'endormit, mais l'autre n'était pas visité par le doux sommeil[4] dont parle l'harmo-

1. Nicéphore Bryenne accuse Borile, le favori de Botaniatès, d'avoir aveuglé le prisonnier (IV 17), et, semble-t-il, à l'insu de l'empereur (IV 18).

2. L'épisode suivant n'est pas raconté par Nicéphore Bryenne.

3. Il. XIV 398. — 4. Il. II 2.

ἀράμενοι κομίζουσιν Ἀλεξίῳ τῷ Κομνηνῷ οὐ πάνυ μέν τοι πορρωτέρω καθεστηκότι τῆς τοῦ Βρυεννίου ἁλώσεως, ἐκτάττοντι δὲ τάς τε τῶν βαρβάρων καὶ τὰς ἑαυτοῦ φάλαγγας καὶ πρὸς τὸν πόλεμον ἐρεθίζοντι. 7 Καὶ πρότερον μὲν διά τινων κηρύκων τὴν ἅλωσιν τοῦ ἀνδρὸς διεπέμψαντο, ἔπειτα δὲ καὶ αὐτὸν παριστῶσι τῷ στρατηγῷ θέαμα ὄντως φοβερὸν καὶ πολεμοῦντα καὶ ἁλισκόμενον. Οὕτω μὲν οὖν τὸν Βρυέννιον εἰς χεῖρας ἔχων ὁ Κομνηνὸς Ἀλέξιος δορύκτητον τῷ βασιλεῖ ἐκπέμπει Βοτανειάτῃ μηδὲν μέντοι λυμηνάμενος αὐτοῦ τὰ ὄμματα ὅλως ὁ ἀνήρ. Οὐ γὰρ ἦν τοιοῦτος ὁ Κομνηνός, ὥστε μετὰ τὴν ἅλωσιν ἐπεξέρχεσθαι τοῖς ἐπ' αὐτὸν καταστᾶσιν, ἀλλ' εἰς τιμωρίαν αὐτάρκη ἐνόμιζε τὴν τοῦ πολεμίου ἅλωσιν. Τὰ δ' ἐντεῦθεν φιλανθρωπίαι τε καὶ φιλοφροσύναι καὶ φιλοτιμία πολλή· ὅπερ κἂν τῷ Βρυεννίῳ ἐνεδείξατο. 8 Καὶ γὰρ ἱκανὸν αὐτῷ μετὰ τὴν ἅλωσιν συμπορευθεὶς διάστημα, ἐπὰν τὸν *** οὕτω καλούμενον τόπον κατέλαβεν ἀνακτήσασθαι τῆς λύπης χρησταῖς ἐλπίσι τὸν ἄνδρα βουληθείς, πρὸς αὐτὸν ἔφη « ἀποβάντες τῶν ἵππων καθεζώμεθα μικρὸν ἑαυτοὺς διαναπαύσοντες ». Ὁ δὲ τὸν περὶ ψυχῆς δεδιὼς κίνδυνον μεμηνόσιν ἐῴκει καὶ οὔ γε ῥᾳστώνης ἐν χρείᾳ ἦν. Πῶς γὰρ ὁ καὶ αὐτὴν ἀπολεγόμενος τὴν ζωήν; Ἀλλ' ὅμως τῷ τοῦ στρατηγοῦ εὐθὺς ὑπετάγη βουλήματι. Τοιοῦτον γὰρ τὸ δοῦλον πρὸς ἅπαν τὸ ἐπιταττόμενον ῥᾳδίως ὑπεῖκον, καὶ μᾶλλον εἰ δορυάλωτον ἄγοιτο. 9 Ἀποβάντες τοίνυν οἱ δημαγωγοὶ τῶν ἵππων, ὁ μὲν ἔνθεν ὡς ἐπὶ στιβάδος ἐπὶ πόας εὐθὺς ἀνέκειτο χλοερᾶς, ἐκεῖθι δ' ὁ Βρυέννιος ῥίζης ὕπερθεν ὑψικόμου δρυὸς τὴν κεφαλὴν ἀνέχων. Κἀκεῖνος μὲν ἐκάθευδε, τὸν δ οὐκ εἶχε νήδυμος ὕπνος, τοῦτο δὴ τὸ τῆς γλυκείας ποιήσεως. Ἀλλὰ τὸν ὀφθαλμὸν ἀνατείνας

Codd. 16 lacuna quinque litterarum in F || 21 οὔ γε Reif : οὔτε FV || 28 ὑψικόμου Schop : -κλόνου FV.

Epit. 10 τι λυμηνάμενος ἑαυτῷ τοῦ σώματος ὁ ἀνήρ || 15 ἐπεὶ δὲ ἱκανὸν || 19 καθεδούμεθα || 26 ἐπὶ στιβάδος εὐθὺς ἐπὶ πόας || 27 ἐκεῖθεν.

nieux poète. Or voilà que le second, en levant les yeux, aperçoit l'épée d'Alexis suspendue aux branches ; comme il ne voit à ce moment absolument personne dans les environs, il secoue son abattement, retrouve sa belle assurance et songe à tuer mon père. Peut-être aurait-il exécuté son dessein, si d'en haut une force divine ne l'en eût empêché, apaisant la férocité de son cœur et lui faisant regarder le général avec bienveillance. Cela, je le lui ai moi-même souvent entendu raconter. Ainsi est-il aisé à quiconque le désire de juger par là que Dieu réservait Comnène pour une plus haute destinée, tel un objet précieux, voulant que le sceptre des Romains fût relevé par lui. Si dans la suite Bryenne fut victime de procédés odieux, la responsabilité en incombe à certains favoris[1] du basileus, mais mon père est innocent.

Révolte de Basilakios.

VII Ainsi s'était donc terminée la révolte de Bryenne ; quant au grand domestique Alexis, mon père, il ne devait pas rester en repos, mais sans cesse aller de combats en combats. Borile en effet, un barbare favori de Botaniatès, sortit de la ville et vint à la rencontre du grand domestique, mon père, des mains de qui il reçut Bryenne ; c'est alors qu'il fit ce qu'il fit. Puis au nom du basileus il ordonna à mon père de marcher contre Basilakios[2], qui avait déjà ceint lui aussi le diadème impérial et qui, après Bryenne[3], soulevait l'Occident sans qu'on pût l'arrêter. Ce Basilakios comptait en effet parmi les guerriers les plus remarquables par leur bravoure, leur courage, leur hardiesse et leur vigueur ; mais parce qu'il avait en outre l'ambition du pouvoir, cet homme se mit à accaparer d'abord les charges et les titres les plus élevés[4], briguant les uns, usurpant les autres. Quand Bryenne fut abattu en effet, comme s'il était son héritier, il reprit pour son compte per-

1. Nicéphore Bryenne a cité Borile, protoproèdre et ethnarque.
2. D'où ressentiment d'Alexis pour n'avoir pas été récompensé (Nic. Bryen. IV 17). — 3. Dont il était l'allié (Nic. Bryen. III 8).
4. Magister et protoproèdre, duc d'Illyrie. Botaniatès lui offre le titre de nobilissime s'il se soumet (Dölger, Reg. 1037).

καὶ τὸ ἀπῃωρημένον τοῖς πτόρθοις ξίφος θεασάμενος, ἐπεὶ μηδένα μηδαμοῦ τότε παρόντα ἑώρα, ἀνακτησάμενος τῆς ἀθυμίας ἑαυτὸν κρείττονος γίνεται λογισμοῦ καὶ ἀποκτεῖναι τὸν ἐμὸν πατέρα βουλεύεται. Καὶ τάχα ἂν εἰς ἔργον ἀπέβη τὸ βούλευμα, εἰ μή τις ἄνωθεν θεία τοῦτον διεκώλυσε δύναμις τὸ ἄγριον τοῦ θυμοῦ ἐξημερώσασα καὶ ἱλαρὸν τῷ στρατηγῷ ἐνατενίζειν παρασκευάσασα. Ταῦτα ἐγὼ ἐκείνου διηγουμένου πολλάκις ἤκουον. Ἔνεστι δὲ τῷ βουλομένῳ ἐντεῦθεν κατανοεῖν, ὅπως τὸν Κομνηνὸν ἐς μείζονα ἀξίαν παρεφυλάττετο ὁ Θεὸς καθάπερ τι χρῆμα τίμιον τὰ Ῥωμαίων σκῆπτρα δι᾿ αὐτοῦ ἐπανακαλέσασθαι θέλων. Εἰ δέ τι μετὰ ταῦτα συμβέβηκε τῷ Βρυεννίῳ τῶν ἀβουλήτων, αἰτία τῶν ἀμφὶ τὸν βασιλέα τινῶν, ὁ ἐμὸς πατὴρ ἀναίτιος.

VII Τὰ μὲν οὖν κατὰ τὸν Βρυέννιον οὕτω διήνυστο· ὁ δὲ μέγας δομέστικος Ἀλέξιος καὶ ἐμὸς πατὴρ οὐκ ἔμελλεν ἀτρεμήσειν, ἀλλ᾿ ἐξ ἀγώνων εἰς ἀγῶνας μεταχωρεῖν. Ὁ γὰρ Βορῖλος τῶν ἀμφὶ τὸν Βοτανειάτην οἰκειότατος βάρβαρος ἐξελθὼν τῆς πόλεως καὶ ὑπαντήσας τῷ μεγάλῳ δομεστίκῳ καὶ ἐμῷ πατρὶ τὸν Βρυέννιον ἐκ τῶν χειρῶν αὐτοῦ παραλαβὼν ἔδρασεν ὅ τι δὴ καὶ ἔδρασεν. Ἐπισκήπτει δὲ παρὰ τοῦ βασιλέως τῷ ἐμῷ πατρὶ χωρεῖν ὡς ἐπὶ τὸν Βασιλάκιον ἤδη καὶ τοῦτον βασιλείας περιθέμενον διάδημα καὶ τὴν ἑσπέραν μετά γε τὸν Βρυέννιον ἀκατασχέτως κυμαίνοντα. Ὁ γάρ τοι Βασιλάκιος οὗτος ἀνὴρ ἦν μὲν τῶν πάνυ θαυμαζομένων ἐπ᾿ ἀνδρείᾳ τε καὶ θυμῷ καὶ τόλμῃ καὶ ῥώμῃ· ἄλλως δὲ ἄνθρωπος τυραννικὴν ψυχὴν ἔχων ἐφεῖλκεν εἰς ἑαυτὸν τὰς ὑπερηφάνους τιμὰς καὶ ἀναρρήσεις τὰς μὲν ἐπενοεῖτο, τὰς δὲ προσέταττε. Τοῦ γὰρ Βρυεννίου καθαιρεθέντος οὗτος καθάπερ ἐκείνου διάδοχος γεγονὼς τὴν πᾶσαν εἰς ἑαυτὸν ἀνεδέξατο τῆς

Epit. 4 βούλεται || 5 ἐπέβη || 11 τὰ τῶν || 20-21 χειρῶν τοὐμοῦ πατρὸς παραλαβὼν || 22 τῷ Ἀλεξίῳ χωρεῖν ἐπὶ || 26 μὲν ἦν.

sonnel tout son plan de révolte [1]. 2 Il partit donc d'Épidamne, la métropole de l'Illyricum, et il arriva jusqu'à la ville des Thessaliens après avoir subjugué tout le pays, et s'être fait élire et acclamer basileus, transportant l'armée errante de Bryenne partout où il voulait. Car, sans parler du reste, c'était un homme qui émerveillait et par sa prestance physique, et par la force de ses bras, et par la majesté de son visage, avantages qui plus que tout séduisent la masse grossière de la soldatesque. Celle-ci en effet ne pénètre pas jusqu'à l'âme et ne fait pas attention à la vertu, mais elle s'arrête aux avantages physiques, admire l'audace, la force, l'agilité, la prestance, qu'elle juge dignes de la pourpre et du diadème. Quant à Basilakios, outre ces dons qui ne sont pas sans noblesse, il possédait également une âme courageuse, que rien ne pouvait abattre ; en un mot, l'esprit, le regard de cet homme avaient quelque chose de royal. Aussi bien possédait-il une voix de tonnerre, capable de faire peur à une armée entière, et une manière de crier susceptible d'abattre les cœurs audacieux. De plus sans rival dans l'art de parler, il savait également exciter le soldat à combattre et le décourager jusqu'à le faire fuir. Fort de tels avantages ce guerrier part en campagne, et, disposant d'une armée invincible, il occupe la ville des Thessaliens ainsi que nous le disions. 3 Mais mon père Alexis Comnène, qui avait pris ses dispositions comme s'il devait affronter un grand Typhon ou un géant aux cent mains [2], et fait appel à toute sa science stratégique et à sa noble intelligence comme pour répondre à un adversaire digne de ses armes, était prêt. Bien qu'il n'ait eu le temps ni de secouer la poussière des derniers combats, ni d'essuyer le sang qui couvrait son épée et ses mains, comme un lion, il s'avançait terrible, non sans avoir excité son cœur contre Basilakios, ce sanglier aux longues défenses. Il arriva ainsi au fleuve du Vardar : c'est le nom qu'on donne à celui-ci dans le pays. Ce fleuve coule

1. Cf. Nic. Bryen., IV 16-28. — 2. Même allusion mythologique dans Théophylacte, archevêque de Bulgarie, lettre 41.

τυραννίδος ὑπόθεσιν. 2 Καὶ ἀπὸ τῆς Ἐπιδάμνου ἀρξάμενος (μητρόπολις δὲ αὕτη προκαθημένη τοῦ Ἰλλυρικοῦ) μέχρι τῆς τῶν Θετταλῶν πόλεως ἧκε πάντα καταστρεψάμενος αὐτὸς ἑαυτὸν καὶ χειροτονήσας εἰς βασιλέα καὶ εὐφημήσας καὶ τὸν πλάνητα τούτου στρατὸν ὅποι καὶ βούλοιτο μεταφέρων. Ἦν γὰρ καὶ ἄλλως μὲν θαυμαζόμενος ὁ ἀνὴρ ἐπί τε μεγέθει σώματος καὶ κράτει βραχιόνων καὶ προσώπου σεμνότητι, οἷς μᾶλλον ἁλίσκεται τὸ ἀγροικικὸν τοῦτο καὶ στρατιωτικὸν ἔθνος. Οὐ γὰρ διορᾷ εἰς ψυχὴν οὐδ' ἐνατενίζει πρὸς ἀρετήν, ἀλλὰ μέχρι τῶν τοῦ σώματος ἀρετῶν ἵσταται τόλμαν καὶ ῥώμην καὶ δρόμον καὶ μέγεθος θαυμάζον καὶ ταῦτα κρῖνον ἄξια ἁλουργίδος καὶ διαδήματος. Ὁ δὲ καὶ ταῦτα ἔχων οὐκ ἀγεννῆ, καὶ τὴν ψυχὴν εἶχεν ἀνδρείαν καὶ ἀκατάπληκτον· καὶ ὅλως οὗτος ὁ Βασιλάκιος τυραννικόν τι καὶ ἔπνει καὶ ἔβλεπε. Φθέγμα τε γὰρ αὐτῷ βροντῶδες καὶ οἷον καταπλῆξαι στρατιὰν ὅλην καὶ ἐμβόημα ἱκανὸν συστεῖλαι ψυχῆς θράσος. Καὶ ἄμαχος ἐν λόγοις ἐπίσης ἐπιχειρῶν ἐπᾶραί τε καὶ συστεῖλαι τὸν στρατιώτην εἰς πόλεμον καὶ φυγήν. Μετὰ τοιούτων πλεονεκτημάτων στρατευόμενος ὁ ἀνὴρ καὶ περὶ αὐτὸν συλλεξάμενος ἄμαχον στρατιὰν τὴν Θετταλῶν πόλιν καταλαμβάνει, καθάπερ ἔφημεν. 3 Ὁ δέ γε ἐμὸς πατὴρ ὁ Κομνηνὸς Ἀλέξιος ὡς πρὸς Τυφῶνα μέγαν ἢ ἑκατοντάχειρα Γίγαντα ἀντιπαραταξάμενος καὶ πᾶσαν ἑαυτῷ ἀνεγείρας στρατηγικὴν μηχανὴν καὶ φρόνημα γενναῖον ὡς πρὸς ἀντίπαλον παρεσκεύαστο. Καὶ μήπω τὸν ἐκ τῶν προτέρων ἄθλων κονιορτὸν ἀποτιναξάμενος μηδὲ τὸν λύθρον τοῦ ξίφους καὶ τῶν χειρῶν ἀποπλυνάμενος ὥσπερ λέων ἐχώρει βλοσυρὸς πρὸς τὸν χαυλιόδοντα τοῦτον σῦν Βασιλάκιον τὸν θυμὸν αὐτοῦ ἀνεγείρας. Καὶ καταλαμβάνει δῆτα τὸν ποταμὸν Βαρδάριον· οὕτω γὰρ ἐγχωρίως αὐτὸν ὀνομάζουσι.

Codd. 31 Βαρδάριον V : βαρδάρ F.

Epit. 3 ἦλθε || 5 ὅπου || 15 φθέγμα : βλέμμα || 21 ἄμαχον : ἅπασαν || 24-25 στρατιωτικὴν || 27 τὸν : τὸ || 28 καὶ : ἐκ.

du haut des montagnes voisines de la Mésie, longe sur son parcours beaucoup de contrées et, après avoir divisé en deux parties, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest, les environs de Berrhée[1] et de Thessalonique, se jette finalement dans notre mer du Sud. Mais voici ce qui arrive d'ordinaire aux plus grands fleuves. Quand, à force de charrier des alluvions, ils ont entassé de la terre jusqu'à une grande hauteur, ils coulent alors vers des lieux en contre-bas comme s'ils changeaient leurs anciens lits ; ils abandonnent alors leur premier cours, demeuré à sec et sans eau, et celui qu'ils suivent maintenant, ils le remplissent de flots abondants[2]. 4 Alexis, mon père, en tacticien très habile, reconnut le terrain compris entre ces deux lits, c'est-à-dire entre l'ancienne ravine et le nouveau parcours : d'une part utilisant comme défense le cours du fleuve, de l'autre se servant de l'ancien lit, raviné sous la poussée du courant, comme d'une tranchée naturelle, il établit son camp dans l'espace laissé libre entre les deux lits, qui n'étaient distants l'un de l'autre que de deux ou trois stades au plus. Tous les hommes reçurent aussitôt l'ordre de se reposer pendant le jour, de réconforter leur corps par le sommeil et de donner aux chevaux la nourriture voulue ; car, le soir tombé, ils auraient à veiller et à s'attendre à une attaque imprévue des ennemis. 5 Ces mesures, je crois, avaient été prises par mon père qui soupçonnait ce soir-là un danger du côté des ennemis. Il prévoyait de leur part en effet une agression contre lui, soit que sa grande expérience la lui fît présager, soit qu'il le conjecturât d'autre manière[3]. Après ce pronostic, il ne fit pas traîner les choses en longueur et ne se contenta pas de prévoir sans faire le nécessaire ; mais quittant son camp en compagnie de ses hommes avec armes, chevaux et tout ce

1. Verria, au sud de Vodèna.
2. Anne Comnène détaille une situation topographique que Nicéphore Bryenne avait seulement indiquée (IV 18).
3. Par des éclaireurs (Nic. Bryen. IV 19) ; la nouvelle lui est bientôt confirmée par Tatikios (id. IV 20), son frère de lait.

῾Ρεῖ μὲν γὰρ ἄνωθεν ἀπὸ τῶν ἐγγύθεν τῆς Μυσίας ὀρῶν, παραμείβων δὲ πολλοὺς μεταξὺ τόπους καὶ διορίζων πρός τε τὴν ἕω καὶ τὴν ἑσπέραν τά τε Βερροίᾳ καὶ τὰ Θεσσαλονίκῃ προσήκοντα ἐκδίδωσιν εἰς τὴν καθ' ἡμᾶς καὶ νοτίαν θάλασσαν. Πάσχουσι δὲ οἱ μέγιστοι τῶν ποταμῶν τοιοῦτόν τι. Ἐπειδὰν διὰ τῆς προσχώσεως ἀνάστημά τι ἀξιόλογον ἐπιφορήσωσι γῆς, τότε δὴ ἐπὶ τὰ κατάρροπα ῥέουσιν ὥσπερ δὴ μεταμείβοντες τὰς πρώτας κοίτας αὐτῶν, καὶ τὴν μὲν παλαιὰν καταλείπουσι πάροδον διάκενον ὑγροῦ καὶ χηρεύουσαν ὕδατος, ἣν δὲ νῦν διοδεύουσιν, ἐμπιπλῶσι ῥευμάτων πολλῶν. 4 Τούτων οὖν τῶν δυεῖν παρόδων, τῆς τε παλαιᾶς χαράδρας καὶ τῆς ἄρτι γενομένης πορείας, τὸ μεταξὺ θεασάμενος ὁ στρατηγικώτατος οὗτος Ἀλέξιος καὶ ἐμὸς πατήρ, καὶ τὸν μὲν ὁλκὸν τοῦ ποταμοῦ ὡς ἀσφάλειαν θέμενος ἐκ θατέρου, τῇ δὲ παλαιᾷ διόδῳ ἤδη φάραγγι γεγονυίᾳ ἐκ τῆς τοῦ ῥεύματος ἐπιρροίας καθάπερ αὐτοφυεῖ ἀποχρησάμενος διώρυχι ἐστρατοπέδευσεν, οὐ πλεῖον τῶν δυεῖν ἢ τριῶν σταδίων ἀλλήλων ἀποδιεστηκότων. Καὶ εὐθὺς ἐν παραγγελίᾳ πάντες ἦσαν, ἡμέρας μὲν ἀναπαύσασθαι καὶ παραμυθῆσαι ὕπνῳ τὸ σῶμα καὶ τοῖς ἵπποις τροφὴν δοῦναι τὴν ἀρκοῦσαν· μέλλουσι γὰρ τῆς ἑσπέρας καταλαβούσης ἀγρυπνῆσαί τε καὶ ἐλπίζειν ἀδόκητόν τι παρὰ τῶν πολεμίων ἐπισυμβῆναι. 5 Ταῦτα δέ, οἶμαι, διῳκονόμητο ὁ ἐμὸς πατὴρ κίδυνον ὑφορώμενος κατὰ τὴν ἑσπέραν ἐκείνην παρὰ τῶν πολεμίων. Ἐπιθήσεσθαι γὰρ ἑαυτῷ τούτους ἤλπιζεν εἴτ' ἐκ πολυπειρίας τοῦτο προμαντευόμενος εἴτε ἄλλως εἰκάσας. Οὐ μὴν τὰ τῆς προφητείας αὐτῷ εἰς μακρὰν ἐληλύθει οὐδὲ προέγνω μέν, οὐ τὸ δέον δὲ διῳκήσατο· ἀλλ' ἀπάρας τῆς τούτου σκηνῆς ἅμα τοῖς ἀμφ' αὐτὸν στρατιώταις σὺν ὅπλοις καὶ ἵπποις καὶ πᾶσι τοῖς πρὸς μάχην ἐπιτηδείοις, ἀπέστη μὲν τῆς

Epit. 3 τῇ Θεσσαλονίκῃ (om. τὰ) || 5 δὲ : καὶ || 15 ἐκ θατέρου : ἑκατέρου.

qui était nécessaire au combat, il en partit après y avoir laissé partout des feux allumés, et après avoir confié à Joannice [1], l'un de ses familiers qui depuis longtemps avait embrassé la vie monastique, sa tente avec tout ce qu'on emportait comme approvisionnements de vivres et autres bagages. Lui-même s'en alla très loin de là [2], puis il fit halte avec ses troupes sous les armes dans l'attente des événements, escomptant que Basilakios, voyant de tous côtés des feux allumés et la tente de mon père éclairée avec des lampes, le croirait en train de s'y reposer, par conséquent pour lui facile à prendre et déjà en son pouvoir.

VIII La conjecture de mon père Alexis, telle que nous venons de la rapporter, n'était pas chimérique. Basilakios en effet tomba soudainement sur le camp [3], son objectif, avec de la cavalerie et de l'infanterie, à la tête d'une armée de dix mille hommes environ. Il trouva les quartiers des soldats partout éclairés au moyen de feux et, quand il aperçut la tente du général illuminée, il s'y précipita aussi vite que possible en poussant des cris épouvantables et terribles. Mais comme celui qu'il comptait y trouver ne se rencontrait nulle part, et que ni soldat ni stratège ne se montrait du tout, mais seulement de-ci de-là quelque misérable valet abandonné, il se mit à crier encore plus fort et à hurler : « Où est enfin le bègue ? » [4], se moquant ainsi par ces paroles du grand domestique. Mon père Alexis en effet, tout en ayant la parole facile et en étant naturellement orateur comme pas un, tant dans le choix des idées que dans leur mise en œuvre, hésitait seulement un peu quand il s'agissait de prononcer les *r* et sa langue achoppait légèrement, tandis que les autres lettres coulaient sans aucune gêne. **2** Basilakios tout en criant ces insultes continuait de fouiller et de retour-

1. Très habile et prudent (Nic. Bryen. IV 20).
2. Dans un lieu très boisé (*op. cit.*, IV 21).
3. Basilakios s'est décidé après avoir entendu un déserteur d'Alexis (Nicéphore Bryen. IV 19). Les hommes de Basilakios se livrent aussitôt au pillage (*id.*, IV 22).
4. « Sortez le moi ici » complète Bryenne (IV 22).

σκηνῆς, λαμπάδας καταλελοιπὼς ἐκεῖθι πανταχόθεν φαινούσας καί τινα τῶν ἀμφ' αὐτὸν οἰκεῖον Ἰωαννίκιον πάλαι τὸν μοναχικὸν ἑλόμενον βίον τὴν σκηνὴν καταπιστεύσας καὶ ὅσα ἐπεφέρετο εἴς τε τράπεζαν χρειώδη καὶ τὴν ἄλλην παρασκευήν. Αὐτὸς δὲ πορρωτάτω ἀπιὼν ἐκάθητο μετὰ τῆς ἐνόπλου στρατιᾶς τὸ μέλλον καραδοκῶν, τοῦτο τεχναζόμενος, ἵν' ὁ Βασιλάκιος ἀνημμένας ἁπανταχόθεν πυρκαϊὰς ἰδὼν καὶ λαμπαδουχουμένην τὴν τοὐμοῦ πατρὸς σκηνὴν οἰήσαιτο ἐκεῖθι τοῦτον εἶναι διαναπαυόμενον, ὡς ἐντεῦθεν ἐκείνῳ τοῦτον ἁλώσιμον εἶναι καὶ ὑποχείριον.

VIII Οὐκ εἰς μάτην, καθάπερ εἰρήκειμεν, ἡ μαντεία τοὐμοῦ πατρὸς Ἀλεξίου. Ἐπῆλθε γὰρ τῷ προσδοκωμένῳ στρατοπέδῳ ἀθρόον ὁ Βασιλάκιος σὺν ἱππεῦσί τε καὶ πεζοῖς μυρίανδρον στρατιὰν ἐπαγόμενος. Καὶ τὰς μὲν κλισίας ἐφεῦρεν ἑκασταχοῦ ἀναλαμπούσας πυρί, ἐξαστράπτουσαν δὲ καὶ τὴν τοῦ στρατηγοῦ σκηνὴν θεασάμενος ὡς εἶχε ῥύμης εἰς ταύτην εἰσεληλύθει πολυτάρακτόν τε καὶ θορυβῶδες βοῶν. Ὡς δ' οὐκ ἦν οὐδαμοῦ ὁ προσδοκώμενος οὐδέ τις ἀνέπτη στρατιώτης ἐκεῖθεν τὸ παράπαν ἢ στρατηγός, εἰ μή πού τινες καταλελειμμένοι τῶν θητευόντων εὐκαταφρόνητοι, ἔτι μᾶλλον ἐβόα καὶ ἐκεκράγει « ποῦ ποτέ ἐστιν ὁ τραυλός ; » Οὑτωσὶ καὶ τοῖς ῥήμασιν εἰς τὸν μέγαν δομέστικον ἀποσκώπτων. Ἦν γὰρ τἄλλα μὲν οὗτος ὁ ἐμὸς πατὴρ Ἀλέξιος εὔστομος καὶ οὐδεὶς οὕτω ῥήτωρ ἦν αὐτοφυὴς ἔν τε ἐνθυμήμασι καὶ ἐπιχειρήμασι, μόνον δὲ κατὰ τὸν φθόγγον τοῦ ῥῶ ὡς ὑπωλίσθαινέ τε μετρίως καὶ ἀσυμφανῶς διώκλα ἡ γλῶττα, καίτοι κατὰ τἄλλα στοιχεῖα τὸν ῥοῦν ἀκάθεκτον ἔχουσα. 2 Ἀλλ' ὁ μὲν οὕτως ὀνειδίζων ἐβόα καὶ διηρευνᾶτο καὶ ἀνέτρεπε πάντα καὶ κιβώτια καὶ

Codd. 1 ἐκεῖθι V : τοῖς — F.

Epit. 1 λαμπάδας τε || 12 μάτην δὲ ἡ πρόγνωσις τοὐμοῦ || 13 πατρὸς ἐγεγόνει || 16 ἑκασταχοῦ : πανταχοῦ || 18 τε : τι || 19 βοῶν : ποιῶν || οὐδαμῇ || 21 θηρευόντων.

ner tout, coffres, divans, bagages, y compris le lit même de mon père, pour s'assurer que le stratège ne s'était pas caché quelque part là-dedans. Ce faisant, il ne cessait de fixer le moine qu'on appelait Joannice ; car la mère [d'Alexis] avait eu soin que celui-ci dans toutes ses campagnes eût un moine des plus vénérables comme compagnon de tente, et ce fils respectueux se soumit à la volonté de sa mère non seulement pendant son enfance, mais encore lorsqu'il se rangea parmi les jeunes gens, et cela jusqu'à son mariage. Basilakios cependant fouillait tout dans la tente et, selon le mot d'Aristophane[1], ne se lassait pas de sonder les ténèbres de l'Erèbe, tout en s'informant du domestique auprès de Joannice. Comme ce dernier lui certifiait que l'autre était parti depuis un bon moment avec toute son armée, [Basilakios] comprit qu'il avait été grossièrement trompé et, complètement désespéré, changeant le ton de son langage, il cria : « Soldats mes compagnons, nous avons été joués. L'ennemi est dehors. » 3 Il n'a pas achevé de parler que mon père Alexis Comnène, devançant son armée avec une poignée d'hommes, tombe impétueusement sur les ennemis au moment où ils sortent du camp. [Alexis] aperçoit alors un homme qui s'efforçait de remettre de l'ordre dans les troupes. (Car la plupart des soldats de Basilakios s'étaient livrés au pillage pour faire du butin, ainsi que mon père l'avait du reste escompté d'avance ; aussi n'avaient-ils pas encore eu le temps de se rallier et de reformer leurs lignes, quand le grand domestique tomba sur eux à l'improviste comme un fléau.) Voyant cet homme en train de reconstituer les phalanges et, aussi bien en raison de sa prestance qu'à cause de l'éclat de ses armes qui étincelaient en effet sous le scintillement des étoiles, pensant que ce devait être Basilakios, il s'élance sur lui avec impétuosité et le frappe à la main. Aussitôt celle-ci, avec l'épée qu'elle tenait, de tomber à terre, ce qui causa un grand désarroi dans la phalange ennemie. Cependant ce n'était pas Basilakios, mais seulement un guerrier d'élite de

1. Nuées, 192.

σκίμποδας καὶ σκεύη καὶ αὐτὴν δὴ τὴν τοὐμοῦ πατρὸς κλίνην, μή πως ὁ στρατηγὸς ἔν τινι τούτων κέκρυπτο. Καὶ θαμὰ πρός τε τὸν μοναχὸν οὕτω καλούμενον Ἰωαννίκιον ἐνέβλεπε· καὶ γὰρ διὰ σπουδῆς ἐπεποίητο ἡ μήτηρ ἐν ἁπάσαις ταῖς αὐτοῦ ἐκστρατείαις ὁμόσκηνον ἔχειν τῶν τιμιωτέρων τινὰ μοναχόν, καὶ ὁ εὔνους οὗτος υἱὸς ὑπεῖκε τῷ μητρικῷ θελήματι οὐ τὰ ἐν βρέφει μόνον, ἀλλὰ καὶ ἐς μείρακας παραγγείλας καὶ μέχρις ἂν γυναικὶ συνηρμόσθη. Καὶ τὰ τῆς σκηνῆς ἅπαντα ὁ Βασιλάκιος διηρευνᾶτο καί, τοῦτο δὴ τὸ τοῦ Ἀριστοφάνους, ἐρεβοδιφῶν οὐκ ἀνίει πυνθανόμενος ἅμα καὶ τὸν Ἰωαννίκιον περὶ τοῦ δομεστίκου. Τοῦ δὲ πρὸ ὥρας ἐξιέναι ξὺν παντὶ τῷ στρατεύματι διισχυριζομένου, γνοὺς ὅτι πολὺν τὸν πλάνον ὑπέμεινε καὶ τοῖς ἅπασιν ἀπειπάμενος ἄλλας ἐξ ἄλλων φωνὰς μεταμείβων ἐβόα « ἄνδρες συστρατιῶται, ἠπατήμεθα· ὁ πόλεμος ἔξωθεν ». 3 Οὔπω τέλος ἔσχεν ὁ λόγος αὐτῷ, καὶ ἐξιοῦσι τοῦ στρατοπέδου ἐφίσταται τούτοις ὁ ἐμὸς πατὴρ ὁ Κομνηνὸς Ἀλέξιος προπηδήσας τῆς στρατιᾶς σὺν ὀλίγοις τισὶ μετὰ σφοδρότητος. Καί τινα εἰς τάξιν συνιστῶντα τὰς φάλαγγας θεασάμενος (καὶ γὰρ οἱ πλείους τῶν στρατιωτῶν τῶν ἀμφὶ τὸν Βασιλάκιον εἰς τὴν λείαν ἑαυτοὺς ἐπιδεδωκότες καὶ τὰ λάφυρα, τοῦτο γὰρ καὶ πάλαι τὠμῷ πατρὶ ἐμεμηχάνητο, οὔπω ἔφθησαν συνελθεῖν καὶ εἰς παράταξιν καταστῆναι, καὶ ἐπέστη αὐτοῖς ἀθρόον κακὸν ὁ μέγας δομέστικος), ἰδὼν δὲ τὸν καθιστῶντα τὰς φάλαγγας καὶ νομίσας εἴτε ἀπὸ τοῦ μεγέθους εἴτε ἀπὸ τῆς τῶν ὅπλων λαμπρότητος (καὶ γὰρ ἀντέστιλβε τούτῳ τὰ ὅπλα πρὸς τὴν ἀστρῷαν βολήν), ἐκεῖνον εἶναι τοῦτον τὸν Βασιλάκιον, συναντήσας αὐτῷ γοργῶς παίει κατὰ τῆς χειρός. Ἡ δ᾽ εὐθὺς μετὰ τοῦ ξίφους εἰς γῆν ἔρριπτο, ὅπερ μεγάλως τὴν φάλαγγα συνετάραξεν. Οὐ μὴν ὁ Βασιλάκιος ἦν, ἀλλά τις

Codd. 15 an πολέμιος? || 22 τοὐμῷ FV.

Epit. 15 ὁ πόλεμος ἔξωθεν· ἠπατήμεθα

l'entourage de Basilakios, et qui ne le cédait en rien à Basilakios en fait de bravoure[1]. 4 D'ailleurs continuant de charger les ennemis avec violence, les frappant de ses traits ou les blessant de la lance, poussant des cris de guerre, dans la confusion des ténèbres, Alexis se sert de tout, et du lieu, et du temps, et des armes pour la victoire; il en tire admirablement parti, avec une présence d'esprit imperturbable et un jugement sûr, et bien qu'il rencontrât des hommes qui fuyaient dans toutes les directions, il distinguait chaque fois si c'était un ami ou un ennemi. Aussi bien un Cappadocien, appelé Goulès, dévoué serviteur de mon père, à la poigne solide et au courage indomptable dans la bataille, a-t-il aperçu Basilakios; après s'être assuré que c'est bien lui, il le frappe sur son casque. Mais il lui advint ce qui était arrivé jadis à Ménélas aux prises avec Alexandre : son épée se brisa en trois ou quatre fragments qui tombèrent de sa main, et il n'étreignit plus que la poignée. Le stratège, en l'apercevant, de l'invectiver aussitôt parce qu'il n'avait pas d'épée, et de le traiter de lâche; mais le soldat, en montrant la garde de son épée qu'il tenait encore, apaisa le grand domestique[2]. 5 De même un autre [guerrier], un Macédonien, appelé Pierre et surnommé Tornikios[3], s'était élancé au milieu des ennemis et en faisait un grand carnage. Cependant l'armée suivait, ignorant ce qui se passait; car on combattait dans les ténèbres et il était impossible à la masse de se rendre compte des événements. Alors Comnène d'attaquer la partie de la phalange ennemie qui n'était pas encore en débandade et de frapper ses adversaires ; puis revenant de nouveau vers les siens, il presse ceux-ci de bousculer ce qui résiste encore de la phalange de Basilakios, et il envoie des courriers à ceux de l'arrière pour leur ordonner de ne pas tarder, mais de le suivre et de le rejoindre au plus vite. 6 Sur ces entrefaites[4] un

1. Nic. Br. (IV 23). — 2. Nic. Br. (IV 24). Anne est plus pittoresque.
3. Les Tornik sont une branche de la famille des Taronites (descendant du prince de Taron, Tornik, de la race des Bagratides). Cf. N. Adontz. Les Taronites à Byzance (*Byzantion* XI (1936) 35).
4. Nic. Br. (IV 24).

τῶν περὶ τὸν Βασιλάκιον γενναιότατος οὐδὲν τοῦ Βασιλακίου ὅσον γε τὰ εἰς ἀνδρείαν λειπόμενος. 4 Βαρὺς οὖν τοῦ λοιποῦ κατ' αὐτῶν κυλινδούμενος καὶ τοξεύμασι βάλλων καὶ δόρατι τιτρώσκων καὶ ἀλαλαγμοῖς ἐμβοῶν καὶ νυκτὶ συγχέων καὶ πάντα καὶ τόπον καὶ χρόνον καὶ ὄργανον εἰς νίκην λαμβάνων καὶ τούτοις προσφυῶς ἀποχρώμενος ἀκλονήτῳ φρονήματι καὶ ἀσυγχύτῳ τῇ διανοίᾳ καὶ ἄλλον ἄλλοσε φεύγοντα προλαμβάνων πάντα διέκρινε καὶ τὸν ἐχθρὸν καὶ τὸν φίλιον. Ἀλλά καί τις ἀνὴρ Καππαδόκης Γούλης τὸ ἐπώνυμον, εὔνους θεράπων τοὐμοῦ πατρός, τὴν χεῖρα γενναῖος, τὸν θυμὸν ἐς πολέμους ἀκάθεκτος, τὸν Βασιλάκιον θεασάμενος καὶ ἀκριβῶς ἐγνωκὼς παίει κατὰ τῆς κόρυθος. Ἀλλὰ τὸ τοῦ Μενέλεω πρὸς τὸν Ἀλέξανδρον πέπονθε· τὸ γὰρ ξίφος αὐτοῦ τριχθά τε καὶ τετραχθὰ διατρυφθὲν ἐξέπεσε τῆς χειρός, τῆς λαβῆς καταλειφθείσης ἐν τῇ χειρί. Ὃν ὁ στρατηγὸς θεασάμενος εὐθὺς διελοιδορεῖτο, ὅτι μὴ κατάσχοι τὸ ξίφος, καὶ ἄνανδρον ἀπεκάλει τοῦτον· ἀλλ' ὁ στρατιώτης τὴν καταλειφθεῖσαν τοῦ ξίφους λαβὴν παραδεικνὺς πρᾳότερον ἐποίει τὸν μέγαν δομέστικον.
5 Καί τις δ' ἄλλος Μακεδών, Πέτρος τὴν κλῆσιν Τορνίκιος τὴν ἐπωνυμίαν, μέσον τῶν πολεμίων ἐμπεσὼν πολλοὺς τούτων ἀνῄρει. Ἡ γὰρ φάλαγξ εἵπετο ἀγνοοῦσα τὰ δρώμενα· ἐν σκότει γὰρ τῆς μάχης καθισταμένης οὐχ οἷοί τε ἦσαν ἅπαντες τὰ γινόμενα ὁρᾶν. Ὁ δὲ Κομνηνὸς ἐπὶ τὸ μήπω διασπασθὲν τῆς φάλαγγος ἵετο παίων τοὺς ἀντικαθισταμένους καὶ ἀνθυποστρέφων αὖθις εἰς τοὺς ἰδίους, σπεύδων καὶ τὸ ἔτι συνιστάμενον τῆς τοῦ Βασιλακίου παραλῦσαι φάλαγγος καὶ διαπεμπόμενος εἰς τοὺς ὄπισθεν καὶ παρακελευόμενος μὴ μέλλειν, ἀλλ' ἕπεσθαι οἷ καὶ καταλαμβάνειν ταχύτερον. 6 Ἐν τοσούτῳ δὲ ἀνὴρ

Codd. 1 τῶν V om. F || 24 ἅπαντα (Nic. Br. p. 153, l. 5, éd. Bonn).

Epit. 15 διατριφθὲν || 17 κατάσχῃ || 19 παραδεικνὺς ὅπλον.

guerrier celte de la garde du domestique, pour tout dire brièvement, brave soldat tout plein d'humeur guerrière, a vu mon père qui vient de sortir du milieu des ennemis, l'épée nue, encore chaude et fumante de sang : le prenant pour un adversaire, il se précipite aussitôt sur lui et le frappe de sa lance à la poitrine ; peu s'en fallut qu'il ne désarçonnât le général si celui-ci ne s'était affermi davantage sur sa selle et n'avait interpellé l'homme par son nom, en le menaçant de lui couper la tête sur le champ avec son épée. L'autre représenta pour sa défense qu'il ne l'avait pas reconnu dans la nuit et la confusion du combat, et il put s'en aller vivant.

IX Tels furent durant la nuit les exploits du grand domestique des Scholes avec une poignée d'hommes ; dès que le jour commença à sourire et que le soleil parut à l'horizon, les officiers de Basilakios se hâtèrent en toute diligence de rallier leurs soldats qui s'étaient livrés au pillage et qui avaient abandonné le combat[1]. Le grand domestique de son côté, après avoir reconstitué ses propres troupes, marcha de nouveau contre Basilakios. Au loin un parti ennemi fut aperçu par les soldats du domestique qui fondirent sur eux avec impétuosité, les mirent en fuite, et ramenèrent quelques prisonniers qu'ils conduisirent à leur chef. 2 Cependant le frère de Basilakios, Manuel[2], du haut d'un tertre animait ses hommes en criant ainsi à haute voix : « Aujourd'hui, c'est le jour et la victoire de Basilakios. » Un certain Basile, surnommé Kourtikios, ami intime de ce Nicéphore Bryenne[2] dont notre récit a parlé, ne connaissant aucun frein devant l'ennemi, bondit hors des lignes de Comnène et escalade le mamelon. Alors Manuel Basilakios de tirer son épée du fourreau et de le charger furieusement à bride abattue. Mais Kourtikios, au lieu de prendre son épée, empoigne une

1. Basilakios avait comme armée les troupes du Thème d'Illyrie, les troupes chargées de surveiller la Bulgarie, et des Varanges que Michel VII lui avait donnés en l'envoyant à Dyrrachium comme duc, pour remplacer Nicéphore Bryenne révolté (Nic. Bryen. IV 16). Michel VII ignorait l'alliance secrète de Basilakios et de Bryenne ; il fut donc joué par eux (Nic. Bryen. III 8).

2. Son neveu, d'après Bryenne (IV 26).

τις Κελτὸς τῶν ἀμφὶ τὸν δομέστικον, ἵν᾽ ἐν βραχεῖ τὰ πάντα διηγήσωμαι, γενναῖος στρατιώτης καὶ Ἄρεως ὅλος ἔμπλεως τὸν ἐμὸν πατέρα ἰδὼν μεσόθεν τῶν πολεμίων ἄρτι ἐξιόντα ἐσπασμένον τὸ ξίφος θερμὸν ἀπὸ τοῦ αἵματος ἀναπέμπον ἀτμὸν καὶ τῶν πολεμίων νομίσας ἕνα ἀθρόον αὐτῷ ἐμπεσὼν παίει τῷ δόρατι περὶ τὸ στέρνον, καὶ τάχα ἂν ἔξεδρον τὸν στρατηγὸν ἐπεποιήκει, εἰ μὴ αὐτὸς ἅμα τε πρὸς τὸ ἑδραιότερον ἑαυτὸν ἐφηδράσατο καὶ ὀνομαστὶ τοῦτον ἐκάλεσεν ἀποκόψειν ἀπειλησάμενος διὰ τοῦ ξίφους παραχρῆμα τὴν κεφαλήν. Ὁ δέ, ἐπειδή πως τὸν ἀγνοοῦντα προὐβάλετο καὶ τὴν νύκτα καὶ τὸ συγκεχύσθαι περὶ τὴν μάχην, μετὰ τῶν ζώντων ἠρίθμητο.

IX Τὰ μὲν νυκτὸς ἔργα τοῦ δομεστίκου τῶν σχολῶν σὺν ὀλίγοις τοιαῦτα· ἡμέρας δὲ ἄρτι διαγελώσης καὶ τοῦ ἡλίου τοῦ ὁρίζοντος ὑπερκύψαντος οἱ τοῦ Βασιλακίου φαλαγγάρχαι ἔσπευδον ὅλῃ γνώμῃ ἐπισυλλέγειν τοὺς περὶ τὴν λείαν ἐσπουδακότας καὶ ἀπολειφθέντας τῆς μάχης. Ὁ δὲ μέγας δομέστικος τὸ ἴδιον καταστήσας στράτευμα κατὰ τοῦ Βασιλακίου αὖθις ἵετο. Πόρρωθεν δέ τινας αὐτῶν οἱ τοῦ δομεστίκου θεασάμενοι καὶ κατ᾽ αὐτῶν σφοδρῶς ἐξορμήσαντες ἐτρέψαντο καί τινας αὐτῷ ζωγρίαν ἐπανεληλυθότες προσῆγον. 2 Ὁ δὲ τοῦ Βασιλακίου ἀδελφὸς Μανουὴλ ἐπὶ λόφου τινὸς ἀνελθὼν ἐπερρώννυε τὸ στράτευμα μέγα φωνῶν ὧδε « τοῦ Βασιλακίου ἡ σήμερόν ἐστιν ἡμέρα καὶ νίκη ». Εἷς δέ τις Βασίλειος τὴν κλῆσιν Κουρτίκιος τὴν ἐπωνυμίαν, γνωστὸς καὶ συνήθης τοῦ Βρυεννίου ἐκείνου Νικηφόρου, περὶ οὗ ὁ λόγος ἐμνήσθη, καὶ τὰ εἰς πολέμους ἀκάθεκτος, προθέων τῆς τοῦ Κομνηνοῦ παρατάξεως ἄνεισι πρὸς τὸν λόφον. Ὁ δὲ Βασιλάκιος Μανουὴλ τοῦ κουλεοῦ τὸ ξίφος σπασάμενος ὅλας ἡνίας χαλάσας σφοδρῶς κατ᾽ αὐτοῦ ἵετο. Ὁ δὲ Κουρτίκιος οὐ διὰ ξίφους,

Epit. 5 om. ἕνα (Nic. Bryen., p. 153, 10) || 8 ἐφιδρύσατο || 24 ἐστιν ἡ σήμερον.

massue suspendue à la selle, en assène un coup sur le casque de son adversaire qu'il désarçonne sur le champ et, le traînant prisonnier, l'amène à mon père comme une pièce de butin[1]. Sur ces entrefaites Comnène apparut avec ses divisions ; à ce spectacle, ce qui restait de l'armée de Basilakios, après une courte résistance, prit la fuite. Comme Basilakios s'enfuyait également devant lui, Alexis Comnène se mit à sa poursuite.
3 Quand ils arrivèrent à Thessalonique, aussitôt les Thessaloniciens laissèrent entrer Basilakios, puis fermèrent immédiatement les portes devant le stratège. Mais loin de perdre courage, mon père, sans dépouiller sa cuirasse, sans déposer son casque, sans ôter son bouclier de ses épaules, sans quitter son épée, se mit à camper alors devant la ville et à la menacer ouvertement du siège et du pillage[2]. Comme il voulait sauver Basilakios, il lui fit proposer la paix par l'intermédiaire du moine Joannice[3] qui l'accompagnait (c'était un homme d'une vertu insigne) ; il lui donnait l'assurance qu'il ne souffrirait aucun mauvais traitement, pourvu qu'il se rendît, lui et la ville. Basilakios pourtant ne voulait rien entendre ; mais les Thessaloniciens, redoutant la prise de leur cité et des maux terribles, laissèrent entrer Comnène.
4 Quand Basilakios vit ce qu'avait fait la population, il gagna la citadelle, sautant de celle-ci dans celle-là. Et bien loin de renoncer à la guerre et aux combats, malgré l'assurance à lui donnée par le domestique qu'il n'aurait à endurer aucun traitement cruel, Basilakios dans ces infortunes et dans cette situation désespérée se montrait toujours vraiment un héros. Il ne voulut rien céder en effet de sa bravoure et de sa noblesse, jusqu'au moment où enfin les habitants et les

1. Tous les partisans de Bryenne ne s'étaient pas ralliés à Basilakios. Le basileus Botaniatès s'était efforcé par des mesures de clémence et de générosité d'en gagner le plus grand nombre possible. Alexis lui-même était parti muni de chrysobulles impériaux pour les remettre aux tenants de Bryenne qui feraient leur soumission (garantie de leurs titres et de leurs biens). Cf. Nicéphore Bryen. IV 17.

2. Cf. Nic. Bryen. IV 26-27. Passage très dramatisé chez Anne.

3. D'après Nicéphore Bryen. (IV 27), il s'agirait de Syméon, higoumène du monastère de Xénophon sur le Mont Athos.

ἀλλὰ τὴν ἀπῃωρημένην τῇ ἐφεστρίδι ῥάβδον ἐφελκύσας παίει τοῦτον κατὰ τοῦ κράνους καὶ παραχρῆμα καταβάλλει τοῦ ἵππου καὶ δεσμώτην τοῦτον ἐπισυρόμενος καθάπερ τι λάφυρον τῷμῷ πατρὶ προσῆγεν. Ἐν τοσούτῳ δὲ καὶ τὸν Κομνηνὸν μετὰ τῶν ἰδίων ἀναφανέντα ταγμάτων τὸ ἐκλειπόμενον τοῦ Βασιλακίου στράτευμα θεασάμενον μικρὸν ἀντισχὸν εἰς φυγὴν ἐξώρμησε. Καὶ ὁ μὲν Βασιλάκιος πρόσθεν ἔφευγεν, ὁ δὲ Κομνηνὸς Ἀλέξιος ἐδίωκε. 3 Καταλαβόντων δὲ εἰς Θεσσαλονίκην, εὐθὺς οἱ Θεσσαλονικεῖς τὸν Βασιλάκιον ἐδέξαντο τῷ στρατηγῷ ἐπιζυγώσαντες παραχρῆμα τὰς πύλας. Ἀλλ' οὐδ' ὣς ἀνῆκεν ὁ ἐμὸς πατὴρ οὐδ' ἀπεδύσατο τὸν θώρακα οὐδὲ τὸ κράνος ἀπέθετο οὐδὲ τὴν ἀσπίδα τῶν ὤμων παρεῖτο οὐδὲ τὸ ξίφος ἀπέρριψεν, ἀλλὰ στρατοπεδεύσας ἠπείλει τειχομαχίας τῇ πόλει καὶ πόρθησιν ἄντικρυς. Καὶ ἐθέλων διασῶσαι τὸν ἄνδρα διὰ τοῦ συνεφεπομένου αὐτῷ μοναχοῦ Ἰωαννικίου (ἀνὴρ δὲ οὗτος ἐπ' ἀρετῇ διαβόητος) τὰ περὶ εἰρήνης πρὸς τὸν Βασιλάκιον ἠρώτα, ὥστε τὰς πίστεις λαβόντα μηδὲν δεινὸν πείσεσθαι, ἐγχειρίζειν αὐτῷ ἑαυτόν τε ὁμοῦ καὶ τὴν πόλιν. Καὶ ὁ μὲν Βασιλάκιος ἀπειθὴς ἦν, οἱ δὲ Θεσσαλονικεῖς δέει τοῦ μὴ ἁλῶναι τὴν πόλιν καὶ δεινόν τι παθεῖν παρεχώρουν τῷ Κομνηνῷ τῆς εἰσόδου. 4 Ἀλλ' ὁ Βασιλάκιος αἰσθόμενος τοῦ γινομένου ἀπὸ τοῦ πλήθους ἐπὶ τὴν ἀκρόπολιν μεταβαίνει καὶ ἀπὸ ταύτης εἰς ἐκείνην ἐφάλλεται. Καὶ οὐδ' ὣς ἐπιλανθάνεται πολέμου καὶ μάχης, καίτοι τοῦ δομεστίκου πίστεις αὐτῷ διδόντος μηδέν τι παθεῖν ἀνήκεστον, ἀλλ' ὡρᾶτό γε ὁ Βασιλάκιος καὶ ἐν τοῖς δεινοῖς καὶ ἐν οἷς ἐστενοχωρεῖτο λίαν ἀνήρ. Οὐδὲ γὰρ ὑφεῖναί τι τοῦ ἀνδρώδους καὶ τοῦ γενναίου ἠβούλετο, ἕως ἐκεῖθεν αὐτὸν οἱ τῆς ἀκροπόλεως οἰκήτορες καὶ φύλακες ἐξελάσαντες

Codd. 12 τὸν add. Schop.

Epit. 5 ἀναφανέντα μετὰ τῶν ἰδίων || 10-11 τῷ 'μῷ πατρὶ (om. στρατηγῷ) τὰς π. ἐπιζ. Ἀλλ'.

défenseurs de la citadelle tous ensemble le chassèrent malgré lui, et le livrèrent de force au grand domestique. 5 Aussitôt celui-ci informa le basileus de cette capture ; puis après un court séjour à Thessalonique où il rétablit l'ordre[1], il revint couvert de gloire et triomphant. Les messagers du basileus rencontrèrent mon père entre Philippes et Amphipolis, et ils lui remirent les ordres écrits de l'empereur relatifs à Basilakios ; ils reçurent donc ce dernier [comme prisonnier], le conduisirent dans les environs d'un village appelé Chlempinas et, près d'une source qui se trouvait là, ils lui arrachèrent les yeux : depuis et jusqu'à présent cette source est appelée source de Basilakios. 6 Tel fut, avant qu'il ne devînt basileus, le troisième travail du grand Alexis, nouvel Hercule. Si l'on appelait en effet sanglier d'Erymanthe ce fameux Basilakios, et un Hercule moderne mon très noble père Alexis, on ne manquerait pas à la vérité. Tels sont les succès et les exploits d'Alexis Comnène avant de monter sur le trône ; en récompense de tout cela, il reçut de l'autocrator la dignité de sébaste[2], et il fut proclamé sébaste en plein sénat.

Le danger normand : ses origines et ses causes.

X De même que, à mon avis, si les corps souffrent d'infirmités pour des causes extérieures, il est également des cas où les causes des maladies émanent des organismes mêmes, et c'est pourquoi nous attribuons souvent nos accès de fièvre ou bien aux intempéries du climat et à certaines qualités d'aliments, ou parfois également à une corruption des humeurs, ainsi vraiment tantôt le mauvais état [de l'organisme romain] à ce moment-là produisit, comme des germes mortels, ces hommes dont nous avons parlé, je dis bien les Oursel, les Basilakios[3], et tous ceux qui formaient la foule des révoltés, tantôt le destin introduisit du dehors, comme une infection

1. Et s'empara du trésor de Basilakios (Nicéphore Bryenne, *id.*).
2. Nic. Bryen. (II 28) avec un éloge d'Alexis. Attaliatès (p. 229) écrit qu'Alexis était déjà sébaste durant sa campagne contre Basilakios.
3. Anne ne parle pas de Bryenne, sans doute à cause de sa parenté avec lui.

ἅπαντες ἄκοντα καὶ βίᾳ τοῦτον τῷ μεγάλῳ δομεστίκῳ παρέδωκαν. 5 Εὐθὺς δὲ πρὸς τὸν βασιλέα τὴν τούτου ἅλωσιν διαμεμηνυκὼς αὐτὸς ἐπ' ὀλίγον τῇ Θεσσαλονίκῃ ἐγκαρτερήσας καὶ τὰ ἐν αὐτῇ καταστησάμενος λαμπρὸς στεφανίτης ἐπανῄει. Οἱ δὲ πρὸς τοῦ βασιλέως πεμφθέντες μεταξὺ Φιλίππων καὶ Ἀμφιπόλεως τῶμῷ πατρὶ συναντήσαντες τὰς περὶ αὐτοῦ ἐγγράφους προστάξεις βασιλικὰς αὐτῷ ἐγχειρίσαντες, παραλαβόντες τὸν Βασιλάκιον περί τι χωρίον Χλεμπίναν καλούμενον ἀπαγαγόντες ἐγγὺς τῆς ἐν αὐτῷ πηγῆς τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτοῦ ἐξορύττουσιν· ἐξ οὗ καὶ μέχρι τῆς δεῦρο ἡ πηγὴ Βασιλακίου κέκληται. 6 Τοῦτο τρίτον ἆθλον πρό γε τῆς βασιλείας καθάπερ τινὶ Ἡρακλεῖ τῷ μεγάλῳ Ἀλεξίῳ γεγένητο. Ἂν γάρ τις Ἐρυμάνθιον κάπρον τὸν Βασιλάκιον τοῦτον καλέσειεν, Ἡρακλέα δέ τινα καθ' ἡμᾶς γενναιότατον τὸν ἐμὸν πατέρα Ἀλέξιον, οὐκ ἂν ἁμάρτοιτο τῆς ἀληθείας. Ταῦτα μὲν ἔστω πλεονεκτήματα καὶ πρὸ τοῦ θρόνου κατορθώματα τῷ Κομνηνῷ Ἀλεξίῳ, ὧν ἁπάντων γέρας ἀπέλαβε παρὰ τοῦ αὐτοκράτορος τὴν τοῦ σεβαστοῦ ἀξίαν σεβαστὸς ἀναρρηθεὶς ἐκ μέσης συγκλήτου.

X Καθάπερ, οἶμαι, τὰ πονηρευόμενα τῶν σωμάτων πὴ μὲν ταῖς ἔξωθεν αἰτίαις κακοῦνται, ἔστι δ' ὅπου καὶ τὰ αἴτια τῶν νοσημάτων ἀφ' ἑαυτῶν ἀναβλύζουσι, καὶ αἰτιώμεθα πολλάκις μὲν τὰς τοῦ περιέχοντος ἀνωμαλίας καί τινας τροφῶν ποιότητας πυρετῶν γενέσεις, ἐνίοτε δὲ καὶ χυμῶν σηπεδόνας· οὕτω δῆτα καὶ ἡ τῶν Ῥωμαίων κακότης κατ' ἐκεῖνο καιροῦ νῦν μὲν ἀνεβλάστησε θανατώδεις κῆρας τοὺς προειρημένους ἄνδρας ἐκείνους, λέγω δὴ Οὐρσελίους καὶ Βασιλακίους καὶ ὅσοι τὸ τυραννικὸν συνεπλήρουν πλῆθος, νῦν δὲ ἔξωθέν τινας καὶ ἐπεισάκτους τυράννους

Codd. 24 ἀνωμαλίας V : ὁμιλίας F.

Epit. 2 παρέδωσαν || 6 τοὐμῷ || 8 τι : τε || 16 ἁμάρτῃ τῆς || 21 χαθάπερ οὖν

pernicieuse et une maladie incurable, également des usurpateurs étrangers, tel ce Robert[1], fameux par son avidité du pouvoir, ce présomptueux que la Normandie porta, qu'une perversité sans borne nourrit et engendra. 2 L'empire romain attira chez lui ce terrible ennemi, parce qu'il donna prétexte aux guerres de cet homme contre nous par un projet de mariage étranger, barbare, inconvenant pour nous ; plus exactement, ce fut l'imprudence de Michel[2] alors régnant et appartenant par sa naissance à la famille des Doukas. Si donc j'incrimine un de mes parents par le sang (car par ma mère[3] je descends de cette famille), que personne n'en soit choqué ; j'ai décidé en effet d'écrire la vérité sur toutes choses et, aussi bien pour ce qui concerne cet homme, je n'ai fait que relever les critiques de tout le monde. Car l'autocrator que j'ai nommé, Michel Doukas, fiança son propre fils Constantin à la fille de ce barbare, et c'est ce qui fit éclater la guerre. De Constantin, le fils du basileus, de son contrat de mariage, et en général du mariage avec une Barbare, comme de la beauté et de la taille de l'homme, de ses qualités physiques et morales, nous parlerons en temps voulu, quand je déplorerai aussi mes propres malheurs presque aussitôt après avoir raconté l'histoire de ce projet de mariage, la défaite de toutes les forces barbares et la ruine de ces tyrans de Normandie qu'une folie avait fait s'élever contre l'empire romain. 3 Mais d'abord il me faut reprendre les choses de plus haut dans mon récit, et dire quelle était l'origine de Robert, quelle fut sa carrière, à quel degré de puissance, à quelle hauteur il fut porté par le cours des événements, ou mieux, pour m'exprimer plus pieusement, jusqu'où la Providence le laissa parvenir, indulgente à ses ruses perfides et à ses intrigues. 4 Ce Robert, Normand d'origine et de naissance obscure, joignait à une

1. Robert Guiscard, duc de Pouille et de Calabre, cf. F. Chalandon, *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, t. I, p. 117 sq. et *passim ; Essai sur le règne d'Alexis Comnène*, p. 58-61 ; J. Gay, *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin*, l. V. — 2. Al. I. 12, 2.
3. Irène D., petite-fille du césar Jean D., oncle de Michel VII.

τὰ τῆς τύχης ταύτῃ ἐπεισηγάγετο ἀπρόσμαχόν τι κακὸν καὶ ἀνίατον νόσημα, καθά γε καὶ τὸν ἐπὶ τυραννικῇ γνώμῃ διαβόητον Ῥομπέρτον ἐκεῖνον τὸν ἀλαζόνα, ὃν Νορμανία μὲν ἤνεγκε, φαυλότης δὲ παντοδαπὴ καὶ ἐθρέψατο καὶ ἐμαίευσεν. 2 Ἡ δὲ Ῥωμαίων ἐχθρὸν τηλικοῦτον ἐφ' ἑαυτῆς εἵλκυσε πρόφασιν δεδωκυῖα τῶν ἀπ' ἐκείνου πολέμων τοῖς πρὸς ἡμᾶς κῆδος ἑτερόφυλόν τε καὶ βάρβαρον καὶ τὰ πρὸς ἡμᾶς ἀπροσάρμοστον, μᾶλλον δὲ ἀπροσεξία τοῦ τότε κρατοῦντος Μιχαὴλ τοῦ τὰς τοῦ γένους σειρὰς πρὸς τοὺς Δούκας ἀνάπτοντος. Εἰ δὲ καὶ καθαπτοίμην τινὸς τῶν καθ' αἷμά μοι προσηκόντων (καὶ γὰρ κἀμοὶ τὰ πρὸς μητρὸς ἐκεῖθεν καταρρεῖ), νεμεσάτω μηδείς· τήν τε γὰρ ἀλήθειαν ἐξ ἁπάντων προειλόμην ξυγγράφειν καὶ ὅσον ἐπὶ τούτῳ τὰς ἐξ ἁπάντων μέμψεις ἀνεστειλάμην. Ἐκεῖνος γὰρ ὁ εἰρημένος αὐτοκράτωρ ὁ Δούκας Μιχαὴλ τὴν τοῦ βαρβάρου τούτου θυγατέρα εἰς τὸν ἑαυτοῦ υἱὸν κατηγγυήσατο Κωνσταντῖνον, κἀντεῦθεν ἀνερράγη τὰ τῶν πολεμίων. Καὶ περὶ μὲν τοῦ υἱέος τοῦ βασιλέως τουτουὶ Κωνσταντίνου καὶ τοῦ περὶ αὐτὸν γαμικοῦ συναλλάγματος καὶ ὅλως τοῦ βαρβαρικοῦ κήδους καὶ δὴ καὶ ὅπως εἶχε κάλλους τε καὶ μεγέθους ὁ ἀνὴρ καὶ ὁποῖος ἦν τὴν φύσιν καὶ ποδαπός, κατὰ καιρὸν ἐροῦμεν, ἐπειδὰν ἀπολοφυροίμην καὶ τὰς ἐμὰς συμφορὰς μικρὸν μετὰ τὴν τοῦ κήδους τούτου διήγησιν καὶ τὴν ἧτταν τῆς βαρβαρικῆς ἁπάσης δυνάμεως καὶ τὴν ἀπώλειαν τῶν Νορμανόθεν τυράννων, οὓς ἐξ ἀλογίας κατὰ τῆς τῶν Ῥωμαίων ἐθρέψατο. 3 Ἀλλὰ πρότερον δεῖ ἄνωθέν που τὸν λόγον ἀναγαγοῦσαν τὰ περὶ τοῦ Ῥομπέρτου τούτου διηγήσασθαι, ὅπως τε εἶχε γένους καὶ τύχης καὶ εἰς οἷον κράτος καὶ ὕψος ἡ φορὰ τῶν πραγμάτων τοῦτον ἀνήνεγκε, μᾶλλον δέ, ἵν' εὐσεβέστερον φαίην, οὗ παρεχώρησε τοῦτον ἡ πρόνοια προελθεῖν ἐνδοῦσα πρὸς τὰς ἐκείνου κακοτρόπους ὁρμάς τε καὶ μηχανάς. 4 Ὁ δὲ Ῥομπέρτος οὗτος Νορμάνος τὸ γένος, τὴν τύχην ἄσημος, τὴν γνώμην τυραννικός, τὴν ψυχὴν

grande ambition une finesse extrême ; sa force musculaire était remarquable ; tout son désir était d'atteindre la fortune et la haute situation des hommes puissants ; rien ne pouvait le détourner de l'exécution de ses plans, et il prenait ses mesures pour atteindre ce but d'une manière irréfragable. Sa haute stature dépassait celle des plus grands guerriers ; son teint était coloré, sa chevelure blonde, ses épaules larges ; ses yeux *** semblaient lancer des éclairs. Bien bâti dans les parties qui doivent avoir naturellement plus de largeur, il était si heureusement proportionné qu'il s'amincissait là où il fallait plus de finesse et d'élégance. Ainsi de la tête aux pieds cet homme était bien fait, comme je l'ai entendu dire souvent à plusieurs. Quant à sa voix, si Homère a pu dire d'Achille qu'à l'entendre ses auditeurs avaient l'impression d'une foule en tumulte, le cri de ce guerrier, à ce que l'on rapporte, mettait en fuite des milliers d'hommes. Constitué comme le sort l'avait fait, ainsi doué au physique et au moral, il était incapable, comme de juste, de rester dans son humble condition et d'obéir à qui que ce fût : c'est du reste le propre des tempéraments puissants, dit-on, même quand ils sont de basse origine.

XI Avec une telle nature, cet homme, qui ne pouvait absolument pas souffrir d'être commandé, quitta la Normandie avec quelques cavaliers : en tout ils étaient cinq cavaliers et trente hommes de pied ; hors de son pays natal, il vivait en Longobardie au sommet des montagnes, dans des cavernes, sur des collines, à la tête d'une bande de brigands et, en attaquant les voyageurs, se procurait soit des chevaux, soit également d'autres dépouilles et des armes. Ainsi les débuts de sa vie se passaient-ils à verser le sang et à commettre de nombreux meurtres. 2 Tandis qu'il traînait son existence dans ces parties de la Longobardie, il attira l'attention de Guillaume Mascabelle[1] qui était alors le seigneur de la plus grande partie des terres contiguës à la Longobardie ; grâce aux grands revenus qu'il en retirait annuellement, il avait à

1. Anne confond ici la légende et l'histoire.

πανουργότατος, τὴν χεῖρα γενναῖος, ἐπιθέσθαι μὲν δεινότατος πλούτῳ καὶ περιουσίᾳ μεγάλων ἀνδρῶν, καταπρᾶξαι δὲ ἀφυκτότατος, ἐς τὸ ἀναντίρρητον τὰ τοῦ σκοποῦ περιάγων. Τὰ δὲ τοῦ σώματος τοσοῦτος εἰς μέγεθος, ὡς καὶ τῶν μεγίστων ὑπερανέχειν, πυρσὸς τὸ χρῶμα, τὴν κόμην ξανθός, τοὺς ὤμους εὐρύς, τοὺς ὀφθαλμοὺς*** ἀλλὰ πῦρ ἀπ᾽ αὐτῶν μονονουχὶ ἀπεσπινθηρίζετο. Καὶ ὅπου μὲν ἔδει διοργανῶσαι τὴν φύσιν τὸ πλάτος, εὐμήχανον ἦν, ὅπου δὲ ἀποστενῶσαι τοῦτο, εἰς τὸ εὔρυθμον διωμάλιστο. Οὕτως ἐξ ἄκρας κεφαλῆς ἐς πόδας ὁ ἀνὴρ κατερρύθμιστο, ὡς πολλῶν λεγόντων πολλάκις ἀκήκοα. Τὸ δὲ φθέγμα Ὅμηρος μὲν περὶ Ἀχιλλέως ἐποίησεν, ὡς ἄρα φωνήσαντος ἐκείνου φαντασίαν ἐσχήκεσαν οἱ ἀκούοντες πολλῶν θορυβούντων, τούτου δὲ τοῦ ἀνδρός, ὥς φασι, τὸ ἐμβόημα πολλὰς ἐτρέπετο μυριάδας. Οὕτως ἔχων καὶ τύχης καὶ φύσεως καὶ ψυχῆς, ἀδούλωτος ἦν, ὡς εἰκός, μηδενὶ τῶν ἁπάντων ὑποταττόμενος· τοιαῦται γὰρ αἱ μεγάλαι φύσεις, ὥς φασι, κἂν τύχης ὦσιν ἀφαυροτέρας.

XI Τοιοῦτος δὲ ὢν ὁ ἀνὴρ καὶ ἄγεσθαι ὅλως μὴ ἀνεχόμενος, ἀπὸ Νορμανίας ἀπάρας μετά τινων ἱππέων, πέντε δὲ ἦσαν ἱππεῖς καὶ πεζοὶ τριάκοντα οἱ πάντες, ἐξελθὼν τῆς πατρίδος περὶ τὰς ἀκρολοφίας καὶ τὰ ἄντρα καὶ τὰ ὄρη τῆς Λογγιβαρδίας διέτριβε χειρὸς ληστρικῆς κατάρχων καὶ τοῖς ὁδίταις ἐπιτιθέμενος ὅπου μὲν ἵππους, ὅπου δὲ καὶ πράγματα ἄλλα τα καὶ ὅπλα προσεπικτώμενος. Καὶ τὰ προοίμια τοῦ βίου τούτῳ αἱμάτων ἦσαν ἐκχύσεις καὶ ἀνδροφονίαι πολλαί. 2 Χρονοτριβῶν δὲ ἐν τοῖς μέρεσι τῆς Λογγιβαρδίας οὐκ ἔλαθε Γελίελμον τὸν Μασκαβέλην, ὃς κατ᾽ ἐκεῖνο καιροῦ μέρους μεγίστου τῶν παρακειμένων τῇ Λογγιβαρδίᾳ ἡγεμὼν ἐτύγχανεν ὤν· ὅθεν τὰς εἰσόδους δαψιλεῖς ἀν᾽ ἔτος ἐλάμβανε κἀντεῦθεν δυνάμεις ἱκανὰς

Codd. 6 ὀφθαλμοὺς χαροπός ? Schop ; lacunam signavit Reif.
Epit. 25 δ' ὅπλα καὶ ἄλλα τινὰ πράγματα.

son service des troupes importantes, et c'était un prince puissant. Après s'être renseigné sur les qualités de Robert, au double point de vue physique et moral s'entend, il se rapprocha de lui imprudemment et le fiança à l'une de ses filles [1]. Le mariage célébré, après avoir admiré le vigoureux tempérament et l'expérience militaire [de son gendre], il échoua néanmoins dans ses calculs contrairement à ses espérances.
3 Il lui avait en effet déjà donné comme cadeau de noces une ville et prodigué ses témoignages de bienveillance de différentes manières. [Robert] cependant lui devint hostile et médita une révolte contre lui ; au début il simulait la bienveillance, tandis qu'il augmentait ses forces jusqu'à tripler sa cavalerie et doubler son infanterie. Puis la source de ses bonnes intentions se tarissait et peu à peu son hostilité se montrait à nu. 4 Chaque jour il ne cessait de donner ou prendre prétexte à contestations, faisant surgir continuellement des occasions d'où naissent ordinairement les querelles, les combats et les guerres. Mais parce que les ressources et les forces dudit Guillaume Mascabelle étaient de beaucoup supérieures aux siennes, Robert renonce à l'idée de lui livrer bataille ouvertement, et trame un odieux complot. Il simule l'amitié et feint le repentir, tout en préparant secrètement un guet-apens habile et perfide pour s'emparer des villes de Mascabelle et devenir maître de tous ses biens. 5 Il commence donc par ouvrir les négociations de paix et envoie une ambassade pour demander à Guillaume de venir en personne à une conférence ; celui-ci, qui aimait tendrement sa fille, accepte avec joie de faire la paix avec lui et fixe le rendez-vous très prochain. Robert lui indique donc un lieu convenable à leur entrevue et aux négociations, durant lesquelles ils se mettront d'accord sur les conditions du traité. Or il y

1. Robert Guiscard était le plus jeune des fils de Tancrède de Hauteville, petit seigneur des environs de Coutances, dont 8 fils sur 12 allèrent chercher fortune en Italie. Schlumberger (*Epopée byz.*, III, p. 627-650) donne quelques détails sur les débuts de ce héros normand. Voir aussi F. Chalandon, *op. cit.*

Robert répudia sa première femme, Albérade, une normande,

ἐπαγόμενος ἐπιφανὴς ἦν ἀρχηγός. Μεμαθηκὼς δὲ περὶ τοῦ Ῥομπέρτου ὁποῖός ἐστι κατ' ἄμφω, ψυχὴν καὶ σῶμά φημι, προσήκατό τε ἀβούλως τὸν ἄνδρα καὶ μίαν τῶν θυγατέρων τούτῳ κατηγγυήσατο. Καὶ πληρώσας τὸ κῆδος, θαυμάσας αὐτὸν τῆς τε φύσεως καὶ τῆς περὶ τὰ στρατιωτικὰ ἐμπειρίας οὐ μὲν οὖν τὰ κατὰ γνώμην ηὐτύχησεν. 3 Καὶ γὰρ καὶ πόλιν καθαπερεί τι ἕδνον αὐτῷ ἐδεδώκει καὶ ἄλλα τα προσεπεφιλοτιμήσατο. Ὁ δὲ περὶ αὐτὸν δύσνους γενόμενος καὶ ἐπανάστασιν κατ' αὐτοῦ μελετήσας, τὰ μὲν πρῶτα τὸν εὔνουν ὑπεκρίνετο καὶ τὰς δυνάμεις προσετίθει τριπλασιάσας μὲν τοὺς ἱππεῖς, εἰς δὲ διπλασίους τοὺς πεζοὺς ποιησάμενος. Καὶ τοὐντεῦθεν ὑπέρρει τὰ τῆς εὐνοίας καὶ κατὰ μικρὸν παρεγυμνοῦτο ἡ κακοήθεια. 4 Καὶ οὐ διελίμπανε προφάσεις καθ' ἑκάστην σκανδάλων διδοὺς καὶ λαμβάνων καὶ τρόπους συνεχεῖς μηχανώμενος, ἀφ' ὧν ἔριδές τε καὶ μάχαι καὶ πόλεμοι εἰώθασι τίκτεσθαι. Ἐπεὶ δὲ ὁ ῥηθεὶς Γελίελμος ὁ Μασκαβέλης πλούτῳ καὶ δυνάμει κατὰ πολὺ διέφερεν αὐτοῦ, ἀπογνοὺς ὁ Ῥομπέρτος τὴν κατὰ πρόσωπον πρὸς αὐτὸν μάχην βουλὴν βουλεύεται πονηράν. Καὶ προβάλλεται μὲν τὴν εὔνοιαν καὶ τὸ μεταμέλον πλάττεται καὶ ὑπορύττει δόλον αὐτῷ δεινὸν καὶ δυσφώρατον, τάς τε πόλεις αὐτοῦ κατασχεῖν καὶ κύριος γενέσθαι τῶν προσόντων ἁπάντων τῷ Μασκαβέλῃ. 5 Καὶ πρῶτα μὲν τὰ πρὸς εἰρήνην ἐπερωτᾷ καὶ συνελθεῖν εἰς λόγους αὐτοπροσώπως διαπρεσβεύεται· ὁ δὲ τὴν πρὸς αὐτὸν εἰρήνην ἀσπάζεται φιλῶν τὴν θυγατέρα ἐξόχως καὶ συντίθεται τὴν ὁμιλίαν ἐς νέωτα. Ὁ δὲ Ῥομπέρτος καταγγέλλει τόπον αὐτῷ, ἐν ᾧ συνελθόντας διαλεχθῆναι προσήκει καὶ τὰς πρὸς ἀλλήλους συνθέσθαι σπονδάς. Ἀκρολοφίαι δὲ ἦσαν δύο ἐξ ἴσου τῆς

Codd. 25 εἰς V : τὰ εἰς F.

Epit. 7 καὶ πόλιν αὐτῷ καθαπέρ τι ἔνδον δεδώκε καὶ ἄλλα τινα || 26-27 τὴν θυγατέρα φιλῶν.

avait deux collines qui s'élevaient à une égale hauteur au-dessus de la plaine, diamétralement opposées l'une à l'autre. Entre les deux s'étendait un terrain marécageux, couvert d'arbres de toute espèce et de fourrés. Là ce terrible Robert mit en embuscade quatre hommes, en armes, très vaillants, avec la consigne de surveiller attentivement tous les alentours; dès qu'ils le verraient aux prises avec Mascabelle, aussitôt ils s'élanceraient sur celui-ci sans tarder le moindre instant. Ces premières dispositions prises, Robert, ce redoutable bandit, quitta celle des collines qu'il avait auparavant désignée pour son entrevue avec Mascabelle, et il s'appropria l'autre en quelque sorte; il y monta en prenant avec lui quinze cavaliers et environ cinquante-six fantassins, qu'il posta en cet endroit : il fit part alors de tout son plan aux plus sûrs d'entre eux et commanda à l'un de ceux-ci de porter ses armes, son bouclier, son casque et son épée, afin qu'il pût s'armer facilement ainsi, tandis qu'aux quatre hommes placés en embuscade il enjoignait, dès qu'ils le verraient aux prises avec Mascabelle, d'accourir au plus vite à son aide.
6 Guillaume, au jour dit, vint sur la colline, à l'endroit indiqué par Robert auparavant, dans l'intention de conclure un accord avec lui. Dès qu'il le vit s'approcher, l'autre courut à cheval à sa rencontre, l'embrassa et l'accueillit très cordialement. Ils se tinrent donc tous deux sur la pente de la colline, un peu au-dessous du sommet, s'entretenant de ce qu'ils allaient faire. Ce terrible Robert usait le temps à enchaîner discours sur discours; puis il dit à Guillaume : « Pourquoi rester à cheval et nous fatiguer? Descendons et asseyons-nous sur l'herbe ; nous parlerons tranquillement de

sous prétexte d'affinité ; il épouse alors Sichelgaïta, sœur du prince de Salerne, Gisulfe, qu'il protégera désormais contre Guillaume de Hauteville, son propre frère. Le père de Sichelgaïta était déjà mort au moment du mariage (Aimé, IV 18 ; Gauf. Malaterra, I 30 ; Guil. Apul. II 47). Mais en décembre 1076 Gisulfe fut dépouillé de ses états par Robert et se réfugia à Rome.

L'histoire de Mascabelle n'est qu'une réminiscence d'un fait réel conté par plusieurs historiens : la façon perfide dont Robert Guiscard attira dans un guet-apens Pierre de Turra, riche seigneur de Bisi-

πεδιάδος ἐξυπανέχουσαι κατὰ διάμετρον τὴν θέσιν λαχοῦσαι. Τὸ δὲ μεταξὺ τούτων ἑλῶδες ἦν καὶ κατάσκιον δένδροις παντοδαποῖς καὶ φυτοῖς. Ἔνθα καὶ λόχον ἐστήσατο ὁ δεινὸς ἐκεῖνος Ῥομπέρτος τέσσαρας ἄνδρας ἐνόπλους γενναιοτάτους παρεγγυησάμενος πανταχόσε παπταίνειν τὰ ὄμματα· ἐπειδὰν δὲ ἴδοιεν αὐτὸν μετὰ τοῦ Γελιέλμου συμπλεκόμενον, εὐθὺς πρὸς ἐκεῖνον ἀναδραμεῖν μηδὲν τὸ παράπαν μελλήσαντας. Ταῦτ᾽ οὖν προκατασκευάσας ὁ κακουργότατος ἐκεῖνος Ῥομπέρτος τὴν μὲν τῶν ἀκρολοφιῶν εἰς τὴν μετὰ τοῦ Μασκαβέλη ὁμιλίαν χρησιμεύουσαν κατέλιπε φθάσας ταύτην ὑποδεῖξαι αὐτῷ, θατέραν δὲ οἷον ἰδιοποιησάμενος, πεντεκαίδεκα ἱππέας καὶ πεζοὺς ὡσεὶ ἓξ καὶ πεντήκοντα μεθ᾽ ἑαυτοῦ συλλαβόμενος ἀνελθὼν ἐν αὐτῇ συνέταξε, τὴν βουλὴν πᾶσαν τοῖς ἀξιολογωτέροις τούτων ἐξορχησάμενος καὶ ἑνὶ τούτων παραγγείλας τὰ αὐτοῦ ὅπλα βαστάζειν, ἀσπίδα καὶ κράνος καὶ ἀκινάκην, ὡς ῥᾳδίως διὰ τούτων ἐξοπλισθείη, καὶ τοῖς λοχῶσι τέσσαρσιν ἐπισκήψας, ἵν᾽ ὁπηνίκα τῷ Μασκαβέλῃ συμπλακέντα τοῦτον θεάσοιντο, θᾶττον ἀναδράμωσι πρὸς αὐτόν. 6 Καὶ ὁ Γελίελμος κατὰ τὴν συγκειμένην ἡμέραν ἤρχετο πρὸς τὴν ἀκρώρειαν εἰς τὸν τόπον, ὃν φθάσας αὐτῷ ὁ Ῥομπέρτος ὑπέδειξε, τὰς μετ᾽ αὐτοῦ συνθήκας πληρώσων. Ὃν ἰδὼν ἐκεῖνος ἐγγύθεν γενόμενον, αὐτῷ τε ἱππότης προσυπηντήκει καὶ ἀσπασάμενος ἐδεξιοῦτο μάλα εὐθύμως. Ἔστησαν οὖν ἄμφω εἰς τὸ πρανὲς μικρὸν τῆς ἀκρολοφίας ὑποκλίναντες ὁμιλοῦντες, ἅττα καὶ ἔμελλον ποιεῖν. Ὁ δὲ δεινὸς ἐκεῖνος Ῥομπέρτος λόγους ἐκ λόγων συνείρων ἔτριβε τὸν καιρόν, εἶτά φησι πρὸς τὸν Γελίελμον « Ἵνα τί τοῖς ἵπποις ἐποχούμενοι κοπιῶμεν ; Ἀποβάντες καθεδούμεθα εἰς τοὔδαφος καὶ ἀφροντίστως περὶ ὧν χρὴ

Codd. 24 προσυπαντήκει FV : emend. Schop.

Epit. 3 λόχον : λόφον || 7 Γελιέλμου : Μασκαβέλη || 8 ταῦτα γοῦν || 23 πληρώσων· ὁ Ῥομπέρτος ἐκεῖθεν τοῦτον ἰδὼν γενόμενον || 26-27 ἔμελλον ποιεῖν : βούλοιντο.

notre sujet. » Mascabelle obéit comme un enfant, sans soupçonner le piège ni le chemin périlleux où il s'engage. Dès qu'il aperçoit Robert descendu de cheval, lui-même met également pied à terre ; appuyant son coude sur le sol, il recommence la conversation. Robert promet désormais service et fidélité à Mascabelle, en l'appelant son bienfaiteur et son seigneur. Or quand les gens de Mascabelle les virent descendus de cheval et en train de commencer un nouvel entretien, accablés eux-mêmes par la chaleur, le manque de nourriture et de boisson, car on était en été, au moment où le soleil darde ses rayons verticalement et la température était devenue insupportable, les uns mirent pied à terre, attachèrent les rênes aux branches des arbres et s'étendirent sur le sol pour trouver un peu de fraîcheur à l'ombre des chevaux et des arbres ; les autres rentrèrent chez eux.
7 Tandis que les hommes de Mascabelle se comportaient ainsi, Robert, ce perfide s'il en fut, qui avait préparé tout d'avance, s'élance soudain sur Mascabelle : ses yeux cessent d'être doux et deviennent furieux ; il jette sur lui une main homicide. Il étreint et il est lui-même étreint ; il tire et il est tiré : tous deux roulent le long de la pente. Mais les quatre hommes placés en embuscade les ont vus : ils bondissent hors du marais, se précipitent sur Guillaume, le ligotent complètement, puis s'élancent vers les cavaliers de Robert postés sur l'autre colline et qui sont en train de dévaler le long de la pente à leur rencontre ; les gens de Guillaume suivaient bien par derrière. Mais Robert[1] de son côté se met en selle, saisit son casque et sa lance qu'il brandit terrible ; alors se couvrant de son bouclier, il se retourne et frappe de sa lance un des hommes de Guillaume qui rend

gnano, pour le faire prisonnier et exiger une rançon considérable ; après quoi, il lui rendit la liberté (Aimé III 6-9 ; Gauf. Malat. I 17 ; Leo Ost. III 15 ; Kékauménos, *Strategikon*, ed. Wassiliewsky, p. 35).

1. Dans cette scène, Anne Comnène s'efforce de mettre en relief les traits caractéristiques de Robert Guiscard : cet homme, si habile à déguiser ses vrais sentiments, sait être séduisant et cynique.

ὁμιλήσομεν. » Πείθεται ὁ Μασκαβέλης νήπιος ἀγνοήσας τὸν δόλον καὶ οὗ κακοῦ φέρεται. Καὶ ἀποβαίνοντα τὸν Ῥομπέρτον τοῦ ἵππου θεασάμενος πεζὸς καὶ αὐτὸς τηνικαῦτα εἱστήκει καὶ τῇ γῇ τὸν ἀγκῶνα διερεισάμενος αὖθις λόγων κατήρχετο. Ὁ δὲ Ῥομπέρτος δουλείαν ὁμολόγει τοῦ λοιποῦ τῷ Μασκαβέλῃ καὶ πίστιν εὐεργέτην αὐτὸν καὶ κύριον ὀνομάζων. Θεασάμενοι δὲ τούτους οἱ τοῦ Μασκαβέλη τῶν ἵππων ἀποβάντας καὶ λόγων ἄλλων ὥσπερ καταρχομένους, καμόντες ἀπό τε τοῦ καύσωνος ἀπό τε τοῦ δεηθῆναι καὶ τροφῆς καὶ ποτοῦ, ὥρα γὰρ θέρους ἦν, ὁπηνίκα τὰς ἀκτῖνας ὁ ἥλιος κατὰ κορυφὴν εἴωθε βάλλειν, καὶ τῆς ἀλέας ἀφορήτου γινομένης, οἱ μὲν τῶν ἵππων ἀποβαίνοντες τοὺς χαλινοὺς περὶ τοὺς πτόρθους τῶν δένδρων ἀναδεσμοῦντες εἰς τοὔδαφος κατεκλίνοντο ταῖς ἀπὸ τῶν ἵππων καὶ τῶν δένδρων σκιαῖς ἀναψυχόμενοι, οἱ δὲ οἴκαδε ἐχώρουν. 7 Ἀλλ' οὗτοι μὲν οὕτως· ὁ δὲ τὰ πάντα δεινὸς Ῥομπέρτος οὕτω ταῦτα προκαταστήσας ἀθρόον ἐπιφύεται τῷ Μασκαβέλῃ καὶ τὸ ἥμερον ἀφεὶς βλέμμα πρὸς τὸ ὀργιλώτερον μεταβάλλεται καὶ φόνιον αὐτῷ ἐπιβάλλει τὴν χεῖρα. Καὶ συμπλακεὶς ἀντισυνεπλέκετό τε καὶ εἷλκε καὶ εἵλκετο, καὶ ἐκυλίοντο ἄμφω κατὰ τοῦ πρανοῦς. Τούτους δὲ οἱ λοχῶντες τέτταρες ἐκεῖνοι ἄνδρες θεασάμενοι ἀναδύντες τοῦ ἕλους ἐπέδραμον ἤδη τῷ Γελιέλμῳ καὶ ξυνδήσαντες ἁπανταχόθεν ἀνέτρεχον ὡς πρὸς τοὺς εἰς τὴν ἑτέραν ἀκρώρειαν ἱσταμένους ἱππεῖς τοῦ Ῥομπέρτου, ἤδη καὶ αὐτῶν ὑποκαλπαζόντων κατὰ τοῦ πρανοῦς πρὸς αὐτούς· ὄπισθεν δὲ ἐδίωκον οἱ τοῦ Γελιέλμου. Ὁ δέ γε Ῥομπέρτος ἐπιβὰς τοῦ ἵππου κράνος τε καὶ δόρυ λαβὼν καὶ γοργῶς ἐναγκαλισάμενος καὶ ἀσπίδι περιφράξας ἑαυτὸν ἐπιστραφεὶς πλήττει ἕνα τῶν τοῦ Γελιέλμου διὰ δόρατος, ὁ δ' ἅμα τῇ πληγῇ καὶ τὴν ψυχὴν

Epit. 1 ὁμιλήσωμεν || 5 ὡμολόγει || 16 δέ γε || 19 φόνειον || 24 συνδήσαντες τοῦτον ἀνέτρεχον || 28 Γελιέλμου : Μασκαβέλη || 30 περιφράξας ἑαυτὸν : περιφραξάμενος.

l'âme sur le coup. 8 En même temps il a brisé l'élan des cavaliers de son beau-père et arrêté le secours que ceux-ci apportaient. (Les autres, en effet, dès qu'ils aperçurent au-dessus de leur tête les cavaliers de Robert qui dévalaient et qui avaient ainsi l'avantage de la position, prirent aussitôt la fuite.) Quand donc Robert a rompu ainsi l'élan des cavaliers de Mascabelle, ce dernier est alors conduit enchaîné et prisonnier de guerre dans cette même place qu'il avait donnée à Robert comme cadeau de noce, lorsqu'il lui accorda sa fille en mariage. Ainsi cette ville recevait alors comme prisonnier son propre seigneur, et c'est de là sans doute que lui vient son nom de « Phrourion »[1]. Il n'y a rien de plus affreux que d'apprendre la cruauté de Robert. Car une fois qu'il eut Mascabelle en son pouvoir, il commença par lui arracher toutes les dents, lui réclamant pour chacune d'elles un poids considérable de pièces de monnaie, et s'informant de l'endroit où celles-ci étaient en dépôt. Il n'eut de cesse de les lui arracher qu'il ne lui ait tout pris et ainsi, en même temps que ses dents, disparaissait sa fortune; ensuite Robert de jeter les yeux sur les yeux de Guillaume et, lui enviant jusqu'au regard, de le priver de la vue[2].

XII Étant donc devenu maître de tous les biens [de Mascabelle], Robert dès lors grandissait en puissance de jour en jour et, tendant à un pouvoir plus étendu, ne cessait d'ajouter les villes aux villes et les richesses aux richesses. Il eut vite fait de s'élever jusqu'à la dignité ducale[3], et il se fit appeler duc de toute la Longobardie. Aussi à partir de ce moment, tous brûlaient-ils d'envie contre lui. Mais cet homme avisé, en recourant à l'égard de ses adversaires, tantôt aux flatteries, tantôt aux largesses, apaisa les soulèvements populaires et vint habilement à bout de la jalousie des grands contre lui; il arriva même qu'en les soumettant par les armes, il s'an-

1. En français : « prison ».
2. Anne Comnène charge à plaisir un homme qu'elle déteste, parce qu'adversaire terrible de Byzance.
3. Reconnue au concile de Melfi en 1059.

συναφήρητο. 8 Ἐν τοσούτῳ τὴν φορὰν τῶν ἀμφὶ τὸν πενθερὸν ἱππέων ἀναχαιτίσας καὶ τὴν ἀπὸ τούτων βοήθειαν ἀνακόψας (οἱ δέ γε λοιποὶ τοὺς ὑπὲρ κεφαλῆς αὐτῶν καταβαίνοντας ἱππότας τοῦ Ῥομπέρτου ὡς καὶ ἀπὸ τοῦ τόπου βοηθουμένους θεασάμενοι παραχρῆμα τὰ νῶτα διδόασιν), οὕτω γοῦν τὴν φορὰν τῶν τοῦ Μασκαβέλη ἱππέων ἀνακόψαντος τοῦ Ῥομπέρτου, ἄγεται τηνικαῦτα ὁ Μασκαβέλης δέσμιος καὶ αἰχμάλωτος εἰς ὅπερ δέδωκεν αὐτῷ εἰς προῖκα φρούριον, ὅτε τὴν θυγατέρα τούτῳ κατηγγυήσατο. Καὶ εἶχεν ἄρα τότε τὸν οἰκεῖον δεσπότην ἡ πόλις ἔμφρουρον, φρούριον ἐντεῦθεν εἰκότως προσαγορευομένη. Οὐδὲν δὲ χεῖρον καὶ τὴν ὠμότητα τοῦ Ῥομπέρτου διηγήσασθαι. Ἐπειδὴ γὰρ ἅπαξ ἐγκρατὴς ἐγεγόνει τοῦ Μασκαβέλη, τὰ πρῶτα μὲν τῶν ὀδόντων ἁπάντων ἀποστερεῖ, ἐφ' ἑκάστῳ τούτων προσαπαιτῶν πολυτάλαντον ὁλκὴν νομισμάτων καὶ πυνθανόμενος, οὗ ταῦτα ἐναπέθετο. Ἐπεὶ δὲ οὐκ ἔληγεν ἀπαράσσων, ἔστ' ἂν ἅπαντα ἔλαβε, καὶ ἅμα οἵ τε ὀδόντες ἐξέλιπον καὶ τὰ χρήματα, ἐπὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς Γελιέλμου ἐπιβάλλει τοὺς ὀφθαλμοὺς ὁ Ῥομπέρτος καὶ φθονήσας τούτῳ τῶν ὄψεων ἀποστερεῖ τῶν ὀμμάτων.

XII Πάντων οὖν ἐγκρατὴς γενόμενος ηὐξάνετό τε τὸ ἐντεῦθεν ὁσημέραι καὶ εἰς τὸ τυραννικώτερον ἀποκλίνων ταῖς πόλεσί τε προσετίθετο πόλεις καὶ τοῖς χρήμασι χρήματα. Καὶ ἐν βραχεῖ πρὸς τὴν δουκικὴν περιωπὴν ἀναβεβηκὼς δοὺξ Λογγιβαρδίας ἁπάσης ὠνομάζετο. Ἐντεῦθεν οὖν ἅπαντες πρὸς τὸν κατ' αὐτοῦ φθόνον ἠρεθίζοντο. Ὁ δὲ φρενήρης ὢν ἀνὴρ ὅπου μὲν θωπείαις χρησάμενος πρὸς τοὺς ἀντικαθισταμένους αὐτῷ, ὅπου δὲ καὶ δωρήμασι τοὺς μεταξὺ τοῦ πλήθους θορύβους ἐξωμαλίσατο καὶ τὸν κατ' αὐτοῦ φθόνον τῶν μεγιστάνων εὐμηχάνως κατέστειλεν, ἔστι δ' οὗ καὶ ὅπλοις χειρωσάμενος ἅπαν τὸ

Epit. 16 νομισμάτων ὁλκὴν || 18 καὶ ἅμα τε οἱ.

nexa tout l'empire de la Longobardie et du pays avoisinant. 2 Cependant Robert méditait des projets toujours plus ambitieux ; il rêvait à l'empire des Romains, et saisissant le prétexte, comme je le disais, de sa parenté avec l'autocrator Michel*, il ralluma la guerre contre les Romains. Nous avons déjà relaté en effet que l'autocrator Michel, je ne sais comment, fiança la fille de ce tyran (elle s'appelait Hélène [1]) à son fils Constantin. 3 Mais voici qu'au souvenir de ce jeune homme, je me sens de nouveau l'âme tout émue, et mes pensées se troublent [2] ; pourtant je m'abstiens de parler de lui maintenant, car je traite chaque sujet en son temps. La seule chose que je ne puis m'empêcher de dire, bien qu'il soit hors de propos d'en parler, c'est que ce jeune homme était comme un joyau de la nature et, pour ainsi dire, un chef-d'œuvre façonné par des mains divines. Il suffisait en effet de le regarder, pour voir en lui comme un rejeton de cet âge d'or poétisé par les Grecs, tellement sa beauté était inimitable. Pour moi, après tant d'années, je ne puis me rappeler ce jeune homme sans me sentir envahie par les larmes ; cependant je retiens mes pleurs et les réserve pour le moment opportun, afin de ne pas mêler des complaintes sur les miens aux récits historiques, et de ne pas mettre de confusion dans mon histoire. 4 Or ce jeune homme dont nous avons parlé ici et ailleurs, notre aîné, puisqu'il naquit avant que nous ayons vu le jour, avait été le fiancé pur et chaste d'Hélène, fille de Robert ; les contrats écrits, relatifs à cette alliance, avaient été rédigés, bien qu'ils soient restés d'ailleurs sans effet, ne consistant qu'en de simples promesses, parce que le jeune garçon n'était pas encore nubile. Aussi bien furent-ils déchirés à l'avènement du basileus Nicéphore Botaniatès. Mais je me suis éloignée de mon sujet ; je reviens maintenant au point où j'en étais quand j'ai fait cette digression. 5 Donc ce fameux Robert, passé d'une

1. C'est le nom grec donné, selon l'usage de la cour byzantine, à la nouvelle arrivante.

2. Le jeune Constantin Doukas fut plus tard fiancé à Anne Comnène, au moment de la naissance de celle-ci (Al. VI 8, 3).

κράτος Λογγιβαρδίας τε καὶ τῆς ὁμορούσης χώρας εἰς ἑαυτὸν ἀνεδήσατο. 2 Ἀεὶ δέ τι ὁ Ῥομπέρτος οὗτος ἐπινοῶν τυραννικώτερον καὶ φανταζόμενος τὴν βασιλείαν Ῥωμαίων προφάσεως, ὡς ἔφην, τῆς πρὸς τὸν αὐτοκράτορα Μιχαὴλ συμπενθερίας ἐπιδραξάμενος τὸν πρὸς Ῥωμαίους ἀνερρίπιζε πόλεμον. Ἔφθημεν γὰρ εἰρηκότες, ὅτι Μιχαὴλ ὁ αὐτοκράτωρ οὐκ οἶδ' ὅπως τὴν τοῦ τυράννου τούτου θυγατέρα (Ἑλένη δὲ αὕτη προσηγορεύετο) τῷ υἱῷ Κωνσταντίνῳ κατηγγυήσατο. 3 Πάλιν δὲ μεμνημένη τοῦ νεανίσκου τούτου παθαίνομαι τήν τε ψυχὴν καὶ τοὺς λογισμοὺς συγχέομαι· ἀνακόπτομαι δὲ τὴν ἀμφὶ τοῦτον διήγησιν φυλάττουσα πάντα καιρῷ τῷ προσήκοντι. Τοῦτο δὲ μόνον οὐχ ὑπομένω μὴ λέγειν, κἂν ἔξω τοῦ καιροῦ λέγοιμι, ὡς ἄγαλμα φύσεως ἦν ὁ νεανίας ἐκεῖνος καὶ Θεοῦ χειρῶν, ὡς οὕτως εἰπεῖν, φιλοτίμημα. Εἰ γὰρ καὶ μόνον ἐθεάσατό τις αὐτόν, εἶπεν ἂν ὡς τοῦ παρ' Ἕλλησι μυθευομένου χρυσοῦ γένους ἀπορροή· οὕτως ἀμήχανον εἶχε τὸ κάλλος. Ἐγὼ δὲ μετὰ τοσούτους ἐνιαυτοὺς μεμνημένη τοῦ νεανίου τούτου δακρύων ἐμπίπλαμαι· ἐπέχω δὲ ὅμως τὸ δάκρυον καὶ ταμιεύω πρὸς τοὺς ἐπικαίρους τῶν τόπων, ἵνα μὴ τὰς μονῳδίας τῶν ἐμῶν ἀναμιγνῦσα ταῖς ἱστορικαῖς διηγήσεσι τὴν ἱστορίαν συγχέοιμι. 4 Οὗτος γὰρ ὁ νεανίσκος, περὶ οὗ κἀνταῦθα καὶ ἀλλαχόσε εἰρήκειμεν, προχρόνιος πρὸ ἡμῶν καὶ πρὶν ἡμεῖς τὸν ἥλιον ἴδοιμεν, μνηστὴρ ἐγεγόνει τῆς τοῦ Ῥομπέρτου Ἑλένης καθαρὸς καὶ ἀμόλυντος, καὶ τὰ ἔγγραφα συναλλάγματα ἐπ' αὐτῇ ἐγεγράφεισαν κἂν ἀτέλεστα καὶ ἐν ἐπαγγελίαις μόνον, ἀτελοῦς τὴν ἡλικίαν ὄντος τοῦ νεανίσκου. Διεσπάσθη δὲ ἅμα τῷ τῆς βασιλείας ἐπιβῆναι τὸν βασιλέα Νικηφόρον τὸν Βοτανειάτην. Ἀλλ' ἐξετραπόμην τοῦ λόγου, ἐπανελεύσομαι δ' αὖθις ἀφ' οὗπερ ἐξετραπόμην. 5 Ὁ γάρ τοι Ῥομπέρτος

Epit. 6 ἀνερρίπισε || 11 λογισμοὺς : ὀφθαλμοὺς || 12 πάντα : ταῦτα 14 νεανίσκος || 23 εἰρήκαμεν || 26 τὰ : ταῦτα.

condition très obscure à un rang illustre, après avoir rassemblé autour de lui des forces puissantes, ambitionna également de devenir autocrator des Romains; en conséquence, il se mit à imaginer des prétextes pour justifier son hostilité et ses guerres contre les Romains. De ces faits, on cite deux versions différentes. 6 La première, qui est répandue partout et qui est venue jusqu'à nos oreilles, rapporte qu'un certain moine, nommé Rector, se fit passer pour le basileus Michel et s'enfuit chez ce Robert, puisqu'il était le père de sa bru, en se lamentant devant lui sur ses propres malheurs. Ce [Michel] en effet, qui succédant à Diogène avait pris le sceptre romain, ne gouverna l'empire que peu de temps et fut détrôné par Botaniatès qui s'était soulevé contre lui; il embrassa dès lors la vie monastique, et plus tard revêtit la robe épiscopale, la tiare et, si l'on veut, également l'épomide. Le césar Jean, son oncle paternel [1], le lui conseilla, car il connaissait la légèreté d'esprit du souverain d'alors et il redoutait un traitement plus cruel. 7 C'est le personnage de Michel que joua le moine dont nous avons parlé, Rector ou, pour mieux dire, le comédien le plus effronté qui fut jamais. Il se présente à Robert comme le beau-père de sa fille; il lui décrit d'un ton tragique l'injustice dont il est victime, comment il a été chassé du trône impérial et comment il en est réduit à l'état où on le voit. C'est pour toutes ces raisons qu'il invoquait l'aide du barbare; car, ajoutait-il, il avait laissé la belle Hélène, cette jeune fille, l'enfant de Robert, sans secours, complètement privée de son fiancé, parce que, à l'en croire, son fils à lui, Constantin, et l'impératrice Marie, avaient été tyranniquement contraints de passer malgré eux au parti de Botaniatès [2]. Par ces paroles il excitait la colère du barbare et l'armait pour la guerre contre les Romains. Ce récit est venu à mes oreilles, et je ne suis pas surprise que des êtres de la plus basse extraction jouent le rôle des personnages de noble et

1. Il portait l'habit monastique par peur (Nic. Br. II 18).
2. Qui épousa Marie du vivant de Michel VII, son mari légitime

ἐκεῖνος ἐξ ἀφανοῦς πάνυ τύχης περιφανὴς γεγονὼς καὶ πολλὴν δύναμιν ἀθροίσας περὶ αὐτὸν ἐπεβάλετο καὶ Ῥωμαίων αὐτοκράτωρ γενέσθαι, καὶ προφάσεις εὐλόγους δῆθεν ἐπλάττετο τῆς πρὸς Ῥωμαίους δυσμενείας καὶ τῶν πολέμων. Διττὸς δὲ ἐντεῦθεν φέρεται λόγος. 6 Ὁ μὲν γὰρ φημίζεταί τε καὶ διαρρεῖ καὶ μέχρι τῆς ἡμετέρας ἀκοῆς ἔφθασεν, ὅτι τις μοναχὸς Ῥαίκτωρ ὀνομαζόμενος ὑπεκρίθη τὸν βασιλέα Μιχαὴλ καὶ πρὸς τὸν Ῥομπέρτον τοῦτον καὶ συμπένθερον αὐτομολήσας τὰς οἰκείας συμφορὰς ὠλοφύρετο. Οὗτος γὰρ μετὰ τὸν Διογένην τῶν σκήπτρων Ῥωμαίων ἐπειλημμένος καὶ βραχύν τινα χρόνον διαπρέψας τὴν βασιλείαν παρελύθη μὲν τῆς ἀρχῆς ὑπὸ τοῦ Βοτανειάτου ἐπαναστάντος αὐτῷ, τὸν δὲ τῶν μοναχῶν ὑπέδυ βίον, μετὰ δὲ ταῦτα τὸν ἀρχιερατικὸν ποδήρη καὶ τὴν κίδαριν ἠμφιέσατο, εἰ βούλει δέ, καὶ τὴν ἐπωμίδα. Τοῦτο δὲ συνεβούλευσεν ὁ καῖσαρ Ἰωάννης, ὁ πρὸς πατρὸς αὐτῷ θεῖος, τὸ κοῦφον εἰδὼς τοῦ τηνικαῦτα κρατοῦντος καὶ μή τι πάθοι δεινότερον δεδιώς. 7 Τοῦτον ὑπεκρίθη ὁ εἰρημένος μοναχὸς ἐκεῖνος Ῥαίκτωρ ἢ καὶ ὡς οὕτως εἰπεῖν ῥέκτης τῶν ἁπανταχοῦ τολμηρότατος. Πρόσεισί τε τῷ Ῥομπέρτῳ ὡς δῆθεν συμπενθέρῳ καὶ τὰ τῆς ἀδικίας ἐκτραγῳδεῖ, ὡς καθαιρεθείη μὲν τῶν βασιλικῶν θρόνων καὶ εἰς ὅπερ σχῆμα τοῦτον ὁρῴη περιελθεῖν. Καὶ διὰ τούτων πάντων εἰς ἄμυναν ἐξεκαλεῖτο τὸν βάρβαρον· τὴν γὰρ καλήν φησι μείρακα τὴν αὐτοῦ νύμφην Ἑλένην ἀπερίστατον καταλεῖψαι καὶ χήραν ἄντικρυς τοῦ νυμφίου· τὸν γὰρ υἱὸν Κωνσταντῖνον καὶ τὴν βασιλίδα Μαρίαν προσρυῆναι τῷ Βοτανειάτῃ καὶ ἄκοντας διὰ τὴν τυραννίδα ἐβόα. Ταῦτα λέγων παρώξυνέ τε τὸν θυμὸν τοῦ βαρβάρου καὶ πρὸς πόλεμον κατὰ Ῥωμαίων ἐξώπλιζε. Τοιοῦτος μὲν λόγος διαρρεῖ μου τὰς ἀκοάς, καὶ οὐκ ἔχω γε διὰ θαύματος, εἴ τινες ἀδοξότατοί τινας τοὺς

Epit. 2 ἐπεβάλλετο || 5 ὁ λόγος || 7 Ῥέκτωρ (et sic ubique) || 17 πάθη || 22 ὅπερ νῦν ... ὁρᾷ || 24 αὐτοῦ : ἑαυτοῦ || 30 περιρρεῖ || 31 τοὺς : τῶν.

illustre famille. 8 Mais j'ai toujours présente à l'esprit la seconde version de l'affaire qui me paraît plus vraisemblable, et dont l'origine est différente : aucun moine n'aurait joué le personnage du basileus Michel, et rien de ce genre n'aurait poussé Robert à la guerre contre les Romains ; mais le barbare lui-même, très fertile en expédients, aurait facilement inventé cette nouvelle ruse. Voici du reste comment l'affaire se serait passée. Robert en personne, à ce que l'on rapporte, cet homme sans aucun scrupule, méditait la guerre contre les Romains et depuis longtemps se préparait aux hostilités ; cependant, parce que c'eût été commencer une guerre injuste et dirigée contre des chrétiens[1], il se voyait retenu par quelques hommes du plus haut rang dans son entourage et par sa propre femme Gaïta : ainsi plusieurs fois il fut arrêté au moment de commencer pareille entreprise. Voulant donc inventer un prétexte plausible de guerre, il envoie à Cotrone[2] quelques hommes au courant de ses secrets desseins, avec les ordres suivants : s'ils rencontraient un moine qui désirât faire la traversée et venir de là-bas en Italie pour vénérer le sanctuaire des choryphées des Apôtres, les saints patrons de Rome[3], et si son extérieur ne paraissait pas tout à fait vulgaire, ils devaient l'accueillir aimablement, le gagner et le lui amener. Aussi quand ils eurent trouvé ce Rector dont j'ai parlé, homme rusé et sans rival en fait de scélératesse, ils prévinrent Robert, alors à Salerne, par une lettre ainsi rédigée : « Ton parent par alliance, Michel, qui a été chassé de l'empire, est arrivé pour solliciter ton aide. » Telle était la formule en effet que Robert leur avait prescrit d'employer en lui écrivant. 9 Dès qu'il eut cette lettre entre les mains, Robert aussitôt d'en donner lecture à son épouse ; puis il convoque tous les comtes et leur montre à eux aussi le message : il ne pourra plus désormais être retenu par eux,

1. Cf. Malaterra III 13. Comme en témoignent le contrat de mariage, ce passage et bien d'autres dans l'*Alexiade,* Grecs et Latins se considéraient comme des chrétiens, sans allusion à un schisme.
2. Sur la mer Ionienne, entre Squillace et Rossano. (Italie sud).
3. Sur ces pèlerinages de moines grecs v. Leib, *op. cit.*, p. 93-96.

ἐπὶ δόξης καὶ γένους εὐγενοῦς ὑποκρίνονται. 8 Ἕτερος δέ με περιβομβεῖ πιθανώτερος λόγος ἑτέρωθεν φημιζόμενος, ὡς οὔτε μοναχός τις τὸν βασιλέα Μιχαὴλ ὑπεκρίνατο οὔτε τοιοῦτόν τι τὸν Ῥομπέρτον πρὸς τὸν κατὰ Ῥωμαίων ἐκίνησε πόλεμον, ἀλλ' αὐτὸς ὁ βάρβαρος πολυτροπώτατος ὢν τὰ τοιαῦτα ῥᾳδίως ἐπλάττετο. Ἔχει γὰρ ὧδε τὰ ἐφεξῆς. Αὐτὸς μέν, ὥς φασιν, ὁ Ῥομπέρτος ῥᾳδιουργότατος ὢν καὶ τὴν κατὰ Ῥωμαίων ὠδίνων μάχην καὶ πρὸ πολλοῦ πρὸς τὸν πόλεμον παρασκευαζόμενος ἐκωλύετο μὲν ὡς ἀδίκων πολέμων ἄρχων καὶ κατὰ Χριστιανῶν εὐτρεπιζόμενος παρά τινων τῶν περὶ αὐτὸν ἐνδοξοτάτων ἀνδρῶν καὶ αὐτῆς τῆς γυναικὸς αὐτοῦ Γαΐτης, καὶ ἀνεκόπτετο πολλάκις ἐπιχειρήσας τῆς τοιαύτης ὁρμῆς. Βουλόμενος δὲ πιθανὴν τὴν πρόφασιν τοῦ πολέμου ποιήσασθαι πέμπει τινὰς ἄνδρας εἰς Κοτρώνην τὰ ἀπόρρητα καταπιστεύσας αὐτοῖς τῶν βεβουλευμένων καὶ ἐπισκήπτει τοιαῦτα· ὡς εἴ τινα μοναχὸν εὕροιεν βουλόμενον ἐκεῖθεν ἐνθάδε διαπερᾶσαι εἰς προσκύνησιν τοῦ νεὼ τῶν κορυφαίων καὶ πολιούχων τῆς Ῥώμης ἀποστόλων, ἐξ αὐτῆς ὄψεως μὴ πάνυ τὸ δυσγενὲς ἐμφαίνοντα, τοῦτον ἀσμένως ἐναγκαλίσασθαι καὶ οἰκειωσαμένους πρὸς αὐτὸν ἀγαγεῖν. Ἐπεὶ δὲ τὸν προειρημένον ἐφεῦρον Ῥαίκτωρα, ἄνδρα ποικίλον τε καὶ πρὸς πανουργίαν ἀπαράμιλλον, δηλοῦσι τῷ Ῥομπέρτῳ διὰ γραμμάτων κατὰ τὸ Σαλερηνὸν ἐνδιατρίβοντι, ὅτιπερ « ὁ σὸς κηδεστὴς Μιχαὴλ ὁ τῆς βασιλείας ἐξεωθεὶς κατέλαβε τὴν ἀπὸ σοῦ ἐξαιτούμενος βοήθειαν ». Οὕτω γὰρ αὐτοῖς ὁ Ῥομπέρτος ὑπέθετο τὰς πρὸς αὐτὸν ἐκθεῖναι γραφάς. 9 Ὁ δὲ ἐν χερσὶ ταύτας λαβὼν παρευθὺς μὲν τῇ ὁμευνέτιδι ὑπαναγινώσκει, εἶτα συναγαγὼν τοὺς κόμητας ἅπαντας ὑποδείκνυσι καὶ τούτοις τὰ γράμματα, ὡς μηκέτι κωλύεσθαι παρ' αὐτῶν εὐλόγου τάχα αἰτίας

Epit. 2 ἐπιφημιζόμενος || 4 οὔτε τι ἕτερον τὸν Ῥ. || 18 τοῦ ἐν Ῥώμης νεὼ τῶν κορ. ἀποστ. || 22 πηλίκον || 24 σαλερινὸν || 25 ἐξεωθεὶς : ἀξιωθεὶς || 26 βοήθειαν ἐξαιτούμενος.

car il a vraiment maintenant un juste motif. Tous se rangent aussitôt à l'avis de Robert, qui fait venir l'aventurier pour conclure une alliance avec lui. Là-dessus il dramatise tout et joue la comédie comme si ce moine était le basileus Michel, renversé de son trône, dépouillé de sa femme, de son fils et de tous ses biens par l'usurpateur Botaniatès, et injustement, au mépris de tout droit, revêtu de l'habit monastique à la place du bandeau et du diadème. « Maintenant, ajoute-t-il, il est venu à nous en suppliant. » 10 Robert fait ce récit en pleine assemblée, en s'engageant à rétablir Michel sur le trône en raison de leur parenté ; chaque jour, comme si ce moine était le basileus Michel, il l'honorait en lui donnant la première place, des sièges plus élevés, des marques de profond respect[1] ; il variait d'ailleurs le thème de ses déclamations en public ; tantôt il cherchait à exciter la pitié en parlant des souffrances de sa fille, tantôt il voulait épargner au père de son gendre le souvenir des malheurs dans lesquels il était tombé, tantôt il poussait et excitait toujours plus à la guerre son entourage de barbares, en leur promettant de prétendus monceaux d'or qu'ils rapporteraient, assurait-il, de l'empire romain. 11 Ainsi les tirant tous par le nez, et entraînant de la Longobardie les plus riches comme les plus pauvres, mieux encore tirant ce pays tout entier à sa suite, il gagne Salerne, la métropole des Amalfitains où, après avoir parfaitement pourvu à l'établissement avantageux de ses autres filles, il se prépare désormais à la guerre. Il avait deux filles avec lui, car la troisième se trouvait alors retenue dans la reine des cités, infortunée depuis le jour de son mariage. Dès le début en effet son jeune fiancé, parce qu'il n'était pas encore arrivé à l'âge de puberté, fuyait avec horreur cette union comme les petits enfants fuient les croquemitaines. Quant aux deux autres, il maria l'une à Raymond, fils du comte de

1. Cf. Chalandon, *Alexis I*, p. 63, n. 4. La population indigène a gardé le respect des institutions de Byzance. Le pape Grégoire VII, très lié avec Michel VII, excommunie Botaniatès, et, trompé par Guiscard, recommande son expédition. Cf. Leib, *op. cit.*, p. 14-17 et 106-142

δραξάμενος. Συντίθενται ἅπαντες παραχρῆμα τῇ τοῦ Ῥομπέρτου βουλῇ, καὶ οὕτως προσήκατό τε αὐτὸν καὶ εἰς ὁμιλίαν ἐλήλυθεν. Ἐντεῦθεν τὰ πάντα δραματουργεῖ καὶ σκηνὴν περιτίθησιν, ὡς ὁ βασιλεὺς εἴη Μιχαὴλ ὁ μοναχὸς ἐκεῖνος, ὡς καθαιρεθείη τῶν θρόνων, ὡς τὴν γυναῖκα καὶ τὸν παῖδα καὶ τἄλλα πάντα πρὸς τοῦ Βοτανειάτου τυράννου ἀφαιρεθείη, καὶ ὡς τοῦτον ἀδίκως καὶ παρὰ πάντα δίκαιον λόγον ἀντὶ τῆς ταινίας τε καὶ τοῦ διαδήματος τὸ μοναχικὸν περιέθεντο σχῆμα. Καὶ « νῦν ἱκέτης ἧκέ » φησι « πρὸς ἡμᾶς ». **10** Ταῦτα εἰς μέσους ἐδημηγόρει ὁ Ῥομπέρτος τήν τε βασιλείαν αὐτῷ διὰ τὸ κῆδος ἐπανασωθῆναι πρεσβεύων, καὶ ἀξιῶν ἑκάστης ἡμέρας τὸν μοναχὸν ἐκεῖνον, ὡς δῆθεν τὸν βασιλέα Μιχαήλ, καὶ προεδρίας καὶ θρόνων ὑψηλοτέρων καὶ τιμῆς ὑπερβαλλούσης, καὶ ἄλλοτε ἄλλως τὰς δημηγορίας πλαττόμενος, νῦν μὲν ἐλεεινολογούμενος, οἷα πέπονθεν ἐπὶ θυγατρί, νῦν δὲ τοῦ συμπενθέρου φειδόμενος ἐφ᾽ οἷστισι κακοῖς περιπέπτωκεν, νῦν δὲ προσπαροξύνων τε καὶ διεγείρων πρὸς πόλεμον τὸ περὶ αὐτὸν βάρβαρον ποικίλως ἐπαγγελλόμενος τούτοις χρυσοῦ θημῶνας, οὓς ἐκ τῆς Ῥωμαίων ἔχειν τούτοις κατεπηγγέλλετο. **11** Ἐντεῦθεν πάντας ἑλκυσάμενος τῆς ῥινὸς καὶ πλουσιωτέρους καὶ πενεστέρους ἀπάρας τῆς Λογγιβαρδίας, μᾶλλον δὲ πᾶσαν αὐτὴν ἑλκυσάμενος καταλαμβάνει τὴν Σάλερνον μητρόπολιν οὖσαν Μέλφης, ἐν ᾗ τὰ κατὰ τὰς ἄλλας θυγατέρας αὐτοῦ πάντα καταπράξας καλῶς ἐντεῦθεν τὰ πρὸς τὸν πόλεμον ἐξαρτύεται. Δύο δὲ ἤστην αὐτῷ· τὴν γὰρ τρίτην ἡ βασιλὶς τῶν πόλεων εἶχεν ἐξ αὐτοῦ θαλάμου δυστυχῆ. Ὁ γὰρ νεανίας ἐκεῖνος ἐξ ἀρχῆς αὐτῆς οὔπω ἔφηβος ὢν ἀπεστρέφετο τουτὶ τὸ κῆδος καθάπερ τοὺς μορμολυττομένους τὰ βρέφη. Τούτων δὲ τὴν μὲν Ῥαϊμούντῳ τῷ υἱῷ κόμητος Βραχενῶνος κατηγγυήσατο, τὴν ἑτέραν δὲ

Codd. 8 ἀντὶ add. Schop.

Epit. 9 ἧκε : ἦλθε.

Barcinon ; il unit la seconde à Eubule qui était lui aussi un comte très illustre [1]. Toutes ces alliances ne semblaient pas du tout inutiles à Robert, car ainsi de tous côtés se constituait et s'augmentait à son profit une puissance, résultant de la naissance, du pouvoir, de la parenté et de mille autres causes auxquelles personne n'aurait songé.

XIII Sur ces entrefaites se produisit l'événement suivant qu'il convient de rapporter, parce qu'il a contribué également à la fortune de cet homme *. Car le fait que tous les princes d'Occident furent empêchés de se porter contre lui, à mon avis, contribua beaucoup à la prospérité matérielle de ce barbare que de toute manière la fortune secondait, élevait au pouvoir, et à qui elle prodiguait tous les avantages. En effet le pape de Rome [2], dont la puissance même, entourée de prestige, est encore renforcée par de nombreuses armées, ayant eu un différend avec le roi d'Allemagne, Henri [3], voulait attirer dans son parti Robert, déjà très illustre et aspirant à de grands empires. 2 Voici à peu près en quoi consistait le différend entre le roi et le pape. Ce dernier incriminait le roi Henri parce qu'il ne donnait pas gratuitement les églises, mais parce qu'il les vendait pour de l'argent et qu'il conférait aussi à l'occasion la dignité épiscopale à des sujets indignes : c'était pour des griefs de ce genre qu'il le poursuivait. De son côté le roi d'Allemagne accusait le pape d'usurpation, sous prétexte qu'il s'était emparé du trône apostolique sans son consentement. Il poussa même l'impudence contre lui jusqu'à prononcer des paroles encore plus audacieuses, disant que s'il ne renonçait pas de lui-même à la papauté, il l'en dépouillerait ignominieusement. 3 Quand ces propos furent rapportés au pape, celui-ci aussitôt avait manifesté sa fureur contre les ambassadeurs ; il commença par les maltraiter cruellement, ensuite il leur fit tondre la tête et raser la barbe, la première avec des ciseaux et la barbe au

1. Sur ces mariages et ceux des autres filles de Guiscard, cf. F. Chalandon, *Hist. de la dom. normande*, t. I, p. 283.

2. Grégoire VII (1073-1085). Cf. F. Chalandon, *Hist. de la dom. normande*, t. I, p. 226 sq. — 3. Henri IV.

συνέζευξε τῷ Εὐβούλῳ ἐπιφανεστάτῳ καὶ τούτῳ κόμητι. Οὐδὲ ταῦτα τὰ συναλλάγματα πρὸς τὸ ἀσύμφορον ἑώρα Ῥομπέρτῳ· ἀλλὰ πανταχόθεν γὰρ συνεκεκρότητο καὶ συνηθροίζετο ἑαυτῷ δύναμιν, ἐκ γένους, ἐκ τυραννίδος, ἐξ ἀγχιστείας, ἐξ ἄλλων τρόπων παντοδαπῶν, ὧν ἄν τις οὐδὲ ἐπινοήσαιτο.

XIII Ξυμπίπτει δὲ μεταξὺ καί τι τοιοῦτον, ὅπερ ἄξιον ἀφηγήσασθαι· ἔστι γὰρ καὶ τοῦτο εἰς εὐτυχίαν τούτου ἀναφερόμενον. Καὶ γὰρ καὶ τοὺς τῆς δύσεως ἅπαντας ἀρχηγοὺς ἀναχαιτίζεσθαι τῆς πρὸς τοῦτον φορᾶς σφόδρα τῆς τῶν πραγμάτων εὐροίας τῷ βαρβάρῳ λογίζομαι, ἁπανταχόθεν τῆς τύχης αὐτῷ συνεργούσης καὶ ἐπαιρούσης εἰς τυραννίδα καὶ πᾶν τὸ ἐπωφελὲς περαιουμένης. Ὁ γάρ τοι πάπας τῆς Ῥώμης (γενναία δὲ αὕτη ἀρχὴ καὶ στρατεύμασι παντοδαποῖς περιφραττομένη) μετὰ τοῦ ῥηγὸς Ἀλαμανίας Ἐνερίχου διαφορὰν ἐσχηκὼς ἐβούλετο πρὸς συμμαχίαν ἑλκύσαι Ῥομπέρτον ἤδη περιφανέστατον γεγονότα καὶ πρὸς μεγάλας ἀρχὰς ἀκμάσαντα. 2 Ἡ δὲ διαφορὰ ῥηγός τε καὶ πάπα τοιαύτη τις ἦν. Ὁ μὲν γὰρ κατητιᾶτο τὸν ῥῆγα Ἐνέριχον ὡς τὰς ἐκκλησίας οὐ προῖκα διδόντα, ἀλλὰ δωρημάτων ἀποδιδόμενον καί που καὶ ἀναξίοις ἀνδράσι τὴν ἀρχιερωσύνην καταπιστεύοντα καὶ τοιούτων ἐγκλημάτων ἐδίωκεν. Ὁ δέ γε ῥὴξ Ἀλαμανίας τυραννίδος τὸν πάπαν ἐγράφετο, ὡς ἄτερ γνώμης αὐτοῦ τὸν ἀποστολικὸν ἐξαρπάσειε θρόνον. Καί που καὶ ἀπηναισχυντήκει πρὸς τοῦτον καὶ ἰταμωτέροις ἐχρήσατο λόγοις, ὡς, εἰ μὴ ἐκσταίη τῆς αὐθαιρέτου προεδρίας, μεθ' ὕβρεως ἐκεῖθεν ἀπελαθήσεται. 3 Τούτων οὖν ἀκούσας ὁ πάπας τῶν λόγων κατὰ τῶν πρέσβεων εὐθὺς ἐμεμήνει καὶ αἰκισάμενος πρότερον ἀπανθρώπως, εἶτα καὶ κείρας τὰς κεφαλὰς καὶ ἐπικείρας τοὺς πώγωνας, τὰς μὲν ψαλίσι, ξυρῷ δὲ τοὺς πώγωνας, καὶ ἄλλο τι προσεξεργασάμενος ἀτοπώτατον καὶ βαρβαρικὴν ὕβριν

Codd. 13 περαιουμένης Reif : -ρατουμένης F (ut videtur).

rasoir, enfin il mit le comble à sa conduite par un outrage très inconvenant et qui dépasse la barbarie, puis il les renvoya. J'aurais raconté cet outrage, si la pudeur qui convient à une femme et à une princesse de sang impérial ne m'en avait empêché. Ce qu'il fit en effet est indigne, je ne dis pas d'un pontife, mais simplement d'un homme qui porte le nom de chrétien. J'ai eu en abomination, non seulement cet acte, mais la seule idée qu'a pu en avoir ce barbare ; j'aurais souillé et ma plume et mon papier si j'avais rapporté plus explicitement ce qui s'est passé. Cependant pour faire comprendre ce qu'était cet outrage barbare, et comment le cours du temps produit des hommes dont la nature raffinée en fait de méchanceté ne connaît plus de frein, il suffira de nous refuser à révéler ou à raconter ne serait-ce qu'un détail de ce qui s'est passé. 4 Et cela, ô justice, est l'œuvre d'un pontife, et même l'œuvre du premier pontife, l'œuvre de celui qui préside à tout l'univers, pour m'exprimer dans les termes et suivant la croyance des Latins, ce qui n'est d'ailleurs qu'arrogance de leur part. Car lorsque le siège de l'empire fut transféré de là-bas ici dans notre pays et dans notre cité impériale, ainsi que le sénat et toute l'administration, du même coup fut transféré le premier rang dans la hiérarchie épiscopale. Aussi bien les basileis, dès le début, ont-ils accordé les honneurs au siège de Constantinople ; mais surtout le concile de Chalcédoine éleva l'évêque de Constantinople au plus haut faîte [de la hiérarchie] et lui subordonna tous les diocèses de l'univers *. 5 Il n'y a donc aucun doute qu'un pareil outrage infligé aux ambassadeurs n'ait été dirigé contre celui qui les avait envoyés, non seulement parce que [le pape] les châtia, mais aussi parce qu'il fut le premier à inventer le nouveau genre d'outrage qu'il leur fit subir. Il voulait en effet, je pense, faire comprendre par ces actes le mépris dans lequel il tenait le roi, comme si les ambassadeurs outragés signifiaient qu'un demi-dieu s'entretenait avec un mulet [1]. 6 Le pape donc, après avoir traité

1. Jeu de mots en grec.

ὑπερελαῦνον ἀφῆκεν. Εἶπον ἂν καὶ τὴν ὕβριν, εἰ μή με καὶ γυναικεία καὶ βασιλικὴ ἐπεῖχεν αἰδώς. Ἐκεῖνο γὰρ οὐχ ὅπως ἀνάξιον ἀρχιερέως τὸ παρ' ἐκείνου πραχθέν, ἀλλ' οὐδ' ὅλως ἀνθρώπου Χριστιανικὸν ἐπιφερομένου καὶ τοὔνομα. Ἐβδελυξάμην καὶ τὸ ἐνθύμημα τοῦ βαρβάρου, μὴ ὅτι γε τοὖργον, ἐπεὶ καὶ τὸν γραφέα κάλαμον καὶ τὸν χάρτην ἐμόλυνα ἄν, εἰ τὸ πραχθὲν κατὰ μέρος διεξῄειν. Ἀλλ' εἰς παράστασιν καὶ βαρβαρικῆς ὕβρεως καὶ ὅτι ὁ χρόνος ῥέων ἤθη ἀνδρῶν παντοδαπὰ πρὸς κακίαν ἀναφύει καὶ πάντολμα, ἀρκέσει αὐτὸ τοῦτο τὸ μηδὲ μικρόν τι τοῦ πραχθέντος ἀνασχέσθαι ἡμᾶς παρεμφῆναι ἢ διηγήσασθαι. 4 Καὶ ταῦτα ἀρχιερέως, ὦ δίκη, καὶ ταῦτα πρώτου ἀρχιερέως καὶ ταῦτα προκαθημένου τῆς οἰκουμένης ἁπάσης γενομένου, ὥσπερ οὖν καὶ οἱ Λατῖνοι λέγουσί τε καὶ οἴονται· ἔστι γὰρ καὶ τοῦτο τῆς ἀλαζονείας αὐτῶν. Μεταπεπτωκότων γὰρ τῶν σκήπτρων ἐκεῖθεν ἐνθάδε εἰς τὴν ἡμεδαπήν τε καὶ ἡμετέραν βασιλίδα πόλιν καὶ δὴ καὶ τῆς συγκλήτου καὶ ἅμα πάσης τῆς τάξεως μεταπέπτωκε καὶ ἡ τῶν θρόνων ἀρχιερατικὴ τάξις. Καὶ δεδώκασιν οἱ ἀνέκαθεν βασιλεῖς τὰ πρεσβεῖα τῷ θρόνῳ Κωνσταντινουπόλεως, καὶ μάλιστα ἡ ἐν Χαλκηδόνι σύνοδος εἰς περιωπὴν πρωτίστην τὸν Κωνσταντινουπόλεως ἀναβιβασαμένη τὰς ἀνὰ τὴν οἰκουμένην διοικήσεις ἁπάσας ὑπὸ τοῦτον ἐτάξατο. 5 Μήποτε οὖν ἡ τοιαύτη πρὸς τοὺς πρέσβεας ὕβρις ἀνεφέρετο πρὸς τὸν πεπομφότα ἰοῦσα, οὐ μόνον ὅτι τούτους ἐκόλασεν, ἀλλ' ὅτι καὶ καινήν τινα τὴν εἰς αὐτοὺς γενομένην ὕβριν αὐτὸς πρῶτος ἐξεύρατο. Ἠνίττετο γὰρ δι' ὧν ἐποίει τὸ τοῦ ῥηγός, ὡς οἶμαι, εὐκαταφρόνητον, ὥσπερ τις ἡμίθεος ἡμιόνῳ διαλεγόμενος διὰ τῶν καθυβρισμένων τουτωνὶ πρέσβεων. 6 Ὁ μὲν οὖν πάπας ἐπειδὴ ταῦτα πεπραχὼς

Codd. 5-6 μὴ ὅτι Reif : μήτοι FV || 25 ἰοῦσα Reif : *οὖσα F (corruptum) || 30 ἐπειδὴ F : ὀνειδὴ Reif.

Epit. 17 συγκλήτου καὶ τῆς ὅλης βασιλικῆς τάξεως || 20 θρόνῳ τῆς || 23 ἐτάξατο : ἐποίησεν.

de la sorte les ambassadeurs et les avoir renvoyés à leur roi, comme je l'ai dit, provoqua une guerre terrible. Cependant pour empêcher que le roi, en s'alliant à Robert, ne devînt plus redoutable, il se hâta d'envoyer le premier des propositions de paix à Robert, avec qui jusque-là il se trouvait en état d'hostilité. Quand il eut appris en effet que le duc Robert était à Salerne, il quitta Rome et se rendit à Bénévent. D'abord ils communiquèrent l'un avec l'autre au moyen d'ambassadeurs, puis ils se rencontrèrent personnellement de la manière suivante [1]. L'un partit de Bénévent avec sa garde, l'autre de Salerne avec une armée, puis dès que les troupes furent à une distance convenable, l'un et l'autre sortirent de leurs lignes respectives ; les deux hommes se rencontrèrent et, après avoir mutuellement engagé leur foi par serment, ils s'en retournèrent. Or les serments étaient que le pape investirait le duc de la dignité royale et lui donnerait assistance si besoin était contre les Romains, tandis que le duc jurait à son tour qu'il porterait secours au pape partout où celui-ci le voudrait. Aussi bien les serments faits par l'un comme par l'autre étaient-ils sans valeur. Le pape en effet, terriblement exaspéré contre le roi, était pressé par le désir de partir en guerre contre lui, et le duc Robert, les yeux fixés sur l'empire des Romains, tel un sanglier féroce, grinçait des dents contre ceux-ci et excitait sa fureur ; ainsi les serments de l'un comme de l'autre n'étaient que des mots. Et à peine avaient-ils pris ces engagements réciproques que ces barbares les violaient aussitôt. 7 Le duc Robert tournait bride et se hâtait de regagner Salerne ; quant à ce pape exécrable (je ne pourrais en effet le qualifier autrement lorsque je pense à cet outrage inhumain envers les ambassadeurs), quant à ce despote, avec la grâce divine et la paix évangélique, il s'en allait déchaîner la guerre civile de toute son énergie et de toutes ses forces, lui le pacifique et le disciple du

1. Anne saute 7 ans, et confond l'entrevue de Ceprano (29 juin 1080) en Campanie avec celle de Bénévent en 1073 (Delarc. III 522).

καὶ τοὺς πρέσβεις οὕτως, ὡς εἶπον, ἀποπεμψάμενος πρὸς τὸν ῥῆγα, μέγιστον πόλεμον ἀνηρέθισεν. Ἵνα δὲ μὴ τῷ Ῥομπέρτῳ προσθέμενος ὁ ῥὴξ ἀφορητότερος γένοιτο, φθάνει τὰ πρὸς εἰρήνην τῷ Ῥομπέρτῳ διακηρυκευσάμενος, οὐδὲ πρότερον φιλίως διακείμενος πρὸς αὐτόν. Πυθόμενος γὰρ τὸν δοῦκα Ῥομπέρτον κατειληφότα τὴν Σάλερνον ἀπάρας ἐκεῖνος τῆς Ῥώμης εἰς Βενεβενδὸν παραγίνεται. Καὶ διὰ πρέσβεων πρὸς ἀλλήλους διαλεχθέντες εἶθ' οὕτως καὶ αὐτοπροσώπως ἐντετυχηκότες ἀλλήλοις. Καὶ γὰρ ὁ μὲν τῆς Βενεβενδοῦ μετὰ τοῦ οἰκείου ξυντάγματος, ὁ δὲ τῆς Σαλέρνου μετὰ στρατιᾶς ἐξιόντες, κᾆθ' οὕτως τῶν στρατευμάτων γεγονότων ἐκ διαστήματος ἱκανοῦ, ἑκάτερος τοῦ οἰκείου τάγματος ἀποστάς, συνηλθέτην τε τὼ ἄνδρε καὶ πίστεις παρ' ἀλλήλων καὶ ὅρκους λαβόντες ὑπέστρεψαν. Οἱ δὲ ὅρκοι, ἵν' ὁ μὲν πάπας τήν τε τοῦ ῥηγὸς ἀξίαν περιθείη αὐτῷ καὶ συμμαχίαν δοίη καιροῦ καλοῦντος κατὰ Ῥωμαίων· ὁ δὲ δοὺξ ἀνθωρκίζετο τῷ πάπᾳ προσβοηθεῖν ὅποι βούλοιτο. Μάταια δ' ἄρα ἦσαν τὰ τῶν ὅρκων παρ' ἀμφοτέρων τελούμενα. Ὅ τε γὰρ πάπας κατὰ τοῦ ῥηγὸς εὖ μάλα παρώξυντο καὶ ὁ πρὸς ἐκεῖνον πόνος κατήπειγεν, ὅ τε δοὺξ Ῥομπέρτος τῇ Ῥωμαίων ἐπωφθαλμία καὶ ὥσπερ τις κάπρος ἄγριος τοὺς ὀδόντας κατὰ τούτων ἐτετρίγει τε καὶ τὸν θυμὸν ἔθηγεν, ὥστε μέχρι λόγων οἱ ὅρκοι τούτων. Καὶ ὀμνύντες αὐτίκα τὸ πρὸς ἀλλήλους οἱ βάρβαροι τὸ παραυτίκα καὶ παρεσπόνδουν. 7 Ὁ μὲν δοὺξ Ῥομπέρτος συστρέψας τοὺς χαλινοὺς ἐπὶ τὴν Σάλερνον ἔσπευδεν, ὁ δὲ κατάπτυστος οὗτος πάπας (οὐδὲ γὰρ ἔχω τί ποτ' ἂν ἄλλο τοῦτον ἐπονομάζειν τὴν ἀπάνθρωπον ἐκείνην ὕβριν ἐνθυμηθεῖσα τὴν εἰς τοὺς πρέσβεας) μετὰ πνευματικῆς χάριτος καὶ εὐαγγελικῆς εἰρήνης ἐπὶ τὸν πόλεμον ὁ δεσπότης ἐχώρει ὅλῃ γνώμῃ καὶ ὅλαις χερσὶ τὸν ἐμφύλιον, ὁ εἰρηνικὸς ταῦτα καὶ τοῦ εἰρηνικοῦ μαθητής. Τοὺς γὰρ

Epit. 18 ὅποι : ὅπῃ || 28 ἐπονομάσαιμι || 29 εἰς : πρός.

Pacifique. Aussitôt en effet il mande les Saxons[1] et les chefs des Saxons, Landulphe et Welcon[2]; en leur prodiguant mille promesses et en s'engageant à les faire rois de tout l'Occident, il s'attache ces hommes. C'est ainsi qu'il avait la main prompte à sacrer de nouveaux rois sans aucun souci, à ce qu'il paraît, de la défense de saint Paul: « N'impose à personne les mains à la légère » [3]; il ceignait donc du diadème le duc de Longobardie et couronnait les Saxons. 8 Quand les deux adversaires, le roi d'Allemagne Henri et le pape, eurent amené leurs troupes et les eurent rangées en bataille, à peine la trompette eut-elle sonné que les phalanges se ruèrent les unes sur les autres ; la lutte des deux côtés se déchaina, violente, acharnée. Il y avait de part et d'autre tant de hardiesse, tant d'endurance chez ceux qui étaient blessés par des lances et les coups des javelots, qu'en un instant la plaine tout entière fut submergée par une mer de sang qui venait du carnage, et que les survivants combattaient en pataugeant dans des nappes de sang mêlé de poussière. Il arriva même que des guerriers tombèrent en heurtant les cadavres et qu'ils furent étouffés dans ces fleuves de sang. De fait si, comme on l'a dit, plus de trente mille hommes périrent dans ce combat, quel torrent de sang dut couler, quelle étendue de terrain fut souillée de poussière rougie ! 9 Chacun des deux belligérants donc tint pour ainsi dire également tête à la mêlée, aussi longtemps que le chef des Saxons, Landulphe, prit part à la lutte. Mais quand celui-ci, atteint d'un coup mortel, eut rendu l'âme sur le champ, alors les troupes du pape cédèrent et tournèrent le dos à l'ennemi dans une fuite sanglante et meurtrière[4]. Henri se lança impétueusement à leurs trousses, très ardent à les poursuivre, dès qu'il eut appris que Landulphe était tombé victime de l'adversaire.

1. Grégoire VII avait écrit aux évêques de Pouille et Calabre pour recommander celui qu'il croyait être le basileus Michel VII.

2. Rodolphe, duc de Souabe. — Welf, duc de Bavière.

3. I Tim. V 22.

4. Sur cette bataille et cette mort (octobre 1080), cf. Fliche A., *op. cit.*, t. II, p. 385-389 ; Delarc O., *op. cit.*, t. III, p. 537 sq.

Σάξονας αὐτίκα καὶ τοὺς Σαξόνων ἡγεμόνας Λαντοῦλφόν τε καὶ Οὐέλκον μεταπεμψάμενος, καὶ πολλὰ μὲν καὶ ἄλλα ἐν ὑποσχέσεσιν ὑποτείνας καὶ ῥῆγας ποιήσειν τῆς ἑσπέρας ἁπάσης ἐπαγγειλάμενος εἰς ἑαυτὸν ὑποσύρει τοὺς ἄνδρας. Οὕτως ἐκεῖνος εὔκολον εἶχε τὴν δεξιὰν εἰς χειροθεσίαν ῥηγῶν τοῦ Παύλου παρακούων, ὡς ἔοικε, « χεῖρας ταχέως μηδενὶ ἐπιτίθει » λέγοντος· ὁ δὲ τὸν δοῦκα Λογγιβαρδίας ἐταινίου καὶ τοὺς Σάξονας τούτους ἔστεφε. 8 Συναγηοχότος τοίνυν ἑκατέρου τὰς δυνάμεις αὐτῶν, τοῦ τε ῥηγὸς Ἀλαμανίας Ἐνερίχου καὶ τοῦ πάπα, καὶ πρὸς ἀλλήλους παραταξαμένων ἥ τε κερατίνη σάλπιγξ τὸ ἐνδόσιμον ἐδεδώκει καὶ συνερράγησαν εὐθὺς αἱ φάλαγγες καὶ μάχη ἐξ ἑκατέρων ἀνερριπίσθη μεγάλη καὶ παραμόνιμος. Ἐπὶ τοσοῦτον γὰρ ἐξ ἑκατέρου μέρους ἠνδρίσαντο καὶ ταῖς ἀπὸ τῶν δοράτων τρώσεσι καὶ τοξευμάτων βολαῖς ἐνεκαρτέρησαν, ὡς ἐν βραχεῖ χρόνῳ πᾶσαν τὴν ὑποκειμένην πεδιάδα ὑπὸ τῶν αἱμάτων τῶν ἀπὸ τῶν φόνων ἐνθαλαττεύεσθαι καὶ τοὺς ὑπολοίπους ἄνδρας ἐμπλέοντας τῷ πολλῷ λύθρῳ μάχεσθαι. Ἔστιν ὅπου καὶ τοῖς νεκροῖς σώμασι συμποδιζομένους διαπίπτειν καὶ τῷ ποταμῷ τῶν αἱμάτων ἐμπνίγεσθαι. Εἰ γὰρ ὑπὲρ τὰς τριάκοντα χιλιάδας ἄνδρες κατ' ἐκείνην τὴν μάχην, ὥς φασιν, ἐπεπτώκεισαν, πόσος ῥοῦς αἵματος κατερρύη, πόσον διάστημα γῆς τῷ λύθρῳ πεπάλακτο. 9 Εἶχον οὖν, ὡς οὕτως εἰπεῖν, ἴσας ὑσμίνῃ τὰς κεφαλὰς καὶ ἑκατέρα μερίς, ἕως ὁ τῶν Σαξόνων ἡγεμὼν Λαντοῦλφος διεῖπε τὸν πόλεμον. Ἐπεὶ δὲ ἐκεῖνος καιρίαν ἐβλήθη καὶ αὐτίκα τὴν ψυχὴν ἀφῆκεν, ἔκλινεν ἡ φάλαγξ τοῦ πάπα καὶ τὰ νῶτα τοῖς ἐχθροῖς ἐδεδώκει οὐκ ἀναιμάκτως οὐδ' ἄνευ τραυμάτων φεύγοντες. Ἔφεπε δὲ τούτους κλονέων ὁ Ἐνέριχος καὶ μάλα θαρρήσας τὴν μεταδίωξιν, ἐξ ὅτου καὶ τὸν Λαντοῦλφον ἐπύθετο πεπτωκότα

Epit. 4 ὑπαγγειλάμενος || 13 ἐξ ἑκατέρωθεν || 26 Λαντοῦρφος et sic ubique || 28 ἐδεδώκει· ἦσαν δ' οἱ αὐτοῦ οὐκ ἀναιμάκτως.

Enfin il arrêta sa course et ordonna à ses hommes de se reposer ; après quoi, s'armant de nouveau, il se hâta vers Rome, décidé à en faire le siège. 10 Le pape, qui se rappelle alors les traités et les serments de Robert, dépêche à celui-ci une ambassade pour demander assistance[1]. Or, au même moment, Henri de son côté envoyait solliciter son alliance, alors qu'il marchait contre l'ancienne Rome[2]. Mais tous deux, en faisant une telle requête, semblèrent plaisants à Robert qui, au roi, répondit oralement d'une façon, tandis qu'au pape il expédiait une lettre conçue à peu près dans ces termes : « Au grand Pontife, mon Seigneur, Robert, duc par la grâce de Dieu. En entendant parler de l'attaque faite par des ennemis contre toi, je n'ai guère pu accorder quelque créance à cette nouvelle, sachant que personne n'oserait lever les mains sur toi. Qui en effet pourrait attaquer un Père si vénéré, à moins d'avoir perdu la raison ? Quant à moi, apprends que je suis en train de me préparer pour une guerre très rude contre un peuple très difficile à vaincre. Car c'est contre les Romains que je vais combattre, eux qui ont couvert de leurs trophées toutes les terres et les mers. Pour ce qui te concerne, du plus profond de mon cœur, je reconnais mes engagements et je les tiendrai quand le moment sera venu ». C'est ainsi que cet homme renvoya les ambassadeurs des deux belligérants qui sollicitaient son assistance, leurrant les uns par cette lettre, les autres par de belles paroles.

La mobilisation normande.

XIV Mais gardons-nous de passer sous silence ce qu'il fit en Longobardie avant de gagner Avlona[3] avec son armée. Cet homme en effet, qui fut du reste toujours un tyran très cruel, imite cette fois la démence d'Hérode[4]. Loin de se contenter des guerriers qui avaient fait campagne avec lui

1. 1081. Cf. Delarc O., *op. cit.*, t. III, p. 556 sq. ; Hirsch, *Forschungen*, t. VII, p. 76.
2. Monum. Gregoriana VIII 34 (IX 11). Jaffé, p. 485.
3. Valona, en Albanie : abritée par l'île de Saséno et la languette d'Acrocéraunie. — 4. Au massacre des Innocents, Mt. II 13-18.

καὶ πολεμίας χειρὸς ἔργον γεγενημένον. Ἀλλ' ἔστη τοῦ δρόμου καὶ ἀναπνεῖν ἐπέταττε τὰ στρατεύματα· καὶ ἐξοπλισάμενος αὖθις ἐπὶ τὴν Ῥώμην ἔσπευδε πολιορκήσειν αὐτὴν προθυμούμενος. 10 Ἐνθύμιον ἐνταῦθα λαμβάνει ὁ πάπας τὰς συνθήκας καὶ τοὺς ὅρκους τοῦ Ῥομπέρτου καὶ διαπρεσβεύεται πρὸς αὐτὸν εἰς συμμαχίαν ἀποπειρώμενος. Καὶ δὴ κατὰ ταὐτὸν καὶ ὁ Ἐνέριχος συμμαχίαν ἐζήτει πέμψας κατὰ τῆς πρεσβυτάτης Ῥώμης ὁρμώμενος. Ἀλλ' ἔδοξεν ἑκάτερος τότε λῆρος Ῥομπέρτῳ τοιαῦτα ἐπιζητῶν· ἐκεῖνος δὲ πρὸς μὲν τὸν ῥῆγα ἄλλον τρόπον καὶ ἀγράφως ἀπεκρίνατο, πρὸς δὲ τὸν πάπαν ἐπιστολὴν διεχάραξεν. Εἶχε δὲ τὰ τῆς ἐπιστολῆς ὧδέ πως « τῷ μεγάλῳ ἀρχιερεῖ καὶ κυρίῳ μου Ῥομπέρτος δοὺξ ἐν Θεῷ. Τὴν γεγενημένην κατὰ σοῦ τῶν ἐχθρῶν ἔφοδον διακηκοὼς οὐ πάνυ τι τῇ ἀκοῇ προσεθέμην εἰδώς, ὡς οὐκ ἄν τις τολμήσειεν ἀνταραί σοι χεῖρας. Τίς γὰρ κατὰ τοσούτου πατρὸς ἐπιχειρήσειεν, εἰ μὴ μαίνοιτο ; Ἐμὲ δὲ ἴσθι πρὸς πόλεμον βαρύτατον ἐξοπλιζόμενον καὶ πρὸς ἔθνος δυσκαταγώνιστον. Ῥωμαῖοι γάρ εἰσι πρὸς οὓς ὁ πόλεμος, οἳ πᾶσαν γῆν καὶ θάλασσαν τροπαίων ἐνέπλησαν. Σοὶ δὲ ἀλλ' ἀπὸ ψυχῆς βαθείας πίστιν ὀφείλω, ἣν καὶ καιροῦ καλοῦντος παράσχοιμι ». Οὕτως ἐκεῖνος καὶ ἀμφοτέρων τῶν εἰς συμμαχίαν καλούντων τοὺς πρέσβεις, τοὺς μὲν τῇ ἐπιστολῇ ταύτῃ, τοὺς δὲ πιθανοῖς τισι λόγοις διακρουσάμενος ἀπεπέμψατο.

XIV Ἀλλὰ μὴ παρῶμεν τὰ κατὰ Λογγιβαρδίαν αὐτῷ διαπεπραγμένα πρὶν ἥκειν εἰς τὸν Αὐλῶνα σὺν τῷ στρατεύματι. Ὁ μὲν γὰρ καὶ ἄλλως ἦν τυραννικὸς ἀνὴρ καὶ πικρότατος, τότε δὲ καὶ Ἡρώδου μιμεῖται μανίαν. Μὴ γὰρ ἀρκούμενος τοῖς ἀνέκαθεν ἐστρατευμένοις ἀνδράσι καὶ πρὸς μάχην ἐπισταμένοις ὁπλίζεσθαι νεοσύλλεκτον ποιεῖται στράτευμα μηδεμιᾶς φειδόμενος ἡλικίας· ἀλλὰ

Epit. 1 γινόμενον || 2 τῷ στρατεύματι || 13 δοὺξ : ῥήξ.

depuis le début et qui avaient l'expérience de la guerre, il fait équiper une nouvelle armée, sans tenir aucun compte de l'âge ; il réunit donc de tous les coins de Longobardie et d'Apulie, aussi bien ceux dont la saison était déjà passée que ceux qui n'étaient pas encore mûrs, et il les enrôla à son service. On aurait pu voir des enfants, des adolescents, de pauvres vieillards, eux qui n'avaient jamais, même en songe, vu une arme, revêtus d'une cuirasse, tenir une lance, tendre un arc on ne peut plus maladroitement et de travers, tomber sur le visage aussitôt qu'ils devaient marcher. **2** Tout cela était naturellement une cause de trouble permanent dans la région de Longobardie ; partout on entendait les lamentations des hommes et les gémissements des femmes qui partageaient les infortunes de leur famille. L'une en effet pleurait sur un mari qui n'était plus en âge d'être soldat, l'autre sur un fils sans expérience de la guerre, une autre sur un frère laboureur ou occupé à d'autres travaux. C'était là vraiment, comme je l'ai dit, la démence d'Hérode ou pire encore que celle d'Hérode. Ce dernier après tout n'avait exercé sa fureur que contre des nourrissons ; mais lui, c'était aussi contre des enfants et des vieillards. Or bien que toutes ces recrues fussent ainsi inexpérimentées, il les exerçait pour ainsi dire chaque jour et entraînait leurs corps. **3** Telles étaient les occupations de Robert à Salerne avant qu'il ne vînt à Otrante. Il se fit précéder dans cette dernière ville par une très forte armée qui l'attendit, jusqu'à ce qu'il eut terminé les affaires de Longobardie et donné aux ambassadeurs [1] les réponses voulues. Cependant il ajouta dans sa lettre au pape qu'il avait prescrit à son fils Roger [2], nommé par lui gouverneur de toute l'Apulie comme son frère Boritelle [3], d'accourir au plus vite et d'apporter l'appui le plus énergique, dès que le trône de Rome les appellerait à l'aide contre le roi Henri.

1. De Grégoire VII et d'Henri IV.
2. Issu du second mariage avec Sichelgaïta : il n'avait qu'une vingtaine d'années, mais bénéficiait de l'influence de sa mère.
3. Robert, comte de Loritello, et neveu, non pas fils, de Robert. Cf. Chalandon, *Histoire de la Domination normande en Italie*, I, 226.

καὶ τὴν ἔξωρον καὶ τὴν ἄωρον πανταχόθεν συναγηοχὼς Λογγιβαρδίας τε καὶ Ἀπουληίας εἰς ἑαυτὸν ἐφειλκύσατο. Καὶ ἦν ἰδεῖν καὶ παῖδας καὶ μειρακίσκους καὶ γέροντας ἀνθρώπους οἰκτρούς, οἳ μηδ' ὅσον ἐν ὀνείροις ὅπλον ἐθεάσαντο, τότε δὴ ἐνδεδυμένους θώρακα καὶ ἀσπίδα κρατοῦντας καὶ τόξον ἀφυῶς πάντη καὶ πλημμελῶς τείνοντας καὶ κατὰ στόμα πίπτοντας, ἐπειδὰν βαδίζειν ἐξῆν. 2 Ταῦτα δὴ ταῦτα θορύβου μὲν πρόφασις ἦσαν τῇ χώρᾳ Λογγιβαρδίας ἀκαταπαύστου, καὶ πανταχοῦ κλαυθμὸς ἀνδρῶν καὶ ὀλολυγμὸς γυναικῶν, καὶ ἐμερίζετο ταύταις τὰ τῆς συγγενείας. Ἡ μὲν γὰρ αὐτῶν ἀστράτευτον ἄνδρα ἐθρήνει, ἡ δὲ ἀπειροπόλεμον παῖδα, ἄλλη δὲ ἀδελφὸν γεωργὸν ἢ πρὸς ἄλλα ἔργα ἠσχολημένον. Ταῦτα μὲν ἄντικρυς, καθάπερ εἶπον, μανίας ἦσαν Ἡρώδου ἢ καὶ πλέον Ἡρώδου. Ἐκεῖνος μὲν γὰρ κατὰ τῶν βρεφῶν ἐμεμήνει μόνον, οὗτος δὲ καὶ κατὰ παίδων καὶ πρεσβυτέρων. Ἀλλὰ καίπερ οὕτως ἐχόντων τούτων ἀνασκήτως, ὡς οὕτω γε φάναι, ἐγύμναζέ τε καθ' ἡμέραν ἑκάστην καὶ συνεκρότει τὰ τῶν νεοσυλλέκτων σώματα. 3 Ταῦτα μὲν ἐν Σαλέρνῳ συνεπεπτώκει Ῥομπέρτῳ, πρὶν εἰς Ὕδροῦντα παραγενέσθαι. Ἐκεῖσε γὰρ προεξέπεμψε στράτευμα ἱκανώτατον αὐτὸν ἀπεκδεχόμενον, ἐπειδὰν ἅπαντα καταστήσειε τὰ κατὰ τὴν χώραν Λογγιβαρδίαν καὶ πρὸς τοὺς πρέσβεις τὰς προσηκούσας ἀποκρίσεις ποιήσαιτο. Τοσοῦτον μέντοι τῷ πάπᾳ προσέθετο, ὅτι τῷ υἱῷ αὐτοῦ Ῥογέρῃ, ὃν Ἀπουληίας ἁπάσης κεχειροτόνηκεν ἄρχοντα καὶ Βοριτύλαν τὸν ἀδελφόν, ἐπέσκηψεν, ἐπειδὰν ὁ τῆς Ῥώμης θρόνος πρὸς βοήθειαν αὐτοὺς προσκαλοῖτο κατὰ τοῦ Ἐνερίχου ῥηγός, προθυμότατα πρὸς αὐτὸν ἀφικέσθαι καὶ τὴν

Codd. 13 γεωργὸν V : νέον F || 17 ἀνασκήτως V : -σκέπτως F || 20 Ἱδροῦντα FV sic ubique || 25 ὅτι Schop : ὅτε FV || 26-27 Λοριτύλαν τὸν ἀδελφιδοῦν Ducangius.

Epit. 10-11 τὰ τῆς συμμαχίας ὀνόματα· ἡ μὲν || 18 καθ' ἑκάστην ἡμέραν.

4 Quant à Bohémond, le plus jeune de ses fils [1], qui ressemblait tout à fait à son père par l'audace, la force, le courage, le tempérament indomptable (sous tous égards, en effet, il était la réplique de son père et l'image vivante de sa personne), il l'envoya avec une très puissante armée sur notre territoire pour envahir les environs d'Avlona. Dès son arrivée, menaçant et avec un élan irrésistible, Bohémond tomba comme la foudre sur Canina, Hiéricho et Avlona dont il s'empara successivement et, toujours en combattant, il se mit à ravager la contrée voisine qu'il dévasta par le feu. Et vraiment, telle une fumée âcre qui précède le feu, c'était le prélude de l'assaut avant le grand assaut. On aurait pu comparer le père et le fils aux chenilles et aux sauterelles ; ce qui échappait à Robert en effet, son fils Bohémond se jetait dessus et le dévorait. Mais ne faisons pas encore passer le premier à Avlona, et examinons d'abord ce qu'il fit sur le continent opposé.

XV Ayant donc quitté [Salerne], Robert se rendit à Otrante [2] où il séjourna ensuite quelques jours en attendant sa femme Gaïta [3] (car elle aussi faisait campagne avec son mari, et c'était une chose épouvantable que cette femme revêtue d'une armure). Après l'avoir embrassée à son arrivée, il quitta la ville et gagna avec toutes ses troupes Brindisi, qui est le port le meilleur de toute la Iapygie *. Arrivé là, il attendait avec impatience que toute son armée s'y trouvât rassemblée, ainsi que l'ensemble de sa flotte, composée de transports, de longs bâtiments et de navires de guerre ; c'est de cet endroit en effet qu'il voulait faire voile vers notre pays. 2 Du reste pendant qu'il était à Salerne, il avait envoyé un ambassadeur, nommé Raoul **, choisi parmi les

1. Bohémond était le fils unique d'Albérade, la première épouse de Robert (Malaterra I 30). Cf. Chalandon, *Histoire de la Domination normande,* I, p. 120 et 154. Donc Anne Comnène fait erreur ; Bohémond est l'aîné.

2. A 72 kilomètres d'Avlona (Reclus, *Géographie universelle,* t. I, 181).

3. Sichelgaïta.

δυνατὴν εἰσενεγκεῖν συμμαχίαν. 4 Τὸν μέντοι Βαϊμοῦντον, τὸν νεώτερον τῶν υἱέων αὐτοῦ καὶ κατὰ πάντα παρεμφερῆ τῷ πατρὶ καὶ τόλμαν καὶ ῥώμην καὶ γενναιότητα καὶ θυμὸν ἀκατάσχετον (ὅλως γὰρ οὗτος τοῦ πατρὸς ἀποσφράγισμα ἦν καὶ τῆς ἐκείνου φύσεως ἔμψυχον ἐκμαγεῖον) μετὰ βαρυτάτου στρατεύματος ἐν τοῖς καθ' ἡμᾶς ἀποστέλλει χωρίοις τοῖς ἀμφὶ τὸν Αὐλῶνα τόποις ἐπιπηδήσοντα. Ὁ δὲ αὐτίκα ξὺν ἀπειλῇ καὶ ἀκατασχέτῳ ῥύμῃ καθάπερ τις ἐπιρρυεὶς κεραυνὸς τῶν τε Κανίνων καὶ Ἱεριχὼ καὶ τοῦ Αὐλῶνος παντὸς ἐπελάβετο καὶ ἀεί τι τὰ ξυμπαρακείμενα ᾕρει καὶ ἐπυρπόλει μαχόμενος. Καὶ ἦν ὡς ἀληθῶς πρὸ τοῦ πυρὸς καπνὸς δριμύτατος καὶ πρὸ τῆς μεγάλης πολιορκίας πολιορκίας προοίμιον. Βρούχους καὶ ἀκρίδας εἶπεν ἄν τις αὐτούς, τὸν πατέρα καὶ τὸν υἱόν· τὰ γὰρ κατάλοιπα Ῥομπέρτου ὁ τούτου υἱὸς Βαϊμοῦντος προσεπενείματο καὶ κατέφαγεν. Ἀλλὰ μήπω γε τοῦτον εἰς τὸν Αὐλῶνα διαπεράσωμεν· προσεξεταζέσθω δὲ τὰ κατὰ τὴν ἀντιπέραν ἤπειρον αὐτῷ πεπραγμένα.

XV Ἀπάρας γὰρ ἐκεῖθεν γίνεται κατὰ τὸν Ὑδροῦντα, εἶτ' ἐκεῖθι διακαρτερήσας ὀλίγας ἡμέρας καὶ τὴν γυναῖκα Γαΐταν ἀπεκδεχόμενος (καὶ γὰρ καὶ αὐτὴ ξυνεστράτευε τῷ ἀνδρὶ καὶ χρῆμα ἦν ἡ γυνὴ φοβερόν, ἐπειδὰν ἐξοπλίσαιτο) ὡς ἐνηγκαλίσατο ταύτην ἐπελθοῦσαν, ἄρας ἐκεῖθεν πάλιν ὅλῳ στρατεύματι τὸ Βρεντήσιον καταλαμβάνει· ἔστι δὲ τοῦτο ἐπίνειον τῆς ὅλης Ἰαπυγίας εὐλιμενώτατον. Ἐνταῦθα δὲ καταπτὰς ἐκαραδόκει τε τὸ στράτευμα πᾶν ἐνταῦθα συναθροισθῆναι καὶ τὰς νῆας ἁπάσας, ὅσαι τε φορτίδες ἦσαν καὶ ὅσαι μακραὶ καὶ πολεμιστήριοι· ἐκεῖθεν γὰρ ἐπὶ τάδε τὸν ἀπόπλουν ἐδόκει ποιεῖν. 2 Καὶ ἅμα ὁπόταν κατὰ τὴν Σάλερνον ἦν, πρέσβυν ἐξαποστέλλει τινὰ τῶν

Epit. 9 Καννίνων ‖ 13 πολιορκίας semel. ‖ βρούχους ἄντικρυς 15 τοῦ Ῥομπέρτου.

grands de sa suite, au basileus Botaniatès qui déjà s'était emparé du pouvoir après l'autocrator Doukas. Il attendait anxieusement sa réponse, car il lui avait fait savoir certains des griefs et des motifs, apparemment plausibles, qu'il avait d'entreprendre cette guerre : savoir, que sa fille, fiancée au basileus Constantin, comme ce récit l'a déjà dit, il l'avait séparée de son futur mari ; que ce dernier, il l'avait dépouillé de l'empire ; voilà pourquoi lui, Robert, se préparait à tirer vengeance de l'injustice commise. A celui qui était alors grand domestique et exarque des armées d'Occident (c'était mon père Alexis), il avait envoyé des présents et des lettres pour lui promettre son amitié. Dans l'attente impatiente du résultat de ces négociations, il restait à Brindisi. 3 Toutes les troupes n'étaient pas encore concentrées et la plus grande partie des navires n'était pas encore mise à flots, quand Raoul arriva de Byzance. Comme celui-ci ne rapportait aucune réponse aux griefs de Robert, il attisa davantage la colère du barbare, et cela d'autant plus qu'il se mit à toucher devant lui une série d'arguments propres à le détourner de la guerre contre les Romains : d'abord le moine qui le suit n'est qu'un comédien, un imposteur, qui joue à l'autocrator Michel et dont l'histoire n'est que mensonge. « Quant à [Michel], ajoute-t-il, je l'ai vu dans la ville impériale, depuis qu'il a été détrôné, revêtu d'un misérable vêtement brun et vivant dans un monastère, car j'ai tenu à contempler de mes propres yeux le basileus déposé. » Ensuite Raoul complète [ces renseignements] par les nouvelles des événements appris sur le chemin du retour. Mon père en effet, après s'être emparé du pouvoir comme je le raconterai plus loin, a chassé Botaniatès du palais impérial et, appelant le fils de Doukas, Constantin, le [prince] le plus illustre qui vécut jamais sous le soleil, il lui fait partager de nouveau le pouvoir [1]. 4 Comme c'était en route que Raoul avait appris ces renseignements, il ajoutait, dans l'espoir de persuader Robert d'abandonner les préparatifs de guerre : « Quels justes

1. Guillaume de Pouille ajoute qu'Alexis traitait Hélène avec honneur (IV 155).

ἀμφ' αὐτὸν μεγιστάνων Ῥαοὺλ ἐπονομαζόμενον πρὸς τὸν βασιλέα Βοτανειάτην ἤδη μετὰ τὸν αὐτοκράτορα Δούκαν τῶν σκήπτρων ἐπειλημμένον. Ἐκαραδόκει καὶ τούτου τὰς ἀποκρίσεις· αὐτῷ τε γὰρ ἐπεπόμφει μέμψεις τινὰς καὶ προφάσεις δῆθεν εὐλόγους τοῦ προκειμένου πολέμου, ὅτι τὴν θυγατέρα μνηστευθεῖσαν τῷ βασιλεῖ Κωνσταντίνῳ, ὡς ὁ λόγος φθάσας ἐδήλωσε, τὴν μὲν ἀπέζευξε τοῦ νυμφίου, τοῦ δὲ τὴν βασιλείαν παρείλετο, καὶ ὡς ἠδικηκότος πρὸς ἄμυναν αὐτὸς εὐτρεπίζοιτο. Τῷ δὲ τηνικαῦτα μεγάλῳ δομεστίκῳ καὶ ἐξάρχῳ τῶν δυτικῶν στρατευμάτων (οὗτος δ' ἦν ὁ ἐμὸς πατὴρ Ἀλέξιος) δῶρά τέ τινα ἐπεπόμφει καὶ γράμματα φιλίαν ἐπαγγελλόμενα. Ταῦτα καραδοκῶν ἠτρέμει τῷ Βρεντησίῳ. 3 Ἐπεὶ δὲ μήπω τῶν στρατευμάτων συλλεγέντων ἁπάντων καὶ τῶν νηῶν ἀπωσθεισῶν τῶν πλειόνων εἰς θάλασσαν ἧκε Βυζαντόθεν καὶ ὁ Ῥαούλ. Μηδεμίαν ἀπόκρισιν πρὸς τὰ μεμηνυμένα ἐπενεγκὼν εἰς θυμὸν ἀνερρίπισε πλέω τὸν βάρβαρον καὶ μᾶλλον ὅτι καὶ δικαιολογίας ἥπτετο πρὸς τοῦτον τοιαύτης τῶν πρὸς τοὺς Ῥωμαίους πολέμων ἀπαγούσης, πρῶτα μὲν ὅτι ὁ ἐφεπόμενος αὐτῷ μοναχὸς ὑποκριτής ἐστι καὶ γόης ἀνὴρ καὶ ὑποδύεται τὸν αὐτοκράτορα Μιχαὴλ καὶ ὅλως πλάσμα ἐστὶ τὸ κατ' αὐτόν. Ἐκεῖνον γὰρ ἰδεῖν φησι μετὰ τὴν ἀπὸ θρόνου καθαίρεσιν ἐν τῇ βασιλίδι πόλει φαιὸν ἐνδεδυμένον τριβώνιον καὶ ἐν μοναστηρίῳ διάγοντα ἐπιμελὲς ποιησάμενος τὸ αὐταῖς ὄψεσι τὸν καταβεβλημένον βασιλέα θεάσασθαι. Ἔπειτα προσετίθει καὶ τοῦτο, ὃ καὶ κατὰ τὴν ὑποστροφὴν συμπεπτωκὸς ἠκηκόει. Ὁ γὰρ ἐμὸς πατὴρ τῆς βασιλείας ἐπιδραξάμενος, ὡς ὕστερον διηγήσομαι, τὸν Βοτανειάτην τῶν βασιλείων ἐξήλασε καὶ τὸν τοῦ Δούκα υἱὸν τὸν περιφανέστατον Κωνσταντῖνον ἐκεῖνον ἐν τοῖς ὑφ' ἥλιον προσηκάμενος μετεδίδου αὖθις τῆς βασιλείας. 4 Τοῦτο κατὰ τὴν ὁδὸν ἀκηκοὼς ὁ Ῥαοὺλ εἰς πειθὼ καὶ ταῦτα προσῆγε παραλύειν πειρώμενος τὴν τοῦ πολέμου σκευήν. « Τίνι γὰρ δικαίῳ λόγῳ πρὸς Ἀλέξιόν »

motifs avons-nous en effet de combattre contre Alexis, dit-il, puisque c'est Botaniatès qui a été l'auteur de l'injustice et qui a privé ta fille Hélène de l'empire romain ? Car les torts des autres envers nous ne pourraient nullement justifier une guerre contre ceux qui ne nous ont pas offensés. Donc puisque la guerre n'a pas une cause juste, tout est sans raison : navires, armes, soldats, préparatifs militaires de toute espèce. » 5 Ces paroles exaspérèrent davantage Robert ; devenu comme un fou furieux, il était sur le point de frapper de ses mains son ambassadeur. Par ailleurs le faux Doukas et prétendu basileus Michel, que nous avons appelé Rector, s'indignait lui aussi, s'irritait, et ne savait comment contenir sa colère, maintenant qu'il était clairement convaincu de ne pas être le basileus Doukas, mais un pseudo-basileus. Le tyran avait d'ailleurs une autre cause d'irritation contre Raoul, car son frère Roger avait déserté chez les Romains et leur avait fait connaître en détail tous les préparatifs de guerre ; aussi voulut-il infliger un châtiment à Raoul et menaça-t-il de le mettre à mort sur le champ. Mais l'autre n'attendit pas un instant pour prendre la fuite, et il se réfugia auprès de Bohémond[1], car c'était l'asile le plus proche qu'il eût trouvé. 6 Rector, de son côté, proférait d'une façon tragique les menaces les plus violentes contre le frère de Raoul qui avait déserté chez les Romains, vociférant, frappant sa cuisse de la main, et conjurant Robert : « Je ne demande qu'une chose, et elle seule, disait-il, c'est que, si je recouvre le pouvoir et si je suis rétabli sur le trône, on me livre ce Roger, et si je ne le livre pas sur le champ à une mort épouvantable, en le crucifiant au milieu de la ville, je suis prêt à souffrir de Dieu n'importe quel sort ». Vraiment en traçant ce récit, je ne puis m'empêcher de rire de la folie comme de la légèreté de ces hommes, et plus encore de leurs mutuelles hâbleries. Car pour Robert, cet imposteur n'était qu'un prétexte, un appât, et en quelque sorte un simulacre de beau-père et de basileus ; il le

1. Déjà en Illyrie.

φησι « πολεμήσομεν, τοῦ Βοτανειάτου τὰς ἀρχὰς δεδωκότος τῆς ἀδικίας καὶ τὴν θυγατέρα τὴν σὴν Ἑλένην τῶν Ῥωμαϊκῶν σκήπτρων ἀποστερήσαντος ; Τὰ γὰρ παρ' ἄλλων εἰς ἡμᾶς γινόμενα οὐκ ἂν ἑτέροις τοῖς μὴ προσκεκρουκόσι κατὰ δίκην ἐνέγκοι πόλεμον. Μὴ ἔχοντος δὲ τοῦ πολέμου δικαίαν πρόφασιν τὰ ξύμπαντα φροῦδα, καὶ νῆες καὶ ὅπλα καὶ ἄνδρες καὶ παρασκευὴ πᾶσα πολεμιστήριος ».

5 Ταῦτα ῥηθέντα ἐξώργισεν ἐπὶ πλέον Ῥομπέρτον· ἐμεμήνει γὰρ καὶ ἔμελλε τὼ χεῖρε τούτῳ ἐπιβαλεῖν. Ἐκ θατέρου δὲ καὶ ὁ πεπλασμένος ἐκεῖνος Δούκας καὶ ψευδοβασιλεὺς Μιχαήλ, ὃν καὶ Ραίκτωρα ὠνομάκαμεν, ἐσχετλίαζέ τε καὶ ἐδυσφόρει καὶ οὐκ εἶχεν, ὅπως κατάσχοι τὴν ὀργήν, οὕτω σαφῶς ἐξελεγχόμενος, ὡς οὐκ εἴη βασιλεὺς ἐκεῖνος ὁ Δούκας, ἀλλὰ ψευδεπίπλαστος βασιλεύς. Ὢν δὲ καὶ ἄλλως ἐξωργισμένος ὁ τύραννος κατὰ τοῦ Ῥαοὺλ, τοῦ ἀδελφοῦ Ῥογέρη πρὸς Ῥωμαίους αὐτομολήσαντος καὶ διαμεμηνυκότος ἅπαντα τὰ κατὰ τὸν παρασκευαζόμενον πόλεμον, ἠβουλήθη κακόν τι δρᾶσαι τῷ Ῥαοὺλ τὸν παραυτίκα θάνατον ἀπειλήσας. Ὁ δὲ μηδ' ὅλως πρὸς τὴν φυγὴν ἐρρᾳθυμηκὼς πρὸς τὸν Βαϊμοῦντον ἐδραπέτευσεν ὥσπερ τι κρησφύγετον ἐκ τοῦ σχεδὸν αὐτὸν ἐφευράμενος.

6 Ἐτραγῴδει δὲ καὶ ὁ Ῥαίκτωρ τὰς παλαμναιοτάτας ἀπειλὰς τἀδελφῷ τοῦ Ῥαοὺλ τῷ πρὸς Ῥωμαίους αὐτομολήσαντι μεγάλα τε κεκραγὼς καὶ τὸν μηρὸν τῇ δεξιᾷ πλήττων καὶ ἐξαιτούμενος τὸν Ῥομπέρτον καὶ λέγων « ἓν τοῦτο καὶ μόνον αἰτῶ, ὡς εἰ τῆς βασιλείας ἐπιδραξοίμην καὶ ἀποκατασταίην τοῖς θρόνοις, παραδοῦναί μοι τὸν Ῥογέρην, καὶ εἰ μὴ τοῦτον οἰκτίστῳ θανάτῳ παραδοίην αὐτίκα ἐν μέσῃ τῇ πόλει ἀνασταυρώσας, τάδε καὶ τάδε πείσομαι ἐκ Θεοῦ ». Ἀλλὰ μεταξὺ τῶν διηγήσεων τούτων γελᾶν ἔπεισί μοι τοὺς ἄνδρας τούτους καὶ τῆς ἀπονοίας καὶ τῆς κουφότητος, μᾶλλον δὲ τῆς κατ' ἀλλήλων ἀλαζονείας. Ὁ μὲν γάρ τοι Ῥομπέρτος πρόφασιν εἶχε τὸν ἀπατεῶνα τοῦτον καὶ δέλεαρ καὶ οἷόν τι πρόσχημα τοῦ

montrait dans les villes, excitait à la révolte ceux chez qui il se trouvait et qu'il pouvait convaincre, bien résolu, quand la guerre et la fortune auraient concouru à son propre succès, de le frapper à la nuque et de le renvoyer en se moquant de lui : après la chasse en effet on se moque de l'appât. Rector de son côté se nourrissait de l'espoir chimérique de parvenir un jour à saisir le pouvoir, ainsi qu'il arrive souvent d'une manière inopinée. Il comptait bien alors tenir définitivement l'empire, dans l'idée que le peuple romain et l'armée n'appelleraient jamais au trône le barbare Robert ; en attendant, il se servait de ce dernier comme d'un instrument pour faire aboutir toute la trame de ses intrigues. Quand je pense à cela, je m'amuse vraiment et le rire court sur mes lèvres, en même temps que je guide ma plume à la lumière d'une lampe.

XVI Cependant Robert avait réuni toutes ses forces à Brindisi, vaisseaux et soldats. (Les vaisseaux étaient au nombre d'environ cent cinquante, et l'ensemble des soldats faisait dans les trente mille [1] ; chaque navire pouvait recevoir deux cents guerriers avec armes et chevaux.) Les hommes étaient ainsi équipés, parce que les ennemis qu'ils rencontreraient en abordant seraient probablement des cavaliers armés de la même manière ; [Robert] voulait débarquer à Epidamne, ville que nous appelons Dyrrachium selon l'habitude qui a prévalu maintenant. Car il avait pensé traverser d'Otrante à Nicopolis [2], et occuper Naupacte [3] ainsi que la région avoisinante avec toutes les places fortes des environs. Mais comme le voyage par mer était beaucoup plus long de l'une à l'autre de ces villes que de Brindisi à Dyrrachium, il donna la préférence à ce dernier parcours, et parce qu'il

1. Ordéric Vital (VII, t. III, p. 170) parle de 10 000 hommes ; Pierre Diacre de 15 000 (III 49, p. 738) ; Malaterra de 1 300 Normands seulement (III 24). Il est donc difficile de donner une évaluation exacte. Malaterra (*loc. cit.*) et Guillaume de Pouille (IV, p. 282) ne mentionnent que 15 navires. Les Ragusains, gagnés par Robert, lui avaient envoyé des vaisseaux (Guil. Ap. IV 134).

2. Au Sud de Corfou. — 3. Lépante, à l'entrée du golfe de Corinthe.

συμπενθέρου καὶ βασιλέως καὶ διεδείκνυ τοῦτον ταῖς πόλεσι καὶ πρὸς ἀποστασίαν ἐπῆρεν, ἐφ᾽ οὓς ἂν παραγένοιτο καὶ συμπείθειν ἠδύνατο, ἐν νῷ ἔχων, ἐπειδὰν κατὰ ῥοῦν αὐτῷ τὰ τοῦ πολέμου καὶ τῆς τύχης ἐπέλθοι, ἐπὶ τοῦ τραχήλου ῥαπίσας ἀποπέμψαι σὺν γέλωτι· μετὰ γὰρ τὴν θήραν καταγελᾶται τὸ δέλεαρ. Ὁ δὲ καὶ αὐτὸς ἐλπίσιν ἠπατημέναις ἐτρέφετο, εἴ που συμβαίη καὶ μετάσχοι κράτους τινός, οἷα φιλεῖ πολλάκις γίνεσθαι παραλόγως. Ἀλλ᾽ ἐκεῖνος μὲν τῆς βασιλείας ἀπρὶξ ἐπιδράξοιτο, ὡς οὐκ ἂν τὸν βάρβαρον Ῥομπέρτον προσηκαμένου εἰς βασιλείαν τοῦ Ῥωμαϊκοῦ δήμου καὶ τοῦ στρατεύματος, αὐτῷ δὲ τῷ τέως ἀποχρῷτο καθάπερ ὀργάνῳ εἰς τὴν ὅλην τῆς σκευωρίας οἰκονομίαν. Ταῦτα ἐνθυμουμένῃ μοι μειδιᾶν ἐπέρχεται καὶ γέλως ἐπιτρέχει τοῖς χείλεσι πρὸς λύχνον ἐπισυρούσῃ τὸν κάλαμον.

XVI Ὁ μέντοι Ῥομπέρτος πᾶσαν δύναμιν συναγηοχὼς κατὰ τὸ Βρεντήσιον τάς τε ναῦς αὐτῷ καὶ τοὺς στρατιώτας (αἱ μὲν γὰρ νῆες εἰς ἑκατὸν καὶ πεντήκοντα συνηρίθμηντο, οἱ δὲ στρατιῶται εἰς τριάκοντα χιλιάδας ξύμπαντες ἐτύγχανον συμποσούμενοι, ἑκάστης νηὸς ἄνδρας ἀπολαμβανούσης διακοσίους μεθ᾽ ὅπλων καὶ ἵππων) καὶ οὕτως ἐχόντων παρασκευῆς, ἐπειδὰν οἷς προσοκείλειαν, ὡπλισμένοις τούτοις καὶ ἱππόταις περιτύχοιεν, ἔμελλε διαφεῖναι πρὸς τὴν Ἐπίδαμνον πόλιν, ἣν Δυρράχιον κατὰ τὸ νῦν ἐπικρατῆσαν ἔθος προσονομάζομεν. Ἐδόκει μὲν γὰρ ἐξ Ὑδροῦντος πρὸς τὰς Νικοπόλεις διαπερᾶν καὶ τήν τε Ναύπακτον καὶ τὰ ξυμπαρακείμενα χωρία καὶ φρούρια πάντα κύκλῳ περιλαβεῖν. Ἀλλ᾽ ἐπειδήπερ εἰς πολὺ πλάτος ἠνέῳκτο τὸ ἐκεῖθεν ἐνθάδε πέλαγος ἢ τὸ ἀπὸ Βρεντησίου πρὸς τὸ Δυρράχιον, προείλετο μᾶλλον τοῦτον τὸν κατάπλουν ἐκείνου ἅμα μὲν καὶ

Codd. 23-24 περιτύχοιεν Reif : -χεῖν F || 31 μᾶλλον] ab hoc verbo incipit C || τὸν om. C κατάπλουν superponitur in C.

aimait mieux le trajet le plus rapide, et parce qu'il l'estimait une voie sûre pour la flotte. On était en effet en hiver et, comme le soleil s'en allait vers les cercles du sud et s'approchait du Capricorne, la durée des jours diminuait. Aussi pour ne pas quitter Otrante dès l'aube et naviguer la nuit avec le risque d'essuyer une tempête, il résolut de partir de Brindisi pour Dyrrachium, toutes voiles dehors. La distance à parcourir en effet était moindre par là, du fait que la mer Adriatique se rétrécit à cet endroit. Il ne laissa pourtant pas en arrière son fils Roger, comme il l'avait décidé d'abord, en l'ayant nommé seigneur de l'Apulie ; je ne sais pourquoi il changea d'avis et se l'adjoignit de nouveau comme compagnon. 2 Pendant qu'il effectuait la traversée de Dyrrachium [1], un coup de main le rendit maître de Corfou [2], ville très bien fortifiée, et de quelques autres de nos places. Après avoir reçu des otages de Longobardie et d'Apulie, après avoir imposé et perçu un tribut dans tout le pays, il ne pensait plus maintenant qu'à toucher Dyrrachium. Le duc de tout l'Illyricum était alors Georges Monomachatos [3] que l'autocrator Botaniatès y avait envoyé. Il avait cependant refusé cette mission une première fois, et il n'y avait pas eu moyen de lui persuader d'accepter ce poste ; mais les esclaves barbares de l'autocrator (c'étaient en effet des Scythes que Borile et Germain), en voulaient à Monomachatos et, inventant toujours quelque nouvelle charge contre lui, ils le décrièrent devant l'autocrator. En combinant une intrigue avec tout ce qu'ils avaient imaginé, ils enflammèrent tellement contre lui la colère du basileus que celui-ci un beau jour, se retournant vers la basilissa Marie, lui dit : « Je soupçonne ce Monomachatos d'être un ennemi de l'empire des Romains ». 3 Jean d'Alanie l'entendit : c'était un ami

1. Dans la 2de quinzaine de mai 1081 (Chalandon, *Alexis I*, p. 73, n. 1).

2. Malaterra (III 24) dit que Robert alla lui-même dans l'île; Guil. de Pouille (IV 136) s'exprime comme Anne. Cette conquête rapide de l'île ne s'explique guère sans que le Normand se soit ménagé des intelligences dans la place.

3. Successeur de Basilakios, qui s'était révolté.

τὴν ταχίστην κέλευθον προαιρούμενος, ἅμα δὲ καὶ τὴν ῥᾳστώνην τῷ στόλῳ περιποιούμενος. Καὶ γὰρ χειμέριος ἦν ἡ ὥρα καὶ ὁ ἥλιος πρὸς τοὺς νοτίους κύκλους ἀπελαυνόμενος καὶ τῷ αἰγοκέρωτι πλησιάζων ὑπετέμνετο τὰ ἡμερήσια διαστήματα. Ἵν' οὖν μὴ ἐξ Ὑδροῦντος ἀφεὶς ἀρχομένης ἡμέρας νυκτοπλοήσειε καὶ κλύδωσί τισι προσπελάσειεν, ἐπὶ τὸ Δυρράχιον ἐκ Βρεντησίου ὅλοις ἱστίοις ἀπενεχθῆναι ἐβουλεύσατο. Τὰ μήκη γὰρ τοῦ διαστήματος τῆς ὁδοῦ συνετέμνετο ἐπιστενουμένου τοῦ Ἀδριαντικοῦ πελάγους ἐκεῖθι. Οὐ μέντοι οὐδὲ τὸν υἱὸν Ῥογέρην κατόπιν ἀπέλιπε, καθάπερ βεβούλητο πρότερον, Ἀπουληίας αὐτὸν κεχειροτονηκὼς κύριον, ἀλλ' οὐκ οἶδ' ὅπως μεταδόξαν αὐτὸν πάλιν συνεφεπόμενον εἶχε. 2 Μεταξὺ δὲ τοῦ πρὸς τὸ Δυρράχιον κατάπλου τήν τε Κορυφὼ πόλιν ὀχυρωτάτην καὶ ἄλλα τα ἡμέτερα φρούρια ἐξ ἀποστολῆς κατέσχε. Καὶ ὁμήρους ἔκ τε Λογγιβαρδίας καὶ Ἀπουληίας ἀναλαβόμενος καὶ τὴν χώραν ἀργυρολογήσας ἅπασαν καὶ φορολογήσας προσδοκήσιμος ἦν τῷ Δυρραχίῳ προσεσχηκέναι. Δοὺξ δὲ τηνικαῦτα ἐτύγχανε παντὸς τοῦ Ἰλλυρικοῦ Γεώργιος ὁ Μονομαχάτος παρὰ τοῦ αὐτοκράτορος Βοτανειάτου ἀποσταλείς. Καίτοι γε πρότερον τὴν ἀποστολὴν ἀπεπέμπετο καὶ οὐδ' ὅλως ἦν εὐπειθὴς πρὸς τὴν λειτουργίαν ταύτην, ἀλλ' οἵ γε βάρβαροι δοῦλοι τοῦ αὐτοκράτορος (Σκύθαι γὰρ ἦσαν Βορῖλός τε καὶ Γερμανός) ἐνεκότουν τε τῷ Μονομαχάτῳ καὶ ἀεί τι δεινότερον κατ' αὐτοῦ ἐννοοῦντες κατεῖπον αὐτοῦ πρὸς τὸν αὐτοκράτορα. Συρράψαντες ὁπόσα γε καὶ βεβούλοιντο, καὶ τοσοῦτον ἀνέφλεξαν τὸν τοῦ βασιλέως κατ' αὐτοῦ θυμόν, ὡς ἐπιστραφέντα ποτὲ πρὸς τὴν βασιλίδα Μαρίαν ἐρεῖν « ἐχθρὸν τῆς τῶν Ῥωμαίων ἡγεμονίας τὸν Μονομαχάτον τοῦτον ὑπώπτευκα ». 3 Τοῦτο ἀκροασάμενος Ἰωάννης ὁ Ἀλα-

Codd. 5 ἀφ' ἧς C || 9 τῆς ὁδοῦ om. C ἐνταῦθα συνετέμνετο C || 10 οὐδὲ C : γε F || 21 γε om. F.

intime de Monomachatos ; comme il était au courant de la haine que les Scythes avaient contre ce dernier, et de leurs continuelles accusations contre lui, il part chez Monomachatos, lui rapporte en détail tous les propos du basileus et des Scythes, et lui conseille de pourvoir à son salut. Là-dessus l'autre, qui était un homme prudent, va trouver le basileus, le gagne par des paroles flatteuses et emporte le poste de Dyrrachium. Après avoir pris congé de l'empereur avant de partir pour Epidamne[1] et reçu par écrit les instructions relatives à son duché, comme ces Scythes Germain et Borile faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour hâter son départ, le lendemain même il quitte la ville impériale pour rejoindre Epidamne et l'Illyricum. 4 Mais dans les environs de « Pighi », là où a été construit en l'honneur de ma Souveraine, Vierge et Mère de Dieu, un sanctuaire célèbre entre tous les sanctuaires de Byzance[2], il rencontre mon père Alexis. Dès qu'ils se sont aperçus, Monomachatos commence à parler avec passion devant le grand domestique : s'il est exilé, c'est à cause de lui et de son amitié pour lui ; les Scythes Borile et Germain, qui jalousent tout le monde, ont fait rouler sur lui la roue entière de leur envie, et maintenant, ils le bannissent d'une manière spécieuse, loin des siens et de cette chère cité. Après avoir représenté en détail et avec animation combien il avait été calomnié auprès du basileus, et tout ce qu'il avait souffert de la part des esclaves, il trouva le plus grand réconfort auprès du domestique d'Occident qui avait le don de soulager une âme accablée par l'épreuve. Celui-ci finit en ajoutant que Dieu le vengerait sûrement de telles injustices, et il l'assura qu'il se souviendrait toujours de son amitié pour lui ; l'un partit donc pour Dyrrachium, tandis que l'autre se mettait en route pour rentrer dans la ville impériale. 5 Monomachatos était déjà à Dyr-

1. Dyrrachium ou Durazzo.

2. Cf. Ebersolt J., *Sanctuaires de Byzance*, p. 61-66. Lieu de pèlerinage très fréquenté du peuple byzantin et où les empereurs se rendaient processionnellement à l'Ascension. Il y avait un sanctuaire et une source sainte, à environ un stade de la ville, dans un endroit

νός, φίλος ἐς τὰ μάλιστα ὢν τοῦ Μονομαχάτου, γινώσκων δὲ καὶ τὴν τῶν Σκυθῶν πρὸς αὐτὸν μῆνιν καὶ τὰς συχνὰς κατ' αὐτοῦ εἰσηγήσεις ἅπαντα τά τε τοῦ βασιλέως ῥήματα τά τε τῶν Σκυθῶν πρὸς τὸν Μονομαχάτον ἀπελθὼν ἐξηγεῖται καὶ περὶ τοῦ συμφέροντος βουλεύσασθαι ξυμβουλεύει. Ὁ δὲ (νουνεχὴς γὰρ ἦν) καὶ τῷ βασιλεῖ προσελθὼν προαρπάζει τὴν ἐπὶ τὸ Δυρράχιον λειτουργίαν λόγοις κολακευτικοῖς καταθέλξας αὐτόν. Καὶ ὡς πρὸς τὴν Ἐπίδαμνον συνταξάμενος καὶ τὰς ἐπὶ τῇ δουκικῇ ζώνῃ προστάξεις ἐγγράφως ἀνειληφώς, ἐπισπευδόντων εὖ μάλα πρὸς τοῦτο τῶν Σκυθῶν ἐκείνων Γερμανοῦ καὶ Βορίλου, εἰς δευτέραν ἡμέραν τῆς βασιλίδος πόλεως ἔξεισι τὴν Ἐπίδαμνον ἀφορῶν καὶ τὴν Ἰλλυρίδα χώραν. 4 Ἀλλὰ περιτυγχάνει περί που τὴν λεγομένην Πηγήν, ἔνθα καὶ ναὸς ᾠκοδόμηται τῆς ἐμῆς δεσποίνης παρθένου καὶ θεομήτορος ἐν τοῖς ἀνὰ Βυζαντίδα πόλιν ναοῖς περιβόητος, τῷ ἐμῷ πατρὶ Ἀλεξίῳ. Οἱ δὲ εἶδον ἀλλήλους, καὶ ὁ μὲν Μονομαχάτος ἄρχεται λόγων πρὸς τὸν μέγαν δομέστικον περιπαθῶν καὶ ὡς ὑπερόριος γίνεται δι' ἐκεῖνον καὶ τὴν πρὸς τοῦτον φιλίαν, καὶ ὅτι οἱ Σκύθαι οἱ πᾶσιν ἐποφθαλμιῶντες Βορῖλος καὶ Γερμανὸς ὅλον τοῦ φθόνου τὸν τροχὸν κατ' αὐτοῦ ἐξεκύλισαν καὶ δὴ τῶν οἰκείων καὶ τῆς φίλης ταύτης πόλεως εὐπροσώπως ἐξορίζουσι. Καὶ πάντα κατὰ μέρος ἐκτραγῳδήσας, ὅσα τε πρὸς τὸν βασιλέα συκοφαντηθείη καὶ πάθοι παρὰ τῶν δούλων, ἠξιοῦτο παραμυθίας ὅτι πλείστης παρὰ τοῦ δομεστίκου τῆς δύσεως, οἷος ἐκεῖνος ψυχὴν ἐπικουφίσαι βαρυνομένην ταῖς συμφοραῖς. Καὶ τέλος ἐπειπόντος, ὡς ἄρα Θεὸς εἴη τῶν τοιούτων ἐκδικητὴς καὶ ὡς μεμνῆσθαι φιλίας τῆς πρὸς αὐτὸν ὑπομνήσαντος, ὁ μὲν ἐπὶ τὸ Δυρράχιον ὥρμα, τὸν δ' ἀφῆκεν εἰσδῦναι τὴν βασιλεύουσαν πόλιν. 5 Ὁ δὲ

Codd. 5 ἐξηγεῖται C : ἐξορχεῖται F || 11 Βορῖλα C || 15 δεσπότιδος F || 17 εἶδον F : ἤδη C || 18 πρὸς F : περὶ C || 19 γίνοιτο F || 20-21 ἀποφθαλμιῶντες C || 25 πάθει C || παραμυθείας C || 28 ὡς om. C.

rachium quand il apprit à la fois les préparatifs du tyran Robert et la révolte d'Alexis : il pesait et appréciait le parti qu'il devrait prendre. Devant le public il était l'adversaire de l'un et de l'autre ; mais il avait une arrière-pensée sous les dehors d'une opposition manifeste. Car le grand domestique l'avait informé par lettre de ce qui s'était passé : comment, menacé d'être aveuglé, et ainsi vraiment contraint par ces procédés tyranniques, il avait agi à son tour contre les tyrans ; il fallait donc que lui, Monomachatos, se soulevât en faveur de son ami et consentît à lui envoyer de l'argent ramassé de n'importe quelle manière. « Car j'ai besoin d'argent, disait Alexis ; sans cela, impossible de faire face aux nécessités ». 6 L'autre cependant n'envoya pas d'argent ; mais, après avoir accueilli avec bienveillance les messagers, il leur remet une lettre dont la teneur est qu'il reste fidèle jusqu'à présent à l'ancienne amitié et qu'il promet formellement de la garder à l'avenir. Quant au numéraire réclamé, il désire beaucoup lui-même faire parvenir autant d'argent que [son ami en] souhaite. « Mais une question de justice m'a retenu [ajoute-t-il]. Car j'ai été envoyé par le basileus Botaniatès et, après lui avoir prêté serment de fidélité, je ne pourrais plus paraître, même à tes yeux, un sujet loyal et dévoué à ses princes, si j'obéissais d'emblée à tes ordres. Mais si la Providence divine t'accorde l'empire, de même que j'étais auparavant un ami fidèle, je serai dans la suite un très fidèle sujet ». 7 Monomachatos, en s'excusant de la sorte près de mon père, du même coup voulait se concilier et celui-ci, c'est-à-dire mon père, et Botaniatès ; mais comme en outre il négocia plus ouvertement avec le barbare Robert et fit un éclat en se révoltant au grand jour, j'ai bien des raisons de l'accuser. D'ailleurs cette manière

charmant, dit Nicéphore Calliste, planté de platanes et de cyprès et entouré de prairies. La forme générale (de l'église) était celle d'un rectangle encadré de portiques. Au centre, sous une coupole, la source, où l'on descendait par des escaliers latéraux. La coupole était décorée de mosaïques d'or, et les murs de l'église étaient recouverts de marbres brillants. Le sanctuaire, commencé par Léon I, aurait

Μονομαχάτος καταλαβὼν τὸ Δυρράχιον καὶ ἀμφοτέρων τὴν παρασκευὴν ἀκηκοὼς τήν τε τοῦ τυράννου Ῥομπέρτου καὶ τὴν ἐπανάστασιν Ἀλεξίου, ἐν ζυγῷ καὶ σταθμῷ τὰ κατ' αὐτὸν διετίθετο. Καὶ πρὸς μὲν τὸ φανερὸν ἀντίξως εἶχεν [ἐν] ἀμφοτέροις, εἶχε δέ τι τὰ τῆς προδήλου μάχης καὶ τοῦ φαινομένου βαθύτερον. Ὁ μὲν γὰρ μέγας δομέστικος γράμμασιν αὐτῷ μεμηνύκει τὰ συμπεσόντα, ὅτι τε τῶν ὀμμάτων ἀποστέρησις τούτῳ ἠπείλητο καὶ ὡς ἄρα διὰ ταύτην τὴν ἀνάγκην καὶ τὴν μελετωμένην τυραννίδα τοῖς τυραννοῦσιν ἀντεπιτίθεται καὶ χρὴ τοῦτον διαναστῆναι ὑπὲρ τοῦ φίλου καὶ πρὸς αὐτὸν ἐθελῆσαι πέμψαι ὅθεν δήποτε χρῆμα τούτῳ συνειλεγμένον. « Δεῖ δὴ γάρ » φησι « χρημάτων, καὶ ἄνευ τούτων οὐδὲν ἔστι γενέσθαι τῶν δεόντων ». 6 Ὁ δὲ χρήματα μὲν οὐκ ἔπεμψε, φιλοφρονησάμενος δὲ τοὺς πρέσβεις γράμματα τούτοις ἐπιτίθησιν ἀντὶ χρημάτων τοιόνδε νοῦν περιέχοντα, ὡς αὐτὸς μὲν εἰς τὴν τήμερον τὴν ἀρχαίαν φιλίαν διαφυλάττοι καὶ εἰς τὸ ἑξῆς φυλάττειν κατεπαγγέλλοιτο. Περὶ δὲ τοῦ ἐπιτεταγμένου χρυσίου σφόδρα μὲν καὶ αὐτὸν γλίχεσθαι πέμπειν ὁπόσα γε βούλοιτο χρήματα. « Ἀλλὰ γὰρ ἐπέσχε με πρᾶγμα δίκαιον. Καὶ γὰρ πρὸς τοῦ βασιλέως Βοτανειάτου πεμφθεὶς καὶ τὰς πίστεις τῆς δουλείας αὐτῷ δεδωκὼς οὐ καλὸς ἂν οὐδέ σοι δόξω καὶ εὔνους τὰ εἰς βασιλέας ἀνήρ, εἴ γε τοῖς σοῖς ἐπιτάγμασιν ἐκ τοῦ σχεδὸν ὑπείξομαι. Εἰ δὲ τὴν βασιλείαν σοι ἐπιβραβεύσειεν ἡ ἄνωθεν πρόνοια, ὡς πρῶτον φίλος ἐγὼ πιστὸς ἦν, καὶ μετὰ ταῦτα δοῦλος πιστότατος ἔσομαι ». 7 Ταῦτα τοῦ Μονομαχάτου πρὸς τὸν ἐμὸν πατέρα σχεδιάσαντος καὶ ἐν ταὐτῷ αὐτόν τε ἅμα, λέγω δὴ τὸν ἐμὸν πατέρα, καὶ τὸν Βοτανειάτην ὑποποιουμένου, πρὸς δὲ τούτοις πρὸς τὸν βάρβαρον Ῥομπέρτον γυμνοτέρους ποιησαμένου λόγους καὶ

Codd. 3 ἐν om. C || 5 ἐν del. Schop. || 10-11 διαστῆναι C || 12 δὴ om. C || 17 διαφυλάττειν C || καὶ om. C || 21 με om. C || 26 ἦν F : εἴην C || 30 τούτοις om. C || 31 γυμνότερον C.

instable de se comporter est en quelque sorte coutumière aux hommes : ceux-ci changent continuellement de couleur avec les changements de situation ; des gens pareils sont tous nuisibles au bien public, mais ils sont très prudents pour eux-mêmes, parce qu'ils s'occupent exclusivement de leurs seuls intérêts, bien qu'ils manquent leur but la plupart du temps. Voici que mon coursier s'est échappé de la grand-route de mon histoire ; ramenons-le donc à sa première direction, puisqu'il s'est dérobé au frein. **8** Robert donc, qui déjà bien auparavant trépignait de passer sur nos côtes et ne rêvait que Dyrrachium, maintenant certes brûlait d'un désir plus dévorant : il faisait des pieds et des mains pour presser le départ de la flotte, activant les soldats et les excitant par des discours enflammés. Cependant Monomachatos, après avoir pris les mesures dont nous avons parlé, se construisait encore une autre place de refuge. Il se concilia par lettres en effet l'amitié de Bodin et de Michel, exarques de Dalmatie [1], et par des présents s'assura leurs sympathies, s'ouvrant ainsi en sous-main différentes portes de salut. Car s'il ne réussissait pas du côté de Robert et d'Alexis, et se voyait rejeté par tous deux, il s'échapperait aussitôt en Dalmatie où il irait trouver comme transfuge Bodin et Michel. Si donc les premiers se déclaraient ses ennemis, il lui restait encore comme espoir Michel, et d'un autre côté Bodin, chez qui il s'était préparé à fuir le jour où manifestement les troupes de Robert et d'Alexis l'attaqueraient. **9** Mais tenons-nous-en là. Il convient à présent de nous occuper du règne de mon père et de raconter comment, et à la suite de quelles circonstances, il parvint à l'empire. Je n'ai pas eu l'intention en effet de retracer sa vie avant son avènement, mais bien toutes ses belles actions en tant que basileus, comme aussi ses erreurs

été complété par Justinien ; il fut ensuite plusieurs fois restauré.

1. Il s'agit du prince serbe Constantin Bodin, prisonnier des Grecs en 1071 et délivré ensuite par les Vénitiens, qui, revenu dans sa patrie, s'était fait reconnaître comme roi. A l'époque dont il s'agit, il vivait en paix avec l'empire byzantin. Il était le fils ou le petit-fils de Michel, roi de Serbie et Dalmatie, et l'aîné de ses quatre

εἰς λαμπρὰν ἀποστασίαν ἀναρρηγνυμένου, πολλὰ κατηγορεῖν ἔχω. Ἀλλ' ἔοικέ πως τὰ τοιαῦτα ἤθη τῶν ἀνθρώπων παλίμβολα καὶ πολλὰ χρώματα μεταλαμβάνοντα κατὰ τὰς τῶν πραγμάτων μεταβολάς, καὶ τῷ μὲν κοινῷ οἱ τοιοῦτοι πάντες ἀξύμφοροι, ἑαυτοῖς δέ εἰσιν ἀσφαλέστατοι τὰ κατ' αὐτοὺς καὶ μόνους ξυμφέροντα διοικονομούμενοι καὶ ὡς τὰ πολλὰ ἀποτυγχάνοντες. Ταῦτα μὲν οὕτως ὁ τῆς ἱστορίας ἵππος τῆς λεωφόρου ἐξέδραμε· πάλιν δὲ τοῦτον εἰς τοὺς προτέρους δρόμους ἐπαναγάγωμεν καὶ γεγονότα ἐξήνιον. 8 Ὁ γάρ τοι Ῥομπέρτος καὶ πρότερον σφαδάζων πρὸς τὴν καθ' ἡμῶν περαίωσιν καὶ τὸ Δυρράχιον φανταζόμενος, τότε δὴ καὶ μᾶλλον ἐξεφλέγετο καὶ χεῖρας καὶ πόδας ἀκάθεκτος ἦν πρὸς τὴν ναυστολίαν καὶ τοὺς στρατιώτας ἐπέσπευδε καὶ λόγοις παροξυντικοῖς παρεθάρρυνεν. Ὁ δὲ Μονομαχάτος ταῦτα κατασκευάσας καὶ ἄλλην τινὰ τοιαύτην ἀσφάλειαν ἑαυτῷ ἐπῳκοδομεῖτο. Τόν τε γὰρ Βοδῖνον καὶ τὸν Μιχαηλᾶν τοὺς ἐξάρχους τῶν Δαλματῶν διά τινων γραφῶν ἑαυτῷ ὑπεποιήσατο φίλους καὶ δωρεαῖς προκατείληφε τὰς γνώμας αὐτῶν θύρας παντοδαπὰς ἑαυτῷ ὑπανοίγων. Εἰ γὰρ τοῦ τε Ῥομπέρτου καὶ Ἀλεξίου ἀστοχήσειε καὶ ἀμφοτέρων ἀποκριθείη, εὐθὺ Δαλματίας ἐλάσειε πρός τε Βοδῖνον καὶ Μιχαηλᾶν αὐτόμολος γενησόμενος. Ἐχθρῶν γὰρ τούτων ἀναφανέντων λοιπὸς ἄρα ὁ Μιχαηλᾶς κατηλπίζετο τούτῳ καὶ ἑτέρωθεν ὁ Βοδῖνος, πρὸς οὓς καὶ φυγεῖν παρεσκεύαστο, τῶν ἀπὸ τοῦ Ῥομπέρτου δηλονότι καὶ Ἀλεξίου ἀντιπνευσάντων αὐτῷ. 9 Ταῦτα μὲν ἐχέτω ταύτῃ. Καιρὸς δὲ ἤδη τραπέσθαι πρὸς τὴν βασιλείαν τοὐμοῦ πατρὸς καὶ ὅπως καὶ ἐξ οἵων ἀφορμῶν εἰς τὸ βασιλεύειν ἐλήλυθε, διηγήσασθαι. Οὐ γὰρ τὰ πρὸ τῆς βασιλείας αὐτῷ ἐσκεψάμην ἐρεῖν, ἀλλὰ καὶ ὅσα βασιλεύων κατώρθωκεν ἢ ἐξήμαρτεν, εἴ γε τέως σφαλέντα

Codd. 1 ἀπορρηγνυμένου C || 3 χρήματα καταλαμβάνοντα C || 15-16 τοιαύτην om. C || 18 ἐπεποιήσατο C || 21 εὐστοχήσειε C || 27 ταύτῃ Schop : ταῦτα FC || 30 εὑρεῖν C.

dans le cas où nous en trouverions parmi tous les actes que nous allons parcourir de lui. Car ce n'est point parce qu'il est mon père que je l'épargnerai, si je trouve quelque chose qu'il n'a pas bien fait, et ce n'est pas non plus pour écarter le soupçon que celui dont j'écris la vie est mon père, que je passerai sous silence ses belles actions. Dans les deux cas en effet nous manquerions à la vérité. Pour moi, comme je l'ai déjà dit souvent depuis le commencement, c'est mon père, en tant que basileus, qui est le thème de mon ouvrage. Laissons donc Robert là où notre récit l'a conduit, et considérons maintenant l'histoire du basileus ; quant aux guerres et aux combats contre ce Robert, nous les réserverons pour un autre livre.

fils s'appelait également Michel. Certains groupes de Croisés passèrent par ses Etats. Cf. Ducange, *in Alex.*, éd. Bonn., p. 443 ; et Petroff, Constantin Bodin (*Mél. Lamansky,* Saint-Pétersbourg, 1883). Anne lui donne ici le titre d'exarque. Ce titre désignait aussi bien de hauts fonctionnaires, représentants directs de l'autorité du basileus. Cf. Schlumberger, *Sigillographie,* p. 514. A ne pas confondre avec les exarques dans la hiérarchie ecclésiastique.

τοῦτον εὑρήσομεν ἐν ἅπασι δι᾿ ὧν βαδιούμεθα. Οὐ γὰρ ὡς πατρὸς φεισαίμην, εἴ γέ μοι παρασταίη τι τῶν ἐκείνῳ μὴ καλῶς πεπραγμένων, οὐδὲ διὰ τὴν ὑποτρέχουσαν ὑποψίαν, ὅτι πατήρ ἐστι, περὶ οὗ ξυγγράφομεν, τὰ κατορθώματα τούτῳ παραδραμούμεθα. Ἐν ἑκατέροις γὰρ ἀδικήσομεν τὴν ἀλήθειαν. Ἐμοὶ γὰρ τοῦτον ἐχούσῃ σκοπόν, ἄνωθεν καθάπερ πολλάκις εἴρηται, ὑπόθεσις ὁ πατὴρ καὶ βασιλεὺς ὑποβέβληται. Τὸν οὖν Ῥομπέρτον ἐκεῖσε καταλελοιπότες, οὗπερ ὁ λόγος αὐτὸν ἠγάγετο, τὰ κατὰ τὸν βασιλέα σκοπῶμεν ἤδη, τούς τε πολέμους καὶ τὰς μάχας τὰς πρὸς τὸν Ῥομπέρτον ἐν ἑτέρῳ λόγῳ ταμιευσόμεθα.

Codd. 2 περισταίη C || ἐκείνου C || 5 τοῦτο C || 6 ταύτην F.

LIVRE II

LA RÉVOLUTION DES COMNÈNES

La faveur des Comnènes, cause d'envie.

I Dans quel pays et de quelle famille était né l'autocrator Alexis, nous renvoyons le lecteur qui désire l'apprendre à l'ouvrage de mon césar[1] ; là du reste, il trouvera également l'histoire du basileus Nicéphore Botaniatès. Donc Manuel, le frère aîné d'Isaac, d'Alexis et des autres fils de Jean Comnène, mon grand-père paternel, fut stratège autocrator de toute l'Asie sous le précédent basileus, Romain Diogène, qui l'avait nommé à ce poste ; plus tard la principauté d'Antioche échut aussi à Isaac qui en fut le duc[2] : nombreux furent les guerres et les combats dans lesquels tous deux luttèrent, mais nombreux aussi furent les trophées qu'ils dressèrent sur leurs adversaires. Et après eux, mon père Alexis avait été promu stratège autocrator et envoyé contre Oursel par le basileus alors régnant, Michel Doukas. **2** Aussi quand le basileus Nicéphore le vit si expérimenté dans l'art de la guerre et qu'il eut appris comment, faisant campagne en Orient avec son frère Isaac, il avait participé à plusieurs engagements en se signalant par une vaillance au-dessus de son âge, puis comment il réduisit Oursel, il se mit à le chérir non moins qu'Isaac d'une affection toute particulière. Il pressait sur son cœur les deux frères en fixant sur eux un regard joyeux ;

1. Nicéphore Bryenne I, 1 : fournit peu de détails.

2. De 1074 à 1078. Le parti impérial et le parti de Philarète, favorisé par le patriarche (Nic. Bryen. II 28), divisaient la ville. Après le départ d'Isaac, Philarète devint maître d'Antioche (Al. VI 9, 2).

ΑΛΕΞΙΑΣ Β′

I Ὅθεν μὲν οὖν ὁ αὐτοκράτωρ Ἀλέξιος ὥρμητο καὶ ἐξ οἵου γένους τὸν βουλόμενον εἰδέναι εἰς τὰς τοὐμοῦ Καίσαρος συγγραφὰς παραπέμπομεν· ἀλλὰ δὴ καὶ τὰ περὶ τοῦ βασιλέως Νικηφόρου τοῦ Βοτανειάτου ἐκεῖθεν ἑλκύσεται. Μανουὴλ μὲν οὖν τὸν πρωτότοκον ἀδελφὸν Ἰσαακίου καὶ Ἀλεξίου καὶ τῶν λοιπῶν τῶν ἐξ Ἰωάννου τοῦ Κομνηνοῦ καὶ πρὸς πατρὸς ἐμοῦ πάππου κατηγμένων στρατηγὸν αὐτοκράτορα ἡ Ἀσία πᾶσα εἶχε τοῦ προβεβασιλευκότος Ῥωμανοῦ τοῦ Διογένους τοῦτον προχειρισαμένου, αὖθις δὲ καὶ τὸν Ἰσαάκιον δοῦκα ἡ Ἀντιόχου ἐκληρώσατο, πολλοὺς πολέμους καὶ μάχας ἀγωνισαμένους, πολλὰ δὲ καὶ τρόπαια κατὰ τῶν ἀντικειμένων στήσαντας. Καὶ μετ᾽ αὐτοὺς οὑμὸς πατὴρ Ἀλέξιος στρατηγὸς αὐτοκράτωρ προὐβέβλητο κατὰ τοῦ Οὐρσελίου παρὰ τοῦ τότε βασιλεύοντος Μιχαὴλ τοῦ Δούκα ἀποσταλείς. 2 Ὡς δὲ καὶ ὁ βασιλεὺς Νικηφόρος περιδέξιον τοῦτον περὶ τὰ πολεμικὰ ἐθεάσατο, ἀκηκοὼς δὲ καὶ ὅπως περὶ τὴν ἕω συνὼν τἀδελφῷ Ἰσαακίῳ ὑπὲρ τὸν αὐτοῦ χρόνον ἐν διαφόροις ἀγῶσιν ἐμπέπτωκεν ἀριστεὺς ἀναφανεὶς καὶ ὅπως τὸν Οὐρσέλιον κατετροπώσατο, διαφερόντως ἠγάπα καὶ τοῦ Ἰσαακίου οὐκ ἔλαττον. Καὶ ἐνστερ-

Codd. 4 ἐκεῖθεν F : ἐκείνου C || 5 οὖν om. C || 7 καταγομένων C || 8 εἶχεν ἅπασα F || 11 ἀγωνισάμενον C || 12 στήσαντα C || 15 ὁ Νικηφόρος C.

Epit. 17 ὑπὲρ τοῦ αὐτοῦ χρόνου.

parfois même il leur faisait l'honneur de les inviter à sa propre table. 3 C'était là ce qui allumait contre eux l'envie, surtout celle des deux barbares originaires de Slavonie que j'ai déjà nommés, je veux dire Borile et Germain. Comme ceux-ci en effet voyaient la faveur du basileus à l'égard des Comnènes et constataient que ces derniers restaient invulnérables aux traits que l'envie leur décochait en toute occasion, ils se desséchaient. Car lorsque le basileus vit que cet Alexis, dont cependant la barbe naissante ne fleurissait pas encore, avait une valeur partout reconnue, il le nomma stratège autocrator d'Occident, en l'honorant de la dignité de proèdre [1]. Or combien de trophées celui-ci éleva en Occident, combien de rebelles il réduisit et mena prisonniers au basileus, on l'a déjà suffisamment exposé. Mais cela, loin de plaire aux esclaves, attisait plutôt la flamme de leur envie. Ces derniers se mirent à machiner secrètement et à faire courir mille bruits sur le compte [des Comnènes], en racontant au basileus quantité d'histoires, les unes confidentiellement, les autres en public, d'autres en subornant des tiers ; usant d'artifices, ils avaient comme but de se débarrasser d'eux à tout prix. 4 Aussi bien, dans la détresse où ils se trouvaient, les Comnènes pensèrent-ils qu'il leur fallait gagner le personnel du gynécée, et par là s'insinuer toujours plus dans les bonnes grâces de la basilissa. Ils étaient en effet tous deux des hommes charmants, capables d'amollir un cœur de pierre par toute sorte de procédés. Déjà Isaac y réussissait, puisque l'augusta l'avait choisi précédemment comme mari pour sa propre nièce, car il était parfaitement distingué aussi bien dans son langage que dans ses manières, et il ressemblait autant qu'il est possible à mon père. Mais depuis que ses affaires étaient bien engagées, il se préoccupait beaucoup de son frère et, autant celui-ci l'avait aidé autrefois dans la question de son mariage, autant il s'employait maintenant à ce qu'[Alexis] ne soit pas moins en faveur auprès de

1. L'un des titres les plus élevés de la hiérarchie nobiliaire. Cf. Ch. Diehl, De la signification du titre de « proèdre » à Byzance (*Mél. Schlumberger*, t. I, p. 105-117).

νιζόμενος ἄμφω τἀδελφὼ ἱλαρὸν ἐνητένιζεν, ἔστιν οὗ καὶ τῆς αὐτῆς τραπέζης ἀξιῶν. 3 Ἀνέφλεγε τοῦτο τὸν κατ' αὐτῶν φθόνον καὶ μᾶλλον τῶν εἰρημένων δύο βαρβάρων Σθλαβογενῶν, τοῦ τε Βορίλου φημὶ καὶ τοῦ Γερμανοῦ. Ὁρῶντες γὰρ τὴν τοῦ βασιλέως ἐς αὐτοὺς εὐμένειαν καὶ ὅτι καθ' ὥραν ταῖς τοῦ φθόνου τοξείαις βαλλόμενοι ἄτρωτοι διαμένουσιν, ἐξετήκοντο. Τὸν γὰρ Ἀλέξιον, κἂν οὔπω τὸν ἴουλον ἐπανθοῦντα εἶχεν, ἐν πᾶσιν εὐδοκιμοῦντα ὁρῶν ὁ βασιλεὺς στρατηγὸν αὐτοκράτορα τῆς ἑσπέρας ἀναδείκνυσι τῷ τῶν προέδρων τετιμηκὼς ἀξιώματι. Ὅσα μὲν οὖν καὶ κατὰ τὴν ἑσπέραν οὗτος ἀνέστησε τρόπαια καὶ ὁπόσους ἀποστάτας καταγωνισάμενος ζωγρίας ἦγε τῷ βασιλεῖ, ἀρκούντως προλέλεκται. Ἀλλὰ ταῦτα τοῖς δούλοις οὐκ ἤρεσκεν, ἐξέκαε δὲ μᾶλλον αὐτῶν ἀναφλέγοντα τὸν φθόνον. Οἳ καὶ πολλὰ μὲν ὑπετονθόρυζον βυσσοδομοῦντες κατ' αὐτῶν, πολλὰ δὲ καὶ κρύφια λέγοντες τῷ βασιλεῖ, τινὰ δὲ καὶ εἰς τοὐμφανές, ἄλλα δὲ δι' ἑτέρων, μεθοδείαις τισὶ χρώμενοι ἐκποδὼν τούτους γενέσθαι παντοίως ἐσπούδαζον. 4 Ἀπορίᾳ γοῦν συνεχόμενοι οἱ Κομνηνοὶ δέον ἐλογίσαντο τοὺς περὶ τὴν γυναικωνῖτιν ὑποποιήσασθαι καὶ δι' αὐτῶν τὴν τῆς βασιλίδος ἐπὶ πλέον εὐμένειαν ἐπισπάσασθαι. Ἐπαγωγοὶ γὰρ οἱ ἄνδρες καὶ λιθίνην καταμαλάξαι ψυχὴν δυνάμενοι καὶ παντοίοις ἐπιχειρήμασι. Τοῦτο ἤδη κατώρθου ὁ Ἰσαάκιος πάλαι πρὸς αὐτῆς ἐπὶ τῇ ἰδίᾳ ἐξαδέλφῃ εἰς κῆδος προσληφθείς, ὁ γενναιότατος ὢν ἐν λόγοις καὶ πράξεσι καὶ τὰ πλεῖστα τῷμῷ πατρὶ ἐμφερής. Ἀλλ' ἐπεὶ τὰ περὶ αὐτὸν καλῶς προκεχώρηκε, πολλὰ φροντίζων ἦν περὶ τἀδελφοῦ, καὶ ὅσον ἐκεῖνος τούτῳ εἰς τὴν τοῦ κήδους τότε συνήρετο ὑπόθεσιν, τοσοῦτον οὗτος ἐσπουδάκει μηδ' αὐτὸν τῆς βασιλίδος

Codd. 1-2 καὶ αὐτῆς τῆς C || 4 Βορίλα C || 14 δούλοις FV : φθονοῦσιν C || 16 κατ' αὐτοῦ C || 17 δὲ καὶ δι' C || 26-27 τοὐμῷ codd.

Epit. 12 ζωγρίαν || 15-16 βυσσοδομεύοντες || 27 πρὸς αὐτόν.

l'impératrice. On dit que les deux amis Oreste et Pylade avaient une telle affection l'un pour l'autre que chacun d'eux, au moment du combat, négligeait ses propres adversaires pour repousser ceux qui attaquaient son ami, et l'un offrait sa propre poitrine pour recevoir le premier le choc des traits destinés à l'autre. On pouvait aussi faire la même constatation au sujet des deux frères. C'était en effet à qui des deux écarterait le premier les dangers de l'autre, et les exploits, les honneurs, en un mot la bonne fortune de l'un, l'autre les considérait comme siens, et réciproquement, tellement ils avaient d'affection l'un pour l'autre. **5** Les intérêts d'Isaac avaient donc été ainsi assurés grâce à la divine Providence ; peu de temps après, les officiers du gynécée[1] à l'instigation d'Isaac persuadent à la basilissa d'adopter Alexis. Celle-ci se laisse convaincre et, quand au jour fixé les deux frères sont au palais, la basilissa adopte Alexis selon le cérémonial depuis longtemps en usage en pareil cas[2]. Dorénavant le grand domestique des armées d'Occident fut délivré d'une vive anxiété. Dès lors tous les deux ensemble se rendaient fréquemment au palais ; après s'être acquittés de l'adoration due aux basileis[3] et après s'être arrêtés quelques instants, ils allaient trouver la basilissa, ce qui attisait davantage l'envie contre eux. **6** Souvent mis au fait de cette situation les Comnènes, de peur d'être pris tous deux dans les filets de leurs adversaires et de n'avoir personne pour leur porter secours, cherchaient un moyen de pourvoir à leur sécurité avec l'aide de Dieu. Donc après avoir envisagé beaucoup de projets avec leur mère, après les avoir examinés souvent et avec soin, ils ne trouvèrent humainement parlant qu'un seul espoir de salut ; c'était de se rendre chez la basilissa, lorsqu'ils

1. Femmes, officiers, eunuques au service de l'impératrice.
2. Cf. Ducange, *In Alex.* éd. Bonn, p. 445. L'adoption créait des liens aussi étroits que ceux d'une parenté par le sang ou par l'alliance.
3. Cf. Bréhier et Batiffol, *Les survivances du culte impérial romain*, pp. 56-59. « L'adoration de la personne de l'empereur était en somme restreinte à un petit nombre de privilégiés qui pouvaient seuls approcher de lui. » P. 59. L'adorant baise le pied, la main, la joue de l'empereur.

πορρωτέρω καθεστάναι. Ὀρέστην μὲν οὖν καὶ Πυλάδην φίλους ὄντας τοσοῦτον τὸν πρὸς ἀλλήλους πόθον ἔχειν φασίν, ὡς ἐν καιρῷ μάχης ἀμελεῖν μὲν ἑκάτερον τῶν καθ' ἑαυτοῦ πολεμίων, ἀμύνειν δὲ τοὺς ἐπιφερομένους θατέρῳ καὶ προαρπάζειν ἅτερον τὰς πρὸς θάτερον ἐρχομένας τῶν ὀϊστῶν βολὰς τὰ στέρνα ὑπέχοντα. Τοιοῦτον καὶ ἐπὶ τούτοις ἦν συνορᾶν. Ἄμφω γὰρ τἀδελφὼ καὶ τοὺς κινδύνους προαρπάζειν ἐβούλοντο καὶ τὰς ἀριστείας τε καὶ τιμὰς καὶ ἁπλῶς τἀγαθὸν θατέρου ἴδιον ἅτερος ἐλογίζετο καὶ αὖ τοὐναντίον, τοσοῦτον τὸν πόθον πρὸς ἀλλήλους εἶχον. 5 Τὰ μὲν οὖν κατὰ τὸν Ἰσαάκιον οὕτως ἐκ θείας ᾠκονόμητο προνοίας· οὐ πολὺ τὸ ἐν μέσῳ, καὶ οἱ περὶ τὴν γυναικωνῖτιν ταῖς τοῦ Ἰσαακίου ὑποθημοσύναις παραπείθουσι τὴν βασιλίδα υἱοθετήσασθαι τὸν Ἀλέξιον. Πείθεται τούτοις, κἀπειδὴ περὶ τὰ βασίλεια κατά τινα κυρίαν ἡμέραν καὶ ἄμφω γεγόνατον, ἡ βασιλὶς υἱοθετεῖ τὸν Ἀλέξιον κατὰ τὸν παρακολουθήσαντα περὶ τῶν τοιούτων πάλαι τύπον. Ἀνέσφηλε γοῦν τοῦ λοιποῦ τῆς πολλῆς φροντίδος ὁ μέγας τῶν ἑσπερίων στρατευμάτων δομέστικος. Κἄκτοτε θαμὰ τοῖς βασιλείοις ἄμφω φοιτῶντες καὶ τὴν τοῖς βασιλεῦσι προσήκουσαν ἀποπληροῦντες προσκύνησιν καὶ μικρὸν ἐγκαρτεροῦντες τῇ βασιλίδι προσήρχοντο· ταῦτα ἐπὶ πλέον τὸν κατ' αὐτῶν φθόνον ἐξέκαε. 6 Τοῦτο δὲ διὰ πολλῶν οἱ Κομνηνοὶ βεβαιούμενοι, δείσαντες, ἵνα μὴ ἀμφότεροι ταῖς πάγαις αὐτῶν ἁλόντες οὐδὲ τὸν ἐπαρήγοντα ἔχωσι, τρόπον ἐζήτουν, δι' οὗ τὸ ἀσφαλὲς Θεοῦ συλλαμβανομένου ἑαυτοῖς περιποιήσαιντο. Πολλοὺς οὖν λογισμοὺς σύναμα τῇ μητρὶ ἀνελίξαντες καὶ πολλὰ πολλάκις διασκεψάμενοι μίαν εὗρον κατὰ ἄνθρωπον σωτηρίας ἐλπίδα· ἡ δὲ ἦν τῇ βασιλίδι προσελθεῖν, ὁπηνίκα αἰτίαν τινὰ εὐπρόσωπον πρὸς

Codd. 6 ὑπέχοντα A : -τας CFV || 8 τε καὶ FV : καὶ τὰς C || 25 οὐδένα C.

Epit. 13-14 γυναικωνῖτιν πείθουσι τὴν βασιλίδα ταῖς τ. Ἰ. ὑποθημοσύναις υἱοθετήσασθαι.

en auraient une raison plausible, et de lui confier leur secret. Ils avaient soin cependant de tenir caché leur dessein, et ils ne dévoilaient absolument à personne leur projet. Ils étaient attentifs comme des pêcheurs qui veillent à ne pas effrayer leur proie. Ils songeaient en effet à fuir secrètement, mais ils craignaient de le dire à la basilissa, de peur que celle-ci, dans sa sollicitude pour les deux partis, l'empereur et les deux frères, n'allât découvrir au basileus leurs intentions. Renonçant donc à leur première idée, ils songèrent à un autre plan, car ils étaient habiles à utiliser les circonstances qui se présentaient.

II Le basileus était maintenant trop âgé pour avoir un fils et, comme il craignait le coup inévitable de la mort, il se préoccupait de son successeur. Il y avait alors un certain Synadénos, originaire du Levant, d'une naissance illustre, beau de visage, à l'esprit profond, vigoureux physiquement, encore à l'âge de l'adolescence, et du reste apparenté à Nicéphore par sa famille [1]. C'est à lui, de préférence aux autres, que [Botaniatès] songeait à laisser l'empire en héritage et à donner le pouvoir comme un patrimoine ; ce en quoi il faisait un mauvais calcul. Il aurait pu en effet s'assurer une sécurité complète et en même temps sauvegarder la justice, en léguant au fils de la basilissa, Constantin, l'autorité impériale comme un héritage qui lui revenait de droit à cause de son grand-père et de son père [2] ; ainsi aurait-il plutôt augmenté la confiance et la bienveillance de la basilissa à son égard. Mais ce vieillard ne se rendit pas compte qu'il méditait des projets aussi injustes que nuisibles, et qu'il devenait un artisan de malheurs contre sa propre vie [3]. 2 La basilissa eut connaissance de ces rumeurs, et elle resta très affligée à la pensée du danger qui menaçait son fils. Bien qu'elle fût découragée, elle ne s'ouvrait de son chagrin à personne. Cela

1. Skylitzès, *Hist.*, p. 867. S'agirait-il d'un fils de Theodoulos Synadenos qui avait épousé la sœur du basileus Nicéphore Botaniatès, comme l'a suggéré Krumbacher ?

2. Constantin X Doukas (1059-1067) et Michel VII (1071-1078).

3. Cf. Chalandon, *Alexis I*, p. 37-44.

τοῦτο σχοῖεν, καὶ τὸ ἀπόρρητον ἐξειπεῖν. Εἶχον δὲ ὅμως ὑποβρύχιον τὴν βουλὴν καὶ οὐδενὶ τὸ παράπαν τὸ σκοπούμενον ἐξεκάλυπτον. Προσεῖχον δὲ καθάπερ οἱ θαλάττιοι μὴ τὸ θήραμα προσοβήσωσιν. Ἀποδρᾶναι μὲν γὰρ ἐμελέτων, ἐπεφόβηντο δὲ ἄρα τοῦτο πρὸς τὴν βασιλίδα εἰπεῖν, μή πως ἐκείνη φθάσῃ τῷ βασιλεῖ παραδηλῶσαι τὰ κατ' αὐτοὺς καὶ ἀμφοτέρων κηδομένη καὶ τοῦ βασιλέως καὶ τῶν ἀνδρῶν. Τούτου τοίνυν κατεγνωκότες τοῦ σκέμματος ἄλλοσε τρέπουσι τὴν βουλήν· δεινοὶ γὰρ τοῖς παραπεπτωκόσι καιροῖς ἀποχρήσασθαι.

II Ἐπεὶ γὰρ ὁ βασιλεὺς τεκνογονεῖν διὰ τὸ γῆρας οὐκ ἐπεφύκει, δεδιὼς δὲ καὶ τὸ ἄφυκτον τῆς τοῦ θανάτου τομῆς περὶ τοῦ διαδεξομένου διεσκοπεῖτο. Ἦν δὲ τηνικαῦτα Συναδηνός τις ἐξ ἀνατολῶν ὁρμώμενος, ἐκ γένους λαμπροῦ, τὸ εἶδος ὡραῖος, τὴν φρένα βαθύς, ῥωμαλέος τὴν χεῖρα, τὴν ἡλικίαν ἐς μειράκιον παραγγέλλων καὶ ἄλλως δὲ προσήκων αὐτῷ κατὰ γένος. Τῶν ἄλλων μᾶλλον ἐσκέπτετο διάδοχον αὐτὸν τῆς βασιλείας καταλιπεῖν, καθάπερ τινὰ πάτριον κλῆρον τὸ κράτος αὐτῷ διδούς, κακῶς βουλευόμενος. Ἐξὸν γὰρ αὐτῷ τὸ ἀσφαλὲς μέχρι τέλους περιποιήσασθαι, ἅμα δὲ καὶ δίκαιόν τι σκοπεῖν τὴν αὐτοκράτορος ἐξουσίαν τῷ τῆς βασιλίδος υἱῷ Κωνσταντίνῳ καταλιπεῖν καὶ ὡς οἷόν τινα κλῆρον πρὸς πάππου καὶ πατρὸς αὐτῷ διαφέρουσαν, καὶ τὴν βασιλίδα μᾶλλον διὰ τοῦτο ἐπ' αὐτῷ θαρρεῖν καὶ τὸ εὔνουν ἐπαύξειν. Λέληθεν ἑαυτὸν ὁ γηραλέος ἄδικά τε καὶ ἀξύμφορα διασκοπούμενος καὶ κατὰ τῆς ἑαυτοῦ κεφαλῆς τεκταίνων κακά. 2 Τούτων ὑποψιθυριζομένων ᾔσθετο ἡ βασιλὶς καὶ περίλυπος ἦν τὸν τοῦ παιδὸς κίνδυνον ὑφορωμένη. Καὶ ἦν ἀθυμοῦσα μέν, οὐδενὶ δὲ τὴν λύπην ἐξορχουμένη. Τοῦτο τοὺς Κομνηνοὺς

Codd. 4 μὲν om. C || 6 φθάσῃ τὰ κατ' αὐτοὺς παραδηλῶσαι τῷ βασιλεῖ C || 23 ὡς καὶ F || 30 μηδενὶ C.

Epit. 9 περιπεπτωκόσι || 25 ἐπ' αὐτῷ δι' αὐτὸ τούτο.

n'échappa point aux Comnènes. Ils avaient trouvé l'occasion qu'ils cherchaient, et ils décidèrent d'aller chez la basilissa. Leur mère suggéra à Isaac un prétexte pour entretenir l'impératrice en se faisant accompagner de son frère Alexis. Quand ils se furent tous deux rendus chez la basilissa, Isaac lui dit: « A te voir, tu n'es pas comme les jours précédents, Augusta ; mais tu sembles rongée et obsédée par des préoccupations cachées, au point d'avoir perdu confiance en celui à qui tu pourrais révéler ce secret. » Elle, cependant, ne voulait toujours rien dévoiler, mais soupirant profondément : « Il ne faut pas, dit-elle, interroger ceux qui habitent une terre étrangère [1] ; il y a là en effet une cause suffisante à leur peine. Quant à moi, hélas, j'ai été de malheurs en malheurs, et quels ne sont pas ceux qui m'attendent d'ici peu, à ce qu'il semble ! » Les deux frères se tenaient à distance et ils n'ajoutèrent pas un mot ; mais les yeux baissés vers la terre et les deux mains couvertes, ils restèrent quelque temps pensifs. Puis, ayant fait l'adoration d'usage, ils rentrèrent chez eux inquiets. **3** Le lendemain ils reviennent parler à la basilissa et, voyant qu'elle fixe sur eux un regard moins sombre que la veille, ils s'approchent tous deux. « Tu es notre souveraine, lui disent-ils ; nous sommes tes esclaves tout dévoués, prêts à souffrir n'importe quoi pour ta Majesté. Alors, que nulle préoccupation ne te trouble et ne te jette le moins du monde dans l'anxiété. » Ce langage donna confiance à la basilissa, qui bannit tout soupçon à l'égard de ces hommes ; ceux-ci devinèrent son secret, car ils étaient perspicaces, fins et habiles à saisir à demi-mot chez les autres une pensée intime et encore secrète. Aussitôt ils se mirent tout entiers au service de la basilissa ; ils lui donnèrent plusieurs preuves manifestes de leur fidélité et ils lui promirent de l'assister courageusement dans n'importe quelle circonstance où elle les appellerait à l'aide. A se réjouir avec elle quand elle était gaie, à s'affliger avec elle quand elle était triste, c'est bien le conseil de l'apôtre [2], ils

1. Elle était Alaine, comme la femme d'Isaac C. et la seconde femme de Théodore Gabras (Al. VIII, 9, 2). — 2. Rom. XII 15.

οὐ διέλαθεν. Εὐκαιρίαν οὖν, ἣν ἐζήτουν, εὑρηκότες τῇ βασιλίδι προσελθεῖν ἐβουλεύσαντο. Τῆς δὲ πρὸς αὐτὴν ὁμιλίας τὴν καταρχὴν ἡ μήτηρ τῷ Ἰσαακίῳ ἐπέτρεψε συμπαρόντος αὐτῷ τἀδελφοῦ Ἀλεξίου. Τῶν δὲ προσελθόντων τῇ βασιλίδι ὁ Ἰσαάκιός φησι πρὸς αὐτήν « οὐχ ὡς χθὲς καὶ πρότριτα ὁρῶμέν σε, δέσποινα, ἔχουσαν, ἀλλ' ὡς ὑπὸ λογισμῶν ἀνεκφόρων δακνομένην καὶ σκεπτομένην, ὡς μὴ θαρρεῖν ἔχουσαν, πρὸς ὃν ἂν ἐκκαλύψειας τὸ ἀπόρρητον ». Ἡ δὲ τέως μὲν ἐκφαίνειν οὐκ ἤθελε, βύθιον δέ τι στενάξασα « οὐ χρὴ » φησι « τοὺς ἀλλοτρίαν οἰκοῦντας ἐπερωτᾶν· αὐτὸ γὰρ τοῦτο ἐς λύπην αὐτοῖς ἀξιόχρεων. Ἐμὲ δέ, φεῦ, οἷα ἐξ οἵων διεδέξατο καὶ ὁποῖά μοι, ὡς ἔοικε, μετ' οὐ πολὺ ταμιεύεται ». Οἱ δὲ ἀποστάντες πλείω μὲν ῥήματα οὐ προσέθεντο· ἐς γῆν δὲ τοὺς ὀφθαλμοὺς ἐπερείσαντες καὶ περιστείλαντες ἄμφω τὼ χεῖρε σύννους πρὸς μικρὸν εἱστήκεσαν. Εἶτα τὴν συνήθη προσκύνησιν ποιησάμενοι οἴκαδε ἀπῄεσαν ἀγωνιῶντες. 3 Τῇ δ' ὑστεραίᾳ πάλιν προσερησόμενοι ἥκουσιν· ἱλαρώτερον δὲ ἢ πρῴην τούτοις ἀτενίζουσαν ὁρῶντες προσίασιν ἄμφω καί φασι « σὺ μὲν δεσπότις, ἡμεῖς δὲ δοῦλοι εὐνούστατοι, πᾶν ὁτιοῦν ἑτοίμως ἔχοντες ὑπὲρ τῆς σῆς βασιλείας παθεῖν. Καὶ μή σε λογισμός τις διαταραττέτω εἰς διψυχίαν ὅλως εἰσάγων ». Ἐκ τούτων οὖν τῶν λόγων τὰ πιστὰ δεδωκότες τῇ βασιλίδι καὶ ἀπαλλάξαντες ἑαυτοὺς ὑποψίας ἁπάσης τὸ ἀπόρρητον ἤδη συνῄεσαν ὀξεῖς τε ὄντες καὶ ἀγχίνοι καὶ δεινοὶ θηρᾶσαι ἀνθρώπων ἐξ ὀλίγων ῥημάτων βαθέως ἐγκειμένην γνώμην καὶ τέως ἀπόρρητον. Καὶ αὐτίκα μάλα προσετίθεντό τε τῇ βασιλίδι καὶ ἐκ πολλῶν εὔνους αὐτοὺς φανερῶς καταστήσαντες καὶ πᾶν εἰς ὅπερ ἂν αὐτοὺς προσκαλοῖτο, ἐκθύμως ἐπαμύνειν κατεπηγγείλαντο. Συγ-

Codd. 9 ἐμφαίνειν C || 29 κατεστήσαντο C || 30-31 συγχαιρούσῃ C.

Epit. 1 καὶ εὑρηκότες || 19 ἐνατενίζουσαν || 20 εὐνούστατοι : εὐγνώμονες.

s'appliquèrent avec toute leur ardeur. Ils prièrent la basilissa de les considérer comme ses parents et comme ses intimes, comme s'ils étaient originaires du même pays qu'elle ; ils ajoutèrent seulement cette demande : si elle, leur souveraine, et l'empereur, recevaient contre eux une dénonciation de leurs envieux, qu'ils en soient informés sur le champ, de peur qu'ils ne tombent à leur insu dans les pièges de leurs ennemis[1]. Ils lui demandaient cette faveur, et ils la conjuraient d'avoir du courage, en lui disant qu'avec le secours de Dieu, ils allaient pleins de zèle lui apporter l'assistance dont ils étaient capables et faire en sorte que son fils Constantin ne soit pas dépouillé de l'empire. Aussi bien décidèrent-ils de confirmer leur accord par serment ; car il n'y avait pas de temps à perdre à cause de leurs envieux. 4 Ainsi ces hommes furent soulagés d'une grande anxiété : ils reprenaient de l'assurance et parlaient désormais au basileus avec un visage plus épanoui ; tous deux, mais surtout Alexis, avaient l'art de dissimuler leurs sentiments cachés et leurs desseins secrets sous des attitudes d'emprunt. Or [le feu de] l'envie avait atteint les dimensions d'un immense incendie ; mais comme rien de ce qui était dit contre eux au basileus ne leur échappait désormais en vertu du pacte précédemment conclu, ils apprenaient ainsi que les deux tout puissants esclaves étaient en train de chercher à les faire disparaître ; aussi n'allaient-ils plus au palais ensemble comme ils en avaient l'habitude, mais chacun séparément, un jour sur deux. Cette précaution était sage et digne de Palamède, car si par hasard l'un d'eux était pris dans les intrigues secrètes de ces Scythes tout puissants, l'autre échapperait, et tous deux ne tomberaient pas en même temps dans les pièges des barbares. Mais si telles étaient leurs précautions, les choses ne se passèrent pas cependant comme ils l'avaient redouté. Car ils furent plus forts que leurs adver-

1. Cf. Zonaras XVIII 20 p. 726-727 ; Nicéphore Bryenne, Préface. On incriminait par exemple le refus d'Alexis de prendre le commandement d'une expédition contre son beau-frère Nicéphore Mélissène (Nic. Bryen. IV 31).

χαίρειν τε χαιρούσῃ καὶ λυπουμένῃ συνανιᾶσθαι, τοῦτο δὴ τὸ ἀποστολικόν, μάλα προθύμως συνέθεντο. Καὶ ὡς αὐθιγενεῖς ἠξίουν τούτους λογίζεσθαι καὶ συνήθεις κἀκεῖθεν ὁρμωμένους ὅθεν καὶ αὐτή, τοσοῦτον ἐπειπόντες, ὡς εἴ τι παρὰ τῶν φθονούντων αὐτῇ τε τῇ δεσποίνῃ καὶ τῷ αὐτοκράτορι κατ᾿ αὐτῶν εἰσηγηθείη, τοῦτο αὐτοὺς μὴ διαλανθάνοι τὸ παραυτίκα, ἵνα μὴ λάθωσι ταῖς πάγαις τῶν ἐχθρῶν ἐμπεσούμενοι. Τοῦτό τε ἠξίουν καὶ θαρρεῖν ἐκέλευον, ὡς σὺν Θεῷ γε φάναι τὴν δυνατὴν μετὰ προθυμίας εἰσενεγκεῖν βοήθειαν, ὡς ἑαυτῶν γε ἕνεκα μὴ ἐκπεπτωκέναι τῆς βασιλείας τὸν ταύτης υἱὸν Κωνσταντῖνον. Καὶ δὴ καὶ δι᾿ ὅρκων ἐμπεδοῦν ἤθελον τὰ συνδόξαντα· οὐδὲ γὰρ ἐνῆν διατρίβειν διὰ τοὺς ἐποφθαλμιῶντας. 4 Τῆς τε πολλῆς ἀνεκουφίσθησαν λύπης οἱ ἄνδρες καὶ ἐξανέφερον καὶ τὸ ἀπὸ τοῦδε μεθ᾿ ἱλαρωτέρου προσώπου τῷ βασιλεῖ διελέγοντο, ὁποδαποὶ ἐκεῖνοι καὶ μᾶλλον ἅτερος τούτων Ἀλέξιος συσκιάσαι ἀπόρρητον ἔννοιαν καὶ βυσσοδομευομένην ἐπιβουλὴν τοῖς φαινομένοις προσχήμασιν. Ἐπεὶ δὲ ὁ φθόνος μᾶλλον εἰς πυρσὸν ἀνήπτετο μέγιστον καὶ οὐδὲν τοῦ λοιποῦ τῶν πρὸς τὸν βασιλέα κατ᾿ αὐτῶν λεγομένων αὐτοὺς διελάνθανε κατὰ τὰ πρῴην συνδόξαντα, ἐγίνωσκον δὲ καὶ τοὺς δύο παραδυναστεύοντας δούλους βουλευομένους ἐκποδὼν τούτους ποιήσασθαι, οὐκέτι κατὰ τὸ σύνηθες ὁμοῦ τοῖς βασιλείοις ἐφοίτων, ἀλλ᾿ ἑτερήμερος ἦν ἑκάτερος. Τὸ δὲ σκέμμα σοφόν τε καὶ Παλαμήδειον, ἵν᾿ εἰ γένοιτο τὸν ἕτερον τούτων κατασχεθῆναι διὰ τὰς λαθραίας ἐπιβουλὰς τῶν παραδυναστευόντων ἐκείνων Σκυθῶν, ἅτερος ἀποδράσειε, καὶ μὴ ἅμα καὶ ἄμφω ταῖς πάγαις τῶν βαρβάρων ἐμπεσοῦνται. Ἀλλὰ τὸ μὲν σκέμμα τοιοῦτον ἦν· οὐ μὴν κατὰ τὴν ὑποψίαν ἐκείνων ἀπηντήκει τούτοις τὰ πράγματα. Ἔφθασαν γὰρ κρείττους γενέσθαι τῶν ἐπιβουλευόντων

Codd. 13 τε codd. : γε Reif. || 21 ἐγίνωσκε C.
Epit. 17 βυσσοδομεύειν || 22 βουλομένους.

saires dans cette lutte : ce récit va maintenant le montrer en toute évidence.

Les occasions de la révolte.

III La ville de Cyzique[1] venait alors d'être prise par les Turcs; à peine l'autocrator était-il informé de la conquête de cette ville, qu'il faisait appeler Alexis Comnène. Or il se trouva que ce jour-là, c'était Isaac qui était venu. Quand Isaac vit son frère entrer, contrairement à ce qui avait été convenu, il alla vers lui et lui demanda le motif de sa présence. L'autre aussitôt de lui indiquer la cause : « Parce que, dit-il, l'autocrator m'a fait appeler. » Tous deux entrèrent donc ensemble et firent l'adoration habituelle; comme c'était déjà l'heure du repas, l'empereur leur ordonna d'attendre un peu et leur fit partager sa propre table. Ils étaient séparés et assis l'un à droite de la table, l'autre à gauche, en vis-à-vis. Au bout d'un instant ils regardèrent les convives et s'aperçurent qu'ils parlaient à voix basse, d'un air sombre. Craignant que les esclaves[2] ne leur eussent soudain dressé quelque piège et que le danger ne fût imminent, ils se regardaient furtivement l'un l'autre, ne sachant que faire.
2 Comme depuis longtemps ils avaient gagné l'amitié de tous ceux qui étaient au service du basileus par des mots aimables, des attentions, et toutes espèces de prévenances, ainsi avaient-ils conquis par leur affabilité le maître d'hôtel lui-même qui les voyait avec plaisir. S'approchant de ce dernier, un des serviteurs d'Isaac Comnène lui dit : « Annonce à mon maître que Cyzique est prise; car une lettre de là-bas vient d'apporter cette nouvelle. » L'autre aussitôt, tout en déposant les plats sur la table, faisait savoir à Isaac à voix basse ce qu'il avait appris du serviteur. Isaac à son tour, par un léger mouvement des lèvres, signifia le message à son frère. Alexis, qui avait l'esprit très prompt et plus vif que le feu, sur le champ saisit le renseignement. Tous deux

1. Côte asiatique de la mer de Marmara (thème de l'Opsikion).
2. Ces deux esclaves dominaient l'empereur, et leur audace insolente rendait le vieux basileus odieux à la noblesse de Constantinople (Zonaras XVIII 19-20; Skylitzès, p. 742-743).

ἀνδρῶν, ὡς ἔνθεν ὁ λόγος ἀφορμηθεὶς διὰ πάσης σαφηνείας δηλώσειε.

III Τῆς πόλεως τοίνυν Κυζίκου κατασχεθείσης παρὰ τῶν Τούρκων, πυθόμενος τὴν τῆς πόλεως ἅλωσιν ὁ αὐτοκράτωρ τὸν Κομνηνὸν αὐτίκα μετεκαλεῖτο Ἀλέξιον. Ἔτυχε γὰρ κατὰ τὴν ἡμέραν ἐκείνην ὁ Ἰσαάκιος ἐληλυθώς. Ὡς δὲ εἰσερχόμενον τοῦτον παρὰ τὴν συνθήκην ὁ ἀδελφὸς Ἰσαάκιος ἐθεάσατο, προσελθὼν ἠρώτα ὅτου χάριν παρεγένετο. Ὁ δ' εὐθὺς τὴν αἰτίαν εἰρήκει, « ὅτι μέ » φησιν « ὁ αὐτοκράτωρ προσεκαλέσατο ». Εἰσελθόντων οὖν ἄμφω καὶ τὴν συνήθη προσκύνησιν ποιησαμένων, ἐπεὶ ἀρίστου καιρὸς ἤδη παρῆν, προσμεῖναι μικρὸν παρακελευσάμενος προστάττει κοινῆς αὐτῷ τραπέζης μετειληχέναι. Καὶ δὴ διαιρεθέντες ὁ μὲν περὶ τὸ δεξιὸν καθῆστο τῆς τραπέζης, ὁ δὲ περὶ τὸ εὐώνυμον, ἀντικρὺ ἀλλήλων. Μετ' ὀλίγον δὲ τοῖς περιεστῶσιν ἐνατενίσαντες μετὰ σκυθρωπότητος ψιθυρίζοντας ἑώρων. Δείσαντες οὖν μή τι κατ' αὐτῶν ὀξὺ μελετῶσιν οἱ δοῦλοι καὶ ὑπόγυος αὐτοῖς ὁ κίνδυνος εἴη, λαθριδίοις βλέμμασι ἀλλήλοις ἐνητένιζον μὴ ἔχοντες ὅ τι καὶ δράσαιεν. 2 Ἐπεὶ δὲ πρὸ πολλοῦ τοὺς περὶ τὸν βασιλέα ἅπαντας μειλιχίοις λόγοις προπομπαῖς τε καὶ παντοίαις δεξιώσεσιν ἐσφετερίζοντο καὶ αὐτὸν τὸν ὀψοποιὸν δεξιωσάμενοι ἱλαρὸν αὐτοῖς προσβλέπειν ἀνέπεισαν. Τούτῳ προσελθών τις τῶν θεραπόντων Ἰσαακίου τοῦ Κομνηνοῦ φησιν « ἀπάγγειλον τῷ κυρίῳ μου τὴν τῆς Κυζίκου κατάσχεσιν· γράμμα γὰρ ἐκεῖθεν ἥκει τοῦτο μηνῦον ». Ὁ δ' εὐθὺς ἅμα τε ὄψα τῇ τραπέζῃ παρετίθει καὶ ἅπερ παρὰ τοῦ ὑπηρέτου ἀνεδιδάχθη, ἀνεδίδασκε τὸν Ἰσαάκιον ἠρεμαίᾳ φωνῇ. Ὁ δὲ μικρὸν ὑποκινήσας τὰ χείλη ἐσήμανε τἀδελφῷ τὸ λεχθέν. Ὀξὺς δὲ ὢν περὶ τὸ νοεῖν καὶ πυρὸς θερμότερος

Codd. 25-26 κατάσχεσιν : ἅλωσιν C.

Epit. 13 κοινῆς αὐτῷ : τούτους κοινῆς.

alors respirèrent, délivrés de l'angoisse qui les tenait. Ayant retrouvé la pleine possession d'eux-mêmes ils se mirent à réfléchir, de façon à avoir une réponse toute prête dans le cas où on les consulterait sur l'affaire, et à donner des conseils opportuns au basileus si celui-ci demandait leur avis. 3 Ils étaient occupés à ces pensées, quand l'empereur les regarda, persuadé qu'ils ne savaient rien, et leur annonça la prise de Cyzique. Alors eux, car ils étaient prêts maintenant à consoler le cœur du basileus bouleversé par la dévastation de ces villes, relevèrent le courage abattu de l'autocrator et le réchauffèrent avec de bons espoirs, en l'assurant que la cité pourrait être délivrée facilement. « L'essentiel, disaient-ils, c'est que ta Majesté soit saine et sauve; alors ceux qui ont pris la ville recevront [quand on la reprendra], en punition de leurs crimes, des dommages sept fois plus grands que ceux qu'ils ont causés. » Le basileus fut charmé de leur réponse et, après les avoir congédiés de sa table, il passa le reste du jour sans préoccupation. 4 Dès lors les Comnènes eurent grand soin d'aller au palais, de s'attacher encore plus l'entourage du basileus, de ne pas donner prise si peu que ce soit à leurs adversaires, et de ne pas leur fournir le moindre sujet d'animosité, mais de gagner l'affection de tous pour qu'on leur fût sympathique et qu'on les défendît. Ils s'appliquaient aussi à s'attacher davantage encore la basilissa Marie et à la convaincre qu'ils ne vivaient et ne respiraient que pour elle. Isaac en effet pour sa part, mettant en avant son mariage avec la nièce de celle-ci, avait toute liberté [d'aller chez elle]; mon père, lui, ne l'avait pas moins à cause de son affinité comme proche parent, mais surtout prenant prétexte de son adoption illustre pour pénétrer chez la basilissa, il était totalement hors de soupçon et faisait rentrer dans l'ombre l'envie de ses ennemis : car la haine féroce de ces esclaves barbares, ainsi que l'extrême légèreté du basileus ne lui échappaient point[1]. Aussi veillaient-ils naturellement

1. La sénilité et la faiblesse sont les caractères du basileus Nicéphore Botaniatès. Sa popularité, très grande comme général, a été ruinée par ses favoris et par le gaspillage du trésor. Cf. Nicéphore

ὁ Ἀλέξιος αὐτίκα ἥρπασε τὸ λεγόμενον. Ἀνέπνευσαν οὖν καὶ ἄμφω τῆς κατασχούσης αὐτοὺς ἐννοίας. Καὶ γεγονότες ἑαυτῶν ἐσκοποῦντο, ἵν᾽ εἴ πού τις αὐτοὺς ἔροιτο περὶ τούτου, ἑτοίμως ἀποκριθήσονται, εἰ δὲ καὶ ὁ βασιλεὺς αὐτοὺς ἐς βουλὴν ἀγάγοι, προσηκόντως αὐτῷ βουλεύσοιντο. 3 Τοιαῦτα τούτων λογιζομένων ὁ βασιλεὺς ἀπιδὼν πρὸς τοὺς ἄνδρας ὡς δὴ ἀγνοοῦντας αὐτοὺς τὰ κατὰ τὴν Κύζικον τὴν ἅλωσιν αὐτοῖς ἔλεγεν. Οἱ δὲ (καὶ γὰρ ἦσαν ἕτοιμοι ψυχὴν θεραπεῦσαι κυμαινομένην βασιλέως ἐπὶ πορθήσεσι πόλεων) ἀνήγειράν τε τὸ πεπτωκὸς τοῦ αὐτοκράτορος φρόνημα καὶ πρὸς ἐλπίδας ἀγαθὰς ἀνεθέρμηναν ῥᾳδίως τὴν πόλιν ἐπανασωθῆναι κατεγγυώμενοι. « Μόνον » φησὶ « τὸ σὸν κράτος ἐχέτω καλῶς· οἱ δέ γε πολιορκηταὶ τῆς πόλεως ἑπταπλάσιον εἰς τὸν κόλπον αὐτῶν ἀπολήψονται ὧν εἰργάσαντο ». Τότε μὲν οὖν ἠγάσατο τούτους ὁ βασιλεὺς καὶ τῆς εὐωχίας ἀπολύσας τὸ ἑξῆς τῆς ἡμέρας ἀπεριμερίμνως ἔσχε. 4 Τὸ ἀπὸ τοῦδε τοίνυν ἐπιμελὲς ἔσχον οἱ Κομνηνοὶ τοῖς βασιλείοις προσιέναι καὶ τοὺς περὶ τὸν βασιλέα ἔτι μᾶλλον ἐναγκαλίζεσθαι καὶ αὐτοὺς μὲν μὴ διδόναι λαβὴν τὸ παράπαν τοῖς κατ᾽ αὐτῶν μελετῶσι μηδ᾽ ἥντιναοῦν πρόφασιν ἀπεχθείας αὐτοῖς ὑπανοίγειν, πάντας δὲ ἀναπείθειν στέργειν αὐτοὺς καὶ τὰ ὑπὲρ αὐτῶν φρονεῖν τε καὶ λέγειν. Προσεμηχανῶντο δέ τι πλέον ὑποποιεῖσθαι καὶ τὴν βασιλίδα Μαρίαν καὶ ὅλους αὐτοὺς ἐκείνην καὶ βλέπειν καὶ ἀναπνεῖν. Ὁ μὲν γὰρ Ἰσαάκιος καὶ τὸ κῆδος τὸ ἐπὶ τῇ ἐξαδέλφῃ αὐτῆς προβαλλόμενος τὴν παρρησίαν ξυνέτεινεν· ὁ δ᾽ ἐμὸς πατὴρ οὐχ ἧττον μὲν καὶ διὰ τὴν ἐξ ἀγχιστείας συγγένειαν, πλέον δὲ τὴν υἱοθεσίαν λαμπρὰν ὑπόθεσιν τῶν πρὸς τὴν βασιλίδα εἰσόδων ποιούμενος παντάπασιν ἀνέμφαντος ἦν καὶ τὸν φθόνον τῶν πονηρευομένων αὐτῷ συνεσκίαζεν· οὐδὲ γὰρ ἐλάνθανεν αὐτὸν τὸ βαρύμηνι τῶν βαρβάρων ἐκείνων δούλων καὶ τὸ τοῦ βασιλέως κουφό-

Codd. 1 προήρπασε F ‖ ἀνέπνευσαν Possinus : ἀνένευσαν CFV. ‖ 23 τι om. C.

à ne pas tomber en disgrâce, afin de ne pas devenir ensuite la proie de leurs ennemis. Car les caractères très légers sont instables et, à la manière de l'Euripe[1], ballottés en quelque sorte entre le flux et le reflux des eaux.

IV Quand les esclaves s'en aperçurent, et que l'affaire n'avançait pas comme ils l'attendaient, et que la perte de tels hommes ne leur serait pas facile du fait que la faveur de l'empereur envers eux augmentait chaque jour, après avoir successivement adopté, puis abandonné bien des projets, ils se tournèrent vers une autre voie. Quelle était-elle? C'était de les faire chercher une nuit à l'insu du basileus et de s'en débarrasser en leur crevant les yeux après avoir imaginé un faux grief. 2 Les Comnènes l'apprirent. Quand ils eurent reconnu que le danger était imminent, bien à contre-cœur, ils estimèrent que le seul espoir de salut était la révolte et qu'ils y étaient poussés par une dure nécessité. Pourquoi en effet leur aurait-il fallu attendre celui qui devait appliquer le fer rouge sur leurs yeux et éteindre en eux la lumière? Ils gardaient néanmoins ce projet caché au fond de leurs cœurs. Or, peu de temps après, Alexis avait reçu l'ordre de faire venir une partie des troupes pour les préparer à marcher contre les Agaréniens[2], qui avaient saccagé la ville de Cyzique (car il était alors domestique d'Occident); il saisit cette occasion naturelle pour convoquer par lettre les officiers de l'armée qui lui étaient tout dévoués, avec les troupes qu'ils commandaient. Et ainsi alertés, tous de se hâter vers la capitale. 3 Là-dessus quelqu'un, à l'instigation de celui des deux esclaves qu'on appelait Borile, alla trouver le basileus et lui demanda si c'était bien avec son assentiment que le grand domestique faisait venir toutes les forces dans la ville impériale[3]. Le basileus aussitôt d'appeler

Bryenne, Préface; IV 1. Attaliatès, p. 275-276.

1. Passe entre l'île d'Eubée et la Béotie, où Aristote se serait noyé.

2. Les Turcs.

3. Les Scythes Borile et Germain, qui voient dans les Comnènes des rivaux dangereux, sont décidés à jouer le tout pour le tout. Botaniatès passe au second plan; tout l'intérêt est concentré sur la lutte entre les deux Comnènes et les deux favoris.

τατον. Καὶ εἰκότως μὴ ἐκπεσεῖν τῆς ἐκείνης εὐνοίας ἐφρόντιζον, ἵνα μὴ ἐντεῦθεν τοῖς ἐχθροῖς παρανάλωμα γένοιντο. Τὰ γάρ τοι κουφότατα ἤθη εὐμετάφορά πως καὶ Εὐρίπου δίκην ὡς ἐν παλιρροίᾳ περιπλαζόμενα.

IV Ταῦτα δρῶντες οἱ δοῦλοι καὶ ὅπως οὐ κατὰ σκοπὸν αὐτοῖς τὸ πρᾶγμα προήει οὐδὲ ἡ τῶν τοιούτων ἀνδρῶν ἀπώλεια εὐχερὴς αὐτοῖς ἐστι τῆς τοῦ αὐτοκράτορος ἐς αὐτοὺς εὐμενείας ὁσημέραι αὐξανούσης, πολλὰ μὲν εἰπόντες, πολλὰ δὲ καὶ ἀπειπόντες ἐφ' ἑτέραν ἀτραπὸν ἐτράπησαν. Τίς δὲ αὕτη; Ἵν' ἐν μιᾷ νυκτὶ μετακαλεσάμενοι τούτους βουλῆς ἄτερ τοῦ κρατοῦντος ἐκποδὼν τοὺς ἄνδρας ποιήσωνται τοὺς αὐτῶν ὀφθαλμοὺς ἐξορύξαντες ψευδῆ αἰτίαν ἀναπλασάμενοι. 2 Τοῦτο τοὺς Κομνηνοὺς οὐ διέλαθε. Καὶ ἐπεὶ πολλὰ γνωσιμαχήσαντες ὑπόγυον τὸν κίνδυνον ἔγνωσαν, μίαν σωτηρίας ἐλπίδα τὴν ἀποστασίαν ἐδόκουν πρὸς ταύτην κατ' ἀνάγκην πολλὴν συνωθούμενοι. Τί γὰρ δεῖ περιμένειν τὸν ἐπενεγκόντα μύδρον τοῖς ὄμμασι καὶ τὸν ἐν αὐτοῖς ἥλιον ἀποσβέσοντα; Ὑποβρύχιον οὖν ἐν ταῖς ψυχαῖς τὴν γνώμην ταύτην εἶχον. Ἐπεὶ δὲ μετ' οὐ πολὺ προσετέτακτο ὁ Ἀλέξιός τινα μερίδα τῆς στρατιᾶς εἰσαγαγεῖν μέλλουσαν ἐξοπλίζεσθαι κατὰ τῶν πορθησάντων τὴν πόλιν Κυζίκου Ἀγαρηνῶν (ἔτυχε γὰρ τηνικαῦτα δομέστικος ὢν τῆς ἑσπέρας), ἀφορμῆς εὐλόγου δραξάμενος τοὺς εὔνως πρὸς αὐτὸν ἔχοντας τῶν τοῦ στρατοῦ ἡγεμόνων μετὰ τῶν ὑπ' αὐτοὺς διὰ γραμμάτων μετεκαλέσατο. Καὶ δὴ κινηθέντες ἅπαντες πρὸς τὴν μεγαλόπολιν ἠπείγοντο. 3 Ἐν τοσούτῳ δὲ εἰσελθών τις ἐξ ὑποθήκης θατέρου τῶν δούλων, τοῦ λεγομένου Βορίλου, ἤρετο τὸν βασιλέα, εἰ κατὰ γνώμην αὐτοῦ τὰς δυνάμεις ἁπάσας ὁ μέγας δομέστικος εἰς τὴν βασιλεύουσαν πόλιν εἰσάγει. Ὁ δ' εὐθὺς μετακαλεσάμενος τοῦτον ἠρώτα, εἰ ἀληθὲς

Codd. 6 προίῃ F || 22 Κυζίκου V om. CF.
Epit. 18 ἀποσβέσαντα || 23 μέγας δομέστικος.

Alexis et de lui demander si ce rapport était exact. L'autre de suite ne disconvint pas qu'une partie des troupes arrivait, sur l'ordre de l'empereur; mais quant à concentrer ici de partout l'armée entière, il le nia énergiquement d'une manière convainquante. « L'armée en effet, dit-il, se trouvant dispersée partout, les troupes qui en ont reçu l'avis arrivent toutes de leurs différents cantonnements. Ceux qui les voient venir en masse des diverses régions de l'empire romain s'imaginent que toute l'armée se concentre ici comme si c'était un mot d'ordre, alors qu'ils sont induits en erreur par les seules apparences. » Bien que Borile protestât vivement contre ces paroles, cependant Alexis demeura le plus fort et emporta l'assentiment complet. Germain, qui était plus simple, n'attaquait pas directement Alexis. Mais comme ces accusations portées contre le domestique n'avaient pas ému davantage l'âme du basileus, [les esclaves], profitant d'un moment sûr, c'était le soir, préparèrent une embuscade contre les Comnènes. 4 L'esclave est du reste par nature hostile à ses maîtres, et quand il ne peut atteindre ceux-ci, il se sert de sa puissance contre ses compagnons d'esclavage et devient pour eux intolérable. Aussi bien Alexis Comnène fit-il l'expérience de ce type de caractère et d'esprit avec les esclaves en question. Car les individus dont je parle n'éprouvaient pas d'animosité contre les Comnènes par intérêt pour le basileus, puisque Borile convoitait le trône, au dire de certains; Germain, au courant du projet, aidait soigneusement son comparse à dresser une embuscade. Ils s'entretenaient entre eux de leurs desseins et de la manière dont l'affaire irait selon leurs vues; déjà même ils commençaient à parler ouvertement de ce qu'ils avaient jusqu'ici chuchoté entre les dents. 5 Leurs propos furent entendus d'un homme, Alain d'origine, qui avait le titre de magistros [1] et qui, depuis longtemps attaché au basileus, comptait parmi

1. Haute dignité impériale, souvent accompagnée d'autres titres ou fonctions, parfois héréditaire; cf. Schlumberger G., *Sigillographie*, p. 532 ; Ducange, *In Alex.*, éd., Bonn p. 447.

ἐστι τὸ λεγόμενον. Καὶ ὃς αὐτίκα τοῦτο μὲν οὐκ ἠρνεῖτο, ὅτι στρατιά τις εἰσάγεται τῇ ἐκείνου κελεύσει, πρὸς δὲ τὸ πᾶσαν ἁπανταχόθεν ἐνταυθοῖ συναθροίζεσθαι πιθανῶς παρεκρούετο. « Ὁ γάρ τοι στρατός » φησι « διεσπαρμένος ὢν ἁπανταχόθεν ἄλλος ἄλλοθεν ἥκει λαβὼν τὸ ἐνδόσιμον. Καὶ οἱ τούτους ὁρῶντες ἐκ διαφόρων μερῶν τῆς τῶν Ῥωμαίων ἡγεμονίας ἀθρόους ἀφικνουμένους νομίζουσιν ὡς ἀπὸ συνθήματος πάντα τὸν στρατὸν ἐνταυθοῖ συναθροίζεσθαι τῇ θέᾳ καὶ μόνῃ ἐξαπατώμενοι. » Καίτοι τοῦ Βορίλου πολλὰ πρὸς τούτους τοὺς λόγους ἀνθυπενεγκόντος, ἰσχυρότερος καὶ οὕτως ἦν ὁ Ἀλέξιος καὶ ὅλαις ἐκράτει ψήφοις. Ὁ δὲ Γερμανὸς ἁπλούστερος ὢν οὐ πάνυ τοῦ Ἀλεξίου κατέτρεχεν. Ἐπεὶ δὲ οὐδὲ τὰ εἰσηγηθέντα ταῦτα κατὰ τοῦ δομεστίκου τὴν τοῦ βασιλέως ἐξετάραξε ψυχήν, καιροῦ λαβόμενοι ἀδείας (ἑσπέρα δὲ ἦν) τὴν κατὰ τῶν Κομνηνῶν ἐνέδραν ἐξήρτυον. 4 Ἔστι μὲν γὰρ ἄλλως φύσει τὸ δοῦλον τοῖς δεσπόταις πολέμιον, ὅταν δὲ τῶν δεσποτῶν ἀστοχήσῃ, ἐξουσίας δραξάμενον κατὰ τῶν ὁμοδούλων ἀνύποιστον γίνεται. Τοιούτου γοῦν ἐπειράθη καὶ ἤθους καὶ φρονήματος τῶν εἰρημένων δούλων ὁ Κομνηνὸς Ἀλέξιος. Ἐντεῦθεν οἱ ἤδη ῥηθέντες οὐχ ὑπὲρ τοῦ αὐτοκράτορος κατὰ τῶν Κομνηνῶν ἐμηνίων· ἀλλ' ἐβασιλεία μὲν ὁ Βορῖλος, ὥς τινες ἔφασαν, ὁ δέ γε Γερμανὸς κοινωνὸς ὢν αὐτῷ τοῦ σκέμματος ἐπιμελῶς σὺν αὐτῷ ἐνέδραν ἐξήρτυε. Καὶ πρὸς ἀλλήλους τὰ βουλευόμενα διελέγοντο καὶ ὅπως ἂν αὐτοῖς κατὰ νοῦν ἀποβαίη τὸ πρᾶγμα· καὶ εἰς τοὐμφανὲς ἤδη ἐξέφερον τὸ ὑπ' ὀδόντα τέως λαλούμενον. 5 Ἠκροᾶτό τις τῶν λεγομένων Ἀλανὸς τὸ γένος, μάγιστρος τὴν ἀξίαν, ἐκ πολλοῦ προσῳκειωμένος τῷ βασιλεῖ κἀν τοῖς οἰκείοις διατελῶν.

Codd. 9 καίτοι FV : καὶ C || 12 δὲ om. C || 20 ἤθους τε καὶ F || 22 ἐμήνιον C || 24 ὢν om. C.

Epit. 3 ἐνταυθοῖ : αὐτῇ.

ses familiers. Il sortit alors au milieu de la veille de nuit et courut chez les Comnènes tout rapporter au grand domestique. D'aucuns assurent que la basilissa n'ignorait pas non plus entièrement la visite du magistros chez les Comnènes. [Alexis] introduisit ce dernier chez sa mère et chez son frère. Quand ils eurent appris l'abominable nouvelle, ils jugèrent qu'il leur fallait mettre à exécution le projet qu'ils avaient longtemps tenu secret et, avec l'aide de Dieu, assurer leur propre salut. 6 Quand le surlendemain le domestique eut appris que l'armée était à Tzouroulos [1], place forte située quelque part à la frontière de Thrace, pendant la première veille de nuit il alla chez Pakourianos. Celui-ci, pour parler comme le poète, était « un homme de petite taille, mais un puissant guerrier » [2], issu d'une noble famille d'Arménie [3]. [Alexis] le met au courant de tout, de la haine des esclaves et de leur jalousie, de leurs longues manœuvres contre son frère et lui, et de leur intention de les aveugler maintenant; cependant il faut non pas souffrir comme des prisonniers de guerre, mais mourir, si c'est nécessaire, après s'être comporté noblement. « Voilà, dit-il, le propre d'une grande âme. » 7 L'autre, quand il eut tout entendu, vit qu'il n'y avait pas un instant à perdre dans l'occurrence, mais qu'il fallait prendre aussitôt un parti énergique. « Si demain dès l'aube tu pars d'ici, dit-il, je te suivrai et je combattrai volontiers de ton côté. Mais si tu remets au jour suivant ton dessein, sache alors que j'irai moi-même sur le champ trouver le basileus et que je n'attendrai pas un instant pour te dénoncer, toi et tes compagnons. » — « Puisque je vois que tu prends à cœur mon salut, répondit Alexis, ce qui est vraiment l'œuvre de Dieu, je ne manquerai pas de suivre ton conseil; seulement assurons-nous mutuellement

1. Aujourd'hui Tchorlou.
2. Iliade 5, 801.
3. Ducange (*In Alex.*, éd. Bonn, p. 447) remarque que cet officier, plus tard grand domestique, à qui Michel VII délivra plusieurs chrysobulles (Dölger, Reg. 1016-1022), n'est pas à confondre avec le sébaste Grégoire Pakourianos, sans doute son fils.

Τηνικαῦτα γοῦν μέσης ἐξελθὼν φυλακῆς τῆς νυκτὸς ἐκτρέχει πρὸς τοὺς Κομνηνοὺς ἀπαγγελῶν ἅπαντα τῷ μεγάλῳ δομεστίκῳ. Τινὲς δέ φασι μηδὲ τὴν βασιλίδα τὴν πρὸς τοὺς Κομνηνοὺς τοῦ μαγίστρου ἄφιξιν παντάπασιν ἠγνοηκέναι. Ὁ δὲ εἰσάγει τοῦτον τῇ μητρὶ καὶ τἀδελφῷ. Ἐνωτισθέντες δὲ τὴν ἀπευκταίαν ἐκείνην ἀγγελίαν, δέον ἐλογίσαντο τὸ τέως κρυπτόμενον εἰς τοὐμφανὲς ἀγαγεῖν καὶ ξὺν Θεῷ τὴν σφῶν σωτηρίαν περιποιήσασθαι.

6 Ἐπεὶ δὲ μετὰ τὴν ἐπιοῦσαν ἐμεμαθήκει τὸ στράτευμα καταλαβεῖν τὴν Τζουρουλόν (πολίχνιον δὲ τοῦτο περί που τὴν Θρᾴκην κείμενον), ὁ δομέστικος περὶ πρώτην φυλακὴν τῆς νυκτὸς φοιτᾷ πρὸς τὸν Πακουριανόν (ἀνὴρ δὲ οὗτος μικρὸς μὲν ἦην δέμας κατὰ τὸν ποιητήν, πλὴν ἀλλὰ μαχητής, γένους λαμπροῦ ἐξ Ἀρμενίων ὁρμώμενος) καὶ ἀνακοινοῦται τούτῳ τὰ πάντα, τὴν μῆνιν τῶν δούλων, τὸν φθόνον, τὴν ἐκ πολλοῦ κατ' αὐτῶν μελέτην καὶ τὴν ἐξ ὑπογύου μελετωμένην τῶν ὀφθαλμῶν αὐτῶν ἐκκοπήν, καὶ ὡς οὐ χρὴ ὥς ἀνδράποδα παθεῖν, ἀλλὰ δράσαντάς τι γενναῖον ἀπολέσθαι, εἴ καὶ τούτου δεήσειε· καὶ τοῦτο γὰρ ἴδιον μεγαλοψυχίας ἔλεγεν. 7 Ὁ δὲ ἅπαντα διακηκοὼς καὶ συνιδὼν ὡς οὐ χρὴ μέλλειν ἐν τοῖς τοιούτοις, ἀλλὰ ταχέως γενναιοτέρου ἔργου ἐφάπτεσθαί, φησιν « εἰ μὲν αὐγαζούσης τῆς αὔριον ἐξέλθῃς τῶν ἐνταυθοῖ, συνέψομαί σοι κἀγὼ προθύμως ἐπαγωνισόμενος. Εἰ δὲ ἐς νέωτα φυλάξεις τὸ βουλευόμενον, ἀλλ' ἐμέ γ' ἴσθι αὐτὸν ἐμὲ προσελθόντα τῷ βασιλεῖ παραυτίκα καὶ σοῦ καὶ τῶν σὺν σοὶ κατειπεῖν μηδὲ μικρὸν ἀναβαλόμενον ». Ὁ δέ « ἐπεί σε τῆς ἐμῆς κηδόμενον ὁρῶ σωτηρίας, Θεοῦ δὲ τοῦτο πάντως ἔργον, οὐκ ἀποστήσομαί σου τῆς βουλῆς, πλὴν ἀλλὰ χρὴ δι' ὅρκου τὸ ἀσφαλὲς ἑκάτερον ἔχειν ». Ἔνθεν

Codd. 1 ἐξελθὼν om. C || 2 ἀπαγγέλλων F || 13 ἦν C || 17 ἐκκοπὴν αὐτῶν C || 25 γε CF || 27 ἀναβαλλόμενον C.

Epit. 13 τὸ δέμας || 19 τοῦτο δεήσειε || 21 συνειδὼς || 24 ἐπαγωνισάμενος.

de notre parole par serment. » Là-dessus ils échangèrent leur foi par serment avec la promesse que, si Dieu le faisait monter sur le trône impérial, [Alexis] élèverait Pakourianos au rang de domestique que lui-même occupait jusqu'à présent. Alexis Comnène s'en alla donc, après avoir pris congé de Pakourianos, et se rendit chez un autre personnage, un homme de guerre lui aussi, Humbertopoulos [1]. Il le met au courant de ses propres intentions et lui expose le motif pour lequel, ayant décidé de s'enfuir, il lui demande également son concours. L'autre aussitôt d'accepter : « Tu me trouveras tout prêt moi aussi, dit-il, surtout lorsqu'il s'agira d'exposer ma vie pour toi. » 8 Plus que tout, ce qui rendait les soldats dont j'ai parlé dévoués à Alexis, c'était qu'il surpassait tout le monde en courage et en intelligence. Ils l'aimaient extrêmement, parce qu'il était très libéral dans ses dons et qu'il avait plus que quiconque la main toujours prête à donner, bien qu'il n'eût pas beaucoup de fortune. Il n'était pas en effet de ces rapaces à la bouche ouverte devant la fortune. La libéralité ne s'évalue pas d'ordinaire à la quantité d'argent distribué, mais elle s'apprécie d'après l'intention. Il arrive en effet qu'un homme qui a peu de fortune, mais qui donne dans la mesure de ses moyens, est libéral, tandis qu'un autre qui a beaucoup de richesses et qui les enfouit sous terre, ou qui n'aide pas celui qui est dans le besoin en proportion de ce qu'il a, pourrait être appelé justement un second Crésus ou un Midas passionné pour l'or, avare, sordide et diviseur de cumin. Qu'Alexis fût donc orné de toutes les vertus, les hommes dont je viens de parler le savaient depuis longtemps déjà ; aussi désiraient-ils son élévation au trône, et ils faisaient des vœux pour cela.
9 Après avoir également échangé des serments avec Humbertopoulos, Alexis rentre en courant chez lui et raconte tout aux siens. C'était durant la nuit du Dimanche de la Tyrophagie que mon père prenait ces dispositions. Le jour

1. Neveu de Robert Guiscard (M. de la Force, Les conseillers latins d'Alexis Comnène. *Byzantion* XI (1936) 164).

τοι καὶ πίστεις πρὸς ἀλλήλους δι᾽ ὅρκων ἐποιησάτην, ὡς ἄρα, εἰ εἰς τὸν βασίλειον θρόνον αὐτὸν ἀγάγοι Θεός, ἐκεῖνον ἐς τὴν τοῦ δομεστίκου ἀξίαν ἀναγάγῃ, ἣν νῦν αὐτὸς ἐν τῷ τέως κατεῖχεν. Ἐξελθὼν οὖν ἐκεῖθεν ὁ Κομνηνὸς Ἀλέξιος καὶ τοῦ Πακουριανοῦ ἀπαλλαγεὶς πρὸς ἕτερον ἄνδρα καὶ αὐτὸν ἀρειμάνιον τὸν Οὐμπερτόπουλον ἄπεισι. Καὶ τὸν ἴδιον ἀπαγγέλλει σκοπὸν καὶ τὴν αἰτίαν παρίστησι, καθ᾽ ἣν διαδρᾶναι βουλόμενος εἰς συμμαχίαν καὶ αὐτὸν προσκαλεῖται. Ὁ δ᾽ εὐθὺς κατενενεύκει· « κἀμὲ δ᾽ » ἔφη « πάντως ἕξεις εὐψύχως σου καὶ μάλα προκινδυνεύοντα ». 8 Προσέκειντο δὲ καὶ τῷ Ἀλεξίῳ μᾶλλον οἱ εἰρημένοι ἄνδρες τά τε ἄλλα, καὶ διότι ἀνδρείᾳ καὶ συνέσει τῶν ἄλλων διέφερε. Φιλοδωρότατόν τε ὄντα καὶ τὴν χεῖρα, εἴπερ τις ἄλλος, περὶ τὰς δόσεις εὐκίνητον λίαν ὑπερηγάπων, καίτοι μὴ πάνυ τι πλούτῳ περιρρεόμενον. Οὐ γὰρ ἦν τῶν ἁρπαζόντων καὶ πρὸς τὸ πλουτεῖν διακεχηνότων. Τὸ γὰρ ἐλευθέριον οὐκ ἐν πλήθει παροχῆς χρημάτων κρίνεσθαι εἴωθεν, ἀλλὰ γνώμῃ ταλαντεύεσθαι πέφυκεν. Ἔστι γὰρ τὸν ὀλίγα κεκτημένον καὶ πρὸς λόγον τῶν ἐνόντων καταβαλόντα ἐλευθέριον εἶναι, τὸν δέ γε πλοῦτον πολὺν ἔχοντα καὶ τῇ γῇ κατορύττοντα ἢ μὴ κατὰ λόγον τοῦτον τῷ δεομένῳ παρέχοντα ἄλλον Κροῖσον ἢ χρυσομανῆ Μίδαν κίμβικά τε καὶ γλίσχρον καὶ ἕνα τῶν διαπριόντων τὸ κύμινον εἰπὼν ἄν τις οὐ διαμάρτῃ τοῦ δέοντος. Πάσαις τοίνυν ἀρεταῖς κεκοσμημένον τὸν Ἀλέξιον οἱ ἤδη ῥηθέντες ἄνδρες ἀνέκαθεν καὶ πάλαι γινώσκοντες τὴν αὐτοῦ ἀνάρρησιν καὶ ἠγάπων καὶ ἐπηύχοντο. 9 Ὁ δὲ Ἀλέξιος καὶ ἐξ αὐτοῦ αἰτήσας ὅρκον καὶ λαβὼν δρομαῖος ἄπεισιν οἴκαδε καὶ πάντα ἀνακοινοῦται τοῖς αὐτοῦ. Νὺξ ἦν ἡ τῆς τυροφάγου κυριακῆς, καθ᾽ ἣν οὑμὸς πατὴρ ταῦτα

Codd. 6 ἀρειμάνειον C || 7 ἀπαγγέλει C || 24 διαμάρτοι Reif.
Epit. 1 ἐποιησάτην : ἐπιστωσάτην || 2 ἀγάγῃ || 27 δρομαίως || 28 τοῖς οἰκείοις αὐτοῦ· νὺξ δ᾽ ἦν.

suivant, à l'aube naissante, il avait quitté la ville avec les siens. C'est pourquoi le peuple, qui aimait l'audace comme l'habileté d'Alexis, composa à l'occasion de ces événements un couplet sur lui rédigé en langue vulgaire, rappelant très finement la trame de cette affaire et montrant le pressentiment qu'il avait du complot ourdi contre lui, comme aussi ses déterminations. Voici les paroles originales de cette chanson : « Le Samedi avant la Tyrophagie[1], Alexis, bravo pour tes calculs, et le Lundi dès l'aube, bon voyage, mon faucon ! » * Le sens de ce couplet qui courait les rues était à peu près celui-ci : « Le Samedi de la Tyrophagie, vive ton habileté, Alexis ; mais le lendemain du Dimanche, comme un faucon qui s'élance au plus haut des airs, tu t'étais envolé des filets des barbares. »

La fuite des Comnènes.

V La mère des Comnènes, Anne Dalassène, venait de négocier les fiançailles d'un parent de Botaniatès avec la fille de Manuel, son fils aîné; redoutant maintenant que le précepteur de l'enfant n'apprît le complot et ne le dénonçât au basileus, elle conçoit un projet très habile. Elle commande en effet à tous ceux de sa maison de se réunir le soir pour aller prier dans les saintes églises de Dieu ; elle avait en effet l'habitude de visiter fréquemment les sanctuaires. Ainsi fut fait; tous comme d'ordinaire étaient là, sortant les chevaux des écuries et s'employant à disposer avec soin les selles[2] pour les femmes. Le parent de Botaniatès et son précepteur étaient en train de dormir, car des appartements séparés leur avaient été assignés. 2 Pendant la première veille, les Comnènes, au moment de s'armer maintenant et de s'en aller à cheval de la ville impériale, fermèrent les grand-portes dont ils donnèrent les clefs à leur mère; ils

1. Dimanche qui termine la semaine où l'on peut manger lait, beurre et fromage, prohibés ensuite : Quinquagésime. Cf. Clugnet, *Dictionnaire grec-français des noms liturgiques*, p. 156.

2. La selle comportait une housse ou couverture de dessous ; au-dessus de cette housse, on disposait un coussin rembourré, recouvert lui-même d'une housse de dessus.

ἐσκέπτετο. Τῇ δὲ μετ' αὐτὴν ὄρθρου βαθέος μετὰ τῶν ἀμφ' αὐτὸν ἐξεληλύθει τῆς πόλεως. Ἔνθεν τοι καὶ τὸ πλῆθος ἀποδεξάμενον τῆς ὁρμῆς τὸν Ἀλέξιον καὶ τῆς ἀγχινοίας ἐξ αὐτῶν τῶν πραγμάτων ᾀσμάτιον αὐτῷ ἀνεπλέξαντο ἐξ ἰδιώτιδος μὲν συγκείμενον γλώττης, αὐτὴν δὲ τὴν τοῦ πράγματος ἐπίνοιαν ἐμμελέστατά πως ἀνακρουόμενον καὶ κατεμφαῖνον τήν τε προαίσθησιν τῆς κατ' ἐκείνου ἐπιβουλῆς καὶ τὰ παρ' αὐτοῦ μεμηχανημένα. Τὸ δὲ ᾀσμάτιον αὐταῖς λέξεσιν εἶχεν οὕτως· « τὸ σάββατον τῆς τυρινῆς χαρὰ 'στ' Ἀλέξιε ἐνόησές το καὶ τὴν δευτέραν τὸ πρωῒ ὕπα καλῶς γεράκιν μου. » Εἶχε δὲ ὧδέ πως ἐννοίας τὸ διαφημιζόμενον ἐκεῖνο ᾀσμάτιον, ὡς ἄρα « κατὰ μὲν τὸ τυρώνυμον σάββατον ὑπέρευγέ σοι τῆς ἀγχινοίας, Ἀλέξιε, τὴν δὲ μετὰ τὴν κυριακὴν δευτέραν ἡμέραν καθάπερ τις ὑψιπέτης ἱέραξ ἀφίπτασο τῶν ἐπιβουλευόντων βαρβάρων ».

V Ἐπεὶ δὲ ἡ μήτηρ τῶν Κομνηνῶν ἡ Δαλασσηνὴ Ἄννα γαμβρὸν ἔφθασεν εἰσποιήσασθαι ἐπὶ τῇ θυγατρὶ Μανουὴλ τοῦ πρωτοτόκου τῶν υἱῶν αὐτῆς τὸν τοῦ Βοτανειάτου ἔγγονον, πτοηθεῖσα μὴ ὁ παιδαγωγὸς αὐτοῦ γνοὺς τὴν ἐπιβουλὴν προσαγγείλῃ τῷ βασιλεῖ βουλὴν ἀρίστην βουλεύεται. Καὶ δὴ προσκυνήσεως χάριν τῶν τοῦ Θεοῦ ἁγίων ἐκκλησιῶν ἀθροισθῆναι κελεύει πάντας ἑσπέρας· ἦν γὰρ αὐτῇ σύνηθες εἰς τὰ ἱερὰ τεμένη φοιτᾶν. Γίνεται τοῦτο· καὶ δὴ πάντες, ὡς ἔθος, παρῆσαν ἐξῆγόν τε τοὺς ἵππους τῶν ἱπποστάθμων ἐπιμελῶς στρωννύειν σχηματιζόμενοι τὰς γυναιξὶ πρεπούσας ἐφεστρίδας. Ὁ δέ γε τοῦ Βοτανειάτου ἔγγονος σὺν τῷ παιδαγωγῷ ὕπνωττον· ἀπομεμέριστο γάρ τι τούτοις οἴκημα ἴδιον. 2 Περὶ πρώτην δὲ φυλακὴν τοὺς πυλεῶνας κλείσαντες οἱ Κομνηνοὶ μέλλοντες ἤδη ὁπλίζεσθαι καὶ τῆς βασιλευούσης πόλεως

Codd. 1 τοῦ δὲ C || βαθέος V : ταχέος F ταχέως C || 7 παρεμφαῖνον F || 10 χαρὰ 'στ' Schmidt, ed. Reif, t. I, p. XIII 69, 5 : χαρῆς C χαρεῖς F || 13 τυρώνιον C || 28 ὕπνῳ βαρούμενος C.

fermèrent aussi sans bruit les portes des appartements où dormait Botaniatès, le fiancé de sa petite fille, bien qu'ils n'aient pas rapproché parfaitement les deux battants et ne les aient pas fermés complètement dans la crainte que le bruit ne le réveillât. La plus grande partie de la nuit s'était ainsi passée à faire les préparatifs. Avant le chant du coq ils ouvrirent donc les grand-portes, et avec leur mère, leurs sœurs, leurs femmes et leurs enfants[1], ils allèrent ensemble à pied jusqu'au forum de Constantin[2]. De là les Comnènes s'enfuyaient rapidement au palais des Blachernes[3], après avoir pris congé des femmes, tandis que celles-ci couraient en hâte à l'église de Sainte-Sophie. **3** Or le précepteur de Botaniatès s'est réveillé et, comprenant ce qui s'est passé, il sort pour retrouver les fugitifs, tenant en main une torche, et, courant, les rejoint bientôt, avant qu'ils ne soient arrivés à l'église des Saints Quarante Martyrs[4]. Dès que Dalassène, la mère de ces nobles enfants, l'aperçoit, elle lui dit : « On nous a dénoncés au basileus, je l'ai su. C'est pourquoi je gagne les saintes églises pour recourir à leur secours, autant que c'est possible ; ensuite, dès qu'il fera jour, je m'en irai au palais. Vas-y maintenant toi-même et, dès que les portiers ouvriront, annonce là-bas notre venue. » L'autre aussitôt de s'empresser pour exécuter l'ordre. **4** Les femmes arrivent alors au sanctuaire du pontife Nicolas, que l'on appelle couramment « Le Refuge » aujourd'hui encore : il est situé près de la grande église et fut construit depuis longtemps pour sauver ceux qui étaient sous le coup d'accusations ; il est comme une partie du grand sanctuaire et préparé exprès, je pense, par nos ancêtres pour que tout homme qui se trouve sous le coup

1. Cf. House of Comnenus, à la fin du livre de G. Buckler.
2. Cf. Ebersolt J., *Le grand palais*, p. 15. L'emplacement en est encore indiqué par la colonne de Constantin, la colonne brûlée.
3. Cf. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, p. 33. Situé dans les environs de la Corne d'Or, près des remparts, du côté de la terre. Les écuries impériales et les remises des voitures se trouvaient en dehors des murs.
4. Cf. Ebersolt J., *Sanctuaires de Byzance*, p. 92-93 ; Mordtmann, *op. cit.*, pp. 69 et 71.

ἀφιππάσασθαι τῇ μητρὶ παρέσχον τὰς κλεῖς ἔκλεισάν τε ἀψοφητὶ καὶ τὰς θύρας τοῦ δώματος, ἐν ᾧ ὁ ἐπ᾽ ἐγγόνῃ γαμβρὸς αὐτῆς ὁ Βοτανειάτης ἀφύπνωττεν, οὐ μέντοι ἀκριβῶς κατασφαλισάμενοι ὡς ἐφαρμόσαι ταύτας ἀλλήλαις, ἵνα μὴ ψόφος τις γεγονὼς διυπνίσῃ αὐτόν. Τούτων οὕτω γινομένων τὸ πλεῖστον παρῳχήκει τῆς νυκτός. Πρὸ ἀλεκτοροφωνίας οὖν πρώτης τοὺς πυλεῶνας ἀνοίξαντες τήν τε μητέρα καὶ τὰς ἀδελφὰς καὶ τὰς σφῶν γυναῖκας καὶ τὰ παιδία συμπαραλαβόντες μέχρι τοῦ Κωνσταντινίου φόρου ὁμοῦ πεζῇ συναπῄεσαν. Κἀκεῖθεν συνταξάμενοι ταύταις ἐκεῖνοι μὲν πρὸς τὰ ἐν Βλαχέρναις βασίλεια μάλα ὀξέως ἐξέδραμον· αὗται δὲ πρὸς τὸν τῆς μεγάλης Σοφίας νεὼν σὺν σπουδῇ ἔθεον. 3 Ὁ δὲ τοῦ Βοτανειάτου παιδαγωγὸς διυπνισθεὶς καὶ γνοὺς τὸ γενόμενον ἐξῄει πρὸς αὐτοὺς δᾷδα ταῖν χεροῖν ἔχων φθάνει τε κατὰ τάχος αὐτοὺς τοῦ τῶν ἁγίων τεσσαράκοντα τεμένους ἐγγὺς μήπω κατειληφότας. Θεασαμένη δὲ τοῦτον εὐθὺς ἡ Δαλασσηνὴ καὶ μήτηρ τῶν ἀριστέων ἐκείνων παίδων φησὶ « κατεῖπον ἡμῶν τινες, ὡς ἐπυθόμην, τῷ βασιλεῖ. Ἄπειμι γοῦν εἰς τὰς ἁγίας ἐκκλησίας τῇ αὐτῶν χρωμένη, καθὼς ἂν δυναίμην, ἐπαρωγῇ· κἀκεῖθεν αὐγαζούσης ἡμέρας ἀπελεύσομαι πρὸς τὰ βασίλεια. Ἄπιθι τοίνυν αὐτός, ἵν᾽ ὁπηνίκα οἱ πυλωροὶ ἀνοίξωσι, περὶ τῆς ἡμῶν αὐτοῖς ἀπαγγείλῃς ἐλεύσεως ». Ὁ δ᾽ εὐθὺς πρὸς τὸ κελευσθὲν ἠπείγετο. 4 Αἱ δὲ φθάνουσι πρὸς τὸ τοῦ ἱεράρχου Νικολάου τέμενος, ὃ Προσφύγιον μέχρι τῆς δεῦρο εἰώθασιν ὀνομάζειν, ἀγχοῦ τῆς μεγάλης ἐκκλησίας καὶ πρῴην ἐνιδρυμένον πάλαι ἐπὶ σωτηρίᾳ τῶν ἐπ᾽ ἐγκλήμασιν ἁλισκομένων, ὡς μέρος τυγχάνον τοῦ μεγάλου τεμένους καὶ ἐπίτηδες, οἶμαι, κατασκευασθὲν τοῖς ἀρχαίοις, ἵνα πᾶς ὁ ἐπ᾽ ἐγκλήματι ἁλοὺς καὶ φθάσας εἴσω τούτου

Codd. 1 ἀφίπτασθαι C ‖ 2 ἐν ᾧ ἦν C ‖ 4 ὡς C : οὐχ F ‖ 9 Κωνσταντινιανοῦ C ‖ 10 πεζοὶ C ‖ 11 παλάτια C ‖ 13 σὺν F : ἐν C.

d'une accusation et qui pénètre là soit dès lors à l'abri de la vindicte des lois. Les basileis et les Césars d'autrefois étaient en effet pleins de sollicitude pour leurs sujets. Or celui qui gardait l'intérieur du temple [1] ne leur en ouvrit pas aussitôt les portes, mais demanda qui elles étaient et d'où elles venaient. Quelqu'un de leur suite répondit : « Ce sont des femmes d'Orient. Elles ont dépensé tout leur avoir et se hâtent de faire leurs dévotions avant de retourner chez elles. » L'autre là-dessus ouvre aussitôt les portes et les laisse entrer. **5** Le lendemain l'autocrator convoqua le sénat, dès qu'il eut appris les agissements des Comnènes, et comme de juste il parla contre eux en chargeant le domestique. Il envoya ensuite aux femmes Straboromanos [2] et un certain Euphemianos pour les mander au palais. Mais Dalassène de leur dire : « Rapportez ceci à l'autocrator : mes enfants sont les serviteurs fidèles de ta Majesté; ils l'ont servie avec zèle en toutes circonstances, n'épargnant ni leurs vies ni leurs corps, et ils ont toujours été les premiers à s'exposer courageusement pour ton empire. Mais la jalousie contre eux, qui ne peut souffrir ni la bienveillance ni la faveur de ta Majesté à leur égard, à toute heure leur faisait courir un grand danger; quand on eut décidé de les aveugler, ils l'apprirent et, ne pouvant supporter un sort aussi redoutable qu'injuste, ils sont sortis de la ville non pas comme des rebelles, mais comme des serviteurs fidèles, aussi bien pour échapper à ce danger imminent que pour faire connaître à ton empire ce que l'on tramait contre eux et pour implorer la protection de ta Majesté. » **6** Mais les messagers ne

1. Cf. La communication de E. Mamboury sur la topographie de Sainte-Sophie au congrès international d'études byzantines, Rome, 1936. Le mot τέμενος implique l'idée d'un enclos non consacré, à ciel ouvert, plutôt qu'une église, remarque H. E. del Medico (*Byz. Zeit.*, t. XXXII, p. 20-21). Il peut signifier à la fois et l'enceinte et l'édifice qui y est construit. Anne Comnène emploie aussi le mot dans le sens d'église, chapelle, car elle aime les termes de grec classique.

Sur les sanctuaires de Saint-Nicolas, cf. R. Janin, Les églises byzantines S.-N. à CP. (*E. O.*, oct.-déc. 1932), p. 408-410.

2. Grand hétairiarque (Zonaras XVIII 19 ; t. III, p. 726).

γενέσθαι τῆς ἐκ τῶν νόμων τηνικαῦτα ἐλευθερῶται ποινῆς. Οἱ γὰρ πάλαι βασιλεῖς τε καὶ καίσαρες πολλῆς προμηθείας ἠξίουν τὸ ὑπήκοον. Ὁ δέ γε ἐν τῷ τοιούτῳ τεμένει προσμένων ταχέως αὐταῖς οὐκ ἀπεζύγου τὰς θύρας, ἀλλ᾽ ἐπυνθάνετο, τίνες καὶ ὅθεν εἶεν. Εἷς δέ τις τῶν σὺν αὐταῖς « γυναῖκές » φησιν « ἐξ ἀνατολῶν. Τὰ δὲ πρὸς χρείαν ἅπαντα δαπανήσασαι ἐπισπεύδουσι τὴν προσκύνησιν οἴκαδε ἐθέλουσαι ἐπανελθεῖν ». Ὁ δ᾽ εὐθὺς ἀποζυγώσας τὰς θύρας παραχωρεῖ αὐταῖς τῆς εἰσόδου.

5 Τῇ δ᾽ ἐπαύριον ἐκκλησιάσας ὁ αὐτοκράτωρ τὴν σύγκλητον, ἐπειδὴ τὰ κατὰ τοὺς ἄνδρας ἐμεμαθήκει, τὰ εἰκότα πρὸς τούτους ἐδημηγόρησε καταδρομὴν τοῦ δομεστίκου ποιούμενος. Ἐκπέμπει δὲ τηνικαῦτα πρὸς τὰς γυναῖκας τόν τε καλούμενον Στραβορωμανὸν καί τινα Εὐφημιανὸν τὴν κλῆσιν μετακαλούμενος αὐτὰς εἰς τὰ βασίλεια. Ἡ δὲ Δαλασσηνὴ πρὸς αὐτοὺς « εἴπατέ » φησι « πρὸς τὸν αὐτοκράτορα· οἱ παῖδες οἱ ἐμοὶ δοῦλοί εἰσι πιστοὶ τῆς σῆς βασιλείας καὶ προθύμως ἐξυπηρετοῦντες αὐτῇ ἐπὶ πᾶσιν οὐκ ἐφείσαντο οὔτε ψυχῶν οὔτε σωμάτων ἀεὶ προκινδυνεύοντες ἐκθύμως ὑπὲρ τοῦ σοῦ κράτους. Ὁ δὲ κατ᾽ αὐτῶν φθόνος μὴ φέρων τὴν εἰς αὐτοὺς εὔνοιάν τε καὶ κηδεμονίαν τῆς σῆς βασιλείας μέγαν τὸν κίνδυνον κατ᾽ αὐτῶν κατ᾽ ὥραν ἐξήρτυεν· ὡς δὲ καὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς αὐτῶν ἐξορύττειν ἐμελέτησαν, τοῦτο αἰσθόμενοι καὶ μὴ φέροντες τὸν τοιοῦτον ἄδικον κίνδυνον τῆς πόλεως οὐχ ὡς ἀποστάται ἐξῆλθον, ἀλλ᾽ ὡς δοῦλοι πιστοὶ ἅμα μὲν τὸν ὑπόγυον ἀποδιδράσκοντες κίνδυνον, ἅμα δὲ καὶ τὰ κατ᾽ αὐτῶν μελετώμενα τὸ κράτος σου ἀναδιδάξοντες καὶ τὴν ἀπὸ τῆς σῆς βασιλείας ἐξαιτησόμενοι βοήθειαν. » 6 Οἱ

Codd. 9 αὐταῖς δὲ F || 11 μεμαθήκοι F || 25 οὐχ ὡς ἀποστάται ἐξῆλθον τῆς πόλεως C.

Epit. 8 ἐπανελθεῖν θέλουσαι || 9 τὰς θύρας ἀποζυγώσας || 25 κίνδυνον ἄδικον ὄντα || 28-29 ἀναδιδάξαντες καὶ τὸν ἀπὸ τῆς βασιλείας σου ἐξαιτησόμενοι ἔλεον.

cessaient de la presser vivement de les suivre. Alors avec indignation cette femme leur dit : « Laissez-moi pénétrer dans l'église de Dieu pour y prier. Il est vraiment inconvenant qu'étant arrivée aux portes de celle-ci, je ne puisse y entrer et recourir à la médiation de notre Reine Immaculée, Mère de Dieu, auprès de Dieu et auprès du cœur du basileus. » Les messagers donc, ayant égard à la demande raisonnable de cette femme, lui permettent d'entrer. Alors elle s'avance d'un pas lent comme quelqu'un d'accablé par l'âge et par le chagrin ; en réalité elle feignait cet accablement, et quand elle s'est approchée de l'entrée même du sanctuaire, elle fait deux génuflexions, mais à la troisième elle s'étend à terre et se cramponne aux saintes portes [1] en criant : « A moins que l'on ne me coupe les mains, je ne sortirai pas de ce temple saint avant d'avoir reçu la croix du basileus comme gage de mon salut. » 7 Alors Straboromanos, retirant la croix qu'il portait au cou [2], la lui offre. Mais elle [de répliquer] : « Ce n'est pas à vous que je demande cette garantie, mais j'attends du basileus lui-même la sauvegarde que j'ai dite. Je n'accepterais pas non plus naïvement la croix que l'on m'offrirait, si elle était de petite dimension ; il faut qu'elle soit de dimension respectable. » Elle demandait cela pour que le serment qu'on lui ferait fût manifeste ; car si la promesse avait été faite sur une petite croix, sa confirmation risquerait d'échapper à la plupart des spectateurs. « C'est à la décision et à la pitié de l'empereur que j'en appelle, [ajouta-t-elle]. Allez, dites-le lui. » 8 Quant à sa belle-fille, l'épouse d'Isaac [3] (elle se hâta de pénétrer dans le sanctuaire au moment où l'on en ouvrait les portes pour le chant des Matines), après avoir retiré le voile qui lui couvrait le visage, elle dit aux hommes : « Qu'elle, si elle veut, s'en

1. Dans les églises grecques trois portes ferment l'entrée du sanctuaire, τὸ βῆμα, séparé du reste de l'église par l'iconostase ; par derrière se trouve l'autel (cf. Ducange, *In Alex.*, éd. Bonn, p. 450. Clugnet, *op. cit.*, p. 26).

2. Généralement croix contenant des reliques qu'on portait au cou, suspendue par une chaîne (Ducange, *op. cit.*, p. 451).

3. Irène d'Alanie.

δὲ ἐπέκειντο σφόδρα μετακαλούμενοι ταύτην. Ἀγανακτήσασα δὲ ἡ γυνή φησι πρὸς αὐτοὺς « παραχωρήσατέ μοι εἰς τὴν τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίαν εἰσελθούσῃ προσκυνῆσαι. Ἄτοπον γάρ ἐστιν εἰς τοὺς πυλεῶνας αὐτῆς φθάσασαν μὴ εἰσελθεῖν καὶ μεσίτιδι τῇ παναχράντῳ δεσποίνῃ καὶ θεομήτορι χρήσασθαι εἴς τε τὸν Θεὸν καὶ τὴν τοῦ βασιλέως ψυχήν. » Τὴν εὔλογον οὖν αἴτησιν τῆς γυναικὸς αἰδεσθέντες οἱ πρέσβεις παραχωροῦσιν αὐτῇ τῆς εἰσόδου. Ἡ δὲ βραδεῖ ποδὶ στείχουσα ὡς οἷον ὑπὸ τοῦ γήρως καὶ τῆς λύπης κεκμηκυῖα, μᾶλλον δὲ καὶ τὸν κεκμηκότα ὑποκρινομένη περί τε αὐτά που τὰ εἰσόδια τοῦ ἱεροῦ βήματος πελάσασα καὶ γονυκλισίας δύο ποιησαμένη περὶ τὴν τρίτην καθεσθεῖσα χαμαὶ ἀπρὶξ τῶν ἁγίων εἴχετο θυρῶν ἐπιβοωμένη ὡς « εἰ μὴ τὰς χεῖρας ἀποτμηθείην, οὐκ ἂν τοῦ ἱεροῦ τεμένους ἐξέλθοιμι, εἰ μὴ τὸν τοῦ βασιλέως ὥσπερ ἐχέγγυον τῆς σωτηρίας δεξαίμην σταυρόν ». 7 Ἐκβαλὼν δὲ ὁ Στραβορωμανὸς ὅνπερ ἐπεφέρετο σταυρὸν ἐγκόλπιον ἐδίδου. Ἡ δέ « οὐκ ἀφ᾿ ὑμῶν τὴν πληροφορίαν αἰτῶ, ἀλλ᾿ ἐξ αὐτοῦ τοῦ βασιλέως ἐπιζητῶ τὴν εἰρημένην βοήθειαν. Καὶ οὐδ᾿ ἁπλῶς ἐν μικρῷ μεγέθει τὸν διδόμενον ἂν σταυρὸν δεξαίμην, ἀλλ᾿ ἀξιόλογον τὸ μέγεθος ἔχοντα », τοῦτο δὲ ἐπεζήτει, ἵνα καταφανὲς πρὸς ἐκείνην τὸ ὅρκιον γίνοιτο· ἐν μικρῷ γὰρ σταυρίῳ τῆς ὑποσχέσεως γινομένης τάχα ἂν τοὺς πολλοὺς τὰ ἐμπεδούμενα διελάνθανον· « ἐκείνου τοίνυν τὴν κρίσιν καὶ τὸν ἔλεον ἀνακαλοῦμαι. Ἄπιτε, ἀπαγγείλατε αὐτῷ ». 8 Ἡ δὲ ἐπὶ τῷ Ἰσαακίῳ νύμφη αὐτῆς (προέφθασε γὰρ εἰς τὸν ναὸν εἰσελθεῖν ἅμα τῷ τὰς πύλας ἀνεῳχθῆναι διὰ τὸν ὄρθριον ὕμνον) τὴν ἐπικαλύπτουσαν ὀθόνην τὸ πρόσωπον περιελοῦσά φησι πρὸς αὐτούς « αὕτη μέν, εἰ βούλεται, ἀπερχέσθω· ἡμεῖς

Codd. 3 εἰσελθεῖν C || 9 ἀπὸ τῆς λύπης καὶ τοῦ γήρους C || 18 ἐγκόλπιον σταυρόν F.

Epit. 30 βούλοιτο.

aille; mais nous, sans garantie, nous ne sortirons pas du temple, quand bien même la mort nous menacerait. » Alors [les messagers], devant l'opiniâtreté de ces femmes qui se comportaient envers eux avec plus de hardiesse qu'au début, craignirent qu'un esclandre ne se produisît, et s'en allèrent mettre le basileus au courant de toute l'affaire. Lui, qui était bon par nature, fut touché par les paroles d'Anne Dalassène, et il lui envoya la croix demandée en la rassurant complètement. Lorsqu'à la suite de cela elle sortit de la sainte église de Dieu, il ordonna qu'elle fût reléguée avec ses filles et ses brus dans le monastère de femmes du Petrion, situé près de la Porte de Fer [1]. Il fit aussi chercher la parente [de Dalassène], la belle-fille du césar Jean [2] (elle avait le rang de protovestiaria *), dans le sanctuaire des Blachernes qui avait été construit en l'honneur de notre Souveraine la Mère de Dieu **, avec ordre de la conduire elle aussi dans le même monastère du Petrion. De plus il prescrivit que leurs celliers, leurs champs de blé, et tous leurs trésors fussent gardés intacts. **9** Chaque matin donc les deux femmes allaient trouver leurs gardiens et leur demandaient s'ils avaient quelques nouvelles de leurs enfants. Eux, agissant bonnement avec elles, racontaient tout ce qu'ils avaient appris. Aussi bien la protovestiaria, qui avait la main et le cœur généreux, dans l'intention de se gagner les gardiens, leur disait de prendre pour eux dans les mets tout ce qu'ils voulaient; on laissait en effet ces femmes faire venir librement ce dont elles avaient besoin. Dès lors les gardiens devinrent encore plus empressés à donner des nouvelles, et ainsi de tout ce qu'on savait des faits et gestes des Comnènes, rien n'échappait aux prisonnières.

VI Tandis que telle était l'histoire des femmes, les révoltés, eux, avaient gagné en hâte la porte qui se trouve

1. Cf Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, p. 41 et 74. Sur le rocher du Pétrion, situé du côté de la mer, non loin des Blachernes, s'élevaient de nombreux couvents.

2. Le césar Jean Doukas, frère de Constantin X et oncle de Michel VII.

δὲ πληροφορίας ἄτερ τοῦ ἱεροῦ οὐκ ἐξερχόμεθα, κἂν θανεῖν ἡμᾶς πρόκειται ». Ἰδόντες οὖν τὸ ἐνστατικὸν τῶν γυναικῶν καὶ ὅπως ἀναισχυντότερον αὐτοῖς ἢ πρότερον προσεφέροντο, καὶ πτοηθέντες μὴ θόρυβος γένηται, ἀπελθόντες ἀπήγγειλαν πάντα τῷ βασιλεῖ. Ὁ δὲ φύσει ἀγαθὸς ὤν, ἐπικαμφθεὶς καὶ τοῖς τῆς γυναικὸς λόγοις, ἀποστέλλει τὸν ἐπιζητούμενον σταυρὸν πρὸς αὐτὴν πᾶσαν ἀφροντισίαν αὐτῇ διδούς. Καὶ οὕτω τῆς τοῦ Θεοῦ ἁγίας ἐκκλησίας ἐξελθοῦσαν περιορισθῆναι παρακελεύει μετά τε τῶν θυγατέρων καὶ τῶν νυμφῶν αὐτῆς εἰς τὴν ἀγχοῦ τῆς Σιδηρᾶς διακειμένην γυναικείαν μονὴν τῶν Πετρίων. Μετάκλητον δὲ ποιεῖται καὶ τὴν συμπενθέραν αὐτῆς τὴν τοῦ καίσαρος Ἰωάννου νύμφην (πρωτοβεστιαρία δὲ ἦν αὐτὴ τὸ ἀξίωμα) ἀπὸ τοῦ ἐν Βλαχέρναις τεμένους, ὃ ἐπ' ὀνόματι τῆς δεσπότιδος ἡμῶν θεομήτορος ᾠκοδόμητο, καὶ εἰς τὴν ῥηθεῖσαν μονὴν τῶν Πετρίων καὶ αὐτὴν εἶναι παρακελεύεται. Καὶ προστάττει τούς τε πιθῶνας καὶ σιτῶνας αὐτῶν καὶ πάντα τὰ ταμεῖα τηρεῖσθαι ἀμειαγώγητα. 9 Καθ' ἑκάστην οὖν πρωΐαν ἄμφω τοῖς φυλάττουσι προσερχόμεναι ἐπυνθάνοντο, εἴ τι ἀπὸ τῶν παίδων αὐτῶν μεμαθήκεσαν. Οἱ δὲ ἁπλοϊκώτερον αὐταῖς προσφερόμενοι ἀπήγγελλον ἅπαν τὸ ἀκουσθέν. Ἡ δὲ πρωτοβεστιαρία ἐλευθέρα καὶ χεῖρα καὶ γνώμην οὖσα βουλομένη τε τοὺς φυλάσσοντας σφετερίσασθαι ἐπέταττεν αὐτοῖς ἀναλαμβάνεσθαι ἀπὸ τῶν βρωσίμων εἰς ἰδίαν χρῆσιν ὁπόσα καὶ βούλοιντο· ἐφεῖτο γὰρ αὐταῖς ἀπαραποδίστως εἰσάγεσθαι τὰ πρὸς χρείαν. Ἐντεῦθεν προθυμότεροι πρὸς τὰς ἀπαγγελίας οἱ φύλακες ἐγεγόνεισαν, κἄκτοτε ἔκφορα πάντα ποιούντων ἐκείνων οὐδὲν αὐτὰς διελάνθανε.

VI Τὰ μὲν οὖν κατὰ τὰς γυναῖκας τοιαῦτα· οἱ δέ γε ἀποστάται φθάσαντες τὴν περὶ τὸ βραχιόνιον τῶν Βλα-

Codd. 6 τοῖς om. C || 10 καὶ νυμφῶν F || 13 πρωτοβεστιαρέα C et sic ubique || 26 ἀπαρεμποδίστως C || 31 ἀποστάται FV : Κομνηνοὶ C.

près de la barbacane [1] des Blachernes et, après avoir brisé les verrous, s'étaient rendus sans obstacle aux écuries impériales [2]. Là, à ceux des chevaux qu'ils laissaient, ils coupèrent d'abord avec leur épée les pattes de derrière aux articulations; quant à ceux qui semblaient devoir leur rendre plus de services, ils les emmenèrent, puis ils gagnèrent rapidement le monastère, que l'on appelle Kosmidion [3], situé dans les environs de la capitale. Car, j'insère en passant ce détail afin que la suite de mon récit soit plus claire, là ils trouvèrent la protovestiaria, dont on a déjà parlé plus haut, avant que le basileus ne l'ait fait chercher comme cette histoire l'a raconté précédemment; ils prirent congé d'elle au moment de s'en aller et, après avoir persuadé Georges Paléologue de les accompagner, ils le forcèrent de partir avec eux.
2 Ils n'avaient pas encore en effet osé dévoiler leurs projets à cet homme dont ils avaient de bonnes raisons de se défier; car le père de Georges était au plus haut point dévoué à l'empereur : lui découvrir leur révolte n'allait pas sans danger. Aussi bien d'abord Paléologue ne se montrait-il pas facile à manier, faisant beaucoup d'objections et leur reprochant leur infidélité au souverain ; le lendemain, selon le proverbe, en y réfléchissant, ils regretteraient leur conduite [4]. Mais comme la protovestiaria, qui était la belle-mère de Paléologue *, insistait vivement pour qu'il se joignît à eux, recourant même aux menaces les plus terribles, il devint plus traitable. 3 Il se préoccupa ensuite des femmes, de son épouse Anne et de Marie sa belle-mère ; cette dernière descendait d'une des premières familles de Bulgarie, et elle était si séduisante par sa beauté comme par la grâce harmonieuse de ses membres et de sa physionomie, qu'on la considérait comme la plus belle de toutes les femmes qui vivaient

1. Sur l'interprétation du mot « βραχιόνιον » cf. Ducange, *In Alex.*, p. 453.
2. Hors de la ville, près des remparts des Blachernes.
3. Monastère des Saints Cosme et Damien, dans le voisinage des Blachernes; cf. Nic. Bryen. III, 12.
4. Litt. se souvenant de la raison, ils l'invoqueraient.

χερνῶν ἱσταμένην πύλην καὶ τὰς κλεῖς κατεάξαντες ἀδεῶς ἐξεληλύθεισαν εἰς τοὺς βασιλικοὺς ἱπποστάθμους. Καὶ τοὺς μὲν τῶν ἵππων αὐτοῦ που καταλιμπάνουσι πρότερον τοὺς ὄπισθεν πόδας ἀπ' αὐτῶν τῶν μηρῶν τῷ ξίφει ἀποτεμόντες, τοὺς δ' ἀναλαβόμενοι, ὅσοι τούτοις ἔδοξαν χρησιμώτεροι, ἐκεῖθεν ταχέως τὸ ἀγχοῦ που τῆς μεγαλοπόλεως μοναστήριον, ὃ Κοσμίδιον ἐπωνόμασται, καταλαμβάνουσι. Καὶ γάρ, ἵνα μεταξύ πως ἐπιδιηγησαίμην καὶ σαφέστερος ἡμῖν ὁ λόγος προίῃ, τὴν εἰρημένην ἄνωθεν πρωτοβεστιαρίαν, πρὶν ἢ τὸν βασιλέα ταύτην μετακαλέσασθαι, ὡς ὁ λόγος φθάσας ἐδήλωσε, κεῖθι καταλαβόντες ταύτῃ τε συνετάττοντο ἐπὶ τῷ ἐξελαύνειν ἐκεῖθεν καὶ Γεώργιον τὸν Παλαιολόγον ἀνέπειθον μεθ' ἑαυτῶν συλλαβεῖν καὶ συναπαίρειν αὐτοῖς κατηνάγκαζον. 2 Οὔπω γὰρ ἦσαν ἔκφορα τὰ κατ' αὐτοὺς θέμενοι πρὸς τὸν ἄνδρα δι' ὑποψίαν εὐπρόσωπον· ἦν γὰρ ὁ πατὴρ τοῦ Γεωργίου τουτουὶ τῷ βασιλεῖ εὐνούστατος ἐς τὰ μάλιστα, καὶ ἡ τῆς ἀποστασίας πρὸς τοῦτον ἀπογύμνωσις οὐκ ἀκίνδυνος. Τὰ μὲν οὖν πρῶτα ὁ Παλαιολόγος πρὸς τούτους οὐκ εἶχεν εὐαγώγως πολλά τε ἀντιτεινόμενος καὶ κατονειδίζων τὴν πρὸς ἐκεῖνον τούτων διαπιστίαν καὶ ὅτι ὕστερον, τοῦτο δὴ τὸ πεπαροιμιασμένον, νοῦν οἴσαντες καὶ τοῦτον ἀνακαλοῦνται. Ἐπεὶ δὲ καὶ ἡ πρωτοβεστιαρία ἡ τοῦ Παλαιολόγου πενθερὰ βαρεῖα ἐνέκειτο τούτῳ συνεξελθεῖν καὶ ἀπειλοῦσα αὐτῷ τὰ δεινότατα, μαλακώτερος γίνεται. 3 Φροντίζει δὲ τὸ ἐντεῦθεν περὶ τῶν γυναικῶν, τῆς τε αὐτοῦ γαμετῆς Ἄννης καὶ Μαρίας τῆς πενθερᾶς αὐτοῦ, τὰ πρῶτα τοῦ γένους ἐκ τῶν Βουλγάρων ἐχούσης, κάλλους δὲ τοσοῦτον ἐπισυρομένης καὶ εὐαρμοστίας μελῶν καὶ μερῶν, ὥστε μηδεμίαν φανῆναι κατ' ἐκεῖνο καιροῦ τὴν ταύτης ὡραιοτέραν. Οὐκ ἄνευ οὖν φροντίδος ἦσαν τὰ κατ' αὐτὴν τῷ

Codd. 2 ἐξεληλύθασιν F || 9 σαφέστερον F || 10 πρωτοβεστιαρέαν F || 17-18 τῆς ἀποστασίας F : τῆς τοιαύτης βουλῆς C || 20-21 προσονειδίζων τὸ εἰς ἐκεῖνον τούτων βούλημα καὶ ὅτι C || 30 τὴν om. C.

à cette époque. C'est pourquoi Paléologue et Alexis n'étaient pas sans souci à son sujet. Dans l'entourage d'Alexis, tous furent également d'avis qu'il fallait les emmener de là pour les conduire, selon les uns dans une citadelle, selon Paléologue dans le temple de la Mère de Dieu aux Blachernes. L'avis de Georges prévalut. Aussitôt donc ils s'en allèrent avec elles et les confièrent à la Mère toute sainte du Verbe qui renferme toutes choses. De retour à l'endroit d'où ils étaient partis, ils se mirent à délibérer sur ce qu'ils allaient faire maintenant. « Vous, il faut que vous partiez d'ici, dit Paléologue; moi, je vous rejoindrai au plus vite en emportant mon argent avec moi. » Il se trouva en effet qu'il avait là en dépôt toute sa fortune mobilière. Là-dessus sans plus tarder les Comnènes se mirent en route vers le but fixé, et [Paléologue], après avoir chargé ses richesses sur les bêtes de somme des moines, s'élança derrière eux [1]. Il gagna sans encombre avec ceux-ci Tzouroulos, un village de Thrace, où ils rejoignirent tous fort heureusement les troupes qui étaient arrivées là sur l'ordre du domestique. 4 Alors jugeant qu'ils devaient faire connaître ce qui venait de leur arriver au césar Jean Doukas, lequel séjournait dans son domaine de Morobondos, ils lui dépêchèrent un messager pour lui apprendre leur révolte. Le porteur de cette nouvelle arriva au petit jour, et il s'arrêta devant les portes de la demeure cherchant à voir le césar. Jean, le petit-fils de celui-ci, l'aperçut : c'était un jeune garçon qui n'était pas encore à l'âge de l'adolescence et qui, pour cette raison, ne quittait pas le césar; il entre en courant chez ce dernier qui dormait encore et, le tirant de son sommeil, il lui apprend la rébellion. Le césar, sur le coup suffoqué par ces mots, donne à son petit-fils une tape sur la joue et le renvoie, en ajoutant qu'il ne faut pas dire de telles sottises. Quelques instants après, l'enfant revient, rapporte la même nouvelle, ainsi que le message adressé à

1. Chalandon (*Alexis I*, p. 45) critique ce passage de l'Alexiade, surtout la conversion brusque de Georges Paléologue au parti des Comnènes : cela paraît inadmissible. « Je suis très enclin à croire que Paléologue avait été chargé de tout préparer pour la fuite des

Παλαιολόγῳ καὶ Ἀλεξίῳ. Ταύτῃ τοι καὶ γνώμην ἔσχον οἱ ἀμφὶ τὸν Ἀλέξιον ἐκεῖθεν ἀνελόμενοι ταύτας οἱ μὲν εἴς τι φρούριον ἀπαγαγεῖν, ὁ δὲ Παλαιολόγος εἰς τὸ ἐν Βλαχέρναις τέμενος τῆς θεομήτορος. Καὶ κρατεῖ ἡ τοῦ Γεωργίου γνώμη. Εὐθὺς οὖν ἀπελθόντες μετ' αὐτῶν παρέθεντο ταύτας τῇ πανάγνῳ μητρὶ τοῦ τὰ πάντα συνέχοντος Λόγου. Αὐτοὶ δὲ παλινοστήσαντες, ὅθεν ἐξῄεσαν, ἐσκόπουν ὅ τι δὴ καὶ ποιήσαιεν. Ὁ δὲ Παλαιολόγος « ὑμᾶς μέν » φησιν « ἀπέρχεσθαι χρή· ἐγὼ δὲ τάχιον ὑμᾶς καταλήψομαι τὰ προσόντα μοι χρήματα συνεπιφερόμενος ». Ἔτυχε γὰρ πᾶσαν τὴν ἐν κινητοῖς αὐτοῦ θεωρουμένην περιουσίαν ἔχων ἐγκειμένην ἐκεῖσε. Μὴ μελλήσαντες οὖν εὐθὺς τῆς προκειμένης ὁδοιπορίας εἴχοντο· ἐκεῖνος δὲ τοῖς τῶν μοναχῶν ὑποζυγίοις ἐπισάξας τὰ ἑαυτοῦ ὄπισθεν αὐτῶν ἤλαυνε. Καὶ φθάσας σὺν τούτοις εἰς Τζουρουλὸν (κώμη δὲ καὶ αὕτη Θρᾳκική) διασῴζεται κἀκεῖσε τυχαίως τῷ ἐξ ἐπιταγῆς τοῦ δομεστίκου καταλαβόντι στρατεύματι ἡνώθησαν ἅπαντες. 4 Δέον οὖν κρίναντες περὶ τῶν συμπεσόντων αὐτοῖς δηλῶσαι τῷ Δούκᾳ Ἰωάννῃ τῷ καίσαρι ἐν τοῖς ἰδίοις κτήμασι τῶν Μωροβούνδου αὐλιζομένῳ ἀπεστάλκασι τὸν τὴν ἀποστασίαν ἐκείνῳ μηνύσοντα. Φθάσας δὲ ὁ τὴν ἀγγελίαν ἐκείνην κομίζων περὶ δείλην ἑῴαν ἔξω τῶν οὐδῶν τῆς αὐλίδος εἱστήκει τὸν καίσαρα ἀναζητῶν. Ἰδὼν δὲ τοῦτον ὁ ἔγγονος αὐτοῦ Ἰωάννης, νέος ἔτι ὢν καὶ μήπω μειράκιον καὶ διὰ τοῦτο ἀδιασπάστως συνὼν τῷ καίσαρι, δρομαῖος εἴσεισι καὶ καθεύδοντα τοῦτον διυπνίσας ἀπαγγέλλει τὴν ἀποστασίαν. Ὁ δ' εὐθὺς πληγεὶς τῇ ἀκοῇ ῥαπίζει τὸν υἱωνὸν κατὰ κόρρης καὶ μὴ τοιαῦτα ληρεῖν ἐπειπὼν ἀπώσατο. Κἀκεῖνος μετὰ μικρὸν πάλιν εἰσελθὼν τὴν αὐτὴν ἀγγελίαν κομίζει προσθέμενος καὶ τὸν ἀπὸ τῶν

Codd. 12 μελήσαντες codd. || οὖν F : γοῦν C (sic) || 20 Μοροβούνδου C || 21 ἀποστασίαν ἐκείνῳ FV : πρᾶξιν ἐκείνων C || 26 δρομαίως C || 27 τὴν ἀποστασίαν FV : τὸ παρὰ Κομνηνῶν γινόμενον C || 28 υἱόν C.
Epit. 20-21 ἐπεστάλκασι.

[son aïeul] par les Comnènes. 5 La teneur de ce message était très habile, laissant entendre à mots couverts la révolte. « Nous avons préparé, était-il dit, un repas excellent qui ne sera pas sans assaisonnement; si tu désires prendre part avec nous au festin, viens en toute hâte participer à ce régal. » Alors le césar se dresse sur son séant et, appuyé sur son coude droit, il ordonne d'introduire le courrier qui vient de là-bas. Quand ce dernier eut raconté toute l'affaire des Comnènes: « Malheur à moi », dit le césar, en mettant brusquement les mains sur ses yeux; puis se prenant la barbe pendant quelque temps, comme quelqu'un qui agite de graves pensées, il s'arrêta à ce seul parti : se révolter avec eux lui aussi. Là-dessus il demanda immédiatement ses écuyers, monta à cheval et se mit en route pour rejoindre les Comnènes. 6 En chemin il rencontra par hasard un certain Byzantios, qui portait une grosse bourse d'or et qui s'en allait à la capitale ; il l'interpella par ces mots d'Homère: « Qui es-tu et d'où viens-tu? [1] » Quand il eut appris de l'autre qu'il était chargé d'une forte somme d'or provenant de la perception des impôts, et qu'il la portait au trésor, il l'obligea à faire halte avec lui pendant la nuit, lui promettant qu'aussitôt le jour venu, il irait où il voudrait. Comme l'autre refusait et trouvait [ce procédé] violent, le césar insista plus vivement encore et ses arguments finirent par convaincre ; car ayant la parole extrêmement facile et l'esprit très habile, il portait la persuasion sur les lèvres, comme un autre Eschine ou un autre Démosthène. Prenant donc avec lui cet homme, il le loge dans une hôtellerie, l'entoure de mille prévenances, l'invite à sa propre table et,

Comnènes. » Sa présence même au couvent de Kosmidion près de la protovestiaria, son argent liquide déposé là comme par hasard, sembleraient indiquer une affaire préméditée. En fait, Georges Paléologue sera l'agent d'influence des Doukas. Le césar Jean Doukas était le grand-père d'Alexis Comnène et de Georges Paléologue. L'enfant appelé Jean est plus exactement son arrière-petit-fils, car nous trouvons déjà dans l'armée d'Alexis le petit-fils du césar, Jean, le futur gouverneur de Dyrrachium (Al. II 7, I).

1. Od. XIX 105. — Sur les finances byzantines, cf. Andréadès,

Κομνηνῶν πρὸς αὐτὸν ἀποτοξευόμενον λόγον. 5 Εἶχε δὲ ὁ λόγος μεταξύ που καί τι ἀστειότατον τὴν τυραννίδα συναινιττόμενον ὥς « ἡμεῖς μέν » φησιν « ὄψον μάλα καλὸν ηὐτρεπίσαμεν καὶ καρυκείας οὐκ ἄτερ· σὺ δὲ ἀλλ' εἰ βούλει τῆς εὐωχίας μεταλαχεῖν, τὴν ταχίστην ἥκειν τῆς πανδαισίας μεταληψόμενος ». Ἀνακαθίσας οὖν καὶ ἐπὶ τοῦ δεξιοῦ ἀγκῶνος ἑαυτὸν ἐπερείσας εἰσαγαγεῖν τὸν ἐκεῖθεν ἐλθόντα κελεύει. Τοῦ δὲ πάντα τὰ κατὰ τοὺς Κομνηνοὺς διηγησαμένου, « φεῦ μοι » ὁ καῖσαρ εἰπὼν εὐθὺς ἐπιβάλλει τὰς χεῖρας ταῖς ὄψεσιν· ἐπὶ μικρὸν δὲ καὶ τῆς ὑπήνης περιδραξάμενος, οἷον ἐν τοσούτῳ λογισμοὺς πολλοὺς ἀνελίττων, εἰς ἓν τοῦτο ἤρεισεν ἑαυτόν, συναποστατῆσαι κἀκεῖνον. Εὐθὺς οὖν μετακαλεσάμενος τοὺς ἱπποκόμους καὶ τοῦ ἵππου ἐπιβὰς τῆς πρὸς τοὺς Κομνηνοὺς φερούσης ἥψατο. 6 Καὶ Βυζαντίῳ δέ τινι καθ' ὁδὸν ἐντυχὼν χρυσοῦ βαλάντιον ἱκανὸν ἐπιφερομένῳ καὶ πρὸς τὴν μεγαλόπολιν ἀπιόντι ἤρετο αὐτόν, τοῦτο δὴ τὸ Ὁμηρικόν, « τίς, πόθεν εἰς ἀνδρῶν ; » Καὶ ἐπειδὴ παρ' αὐτοῦ ἐμάνθανεν, ὅτι τε πολὺν χρυσὸν ἐπιφέρεται ἀπό τινων εἰσπράξεων καὶ ὅτι πρὸς τὸν κοιτῶνα τοῦτον διακομίζει, βιάζεται τοῦτον συγκαταλῦσαι αὐτῷ ὑπισχνούμενος ὡς ἅμα ἡμέρᾳ, οὗπερ ἂν βούλοιτο, βαδιεῖται. Τοῦ δὲ ἐνισταμένου καὶ βαρέως φέροντος τοῦτο ὁ καῖσαρ σφοδρότερον ἐπετίθετο καὶ ἔπεισε λέγων, ὁποῖος ἐκεῖνος ἐπιτρόχαλος ἐν λόγοις καὶ δεινὸς ἐν νοήμασι πειθώ τε ἐν γλώττῃ φέρων ἤπερ Αἰσχίνης ἄλλος ἢ Δημοσθένης. Συμπαραλαβὼν οὖν τὸν τοιοῦτον καταλύει ἔν τινι δωματίῳ καὶ παντοίως φιλοφρονησάμενος τραπέζης τε ἀξιώσας καὶ διαναπαύσας

Codd. 2-3 τὴν τοιαύτην πρᾶξιν αὐτοῦ συναινιττόμενον C || 5 μεταλαβεῖν C || ἧκε C || 10 καὶ om. C || 12-13 συνακολουθῆσαι κἀκεῖνος τῷ τούτων θελήματι C || 19 χρυσὸν πολὺν F || 25 δεινὸς τοῖς νοήμασι F.

Epit. 2 ὁ λόγος : ἡ ἀγγελία || ἀστειότερον || 11-12 καὶ πολλοὺς ἀνελίξας λόγους, συναποστατῆσαι τούτοις κἀκεῖνος προέθετο || 15 φερούσης πορείας || 16 βαλάντια ἱκανὰ || 21 βιάζεται αὐτὸν τούτῳ συγκαταλῦσαι.

après l'avoir bien traité, le retient. 7 Dès le point du jour, quand le soleil s'élance à l'orient pour s'emparer de l'horizon, Byzantios faisait seller les chevaux, impatient de gagner Byzance au plus vite. A cette vue le césar de s'écrier : « Arrête et fais route avec nous. » Mais l'autre, qui ne sait pas où va [son interlocuteur] et qui ignore en outre complètement la raison pour laquelle il a été l'objet d'une telle sollicitude, commence à se fâcher et suspecte le césar ainsi que les amabilités du césar. Ce dernier se tenait près de lui en le retenant ; comme [Byzantios] ne cédait toujours pas, changeant de ton [le césar] lui parle rudement et le menace dans le cas où il ne ferait pas ce qui lui est commandé. L'autre n'obéissant pas, il ordonne de charger tous les bagages de l'étranger sur ses propres bêtes de somme et de poursuivre le chemin ; quant à l'homme, il le laisse libre d'aller où il veut. Celui-ci renonce absolument à gagner le palais impérial, de peur en effet d'être emprisonné si les fonctionnaires du trésor impérial l'aperçoivent les mains vides ; il ne veut pas non plus revenir en arrière à cause du trouble et de la confusion qui régnaient dans les affaires depuis que venait d'éclater la révolte des Comnènes ; aussi, bien qu'à contrecœur, il suivit le césar. 8 Or par un heureux hasard se produisit l'événement suivant. En s'en allant, le césar rencontra des Turcs en train de traverser le fleuve de l'Euros [1], (c'est son nom). Retenant la bride [de son cheval], il leur demande d'où ils viennent et où ils vont ; aussitôt il promet de leur donner beaucoup d'argent et de les gratifier de toute espèce de faveurs, s'ils partent avec lui trouver Comnène. On se met alors d'accord, et il réclame un serment à leurs chefs, voulant par là confirmer leur convention. Ceux-ci aussitôt prêtèrent serment à leur manière, jurant que très volontiers ils combattraient pour Comnène.

De la monnaie et de la puissance d'achat des métaux précieux dans l'empire byzantin *Byzantion I* (1924) 75-115. — F. Dölger, *Beiträge zur Gesch. der byz. Finanzverwaltung des X u. XI Jh.* — G. Ostrogorsky, Das Steuersystem im byz. Altertum u. Mittelalter (*Byzantion* VI 229 sq.). — 1. La Maritza, en Thrace.

καλῶς παρακατέσχε τὸν ἄνδρα. 7 Κατὰ τὸ περίορθρον δὲ ἤδη, ὅτε καὶ ὁ ἥλιος τὸν ἀνατολικὸν ὁρίζοντα καταλαμβάνειν ἐπείγεται, ὁ μὲν Βυζάντιος ἐπιθέμενος τὰς ἐφεστρίδας τοῖς ἵπποις εὐθὺ Βυζαντίδος ἐλαύνειν ἠπείγετο. Τοῦτον δὲ ὁ καῖσαρ θεασάμενος « ἔα » φησὶ « καὶ συμπορεύου μεθ' ἡμῶν ». Ὁ δὲ μηθ' ὅπου πορεύεται γινώσκων, παντάπασι δὲ καὶ τὴν αἰτίαν δι' ἣν τῆς τοιαύτης φιλοφροσύνης ἠξίωται ἀγνοῶν πάλιν δυσανασχετῶν ἦν καὶ ὑπόπτως εἶχε πρὸς τὸν καίσαρα καὶ τὰς φιλοφροσύνας τοῦ καίσαρος. Ὁ δὲ ἐπέκειτο ἕλκων αὐτόν· ὡς δ' οὐχ ὑπήκουε, μεταβαλὼν τραχυτέροις πρὸς τοῦτον ἐκέχρητο ῥήμασιν, εἰ μὴ τὸ προσταττόμενον ποιήσειε. Μὴ ὑπακούοντος δὲ προστάττει τὰ μὲν προσόντα αὐτῷ ἅπαντα τοῖς ἰδίοις ἑνωθῆναι ὑποζυγίοις καὶ τὴν προκειμένην πορεύεσθαι, ἐκείνῳ δὲ ἄδειαν δίδωσιν ὅπῃ βούλοιτο ἀπιέναι. Ὁ δὲ τὴν μὲν εἰς τὰ βασίλεια εἴσοδον παντελῶς ἀπαγορεύσας, ἅτε δεδιὼς μὴ καὶ ἔμφρουρος γένηται διὰ τὸ κεναῖς χερσὶν τοῖς ἀμφὶ τὸν βασιλικὸν κοιτῶνα ὀφθῆναι, παλινδρομῆσαι δὲ μὴ θέλων διὰ τὴν τοῖς πράγμασιν ἐπεισπεσοῦσαν ἀκαταστασίαν καὶ σύγχυσιν ἐκ τῆς ἀνακυψάσης ἤδη τοῦ Κομνηνοῦ ἀποστασίας, καὶ μὴ βουλόμενος συνείπετο τῷ καίσαρι. 8 Γίνεται δέ τι κατὰ συντυχίαν τοιοῦτον. Ἀπερχόμενος ὁ καῖσαρ περιέτυχε Τούρκοις ἄρτι διαπερῶσι τὸν Εὗρον καλούμενον ποταμόν. Ἀνασειράσας οὖν τὸν χαλινὸν ἐπυνθάνετο ὅθεν καὶ ὅποι πορεύονται, ἅμα δὲ καὶ ὑπισχνεῖτο χρήματά τε πολλὰ δώσειν καὶ παντοίας θεραπείας ἀξιῶσαι, εἰ πρὸς τὸν Κομνηνὸν σὺν αὐτῷ φοιτήσουσι. Συντίθεται οὖν τηνικαῦτα, καὶ ὅς ὅρκον ἐκ τῶν ἡγεμόνων αὐτῶν ἀπαιτεῖ ἐμπεδῶσαι τὰς συνθήκας διὰ τούτου βουλόμενος. Οἳ δ' εὐθὺς κατὰ τὸ εἰθισμένον αὐτοῖς τὸν ὅρκον ἐπλήρουν συμμαχῆσαι τῷ Κομνηνῷ μάλα προ-

Codd. 7 τοσαύτης C || 24 ποταμόν om. C || 28 συντίθενται F.
Epit. 25 ὅπῃ || 27-28 φοιτήσωσι.

9 Là-dessus le césar repartit, en compagnie des Turcs cette fois, pour rejoindre les Comnènes. Ceux-ci l'aperçurent de loin et, au comble du ravissement devant ce nouveau butin, surtout mon père Alexis, ils ne savaient plus que faire dans leur joie. [Alexis] qui s'était élancé au-devant du césar, le serrant dans ses bras, ne cessait de l'embrasser. Qu'arriva-t-il ensuite? A l'instigation et sur l'insistance du césar, ils prirent la route qui conduisait à la capitale.
10 Tous les habitants des bourgades spontanément accouraient et acclamaient [Alexis] empereur, à l'exception toutefois des gens de l'Orestiade [1] qui restaient attachés au parti de Botaniatès, parce qu'ils en voulaient toujours [à Comnène] d'avoir autrefois fait prisonnier Bryenne. Quand ils furent donc arrivés à Athyra [2], ils s'y reposèrent; ils en partirent le jour suivant et parvinrent à Skiza, un village de Thrace, où ils dressèrent leur camp.

Alexis, élu basileus par les révoltés.

VII Tout le monde était anxieux dans l'attente de l'avenir, et chacun désirait voir proclamer basileus celui qu'il espérait. La majorité souhaitait le pouvoir à Alexis, mais les partisans d'Isaac n'étaient pas restés inactifs non plus et, autant qu'ils le pouvaient, sollicitaient les suffrages de tous. La situation semblait ainsi sans issue, les uns désirant le premier, les autres le second, comme pilote pour veiller sur l'empire. Parmi ceux qui étaient alors présents, il y en avait plusieurs que les liens de parenté unissaient à Alexis: le césar Jean Doukas, déjà mentionné, aussi capable de conseiller que très habile à exécuter, et que j'ai vu moi-même un peu autrefois ; Michel et Jean ses petits-fils [3], comme aussi le mari de leur sœur, Georges Paléologue ; combinant leurs efforts et se dépensant pour rallier à la leur l'opinion de la foule, ils remuaient, comme on dit, toutes les cordes, et

1. Nom donné à la région d'Andrinople, d'où Nicéphore Bryenne était originaire et où il avait beaucoup de partisans.
2. Athyra et Skiza : Ducange renvoie à son Villehardouin, n. 220.
3. Beaux-frères d'Alexis. Michel sera protostrator, et Jean, gouverneur de Dyrrachium.

θύμως διαβεβαιούμενοι. 9 Ἄπεισι τοίνυν συμπαραλαβὼν καὶ τοὺς Τούρκους πρὸς τοὺς Κομνηνούς. Οἱ δὲ πόρρω τοῦτον θεασάμενοι καὶ τὴν καινὴν ἄγραν ὑπεραγασάμενοι καὶ μάλιστα τούτων οὑμὸς πατὴρ Ἀλέξιος οὐκ εἶχον ὑφ' ἡδονῆς ὅ τι καὶ δράσαιεν. Προϋπαντήσας δὲ καὶ περιπλακεὶς τὸν καίσαρα κατησπάζετο. Τί τὸ ἐντεῦθεν; Τῆς πρὸς τὴν βασιλεύουσαν ἀπαγούσης ἥψαντο τοῦ καίσαρος τοῦτο ὑποθεμένου καὶ ἐπισπεύσαντος. 10 Ἅπαντες οὖν οἱ κατὰ τὰς κωμοπόλεις αὐτόμολοι προσερχόμενοι ἐφήμιζον τοῦτον βασιλέα πλὴν τῶν κατὰ τὴν Ὀρεστιάδα· ἐκεῖνοι γὰρ ἐγκοτοῦντες πάλαι αὐτῷ διὰ τὴν τοῦ Βρυεννίου κατάσχεσιν τῷ μέρει τοῦ Βοτανειάτου προσέκειντο. Καταλαβόντες οὖν τὸν Ἀθύραν κἀκεῖσε διαναπαυσάμενοι τὴν μετ' αὐτὴν ἐκεῖθεν ἀπάραντες τὰ Σχιζὰ κατέλαβον (κώμη δὲ καὶ τοῦτο Θρᾳκική) κεῖθι τὸν χάρακα πηξάμενοι.

VII Μετέωροι δὲ ἦσαν ἅπαντες καραδοκοῦντες τὸ μέλλον καὶ τὸν ἐλπιζόμενον ἀναρρηθῆναι βασιλέα ἐπιποθοῦντες ἰδεῖν. Οἱ πλείους δὲ Ἀλεξίῳ τὸ κράτος ἐπηύχοντο, ἀλλ' οὐδ' οἱ περὶ τὸν Ἰσαάκιον ἀναπεπτώκεσαν, ὡς ἐνόν, ἅπαντας μεταχειριζόμενοι. Στάσις δὲ ἦν ἀσύμβατος κατὰ τὸ φαινόμενον τῶν μὲν τοῦτον, τῶν δ' ἐκεῖνον οἰακοστρόφον τῆς βασιλικῆς περιωπῆς ἱμειρομένων γενέσθαι. Παρῆσαν δὲ τότε καὶ οἱ ἐξ ἀγχιστείας τῷ Ἀλεξίῳ προσήκοντες, ὁ ἄνωθεν μνημονευθεὶς καῖσαρ Ἰωάννης ὁ Δούκας, ἀνὴρ καὶ βουλεύσασθαι ἱκανὸς καὶ καταπράξασθαι περιδέξιος, ὃν κἀγὼ ἐπ' ὀλίγον φθάσασα τεθέαμαι, καὶ Μιχαὴλ καὶ Ἰωάννης οἱ τούτου ἔγγονοι, ναὶ μὴν καὶ ὁ τούτων ἐπ' ἀδελφῇ γαμβρὸς Γεώργιος ὁ Παλαιολόγος, συμπαρόντες αὐτοῖς καὶ ἀγωνιῶντες καὶ τὰς ἁπάντων πρὸς τὸ αὐτοῖς βουλητὸν διαστρέφοντες γνώμας καὶ πάντα κάλων, ὅ φασι,

Codd. 3 ὑπεραγάμενοι F || 8 ἐπισπεύδοντος C.

Epit. 10 ἐφήμιζον τὸν Ἀλέξιον βασιλέα.

jouaient adroitement de tous les ressorts pour faire proclamer Alexis. Aussi convertissaient-ils si bien à leur manière de voir les sentiments de l'ensemble que peu à peu le nombre des partisans d'Isaac diminuait[1]. 2 Là en effet où était le césar Jean, absolument personne ne pouvait lui résister ; car il était sans rival par son intelligence supérieure, sa haute taille et sa prestance majestueuse[2]. Qu'est-ce que ne faisaient pas les Doukas ? Que ne disaient-ils pas ? De quels avantages ne promettaient-ils pas la réalisation, aussi bien aux officiers qu'au commun des troupes, si Alexis était élevé au faîte de l'empire ? « Il vous récompensera, disaient-ils, avec les présents et les honneurs les plus magnifiques, chacun selon son mérite, et non pas au petit bonheur, comme le font les chefs ignorants et sans expérience, car voilà longtemps déjà qu'il a été nommé votre stratopédarque et grand domestique de l'Occident : il a partagé avec vous le sel, combattant vaillamment à vos côtés dans les escarmouches et les batailles rangées, n'ayant épargné ni sa chair, ni ses membres, ni sa vie elle-même pour votre salut, ayant à maintes reprises franchi les montagnes et les plaines avec vous, et sachant les privations de la guerre ; il vous connaît bien tous, à la fois en bloc et individuellement, étant lui-même ami d'Arès et chérissant par-dessus tout les braves guerriers. » 3 Telle était la conduite des Doukas ; Alexis, lui, témoignait grand respect à Isaac, à qui il donnait en tout la préséance, soit par affection fraternelle, soit plutôt, il faut bien le dire aussi, parce que toute l'armée se ralliait à lui et appelait vivement son avènement au trône, alors qu'elle ne manifestait pas le plus petit intérêt pour Isaac ; comme il avait ainsi lui-même la puissance et la force et qu'il voyait les choses

1. La candidature d'Isaac Comnène n'offrait aucun intérêt à la famille des Doukas : voilà pourquoi ces derniers font campagne pour Alexis contre son frère.

2. On se souvient qu'au moment de la révolte d'Oursel, il avait été prétendant au trône impérial contre son neveu Michel VII alors régnant. Vaincu, il avait dû prendre l'habit monastique pour échapper aux représailles de son impérial neveu.

κινοῦντες καὶ πᾶσαν μηχανὴν εὐφυῶς τεχναζόμενοι, ὥστε τὸν Ἀλέξιον ἀναρρηθῆναι. Τοιγαροῦν καὶ τὰς ἁπάντων πρὸς τὸ αὐτοῖς βουλητὸν μετέφερον γνώμας· ἔνθεν τοι καὶ τοὺς τῷ Ἰσαακίῳ προσανέχοντας κατὰ βραχὺ ἐλαττοῦσθαι συνέβαινεν. 2 Ὅπου γὰρ Ἰωάννης ὁ καῖσαρ ἦν, οὐδεὶς τῶν ἁπάντων ἀντέχειν ἠδύνατο· ἦν γὰρ ἀπαράμιλλος οὗτος κατά τε φρονήματος ὄγκον καὶ σώματος μέγεθος καὶ μορφὴν τυράννῳ προσήκουσαν. Τί μὲν οὐκ ἔπραττον οἱ Δοῦκαι ; Τί δὲ οὐκ ἔλεγον ; Τί δὲ οὐχ ὑπισχνοῦντο ἀγαθὸν ἔσεσθαι τοῖς τε λογάσι καὶ τῷ κοινῷ τοῦ στρατοῦ, εἰ ἐπὶ τὴν βασίλειον περιωπὴν Ἀλέξιος ἀναβαίη ; Φάσκοντες ὡς « μεγίσταις ὑμᾶς δωρεαῖς καὶ τιμαῖς ἀνταμείψεται, ὡς ἑκάστῳ προσήκει καὶ οὐχ ὡς ἔτυχε, καθάπερ οἱ ἀμαθεῖς καὶ ἄπειροι τῶν ἡγεμόνων, διὰ τὸ καὶ στρατοπεδάρχης ὑμῶν χρόνον ἤδη συχνὸν χρηματίσαι καὶ μέγας τῆς ἑσπέρας δομέστικος καὶ κοινῶν ἁλῶν ὑμῖν μετασχεῖν ἔν λόγοις τε καὶ τοῖς κατασυστάδην πολέμοις γενναίως ὑμῖν συναγωνιζόμενος, μὴ σαρκῶν, μὴ μελῶν, μηδὲ τῆς ψυχῆς αὐτῆς ὑπὲρ τῆς ὑμῶν φεισάμενος σωτηρίας, ὄρη τε καὶ πεδιάδας μεθ' ὑμῶν πολλάκις διελθών, τὰς ἐκ τῶν μόθων κακοπαθείας ἐπιστάμενος καὶ ἀκριβῶς ἅπαντας ὁμοῦ καὶ καθ' ἕνα γινώσκων, Ἀρηίφιλός τε ὢν καὶ τοὺς γενναίους τῶν στρατιωτῶν ἐξόχως ποθῶν ». 3 Ἀλλὰ ταῦτα μὲν οἱ Δοῦκαι· ὁ δέ γε Ἀλέξιος πολλῆς τιμῆς ἠξίου τὸν Ἰσαάκιον ἐν πᾶσιν αὐτὸν προτιμώμενος εἴτε διὰ τὸ φίλτρον τῆς ἀδελφότητος ἢ καὶ μᾶλλον, ὃ καὶ λεκτέον, ἐπειδὴ ἡ μὲν στρατιὰ ξύμπασα πρὸς τοῦτον ξυνέρρει καὶ τὴν αὐτοῦ βασιλείαν κατέσπευδε, πρὸς δὲ τὸν Ἰσαάκιον οὐδ' ὁπωστιοῦν ἐπεστρέφετο, ἔχων ἐκεῖθεν τὸ κράτος καὶ τὴν ἰσχὺν καὶ κατ' ἐλπίδας αὐτῷ τὸ πρᾶγμα γινόμενον

Codd. 11 ἀναβαίνῃ C || 17 λόγοις C || 19 φειδόμενος C || 21 μόχθων C.

Epit. 29 οὐδ' ὁπωσοῦν ἐπεστρέφοντο.

aller selon ses espérances, il voulait consoler son frère en s'effaçant comme candidat au trône : de la sorte il ne courait lui-même aucun risque, puisque l'armée entière l'entraînait de force au pinacle des honneurs, tandis qu'en paroles il flattait son frère, et feignait de lui déférer ainsi l'autorité. 4 Le temps se consumait de cette manière, quand [un jour] tous les soldats furent convoqués au prétoire, chacun vivant dans l'attente et priant pour que se réalisât son propre désir. Isaac se leva alors et, prenant les sandales de pourpre [1], voulut en chausser son frère. Comme celui-ci à plusieurs reprises s'y refusait : « Laisse-moi faire, lui dit-il ; c'est par toi que Dieu veut rappeler notre famille [au pouvoir] » [2]. Il lui remémora alors la prophétie qui lui avait été faite autrefois par un homme qui leur était apparu dans les environs de Karpianos, c'est le nom de ce lieu, quand ils revenaient, les deux frères ensemble, du palais impérial et rentraient chez eux. 5 Ils étaient en effet arrivés à cet endroit, quand soudain s'avança à leur rencontre un homme, ou plutôt un être supérieur, en tout cas quelqu'un qui avait le don de scruter certainement très bien l'avenir. Son apparence semblait être celle d'un prêtre qui s'avançait tête nue, les cheveux blancs, la barbe touffue ; il saisit la jambe d'Alexis et, comme il était à pied, il tira à lui ce dernier qui était à cheval pour lui dire à l'oreille ce verset du psaume de David : « Sois attentif, fais prospérer et règne pour la vérité, la douceur et la justice [3]. » Et il ajouta à ces paroles : « Autocrator Alexis ». Sur ces mots, comme s'il avait prophétisé, il disparut. Alexis ne put le saisir, bien qu'il promenât ses regards tout autour de lui pour essayer de le voir et même qu'à toutes brides il se fût mis à sa poursuite pour tenter de le rattraper, afin de savoir exactement qui il était et d'où il venait. Aussi bien l'apparition demeura-t-elle invisible. 6 Quand il fut de retour, son

1. Les rouges « campagia » aux aigles d'or brodés, indice du pouvoir suprême (Chalandon, *Alexis I*, p. 46).

2. Voilà l'arrière-pensée et le but d'Anne Dalassène comme de ses fils. — 3. Ps. XLIV 5.

ὁρῶν παρεμυθεῖτο τὸν ἀδελφὸν τῇ πρὸς τὴν βασιλείαν ὑποποιήσει, πρᾶγμα οὐδὲν ἐκ τούτων πάσχων ἀβούλητον, εἰ αὐτὸς μὲν παρὰ τῆς στρατιᾶς ἁπάσης εἰς τοὺς ὑπερηφάνους ἄξονας ἀναρπάζοιτο, ὁ δὲ λόγοις ὑποσαίνοι τὸν ἀδελφὸν καὶ πρόσχημα ποιοῖτο τὴν τοῦ κράτους δῆθεν ἐκχώρησιν. 4 Τοῦ καιροῦ γοῦν οὕτω τριβομένου συνείλεκτο τὸ ὁπλιτικὸν ἅπαν περὶ τὴν σκηνὴν μετέωροι ὄντες καὶ τὴν ἰδίαν ἕκαστος ἐπιθυμίαν εὐχόμενος τελεσθῆναι. Ἀναστὰς δὲ ὁ Ἰσαάκιος καὶ λαβὼν τὸ φοινικοβαφὲς πέδιλον ὑποδιδύσκειν τὸν ἀδελφὸν ἐπειρᾶτο. Ὡς δὲ ἐκεῖνος πολλάκις ἀνένευεν, « ἔα » φησί, « διὰ σοῦ ὁ Θεὸς τὸ γένος ἡμῶν ἀνακαλέσασθαι βούλεται ». Ἀναμνήσας καὶ ὧν ὁ φανείς ποτε περί που τὰ Καρπιανοῦ λεγόμενα ἐκ τῶν βασιλείων οἴκαδε ἀπερχομένων ἀμφοτέρων τῶν ἀδελφῶν πρὸς αὐτὸν ἀπεφοίβασεν. 5 Ἐκεῖσε γὰρ γενομένοις ἀνήρ τις τούτοις ὑπηντηκὼς εἴτε τῶν κρειττόνων τις ὢν ἢ ἄλλως ἄνθρωπος τῶν μελλόντων, ὡς ἀληθῶς εἰπεῖν, διορατικώτατος. Ἐδόκει δ' οὖν ἱερεὺς τὸ φαινόμενον ἀπὸ γυμνῆς τῆς κεφαλῆς προσερχόμενος, πολιὸς τὴν τρίχα, τὸ γένειον λάσιος· ἐπιλαμβάνεται τῆς κνήμης τοῦ Ἀλεξίου καὶ πρὸς ἑαυτὸν πεζὸς ὢν ἱππότην ἐφελκυσάμενος πρὸς τὸ οὖς τοῦτο δὴ τὸ τῆς Δαυιτικῆς ἀνεφθέγξατο λύρας « ἔντειναι καὶ κατευοδοῦ καὶ βασίλευε ἕνεκεν ἀληθείας καὶ πρᾳότητος καὶ δικαιοσύνης ». Καὶ προσεῖπε τῷ λόγῳ « αὐτοκράτορ Ἀλέξιε ». Ταῦτα εἰπὼν καὶ οἷον προμαντευσάμενος ἀφανὴς ᾤχετο. Οὐδὲ γὰρ ἦν τῷ Ἀλεξίῳ ἁλώσιμος, καίτοι πανταχόσε περιπαπταίνοντι, εἴ που καὶ τοῦτον θεάσαιτο, καὶ δὴ καὶ ὅλους λύσαντι χαλινοὺς καὶ τοῦτον μεταδιώκοντι, εἴ που καὶ καταλάβοιτο, ἵνα τίς τε εἴη καὶ ὁπόθεν ἀκριβέστερον μάθοι. Ἀλλ' ὅμως ἀφανέστατον ἦν τὸ θεαθέν. 6 Ἐκεῖθεν δὲ ὑποστρέψαντα ὁ

Codd. 4 υποσαίνει C || 5 ποιεῖται CF || 11 φησιν, ὁ θεὸς διὰ σοῦ C || 28 δὴ καὶ om. C || 29 καὶ om. C || 31 δὲ : τε F.

Epit. 13 Καρπιανὰ || 17 ἄλλος || 23 ἔντεινε.

frère Isaac le questionna beaucoup sur cette vision et lui demanda la révélation du secret ; comme Isaac le pressait vivement, Alexis, après avoir d'abord fait mine de refuser, finalement répéta ce qui lui avait été dit à voix basse. Lui-même, en en parlant ouvertement avec son frère, traitait ces paroles comme s'il s'agissait d'une hallucination, et disait que c'était un leurre ; cependant quand il réfléchissait à l'homme vénérable qui lui était apparu, il le comparait au Théologien, fils du Tonnerre[1]. 7 Aussi quand Isaac vit que se réalisait ce qu'avait prophétisé et exprimé dans ses paroles le vieillard, insistant davantage encore auprès de son frère, de force il lui chaussa les sandales de pourpre, d'autant plus qu'il constatait également que toute l'armée désirait ardemment Alexis. Là-dessus les Doukas de commencer les acclamations [2], car ils soutenaient cet homme pour différents motifs, en particulier parce que leur parente Irène[3], ma mère, avait été légalement mariée à mon père[4]. En même temps qu'eux, tous ceux qui leur étaient naturellement unis par le sang, faisaient de même avec enthousiasme. Le reste de l'armée reprenait aussi l'acclamation, et leurs cris retentissaient presque jusqu'au ciel même. On pouvait voir alors un phénomène curieux : ceux qui auparavant différaient dans leur manière de juger et préféraient la mort à la faillite de leur désir, en un instant étaient devenus du même avis, et cela si fortement que personne n'aurait jamais pu soupçonner qu'il y avait eu entre eux une divergence de vue.

La révolte de Mélissène en Asie.

VIII Au moment où se passaient ces événements, le bruit courut que Mélissène s'était avancé jusqu'à Damalis avec des forces imposantes, et qu'il avait déjà été acclamé comme basileus après avoir revêtu la pourpre ; cependant les Comnènes ne voulaient point encore ajouter foi à cette

1. Saint Jean l'Évangéliste.
2. Qui saluaient l'avènement d'un empereur : « Longue vie à ... Auguste, longue vie à l'invincible empereur que Dieu protège. » *De Cerem. I,* 38. — 3. Fille de Marie de Bulgarie.
4. Raison du dévouement des Doukas à la cause d'Alexis.

ἀδελφὸς Ἰσαάκιος πολλά τε περὶ τοῦ φανέντος ἐξεπυνθάνετο καὶ τὸ ἀπόρρητον ἠξίου παραγυμνοῦν· ὡς δὲ ἐνέκειτο ἀπαιτῶν ὁ Ἰσαάκιος, ὁ Ἀλέξιος τὸ ἐντεῦθεν τὰ πρῶτα μὲν ἀναβαλλομένῳ ἐῴκει, μετὰ ταῦτα δὲ καὶ τὸ λαληθὲν μυστικῶς πρὸς αὐτὸν ἐξωρχεῖτο. Αὐτὸς μὲν τοῖς ἔξωθεν λόγοις καὶ πρὸς τὸν ἀδελφὸν πλάσμα τὸ λεχθὲν ἐπεξηγούμενος καὶ φενάκην εἶναι ἐφθέγγετο, κατὰ νοῦν δὲ ἕλκων τὸν φανέντα ἐκείνῳ ἱεροπρεπῆ ἄνδρα εἰς τὸν τῆς βροντῆς υἱὸν θεολόγον παρείκαζεν. 7 Ἐπεὶ δὲ τὰ τοῦ γέροντος προμαντεύματα καὶ ἅπερ εἶπεν ἐκεῖνος ἐν λόγοις ὁ Ἰσαάκιος ἐν τοῖς πράγμασιν ἐθεᾶτο, ἐνίστατό τε ἀνδρικώτερον αὐτὸν βιαζόμενος καὶ τὸ ἐρυθροβαφὲς ἐνδιδύσκει ὑπόδημα, καὶ μᾶλλον ὁρῶν τοῦ ὁπλιτικοῦ παντὸς τὴν διάπυρον ἐπιθυμίαν πρὸς τὸν Ἀλέξιον. Καὶ τὸ ἐντεῦθεν ἐξῆρχον οἱ Δοῦκαι τῆς εὐφημίας τά τε ἄλλα τὸν ἄνδρα καὶ οὗτοι ἀποδεχόμενοι καὶ διότι ἡ τούτων προσγενὴς Εἰρήνη καὶ μήτηρ ἐμὴ κατὰ νόμους συνῆπτο τῷ ἐμῷ πατρί. Σύναμα δὲ τούτοις καὶ οἱ ἐκ τοῦ αἵματος συμφυεῖς αὐτῶν ἀναβλαστήσαντες τὸ αὐτὸ προθύμως ἐποίουν. Τὸ δέ γε λοιπὸν τοῦ στρατοῦ διαδεξάμενον τὴν εὐφημίαν σχεδὸν ἐς αὐτὸν τὸν οὐρανὸν ἀνέπεμπον τὰς φωνάς. Καὶ ἦν ἰδεῖν καινόν τι τηνικαῦτα συμβαῖνον, τοὺς πρότερον διῃρημένους τὰς γνώμας καὶ θάνατον ἑλέσθαι μᾶλλον ἢ τῆς σφῶν ἐπιθυμίας ἀποτυχεῖν βουλομένους, ὁμογνώμονας ἐν μιᾷ καιροῦ ῥοπῇ γεγονότας, καὶ τοσοῦτον ὡς μηδ' εἴ ποτε στάσις μεταξὺ τούτων ὅλως ἦν ἐπιγινώσκεσθαι.

VIII Ἐν ὅσῳ ταῦτα ἐτελεῖτο, φήμη τις περὶ τοῦ Μελισσηνοῦ διέτρεχε φθάσαι τοῦτον μηνύουσα περὶ τὴν Δάμαλιν μεθ' ἱκανῆς στρατιᾶς εὐφημεῖσθαί τε ὡς βασιλέα ἤδη καὶ ἁλουργὰ ἠμφιεσμένον· οἱ δὲ τῷ λεγομένῳ πιστεύειν

Codd. 5 πρὸς αὐτὸν μυστικῶς F || 7 εἶναι ἐφθέγγετο V : om. CF || 9 παρείκαζεν V : om. CF || 11 ἐθεάσατο C || 16 om. καί[1] C || 19 αὐτῷ F.

Epit. 10 προμαντεύματα : προφοιβάσματα.

rumeur. Mais [Mélissène][1], en apprenant leurs agissements, envoya aussitôt des ambassadeurs qui, dès leur arrivée, remirent [aux Comnènes] les lettres à eux destinées dont la teneur était à peu près la suivante : 2 « Dieu m'a gardé sain et sauf jusqu'à Damalis[2] avec l'armée qui est sous mes ordres. J'ai appris également ce qui vous est advenu : comment après avoir échappé à la méchanceté de ces esclaves et à leurs cruels complots contre vous, grâce à la Providence divine, vous avez pourvu à votre propre salut. Puisque sous le rapport de la parenté, grâce à Dieu, je vous suis allié[3], et que, sous le rapport des sentiments, dans mon inaltérable affection pour vous, je ne le cède à aucun de ceux qui vous touchent par le sang, Dieu le sait qui juge tout, il faut, après nous être concertés ensemble, nous assurer une position forte et inébranlable afin que nous ne soyons pas ballottés à tout vent, mais qu'au contraire nous redressions heureusement le gouvernement en assurant solidement nos pas. Cela, nous l'obtiendrons sûrement si vous, après vous être emparés de la capitale avec l'aide de Dieu, vous administrez les affaires d'Occident, l'un de vous deux étant proclamé [basileus], et si à moi vous me laissez en partage celles d'Asie ; je porterai le diadème, je serai revêtu de la pourpre, et je serai acclamé, comme suivant l'usage le sont les empereurs, avec celui d'entre vous qui aura été proclamé [basileus] : ainsi l'acclamation se fera-t-elle pour nous conjointement, et bien que les territoires et les affaires aient été partagés entre nous, il n'y aura qu'une seule et même direction. Tant que nous nous comporterons de cette manière, l'empire sera administré par nous deux à l'abri des troubles. » 3 Quand les ambassadeurs eurent remis ce message, ils ne reçurent pas alors de réponse positive. Le jour suivant les Comnènes les faisaient appeler et, dans un long entretien, leur montraient que les propositions de Mélissène n'étaient pas réalisables ;

1. Le mari d'Eudocie, sœur d'Alexis (Nic. Bryen. I 6), révolté contre Botaniatès en Asie, et allié aux Turcs (*id.*, IV 31).
2. Promontoire sur lequel s'élève Scutari, en face de Constantinople.
3. Comme beau-frère.

τέως οὐκ εἶχον. Τὰ δὲ κατ' αὐτοὺς κἀκεῖνος μαθὼν πρέσβεις ταχὺ πρὸς αὐτοὺς ἐξαπέστειλεν, οἳ καὶ καταλαβόντες ἤδη τὰς πρὸς αὐτοὺς γραφὰς ἐνεχείριζον οὑτωσί πως διεξιούσας. 2 « Ὁ Θεός με μέχρι Δαμάλεως μετὰ τῆς ὑπ' ἐμὲ στρατιᾶς ἀσινῆ διεσώσατο. Μεμάθηκα δὲ καὶ τὰ ὑμῖν ξυμπεσόντα καὶ ὡς τῆς κακονοίας τῶν δούλων ἐκείνων καὶ τῶν δεινῶν καθ' ὑμῶν ἐπιχειρημάτων Θεοῦ προμηθείᾳ ῥυσθέντες τῆς ἑαυτῶν πεφροντίκατε σωτηρίας. Ἐπεὶ δὲ κἀγὼ τῇ μὲν σχέσει Θεοῦ νεύσει ἐξ ἀγχιστείας ὑμῖν προσῳκείωμαι, τῇ δὲ γνώμῃ καὶ τῇ πρὸς ὑμᾶς ἀρρήκτῳ διαθέσει οὐδενὸς τῶν καθ' αἷμα προσηκόντων ὑμῖν ἀποδέω, ὡς ὁ τὰ πάντα κρίνων οἶδε Θεός, δέον ἡμᾶς κοινῶς σκοπήσαντας περιποιήσασθαι ἑαυτοῖς τὸ ἀσφαλές τε καὶ ἀκατάσειστον, ὅπως μὴ παντὶ ἀνέμῳ μεταφερώμεθα, ἀλλὰ καλῶς τὰ τῆς βασιλείας ἰθύνοντες ἐπ' ἀσφαλοῦς βαίνωμεν τῆς κρηπῖδος. Τοῦτο δὲ πάντως ἡμῖν ἐσεῖται, εἰ Θεοῦ νεύσει τῆς πόλεως παρ' ὑμῶν ἑαλωκυίας ὑμεῖς μὲν τὰ τᾶς ἑσπέρας διεξάγοιτε πράγματα θατέρου ὑμῶν ἀναρρηθέντος, ἐμοὶ δὲ τὰ τῆς Ἀσίας ἀποκληρωθῆναι ἐκχωρήσοιτε στεφηφοροῦντι καὶ ἁλουργὰ περιβεβλημένῳ καὶ ἀναγορευομένῳ, ὡς ἔθος τοῖς βασιλεῦσίν ἐστι, σὺν τῷ ἀναρρηθέντι ἐξ ὑμῶν, ὥστε κοινὴν τὴν ἡμῶν εὐφημίαν γίνεσθαι, κἂν οἱ τόποι καὶ τὰ πράγματα ἡμῖν ἀπομεμέρισται, τήν τε γνώμην μίαν καὶ τὴν αὐτὴν εἶναι. Καὶ οὕτως ἡμῶν ἐχόντων ἀστασίαστα δι' ἀμφοῖν διεξάγοιτο ἂν τὰ τῆς βασιλείας. » 3 Ταῦτα οἱ πρέσβεις ἀπαγγείλαντες ἀπόκρισιν μὲν αὐτοτελῆ τηνικαῦτα οὐκ ἐδέξαντο. Τῇ δὲ μετ' αὐτὴν μετακαλεσάμενοι τούτους διὰ πολλῶν τὸ ἀδύνατον τῶν παρὰ τοῦ Μελισσηνοῦ μηνυθέντων ἐδείκνυον· τὰ δέ γε δοκοῦντα τούτοις ἐς νέωτα γνωρίσαι αὐτοῖς

Codd. 2 καὶ om. C || 4 post διεξιούσας : περὶ τῶν τοῦ Μελισσηνοῦ πρέσβεων scripta minio C eadem in margine F || 11 αἵματος C || 16 ὑμῖν C || 20 ἐκχωρήσητε C || 25 ἐξάγοιτο C.

Epit. 14 περιφερόμεθα || 19 Ἀσίας : ἑῴας || 20 ἐκχωρήσετε.

mais ils promettaient que Georges, appelé Manganès, au soin de qui ils avaient confié les ambassadeurs, leur ferait connaître le lendemain leur avis. Pendant que ces tractations se poursuivaient ainsi, ils ne négligeaient pas le moins du monde le siège de la ville, et ils en attaquaient les remparts comme ils pouvaient par des escarmouches. Le jour suivant donc, ils appelèrent les messagers et dirent leurs propositions. D'après celles-ci, Mélissène devait être honoré du titre de césar [1] et jouir du diadème, de l'acclamation et des autres privilèges attachés à cette dignité ; en outre on lui donnait la très grande ville de Thessalonique [2] où a été construite la magnifique église dédiée au grand martyr Démétrius [3] : là également la myrrhe, qui coule de sa tombe vénérable, opère sans cesse des guérisons merveilleuses en faveur de ceux qui s'approchent avec foi. 4 Les ambassadeurs étaient mécontents de ces conditions ; mais comme leurs représentations restaient sans effet et qu'ils voyaient les préparatifs considérables du rebelle contre la ville, ainsi que l'armée énorme qu'il commandait, pressés déjà par le temps, ils craignirent que, une fois la ville prise, les Comnènes enhardis ne voulussent même plus accorder ce qu'ils promettaient maintenant : ils demandèrent donc que ces conditions fussent inscrites dans un chrysobulle, confirmé en lettres de pourpre [4]. Alexis, le nouveau basileus, y consentit et, appelant aussitôt Georges Manganès qui lui servait aussi de secrétaire, il le chargea d'écrire le chrysobulle. Mais celui-ci fit traîner la chose durant trois jours, prétextant tantôt une affaire, tantôt une autre, disant une fois qu'après avoir été surmené toute la journée, il n'avait pu achever l'écrit durant la nuit ; une autre fois, qu'une étincelle était tombée la nuit sur ce qu'il

1. Jusqu'alors la plus haute dignité après celle de basileus.
2. Cf. O. Tafrali, *Topographie de Thessalonique* (Paris, Geuthner).
3. O. Tafrali, *ibid.*, p. 168-175.
4. Les empereurs confirmaient et signaient à l'encre de pourpre leurs chrysobulles (Ducange, *In Alex.*, p. 458-461 ; Gardthausen V., *Grieschische Palaeographie,* I, p. 210 sq. Dölger. Fac similés col. 4-7 Munich, 1931).

ἐπηγγέλλοντο διὰ Γεωργίου τοῦ καλουμένου Μαγγάνη, ᾧ καὶ τὴν αὐτῶν θεραπείαν ἀνέθεντο. Τούτων οὕτω γινομένων οὐδὲ τῆς πολιορκίας κατερρᾳθύμουν παντάπασιν, ἀλλὰ δι' ἀκροβολισμῶν, ὡς ἐνόν, τῶν τειχῶν ἀπεπειρῶντο τῆς πόλεως. Τῇ δὲ μετ' αὐτὴν μετακαλεσάμενοι τούτους τὰ αὐτοῖς εἶπον δοκοῦντα. Τὰ δὲ ἦν τιμηθῆναι τὸν Μελισσηνὸν τῷ τοῦ καίσαρος ἀξιώματι καὶ ταινίας ἀξιωθῆναι καὶ εὐφημίας καὶ τῶν ἄλλων, ὅσα τῷ τοιούτῳ προσήκει ἀξιώματι, δοθῆναι δέ οἱ καὶ τὴν Θετταλοῦ μεγίστην πόλιν, ἐν ᾗ καὶ ὁ ἐπ' ὀνόματι τοῦ μεγαλομάρτυρος Δημητρίου περικαλλὴς ναὸς ᾠκοδόμηται, ὅπου καὶ τὸ μύρον ἐκ τῆς ἐκείνου τιμίας σοροῦ βλύζον ἀεὶ μεγίστας ἰάσεις τοῖς μετὰ πίστεως προσιοῦσι παρέχει. 4 Οἱ δὲ δυσχεραίνοντες ἐπὶ τούτοις, ἐπεὶ ἐφ' οἷς μὲν ἔλεγον οὐκ εἰσηκούοντο, ἑώρων δὲ πολλὴν τὴν κατὰ τῆς πόλεως τοῦ ἀποστάτου παρασκευὴν καὶ παμπληθῆ τὴν ὑπ' αὐτὸν στρατιὰν οὖσαν καὶ τὸν καιρὸν ἤδη αὐτοῖς ἀποστενούμενον, δεδιότες μὴ τῆς πόλεως ἁλούσης τεθαρρηκότες οἱ Κομνηνοὶ οὐδ' ἅπερ νῦν ὑπισχνοῦνται θελήσωσι περατῶσαι διὰ χρυσοβούλλου λόγου ταῦτα γενέσθαι ἐγγράφως δι' ἐρυθρῶν βεβαιωθέντος γραμμάτων ᾐτοῦντο. Κατανεύει πρὸς τοῦτο ὁ Ἀλέξιος ὁ ἀρτιφανὴς βασιλεὺς καὶ μετακαλεσάμενος εὐθὺς Γεώργιον τὸν Μαγγάνην, ὃς καὶ ὑπογραφεὺς αὐτῷ ἐχρημάτιζεν, ἀνατίθεται τούτῳ τὴν τοῦ χρυσοβούλλου γραφήν. Ὁ δ' ἐπὶ τρισὶν ἡμέραις ὑπερετίθετο ἄλλοτε ἄλλας αἰτίας συνείρων, ποτὲ μὲν λέγων, ὡς ἄρα κατάκοπος γεγονὼς κατὰ τὴν ἡμέραν ὅλην τῆς νυκτὸς μὴ δύνασθαι γραφὴν ξυντελέσαι, ἄλλοτε δ' ὅτι τὰ γεγραμ-

Codd. 5 μετακαλεσάμενος C || 7 ταινίαις Schop || 8 εὐφημίαις Schop. 10 μεγάλου μάρτυρος C || 11 ναὸς περικαλλὴς C || 15-16 τοῦ ἀποστάτου : τούτων C || 20 χρυσοβούλλων λόγων C || ἐγγράφως om. C || 21 βεβαιωθέντων C.

Epit. 1 Μαγκάνη et sic ubique || 5 τούτους : τοὺς πρέσβεις || 13-14 ἐδυσχέραινον || 25 χρυσοβουλλίου et sic ubique.

avait rédigé et l'avait réduit en cendres. Prétextant ces raisons et d'autres encore, Manganès, fidèle à son nom, « inventeur de ruses »[1], atermoyait de jour en jour avec de nouveaux subterfuges. 5 Les Comnènes, en s'éloignant de là, emportent d'emblée le lieu dit Arétas[2]. Cet endroit est situé près de la capitale ; il est élevé au-dessus de la plaine et, à ceux qui se trouvent en bas et le contemplent, il offre l'aspect d'une colline qui inclinerait un de ses flancs vers la mer, l'autre vers Byzance, les deux autres, au Nord et à l'Ouest, se trouvant exposés à tous les vents. Continuellement approvisionné en eau limpide et potable, il est complètement dépourvu de plantations et d'arbres ; aussi croirait-on cette colline dénudée par des bûcherons. En raison de la situation agréable de ce lieu et de son bon air, l'autocrator Romain Diogène y éleva pour une courte villégiature de magnifiques constructions, dignes des basileis. Une fois parvenus là, les Comnènes envoyèrent essayer l'attaque des remparts, non pas avec des hélépoles[3], des machines ou des catapultes, car on n'en avait même pas le temps, mais avec des peltastes[4], des archers, des lanciers et des cataphractaires[5].

La prise de Constantinople par les Comnènes.

IX Botaniatès, voyant d'un côté que l'armée rebelle des Comnènes était fort nombreuse, qu'elle se composait d'hommes de toute sorte et que déjà elle se hâtait d'approcher des portes de la ville, ensuite, que Nicéphore Mélissène était à Damalis avec des forces qui n'étaient pas inférieures aux précédentes et qu'il prétendait également à l'empire, ne sachant que résoudre et incapable de faire front des deux côtés à la fois, refroidi par la vieillesse et de plus en plus craintif, bien qu'il ait été très brave dans sa jeunesse, ne respirait plus maintenant que dans la mesure où il

1. Jeu de mots avec le nom de Μαγγάνης et le verbe μαγγανεύω, inventer les ruses.

2. Arétas : Litros (?) cf. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, p. 18. — 3. Tours roulantes.

4. Soldats d'infanterie légère, armés d'un petit bouclier.

5. Cavaliers cuirassés et complètement armés.

μένα νυκτὸς σπινθὴρ ἐμπεσὼν ἀπετέφρωσε. Τοιαῦτα καὶ ἄλλα τινὰ ὁ Μαγγάνης προφασιζόμενος καὶ οἷον μαγγανευόμενος ἄλλοτε ἄλλως ὑπερετίθετο. 5 Ἀπάραντες δ' ἐκεῖθεν οἱ Κομνηνοὶ καταλαμβάνουσι ταχὺ τὰς καλουμένας Ἀρετάς. Τόπος δὲ οὗτος ἀγχοῦ τῆς πόλεως διακείμενος, ὑπερκείμενος μὲν τῆς πεδιάδος καὶ τοῖς κάτωθεν ἱσταμένοις καὶ πρὸς τοῦτον ὁρῶσιν εἰς λοφιὰν ἀνατεινόμενος καὶ τὴν ἑτέραν μὲν πλευρὰν πρὸς θάλατταν ἀπονεύων, κατὰ δὲ τὴν ἑτέραν πρὸς τὸ Βυζάντιον, ταῖς δέ γε λοιπαῖς δυσὶ πρὸς ἄρκτον καὶ δύσιν, παντὶ ἀνέμῳ καταπνεόμενος, διειδὲς ὕδωρ καὶ πότιμον ἔχων ῥέον ἀεί, φυτῶν δὲ καὶ δένδρων παντάπασιν ἀμοιρῶν· εἶπες ἂν ὑπό τινων δρυτόμων ἐκπεφαλακρῶσθαι τὸν λόφον. Διὰ γοῦν τὸ τοῦ τόπου ἐπιτερπὲς καὶ εὔκρατον καὶ Ῥωμανὸς Διογένης ὁ αὐτοκράτωρ ῥᾳστώνης μικρᾶς χάριν οἰκήματα λαμπρὰ καὶ ἀποχρῶντα βασιλεῦσιν ἀνήγειρεν. Ἐκεῖσε τοίνυν γενόμενοι πέμποντες ἀπεπειρῶντο τοῦ τείχους οὐ δι' ἑλεπόλεων ἢ μηχανῶν ἢ πετροβόλων τινῶν ὀργάνων, ἐπεὶ μηδ' ὁ καιρὸς ἐδίδου, ἀλλὰ διὰ πελταστῶν καὶ ἑκηβόλων καὶ δορυφόρων καὶ καταφράκτων ἀνδρῶν.

IX Ὁ δέ γε Βοτανειάτης τὴν τῶν Κομνηνῶν ἀποστασίαν ὁρῶν πολυπληθῆ τε καὶ ἐκ παντοίων συνειλεγμένην ἀνδρῶν καὶ πρὸς ταῖς πύλαις τῆς πόλεως ἐπειγομένην ἤδη ἐγγίσαι, τὸν δέ γε Μελισσηνὸν Νικηφόρον περὶ τὴν Δάμαλιν φθάσαντα οὐχ ἧττω τούτων δύναμιν ἔχοντα καὶ τῆς βασιλείας ὡσαύτως ἀντιποιούμενον, μὴ ἔχων ὅ τι καὶ δράσειε μήτε ἀντιπαλαμᾶσθαι δυνάμενος πρὸς ἄμφω τὰ μέρη, ὑπὸ τοῦ γήρως ὑπόψυχρός τε ὢν καὶ μᾶλλον περιδεής, κἂν ἐν νεότητι ἀνδρικώτατος ἦν, τοσοῦτον τότε μόνον ἀνέπνει, ὁπόσον αὐτὸν ἡ τοῦ τείχους περιβολὴ

Codd. 2 τινὰ : τὰ C || 11 διειδὲς δὲ C || 20 καὶ om. F || 21-22 ἀποστασίαν : τοιαύτην ἐπιχείρησιν C || 27 μηδ' C || 30 μόνον τότε C || ἀνέπνει Diesterwegius : ἀπέπνει Cod.

Epit. 2-3 μαγκανευόμενος || 27-28 μέρη δυνάμενος || 30 αὐτῷ.

était protégé par l'enceinte des remparts, et ses pensées inclinaient plutôt vers l'abdication. Aussi tous étaient-ils dans l'épouvante et le désarroi, et tout s'annonçait de capture facile sous tout rapport. 2 Les Comnènes cependant jugeaient que prendre la ville leur serait malaisé, car leurs forces se composaient aussi bien d'hommes de diverses nationalités que de gens du pays, et partout où le groupement n'est pas homogène, là aussi les sentiments se manifestent sans homogénéité ; Alexis, qui venait de chausser les sandales impériales, vit qu'il serait ardu d'emporter la ville et, se défiant de l'inconstance des soldats, il adopta un nouveau plan : par des flatteries et des promesses, il subornerait quelques-uns de ceux qui gardaient les remparts et, après avoir dérobé leur fidélité, grâce à eux, il s'emparerait de la ville.

3 Après avoir réfléchi à cela toute la nuit, dès l'aube il se rend dans la tente du césar [1] pour lui faire part de son projet et lui demander en même temps de l'accompagner, dans le but de reconnaître les remparts, de se rendre compte de la défense ainsi que des défenseurs qui étaient de différents pays, et de déterminer comment il est possible de prendre la ville. Cependant cette mission était à charge au césar, qui ne portait plus l'habit monastique [2] depuis peu, et qui devinait qu'il serait la risée de ceux qui se tenaient sur les remparts et aux créneaux, lorsqu'il s'approcherait des fortifications. C'est ce qui arriva. Il avait en effet accompagné Alexis à contrecœur ; dès qu'on l'aperçut des murs, on se mit à le railler, en l'appelant « l'abbé » [3], et en y ajoutant des épithètes injurieuses. Alors lui de froncer les sourcils et, bien qu'il sentît l'outrage, de le négliger et de donner toute son attention au plan dont il s'agissait. Ceux qui ont de la fermeté de caractère en effet peuvent fixer leur esprit sur ce qu'ils ont décidé, en méprisant les contingences extérieures.

4 Il cherchait donc quels étaient les hommes qui gar-

1. Jean Doukas.
2. Revêtu après son essai d'usurpation avec l'appui d'Oursel, pour se mettre à l'abri de Michel VII.
3. C'est-à-dire : « Le moine. »

διεζώννυε, καὶ ἀπενενεύκει μᾶλλον πρὸς τὸ τῆς βασιλείας ἐκστῆναι. Ἔνθεν τοι καὶ ἔκπληξις κατεῖχε καὶ θόρυβος ἅπαντας καὶ ἁλώσιμα πάντα ἐδόκει γενήσεσθαι πάντοθεν. 2 Ὡς δὲ δυσχερὴς ἡ τῆς πόλεως ἅλωσις τοῖς Κομνηνοῖς κατεφαίνετο (αἱ δὲ δυνάμεις ἐκ διαφόρων ξενικῶν τε καὶ ἐγχωρίων συνελέγοντο· ὅπου δὲ πληθὺς διάφορος, ἐκεῖ καὶ τὸ τῆς γνώμης διάφορον καταφαίνεται), βλέπων ὁ τὸ νέον ἐνδεδυκὼς πέδιλον Ἀλέξιος τὸ δυσάλωτον τῆς πόλεως καὶ τὸ τῶν στρατιωτῶν παλίμβολον ὑποτοπάζων εἰς ἑτέραν ἐτράπετο γνώμην, ἵνα θωπείαις τισὶ καὶ ὑποποιησάμενός τινας τῶν φυλασσόντων τὰ τείχη καὶ κλέψας αὐτῶν τὴν γνώμην οὕτως αἱρήσει τὴν πόλιν. 3 Ταῦτα δι᾿ ὅλης νυκτὸς μελετήσας εἰς τὴν σκηνὴν τοῦ καίσαρος ἅμα πρωῒ παραγίνεται ἀπαγγέλλων τὰ σκοπηθέντα καὶ ἀξιῶν ἅμα συνέψεσθαί οἱ καὶ κατασκοπῆσαι τὰ τείχη καὶ τὰς ἐπάλξεις ἀναθεωρῆσαι καὶ τοὺς φυλάσσοντας (ἦσαν γὰρ ἐκ διαφόρων), καὶ διαγνῶναι ὅπως δυνατόν ἐστιν ἁλῶναι τὴν πόλιν. Ὁ δὲ βαρέως τοὐπίταγμα ἔφερεν, ἅτε τὸ μοναχικὸν οὔπω πρῴην περιβεβλημένος ἄμφιον καὶ συνεὶς ὅτι καταγελῷτο ἂν ὑπὸ τῶν περὶ τὸ τεῖχος ἱσταμένων καὶ τὰς ἐπάλξεις, εἰ οὕτως τὸν πλησιασμὸν τῶν τειχῶν ἀνεδύετο. Ὅπερ καὶ πέπονθεν. Ὡς γὰρ βιασθεὶς τῷ Ἀλεξίῳ συνηκολούθηκεν, εὐθὺς αὐτὸν ἀπὸ τῶν τειχῶν ἑωρακότες τὸν ἀββᾶν μετά τινος προσθήκης ὑβριστικῆς διετώθαζον. Ὁ δὲ ἐπισυνάξας τὸ ἐπισκύνιον καὶ ἔνδοθεν ὑβριζόμενος παρ᾿ οὐδὲν ἐλογίζετο, πρὸς δὲ τὸν προκείμενον σκοπὸν ὅλον εἶχε τὸν νοῦν. Εἰώθασι γὰρ οἱ φρόνημα στάσιμον ἔχοντες ἐμμένειν ἐφ᾿ οἷς ἂν κρίνωσι, τῶν δ᾿ ἔξωθεν ἐπισυμβαινόντων καταφρονεῖν. 4 Ἐπυνθάνετο οὖν, τίνες ἂν εἶεν οἱ ἑκασταχοῦ

Codd. 9 παλίμβουλον F || 14 ἀπαγγέλων C || 21 εἰ οὕτως Reif: εἰκότως CF || 30 γοῦν C.

Epit. 8 ἐνδεδυκὼς: ἐμβεβηκὼς || 13 ὅλης τῆς || 27 πρὸς δὲ τὸν: ἀλλ᾿ ἐπὶ τὸν.

daient les tours en chaque endroit. Quant il sut qu'ici se trouvaient ceux que l'on appelle les Immortels (c'est un régiment tout à fait spécial à l'armée romaine), là les Varanges de Thulé[1] (j'entends par ceux-ci les barbares armés de haches), ailleurs les Némitzi (c'est également un peuple barbare qui est depuis longtemps au service de l'empire romain), il conseilla à Alexis de ne pas plus se risquer du côté des Varanges que de celui des Immortels. Car ces derniers, parce que du pays, sont nécessairement tout dévoués au basileus, et ils donneraient leur vie avant qu'on les persuadât de songer à une félonie contre lui. Quant à ceux qui portent l'arme sur l'épaule, ils se passent les uns aux autres comme une tradition ancestrale, comme un dépôt héréditaire, la fidélité envers les autocrators et la protection de leurs personnes ; ils conservent inviolable cette foi envers l'empereur et ne souffriront certainement pas la plus petite allusion à une trahison. Mais s'il tente l'affaire du côté des Némitzi, peut-être ne manquera-t-il pas son but et aura-t-il ainsi la chance de trouver accès par la tour qu'ils gardent. 5 Aussi bien Alexis est-il alors persuadé par ces paroles du césar qu'il recueille comme celles d'un oracle divin. Il envoie donc un de ses hommes pour sonder avec soin du bas des remparts le chef des Némitzi ; celui-ci se penche du haut des murailles et, après de longs pourparlers, convient de livrer la ville immédiatement. Le soldat revint donc en apportant cette nouvelle, et dès qu'Alexis et ses compagnons apprirent ce bonheur imprévu, ils furent au comble de la joie et se préparèrent avec grande ardeur à monter à cheval.

X Au même moment les ambassadeurs de Mélissène réclamaient avec de vives insistances le chrysobulle promis. Manganès, immédiatement appelé pour l'apporter, de dire

1. Thulé est ici le terme générique pour désigner les contrées septentrionales avoisinant la mer du Nord (Al. VI, 11, 3). Les Varanges étaient un corps de troupes, recruté parmi les Scandinaves, auxquels s'adjoignirent des Russes et des Anglais. Ils avaient un sanctuaire particulier à Constantinople (cf. Vasilievski V., Varanges russes et

τοὺς πύργους φυλάσσοντες. Ὡς δὲ ἐνθαῦθα μὲν ἐφεστάναι τοὺς ἀθανάτους λεγομένους ἐμάνθανε (στράτευμα δὲ τοῦτο τῆς Ῥωμαϊκῆς δυνάμεως ἰδιαίτατον), ἐκεῖσε δὲ τοὺς ἐκ τῆς Θούλης Βαράγγους (τούτους δὴ λέγω τοὺς πελεκυφόρους βαρβάρους), ἀλλαχόσε δὲ τοὺς Νεμίτζους (ἔθνος δὲ καὶ τοῦτο βαρβαρικὸν καὶ τῇ βασιλείᾳ Ῥωμαίων δουλεῦον ἀνέκαθεν), φησὶ πρὸς τὸν Ἀλέξιον παραινῶν μήτε τοῖς Βαράγγοις ἐμβαλεῖν μήτε τοῖς ἀθανάτοις προσεμβαλεῖν. Οἱ μὲν γὰρ αὐτόχθονες ὄντες τῷ βασιλεῖ πολλὴν τὴν εἰς αὐτὸν ἐξ ἀνάγκης ἔχοντες εὔνοιαν θᾶττον ἂν τὰς ψυχὰς προδοῖεν ἢ πονηρόν τι κατ' αὐτοῦ μελετῆσαι πεισθήσονται. Οἱ δέ γε ἐπὶ τῶν ὤμων τὰ ξίφη κραδαίνοντες πάτριον παράδοσιν καὶ οἷον παρακαταθήκην τινὰ καὶ κλῆρον τὴν εἰς τοὺς αὐτοκράτορας πίστιν καὶ τὴν τῶν σωμάτων αὐτῶν φυλακὴν ἄλλος ἐξ ἄλλου διαδεχόμενοι τὴν πρὸς αὐτὸν πίστιν ἀκράδαντον διατηροῦσι καὶ οὐδὲ ψιλὸν πάντως ἀνέξονται περὶ προδοσίας λόγον. Τῶν δέ γε Νεμίτζων ἀποπειρώμενος ἴσως οὐ πόρρω βαλεῖ σκοποῦ, ἀλλ' εὐτυχήσει τὴν εἴσοδον ἀπὸ τοῦ ὑπ' αὐτῶν τηρουμένου πύργου. 5 Πείθεται τοίνυν τὸ ἐντεῦθεν Ἀλέξιος τοῖς τοῦ καίσαρος λόγοις ὥσπερ ἐκ θείας ὀμφῆς τούτους δεξάμενος. Διά τινος οὖν ἀποσταλέντος παρ' αὐτοῦ τὸν ἡγεμόνα τῶν Νεμίτζων κάτωθεν ἐπιμελῶς ἀνεζήτει· ὁ δὲ ἄνωθεν προκύψας πολλά τε εἰπὼν καὶ ἀκούσας συντίθεται ταχὺ προδοῦναι τὴν πόλιν. Ἧκεν οὖν τὴν ἀγγελίαν ταύτην κομίζων ὁ στρατιώτης· ἀκούσαντες δὲ οἱ ἀμφὶ τὸν Ἀλέξιον τὸ παρ' ἐλπίδας περιχαρεῖς γενόμενοι μάλα προθύμως ἐπιβαίνειν τοῖς ἵπποις ἡτοιμάζοντο.

X Ἅμα δὲ τούτοις καὶ οἱ τοῦ Μελισσηνοῦ πρέσβεις σφοδρῶς ἐπέκειντο ἀπαιτοῦντες τὸν ὑπεσχημένον χρυσόβουλλον λόγον. Καὶ ὁ Μαγγάνης εὐθὺς μετεκαλεῖτο

Codd. 5 πελεκοφόρους F || 11 παραδοῖεν C || 14 καὶ κλῆρον om. C.
Epit. 18 ἀποπειρώμενον — βάλλειν.

que le chrysobulle était écrit, mais de soutenir que l'encrier dont on avait besoin pour les signatures impériales, ainsi que la plume, avaient disparu ; c'était un homme dissimulateur, habile également à prévoir avec perspicacité l'avenir, à saisir dans le passé ce qui était avantageux, à juger exactement le présent et à l'orienter adroitement selon ses vues, à enterrer les affaires quand il le voulait. Manganès différait en effet d'écrire le chrysobulle pour tenir en suspens les espérances de Mélissène. Car il craignait que, si le chrysobulle qui lui conférait la dignité de césar lui était envoyé plus tôt qu'il ne convenait, il ne repoussât le titre de césar et, s'attachant de toutes ses forces à l'empire comme il l'avait signifié aux Comnènes, il n'en vînt à un coup d'audace. Tels étaient l'art et l'astuce de Manganès quand il différait d'écrire le chrysobulle du césar. 2 L'affaire en était là, quand arriva le moment de pénétrer incessamment dans la ville ; les ambassadeurs, soupçonnant alors l'intrigue, redoublèrent d'instances en réclamant le chrysobulle. Mais les Comnènes leur répondirent : « Puisque nous tenons déjà la ville dans nos mains, nous allons maintenant en prendre possession avec l'aide de Dieu ; aussi partez et annoncez ces nouvelles à votre maître et seigneur, en ajoutant ces mots : si les événements répondent à nos espérances et si tu viens nous trouver, tout s'arrangera facilement de la manière souhaitable pour nous comme pour toi. » Après avoir ainsi répondu aux ambassadeurs, ils envoyèrent alors Georges Paléologue au chef des Némitzi, Gilpract, pour s'assurer des dispositions de ce dernier avec l'ordre, s'il le voyait décidé à

Varanges anglais à Constantinople, XIe et XIIe s. *Journal du ministère de l'Instruction publique*, 1875 (t. 177 et 178). Leur arme distinctive était la hache à deux tranchants. Sur les Varanges, cf. la monographie de M. A. Dendias. Οἱ βαράγγοι καὶ τὸ βυζάντιον. Athènes, 1925. Les Némitzi : ce nom désigne spécialement ici les Germains (Zonaras XVIII 20 p. 727) ; c'est le mot également employé à cet effet dans les langues slaves. Ils défendent la porte de Charisios : or, « c'est dans ce quartier que les Allemands, de tout temps, avaient leur cimetière » (Chalandon, *Alexis I*, p. 48, note I).

κομίσων αὐτόν· ὁ δὲ τὸν μὲν χρυσόβουλλον λόγον γεγραμμένον ἔχειν ἔλεγε, τὸ δέ γε χρησιμεῦον σκεῦος πρὸς τὰς βασιλικὰς ὑπογραφὰς σὺν τῇ γραφίδι ἀπολωλεκέναι διισχυρίζετο κρυψίνους ὢν ἀνὴρ καὶ δεινὸς τὸ μέλλον ῥᾷστα προϊδεῖν καὶ ἐκ μὲν τοῦ παρεληλυθότος θηρᾶσαί τι συνοῖσον, τὸ δέ γε ἐνεστὸς ἀκριβῶς διαγνῶναι καὶ πρὸς ὅπερ ἂν βούλοιτο εὐφυῶς μετενεγκεῖν ἐπισκιάσαι τε πράγματα, εἰ μόνον θελήσει. Ἀνεβάλλετο γὰρ τὴν τοῦ χρυσοβούλλου γραφὴν ὁ Μαγγάνης μετεώρους τὰς ἐλπίδας διδοὺς τῷ Μελισσηνῷ. Ἐδεδίει γάρ, μὴ τοῦ χρυσοβούλλου τάχιον ἢ προσῆκε καταπεμφθέντος αὐτῷ, ὃς τὴν τοῦ καίσαρος ἀξίαν τούτῳ κατεχαρίζετο, τὸν καίσαρα μὲν ἀποπέμψοιτο, τῆς δὲ βασιλείας ὅλος ἐξέχοιτο, καθάπερ καὶ πρὸς τοὺς Κομνηνοὺς διαμεμηνυκὼς ἦν, καὶ σπουδάσειέ τι θρασύτερον. Καὶ τοῦτο ἦν ἡ τέχνη καὶ τὸ μαγγάνευμα τῷ Μαγγάνῃ περὶ τὴν ἀναβολὴν τοῦ χρυσοβούλλου λόγου τοῦ καίσαρος. 2 Τούτων οὕτω τελουμένων καὶ τοῦ καιροῦ κατεπείγοντος τὴν πρὸς τὴν πόλιν εἴσοδον, ὑποτοπάζοντες οἱ πρέσβεις τὸ δρᾶμα σφοδρότερον ἐνέκειντο ἐξαιτούμενοι τὸν χρυσόβουλλον λόγον. Οἱ δὲ Κομνηνοί φασι πρὸς αὐτούς· « Ἐπεὶ ἐν χερσὶν ἤδη τὴν πόλιν ἔχοντες ἄπιμεν ἐφ᾽ ᾧ κατασχεῖν αὐτὴν Θεοῦ ἐπαρήγοντος, ἀπελθόντες ἀπαγγείλατε ταῦτα τῷ δεσπότῃ καὶ κυρίῳ ὑμῶν, καὶ τοῦτ᾽ ἐπειπόντες ὡς εἴ γε κατ᾽ ἐλπίδας ἡμῖν ἀπαντήσει τὰ πράγματα σοῦ πρὸς ἡμᾶς παραγενομένου, πάντα κατὰ ῥοῦν ἀκολουθήσειε καὶ κατὰ τὸ ἡμῖν καὶ σοὶ βουλητόν ». Ἀλλὰ ταῦτα μὲν πρὸς τοὺς πρέσβεις· τὸν μέντοι Γεώργιον τὸν Παλαιολόγον πρὸς τὸν ἡγεμόνα τῶν Νεμίτζων Γιλπράκτον ἐξέπεμψαν ἀπόπειραν ποιήσασθαι τῆς γνώμης Γιλπράκτου, καὶ εἰ διαγνοίη προθυ-

Codd. 13 ἀποπέμψαιτο F || 25-26 παραγενομένου : πράου γενομένου C.

Epit. 4 ὁ ἀνὴρ || 11 προσῆκει || 16 μαγκάνευμα || 17-18 τελουμένων : γινομένων.

introduire les Comnènes comme il l'avait promis, de faire le signal convenu ; dès qu'ils l'auront vu, ils se hâteront d'entrer, tandis que lui-même, après être monté rapidement sur la tour, leur en ouvrira les portes. [Georges] accepta très volontiers cette mission auprès de Gilpract ; c'était un homme *toujours prêt aux opérations militaires et à l'attaque des* villes, et on aurait dit que cette épithète de « destructeur de remparts », appliquée par Homère à Arès [1], lui convenait exactement. Alors les Comnènes, après s'être armés et avoir rangé toutes leurs troupes avec une expérience consommée, s'avancèrent lentement et se portèrent en masse vers la ville.

3 Le soir donc Georges Paléologue s'approche des remparts et, recevant de Gilpract le signal, il monte sur la tour avec les siens. Les hommes d'Alexis, qui pendant ce temps étaient arrivés à une petite distance des murs, se retranchent et campent ostensiblement. Ils passent là une courte partie de la nuit ; ensuite, tandis que les Comnènes occupent le centre de la phalange avec l'élite des cavaliers et le meilleur des troupes, une fois rangée l'infanterie légère, ils s'avancent au pas, et juste au point du jour ils sont concentrés devant les remparts. Tous les soldats étaient armés comme pour un combat, afin de faire impression sur les défenseurs. Dès que Paléologue leur eut donné le signal du haut de la tour et eut ouvert les portes, les hommes d'Alexis entrèrent pêle-mêle, non pas en gardant l'ordre des troupes, mais comme chacun se trouvait, portant boucliers, arcs et lances [2]. 4 C'était le Jeudi-Saint, jour où nous sacrifions la pâque mystique et la mangeons, dans la 4e indiction, au mois d'avril de l'année 6589 [3]. Ainsi comme toute l'armée était composée de troupes étrangères et nationales [4], venant du pays même ou des régions

1. Iliade 5, 31, 455.
2. Les différentes armes sont donc mélangées. Chalandon (*Alexis I*, p. 48) précise la manière dont s'exécuta le coup de main, d'après les détails fournis par Zonaras XVIII 20.
3. 1er avril 1081.
4. Thraces, Macédoniens, Romains, Francs, Turcs et autres troupes auxiliaires (cf. Zonaras, *loc. cit.*).

μούμενον δέξασθαι κατὰ τὴν ὑπόσχεσιν τοὺς Κομνηνούς, τὸ δοθὲν αὐτῷ σύνθημα ποιῆσαι, ὅπερ αὐτοὶ μὲν θεασάμενοι ἐπισπεύσουσι τὴν εἰσέλευσιν, αὐτὸς δὲ εἰς τὸν πύργον ἀνελθὼν θᾶττον αὐτοῖς τὰς πύλας ὑπανοίξει. Ὁ δὲ μάλα προθύμως τὴν πρὸς τὸν Γιλπράκτον ὁδοιπορίαν ἀνεδέξατο, πρόθυμος ὢν ἀνὴρ ἐς πολεμικὰς πράξεις καὶ πόλεων ἐκπορθήσεις, καὶ τοῦτ' αὐτὸ τειχεσιπλήτης αὐτόχρημα εἶπες ἄν, ὁ περὶ Ἄρεως Ὅμηρος. Οἱ δὲ Κομνηνοὶ ὁπλισάμενοι καὶ τὸ ὁπλιτικὸν ἅπαν ἐμπείρως πάνυ καταστησάμενοι βραδεῖ ποδὶ στείχοντες ἰλαδὸν πρὸς τὴν πόλιν ἀπῄεσαν. 3 Ἑσπέρας οὖν πελάσας τῷ τείχει ὁ Παλαιολόγος Γεώργιος καὶ σύνθημα ἀπὸ τοῦ Γιλπράκτου λαβὼν ἄνεισιν ἐπὶ τὸν πύργον μετὰ τῶν ἀμφ' αὐτόν. Οἱ δέ γε ἀμφὶ τὸν Ἀλέξιον τέως μὲν βραχύ τι πρὸ τῶν τειχῶν γεγονότες χάρακά τε βάλλονται καὶ στρατοπεδεύουσι λαμπρῶς. Καὶ βραχύ τι μέρος ἐπ' αὐτοῦ τῆς νυκτὸς αὐλισάμενοι τὸ λοιπὸν αὐτοὶ τὸ μεσαίτατον εἶχον τῆς φάλαγγος ἅμα τοῖς τῶν ἱππέων ἐπιλέκτοις καὶ τῇ κρείττονι στρατιᾷ τό τε ψιλὸν διατάξαντες βάδην τε προϊόντες κατ' αὐτὸ τὸ περίορθρον πρὸ τῶν τειχῶν ἀθρόον καθίστανται. Καὶ πολέμου σχῆμα διατυπώσαντες ἐσιδηροφόρουν ξύμπαντες, ἵνα τοὺς ἐντὸς καταπλήξαιεν. Σύνθημα δὲ ἄνωθεν δόντος αὐτοῖς τοῦ Παλαιολόγου καὶ τὰς πύλας ἀνοίξαντος συμμίγδην εἰσῄεσαν, οὐ σὺν εὐταξίᾳ στρατιωτικῇ, ἀλλ' ὥς ἔτυχεν ἕκαστος, ἀσπίδας καὶ τόξα καὶ δόρατα φέροντες. 4 Ἡ δὲ ἡμέρα πέμπτη ἦν ἡ μεγάλη, καθ' ἣν τὸ μυστικὸν πάσχα θύομεν ἅμα καὶ ἑστιώμεθα, ἐπινεμήσεως τετάρτης ἔτους ,ςφπθʹ μηνὸς Ἀπριλλίου. Καὶ οὕτως ἅπαν τὸ στρατόπεδον ἐκ ξενικῆς τε καὶ ἐγχωρίου δυνάμεως ἔκ τ' αὐτοχθόνων καὶ τῶν

Codd. 8 εἶπεν C || ὁ om. F || 14 πρὸ : πρὸς C.

Epit. 14 βραχὺ : ὀλίγον || 16-17 καὶ τῆς νυκτὸς ὀλίγον τι || 22 ἐντός : ἐκτός || 24 ἀνοίξαντος αἳ τῆς χαρσίου κικλήσκονται.

frontières, et comme elles savaient que la ville regorgeait depuis longtemps de toute espèce de ressources et qu'elle était continuellement ravitaillée par terre et par mer, elles firent irruption très rapidement par la porte de Charisios[1] et, se répandant partout, dans les rues principales, dans les carrefours et les ruelles, elles n'épargnèrent ni les maisons, ni les églises, ni les sanctuaires eux-mêmes dont l'accès est absolument interdit, mais elles emportèrent de là un butin considérable : il n'y a que le meurtre dont elles s'abstinrent ; tout le reste, elles le firent on ne peut plus effrontément et sans pudeur. Le pire fut que ceux qui étaient originaires du pays ne s'abstinrent même pas de tels excès ; mais comme s'ils s'étaient oubliés eux-mêmes et avaient changé leurs mœurs en de plus mauvaises, ce que faisaient les barbares ils le firent aussi sans vergogne[2].

XI A ce spectacle, parce qu'il se rendait compte combien sa position était au plus haut point critique, puisqu'à l'Ouest la ville était assiégée et qu'à l'Est Nicéphore Mélissène occupait déjà Damalis, le basileus Nicéphore, ne sachant plus que faire, avait incliné plus encore à abdiquer en faveur de Mélissène. Comme les Comnènes étaient déjà dans la capitale, il appela un de ses plus fidèles serviteurs et lui ordonna de faire entrer Mélissène dans le palais impérial au moyen de la flotte ; un spathaire très courageux accompagnait le messager. 2 Mais avant que l'ordre ne fût exécuté, la ville fut prise, et avec un de ses hommes Paléologue à pied descendit à la mer. Trouvant une barque, aussitôt il y monte et ordonne aux rameurs de gagner la rade où la flotte mouille d'ordinaire. Déjà il approchait de la rive quand il voit le messager, envoyé par Botaniatès pour faire traverser Mélissène, en train de préparer la flotte, et le spathaire à

1. Par la porte de Charisios, plus tard dite porte d'Andrinople, la clef de Constantinople, Alexis avait accès à la rue principale de Constantinople ainsi qu'aux points dominants, tels que l'église des Saints Apôtres, le Philadelphion, le Forum Tauri (Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, p. 16-28).

2. Anne Comnène est bien obligée de reconnaître le pillage de

παρακειμένων χωρῶν συνεληλυθὸς τὴν πόλιν ἐκ πολλοῦ παντοίοις εὐθηνοῦσαν εἴδεσιν ἐξ ἠπείρου τε καὶ θαλάσσης συνεχῶς ἀρδομένην γινώσκοντες ἐν βραχεῖ χρόνῳ εἰσεληλύθασι διὰ τῆς Χαρσίου πύλης ἁπανταχοῦ σκεδασθέντες περί τε τὰς λεωφόρους περί τε τὰς τριόδους καὶ ἀμφόδους μὴ οἰκιῶν, μὴ ἐκκλησιῶν, μηδέ αὐτῶν τῶν ἱερῶν ἀδύτων τὸ παράπαν φειδόμενοι, ἀλλὰ λείαν πολλὴν ἐκεῖθεν ἐπισυνάγοντες, τοῦ μέντοι ἀποκτείνειν μόνου ἀφιστάμενοι, τὰ δ᾽ ἄλλα πάντα ἰταμῶς πάντη καὶ ἀναισχύντως ποιοῦντες. Τὸ δὲ δὴ χεῖρον, ὅτι οὐδὲ οἱ αὐτόχθονες τῶν τοιούτων ἀφίσταντο πράξεων, ἀλλ᾽ οἷον ἐκλαθόμενοι ἑαυτῶν καὶ τὰ σφῶν ἤθη ἐπὶ τὸ χεῖρον ἀμείψαντες ἀνερυθριάστως καὶ αὐτοί, ἅπερ οἱ βάρβαροι, ἔπραττον.

XI Ταῦτα δὲ ὁ βασιλεὺς Νικηφόρος ὁρῶν καὶ ὡς τὰ κατ᾽ αὐτὸν ἐν στενῷ κομιδῇ κατήντηκεν, ἀπό τε τῆς δύσεως πολιορκουμένης τῆς πόλεως ἀπό τε τῆς ἕω Νικηφόρου τοῦ Μελισσηνοῦ περὶ τὴν Δάμαλιν ἤδη αὐλιζομένου, μὴ ἔχων ὅ τι καὶ δράσειε, τῷ Μελισσηνῷ προτεθύμητο τῶν πρωτείων μᾶλλον παραχωρῆσαι. Κατασχεθείσης δὲ τῆς πόλεως ἤδη παρὰ τῶν Κομνηνῶν μετακαλεσάμενός τινα τῶν πιστοτέρων θεραπόντων αὐτοῦ παρεκελεύετο διὰ τοῦ στόλου τὸν Μελισσηνὸν εἰσάγειν εἰς τὰ βασίλεια, ᾧτινι συνείπετο καὶ σπαθάριός τις ἀνὴρ μαχιμώτατος.
2 Πρὸ δὲ τοῦ φθάσαι εἰς ἔργον τὸν λόγον ἡ μὲν πόλις ἑάλω, ὁ δὲ Παλαιολόγος ἕνα τῶν ὑπ᾽ αὐτὸν ἀναλαβόμενος πεζῇ κάτεισιν ὡς πρὸς θάλασσαν πορευόμενος. Περιτυχὼν δέ τινι ἀκατίῳ εἴσεισιν εὐθὺς καὶ τοῖς ἐρέταις παρεκελεύετο, ὅπου ὁ στόλος κατὰ τὸ εἰθισμένον προσώρμιστο, ἀπευθῦναι τὸ σκάφος. Ἐγγίζων δὲ ἤδη πρὸς τὴν περαίαν ὁρᾷ τὸν παρὰ τοῦ Βοτανειάτου ἀποσταλέντα ἐφ᾽ ᾧ τὸν Μελισσηνὸν διαπεραιῶσαι τὸν στόλον εὐτρεπίζοντα καὶ τὸν σπαθάριον ἐντὸς μιᾶς τῶν πολεμικῶν

Codd. 6 μὴ[2] : καὶ C || 8 ἀποκτένειν F || 16 ἀπό τε τῆς ἕω om. C.

l'intérieur d'un des navires de guerre. Dès que de loin il a reconnu ce dernier, de qui il est depuis longtemps l'ami, il navigue le long de son vaisseau et l'interpelle en lui posant les questions habituelles : d'où vient-il et où va-t-il; puis il lui demande de le prendre à son bord. Mais le spathaire*, apercevant celui-ci avec armes et bouclier, éprouva des craintes et lui dit : « Si je ne te voyais pas ainsi armé, je t'accueillerais avec plaisir. » L'autre de repartir aussitôt qu'il était tout prêt à déposer son bouclier, son épée et son casque, s'il voulait le prendre à son bord. 3 Quand le spathaire eut constaté qu'il avait déposé ses armes, alors il le laissa venir sur son propre navire et, le prenant dans ses bras, il l'embrassa très joyeusement. Mais Paléologue, hardi comme il est, ne perd pas un instant pour se mettre à l'œuvre. Il s'élance à la proue et demande aux rameurs : « Que faites-vous et où allez-vous, en prenant part à une affaire qui attirera les plus grands maux sur vos têtes? La ville, comme vous le voyez, a été prise. Celui qui était autrefois grand domestique est maintenant proclamé basileus : vous voyez ses guerriers et vous entendez l'acclamation ; il n'y aura plus de place pour un autre au palais. Sans doute Botaniatès est valeureux, mais les Comnènes sont plus valeureux encore. L'armée de Botaniatès est nombreuse, mais la nôtre l'est maintes fois plus. C'est pourquoi vous ne devez pas trahir votre propre vie, vos femmes et vos enfants, mais regardez plutôt la ville, constatez que toute l'armée est déjà à l'intérieur avec ses étendards, entendez l'acclamation qui retentit ; et puisque celui qui était autrefois le grand domestique et qui maintenant est devenu basileus, s'approche du palais en ayant assumé déjà le pouvoir impérial, tournez la proue de vos navires et, après lui avoir assuré une victoire complète, allez à lui. » 4 Tous furent aussitôt convaincus par ces paroles et se rendirent à son avis. Comme

Constantinople par les troupes de son père. Mais elle n'en avoue qu'une partie. Zonaras en décrit toutes les horreurs ; le meurtre même, quoiqu'en dise l'Alexiade, ne fut pas épargné (Zonaras, XVIII 20).

νηῶν. Γνωρίσας οὖν αὐτὸν πόρρωθεν, πάλαι συνήθη τοῦτον ἔχων, παραπλεύσας καὶ προσειπὼν αὐτῷ τὰ συνήθη ἐπυνθάνετο, ὅθεν καὶ ὅπη πορεύεται, καὶ μεθ' ἑαυτοῦ ἀναλαβέσθαι αὐτὸν ἠξίου. Ὁ δὲ σπαθάριος ξιφήρη τοῦτον ὁρῶν καὶ ἀσπίδα κατέχοντα, δειλιάσας φησὶ πρὸς αὐτόν· « Εἰ μή σε οὕτω καθωπλισμένον ἑώρων, περιχαρῶς ἂν ἐδεξάμην ». Ὁ δὲ μάλα προθύμως καὶ τὴν ἀσπίδα καὶ ἀκινάκην καὶ τὴν κόρυθα ἀποθέσθαι κατετίθετο, εἰ μόνον θελήσει τοῦτον ἀναλαβέσθαι. 3 Ὡς δὲ καταθέμενον αὐτὸν τὰ ὅπλα ὁ σπαθάριος ἐθεάσατο, παρεκεχωρήκει τηνικαῦτα αὐτῷ τῆς εἰς τὸ ἴδιον πλοῖον εἰσελεύσεως καὶ περιπλακεὶς κατησπάζετο μάλα περιχαρῶς. Ὁ δὲ Παλαιολόγος ὀμβριμοεργὸς ὢν ἀνὴρ οὐδὲ πρὸς βραχὺ περιμείνας ἔργου ἥπτετο. Καὶ ὡς πρὸς τὴν πρῴραν ἁλλόμενος τοὺς ἐρέτας ἐπυνθάνετο « τί » λέγων « ποιεῖτε καὶ ὅπη πορεύεσθε κατὰ τῆς σφῶν κεφαλῆς κακὰ μέγιστα ἐπενεγκεῖν πραγματευόμενοι ; ἡ πόλις, ὡς ὁρᾶτε, ἑάλω. Ὅ ποτε μέγας δομέστικος νῦν βασιλεὺς ἀνηγόρευται· καὶ τοὺς ὁπλοφόρους ὁρᾶτε καὶ τῆς εὐφημίας ἀκούετε· καὶ οὐκέτι χώραν ἕτερος ἐν τοῖς βασιλείοις ἕξει. Καλὸς μὲν οὖν ὁ Βοτανειάτης, ἀλλὰ καὶ οἱ Κομνηνοὶ πολλῷ κρείττονες. Πολλὴ ἡ τοῦ Βοτανειάτου στρατιά, ἀλλὰ πολλαπλάσιος ἡ ἡμετέρα. Οὐ χρὴ τοιγαροῦν τὴν σφῶν αὐτῶν ζωὴν τάς τε γυναῖκας καὶ τοὺς παῖδας προδοῦναι, ἀλλὰ δὴ τὴν πόλιν περιαθρήσαντας καὶ τὸ ὁπλιτικὸν ἅπαν ἐντὸς αὐτῆς θεασαμένους τάς τε σημαίας καὶ τὴν εὐφημίαν λαμπρὰν γινομένην ἀκούοντας τόν τέ ποτε μέγαν δομέστικον νῦν βασιλέα τοῖς βασιλείοις πελάζοντα καὶ τὴν αὐτοκράτορα ἀρχὴν ἤδη περιζωννύμενον πρύμναν τε κρούσασθαι καὶ ἑτεραλκέα τὴν νίκην ποιησαμένους αὐτῷ προσελθεῖν. » 4 Οἱ δὲ τηνικαῦτα τοῖς τούτου λόγοις ὑπείξαντες πάντες τῆς αὐτοῦ γνώμης γεγόνασι. Τοῦ δὲ σπαθαρίου δυσχεραί-

Epit. 13 ὀβριμοεργός || 18 ἀναγορεύεται || 24 δὴ : δεῖ.

le spathaire protestait, Georges Paléologue, ce guerrier, menaça de l'enchaîner, et de le descendre à fond de cale ou de le jeter à la mer. Aussitôt donc Paléologue commença l'acclamation, et les rameurs se joignirent à lui. Mais comme le spathaire protestait toujours, on l'enchaîna de vive force et on le descendit à fond de cale. 5 Paléologue, après une courte navigation et non sans avoir repris son épée et son bouclier, arrive ainsi à l'endroit où mouillait la flotte[1]; aussitôt il fait acclamer [Alexis] par tous. Rencontrant alors celui qui avait été envoyé par Botaniatès pour prendre la flotte et faire traverser Mélissène, aussitôt il l'arrête, et il ordonne aux matelots de détacher les amarres. Il part donc de là avec la flotte et arrive à l'Acropole[2], poussant des acclamations retentissantes. Là il commande aux rameurs de cesser de ramer et de rester au repos, afin de barrer la route à quiconque tenterait la traversée en venant de l'Orient. 6 Peu après, apercevant un navire qui accostait au grand palais, il ordonne aux rameurs de son propre vaisseau de faire force de rames et il le rejoint. Quand il vit à l'intérieur son propre père[3], il se leva aussitôt et le salua comme il convient de faire à l'égard de ses parents. Mais l'autre ne le vit pas avec grand plaisir et ne l'appela pas non plus « sa douce lumière », comme jadis Ulysse d'Itaque [le fit] en apercevant Télémaque. Là en effet, c'était un banquet, des prétendants, un concours, des cordes et des arcs, et le prix du vainqueur était la sage Pénélope. Télémaque, lui, n'entrait pas en ennemi, mais comme un fils qui assiste son père; or ici, c'étaient un combat et une guerre, et tous deux [le père et le fils] se trouvaient dans des partis opposés. Chacun était parfaitement au courant des dispositions de l'autre, bien que leurs sentiments ne se fussent

1. Nous ne trouvons ici que quelques indications succinctes et vagues à propos de la flotte byzantine. Il s'agit de l'escadre impériale et non pas des escadres provinciales (Cf. G. Buckler, p. 381-387).

2. Cf. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, p. 50.

3. On se souvient qu'il était tout dévoué à Botaniatès (Al. II 6,2).

νοντος ἠπείλησεν ὁ ξιφηφόρος οὗτος Γεώργιος ὁ Παλαιολόγος αὐτοῦ που ἐπὶ τοῦ καταστρώματος τῆς νεὼς δεσμήσας καταβαλεῖν ἢ κατὰ τοῦ βυθοῦ ῥῖψαι. Εὐθὺς οὖν τῆς εὐφημίας ὁ Παλαιολόγος ἐξῆρχε καὶ σὺν αὐτῷ οἱ ἐρέται. Τὸν δὲ σπαθάριον δυσχεραίνοντα καὶ μὴ βουλόμενον κατὰ τοῦ καταστρώματος δεσμήσας κατέθηκε.

5 Παραπλεύσας δὲ μικρὸν ἀναλαμβάνεται τόν τε ἀκινάκην καὶ τὴν ἀσπίδα καὶ οὕτω προσορμίζει, ὅπου ὁ στόλος, καὶ πάνδημον ἐποεῖτο ἤδη τὴν εὐφημίαν. Ἐντυχὼν δὲ καὶ τῷ ἀποσταλέντι παρὰ τοῦ Βοτανειάτου ἐφ' ᾧ τὸν στόλον ἀναλαβέσθαι καὶ διαπερᾶσαι τὸν Μελισσηνόν, εὐθὺς κατέσχεν αὐτὸν καὶ λῦσαι τὰ πρυμνήσια παρεκελεύετο τοῖς ναυτικοῖς. Ἀποπλεύσας οὖν ἐκεῖθεν σύναμα τῷ στόλῳ καταλαμβάνει τὴν ἀκρόπολιν τὴν εὐφημίαν λαμπρὰν ποιούμενος. Κἀκεῖσε τοῖς ἐρέταις παύσασθαι τῆς εἰρεσίας διεκελεύετο καὶ ἀτρεμοῦντας ἑστάναι ἐφ' ᾧ τοὺς ἐκ τῆς ἑῴας πειρωμένους διαπερᾶν ἀπείργειν.

6 Μετ' ὀλίγον δὲ πλοῖον θεασάμενος πρὸς τὸ μέγα παλάτιον καταῖρον, τοῖς τοῦ ἰδίου πλοίου ἐρέταις κελεύσας σφοδρὰν τὴν εἰρεσίαν ποιήσασθαι φθάνει τοῦτο. Καὶ ὡς τὸν ἴδιον ἐθεάσατο ἐν αὐτῷ πατέρα, ἀναστὰς εὐθὺς τὴν προσήκουσαν γονεῦσι προσκύνησιν αὐτῷ ἀπεδίδου. Ὁ δ' οὐ περιχαρῶς αὐτὸν ἐθεάσατο οὔτε μὴν γλυκερὸν φάος ὠνόμασε, καθάπερ ποτὲ ὁ Ἰθακήσιος Ὀδυσσεὺς τὸν Τηλέμαχον θεασάμενος. Ἐκεῖ γὰρ συμπόσιον καὶ μνηστῆρες καὶ ἅμιλλα καὶ νευρὰ καὶ τόξον, καὶ ἆθλον τῷ νικήσαντι ἡ σώφρων ἔκειτο Πηνελόπη. Καὶ ὁ Τηλέμαχος οὐκ ἐχθρός, ἀλλ' ὡς υἱὸς πατρὶ ἐπαρήγων εἰσῄει· ἐνταῦθα δὲ μάχη καὶ πόλεμος, καὶ ἀντικαθιστάμενοι πρὸς ἀλλήλους κατὰ γνώμην ἦσαν ἄμφω. Καὶ ἡ θατέρου ἅτερον οὐκ ἐλάν-

Codd. 3 δεσμώτην C || 6 δεσμώτην C.

Epit. 7 δὲ : οὖν || 12-13 καὶ τοῖς ναυτικοῖς τὰ πρυμνήσια λῦσαι παρεκελεύετο || 14 σὺν τῷ στόλῳ παντὶ || 17 πειρωμένους : βουλομένους || 21 ἐθεᾶτο || 24 αὐτὸν ὠνόμασε.

pas encore traduits en actes. C'est pourquoi [le père] regardant son fils avec colère et le traitant de fou, lui demanda : « Que viens-tu faire ici? » Et l'autre de répondre : « Puisque c'est toi qui m'interroges, rien. » Le premier reprit : « Attends un peu, et si le basileus suit mon avis, tu le sauras vite. »
7 Là-dessus, celui qu'on appelait Nicéphore Paléologue entra au palais; en voyant tous les soldats dispersés et occupés à rassembler leur butin, il jugea qu'il serait facile de les vaincre et demanda à Botaniatès de lui donner les barbares de l'île de Thulé [1], pour chasser avec leur concours les Comnènes de la ville. Mais Botaniatès, qui définitivement avait désespéré de sa propre cause, feignit de ne pas vouloir une guerre civile. « Cependant si tu m'en crois, Nicéphore, lui dit-il, puisque les Comnènes sont dans la ville, va les trouver et propose-leur de faire la paix. » Alors bien qu'à contre-cœur, l'autre y alla.

Abdication de Nicéphore Botaniatès.

XII En entrant dans la ville les Comnènes, déjà pleins d'assurance, s'arrêtèrent dans la plaine du grand martyr Georges Sykéotès [2] et se mirent à délibérer pour savoir s'il leur fallait d'abord aller trouver leurs mères [3] afin de leur présenter les salutations d'usage comme d'habitude, et gagner seulement ensuite le palais ; apprenant cela, le césar leur dépêcha un de ses serviteurs pour les menacer et leur reprocher vivement leur retard. Les voilà donc en train de se hâter quand, près de la maison d'Ibéritzès [4], Nicéphore Paléologue les rejoint et leur dit :
2 « Le basileus vous envoie ce message : je suis déjà vieux et seul, sans fils, ni frère, ni proche. Si tu veux (il adressait ces paroles à Alexis, le nouveau basileus), toi deviens mon

1. Désigne l'Angleterre. — 2. Cf. Mordtmann, *Esquisse topographique de CP.*, p. 21-22. « Cet endroit n'est mentionné nulle part dans les auteurs byzantins », mais M. remarque qu'on ne peut l'identifier qu'avec le plateau situé entre la porte d'Andrinople et l'église des SS. Apôtres ; il s'y trouvait une église S. Georges.
3. Toujours dans le couvent où elles avaient été reléguées.
4. Près de l'Acropole (Cf. Ducange, *In Alex.*, p. 467).

θανε σχέσις, κἂν εἰς ἔργον οὔπω τὰ τῆς γνώμης ἀπέβαινεν. Ἔνθεν τοι λοξὸν βλέψας καὶ μωρὸν αὐτὸν καλέσας ἐπυνθάνετο λέγων « τί ὧδε ποιήσων ἥκεις ; » Ὁ δέ φησιν « ἐπεὶ σὺ ὁ ἐμοῦ πυνθανόμενος εἶ, οὐδέν. » Καὶ ὃς πρὸς αὐτόν « ἀνέχου μικρὸν καὶ εἴ μου ὁ βασιλεὺς ὑπακούσει, γνώσῃ μετ' οὐ πολύ ». 7 Φθάσας οὖν ὁ ῥηθεὶς Νικηφόρος ὁ Παλαιολόγος εἰς τὰ ἀνάκτορα, ἐπεὶ ἐσκεδασμένους ἑώρα τοὺς ξύμπαντας καὶ περὶ τὴν συλλογὴν τῶν χρημάτων ἠσχολημένους, εὐκαταγωνίστους αὐτοὺς οἰόμενος ᾐτεῖτο τὸν Βοτανειάτην δοθῆναί οἱ τοὺς ἀπὸ τῆς Θούλης νήσου βαρβάρους, ὥστε δι' αὐτῶν ἐξωθῆσαι τῆς πόλεως τοὺς Κομνηνούς. Ὁ δέ γε Βοτανειάτης ἅπαξ τὰ περὶ αὐτὸν ἀπεγνωκὼς ἐσχηματίζετο μὴ θέλειν ἐμφύλιον γενέσθαι πόλεμον· « ἀλλ' εἴ γέ μοι πείθῃ, Νικηφόρε, » φησὶν « ἐπεὶ εἴσω τῆς πόλεως γεγόνασιν οἱ Κομνηνοί, ἄπελθε πρὸς αὐτοὺς πρεσβεύων τὰ πρὸς εἰρήνην ». Ὁ δὲ δυσανασχετῶν ὅμως ἀπῄει.

XII Ὡς δὲ εἰσελθόντες οἱ Κομνηνοὶ τεθαρρηκότες ἤδη ἐκαρτέρουν περὶ τὸ πεδίον τοῦ μεγαλομάρτυρος Γεωργίου τοῦ καλουμένου Συκεώτου βουλευόμενοι εἰ χρὴ πρῶτον ἀπελθεῖν εἰς τὰς σφῶν μητέρας καὶ τὴν συνήθη προσκύνησιν κατὰ τὸ εἰθισμένον αὐταῖς ἀπονεῖμαι, εἶθ' οὕτω πρὸς τὰ βασίλεια χωρῆσαι, μαθὼν ὁ καῖσαρ ἀποστείλας τινὰ τῶν αὐτοῦ θεραπόντων ἠπειλήσατο τῆς βραδυτῆτος τούτους πολλὰ καταμεμψάμενος. Εὐθὺς οὖν ἀμφὶ τὸν οἶκον τοῦ Ἰβηρίτζη γενομένων καταλαμβάνει Νικηφόρος ὁ Παλαιολόγος λέγων. 2 « Ὁ βασιλεὺς ὑμῖν τάδε μηνύει· γέρων μὲν ἐγὼ ἤδη καὶ μόνος μήθ' υἱὸν κεκτημένος μήτ' ἀδελφὸν μήτε τινὰ τῶν γνησίων, καὶ εἰ βούλει », πρὸς τὸν ἀρτιφανῆ βασιλέα τὸν Ἀλέξιον ἀπο- 30

Codd. 1 ἐπέβαινεν C || 2 λοξὸν βλέψας V om. CF || καλέσας αὐτὸν C || 5 ἀνέχον C || 11 βαρβάρους : βαράγγους C || 14 γε πείθῃ μοι C || 26 ἀμφὶ : κατὰ C.

Epit. 10 τοῦ βοτανιάτου τοῦ || 19 πεδιόν : μονάδιον τοῦ ἁγίου.

fils adoptif. Pour moi, je ne retirerai rien de ce dont tu as gratifié chacun de tes soldats, et je ne partagerai d'aucune manière le pouvoir impérial avec toi ; mais je me contenterai seulement de jouir du simple nom de basileus, de l'acclamation et des brodequins de pourpre, avec en outre la faculté de vivre tranquillement au palais. A toi appartiendra totalement le gouvernement de l'empire. » 3 A ce message les Comnènes répondirent quelques mots qui manifestaient des dispositions favorables ; mais dès que le césar en est informé, il accourt en hâte pour les mettre en demeure avec menaces de se rendre d'urgence au palais[1]. Au moment où il entrait à droite de la cour et à pied, les Comnènes qui sortaient le rencontrent; lui aussitôt de les accabler de reproches. A son entrée il regarde et voit Nicéphore Paléologue qui pénétrait de nouveau à gauche. « Que fais-tu là ? dit-il. Dans quel dessein viens-tu, parent ?[2] » Et l'autre : « Je ne ferai rien, je crois; je reviens apporter aux Comnènes de la part de l'autocrator le même message que précédemment. Car le basileus est résolu à tenir ce qu'il a promis et à traiter Alexis comme son fils : il est bien entendu que celui-ci sera investi de l'autorité impériale et administrera les affaires de l'empire comme bon lui semblera ; lui, ne partagera que le titre de basileus, les brodequins rouges et la pourpre, et il vivra tranquillement au palais, parce qu'il est déjà vieux et qu'il a besoin de repos. » Mais le césar fixa aussitôt sur Nicéphore un regard courroucé et, fronçant les sourcils, répliqua : « Va-t'en dire au basileus que ces propositions auraient été très utiles avant que la ville ne fût prise; mais dorénavant il n'y a absolument plus lieu aux négociations par ambassadeurs. Puis-

1. Le palais sacré dont ils ne se sont pas encore emparés. Cf. Ebersolt J., *Le grand palais*. « Le palais de Constantinople formait un ensemble compliqué d'édifices, de cours, d'escaliers, de portes et de galeries, couvrant une vaste superficie. Cette immense demeure ne fut pas construite... par un seul homme, suivant un plan logique et préconçu. Comme le Kremlin de Moscou, le vieux sérail des sultans de Constantinople, ou le palais de Pékin, le palais de Constantinople présentait un aspect un peu incohérent » (p. 160 sq.).
2. Le fils de Nicéphore Paléologue, Georges, a épousé la petite fille

τείνων τὸν λόγον « σὺ γενοῦ μοι θετὸς υἱός. Κἀγὼ οὐκ ἀφέλωμαί τι ὧν ἑκάστῳ τῶν συστρατευομένων σοι πεφιλοτίμησαι οὐδέ τινός σοι ἐξουσίας ἐπικοινωνήσω βασιλικῆς, ἀλλὰ μόνον ἔσομαι ψιλοῦ τοῦ τῆς βασιλείας μετέχων ὀνόματος καὶ τῆς εὐφημίας καὶ τῶν ἐρυθρῶν πεδίλων, ἔτι δὲ καὶ τοῦ διαναπαύεσθαι εἰς τὰ ἀνάκτορα. Σοὶ δὲ ἡ τῶν τῆς βασιλείας πραγμάτων μελήσει πάντως διοίκησις. » 3 Πρὸς ταῦτα οἱ Κομνηνοὶ ῥήματά τινα συγκαταθέσεως ἐμφαντικὰ ἐνέφαινον· ἅπερ ἐνωτισθεὶς ὁ καῖσαρ φθάνει τάχος πρὸς αὐτοὺς ἐπαπειλούμενος καὶ πρὸς τὰ βασίλεια κατεπείγων. Ὡς δὲ δεξιόθεν τῆς αὐλίδος εἰσῄει, ἐξελθόντες οἱ Κομνηνοὶ συναντῶσι πεζεύοντι αὐτῷ· ὁ δὲ πολλὰ τούτους ἐμέμφετο. Ἀτενίσας δ' ἐν τῷ εἰσιέναι καὶ τὸν Παλαιολόγον Νικηφόρον θεασάμενος ἀπὸ τῆς λαιᾶς αὖθις εἰσερχόμενον « τί πρὸς τὰ ἐνταῦθα ; » φησὶ « καὶ τί βουλόμενος ἥκεις, συμπένθερε ; » Ὁ δέ « τελέσω μέν, ὡς ἔοικεν, οὐδέν· τὰς δὲ αὐτὰς ταῖς πρῴην καὶ αὖθις ἥκω τοῖς Κομνηνοῖς κομίσων παρὰ τοῦ αὐτοκράτορος ἀγγελίας. Διενίσταται γὰρ ὁ βασιλεὺς φυλάξαι τὰ ὑπεσχημένα καὶ ὡς υἱῷ μὲν χρήσασθαι τῷ Ἀλεξίῳ ἐφ' ᾧ τὴν αὐτοκράτορος ἀρχὴν αὐτὸν ἀναδήσασθαι καὶ τὰ τῆς βασιλείας κατὰ τὸ αὐτῷ διοικεῖν βουλητόν, ἐκεῖνον δὲ μόνου τοῦ τῆς βασιλείας μετέχειν ὀνόματος καὶ τῶν ἐρυθρῶν πεδίλων καὶ τῆς κοινῆς ἁλουργίδος καὶ τοῦ περὶ τὰ βασίλεια διαναπαύεσθαι γέροντά τε ἤδη ὄντα καὶ ῥᾳστώνης δεόμενον. » Εὐθὺς δὲ πρὸς αὐτὸν δριμὺ ἐνατενίσας καὶ τὰς ὀφρῦς ἐπισυνάξας αὐτῷ φησιν « Ἀπελθὼν ἀπάγγειλον τῷ βασιλεῖ, ὡς ταῦτα ἦσαν ἂν συμφορώτατα πρὸ τοῦ τὴν πόλιν ἁλῶναι· τὸ δ' ἐντεῦθεν χώραν ὅλως οὐκ ἔχει τὰ τῆς πρεσβείας. Γέρων δὲ ἤδη

Codd. 17 τελέσων F ‖ 18 κομίσων ἥκω C ‖ 19 om. παρὰ-ἀγγελίας C ‖ διενίστατο F ‖ 21 αὐτοκράτορα F ‖ 24 καίνης C ‖ 30 οὐκ ἔχει ὅλως C.

Epit. 2 ἀφέλομαι om. τι ‖ 10 πρὸς : εἰς ‖ 28-29 συμφορώτερα.

que tu es déjà vieux, abandonne le trône et occupe-toi de ton propre salut. » 4 Telle fut la réponse du césar. Quand Borile eut appris que [les Comnènes] étaient entrés dans la ville et que leur armée, partout dispersée, s'adonnait au pillage, toute occupée à faire du butin, tandis qu'eux étaient restés seuls avec leurs parents par le sang ou l'alliance et une poignée d'étrangers, il décida de les attaquer, puisqu'ils étaient très faciles à réduire à cause de l'éparpillement de leurs forces. Aussi réunissant tous ceux qui portaient leurs armes sur l'épaule[1] et tous ceux qui venaient de Choma, il les échelonna depuis le forum de Constantin jusqu'au Milion[2] et, plus haut, les rangea en lignes dans un ordre parfait. Ces hommes se tenaient les boucliers serrés, prêts au combat et immobiles dans l'attente. 5 Celui qui avait alors la dignité de patriarche était un homme vraiment saint et pauvre, qui avait pratiqué toutes les formes d'ascèse connues des anciens Pères vivant dans les déserts ou sur les montagnes, et qui était doué également d'un don divin de prophétie, ayant prédit souvent nombre de faits sans se tromper jamais ; il était pour ceux qui viendraient après lui une règle et un modèle de vertu, et il semblait ne pas ignorer non plus tout ce qui arriverait à Botaniatès. Aussi soit inspiration divine, soit même suggestion du césar (car on disait cela également), étant donné que depuis longtemps le césar était intimement lié avec lui à cause de sa haute vertu, il conseilla au basileus de renoncer au trône impérial. « Ne t'engage pas, lui dit-il, dans des guerres civiles et ne résiste pas à la volonté de Dieu. Ne permets pas que la ville soit souillée par le sang des chrétiens, mais conforme-toi à la volonté de Dieu et disparais du monde. » 6 Le basileus est persuadé par les conseils du pontife. Craignant toutefois l'insolence de l'armée, il prend ses vêtements et descend

du césar Jean Doukas. Ce dernier est donc allié aux Paléologues.

1. Les Varanges.

2. Cf. Ebersolt J., *Le grand palais*, p. 15 et 18.
Monument décoré de statues impériales, qui se dressait près de la place de l'Augustéon : espèce d'Arc de Triomphe.

ὧν ὑπεξίστασο τοῦ θρόνου καὶ τῆς σαυτοῦ φρόντισον σωτηρίας. » 4 Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ὁ καῖσαρ. Ὁ δέ γε Βορῖλος τὴν τούτων μεμαθηκὼς εἰσέλευσιν καὶ ὡς ὁ ὑπ' αὐτοὺς στρατὸς ἁπανταχοῦ σκεδασθεὶς περὶ τὴν λείαν ἐνασχολεῖται καὶ τῆς τῶν λαφύρων συλλογῆς ὅλος γεγένηται (οὗτοι δὲ μετὰ τῶν ἐξ αἵματος καὶ ἐξ ἀγχιστείας προσηκόντων αὐτοῖς καὶ μετρίων ὀθνείων κατελείφθησαν), ἀντικαταστῆναι διέγνω τούτοις λίαν εὐχειρώτοις οὖσι διὰ τὸν τοῦ στρατοῦ σκεδασμόν. Τοίνυν καὶ συναγαγὼν τοὺς ἐπὶ τῶν ὤμων τὰ ξίφη κραδαίνοντας ἅπαντας, καὶ ὁπόσοι ἐκ τοῦ Χώματος ὥρμηντο, ἀπὸ τοῦ Κωνσταντινίου φόρου μέχρι καὶ τοῦ λεγομένου Μιλίου καὶ ἄνωθεν μετ' εὐταξίας ὅτι πολλῆς στοιχηδὸν αὐτοὺς συνέταξεν. Οἱ δὲ συνησπικότες ἵσταντο πρὸς μάχην παρεσκευασμένοι καὶ ἀτρεμοῦντες τέως. 5 Ἐπεὶ δὲ ὁ τηνικαῦτα πατριάρχης χρηματίζων ἱεροπρεπὴς τῷ ὄντι ἀκτήμων καὶ πᾶν εἶδος ἀσκήσεως, ᾗπερ οἱ ἐν ἐρημίαις καὶ ὄρεσιν ἐνδιαιτώμενοι τῶν πάλαι πατέρων, διεληλυθὼς κατηξίωτο προορατικοῦ καὶ θείου χαρίσματος πολλά τε πολλάκις προειπὼν καὶ μηδέποτε διαψευσάμενος καὶ κανὼν καὶ τύπος ἀρετῆς τοῖς μετ' αὐτὸν χρηματίσας οὐδὲ τὰ τῷ Βοτανειάτῃ συμπεσόντα παντάπασιν ἀγνοήσας ἐφαίνετο. Ἀλλ' εἴτε ἐκ θείας ἐπιπνοίας εἴτε καὶ τοῦ καίσαρος ὑποθεμένου (ἐλέγετο γὰρ καὶ τοῦτο) καὶ πάλαι φιλίως πρὸς αὐτὸν διακειμένου διὰ τὸ ὕψος τῆς αὐτοῦ ἀρετῆς, ξυνεβούλευε τῷ βασιλεῖ ὑπεκστῆναι τοῦ βασιλείου θρόνου « μὴ χώρει » λέγων « πρὸς ἐμφυλίους πολέμους μήτ' ἀντίβαινε Θεοῦ προστάξει. Αἵμασι Χριστιανῶν μὴ θέλε μιανθῆναι τὴν πόλιν, ἀλλ' εἴξας Θεοῦ βουλήσει ὑπέκστηθι τοῦ μέσου. » 6 Πείθεται τοῖς τοῦ ἀρχιερέως λόγοις ὁ βασιλεύς. Δεδιὼς δὲ τὸ τοῦ στρατοῦ ἀτάσθαλον περιζώννυται καὶ κάτεισιν ὡς πρὸς τὴν τοῦ Θεοῦ μεγάλην ἐκκλησίαν ἀπονε-

Codd. 19 εἰπὼν C.

dans la grande église de Dieu[1] par un chemin détourné ; dans son grand trouble il n'a pas fait attention qu'il est encore revêtu de la robe impériale[2]. Aussi Borile, se tournant vers lui et saisissant les broderies attachées à son bras par des agrafes de perles, les arrache de son vêtement et dit en raillant d'un air moqueur : « Une telle parure vraiment nous convient maintenant ! » Botaniatès alors pénètre dans la grande église de Dieu, consacrée à la Divine Sagesse, et y attend les événements.

1. Cf. Ebersolt J., *Sainte-Sophie de Constantinople.* Sainte-Sophie ou la grande église, commencée sous Constantin I, fut rebâtie par Justinien après la sédition de Nika (532) durant laquelle elle fut incendiée. Elle fut inaugurée le 27 décembre 537.

2. Cf. Description du costume impérial de Botaniatès d'après les enluminures de manuscrits, dans J. Ebersolt, *Arts somptuaires de Byzance,* p. 90-92.

νευκώς. Πλήρης δὲ συγχύσεως ὢν λέληθεν ἠμφιεσμένος ἔτι τὴν τοῖς βασιλεῦσι πρέπουσαν στολήν. Ὁ δὲ Βορῖλος ἐπιστραφεὶς καὶ ἁψάμενος τῶν περὶ τὸν βραχίονα κεκολλημένων διὰ μαργάρων πέπλων παραλύει τηνικαῦτα τῆς ἐσθῆτος φάμενος μετά τινος μυκτῆρος καὶ σεσηρότος ἤθους ὡς « τοιοῦτον ἡμῖν ἐπ' ἀληθείας προσήκει νῦν ». Ὁ δὲ εἰς τὸν μέγαν τοῦ Θεοῦ νεὼν τῆς τοῦ Θεοῦ σοφίας εἰσελθὼν ἐγκαρτερῶν τέως ἦν ἐν αὐτῷ.

Codd. 2 τοῖς om. F.
Epit. 3-4 περικεκολλημένων.

LIVRE III

L'EMPIRE BYZANTIN A L'AVÈNEMENT D'ALEXIS I (1081)

La basilissa Marie d'Alanie et son fils Constantin.

I Les Comnènes ne sont pas plutôt maîtres du palais qu'ils envoient à [Botaniatès], Michel*, le mari de leur nièce, qui dans la suite devint logothète des « secreta »[1]. Celui-ci part avec l'éparque[2] d'alors, qui était Radenos ; il fait monter le basileus dans une barque et s'en va avec lui au célèbre monastère de la Périblepta[3], puis tous deux le pressent de revêtir l'habit monastique. Comme Botaniatès voulait remettre cela à un peu plus tard, eux, qui craignaient toujours dans la confusion et le désordre des affaires quelque nouvelle tentative de la part des deux esclaves ou des guerriers de Choma, l'engagèrent vivement à se laisser couper les cheveux. S'étant rendu à leurs raisons, il fut alors honoré de l'habit angélique[4]. Ainsi en va-t-il de la fortune : elle élève la condition des hommes quand elle veut leur sourire, elle les ceint du diadème impérial et empourpre leurs sandales ; puis quand elle fronce les sourcils devant eux, au lieu de pourpre et de couronnes, elle les revêt de noires défroques. C'est ce qui arriva au basileus Botaniatès. Interrogé un jour par un de ses familiers s'il supportait facilement le changement, il répliqua : « La privation de viande est la seule chose qui m'ennuie ; quant au reste,

1. Cf. Al. III 6,6.
2. Préfet de Constantinople (Cf. Hanton, Titres Byzantins. *Byzantion*, IV, p. 88-89). Sur ses attributions cf. Nicole, *Le livre du Préfet*.
3. Construit avec splendeur par Romain III.
4. Synonyme d'habit monastique.

ΑΛΕΞΙΑΣ Γ′

I Οἱ δὲ Κομνηνοὶ τὰ βασίλεια καταλαβόντες παραχρῆμα τὸν ἐπ᾿ ἀνεψιᾷ γαμβρὸν αὐτῶν Μιχαήλ, ὃς ἐν ὑστέροις καιροῖς λογοθέτης τῶν σεκρέτων ἐχρημάτισε, πέμπουσι πρὸς αὐτόν. Ὁ δὲ ἀπελθὼν μετὰ τοῦ τηνικαῦτα ἐπάρχου (ὁ Ῥαδηνὸς δὲ οὗτος ἦν) εἰσαγαγὼν τὸν βασιλέα εἰς ἀκάτιόν τι μικρὸν ἀπέρχεται μετ᾿ αὐτοῦ εἰς τὴν τῆς Περιβλέπτου περιώνυμον μονήν· εἶτα τὸ μοναδικὸν αὐτῷ ἄμφω προτρέπονται ἀμφιάσασθαι σχῆμα. Τοῦ δὲ ἐς νέωτα τοῦτο ὑπερτιθεμένου οὗτοι δεδιότες ἔτι ἐν συγχύσει καὶ ἀταξίᾳ τῶν πραγμάτων ὄντων, μή τι ἀπὸ τοῦ μέρους τῶν δούλων ἐκείνων καὶ τῶν ἐκ τοῦ Χώματος αὖθις νεωτερισθῇ, κατηπειγμένως τὴν τῶν τριχῶν ἀποκοπὴν αὐτῷ συνεβούλευον. Καὶ πείθεται τούτοις καὶ τοῦ ἀγγελικοῦ τηνικαῦτα ἀξιοῦται σχήματος. Οἷα τὰ τῆς τύχης· ὑψοῖ μὲν αἴρει τὸν ἀνθρώπινον βίον ὅτε ἐπιμειδιᾶν αὐτῷ θελήσειε, καὶ διάδημα βασιλικὸν αὐτῷ περιτίθησι καὶ περιπορφύρει τὰ πέδιλα· ἐπὰν δὲ τὰς ὀφρῦς τούτοις ἐπισυνάξῃ, ἀντὶ τῆς πορφυρίδος καὶ τῶν στεμμάτων τὰ μέλανα ῥάκη καταμφιέννυσιν. Ὅπερ δὴ καὶ τῷ βασιλεῖ Βοτανειάτῃ ξυμβέβηκεν. Ἐρωτηθεὶς δὲ παρά του τῶν συνήθων, εἰ εὐφόρως τὴν μεταβολὴν φέρει, φησὶν « ἡ τοῦ κρέως με μόνον

Codd. 8 προπέμπονται C || 21 με om. C.

Epit. 2 ἐν ὑστέρῳ || 4 αὐτὸν : τὸν βοτανιάτην || τηνικαῦτα : τότε || 5 Ῥαδινὸς || εἰσαγαγόντες αὐτὸν εἰς ἀκάτιον μικρὸν, εἰς τὴν τῆς Π. μονὴν ἀπάγουσι καὶ τὸ || 7 μοναχικὸν || 14 σχήματος ἀξιοῦται.

je m'en soucie peu. » 2 Cependant la basilissa Marie avec son fils Constantin, qu'elle eut du basileus précédent Michel Doukas, demeurait toujours au palais, anxieuse au sujet de son blond Ménélas, comme dit le poète ; le motif pour lequel elle restait, ses liens de famille, était irréprochable, bien que d'aucuns, poussés par l'envie, en aient suggéré d'autres raisons. Car elle avait déjà choisi l'un [des Comnènes] pour parent et adopté l'autre comme fils. Ce qui détermina sa conduite fut, non pas un motif qui est généralement blâmable[1], ni l'attrait et l'affabilité de ces hommes, mais le fait d'être dans un pays étranger, sans parents, sans intimes, absolument sans un seul compatriote. Elle ne voulait donc pas quitter le palais inconsidérément, car elle craignait que quelque mal n'arrivât à son enfant[2], si elle s'en allait de là avant d'avoir reçu une garantie pour leur sécurité : de tels accidents arrivent souvent quand les souverains sont renversés. 3 Cet enfant était d'ailleurs ravissant et tout jeune encore : il n'avait pas achevé sa septième année ; qu'on ne me blâme pas si je fais l'éloge des miens quand la nature des circonstances m'y oblige. Il était charmant, non seulement dans ses paroles, mais dans tous ses mouvements, et incomparable par sa souplesse au jeu, comme ceux qui étaient alors avec lui le dirent ensuite ; il était blond, et avait le teint blanc comme du lait, avec des couleurs vives là où il fallait, semblable à une rose qui vient d'ouvrir son calice. Ses yeux n'étaient pas clairs, mais ils étaient pareils à ceux du faucon, brillants sous les sourcils comme dans un chaton d'or. Aussi ses nombreux charmes fascinaient-ils tellement ceux qui le voyaient, qu'il leur paraissait une beauté du ciel et non de la terre ; bref en le voyant on aurait dit une peinture de l'Amour. 4 C'était là le vrai motif pour lequel la basilissa restait au palais. Car j'ai d'ailleurs, moi, une aversion aturelle à inventer des

1. Sur cette intrigue, cf. Chalandon, *exis I*, p. 41-43 et 53-55 ; Anne Comnène, dans ces bruits, ne veut inque de la malveillance.

2. Ordéric Vital (liv. 7, p. 640) accu tort Botaniatès d'avoir fait aveugler le jeune Constantin, et Alex l'avoir séquestré.

ἀποχὴ ἀνιᾷ, τῶν δ' ἄλλων ὀλίγη μοι ἡ φροντίς ». 2 Ἡ μέντοι βασιλὶς Μαρία σύναμα τῷ υἱῷ Κωνσταντίνῳ, ὃν ἐκ τοῦ προβεβασιλευκότος Μιχαὴλ ἔσχε τοῦ Δούκα, ἔτι τοῖς βασιλείοις προσέμενε δεδοικυῖα περὶ ξανθῷ Μενελάῳ κατὰ τὴν ποίησιν, πρόφασιν ἀδιάβλητον τῆς καρτερίας τὴν συγγένειαν ἔχουσα, κἂν τινες ὑπὸ φθόνου παρακεκινημένοι ἄλλα τινὰ περὶ αὐτῆς ὑπετόπαζον. Προεφθάκει γὰρ τὸν μὲν γαμβρόν, τὸν δὲ θετὸν υἱὸν εἰσποιήσασθαι. Ταῦτα δὲ ἀνέπεισεν αὐτὴν οἰκονομῆσαι οὐκ αἰτία τις κατὰ τοὺς πολλοὺς ἐπίψογος οὐδὲ τὸ τῶν ἀνδρῶν ἐκείνων ἐπαγωγὸν καὶ εὐπρόσιτον, ἀλλὰ τὸ ἐπ' ἀλλοτρίας εἶναι, μὴ συγγενῆ, μὴ συνήθη, μηδένα τὸ παράπαν ὁμόχθονα κεκτημένην. Οὐκ ἤθελεν οὖν ἀσυντάκτως ἐκεῖθεν ἐκστῆναι δεδοικυῖα, μή τι κακὸν συμβαίη τῷ παιδί, ἂν ἐκεῖθεν ἐξέλθῃ πρὸ τοῦ ἐχέγγυόν τι ἀσφαλείας λαβεῖν, ὁποῖα ἐν ταῖς μεταπτώσεσι τῶν βασιλέων συμβαίνειν εἴωθεν. 3 Ἦν γὰρ τὸ παιδίον καὶ ἄλλως ὡραῖον καὶ ἔτι νέον, οὔπω τὸν ἕβδομον χρόνον ὑπερελάσαν, καὶ οὐ νέμεσις, εἰ τοὺς ἐμοὺς ἐπαινοίην ὑπὸ τῆς τῶν πραγμάτων ἀναγκαζομένη φύσεως. Ἡδὺ μὲν οὐκ ἐν λόγοις μόνον, ἀλλὰ καὶ ἐν παντοίαις κινήσεσι καὶ περιστροφαῖς παιγνίων ἀπαράμιλλον, ὡς οἱ τότε παρόντες ὕστερον ἔλεγον, ξανθὸν καὶ λευκὸν ὥσπερ γάλα, ἐρυθήματος μεστόν, ὅπου δέοι, καὶ ὁποῖον τὰ τῶν καλύκων ἄρτι ἐξαστράπτοντα ῥόδα. Οἱ δὲ ὀφθαλμοὶ οὐ λευκοί, ἀλλ' ἱέρακος ἐοικότες καὶ λάμποντες ὑπὸ ταῖς ὀφρύσιν ὥσπερ ἐν χρυσῇ σφενδόνῃ. Κἀντεῦθεν ποικίλαις τέρψεσι τέρπον τοὺς ὁρῶντας οὐράνιόν τι καὶ οὐκ ἐπίγειον κάλλος δοκοῦν καὶ τὸ ὅλον, εἶπεν ἄν τις ἰδὼν ὁποῖον τὸν Ἔρωτα γράφουσιν. 4 Αὕτη ἡ ἀληθὴς αἰτία τῆς εἰς τὰ βασίλεια τῆς βασιλίδος ἐγκαρτερίας. Ἐγὼ γὰρ καὶ ἄλλως φύσει τὸ λογοποιεῖν καὶ καινά τινα ἀναπλάττειν ἀποστρέφομαι

Codd. 7 ἀλλ' ἄττα C || 14 ἐξέλθοι F || 27 τι C : τε F.

Epit. 2 σύναμα καὶ || 6 τοῦ φθόνου.

récits ou fabriquer des histoires, tout en sachant bien que beaucoup ont cette habitude, surtout lorsqu'ils sont possédés par la jalousie et la méchanceté ; et je ne prête pas une oreille complaisante aux calomnies de la multitude. Du reste sur cette question, j'ai connu encore par d'autres sources la vérité ; car depuis mon enfance, je n'avais pas encore huit ans, j'ai été élevée par la basilissa. Comme elle avait une vive affection pour moi, elle m'a confié tous ses secrets. J'ai entendu aussi bien d'autres personnes parler là-dessus : elles différaient d'avis entre elles, interprétaient les faits les unes d'une façon, les autres d'une autre, chacune suivant son propre état d'esprit et le degré de sympathie ou d'hostilité qu'elle avait pour [l'impératrice Marie] ; je voyais par là qu'elles n'étaient pas toutes du même avis. Je l'avais aussi entendu souvent raconter elle-même ce qui lui était arrivé, dans quelle frayeur elle était tombée, surtout à cause de son fils, lorsque le basileus Nicéphore abdiqua. Et selon moi, comme d'après l'avis de presque tous les gens les meilleurs qui se soucient de la vérité, c'est l'amour qu'elle avait pour son enfant qui l'a retenue alors quelque temps au palais. 5 Mais en voilà assez au sujet de la basilissa Marie ; mon père Alexis, qui avait maintenant saisi le sceptre, vint résider dans le palais impérial, en laissant sa femme âgée de quinze ans avec ses sœurs, sa mère et le césar, son aïeul paternel, dans le palais d'en bas, ainsi appelé parce que ce nom lui vient de son emplacement. [Alexis] lui, avec ses frères, sa mère et ses proches parents, monta dans le palais supérieur qu'on nomme aussi Boukoléon[1] pour la raison suivante. Non loin de ses murs, on avait construit autrefois un port en matériaux du pays et en marbre ; il y avait là un lion de pierre qui saisit un bœuf : il est accroché aux cornes de la bête et, lui tordant le cou, il s'enfouit pour ainsi dire dans sa gorge. C'est à cause de cette statue que l'endroit tout entier a été appelé Boukoléon, les

1. Construit par Théodose II (408-450) au-dessus du mur maritime. Il était décoré de statues d'animaux et du groupe décrit par Anne Comnène. Ebersolt J., *Le grand palais*, p. 147-148.

εἰδυῖα τοῦτο σύνηθες εἶναι τοῖς πολλοῖς, καὶ μᾶλλον ὁπηνίκα ὑπὸ φθόνου καὶ χαιρεκακίας ἁλίσκοιντο, καὶ οὐ ταχὺ ταῖς διαβολαῖς συμφέρομαι τῶν πολλῶν. Ἀλλὰ καὶ ἄλλοθεν τὴν ἐν τοῖς τοιούτοις ἀσφάλειαν ἔσχον ἐκ παιδαρίου συναναστραφεῖσα τῇ βασιλίδι καὶ οὔπω τὸν ὄγδοον ὑπερελάσασα χρόνον. Πολὺ δὲ τὸ περὶ ἐμὲ φίλτρον ἔχουσα τῶν ἀπορρήτων πάντων κεκοινώνηκε. Καὶ πολλῶν μὲν καὶ ἄλλων περὶ τούτων λεγόντων ἀκήκοα καὶ πρὸς ἄλλους διαφερομένων, τῶν μὲν οὕτως, τῶν δὲ οὕτως ἐκλαμβανομένων τὰ τότε πραχθέντα, ἑκάστου πρὸς τὴν ἰδίαν τῆς ψυχῆς κατάστασιν καὶ ὡς πρὸς αὐτὴν εὐνοίας ἢ μίσους εἶχε, καὶ οὐ πάντας τῆς αὐτῆς ἑώρων γνώμης. Ἠκηκόειν δὲ πολλάκις καὶ αὐτῆς διηγουμένης, ὁπόσα ξυμβέβηκεν αὐτῇ καὶ εἰς οἷον φόβον καὶ μᾶλλον περὶ τοῦ παιδὸς ἐμπεπτώκει, ὁπηνίκα ὁ βασιλεὺς Νικηφόρος τὴν βασιλείαν ἀπετίθετο. Καὶ κατά γε ἐμὲ κριτὴν καὶ τοὺς πολλοὺς τῶν ἀρίστων καὶ ἀληθείας ἐπιμελουμένων ὁ τοῦ παιδὸς πόθος αὐτὴν ἐν τοῖς βασιλείοις πρὸς ὀλίγον τῷ τότε κατέσχηκεν.

5 Ἀλλὰ τὰ μὲν περὶ τῆς βασιλίδος Μαρίας τοσαῦτα· ὁ δέ γε τέως τῶν σκήπτρων δραξάμενος Ἀλέξιος ὁ ἐμὸς πατὴρ εἴσω τῶν βασιλείων γενόμενος τὴν μὲν ἰδίαν σύνευνον πεντεκαιδέκατον ἔτος ἄγουσαν σὺν ταῖς ἀδελφαῖς καὶ τῇ μητρὶ καὶ καίσαρι τῷ πρὸς πατρὸς αὐτῆς πάππῳ ἐν τῷ κάτω καταλελοίπει παλατίῳ· οὕτω γὰρ ἔφθασε καλεῖσθαι ἀπὸ τῆς τοῦ τόπου θέσεως τὴν ἐπωνυμίαν λαχόν. Αὐτὸς δὲ μετὰ τῶν ἀδελφῶν καὶ τῆς μητρὸς καὶ τῶν ἐξ ἀγχιστείας προσηκόντων αὐτῷ γαμβρῶν εἰς τὸ ὑπερκείμενον παλάτιον ἄνεισιν, ὃ καὶ Βουκολέων ἐπονομάζεται ἐξ αἰτίας τοιᾶσδε. Καὶ γὰρ ἀγχοῦ τῶν τούτου τειχῶν λιμὴν δι' ἐγχορήγου καὶ μαρμάρων πάλαι τῶν χρόνων ᾠκοδόμητο, ὅπου ὁ λίθινος λέων ζωγρεῖ τὸν βοῦν· ἔχεται γὰρ τοῦ κέρως τοῦ βοὸς καὶ ἐξαυχενίσας αὐτὸν ἐμφύεταί

Codd. 4 παιδόθεν C || 18 τῷ τότε om. C || 23 τῇ om. C.

édifices qui sont construits sur ce terrain comme le port lui-même [1].

Les nouveaux basileis Alexis et Irène.

II Beaucoup donc, comme il a été dit plus haut, avaient des soupçons sur le séjour de la basilissa au palais et chuchotaient que l'actuel possesseur du sceptre allait la prendre en mariage. Les Doukas ne croyaient rien de tout cela, car ils n'avaient pas l'habitude d'ajouter foi aux racontars ; cependant, parce qu'ils connaissaient depuis longtemps l'hostilité déclarée de la mère des Comnènes contre eux, ils se tenaient sur leurs gardes et se méfiaient, comme je le leur ai entendu dire souvent. Ainsi lorsque Georges Paléologue, arrivé avec la flotte, commençait l'acclamation, ceux du parti des Comnènes, se penchant du haut des remparts, voulurent le faire taire, pour que l'on ne joignît pas les noms d'Irène et d'Alexis dans l'acclamation et qu'on ne les acclamât pas ensemble. Mais lui se mit en colère et leur cria d'en bas : « Ce n'est pas à cause de vous que j'ai entrepris un tel travail, mais à cause de cette Irène dont vous parlez. » Et là-dessus il commanda aux matelots d'acclamer Irène en même temps qu'Alexis. Tout cela pourtant jetait un trouble profond dans les esprits des Doukas et fournissait également aux malveillants un sujet d'attaques injurieuses contre la basilissa Marie. 2 Cependant le basileus Alexis, qui jamais n'avait eu l'idée de pareille chose (et comment aurait-il pu l'avoir ?), après avoir pris en main le gouvernement des Romains, réaliste comme il l'était en tout, s'occupa aussitôt des affaires publiques et devint pour ainsi dire le centre du pouvoir suprême. Au lever du soleil en effet il pénétra dans le palais et, avant d'avoir même secoué la poussière du combat, sans reposer son corps, aussitôt il avait porté toute son attention sur la situation militaire. En tout il s'associait son frère Isaac qu'il vénérait comme un père, ainsi que sa mère,

1. Appelé autrefois « le nouveau port ». Cf. Ducange, *In Alex.*, p. 474-475.

πως τῷ λαιμῷ. Ἐξ οὗ δὴ καὶ Βουκολέων ὁ τόπος ὅλος ὠνόμασται τά τε ἐν ἠπείρῳ οἰκοδομήματα καὶ αὐτὸς δὴ ὁ λιμήν.

II Πολλοὶ μὲν οὖν, ὡς ἄνωθεν εἴρηται, τὴν τῆς βασιλίδος περὶ τὰ βασίλεια καρτερίαν ὑποπτεύοντες ὑπετονθόρυζον, ὡς εἰς κῆδος ταύτην ἀγαγέσθαι μέλλει ὁ νῦν τῆς βασιλείας ἐπιδραξάμενος. Οἱ δὲ Δοῦκαι οὐδὲν μέν τι τοιοῦτον ἐνόουν (οὐ γὰρ συνεφέροντο ταῖς τυχούσαις ἐννοίαις), ἀλλὰ τὴν τῆς μητρὸς τῶν Κομνηνῶν ἀπροφάσιστον κατ᾽ αὐτῶν μῆνιν ἐκ μακροῦ γινώσκοντες περιδεεῖς ἦσαν ὑποπτεύοντες αὐτήν, ὡς κἀγὼ πολλάκις διηγουμένων ἀκήκοα. Ἐπεὶ δὲ καὶ ὁ Παλαιολόγος Γεώργιος μετὰ τοῦ στόλου φθάσας τῆς εὐφημίας ἐξῆρχεν, οἱ περὶ τοὺς Κομνηνοὺς προκύπτοντες ἄνωθεν κατεσίγαζον, μὴ τὴν Εἰρήνην τῷ Ἀλεξίῳ κἂν τῇ εὐφημίᾳ συνάψαντας κοινῶς εὐφημεῖν. Ὁ δ᾽ ἐμβριμησάμενος κάτωθεν αὐτοῖς φησιν « οὐ δι᾽ ὑμᾶς τὸν τοσοῦτον ἀγῶνα ἀνεδυσάμην αὐτός, ἀλλὰ δι᾽ ἥν φατε Εἰρήνην ». Ἅμα δὲ καὶ τοῖς ναυτικοῖς παρεκελεύετο Εἰρήνην σὺν τῷ Ἀλεξίῳ ἀνευφημεῖν. Ταῦτα ταῖς μὲν ψυχαῖς τῶν Δουκῶν πολὺν ἐνέβαλε θόρυβον, τοῖς δέ γε μωμοσκόποις λοιδορίας ὕλη κατὰ τῆς βασιλίδος Μαρίας ἐγένετο. 2 Ὁ δὲ βασιλεὺς Ἀλέξιος μηδ᾽ ἐν νῷ τοιοῦτόν τι βαλλόμενος (καὶ πῶς γάρ;), ἀλλὰ τὴν τῶν Ῥωμαίων ἡγεμονίαν παραλαβών, ἀνὴρ ἐν πᾶσι δραστήριος, εὐθὺς τῶν ὅλων πραγμάτων γίνεται καί, ὡς ἂν εἴπῃ τις, ὡς ἀπὸ κέντρου τῶν ἁπάντων κατάρχεται. Ἀνίσχοντος γὰρ ἡλίου εἰς τὰ βασίλεια εἰσελθών, πρὶν ἢ τὸν ἀπὸ τῆς στάσεως κονίσαλον ἀποτινάξασθαι καὶ τὸ σῶμα διαναπαῦσαι, εὐθὺς τῆς τῶν στρατιωτικῶν ὅλος ἐγεγόνει φροντίδος. Καὶ τὸν ἀδελφὸν Ἰσαάκιον ὡς πατέρα σεβόμενος κοινωνὸν εἶχεν ἐν πᾶσιν, ἅμα καὶ τὴν μητέρα, ἐν ταῖς τῶν κοινῶν

Codd. 8 ἐνενόουν F || 17 ἀνεδησάμην C || 24-25 τῶν ὅλων εὐθὺς C.
Epit. 4-5 βασιλίδος Μαρίας || 6 εἰσαγαγέσθαι || 22 ἐγίνετο.

pour le seconder dans l'administration des affaires courantes, bien que son génie et son activité eussent suffi au gouvernement non seulement d'un empire, mais encore de plusieurs. Il s'était soucié d'abord du plus urgent : le reste du jour et toute la nuit, préoccupé de la soldatesque qui, répandue en masse dans Byzance, était livrée sans frein à ses passions, il chercha comment arrêter, sans occasionner de révolte, cette licence effrénée et comment assurer pour l'avenir la sécurité publique. Il redoutait par ailleurs d'autant plus les débordements des soldats que son armée avait été constituée d'éléments hétéroclites, et il se demandait même s'ils ne songeraient pas à quelque mauvais coup contre lui.
3 Mais le césar Jean Doukas, qui voulait au plus vite éloigner l'impératrice Marie et la faire sortir du palais, afin de dissiper les faux soupçons du public, s'efforça d'abord de gagner de toute manière le patriarche Kosmas[1] et lui demanda de prendre leur parti et de fermer complètement l'oreille à ce que pourrait dire la mère des Comnènes ; en même temps il persuadait habilement à l'impératrice Marie de solliciter de l'autocrator un sauf-conduit écrit, pour elle et son enfant, afin qu'elle pût alors quitter le palais, et il eut recours pour cela à un stratagème à la Patrocle. Il s'était déjà occupé d'elle en effet auparavant, après que le basileus Michel Doukas eût été renversé du trône, quand il avait conseillé à son successeur, le basileus Nicéphore Botaniatès, de la prendre en mariage, parce qu'elle venait d'un pays étranger et n'avait pas une foule de parents pour importuner le basileus, insistant beaucoup sur sa naissance, sur sa beauté physique, et souvent faisant son éloge. 4 C'est qu'en effet elle avait la taille élancée comme un cyprès, la peau blanche comme la neige, un visage ovale, et vraiment le teint

1. Le patriarche est vraiment l'arbitre de la situation. C'est lui qui, par son intervention, a fait abdiquer Botaniatès et permis ainsi à Alexis l'accession au trône. C'est lui qui apparaît maintenant le conseiller influent dans le différend qui met aux prises les Comnènes et les Doukas, les alliés et les vainqueurs d'hier.

διοικήσεσιν ὑπερείδοντας, κἂν τὸ μεγαλόνουν αὐτοῦ καὶ δραστήριον οὐ πρὸς μίαν βασιλείας διοίκησιν, ἀλλὰ πολλαῖς καὶ διαφόροις ἐξήρκει. Αὐτὸς δὲ πρὸς τὸ κατεπεῖγον ἀπονενευκὼς ἦν τὸ τῆς ἡμέρας ἐπίλοιπον καὶ τὴν ὅλην νύκτα ἐς φροντίδα καταναλώσας, τοῦ στρατιωτικοῦ πλήθους σκεδασθέντος εἰς τὸ Βυζάντιον ἅμα καὶ ἀτάκτοις ὁρμαῖς κεχρημένου, ὅπως μὲν αὐτοὺς θορύβου ἄτερ τῆς ἀτάκτου ἀνακόψῃ ὁρμῆς, ἀφροντισίαν δὲ τῷ κοινῷ τοῦ λοιποῦ περιποιήσηται. Ἐδεδίει γὰρ καὶ ἄλλως τὸ ἰταμὸν τῶν στρατιωτῶν, καὶ μᾶλλον ὅσφπερ ἐκ διαφόρων συνείλεκτο, μὴ καὶ κατ᾽ αὐτοῦ χεῖρον διανοήσαιντο. 3 Ὁ δὲ καῖσαρ Ἰωάννης ὁ Δούκας βουλόμενος τάχιον τὴν βασιλίδα Μαρίαν ἀποσκευάσασθαι καὶ τῶν βασιλείων ἀπελάσαι ὑποψίας τε τοὺς πολλοὺς ἀπαλλάξαι ψευδοῦς ἔνθεν μὲν τὸν πατριάρχην Κοσμᾶν παντοίως ὑπεποιεῖτο ἀξιῶν τὰ ὑπὲρ αὐτῶν φρονεῖν καὶ τοῖς λόγοις τῆς τῶν Κομνηνῶν μητρὸς μηδαμῶς ὑπείκειν, ἐκεῖθεν δὲ τῇ βασιλίδι Μαρίᾳ νουνεχῶς ὑπετίθετο ἔγγραφόν τι τοῦ αὐτοκράτορος ἐξαιτησαμένην αὐτῆς τε χάριν καὶ τῆς τοῦ παιδὸς ἀσφαλείας οὕτως ἐκεῖθεν ὑποχωρῆσαι, Πάτροκλον πρόφασιν ταῦτ᾽ ἐσχηκώς. Ἔφθασε γὰρ ἀντιλαβέσθαι ταύτης, ὁπηνίκα ὁ βασιλεὺς Μιχαὴλ ὁ Δούκας τῆς βασιλείας ἐξέστη, καὶ τῷ μετ᾽ αὐτὸν βεβασιλευκότι Νικηφόρῳ τῷ Βοτανειάτῃ συμβουλεύσασθαι συναφθῆναι ταύτῃ πρὸς γάμου κοινωνίαν, ὅτι ἐξ ἀλλοδαπῆς ἐστι καὶ συγγενῶν ὄχλος οὐ προσῆν αὐτῇ, δι᾽ ὧν ὁ βασιλεὺς ὀχλοῖτο, περί τε τοῦ γένους καὶ τῆς τοῦ σώματος ὥρας ἀπαγγέλλων πολλὰ καὶ πολλάκις ἐπαινῶν αὐτήν. 4 Καὶ γὰρ ἦν εὐμήκης μὲν τὴν ἡλικίαν καθαπερεὶ κυπάριττος, λευκὴ δὲ τὸ σῶμα ὡσεὶ χιών, πρόσωπον κύκλον μὲν οὐκ ἀπαρτίζον, τὸ δὲ χρῶμα δι᾽ ὅλου

Codd. 1 αὐτοῦ Diesterwegius : αὐτῆς CF || 13 Μαρίαν om. C || 14 τοὺς add. Diesterwegius || 17 τὴν βασιλίδα Μαρίαν C || 20 ὑποχωρεῖν C.

Epit. 17 ἐκεῖθεν δὲ : ἔνθεν δὲ || 20 ἀποχωρῆσαι.

d'une fleur printanière ou d'une rose. Quant à l'éclat de son regard, quel mortel le décrira jamais? Des sourcils de feu s'arquaient au-dessus d'yeux d'un bleu clair. Sans doute une main de peintre a souvent reproduit les couleurs des fleurs qui poussent aux différentes saisons ; mais la beauté de la basilissa, sa grâce éblouissante, ses manières séduisantes et charmantes, dépassaient toute expression et tout art : ni Apelle, ni Phidias, ni aucun artiste, n'a jamais produit un pareil chef-d'œuvre. On dit que la tête de la Gorgone pétrifiait les humains qui la contemplaient; mais lorsque quelqu'un avait vu celle-ci s'avancer, ou soudain apparaître, il en était stupéfait et restait figé dans la position où il se trouvait, au point de sembler privé de sentiment et de raison. Une telle proportion des membres et des parties, de l'ensemble et des parties, des parties avec l'ensemble, personne ne l'a jamais contemplée si parfaite dans un corps humain; c'était une œuvre d'art vivante, un ravissement pour les hommes épris de beauté. On eût dit vraiment l'Amour incarné, descendu sur notre globe terrestre. 5 C'est donc à ces arguments que le césar recourut autrefois pour amollir et pour gagner le cœur du basileus, bien que beaucoup conseillassent à ce dernier d'épouser la basilissa Eudocie[1] ; sur celle-ci le bruit courait que, aspirant à être de nouveau impératrice, elle s'efforçait de gagner par lettres Botaniatès, quand il se trouvait à Damalis, en train de chercher à s'élever au faîte du pouvoir. D'autres disaient qu'elle avait agi ainsi, non pas à cause d'elle, mais à cause de sa propre fille, la Porphyrogénète Zoé. Peut-être serait-elle parvenue à ses fins, si l'un de ses serviteurs, l'eunuque Léon Kydoniatès, n'eût brisé son initiative en lui donnant beaucoup de renseignements opportuns, qu'il ne nous est pas permis de rapporter en détail, à nous qui avons naturellement horreur du dénigrement; nous laissons tout le soin d'en parler

1. Belle-sœur du césar Jean Doukas, et veuve de Constantin X Doukas (1059-1067), exerça quelques mois la régence pour son fils, Michel VII, puis se remaria avec Romain IV Diogène (1067-1071). Reléguée ensuite. Sa fille Zoé épousa Adrien Comnène, frère d'Alexis I.

ἄνθος ἠρινὸν ἢ ῥόδον ἄντικρυς. Τὰς δὲ τῶν ὀμμάτων αὐγὰς τίς ἀνθρώπων ἐξείποι; Ὀφρῦς ὑπερανεστηκυῖα καὶ πυρσή, βλέμμα χαροπόν. Ζωγράφου μὲν οὖν χεὶρ τὰ τῶν ἀνθέων πολλάκις ἐμιμήσατο χρώματα, ὁπόσα ὧραι φέρειν εἰώθασι, τὸ δὲ τῆς βασιλίδος κάλλος καὶ ἡ ἐπιλάμπουσα αὐτῇ χάρις καὶ τὸ τῶν ἠθῶν ἐπαγωγόν τε καὶ εὔχαρι ὑπὲρ λόγον καὶ τέχνην ἐφαίνετο· οὐκ Ἀπελλῆς, οὐ Φειδίας οὐδέ τις τῶν ἀγαλματοποιῶν τοιοῦτόν ποτε παρήγαγεν ἄγαλμα. Καὶ ἡ μὲν τῆς Γοργοῦς κεφαλὴ λίθους ἐξ ἀνθρώπων τοὺς ὁρῶντας ἐποίει, ὥς λέγεται, τὴν δὲ ἰδὼν ἄν τις βαδίζουσαν ἢ αἴφνης ὑπαντιάσας ἐκεχήνει τε καὶ ἐπὶ ταὐτοῦ σχήματος, ἐφ᾽ ᾧ ἔτυχεν ὤν, ἵστατο ἐννεός, ὡς ἀφῃρῆσθαι τηνικαῦτα δοκεῖν καὶ ψυχὴν καὶ διάνοιαν. Ἀναλογίαν γὰρ τοιαύτην μελῶν καὶ μερῶν, τοῦ ὅλου πρὸς τὰ μέρη καὶ τούτων πρὸς τὸ ὅλον, οὐδεὶς οὐδέπω τοιαύτην ἐν ἀνθρώπου σώματι ἐθεάσατο· ἄγαλμα ἔμψυχον καὶ ἀνθρώποις φιλοκάλοις ἐράσμιον. Ἵμερος γὰρ ἄντικρυς ἦν σωματωθεὶς οἷον εἰς τόνδε τὸν περίγειον κόσμον. 5 Τούτοις οὖν ὁ καῖσαρ συγχρησάμενος τότε τὴν τοῦ βασιλέως καταμαλάττει καὶ χειροῦται ψυχήν, κἂν πολλοὶ αὐτῷ συνεβούλευον τὴν βασιλίδα ἀγαγέσθαι Εὐδοκίαν, περὶ ἧς ὑπετονθόρυζόν τινες, ὡς τῆς βασιλείας καὶ αὖθις ἱμειρομένη τὸν Βοτανειάτην, ὁπηνίκα τὴν Δάμαλιν κατέλαβεν ἐπειγόμενος εἰς τὴν βασίλειον ἀναχθῆναι περιωπήν, διὰ γραμμάτων ἐσφετερίζετο. Οἱ δέ, ὅτι οὐ χάριν ἑαυτῆς, ἀλλὰ τῆς ἰδίας θυγατρὸς Ζωῆς τῆς πορφυρογεννήτου. Καὶ τάχα διηνύκει ἂν τὸ σπουδαζόμενον, εἰ μή τις τῶν θεραπόντων τῆς ὁρμῆς ταύτην ἀνέκοψε, Λέων ἐκτομίας ὁ Κυδωνιάτης, πολλὰ καὶ καίρια πρὸς αὐτὴν εἰρηκώς, ἃ κατὰ μέρος ἡμῖν ἀπαγγέλλειν οὐ θέμις φύσει τὸ διαβάλλειν ἀποστρεφομένοις, τοῖς δὲ τῶν τοιούτων λογοποιοῖς πάντως

Codd. 1 ἄνθος om. C || 3 ζωγράφος C || 4 τὰ om. C || 5 χρώματα om. C || 6 αὐτὴν C || 18 περίγειον om. C || 26 θυγατρὸς om. C || 30 ἀπαγγέλλειν ἡμῖν F.

à ceux qui font la chronique de ces sortes d'affaires. 6 Cependant le césar Jean, en pressant [Botaniatès] par tous les moyens, fit si bien qu'à la fin il le persuada d'épouser la basilissa Marie, comme le récit précédent l'a montré clairement ; aussi depuis lors jouit-il auprès de l'impératrice d'une très grande liberté de parole. Comme ces tractations se poursuivaient depuis plusieurs jours, car les Comnènes se refusaient absolument à la renvoyer du palais, aussi bien à cause des nombreuses faveurs reçues de ses mains durant tout le temps de son règne, que par suite de l'intimité qu'ils eurent avec elle et dont la raison était la double parenté qui les unissait, beaucoup de bruits couraient qui se succédaient sans interruption, révélateurs des différentes dispositions d'esprit, suivant que les uns interprétaient les faits d'une façon, les autres d'une autre, d'après le degré de sympathie ou d'antipathie que chacun avait pour elle, l'habitude étant de juger les faits d'après ses préjugés et non d'après la réalité. Entre temps Alexis fut couronné seul [1] de la main du patriarche Kosmas [2]. La quatrième année en effet du règne de Michel Doukas, fils de l'autocrator Constantin, après la mort du très saint patriarche Jean Xiphilin [3], le 2 août de la 13e indiction, fut élu alors cet homme vénérable et plein de vertu. 7 Mais les Doukas, parce que l'impératrice n'avait pas encore reçu le diadème impérial, se montraient plus inquiets; aussi insistaient-ils pour que la basilissa Irène fût couronnée également. Il y avait alors un moine, nommé Eustratios et surnommé Garidas [4], qui habitait près de la grande église de Dieu et qui jouait à l'homme vertueux. Depuis longtemps il allait souvent chez la mère des Comnènes, à qui il faisait des prédictions sur le pouvoir. Celle-ci, qui était déjà très bien

1. Psellos, qui prononça la harangue de circonstance, insiste sur le caractère militaire de la dernière révolution (*Hist. gr. des Crois.*, t. I, pars I, p. 96). — 2. Qui monta sur le siège patriarcal en 1075.
3. Cf. *Acta Sanctorum*, Aug., t. I., p. 126* sq. Schlumberger G., *L'épopée byzantine*, t. III, p. 674-680. L'un des lettrés dont l'influence fut prépondérante pour la renaissance littéraire au XIe s.
4. *Op. cit.*, p. 129* (Zonaras XVIII 21, p. 734).

καὶ περὶ τούτων μελήσει. 6 Ὁ μέντοι καῖσαρ Ἰωάννης παντοίως αὐτὸν μετελθὼν πέρας δέδωκε τῇ βουλῇ πείσας συναφθῆναι τῇ βασιλίδι Μαρίᾳ, καθὼς ὁ λόγος σαφέστερον φθάσας ἐδήλωσε, κἀντεῦθεν παρρησίαν πολλὴν ἐσχήκει πρὸς αὐτήν. Ἐπεὶ δ' ἔν τισιν ἡμέραις ταῦτ' ἐτελεῖτο, μὴ βουλομένων τῶν Κομνηνῶν ἀθρόον τῶν βασιλείων αὐτὴν ἀπελάσαι, ἅτε πολλῶν αὐτῆς εὐεργετημάτων τυχόντων παρ' ὅλον τὸν τῆς βασιλείας αὐτῆς χρόνον, οὐχ ἧττον δὲ καὶ δι' ἣν πρὸς αὐτὴν ἔσχον συνήθειαν τῇ προφάσει τῆς ἐξ ἀμφοτέρων τῶν μερῶν ξυμπεσούσης συγγενείας, πολλοὶ ἐκ πολλῶν συνείροντο λόγοι νοημάτων διαφόρων ἐξαγγελτικοί, τῶν μὲν ἄλλως ἐκλαμβανομένων τὰ πραττόμενα, τῶν δὲ ἑτέρως, ὡς ἕκαστος εὐνοίας ἢ μίσους εἶχε τὰ πρὸς αὐτὴν τῶν εἰωθότων ἐκ προαιρέσεως καὶ μὴ ὡς ἔχουσι κρίνειν τὰ πράγματα. Καὶ δὴ στέφεται τέως ὁ Ἀλέξιος μόνος παρὰ τῆς δεξιᾶς τοῦ ἀρχιερέως Κοσμᾶ. Καὶ γὰρ τῷ τετάρτῳ ἔτει τῆς βασιλείας Μιχαὴλ τοῦ Δούκα τοῦ υἱοῦ Κωνσταντίνου αὐτοκράτορος τελευτήσαντος τοῦ ἱερωτάτου πατριάρχου Ἰωάννου τοῦ Ξιφιλίνου μηνὸς Αὐγούστου δευτέραν ἄγοντος ἐπινεμήσεως τρισκαιδεκάτης χειροτονεῖται τηνικαῦτα οὗτος ἀνὴρ ἱεροπρεπὴς καὶ πλήρης ἁγιωσύνης. 7 Τοὺς Δούκας δὲ τὸ μήπω τὴν βασιλίδα τῆς βασιλικῆς ταινίας ἀξιωθῆναι ἐπὶ πλέον ἐξεδειμάτου· ἐνίσταντο δὲ ὅμως καὶ τὴν βασιλίδα Εἰρήνην τοῦ στέφους ἀξιωθῆναι. Ἔτυχε δέ τις μοναχὸς Εὐστράτιος τὴν κλῆσιν, Γαριδᾶς τὴν ἐπωνυμίαν, τὰς οἰκήσεις ἀγχοῦ τῆς τοῦ Θεοῦ μεγάλης ἐκκλησίας ποιούμενος καὶ ἀρετὴν δῆθεν ὑποκρινόμενος. Οὗτος θαμὰ πρὸς τὴν μητέρα τῶν Κομνηνῶν πάλαι παραγινόμενος περὶ βασιλείας προὔλεγεν. Ἡ δὲ καὶ ἄλλως φιλομόναχος οὖσα, ἀλλὰ καὶ

Codd. 6-7 αὐτὴν ἀπελάσαι τῶν βασιλείων C || 17 Δούκα καὶ τοῦ C || 19-20 μηνὶ αὐγούστῳ δ. ἄγοντι C.

Epit. 20 δευτέρα || 23 βασιλίδα Εἰρήνην || 26 Γαρυδᾶς || 28 πρὸς : περί.

disposée envers les moines [1], mais qui était en outre flattée par de telles paroles, lui témoignait une confiance croissante de jour en jour, puis avait songé à le faire asseoir sur le siège patriarcal de la métropole. Alléguant donc la simplicité et le manque d'esprit pratique du pontife régnant, elle persuada des personnes de suggérer à ce dernier l'idée d'abdiquer, comme un conseil à lui donner dans son propre intérêt. Mais le saint homme ne se laissa pas abuser par cette manœuvre ; finalement, jurant par son propre nom, il leur dit : « Par Kosmas, à moins qu'Irène ne reçoive la couronne de mes propres mains, je ne renoncerai pas au trône pontifical. » Les autres s'en retournèrent et firent connaître la réponse à la souveraine ; tous en effet s'étaient empressés déjà de l'appeler de ce nom, par la volonté de l'empereur qui aimait beaucoup sa mère. Ainsi donc, sept jours après l'intronisation officielle d'Alexis, son épouse Irène fut également couronnée par le patriarche Kosmas [2].

III Aussi bien l'extérieur des deux basileis Alexis et Irène était-il remarquable et de tout point incomparable. Jamais un peintre, contemplant cet archétype de beauté, ne pourrait le reproduire, ni un sculpteur, ciseler [dans la pierre] inanimée tant d'harmonie : même le fameux canon de Polyclète semblerait manquer vraiment aux principes de l'art, si on comparait ces statues naturelles, je veux dire les autocrators nouvellement couronnés, avec les meilleures œuvres de Polyclète. 2 Alexis, lui, n'était certainement pas d'une haute stature, mais sa carrure était bien proportionnée à sa taille. Aussi, debout, n'excitait-il pas tellement l'admiration chez ceux qui le voyaient ; mais quand il était assis sur le trône impérial et que ses yeux brillaient d'un feu terrifiant, il semblait fulgurant, [tellement] irrésis-

1. Al. III 8, 3.

2. On voit que le patriarche Kosmas resta fidèle à l'amitié des Doukas (Al. II 12,5) et que sa résistance opiniâtre fut pour beaucoup sans doute dans le couronnement d'Irène. Le patriarche Eustratios Garidas a été choisi par Anne Dalassène, dont le rôle apparaît désormais prépondérant dans l'administration.

τοῖς τοιούτοις ὑποσαινομένη λόγοις τὴν εἰς αὐτὸν πίστιν ὁσημέραι ἐπὶ πλέον αὐξάνουσαν ἐδείκνυ κἀντεῦθεν τῷ ἀρχιερατικῷ τῆς μεγαλοπόλεως θρόνῳ ἐγκαθιδρῦσαι τοῦτον προτεθύμητο. Καὶ τὸ ἁπλοῦν καὶ ἄπραγμον τοῦ τηνικαῦτα ἀρχιερέως προφασιζομένη ἔπειθέ τινας λόγους παραιτήσεως ἐν σχήματι συμβουλῆς πρὸς αὐτὸν ἀνακινεῖν ὡς δῆθεν διὰ τὸ αὐτῷ συμφέρον τοῦτο ξυμβουλεύοντας. Ἀλλὰ τὸν ἱερὸν ἐκεῖνον ἄνδρα ἡ σκῆψις αὕτη οὐ διελάνθανε· καὶ τέλος τὴν ἰδίαν ἐπομοσάμενος κλῆσίν φησι πρὸς αὐτοὺς « νὴ τὸν Κοσμᾶν, εἰ μὴ διὰ τῶν ἐμῶν χειρῶν ἡ Εἰρήνη τοῦ στέφους ἀξιωθῇ, τοῦ ἀρχιερατικοῦ θρόνου οὐκ ἀποστήσομαι ». Οἱ δὲ ἐπαναστρέψαντες ἀπαγγέλλουσι τῇ δεσποίνῃ τὰ μηνυθέντα· ἔφθασαν γὰρ ἤδη οὕτω ταύτην καλεῖν ἅπαντες τοῦ φιλομήτορος βασιλέως τοῦτο βουλομένου. Ἑβδομαία τοίνυν μετὰ τὴν Ἀλεξίου ἀνάρρησιν καὶ ἡ αὐτοῦ ὁμευνέτις Εἰρήνη διὰ τοῦ πατριάρχου Κοσμᾶ ἀξιοῦται τοῦ στέφους.

III Αἱ μὲν οὖν μορφαὶ τοῖν βασιλέοιν ἀμφοῖν Ἀλεξίῳ τε καὶ Εἰρήνῃ ἀμήχανοι καὶ εἰς ἅπαν ἀμίμητοι. Καὶ οὔτε γραφεὺς γράψειεν ἂν πρὸς ἀρχετυπίαν τοῦ κάλλους ὁρῶν οὔτε λιθοξόος ἄψυχον οὐσίαν οὕτω ῥυθμίσειεν, ἀλλὰ καὶ ὁ τοῦ Πολυκλείτου κανὼν ἐκεῖνος ὁ πολυθρύλλητος εἰς ἀτεχνίαν ἄντικρυς ἤρχετο, εἴ τις ἂν πρὸς τὰ τῆς φύσεως ἀγάλματα ταῦτα, λέγω δὴ τοὺς ἀριστεφεῖς αὐτοκράτορας, καὶ πρὸς τὰ τοῦ Πολυκλείτου ἐκείνου σπουδάσματα ἀποβλέψειεν. 2 Ὁ μὲν γὰρ Ἀλέξιος οὐ πάνυ μὲν ἀπὸ τῆς γῆς ἐπῆρτο ἐπὶ πολύ, εἰς εὖρος δὲ συμμέτρως πως ηὐρύνετο. Καὶ ἱστάμενος μὲν οὐ τοσοῦτον θάμβος ἐδίδου τοῖς θεωμένοις, εἰ δ᾽ ἐπὶ τοῦ βασιλείου καθίσειεν οὗτος θρόνου καὶ γοργωπὸν σέλας ἀφήσει τῶν ὀφθαλμῶν, πρηστὴρ ἐδόκει καὶ ἄμαχον αὐγὴν ἀποστέλλειν καὶ τοῦ

Codd. 21 ῥυθμίσαιειν C || 21-23 ἀλλὰ — ἤρχετο om. C.

Epit. 14 τοῦτο : οὕτω ταύτην καλεῖσθαι.

tible rayonnait l'éclat de son visage et de toute sa personne. Des sourcils noirs s'arquaient de chaque côté ; dessous, des yeux à la fois terribles et doux vous fixaient, si bien que l'acuité du regard, le front radieux, les joues majestueuses et recouvertes d'un teint coloré, engendraient à la fois la crainte et la confiance. La largeur des épaules, la vigueur des bras, le développement de la poitrine, bref tout ce qui caractérise les héros, suscitaient dans la foule l'admiration et le plaisir. De toute la personne de cet homme en effet émanait une beauté, une grâce, une dignité et une majesté inaccessibles. S'il entrait en conversation et déliait sa langue, on aurait cru dès les premiers mots qu'une éloquence de feu résidait sur ses lèvres. Car par l'abondance de ses arguments, il captivait l'attention et gagnait tous les cœurs ; il était ineffable et invincible, qu'il s'agisse aussi bien de sa langue ou de sa main, celle-ci quand elle maniait la lance, celle-là quand elle vous jetait de purs charmes. 3 D'autre part, l'impératrice Irène [1], ma mère, était alors une jeune fille qui n'avait pas encore quinze ans. Elle était une fille d'Andronic [2], le fils aîné du césar, et appartenait à une famille illustre, dont la descendance remontait jusqu'aux Andronics et aux Constantins Doukas [3]. Elle se dressait en effet comme une jeune pousse, droite et toujours en fleur, chacun de ses membres, chacune des parties de son corps, étant respectivement large ou mince selon l'harmonie des proportions. Ravissante à voir, ravissante à entendre, les oreilles et les yeux ne pouvaient vraiment se lasser de sa parole et de sa vue. Son visage lui-même brillait du doux éclat de la lune ; il n'était pas absolument rond comme celui des femmes assyriennes, et par ailleurs il ne s'allongeait pas comme celui des femmes de Scythie ; mais il s'écartait seu-

1. Cf. Ch. Diehl, *Figures byzantines*, 2e partie : L'impératrice Irène Doukas, p. 53-85.

2. Protovestiaire, protoproèdre, mégaduc.

3. On se souvient du rôle politique de premier plan joué par le césar Jean Doukas. A peine son neveu Michel VII est-il détrôné, qu'il sait s'insinuer pour assurer de nouveau son crédit, tant auprès

προσώπου καὶ τῆς ὅλης διοργανώσεως. Μέλαινα μὲν γὰρ ἡ ὀφρῦς ἑκατέρωθεν ἐκυρτοῦτο· τῇ δὲ ὀφθαλμὸς ὑπεκάθητο βλοσυρὸν ἅμα καὶ ἥμερον ἐνορῶν, ὡς ἀπό τε τῆς βολῆς τῶν ὀμμάτων καὶ τῆς στιλπνότητος τοῦ μετώπου καὶ τῶν παρειῶν τῆς σεμνότητος καὶ τοῦ ἐπιτρέχοντος αὐταῖς ἐρεύθους ὁμοῦ καὶ δεδοικέναι τε καὶ θαρρεῖν. Τῶν τε ὤμων ἡ εὐρύτης καὶ τῶν βραχιόνων τὸ στερρὸν καὶ τῶν στέρνων ἡ προβολὴ ἡροϊκὰ πάντα καὶ ὅλως εἰς θάμβος καὶ τέρψιν τοὺς πολλοὺς ἐκκαλούμενα. Τὸ γὰρ αὐτὸ τοῦ ἀνδρὸς καὶ ὥραν εἶχε καὶ χάριν καὶ βάρος καὶ ὄγκον ἀπρόσιτον. Εἰ δὲ καὶ εἰς ὁμιλίαν ἦλθεν ἐκεῖνος καὶ τὴν γλῶτταν ἐκίνησεν, εἶδες ἂν αὐτόχρημα τὴν πυρίπνουν ἐπικαθημένην τοῖς χείλεσιν ἐκείνου ῥητορικήν. Τῷ γὰρ κατακλυσμῷ τῶν ἐπιχειρημάτων πᾶσαν καὶ ἀκοὴν καὶ ψυχὴν κατεσύρετο καὶ ἀμύθητος ἦν καὶ ἄμαχος καὶ τὴν γλῶτταν ὁμοῦ καὶ τὴν χεῖρα, τὴν μὲν πρὸς δόρατος ἄφεσιν, τὴν δὲ πρὸς ἀκήρατα θέλγητρα. 3 Ἡ δέ γε βασιλὶς Εἰρήνη καὶ μήτηρ ἐμὴ μεῖραξ τε ἦν τὸ τηνικάδε καὶ οὐδέπω τὸν πεντεκαιδέκατον παραδεδραμήκει χρόνον. Θυγάτριον δὲ ἦν Ἀνδρονίκου τοῦ πρωτοτόκου υἱοῦ τοῦ καίσαρος, τὸ γένος περίβλεπτος, εἰς Ἀνδρονίκους ἐκείνους καὶ Κωνσταντίνους τοὺς Δούκας ἀναφέρουσα τὴν τοῦ γένους σειράν. Ἀνίστατο μὲν γὰρ καθάπερ τι ἔρνος ὄρθιον καὶ ἀειθαλὲς συμμέτρως καὶ πλατυνομένη καὶ στενουμένη καταλλήλως ἑκασταχοῦ τῶν μελῶν καὶ μερῶν. Καὶ ἐπέραστος μὲν ἰδεῖν, ἐπέραστος δὲ ἀκοῦσαι καὶ ὄψεώς τε καὶ ἀκοῆς ἀκόρεστον ὡς ὄντως ἄκουσμά τε καὶ θέαμα. Αὐτὸ μὲν γὰρ τὸ πρόσωπον σελήνης μὲν ἀπέστιλβε φέγγος, οὐ μὴν εἰς κύκλον ἀκριβῆ διαπέπλαστο κατὰ τὰς Ἀσσυρίους γυναῖκας οὐδ᾽ ἄλλως ἐξεμηκύνετο κατὰ τὰς Σκυθίδας, ἀλλ᾽ ὑπεχαλᾶτο μικρόν πως τῆς

Codd. 2 δὲ ὁ C || 13 ῥητορικὴν Δημοσθένους C || τῷ γὰρ om. C || 15–16 καὶ γλῶτταν C || 20 θυγάτηρ C || 25 κατ᾽ ἀλλήλοις C || 30 Ἀσυρίας C.

lement un peu de la forme parfaitement ronde. Un parterre de fleurs s'étendait sur ses joues et présentait des plants de roses, même à ceux qui le voyaient de loin. Ses yeux, d'un bleu clair, charmaient et effrayaient à la fois, si bien qu'elle attirait vers elle les regards de ceux qui la voyaient et par son charme et par sa beauté, tandis que par la terreur qu'elle inspirait, elle les forçait à s'abaisser, et l'on ne savait ni comment regarder ni comment s'abstenir de regarder. 4 Exista-t-elle jamais, l'Athéna jadis célèbrée par les poètes et les écrivains? Je ne le sais vraiment pas, et j'entends si souvent répéter ce mythe ; mais si l'on avait dit que cette basilissa était Athéna apparue alors au genre humain, ou descendue des cieux avec un éclat céleste et une splendeur inaccessible, on n'aurait pas manqué à la vraisemblance. Le plus admirable, ce qu'on ne rencontrerait pas chez une autre femme, c'est que les hommes audacieux, elle les abattait, et à ceux qui étaient abattus par la crainte, elle rendait de l'assurance par sa seule vue. Ses lèvres étaient généralement closes, et ainsi silencieuse, elle paraissait une véritable statue animée de la beauté et une colonne vivante de grâce. Généralement sa main, qu'elle montrait jusqu'au poignet, accompagnait d'un geste élégant ses paroles, et on aurait dit de l'ivoire tourné par un artiste en forme de doigts et de main. La pupille de ses yeux était comme une mer calme, brillant du bleu sombre des flots profonds et tranquilles ; le blanc qui entourait la pupille produisait un contraste lumineux en faisant resplendir ses yeux d'un charme sans pareil et leur donnait une inexprimable beauté. Telles étaient les physionomies d'Irène et d'Alexis. 5 Quant à mon oncle Isaac, il ressemblait à son frère par la taille, et d'ailleurs il n'en différait guère pour le reste. Il était un peu pâle de visage ; sa barbe peu épaisse était encore, sur les joues, moins fournie que celle de son frère. Tous les deux allaient souvent à la chasse

du nouveau basileus Nicéphore Botaniatès qu'auprès de l'impératrice Marie d'Alanie (qui était sa nièce par alliance, il ne faut pas l'oublier) : ceci explique en partie l'autorité dont jouit le vieux courtisan, homme d'état et habile politique (Nicéphore Bryenne III 25).

ἀκριβείας τοῦ κύκλου. Ἀνεπέπτατο δὲ αὐτῆς ὁ λειμὼν ἀπὸ τῶν παρειῶν καὶ τὴν ῥοδωνιὰν καὶ τοῖς πόρρω προὐβάλλετο. Ὄμμα δὲ χαροπὸν καὶ σὺν ἡδονῇ φοβερὸν ἐνητένιζεν, ὡς τῶν ὁρώντων τὰ ὄμματα τῇ μὲν ἡδονῇ καὶ τῷ κάλλει ἕλκειν πρὸς ἑαυτήν, τῷ δὲ φόβῳ μύειν καταναγκάζειν οὐκ ἐχόντων ὅπως ἀποβλέψωνται ἢ ὅπως ἂν ἀποκρύψωνται. 4 Καὶ εἰ μέν τις ἦν Ἀθηνᾶ τοῖς πρῴην ἐφευρημένη ποιηταῖς τε καὶ συγγραφεῦσιν, οὐκ οἶδα ἔγωγε· μῦθον δὲ ταύτην ἀκούω περιφερόμενον καὶ περισυρόμενον· τὴν δὲ βασιλίδα ταύτην Ἀθηνᾶν εἴ τις εἶπεν ἐν τοῖς τότε χρόνοις φανεῖσαν τῷ ἀνθρωπίνῳ βίῳ ἢ καταρραγεῖσαν ἐξ οὐρανοῦ μετά τινος οὐρανίας αἴγλης καὶ ἀπροσίτου μαρμαρυγῆς, οὐκ ἂν ἐξήμαρτε τοῦ εἰκότος. Καὶ τὸ θαυμασιώτερον, ὅπερ οὐκ ἂν ἐν ἄλλῃ τῶν γυναικῶν εὑρεθείη, τοὺς μὲν ἰταμοὺς τῶν ἀνδρῶν συνέστελλε, τοῖς δ' ὑπὸ φόβου συνεσταλμένοις θαρρεῖν ἐνεδίδου ἐκ μόνης ὄψεως. Τὰ δὲ χείλη ἐμεμύκει μὲν τὰ πολλὰ καὶ ἐδείκνυ σιγῶσαν, ἔμπνουν ὡς ἀληθῶς ἄγαλμα καλλονῆς καὶ στήλην ἔμβιον εὐρυθμίας. Ἡνιόχει δὲ τὰ πολλὰ ἡ χεὶρ τῷ λόγῳ σὺν εὐρυθμίᾳ μέχρι τοῦ καρποῦ παραδεικνῦσα τὸ μετακάρπιον, καὶ εἶπες ἂν ἐλέφαντα ἐκτετορεῦσθαι παρὰ τεχνίτου τινὸς εἰς δακτύλων καὶ χειρῶν διάθεσιν. Ἡ μέντοι ἶρις τῶν ὀφθαλμῶν θάλατταν ἐμιμεῖτο γαληνιῶσαν ἐν βαθυκύμονι διαθέσει τὸ κυανοῦν ἐξαυγάζουσα· ἀντέστιλβε δὲ καὶ τὸ λευκὸν τῶν ὀμμάτων κύκλῳ τῆς ἴριδος, καὶ χάριν ἀπέλαμπον ἄμαχον καὶ ἡδονὴν ἄφατον ἐνεδίδουν ταῖς ὄψεσι. Τοιοῦτοι μὲν τὴν ἰδέαν Εἰρήνη τε καὶ Ἀλέξιος.

5 Ὁ μέντοι θεῖος ἐμὸς Ἰσαάκιος τὴν μὲν ἡλικίαν ἐῴκει τἀδελφῷ οὐδὲ κατὰ τὰ ἄλλα πολὺ ἀπεῴκει. Ὕπωχρος μὲν οὖν ἦν αὐτὸς τὴν ὄψιν καὶ τὴν ὑπήνην οὐ πάνυ δασύς, ἀλλὰ καὶ περὶ τὰς γνάθους ψιλοτέραν εἶχε τῆς τἀδελφοῦ. Ἄμφω δὲ τἀδελφὼ κυνηγεσίοις μὲν πολλάκις

Codd. 19 ἔμβιον : ἔμψυχον C || 24-25 ἀπέστιλβε C || 29 οὐ κατὰ C.

quand ils n'étaient pas submergés par les soucis de nombreuses affaires ; mais ils préféraient encore les exploits de la guerre à ceux de la chasse. Sur les champs de bataille, même quand il commandait les troupes en personne, Isaac ne se laissait dépasser par qui que ce soit, mais dès qu'il avait aperçu l'armée des ennemis, insouciant de tout le reste, il se précipitait au milieu d'eux comme la foudre et rompait aussitôt leurs lignes. C'est pourquoi il fut fait prisonnier plus d'une fois quand il combattait en Asie contre les Agarènes. A cause de cela seulement mon oncle pouvait mériter d'être critiqué à la guerre, parce qu'il ne se maîtrisait pas dans les rencontres avec l'adversaire.

La nouvelle hiérarchie impériale.

IV Comme le titre de césar devait revenir à Nicéphore Mélissène selon la promesse qui lui en avait été faite, et comme il convenait cependant qu'Isaac, l'aîné de tous ses frères, fût honoré d'un rang plus élevé, parce qu'il n'y en avait pas d'autre que celui de césar, le basileus Alexis inventa un nouveau nom en joignant les noms de sébaste et d'autocrator, et il conféra à son frère le titre de sébastocrator, le faisant pour ainsi dire second basileus[1] ; il lui subordonna le césar et n'attribua à celui-ci que le troisième rang dans les acclamations, en commençant par celle de l'autocrator. De plus il ordonna que dans les solennités publiques le sébastocrator et le césar fussent couronnés d'un diadème, lequel différait beaucoup cependant en magnificence de celui dont il était couronné lui-même. Car le diadème impérial prend étroitement la tête comme une demi-sphère fermée, et il est orné partout de perles et de pierreries, les unes incrustées, les autres en pendeloques ; de chaque côté des tempes en effet tombent des filets de perles et de pierreries qui battent les joues ; c'est là un ornement dis-

1. « Depuis, cette dignité fut conférée à plusieurs personnages à la fois, mais toujours à des personnages de sang impérial » (Schlumberger, *Sigillographie*, p. 584).

Sur toute la question des titres et dignités, voir Kodinos, *De officiis*, ed. Bonn ou PG 157, avec les commentaires de Gretser et de Goar.

ἀπένευον, ὁπηνίκα οὐ πολλή τις αὐτοῖς ἐπέρρει πραγμάτων φροντίς, πολεμικοῖς δὲ μᾶλλον ἢ κυνηγετικοῖς ἔχαιρον πράγμασιν. Ἐν δὲ ταῖς ἐμβολαῖς τῶν πολέμων, οὐδ' ὁπηνίκα τῶν ταγμάτων αὐτὸς κατῆρχε, προέτρεχέ τις αὐτοῦ, ἀλλ' ἅμα τε τὴν παράταξιν ἑωράκει τῶν πολεμίων ἐκεῖνος καὶ πάντων καταφρονήσας τῶν ἄλλων ἐς μέσους ἐνέπιπτε καθάπερ τις κεραυνὸς ὀξέως διακόπτων τὰς φάλαγγας. Κἀκ τούτου ἑάλω καὶ ἅπαξ καὶ δὶς κατὰ τὴν Ἀσίαν συμμίξας Ἀγαρηνοῖς. Καὶ τοῦτο μόνον εἶχε ψόγου ἄξιον ἐν τοῖς πολέμοις οὑμὸς θεῖος, ὅτι πρὸς συμβολὰς ἀκατάσχετος ἦν.

IV Ἐπεὶ δὲ τὸν Μελισσηνὸν Νικηφόρον τῆς τοῦ καίσαρος κατὰ τὴν ὑπόσχεσιν ἔδει ἀξίας μετειληχέναι καὶ τὸν Ἰσαάκιον δέ, πρῶτον τῶν ἀδελφῶν κατὰ χρόνον ὄντα, μείζονι ἐχρῆν τιμηθῆναι ἀξιώματι, ἕτερον δὲ ἀξίωμα πλὴν τοῦ καίσαρος οὐκ ἦν, νέον ὀνοματοποιήσας ὁ βασιλεὺς Ἀλέξιος ἀπό τε τοῦ σεβαστοῦ καὶ τοῦ αὐτοκράτορος σύνθετον ὄνομα τὸ τοῦ σεβαστοκράτορος τἀδελφῷ ἐφηρμόσατο οἱονεὶ δεύτερον βασιλέα πεποιηκώς, τὸν καίσαρα τούτου ὑποβιβάσας καὶ τρίτον ἐν ταῖς εὐφημίαις ἀριθμησάμενος μετὰ τὴν τοῦ αὐτοκράτορος εὐφημίαν. Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ στέμμασιν ἐν ταῖς πανδήμοις ἡμέραις αὐτοὺς στεφανοῦσθαι προσέταττε τόν τε σεβαστοκράτορα καὶ τὸν καίσαρα κατὰ πολὺ διαφέρουσι τῇ πολυτελείᾳ τοῦ διαδήματος, ᾧ αὐτὸς ἐστεφάνωτο. Τὸ μὲν γὰρ βασιλικὸν διάδημα καθάπερ ἡμισφαίριον εὔγυρον τὴν κεφαλὴν διαδεῖ πανταχόθεν μαργάροις καὶ λίθοις κοσμούμενον, τοῖς μὲν ἐγκειμένοις, τοῖς δὲ καὶ ἐξηρτημένοις· ἑκατέρωθεν γὰρ τῶν κροτάφων ὁρμαθοί τινες ἀπαιωροῦνται διὰ μαργάρων καὶ λίθων καὶ τὰς παρειὰς ἐπιξέουσι, καί ἐστι τοῦτο ἐξηρ-

Codd. 1 ἐπέρρει τούτοις C || 5 τὴν om. F || 9 μόνον οὑμὸς θεῖος εἶχε ψόγου ἄξιον ἐν τοῖς πολέμοις F || 17 τε τοῦ : τουτοῦ C || 17-18 σύνθετον — σεβαστοκράτορος om. C || 20 τοῦτον C || 26 εὔγυρον om. C.

tinctif du costume impérial. Aussi bien les couronnes de sébastocrator et de césar sont-elles ornées çà et là de perles et de pierreries clairsemées, mais elles n'ont pas de calotte [1].

2 Dans la même circonstance Taronitès, qui avait épousé la sœur du basileus [2], fut élevé à la dignité de protosébaste et de protovestiaire [3] ; peu de temps après, il fut déclaré panhypersébaste avec la jouissance d'un siège comme le césar. En outre Adrien, son frère, fut honoré du titre de protosébaste illustrissime ; Nicéphore, le dernier de ses frères, avait été promu grand drongaire de la flotte [4], et fut également élevé au rang des sébastes. 3 Mon père inventa lui-même ces nouveaux titres, composant des noms comme il a été dit plus haut, et faisant aussi des autres un nouvel usage. Ainsi les noms de panhypersébaste, de sébastocrator, et d'autres semblables, il les composa ; mais de la dignité de sébaste, il semble avoir fait un nouvel usage. Autrefois en effet l'épithète de sébaste était donnée seulement aux empereurs [5], et le nom de sébaste s'appliquait proprement au basileus ; mon père commença à vulgariser cette dignité. Si quelqu'un considérait en effet l'art de gouverner comme une science et une affaire de haute philosophie, comme si c'était l'art des arts et la science des sciences, il admirerait mon père, tel un savant ou un architecte, pour avoir inventé dans l'empire ces fonctions et ces titres ; la seule différence est que les maîtres des sciences logiques ont inventé les qualités des noms pour un motif de clarté, tandis qu'Alexis, ce maître de la science du gouvernement, instituait tout cela dans l'intérêt de l'empire

1. Cf. Ebersolt J., *Les arts somptuaires de Byzance*, p. 98.

2. Marie, la sœur aînée (Nic. Bryen. I 6). Cf. N. Adontz, Les Taronites à Byzance (*Byzantion* XI (1936), 24-29).

3. Al. IX 6, 5 ; 8, 4.

4. « Après le mégaduc, le principal fonctionnaire de la marine impériale, quelque chose comme un grand amiral ou un sous-secrétaire d'État de la marine » (Schlumberger, *Sigillographie*, p. 338).

5. Cf. L. Bréhier, L'origine des titres impériaux à Byzance (*B. Z.*, 15 (1906), p. 161-178). Dérivés des titres latins. « ... Imperator devient αὐτοκράτωρ et garde la place du praenomen ; Augustus fut rendu par le mot σεβαστός... » (161).

μένον τι χρῆμα τοῖς βασιλεῦσι στολῆς. Οἱ δὲ τῶν σεβαστοκρατόρων καὶ τῶν καισάρων στέφανοι σποράδην ἔστιν ὅπου τῶν μαργάρων καὶ λίθων μετέχοντες ἄνευ τοῦ ἐπισφαιρώματος. 2 Κατ' ἐκεῖνο δὲ καιροῦ τετίμηται καὶ ὁ Ταρωνείτης καὶ γαμβρὸς ἐπ' ἀδελφῇ τοῦ βασιλέως πρωτοσέβαστός τε καὶ πρωτοβεστιάριος, μετ' οὐ πολὺ δὲ καὶ πανυπερσέβαστος ἀναδείκνυται καὶ ξύνθωκος τῷ καίσαρι γίνεται. Πρὸς δὲ καὶ Ἀδριανὸς ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ πρωτοσέβαστος ἀξιοῦται περιφανέστατος· καὶ Νικηφόρος ὁ ὕστατος ἀδελφὸς μέγας τε δρουγγάριος τοῦ στόλου προὐβέβλητο καὶ εἰς τὴν τῶν σεβαστῶν καὶ οὗτος ἀνήχθη βαθμίδα. 3 Τούτων δὲ τῶν ἀξιωμάτων τὴν καινοτομίαν ὁ ἐμὸς πατὴρ προσεξεύρατο τὰ μὲν συνθείς, καθάπερ ἄνωθεν εἴρηται, τοῖς δὲ καὶ παραχρησάμενος. Τὸ μὲν γὰρ πανυπερσέβαστος καὶ σεβαστοκράτωρ καὶ ὅσα τοιαῦτα συντέθεικε, τῇ δὲ τοῦ σεβαστοῦ ἀξίᾳ παραχρησάμενος φαίνεται. Σεβαστοὶ γὰρ οἱ βασιλεῖς ἀνέκαθεν ἐπιθετικῶς ὠνομάζοντο, καὶ ἦν ἐξιδιαζόντως εἰς βασιλέα λεγόμενον τὸ τοῦ σεβαστοῦ ὄνομα· αὐτὸς δὲ εἰς τὸ κοινότερον πρῶτον κατήνεγκε τὴν τοιαύτην ἀξίαν. Εἰ γάρ τις εἰς ἐπιστήμην καί τινα ὑπερτάτην φιλοσοφίαν ἀνάγοι τὴν βασιλείαν ὥσπερ τέχνην οὖσαν τεχνῶν καὶ ἐπιστήμην ἐπιστημῶν, θαυμάσαιτο ἂν καὶ τὸν ἐμὸν πατέρα οἷόν τινα ἐπιστήμονά τε καὶ ἀρχιτέκτονα τὰ ὑπὸ τὴν βασιλείαν καινοτομοῦντα καὶ πράγματα καὶ ὀνόματα· πλὴν ὅσον οἱ μὲν τῶν λογικῶν ἐπιστημῶν προστάται διὰ σαφήνειαν τὰ τοιαῦτα τῶν ὀνομάτων ἐφεύραντο, ὁ δ' ἐπιστημονάρχης οὗτος τῆς βασιλείας Ἀλέξιος πρὸς τὸ ξυμφέρον ἅπαντα τῇ βασιλείᾳ διῳκονόμητο ξενίζων πολλάκις καὶ περὶ τὴν

Codd. 9-11 Νικηφόρος — προὐβέβλητο om. C || 13 an πρῶτος ἐξεύρατο ut supra? Schop || 17 ἀνέκαθεν οἱ βασιλεῖς C || 18 βασιλέας F || 21 ἐπιστήμην τέ τινα C.

Epit. 7 τοῦ καίσαρος || 8 αὐτοῦ : τοῦ κρατοῦντος || 10-11 προβέβληται || 20 πρότερον.

et innovait souvent, aussi bien en répartissant les charges qu'en désignant les titres. 4 Cependant le patriarche Kosmas[1], ce saint homme dont nous avons parlé précédemment, un peu plus tard, après avoir célébré la sainte liturgie le jour de la fête du pontife Jean le théologien dans l'église dédiée à son nom et située sur l'Hebdomon[2], alors qu'il avait occupé le trône pontifical cinq ans et neuf mois[3], renonça à la dignité patriarcale et se retira dans le monastère de Kallios. Après lui, on confia le gouvernail du patriarcat à l'eunuque Eustratios Garidas, dont il a déjà été fait mention[4]. 5 Quand le fils de la basilissa Marie, le porphyrogénète Constantin, après le détrônement de son père Michel Doukas, eut de lui-même ôté les bottines rouges et mis des noires comme tout le monde, Nicéphore Botaniatès, qui avait pris le sceptre à la place de Doukas, père de Constantin, lui fit retirer ses chaussures noires et voulut qu'il en portât d'autres en tissu de soie, de couleurs variées, comme s'il éprouvait de la déférence pour ce jeune homme, à la beauté et à la naissance de qui il rendait également hommage[5]. Mais comme s'il lui enviait la splendeur de chaussures entièrement rouges, il n'autorisa l'éclat de la pourpre écarlate que pour quelques parties des tissus. 6 Après l'avènement officiel d'Alexis Comnène, la basilissa Marie, mère de l'enfant, persuadée par les conseils du césar, demanda qu'il lui fût garanti par l'autocrator dans un document écrit, confirmé en lettres pourpres avec un sceau d'or, que non seulement elle pourrait vivre en toute sécurité avec son fils, mais que celui-ci serait encore associé au trône, chaussé de pourpre, couronné et proclamé empereur

1. D'après Zonaras (XVIII 21, p. 734) le patriarche Kosmas se retira parce qu'il désapprouvait la manière de gouverner des Comnènes.
2. Cf. Ebersolt J., *Sanctuaires de Byzance*, p. 83. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, p. 2 et 33.
3. Le 8 mai 1081. Cf. Martinov, *Annus eccl. graeco-slavicus*, p. 124.
4. III 2, 7, p. 109.
5. « L'usage des bottes molles (ὑποδήματα, πέδιλα, τζαγγία) a été emprunté par la cour byzantine à la cour des rois de Perse » (Ebersolt, *Les Arts somptuaires de Byzance*, p. 39).

τάξιν τῶν πραγμάτων καὶ περὶ τὴν κλῆσιν τῶν ὀνομάτων. 4 Ὁ μέντοι ἱεροπρεπὴς ἐκεῖνος ἀνὴρ καὶ πατριάρχης Κοσμᾶς, οὗ καὶ πρότερον διεμνημονεύσαμεν, μεθ' ἡμέρας τινὰς κατὰ τὴν μνήμην τοῦ ἱεράρχου Ἰωάννου τοῦ θεολόγου τὴν ἱεροτελεστίαν τελέσας ἐν τῷ κατὰ τὸ Ἕβδομον ἐπ' ὀνόματι τοῦ ἤδη ῥηθέντος σηκῷ, τὸν ἀρχιερατικὸν θρόνον διαπρέψας ἔτη πέντε καὶ μῆνας ἐννέα, παραιτεῖται τὴν ἀρχιερωσύνην καὶ ἄπεισιν εἰς τὴν τοῦ Καλλίου μονήν. Ἐγχειρίζεται δὲ τοὺς τῆς ἀρχιερωσύνης οἴακας μετ' αὐτὸν ὁ προρρηθεὶς ἐκτομίας Εὐστράτιος ὁ Γαριδᾶς. 5 Ἐπεὶ δὲ ὁ τῆς βασιλίδος Μαρίας υἱὸς Κωνσταντῖνος ὁ πορφυρογέννητος μετὰ τὴν παράλυσιν τῆς βασιλείας τοῦ πατρὸς αὐτοῦ Μιχαὴλ τοῦ Δούκα τὰ ἐρυθρὰ μὲν ἑκὼν ἀπεδύσατο πέδιλα, τὰ δὲ κοινὰ καὶ μέλανα ὑπεδύσατο, Νικηφόρος ὁ Βοτανειάτης ὁ μετὰ τὸν Δούκαν καὶ πατέρα τοῦ Κωνσταντίνου τῶν σκήπτρων ἐπειλημμένος τὰ μὲν μέλανα ἐκεῖνον ἀποβαλεῖν διωρίσατο, ἐκ ποικίλων δὲ σηρικῶν ὑφασμάτων ὑποδήματα προσέταττε περιδεῖσθαι ὥσπερ τὸν νεανίσκον ἐπαισχυνόμενος καὶ τοῦ κάλλους ὁμοῦ καὶ τοῦ γένους ἀγάμενος. Τὸ μὲν γὰρ κόκκινον διόλου ἀπαστράπτειν αὐτῷ τῶν πεδίλων οἷον ἐφθόνει, τὸ δέ τινας τόπους ἐκ τῶν ὑφασμάτων ἀνθεῖν τὸ κόκκινον ὑπεδίδου. 6 Μετὰ δὲ τὴν τοῦ Κομνηνοῦ Ἀλεξίου ἀνάρρησιν ἡ βασιλὶς Μαρία καὶ μήτηρ ἐκείνου ταῖς ὑποθημοσύναις πεισθεῖσα τοῦ καίσαρος ἔγγραφον πίστιν ᾐτήσατο δι' ἐρυθρῶν βεβαιωθησομένην γραμμάτων καὶ σφραγῖδος χρυσῆς παρὰ τοῦ αὐτοκράτορος, ὥστε μὴ μόνον ἀσινῆς σὺν τῷ υἱῷ διατηρηθῆναι, ἀλλὰ καὶ συμβασιλεύειν αὐτῷ κἀκεῖνον τά τε ἐρυθρὰ ὑποδιδυσκόμενον καὶ στεφηφοροῦντα καὶ ὡς βασιλέα σὺν αὐτῷ ἀναγορευό-

Codd. 2 ἀνὴρ om. C || 22 post ἐφθόνει F corruptum.

Epit. 5 τελέσας : ποιήσας || κατὰ : εἰς || 7-9 μονήν, ἔτη πέντε καὶ μῆν. ἐνν. τὸν ἀρχ. διαπρέψας χρόνον.

comme [Alexis]. Elle n'échoua pas dans sa requête et elle reçut un chrysobulle[1] qui lui garantissait tout ce qu'elle voulait. Alors on retira [à Constantin] les brodequins en tissu de soie qu'il avait l'habitude de porter et on les échangea contre d'autres tout en pourpre ; dans les actes de donation comme dans les chrysobulles, il signait aussi désormais avec le cinabre au-dessous du basileus Alexis, et dans les cortèges il le suivait avec la tiare impériale. Aussi certains dirent que même avant leur révolte, la basilissa avait fait une convention [avec les Comnènes] pour stipuler que son fils jouirait de ces privilèges. 7 Ainsi sortit-elle du palais avec une escorte conforme à son rang pour se retirer près du monastère du grand martyr Georges, dans les bâtiments que construisit le défunt basileus Constantin Monomaque et qu'on appelle en langue vulgaire de nos jours encore Manganes[2] ; le sébastocrator Isaac l'accompagnait.

Pénitence publique d'Alexis.

V Telles avaient donc été les dispositions prises par les Comnènes au sujet de l'impératrice Marie; quant à l'autocrator, qui depuis la plus tendre enfance avait reçu une éducation parfaite et, conformément aux leçons de sa mère, vivait de la crainte de Dieu qu'il avait gravée dans son cœur, il était rongé par le chagrin que lui causait le pillage de la ville, dont la population entière avait été victime lors de son entrée. Car le fait d'être irrépréhensible conduit parfois au fol orgueil celui qui n'a jamais achoppé contre quoi que ce soit. Quant au pécheur, pourvu qu'il soit du nombre de ceux qui sont pieux et réfléchis, il sent aussitôt son âme envahie par la crainte de Dieu ; il est tout bouleversé, il a peur, et cela d'autant plus qu'il a entrepris de grandes choses et qu'il

1. Cf. Schlumberger, *Sigillographie*, p. 8-9. « Dans un certain nombre d'occasions solennelles,... les basileis faisaient... sceller leurs lettres ou documents avec des bulles d'or ou tout au moins dorées, c'est-à-dire des bulles de plomb recouvertes d'une feuille d'or... Les basileis seuls avaient le droit de sceller avec l'or... » Ces chrysobulles ont donné « leur nom aux documents mêmes qu'elles servaient à sceller. »

2. Cf. J. Ebersolt, *Sanctuaires de Byzance*, p. 115. Zonaras dit que

μενον. Καὶ οὐκ ἠστόχησε τῆς αἰτήσεως, ἀλλὰ λαμβάνει χρυσόβουλλον λόγον βεβαιοῦντα τὰ αὐτῆς θελήματα ἅπαντα. Τηνικαῦτα καὶ ἃ ὑπεδιδύσκετο ἐκ σηρικῶν ὑφασμάτων περιελόντες τῶν διόλου ἐρυθρῶν ὑποδημάτων τούτῳ μεταδιδόασι κἀν ταῖς δωρεαῖς καὶ χρυσοβούλλοις λόγοις δεύτερος τοῦ λοιποῦ συνυπογράφων ἦν διὰ κινναβάρεως τῷ βασιλεῖ Ἀλεξίῳ κἀν ταῖς προπομπαῖς μετὰ τῆς βασιλικῆς τιάρας συνεπόμενος. Ὡς δέ τινες ἔφασαν, καὶ πρὸ τῆς ἀποστασίας τὰς περὶ τούτου συνθήκας εἶχεν ἡ βασιλίς, ἵν' οὕτω τὰ κατὰ τὸν υἱὸν αὐτῆς γίνοιτο.

7 Οὕτω γοῦν τῶν βασιλείων ἐκείνη ἐξέρχεται μετὰ προπομπῆς ἀξίας ἐν τοῖς κατὰ τὴν μονὴν τοῦ μεγάλου μάρτυρος Γεωργίου παρὰ τοῦ ἀποβεβιωκότος Κωνσταντίνου βασιλέως τοῦ Μονομάχου οἰκοδομηθεῖσιν οἰκήμασι κατασκηνώσουσα (Μάγγανα ταῦτα ἡ κοινὴ εἰσέτι κικλήσκει διάλεκτος), Ἰσαακίου συνεφεπομένου ταύτῃ τοῦ σεβαστοκράτορος.

V Τὰ μὲν οὖν κατὰ τὴν βασιλίδα Μαρίαν οὕτω παρὰ τῶν Κομνηνῶν ᾠκονόμητο· ὁ δέ γε αὐτοκράτωρ παιδείας ἐκ νηπίου τυχὼν ἀγαθῆς καὶ πρὸς τὰς νουθεσίας τῆς μητρὸς ἑαυτὸν ἀπευθύνων τὸν τοῦ Θεοῦ φόβον ἐνστερνισάμενος καὶ ἐγκάρδιον ἔχων ἐδάκνετο ἀνιώμενος ἐπὶ τῇ τῆς πόλεως προνομῇ, ἣν κατὰ τὴν εἰσέλευσιν αὐτοῦ πάντες πανδημεὶ ἐπεπόνθεισαν. Τὸ μὲν γὰρ ἄπταιστον ἴσως καὶ εἰς ἀπόνοιαν ἄγει τὸν μηδ' ὁπωστιοῦν προσκεκρουκότα τοῖς πράγμασιν· ὁ δέ γε ἐξαμαρτών, εἴπερ ἐστὶ τῶν εὐλαβεστέρων καὶ τῶν νοῦν ἐχόντων, αὐτίκα μάλα τὸν τοῦ Θεοῦ φόβον βάλλεται κατὰ ψυχὴν καὶ ὅλως κατακλονεῖται καὶ δέδοικε, καὶ μᾶλλον εἴ γε πραγμάτων μεγά-

Codd. 6-7 κιναβάρεως codd. || 14-15 κατασκηνώσουσα Reif : κατασκηνώσασα CF || 24 ἐπεπόνθησαν C || 25 ἴσως καὶ ἥσυχον ῥίζα (σχίζαν Schop) τοῦ δέοντος καὶ ἀποστασίαν ποιοῦσα (ποιοῦν Schop) τοῦ νοῦ εἰς C in margine et alia manu || 27 μάλα om. C.

Epit. 21 ὑπευθύνων.

est monté au faîte des honneurs. Car il est effrayé par la crainte de tourner contre lui la colère de Dieu en agissant avec ignorance, témérité et insolence, et de perdre, après avoir été précipité du pouvoir, ce qu'il a tenu jusque-là. C'est aussi bien ce qui arriva jadis à Saül; Dieu, à cause du fol orgueil de ce roi, brisa son empire en deux [1]. 2 Ces pensées agitaient Alexis, dont l'âme était vivement émue par l'appréhension de devenir peut-être vraiment pour Dieu un objet de courroux. Car il se tenait pour responsable des crimes commis dans toute la ville par chacun des soldats, tandis qu'alors la lie de la population se répandit à flot dans toute la cité. Dans la pensée que c'était lui l'artisan de tous ces maux affreux, il se sentait profondément blessé et meurtri; empire, puissance, pourpre, diadème serti de pierreries, vêtements étincelants d'or et couverts de perles, il ne les comptait pour rien comme de juste, devant les calamités indescriptibles dont la reine des cités avait alors été la proie. Les fléaux, dans lesquels en effet [Constantinople] se trouva enveloppée en cette circonstance, personne, même s'il le voulait, ne pourrait les décrire. Car les églises mêmes et les sanctuaires, les biens publics et privés, étaient complètement pillés partout et par tous; les oreilles de chacun étaient déchirées par les cris et les clameurs qui s'élevaient de tous côtés : un spectateur aurait dit vraiment qu'il y avait un tremblement de terre. 3 Repassant cela dans son esprit, Alexis en avait l'âme désolée et meurtrie; il ne savait comment soulager l'immensité de sa douleur. Car il était homme à sentir on ne peut plus vivement le désordre. Il savait sans doute que les événements précédents, durant lesquels la ville fut maltraitée, étaient l'œuvre des mains et des volontés d'autres hommes, mais il avait conscience aussi, et cela très nettement, qu'il avait lui-même fourni le prétexte

Marie d'Alanie se retira dans le palais du monastère de Manganes (XVIII 21, p. 733), et que Michel VII pardonna à sa femme alors qu'elle était déjà religieuse (XVIII 19, p. 723).

1. Reg. XV 28 et XXVIII 17, à propos de Saül. Plus littéralement cf. texte concernant Salomon, III Reg. XI 11.

λων ἐπιδραξάμενος εἴη καὶ εἰς ὑπερηφάνους ἀνέλθοι περιωπάς. Δέος γὰρ αὐτὸν ὑποθράττει, μή πως ἀμαθίᾳ καὶ θράσει καὶ ὕβρει πορευόμενος τόν τε θυμὸν τοῦ Θεοῦ εἰς ἑαυτὸν ἐκκαλέσηται καὶ τῆς ἀρχῆς ἐκκυλισθεὶς ἀποπεσεῖται, ὧν τέως ἐγκρατὴς γέγονεν. Οἷα καὶ τῷ Σαοὺλ συμβεβήκει ποτέ· καὶ γὰρ ὁ Θεὸς διὰ τὸ τοῦ βασιλέως ἀτάσθαλον διαρρήσσων διέρρηξε τὴν βασιλείαν αὐτοῦ.

2 Τούτοις ⟨ἦν⟩ ἀλύων τοῖς λογισμοῖς ὁ Ἀλέξιος καὶ παθαινόμενος τὴν ψυχήν, μή που καὶ Θεοῦ ἄντικρυς μήνιμα γένοιτο. Τὸ γὰρ εἰς ὅλην τὴν πόλιν γεγονὸς κακὸν παρ' ἑκάστου τῶν στρατιωτῶν, ὁπόσος τὸ τηνικαῦτα συρφετὸς ἀνὰ πᾶσαν τὴν πόλιν ἐπέρρευσεν, ἴδιον ἐλογίζετο. Καὶ ὡς αὐτὸς ὢν ἐκεῖνος ὁ τὰ πάνδεινα ἐκεῖνα κακὰ ἐργασάμενος κατετιτρώσκετό τε καὶ ἐξεφλέγετο βασιλείαν καὶ κράτος καὶ ἁλουργίδα καὶ διάδημα λιθοκόλλητον καὶ ἐσθῆτα χρυσῆν τε καὶ περιμάργαρον οὐδέν, ὥς γε τὸ εἰκός, λογιζόμενος πρὸς τὴν τότε κατασχοῦσαν ἀπεριήγητον συμφορὰν τὴν βασιλίδα τῶν πόλεων. Τὰ γὰρ περιστοιχίσαντα ταύτην δεινὰ κατ' ἐκεῖνο καιροῦ οὐδεὶς ἂν καὶ θέλων διηγήσασθαι δυνήσεται. Καὶ γὰρ καὶ αὐτὰ ἱερὰ καὶ τεμένη καὶ τὰ κοινὰ καὶ τὰ ἴδια ἁπανταχόθεν ὑπὸ πάντων καθηρπάζοντο, τὰ δὲ ὦτα τῶν ἁπάντων κατακεκρότητο ταῖς ῥιπτουμέναις ἁπανταχοῦ βοαῖς καὶ φωναῖς· εἶπεν ἄν τις ἰδὼν σεισμὸν εἶναι τὸ γινόμενον.

3 Ταῦτα εἰς νοῦν βαλλόμενος ὁ Ἀλέξιος ἠνιᾶτό τε τὴν ψυχὴν καὶ κατεσπαράττετο καὶ οὐκ εἶχεν ὅ τι τῷ πλήθει τῆς λύπης χρήσαιτο. Ἦν γὰρ ὁ ἀνὴρ παντάπασιν ὀξύτατος εἰς αἴσθησιν ἐλθεῖν τοῦ κακῶς πεπραγμένου. Καὶ ταῦτα μὲν τὰ προγεγονότα, ἐφ' οἷς ἡ πόλις πονηρῶς ἔπραξεν, ᾔδει μὲν ὡς ἑτέρων χεῖρες καὶ γνῶμαι διενηργήκασιν, ἀλλὰ συνῄδει καὶ τοῦτό γε ἀκριβέστατα, ὅτι

Codd. 5 τῷ om. C || 8 ⟨ἦν⟩ addidimus || 23 κατακεκρότηντο codd. || 24 σεισμόν : σχισμὸν C || 25 βαλόμενος C || 27 post ἀνὴρ F corrupt.

et été l'origine de cette calamité, bien que, encore une fois, la cause première de sa révolte ait été les deux esclaves dont on a déjà parlé. 4 Malgré tout comme il s'attribuait à lui-même l'entière responsabilité, il cherchait à guérir la blessure et il le voulait. Ce ne serait en effet qu'après cette guérison et cette expiation, qu'il pourrait s'occuper des affaires de l'empire et qu'il conduirait et mènerait à bonne fin l'organisation de l'armée comme les opérations militaires. Il va donc trouver sa mère, lui découvre ce sentiment tout à son honneur, lui demande comment remédier et mettre un terme à tout ce qui torture sa conscience. Elle, d'embrasser son fils et d'écouter avec joie ses paroles. Aussi bien tombent-ils d'accord pour convoquer le patriarche Kosmas, qui n'avait pas encore à ce moment renoncé à son siège, ainsi que des personnalités du saint Synode[1] et de l'ordre monastique. 5 Le basileus comparaît devant eux comme un coupable, comme un condamné, comme un humble sujet, ou encore comme un homme soumis à des supérieurs[2] et qui attend anxieusement la sentence quelle qu'elle soit, que le tribunal rendra contre lui. Il confesse tout, sans omettre ni la première suggestion, ni le consentement, ni l'action elle-même, ni non plus la cause de ces actes[3]; mais il avoue tout avec crainte et confiance, et il demande avec instance un remède à ces maux, se soumettant à la pénitence. Ses juges condamnent aux mêmes peines non seulement Alexis, mais encore ceux qui sont du même sang que lui et qui ont participé à sa révolte, leur imposant de jeûner, de dormir sur la terre et d'accomplir les autres rites connexes, afin d'apaiser Dieu. Ils acceptèrent ces peines et s'y soumirent généreusement. Bien plus, leurs propres épouses ne voulurent pas être exemptes de ces peines (com-

1. Ou conseil du patriarche (Cf. Kodinos, *De Officiis*, Cap. I, avec le commentaire de Gretzer et Goar, Liv. I (PG. 157 ou l'éd. de Bonn).

2. Cf. Luc VII 8.

3. On retrouve ici les expressions consacrées du vocabulaire spirituel des ascètes orientaux : v. g. S. Jean Damascène (PG. 95, c. 85-

τὰς ὑποθέσεις καὶ τὰς ἀρχὰς τοῦ πάθους αὐτὸς δέδωκεν· αὐτῷ δὲ πάλιν τῆς ἀποστασίας αἴτιοι οἱ ἤδη ῥηθέντες δοῦλοι γεγόνασιν. 4 Ἀλλὰ καὶ ὡς ἑαυτῷ τὴν ἅπασαν προσάπτων αἰτίαν θεραπεῦσαι τὸ τραῦμα καὶ ἐπεζήτει καὶ ἤθελεν. Οὕτω γὰρ ἂν καὶ μετὰ τὴν τοιαύτην θεραπείαν καὶ τὸν τουτωνὶ καθαρμὸν ἐπιχειροίη τοῖς τῆς βασιλείας πράγμασι καὶ τὰ κατά τε τὸν στρατὸν κατά τε τοὺς πολέμους καλῶς διιθύνοι καὶ διεξάγοι. Προσέρχεται τοίνυν τῇ μητρί, ἀνακοινοῦται τὸ ἐπαινετὸν πάθος ἐκεῖνο, θεραπείας τρόπον ἀναζητεῖ καὶ ἀπαλλαγῆς τῶν ὑποκνιζόντων αὐτοῦ τὴν συνείδησιν. Ἡ δὲ ἀσπάζεται τὸν υἱὸν καὶ ἀσμένως δέχεται τὰ λεχθέντα. Μετακαλοῦνται τοίνυν τούτου συνδόξαντος τόν τε πατριάρχην Κοσμᾶν (οὔπω γὰρ τότε τὸν θρόνον παρῄτητο) καί τινας λογάδας τῶν τῆς ἱερᾶς συνόδου καὶ τοῦ μοναδικοῦ συντάγματος. 5 Πρόσεισι τούτοις ὁ βασιλεὺς ὡς ὑπόδικος, ὡς κατάκριτος, ὡς εὐτελής ἤ καί τις ἄλλος τῶν ὑπ' ἐξουσίαν τεταγμένων καὶ τὴν ψῆφον ὅσον οὐδέπω καραδοκούντων, ἣν κατ' ἐκείνου ψηφιεῖται τὸ δικαστήριον. Ἐξαγγέλλει πάντα, μὴ προσβολήν, μὴ συγκατάθεσιν, μὴ πρᾶξιν μηδὲ αἰτίαν τῶν πεπραγμένων παραδραμών, ἀλλὰ πάντα μετὰ φόβου καὶ πίστεως ἐξαγορευσάμενος καὶ τὴν θεραπείαν ἐξ ἐκείνων θερμῶς ἐξαιτεῖ ἐπιτιμίοις ἑαυτὸν καθυποβάλλων. Οἱ δὲ οὐκ αὐτὸν μόνον, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἐκ ταὐτοῦ αἵματος προσήκοντας καὶ πρὸς τὴν ἀποστασίαν συναραμένους τοῖς αὐτοῖς ἐπιτιμίοις καθυποβάλλουσι νηστείαν καὶ χαμευνίαν καὶ τὰ τούτοις ἑφεπόμενα πρὸς τὴν τοῦ θείου ἐξιλέωσιν ἐπιτάξαντες. Δεξάμενοι δὲ τὰ ἐπιτίμια προθύμως ἐφύλαττον. Ἀλλ' οὐδὲ αἱ σφῶν αὐτῶν γυναῖκες

Codd. 6 τουτονὶ F || 10 ἐκεῖνος CF || 13 Κοσμᾶν om. C || 20 προσβολήν V : προ- F || μὴ προσβολήν — ἀλλὰ πάντα om. C || 24 ἐξ αὐτοῦ αἵματος C || 29 ἐφύλαττον : ἐδέξαντο C.

Epit. 14 παρῃτήσατο || 15 μοναχικοῦ || 28 οἳ καὶ δεξάμενοι.

ment l'auraient-elles pu en effet, elles si attachées à leurs maris?) et de leur plein gré elles s'imposèrent le joug de la pénitence. 6 On put alors voir le palais plein de larmes et de douleur, douleur qui n'était pas blâmable et qui n'était pas la marque de la faiblesse des cœurs, mais qui était au contraire digne d'éloge et génératrice d'une joie plus grande, désormais indélébile. Mais l'autocrator, pieux comme il l'était, fit plus encore; sous la pourpre impériale, il avait revêtu durant quarante jours et quarante nuits un cilice qui adhérait directement à la chair de son corps. La nuit il couchait sur le sol, n'ayant qu'une pierre pour appuyer sa tête, et il pleurait ses fautes comme il est naturel. C'est ainsi qu'ensuite il prit l'administration de l'empire avec des mains pures.

Chrysobulle conférant la régence à la mère du basileus.

VI [Alexis] désirait que sa mère gouvernât plutôt que lui-même; mais il lui avait toujours caché son dessein, dans la crainte qu'elle ne quittât le palais si elle venait à l'apprendre, sachant qu'elle aspirait à une vie plus haute [1]. Quelles que fussent donc les affaires à traiter, il n'exécutait pas la moindre chose sans son avis; dans tous ses desseins, il l'avait comme confidente et comme aide, l'accaparant peu à peu et la faisant sa collaboratrice dans l'administration des affaires, à l'occasion déclarant même ouvertement que sans son intelligence et son jugement les affaires de l'empire seraient perdues. C'est ainsi qu'il se gagnait sa mère et se l'attachait plus étroitement, tout en faisant obstacle à ses desseins et en essayant de l'en détourner. 2 Elle cependant envisageait toujours une dernière étape et songeait aux monastères où elle écoulerait le reste de sa vie dans de pieuses méditations. Telle était son intention, et elle priait continuellement pour qu'elle pût la réaliser. Mais bien

90), S. Jean Climaque (PG. 88, c. 896, gradus XV), S. Athanase (?) (PG. 28, c. 1397 sq.), Philothée le Sinaïte (Philocalie, p. 515-525). — La cause de la révolte est l'hostilité des esclaves Borile et Germain.

1. La vie monastique. Anne Dalassène portait l'habit monastique au dire de Zonaras (XVIII 21, p. 731).

ἔξω τῶν ἐπιτιμίων ἑστάναι ἠνείχοντο (πῶς γάρ, φίλανδροι οὖσαι;), αὐτόμολοι δὲ τὸν τῆς μετανοίας ζυγὸν ἀναδέχονται. 6 Καὶ ἦν ἰδεῖν τὰ βασίλεια τότε δακρύων καὶ πένθους ἀνάμεστα, πένθους οὐκ ἐπιψόγου οὐδ' ἀσθένειαν ψυχῶν κατηγοροῦντος, ἀλλ' ἐπαινετοῦ καὶ χαρᾶς προξένου τῆς κρείττονος καὶ μηδέποτε λυομένης. Ὁ δὲ αὐτοκράτωρ, ὁποῖος ἐκεῖνος τὴν εὐσέβειαν, πλέον τι ποιῶν ἐντὸς τῆς βασιλικῆς ἁλουργίδος σάκκον περιεβέβλητο ἐν χρῷ ψαύοντα τῆς σαρκὸς ἐπὶ τεσσαράκοντα νυχθημέροις. Ἐν δὲ ταῖς νυξὶ χαμεύνης ἔκειτο ἐπὶ πέτρας μόνον ἀνέχων τὴν κεφαλὴν καὶ πενθῶν ὡς εἰκός. Εἶθ' οὕτως τῶν τῆς βασιλείας πραγμάτων ἁγναῖς ἅπτεται χερσίν.

VI Οἰακοστρόφον δὲ μᾶλλον ἑαυτοῦ τὴν μητέρα βουλόμενος εἶναι τὴν βουλὴν ὑποβρύχιον τέως εἶχε δεδιώς, μὴ τοῦ τοιούτου γνωσθέντος αὐτῇ λογισμοῦ καὶ τῶν βασιλείων ἐξέλθοι, πρὸς ὑψηλότερον βίον γινώσκων αὐτὴν ἀποβλέπουσαν. Ἐν πᾶσι μὲν οὖν τοῖς προσπίπτουσι βουλῆς αὐτῆς ἄτερ μηδὲ τὸ τυχὸν ἦν ἐνεργῶν· ἀλλὰ κοινωνὸν εἶχε τῶν βουλευμάτων ὁμοῦ καὶ συλλήπτορα, καὶ κατὰ μικρὸν ὑφέρπων αὐτῇ καὶ κοινοποιούμενος τὴν τῶν πραγμάτων διοίκησιν καί που καὶ φανερῶς ἐνδεικνύμενος, ὡς ἄτερ τῆς ἐκείνης φρενὸς καὶ γνώμης ἀπολεῖται τῆς βασιλείας τὰ πράγματα. Οὕτως εἶχε καὶ ξυνεδέσμει πλέον ἑαυτῷ τὴν μητέρα καὶ τοῦ κατὰ σκοπὸν ἀπεῖργε καὶ ἀπεκώλυεν. 2 Ἡ μὲν γὰρ πρὸς σταθμὸν ἀπέβλεπεν ἔσχατον καὶ μονὰς διενοεῖτο, ἐν αἷς τὸν ἐπίλοιπον χρόνον μετ' ἔμφρονος λογισμοῦ ἑλκύσει τοῦ βίου. Καὶ ταῦτ' ἐνενόει καὶ ἑαυτῇ διὰ παντὸς ἐπηύχετο τεύξασθαι. Ἀλλ' εἰ καὶ τοιαῦτα κατὰ νοῦν συνδιεσκοπεῖτο καὶ ὅλως πρὸς ὑψηλό-

Codd. 7 εὐσέβειαν ἦν C || 13-14 βουλόμενος : ἱμειρόμενος F || 15 αὐτοῦ C || 24 ἑαυτοῦ C.

Epit. 1 ἔξω τοῦ ἐπιτιμίου || 10 πέτρης || 16 ἐξέλθῃ || 18 ἀλλὰ : ταῦτ' ἐννοῶν || 19 συλλήπτορα τὴν μητέρα.

qu'elle eût mûrement réfléchi à tout cela dans son esprit et qu'elle aspirât de toutes ses forces à une vie supérieure, elle aimait aussi son enfant plus qu'aucune autre femme, et elle voulait en quelque sorte aider son fils à tenir la mer agitée du gouvernement et à diriger le mieux possible le navire, soit que celui-ci fût poussé par un vent favorable, soit qu'il fût ballotté de tous côtés par les flots, surtout quand son enfant venait de s'asseoir à la poupe en prenant la barre, et qu'il n'avait jamais été en contact auparavant avec une mer, des vagues et des vents d'une telle force. En m'exprimant de cette manière, je fais allusion aux troubles multiples et si graves de l'empire. Elle était donc tenue par l'amour maternel ; elle gouvernait avec le basileus son fils et, parfois même prenant seule les rênes, elle conduisait le char de l'empire sans heurt et sans accident. Car elle avait en partage du reste la sagesse, une intelligence vraiment digne d'un empereur, et l'art de gouverner ; mais d'autre part l'amour de Dieu l'attirait aussi dans un sens opposé. **3** Quand au mois d'août de la même indiction la traversée de Robert obligea Alexis à quitter la ville [1], il découvrit alors le dessein qu'il caressait et l'exécuta : il remit le gouvernement impérial à sa mère seule, rendant publique officiellement sa décision par chrysobulle. Puisque l'historien ne doit pas sottement omettre les actions des hommes illustres et leurs décrets, mais, autant que possible, retracer ce qu'ils ont fait et rapporter ce qu'ils ont décrété, ainsi vais-je moi-même me conformer à cette manière d'agir et citer ce chrysobulle en n'omettant que les ornements de style. **4** Voici sa teneur : « Il n'y a rien qui égale une mère tendre et aimante ; il n'y a pas de rempart plus fort qu'elle, quand un danger apparaît à l'horizon, quand un malheur quelconque est à redouter. Car si elle donne

1. Anne note ici le moment où Alexis quitta la capitale, et non pas celui où Robert Guiscard fit la traversée d'Illyrie, comme le suppose Ducange (*In Alex.*, p. 480), ce qui introduirait des contradictions dans le récit d'Anne.

τερον ἐνητένιζε βίον, ἀλλ' ἦν καὶ φιλόπαις, εἴπερ τις ἄλλη γυνή, καί πως ἠβούλετο συνδιενεγκεῖν μετὰ τοῦ υἱοῦ τὸ τῆς βασιλείας κλυδώνιον καὶ οὐριοδρομοῦσαν τὴν ναῦν ἢ καὶ πανταχόθεν βαλλομένην τοῖς κύμασιν ὡς ἄριστα οἰακοστροφεῖν καὶ μάλιστα τοῦ παιδὸς ἄρτι ἐπὶ τὴν πρύμναν καθίσαντος καὶ τῶν οἰάκων ἐφαψαμένου καὶ μήπω πρῴην θαλάττῃ καὶ κύμασι καὶ ἀνέμοις ὡμιληκότος τοιούτοις. Ταῦτα δὲ λέγουσα τὴν τῆς βασιλείας αἰνίττομαι πολυμερῆ καὶ πολυτάρακτον ὄχλησιν. Τὸ τοίνυν μητρῷον πάθος κατεῖχεν αὐτήν, καὶ συνδιεκυβέρνα τῷ υἱῷ καὶ βασιλεῖ καὶ τὰς ἡνίας ἔστιν ὅπου καὶ μόνη παραλαβοῦσα ἀπροσπταίστως τε καὶ ἀναμαρτήτως τὸ ἅρμα τοῦ κράτους ἤλαυνεν. Ἦν γὰρ καὶ φρενήρης ἄλλως καὶ βασίλειος γνώμη αὐτόχρημα καὶ θρόνων κατόρθωσις· ἀνθεῖλκε δὲ ταύτην ἐκ θατέρου καὶ ὁ πόθος ὁ πρὸς Θεόν. 3 Ἐπεὶ δὲ κατὰ τὸν Αὔγουστον μῆνα ἐπινεμήσεως τῆς αὐτῆς ἔτι τρεχούσης ἡ τοῦ Ῥομπέρτου διαπεραίωσις τοῦτον ἐξελθεῖν κατηνάγκαζεν, εἰς φῶς ἤδη καὶ ἔργον τὸ τῆς ψυχῆς ἐννόημα ἐξάγων τὴν αὐτοκράτορα διοίκησιν τῇ μητρὶ καὶ μόνῃ ἀπεκληρώσατο καὶ διὰ χρυσοβούλλου λόγου τὰ βεβουλευμένα εἰς προῦπτον πᾶσι κατέστησεν. Ἐπεὶ δὲ τὸν ἱστορίαν συγγράφοντα οὐ παχυμερῶς τὰς τῶν ἀγαθῶν ἀνδρῶν πράξεις καὶ τὰ θεσπίσματα παραπέμπειν χρή, ἀλλὰ τὰς μὲν καταλεπτύνειν, ὡς ἐνόν, τὰ δ' ἐκείνοις δεδογμένα ἐκτίθεσθαι, εἶμι καὶ αὐτὴ τοῦτον τὸν τρόπον τὰ τοῦ ῥηθέντος χρυσοβούλλου ἐκθησομένη τὰς τοῦ γραφέως μόνον κομψείας περιελοῦσα. 4 Ἔχει δὲ οὕτως « οὐδὲν ἰσοστάσιον μητρὸς συμπαθοῦς καὶ φιλόπαιδος οὔτε ταύτης ἰσχυρότερον φυλακτήριον, κἂν κίνδυνος προορᾶται κἂν ἄλλο τι τῶν ἀπευκταίων ἐλπίζοιτο. Εἰ γὰρ

Codd. 29 ἦν γε C || 9 πολυτάραχον C || 16 αὐτοῦ C || 27 post οὕτως, C habet titulum : τὰ τοῦ χρυσοβούλλου τοῦ γεγονότος περὶ τῆς διοικήσεως τῶν κοινῶν τῇ μητρὶ τοῦ βασιλέως || 30 ἐλπίζοιτο : λογίζοιτο C.

Epit. 2 γυνὴ ὅπως || 19 αὐτοκρατορίας || 19-20 καὶ μόνῃ : Ἄννῃ.

un conseil, son conseil est sûr; si elle prie, ses prières seront un soutien et une protection invincibles. Ainsi telle est bien apparue en fait à ma Majesté, dès mon plus jeune âge, ma mère et souveraine vénérée, qui fut en tout pour moi une éducatrice et un guide. Car alors que ma mère était inscrite elle-même au catalogue de la noblesse sénatoriale, son amour [pour son enfant] était son premier souci, et la confiance de ce fils resta [toujours] intacte. On a reconnu qu'il n'y avait qu'une seule âme dans nos deux corps et, par la grâce du Christ, cela heureusement a duré jusqu'à présent. Ces mots si froids « le mien » ou « le tien »[1] ne furent [jamais] prononcés et, ce qui est mieux encore, ses nombreuses prières sont montées sans cesse aux oreilles du Seigneur et nous ont élevés maintenant au faîte de l'empire.
5 « Mais puisque du jour où j'ai pris le sceptre impérial, elle ne pouvait souffrir de ne pas partager les fatigues de ma Majesté et de ne pas se préoccuper à la fois de mon intérêt et de l'intérêt public, ma Majesté, au moment de se préparer avec l'aide de Dieu à partir contre les ennemis de la Romanie[2], attache une grande importance aux levées de troupes et à leur organisation; mais elle n'estime pas moins important le soin de bien gouverner les affaires civiles et politiques. Elle a trouvé certes que c'était un rempart pour ainsi dire imprenable d'un excellent régime, que toute l'administration en fût confiée à sa mère sainte et très profondément vénérée. 6 « Donc ma Majesté décrète explicitement par le présent chrysobulle que, en vertu de sa grande expérience des affaires du monde, bien qu'elle en ait le plus profond mépris, ce que ma mère aura décrété par écrit, d'après les comptes rendus du président des « secreta »[3] ou des fonctionnaires ses subordonnés, ou de tout autre à qui sont confiés les rapports, requêtes ou décisions en matière de diminution d'impôts, cela aura force de loi au

1. S. Jean Chrys. Orat. de S. Philogonio. P. G. 48 c. 749 B.
2. L'empire byzantin, avec la nouvelle Rome pour capitale.
3. Cf. Diehl Ch., Un haut fonctionnaire byzantin, le logothète τῶν σεκρέτων (*Mélanges Jorga* (1933), p. 217-228)*.

βουλεύσεται αὕτη, πάγιον ἔσται τὸ βούλευμα, εἰ ἐπεύξεται, στήριγμα ἔσονται αἱ εὐχαὶ καὶ φύλακες ἀκαταγώνιστοι. Τοιαύτη γοῦν καὶ τῇ βασιλείᾳ μου ἐφάνη ἐξ αὐτῆς τῆς ἀτελοῦς ἡλικίας πρακτικῶς ἡ ἡγιασμένη μήτηρ αὐτῆς καὶ δέσποινα τὰ πάντα μοι γεγονυῖα καὶ τροφὸς καὶ ἀναγωγός. Καὶ γὰρ τῷ συγκλητικῷ καταλόγῳ αὐτῆς συνούσης μητρὸς πόθος προέδραμε καὶ υἱοῦ πίστις ἀκεραία συνετηρήθη. Μία ψυχὴ ἐν διῃρημένοις σώμασι διεγνώσθη καὶ χάριτι Χριστοῦ καλῶς διετηρήθη μέχρι τοῦ νῦν. Οὐ τὸ ἐμὸν ἢ τὸ σόν, τὸ ψυχρὸν τοῦτο ῥῆμα, ἐρρήθη, καὶ τὸ δὴ μεῖζον, ὅτι αἱ αὐτῆς εὐχαὶ τὸν πάντα χρόνον πληθυνόμεναι εἰς τὰ ὦτα κυρίου εἰσέδυσαν καὶ εἰς τόδε τὸ ὕψος τῆς βασιλείας ἡμᾶς ἀνήγαγον. 5 Ἀλλ' ἐπεὶ καὶ μετὰ τὸ ἐπιλαβέσθαι τῶν τῆς βασιλείας σκήπτρων οὐκ ἔφερε μὴ συμπονουμένη ἐπίσης τῇ βασιλείᾳ μου καὶ τοῦ συμφέροντος αὐτῇ ἀντεχομένη καὶ τοῦ κοινοῦ, ἑτοιμαζομένη δὲ ἤδη ἡ βασιλεία μου σὺν Θεῷ πρὸς τὴν κατὰ τῶν ἐχθρῶν τῆς Ῥωμανίας ἐξέλευσιν διὰ φροντίδος μὲν πολλῆς ποιεῖται καὶ τὴν τοῦ στρατιωτικοῦ συλλογήν τε καὶ διευθέτησιν, οὐκ ἐλάχιστον δὲ ταύτῃ νενόμισται καὶ ἡ περὶ τῆς τῶν σεκρετικῶν τε καὶ πολιτικῶν πραγμάτων διοικήσεως φροντίς. Εὗρε γοῦν ἀριστοκρατίας οἷον ἀνεπιβούλευτον ὀχύρωμα, ὡς ἂν τῇ ἡγιασμένῃ καὶ πανεντιμοτάτῃ μητρὶ αὐτῆς ἀνατεθῇ ἡ τῶν ἁπάντων διοίκησις. 6 Διορίζεται οὖν ἡ βασιλεία μου καθαρῶς διὰ τοῦ παρόντος χρυσοβούλλου, ἵνα δι' ἣν ἔχει πολυπειρίαν περὶ τὰ βιωτικὰ πράγματα, εἰ καὶ τέλεον τούτων καταπεφρόνηκεν, ἅπερ ἐγγράφως διορίσηται, κἂν παρὰ τοῦ προεστῶτος τῶν σεκρέτων ἀναφέρωνται ἢ τῶν ὑπ' αὐτὸν σεκρετικῶν ἢ τῶν ἄλλων πάντων, ὧν αἱ ὑπομνήσεις ἢ αἰτήσεις ἢ κρίσεις ἑτοιμασθήσονται ἐπὶ συμπαθείαις δημοσιακαῖς ὀφλημάτων,

Codd. 3 ἐφάνη om. CV || 8 ἐγνώσθη C || 25 γοῦν C || 27 ἅπερ ἂν F.
Epit. 18 Ῥωμανίας : βασιλείας.

même titre que les décisions de l'autorité sérénissime de ma Majesté et les édits qui émanent de sa bouche. Que toutes les réponses qu'elle fera aux requêtes, et toutes les ordonnances écrites ou verbales, motivées ou non motivées, pourvu qu'elles soient revêtues de son sceau, la Transfiguration [du Christ] et la Dormition [de la Vierge][1], soient tenues comme venant de ma Majesté même, par le fait qu'elles portent la « datation »[2] de celui qui à ce moment préside les « secreta ».
7 En outre pour tout ce qui touche les promotions et les successions dans les « secreta » et les thèmes, pour les dignités, magistratures ou donations de terre, notre sainte mère aura plein pouvoir de faire ce que bon lui semble, en toute souveraineté. En outre ceux qui seront promus à des postes dans les « secreta » et les thèmes, et qui en prendront la succession, ceux qui seront honorés de dignités d'un rang supérieur, moyen ou inférieur, les garderont pour toujours de façon immuable et définitive. En outre les majorations de traitement, les suppléments de présents, les réductions des droits de chancellerie, et les diminutions ou suppressions de traitements, elle le déterminera de plein droit; en un mot, rien de ce qu'elle aura décidé par écrit ou de vive voix ne sera tenu pour invalide. Car ses ordres et ses décisions seront regardés comme émanant de ma Majesté, et rien n'en sera abrogé; mais ils auront toujours pleine validité et force de loi pour les temps à venir. 8 « On ne pourra demander des comptes ni soumettre à un interrogatoire d'aucune sorte, maintenant ou plus tard, aucun de ceux qui auront prêté leur concours, non plus que celui qui était à ce moment le logothète des « secreta », que les mesures prises se soient montrées bonnes ou mauvaises. Bref on ne pourra jamais demander compte d'aucune des mesures qui auront été prises en vertu du présent chrysobulle. »

1. C'est-à-dire l'Assomption. Chalandon (*Alexis I*) fait un lapsus, p. 57, note 3, quand il parle de l'Ascension.

2. Formule de datation du logothète commençant par le mot « μηνί »; privièlge tout à fait remarquable : c'est précisément de

τὸ κῦρος ἕξουσι μόνιμον ὡς παρὰ τοῦ γαληνίου κράτους τῆς βασιλείας μου οἰκονομούμενα καὶ ἐξ αὐτοῦ τοῦ στόματος αὐτῆς τὰ γραφέντα ἀποστοματιζόμενα. Οἷαι γὰρ ἂν λύσεις παρ' αὐτῆς ἀποφανθήσονται ἢ καὶ προστάξεις ἔγγραφοι ἢ ἄγραφοι, κἂν εὔλογοι κἂν ἀνεύλογοι, σφραγῖδα φέρουσαι αὐτῆς τὴν μεταμόρφωσιν καὶ τὴν κοίμησιν, ὡς αὐτῆς τῆς βασιλείας μου λογισθήσονται, τῷ δὲ μηνὶ τοῦ κατὰ τὴν ἡμέραν διοικοῦντος τὰ σέκρετα. 7 Ἀλλὰ καὶ ἐπὶ προβολῶν καὶ διαδοχῶν τῶν σεκρέτων καὶ τῶν θεμάτων καὶ ἐπὶ τοῖς ἀξιώμασι καὶ ὀφφικίοις καὶ δωρεαῖς ἀκινήτων βασιλικῶς ἡ ἁγία μήτηρ αὐτῆς ἕξει ἄδειαν ὃ δόξει ταύτῃ ποιεῖν. Ἀλλὰ καὶ εἴ τινες προβληθήσονται εἰς τὰ σέκρετα ἢ καὶ εἰς θέματα καὶ διαδεχθήσονται, τιμηθήσονται δὲ καὶ ἐν μεγίστοις ἀξιώμασι καὶ μέσοις καὶ ἐλαχίστοις, ἔσονται εἰς τὸ ἑξῆς ἀμετακίνητοι καὶ ἀμετάπτωτοι. Ἀλλὰ καὶ αὐξήσεις ῥογῶν καὶ προσθήκας δόσεων καὶ συμπαθείας τῶν λεγομένων συνηθειῶν καὶ σχιδευμοὺς καὶ ἀποσχιδευμοὺς προστάξει αὕτη ἀνενδοιάστως καί, περιεκτικῶς εἰπεῖν, οὐδὲν ἀσυντελὲς λογισθήσεται, ὅπερ αὐτὴ κελεύσει ἐγγράφως τε καὶ ἀγράφως. Τὰ γὰρ ῥήματα ταύτης καὶ τὰ προστάγματα ὡς τῆς βασιλείας μου λογισθήσονται καὶ οὐδὲν τούτων ἀθετηθήσεται, ἀλλὰ καὶ κύρια καὶ μόνιμα ἔσονται εἰς τοὺς ἑξῆς χρόνους. 8 Καὶ οὔτε εὐθύνην οὔτε ἡντιναοῦν ἀνάκρισιν ὑποπτεύσει νῦν ἢ εἰς τὸ μετέπειτα παρ' οὑτινοσοῦν τῶν ἁπάντων οὔτε τις τῶν ἐξυπηρετουμένων αὐτῇ ἢ αὐτὸς ὁ κατὰ τὴν ἡμέραν λογοθέτης τῶν σεκρέτων, κἂν εὔλογα κἂν παράλογα τὰ πραχθησόμενα δόξῃ. Τὸ γὰρ παντελῶς ἀλογοπράγητον ἕξουσιν ἐς ἀεί, ὁποῖα ἂν καὶ εἴη τῷ παρόντι χρυσοβούλλῳ λόγῳ στηριζόμενα. »

Codd. 8 τὸ CF || 18 σχιδευσμοὺς καὶ ἀποσχιδευσμούς C || 23 ἀθετηθείσεται F || 23 καὶ prius om. F || 29 εὐλογοπράγητον C.

Anne Dalassène, la mère du basileus.

VII Telle était la teneur du chrysobulle ; on s'étonnera peut-être d'y voir comment mon père, autocrator, avait élevé sa mère à une telle dignité et lui avait abandonné tout le pouvoir, tandis que lui, comme se dessaisissant des rênes de l'empire, *courait en quelque sorte auprès d'elle, qui* était montée sur le char impérial, et se contentait simplement du seul titre de basileus. Aussi bien avait-il déjà passé le temps de l'adolescence, cet âge où la passion de commander est si naturelle à des caractères comme le sien. Car les guerres contre les barbares et tout ce qu'elles supposent de fatigues et de dangers, il le garda pour lui, tandis que toute l'administration des affaires, le choix des fonctionnaires, l'établissement des revenus et des dépenses de l'empire, il le confia à sa mère. 2 Peut-être en lisant ceci, serait-on tenté de blâmer cette disposition, parce que mon père confiait au gynécée le gouvernement de l'empire. Mais quand on connaissait l'esprit de cette femme, sa haute vertu et sa grande intelligence, sa remarquable énergie, on cessait de critiquer et on changeait sa critique en admiration[1]. En effet ma grand'mère avait un tel génie des affaires, elle savait si bien organiser et administrer, qu'elle était capable de gouverner non seulement l'empire des Romains, mais encore tous les autres royaumes en quelque lieu qu'ils se trouvassent sous le soleil. Elle avait en effet une expérience consommée : elle connaissait la nature de toutes sortes d'affaires, elle savait comment chacune commence et à quelle issue elle peut aboutir, quelles sont les choses qui en détruisent certaines autres et quelles sont celles au contraire qui en renforcent d'autres ; elle était très perspicace pour saisir ce qu'il fallait, et habile pour l'exécuter à coup sûr. 3 Non seulement elle était d'une remarquable intelligence, mais sa parole n'était pas inférieure à son intelligence ; c'est qu'elle

cette façon, par la seule inscription de la date écrite de sa main, que l'empereur authentiquait et signait toute une nombreuse catégorie de décisions impériales (Ch. Diehl, *op. cit.*, p. 220-221).

1. Zonaras critique sévèrement (XVIII 24, p. 746). Cf. Ch. Diehl,

VII Ἀλλὰ ταῦτα μὲν τὰ τοῦ χρυσοβούλλου· θαυμάσειε δ' ἄν τις ἐν τούτοις τὸν ἐμὸν πατέρα καὶ αὐτοκράτορα τῆς εἰς τὴν μητέρα τιμῆς καὶ ὅπως αὐτῇ παρακεχωρήκει τῶν ἁπάντων, αὐτὸς τῆς βασιλικῆς ἡνίας οἷον ὑπεξιστάμενος καὶ τρόπον τινὰ ἐποχουμένῃ τοῦ βασιλικοῦ ἅρματος αὐτῇ παραθέων καὶ ψιλοῦ μόνου τοῦ τῆς βασιλείας μετέχων ὀνόματος. Καίτοι κατὰ τὴν ἡλικίαν τὸν μείρακα ἤδη παρήλλαττε, καθ' ὃν μάλιστα καιρὸν ἐπιφύεται τοῖς τοιούτοις ἤθεσιν ὁ τῆς φιλαρχίας ἔρως. Τοὺς μὲν γὰρ πρὸς τοὺς βαρβάρους πολέμους καὶ ὅσα τῶν ἄθλων καὶ τῶν ἀγώνων ὑπῆν αὐτὸς ἀνεζώσατο, πᾶσαν δὲ τῶν πραγμάτων διοίκησιν καὶ πολιτικὰς ἀρχὰς καὶ τοὺς περὶ τῶν εἰσφορῶν λόγους καὶ τῶν ὑπὲρ τῆς βασιλείας ἀναλωμάτων τῇ μητρὶ κατεπίστευσε. 2 Καὶ ἴσως μὲν ἄν τις ἐνταῦθα γενόμενος καταμέμψοιτο τὴν οἰκονομίαν ὡς γυναικωνίτιδι καταπιστεύσαντος τοὐμοῦ πατρὸς τὴν τῆς βασιλείας διοίκησιν. Ἀλλ' εἰ τὸ φρόνημα τῆς γυναικὸς ἠπίστατο καὶ ὅση τις ἦν τὴν ἀρετὴν καὶ τὸν νοῦν καὶ ὅπως εἶχε δραστηριότητος, ἀφέμενος μέμψεως πρὸς θαῦμα τὴν μέμψιν μετέβαλλε. Τοσαύτη γὰρ ἡ ἐμὴ μάμμη περὶ τὰ πράγματα δεξιωτάτη καὶ τάξαι καὶ καταστήσασθαι πολιτείαν εὐμήχανος, ὥστε μὴ μόνον τὴν Ῥωμαίων ἀρχὴν διοικεῖν δύνασθαι, ἀλλὰ καὶ πᾶσαν τὴν ὁπουδήποτε βασιλείαν, ὁπόσην ἥλιος ἐφορᾷ. Πολύπειρός τε γὰρ ἦν καὶ πολλῶν πραγμάτων ἐγίνωσκε φύσεις, καὶ ὅπως ἄρχεται καὶ εἰς ὃ καταντήσειεν ἕκαστον ἐξηπίστατο, καὶ τίνα μὲν τίνων εἰσὶν ἀναιρετικά, τίνα δὲ μᾶλλον ἐπιρρώννυσιν ἕτερα, ὀξυτάτη τε τὸ δέον καταμαθεῖν καὶ μετὰ ἀσφαλείας καταπρᾶξαι δεινή. 3 Καὶ οὐκ ἦν μὲν τὴν γνώμην τοιαύτη, γλῶτταν δὲ εἶχεν ἀπᾴδουσαν πρὸς τὴν γνώμην· ἀλλ' ἦν αὐτόχρημα ῥήτωρ πιθανωτάτη, καὶ οὔτε λάλος

Codd. 11 ὑπῆν : ἦν C || 15 γινόμενος C || 31 πιθανώτατος C.
Epit. 11 δὲ τήν.

était vraiment un orateur très persuasif, nullement verbeux, et ne traînait pas ses discours en longueur: le souffle de l'inspiration ne lui manquait pas non plus au bout de peu de temps, mais elle commençait avec à propos et finissait aussi de la manière la plus heureuse. Elle était d'âge mûr quand elle s'assit sur le trône impérial, au moment où son esprit se trouvait dans sa plus grande vigueur et sa compréhension dans la perfection, tandis que son expérience des affaires était également à son comble, toutes qualités dont le gouvernement et l'administration tirent leur force. C'est justement le propre de cet âge, non seulement de parler plus raisonnablement que les jeunes, selon le mot du tragique[1], mais encore d'agir plus utilement. Autrefois déjà, quand elle appartenait encore à la catégorie des jeunes femmes, il était vraiment merveilleux de la voir faire preuve d'une prudence de vieillard dans la fleur de la jeunesse. Sa vue seule révélait, à qui voulait l'observer, la vertu qui régnait en elle ainsi que sa pondération. 4 Cependant, comme je le disais, quand mon père se fut emparé du pouvoir, il prit pour lui les périls et les fatigues, faisant de sa mère la spectatrice de ses travaux, la constituant même sa souveraine, puisqu'il disait et exécutait comme un esclave ce qu'elle ordonnait. Le basileus la chérissait donc extraordinairement, et il était suspendu à ses conseils, tellement il aimait sa mère; il lui donnait son bras comme exécuteur de ses ordres, il prêtait l'oreille pour écouter ses paroles, et en tout le basileus voulait ou ne voulait pas ce que celle-ci voulait ou ne voulait pas. 5 En un mot la situation était la suivante. Lui, avait l'apparence du pouvoir ; elle, le pouvoir lui-même ; l'une, légiférait, administrait et dirigeait tout: l'autre, confirmait les mesures qu'elle prenait, celles qui étaient écrites en les contresignant, celles qui étaient verbales en les approuvant, de telle sorte qu'il était pour ainsi dire l'instrument du règne de sa mère, et non pas le basileus. Il trouvait bon tout ce qu'elle décidait et ordonnait; non seulement

Figures byzantines, 1re s., p. 317-342. — 1. Euménides, 848-849.

καὶ εἰς μῆκος τοὺς λόγους ἐκτείνουσα, οὔτε ταχέως ἀπελίμπανεν αὐτὴ τὸ πνεῦμα τοῦ λόγου, ἀλλ' ἐπικαίρως ἀρξαμένη εἰς τὰ καιριώτατα πάλιν κατέληγε. Καὶ ὁ μὲν βασίλειος θρόνος αὐτὴν παρηκμακυῖαν κατείληφεν, ὅτε καὶ μᾶλλον τὸ φρονοῦν ἤκμαζε καὶ ἡ σύνεσις ἐπήνθει καὶ ἡ περὶ τὰ πράγματα ἐπιστήμη συνήκμαζεν, ἐξ ὧν οἰκονομίαι καὶ διοικήσεις τὸ κράτος ἔχουσιν. Ἔχει δὲ ὡς τὸ εἰκὸς ἡ τοιαύτη ἡλικία οὐ μόνον τι λέξαι τῶν νέων σοφώτερον, ὥς ἡ τραγῳδία φησίν, ἀλλὰ καὶ συμφορώτερον πρᾶξαι. Ὁ δὲ κατόπιν χρόνος καὶ ὁπόταν ἐκείνη ταῖς νεωτέραις συνεξητάζετο γυναιξί, θαῦμα ἄντικρυς ἦν πολιὸν ἐν νεαρᾷ ἡλικίᾳ ἐπιδεικνυμένη φρόνημα. Καὶ παρεῖχεν ἐξ αὐτῆς ὄψεως τῷ βουλομένῳ καταθρεῖν τὴν ἐνοῦσαν αὐτῇ ἀρετὴν ὁμοῦ καὶ ἐμβρίθειαν. 4 Ἀλλ', ὅπερ ἔλεγον, ὁ ἐμὸς πατὴρ τῆς βασιλείας ἐπιδραξάμενος τοὺς μὲν ἀγῶνας καὶ τοὺς ἱδρῶτας ἑαυτῷ τεταμίευκε θεωρὸν τῶν ἀγώνων τὴν μητέρα ποιούμενος, ἐκείνην δὲ δεσπότιν καταστησάμενος τὸ παρ' ἐκείνης κελευόμενον καθάπερ δοῦλος ἔλεγέ τε καὶ ἔπραττεν. Ἔστεργεν οὖν αὐτὴν ὁ βασιλεὺς ὑπερφυῶς καὶ τῶν αὐτῆς βουλευμάτων ἐξήρτητο (τοσοῦτον ἦν φιλομήτωρ) καὶ τὴν δεξιὰν ἐδίδου τῆς ἐκείνης γλώττης ὑπηρέτιν καὶ τὴν ἀκοὴν τῶν ἐκείνης φωνῶν εἰς ἀκρόασιν καὶ εἰς ἅπαντα ταύτῃ ὁ βασιλεὺς συγκατένευεν ἢ ἀνένευεν, ἐφ' οἷς ἄρα ἐκείνη κατανεύσειεν ἢ ἀνανεύσειε. 5 Καὶ ἦν τὸ πρᾶγμα ὅλως τοιοῦτον. Ἐκεῖνος μὲν γὰρ σχῆμα βασιλείας εἶχεν, ἡ δὲ τὴν βασιλείαν αὐτήν· καὶ ἡ μὲν ἐθεσμοθέτει, διῴκει τὸ πᾶν, ἐπρυτάνευεν, ὁ δὲ τὰς διοικήσεις ἐκείνης καὶ τὰς ἐγγράφους καὶ τὰς ἀγράφους, τὰς μὲν χειρί, τὰς δὲ φωναῖς ἐπεσφράγιζε, καὶ ὡς, οὕτω γε φάναι, ὄργανον ἦν αὐτῇ βασιλείας, οὐ βασιλεύς. Ἠρέσκετο γὰρ ἐφ' ἅπασιν, οἷς ἡ μήτηρ διαγνοίη καὶ

Codd. 7-8 ἔχει δὲ ἡ τοιαύτη ὡς τὸ εἰκὸς ἡλικία F || 14 ὁμοῦ om. C || 17 δεσπότην C || 28 τὰς ἀγράφους καὶ τοὺς ἐγγράφας F.

il lui était très obéissant comme on doit l'être envers sa mère, mais encore il lui soumettait son esprit comme à un maître dans l'art de régner. Car il savait très bien qu'elle atteignait en tout la perfection, et qu'elle dépassait de beaucoup par sa prudence et son intelligence des affaires, tous les hommes de ce temps.

VIII Tels sont les commencements du règne d'Alexis. On n'oserait vraiment pas l'appeler autocrator, en ce moment où il venait de confier à sa mère la charge d'autocrator. Qu'un autre donc, obéissant aux lois conventionnelles du panégyrique, célèbre la patrie de cette mère illustre, sa famille depuis les fameux Adriens Dalassène et les Charon *, et lance son discours sur l'océan de leurs mérites. A moi qui écris l'histoire, il ne convient pas de caractériser cette femme par la race et le sang, mais par sa manière d'agir, sa vertu, et tout ce qui fait le sujet de l'histoire. 2 Car, pour revenir à elle encore une fois, elle se trouvait être le très grand honneur non seulement de son sexe, mais des hommes eux-mèmes, et la gloire de la nature humaine ; le gynécée du palais impérial, qui avait été entièrement corrompu depuis que ce fameux Monomaque saisit le pouvoir impérial [1], et déshonoré par de folles amours, jusqu'au règne de mon père, fut excellemment transformé par elle et ramené à une bienséance admirable. On pouvait voir alors régner au palais un ordre merveilleux ; car elle prescrivit des heures pour les hymnes sacrées, elle fixa un temps et pour prendre les repas et pour choisir les fonctionnaires ; elle-même devint pour tous une règle et un modèle, si bien que le palais semblait être plutôt un saint monastère. 3 Telle était cette femme vraiment extraordinaire et sainte. Car elle l'emportait par sa prudence sur les femmes célèbres de l'antiquité dont on parle tant, autant que le soleil sur les étoiles. Quant à sa compassion pour les pauvres et à la libé-

1. Allusion à la vie licencieuse de Constantin IX Monomaque (1042-1054) sur laquelle Psellos, dans sa Chronographie, rapporte plusieurs histoires typiques (éd. Renauld, t. I, p. 141-151 ; t. II,

διορίσειε, καὶ οὐχ ὡς μητρὶ μόνον καταπειθέστατος ἦν, ἀλλὰ γὰρ ὡς ἐξάρχῳ βασιλικῆς ἐπιστήμης ταύτῃ προσεῖχε τὸν νοῦν. Ἤιδει γὰρ ἀκριβῶς τὸ ταύτης ἐφ' ἅπασιν ἐπὶ τὸ κράτιστον συγκεχωρηκὸς καὶ ὅτι διαφερόντως πάντας τοὺς κατ' ἐκεῖνο καιροῦ γεγονότας ἀνθρώπους εἰς φρόνησίν τε καὶ σύνεσιν πραγμάτων ὑπερελαύνει.

VIII Τοιαῦτα τὰ τῆς Ἀλεξίου βασιλείας προοίμια. Οὐ γάρ τις αὐτοκράτορα τοῦτον εἰκότως τό γε νῦν ὀνομάσειε τῆς αὐτοκράτορος περιωπῆς ἅπαξ ἀποκληρωθείσης παρ' αὐτοῦ τῇ μητρί. Ἄλλος μὲν οὖν νόμοις ἐγκωμιαστικοῖς ὑπείκων πατρίδα τῆς θαυμασίας ἐκείνης μητρὸς ἐπαινείτω καὶ γένος πρὸς Ἀδριανοὺς ἐκείνους τοὺς Δαλασσηνοὺς ἀναφερόμενον καὶ Χάρωνας καὶ τῷ πελάγει τῶν κατ' ἐκείνους προτερημάτων ἐπαφιέτω τὸν λόγον. Ἐμοὶ δὲ ἱστορίαν ξυγγραφούσῃ οὐκ ἐκ γένους καὶ αἵματος προσήκει ταύτην χαρακτηρίζειν, ἀλλ' ἐκ τρόπου καὶ ἀρετῆς καὶ τούτων, ὁπόσον ὁ τῆς ἱστορίας ὑποτίθεται λόγος. 2 Ἵνα γὰρ πρὸς ἐκείνην ἐπαναδραμοῦμαι καὶ αὖθις, ἀξίωμα μὲν οὖν μέγιστον αὐτὴ οὐ γυναικῶν μόνον, ἀλλὰ καὶ ἀρρένων καθίστατο καὶ κόσμος τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως· τὴν δὲ περὶ τὰ βασίλεια γυναικωνῖτιν παντάπασι διεφθορυῖαν, ἐξ ὅτου ὁ Μονομάχος ἐκεῖνος τὸ τῆς βασιλείας ἀνεδήσατο κράτος, καὶ εἰς ἔρωτας ἀλόγους ἀποκλίνασαν καὶ μέχρι τῆς βασιλείας τοὐμοῦ πατρὸς ἐπὶ τὸ βέλτιον ἀλλοιώσασα εἰς κόσμον ἐπαινούμενον μετήνεγκε. Καὶ ἦν ἰδεῖν τὰ βασίλεια τηνικαῦτα τάξεως ἐπαινουμένης μετειληχότα· καὶ γὰρ ὅρους τε τῶν θείων ὕμνων ἔταξε καὶ καιροὺς ἀρίστου τε καὶ ἀρχαιρεσίας ἐπήξατο στάθμη καὶ κανὼν τοῖς πᾶσιν αὐτὴ γεγονυῖα, ὡς τὰ βασίλεια μᾶλλον ἱερὰ φροντιστήρια εἶναι δοκεῖν. 3 Τοιαύτη τις ἦν ἡ ὑπερφυὴς ὄντως καὶ ἱερὰ ἐκείνη γυνή. Σωφροσύνῃ μὲν γὰρ τοσοῦτον ὑπερῆρε καὶ τὰς πάλαι ὑμνουμένας, περὶ ὧν ὁ πολὺς λόγος, ὁπόσον ἀστέρας ἥλιος. Τὸν δὲ περὶ

ralité de sa main envers les nécessiteux, quel langage pourrait les représenter ? Sa maison était l'asile ouvert à ses parents dans le besoin ; elle n'était pas moins ouverte aux étrangers. Elle révérait particulièrement les prêtres et les moines ; elle les invitait à partager ses repas, et il était impossible à quiconque de voir sa table sans moines. Sa contenance extérieure, qui manifestait son caractère, imposait de la vénération aux anges et de la terreur aux démons eux-mêmes ; aux hommes dévergondés et emportés par leurs passions, sa seule vue était insupportable ; à ceux au contraire qui se souciaient de la correction, elle apparaissait aimable et bienveillante. Elle connaissait si bien en effet la mesure de la réserve et de la gravité qu'elle ne montrait ni une retenue sauvage et brutale, ni un laisser-aller sans frein et excessif ; telle est, je pense, la définition de la bienséance : concilier la bonté et la dignité morale. 4 Elle était portée par nature à la méditation ; continuellement elle élaborait de nouveaux plans qui, loin de nuire au bien public, comme quelques-uns le chuchotaient, furent salutaires, rendirent à l'empire corrompu sa vigueur première, et relevèrent autant qu'il était possible les affaires publiques complètement tombées. Bien qu'elle s'occupât de l'administration de l'État, elle ne négligeait aucun des devoirs de la vie monastique et elle consacrait la plus grande partie de la nuit aux hymnes saintes, se consumant dans une prière continuelle et dans les veilles ; au petit jour, parfois même au second chant du coq, elle se mettait aux affaires de l'État, s'occupant des promotions de fonctionnaires et répondant aux requêtes des solliciteurs avec le concours de Grégoire Génésios, son secrétaire [1]. 5 Quel personnage, l'orateur, qui voudrait tourner ce récit en panégyrique, ne citerait-il pas, parmi ceux de l'un et l'autre sexe que l'antiquité distingue pour leurs vertus et proclame illustres, portant aux nues l'héroïne qu'il

p. 41-48). — Voir encore Schlumberger, *L'Épopée byzantine*, III, 416 sq.

1. Γραμματεύς désigne un scribe ou un greffier. Cf. Hanton, Titres byzantins, *Byzantion*, IV, p. 71.

τοὺς πένητας οἶκτον αὐτῆς καὶ τὴν δαψιλῆ πρὸς τοὺς δεομένους χεῖρα τίς παραστήσειε λόγος; Κοινὸν μὲν ἦν ἡ αὐτῆς ἑστία καταγώγιον τοῖς ἐξ αἵματος πενομένοις, κοινὸν δὲ καὶ ξένοις οὐχ ἧττον. Ἱερέας δὲ καὶ μοναχοὺς διαφερόντως ἐτίμα καὶ συνδειπνοῦντας εἶχε καὶ οὐδενὶ ἄτερ μοναχῶν τὴν αὐτῆς τράπεζαν θεάσασθαι ἐνῆν. Ἡ δὲ ἔξωθεν ἐπιφαινομένη τοῦ ἤθους κατάστασις καὶ ἀγγέλοις αἰδέσιμος καὶ αὐτοῖς δὲ τοῖς δαίμοσι φοβερά, ἀνθρώποις δὲ μὴ ἐχέφροσιν, ἀλλὰ περὶ ἡδονὰς ἐπτοημένοις ἀνύποιστος καὶ ἐκ μόνου τοῦ βλέμματος, τοῖς δ' αὖ γε σωφροσύνης ἐπιμελουμένοις ἱλαρά τε καὶ προσηνής. Μέτρα γὰρ ἔγνω κατηφείας καὶ σεμνότητος, ὡς μήτε τὸ κατηφὲς ἄγριόν πως καὶ θηριῶδες δοκεῖν μήτε τὸ ἁπαλὸν κεχαλασμένον τε καὶ ἀκόλαστον, καὶ ὅρον, οἶμαι, τοῦτ' εἶναι κοσμιότητος, κραθέντος τοῦ φιλανθρώπου τῷ τῆς ψυχῆς ἀναστήματι. 4 Τὸ δὲ ἦθος αὐτῇ ὑποκαθήμενον πρὸς ἐνθυμήσεις ἀεὶ καινοτέρας ἀνελιττούσῃ τὰς γνώμας, οὐ φθαρτικὰς τοῦ κοινοῦ, ὥς τινες ὑπετονθόρυζον, ἀλλὰ σωστικὰς καὶ διεφθορυῖαν ἤδη τὴν βασιλείαν εἰς ὁλοκληρίαν ἐπαναγούσας τά τε τοῦ κοινοῦ εἰς τὸ μηδὲν ἐληλακότα ἐπανορθούσας, ὡς δύναμις. Πλὴν εἰ καὶ τῇ τῶν κοινῶν διοικήσει ἐνησχολεῖτο, τῆς τοῖς μοναχοῖς προσηκούσης διαγωγῆς οὐδαμῶς καταπεφρονήκει, ἀλλὰ τὸ πλεῖον μὲν τῆς νυκτὸς τοὺς ἱεροὺς ἀπεπλήρου ὕμνους προσευχῇ τε συντόνῳ καὶ ἀγρυπνίᾳ συντετηκυῖα· περὶ δὲ τὸ ὄρθριον, ἔστι δ' ὅτε καὶ δευτέρας ἀλεκτοροφωνίας, ταῖς τοῦ κοινοῦ προσέκειτο διοικήσεσι περί τε ἀρχαιρεσιῶν σκοποῦσα καὶ τὰς τῶν δεομένων αἰτήσεις ἐπιλύουσα ὑπογραμματεύοντος αὐτῇ Γρηγορίου τοῦ Γενεσίου. 5 Ταῦτα εἴ τις ἠβούλετο ῥήτωρ εἰς ἐγκωμίου λόγον ἀγαγεῖν, τίνας ἂν οὐκ ἀπεκρύψατο τῶν πάλαι περιβοήτων ἐπ' ἀρετῇ καὶ κατ' ἀμφότερα

Codd. 20 μηδὲν ἤδη F || 22 τοῖς om. F || 31 καὶ om. C.
Epit. 18 ὑπετονθύριζον || 27 τε τῶν.

célèbre pour ses actions, ses pensées et sa conduite comparée à celle des autres, comme c'est la règle des panégyristes? Mais les lois de l'histoire ne donnent pas la même liberté à l'historien. C'est pourquoi si, en parlant de cette basilissa, nous avons traité de grands sujets trop petitement, qu'ils n'incriminent pas pour cela notre récit, ceux qui connaissent la vertu, la dignité majestueuse, la pénétration universelle et l'esprit supérieur de cette femme. Revenons maintenant à ce dont nous nous sommes détournés un peu pour parler de [la mère du basileus]. Celle-ci, disions-nous, tout en gouvernant l'empire [1], ne consacrait pas sa journée entière aux affaires séculières, mais elle prenait part aux offices liturgiques dans la sainte église de la martyre Thècle [2] que l'autocrator Isaac Comnène, le frère de son mari, construisit voici pourquoi [3]. **6** Quand les chefs des Daces ne voulurent plus observer le traité qu'ils avaient conclu autrefois avec les Romains, mais le violèrent en se parjurant, à cette nouvelle les Sauromates, que les anciens appelaient Mysiens, ne voulurent pas non plus rester en paix à l'intérieur de leurs frontières : ceux-ci habitaient précédemment un pays séparé par le Danube de l'empire romain ; alors en masse ils décampèrent et émigrèrent sur notre territoire. La cause de cette migration fut l'irréconciliable hostilité à leur égard des Gètes, leurs voisins, qui ne cessaient de les piller. C'est pourquoi cherchant une occasion, quand ils virent le Danube gelé, ils s'en servirent comme d'un sol ferme pour passer de là chez nous avec toute leur nation, accablant ainsi nos frontières et ravageant terriblement les villes ainsi que les

1. D'après Zonaras (XVIII 24, p. 746), Alexis n'osait pas destituer sa mère, bien qu'il en eût envie. Mais Anne Dalassène comprit la situation, et d'elle-même se retira au monastère du Pantepopte qu'elle avait construit. C'est là qu'elle mourut.

2. Dans le quartier des Blachernes. Cf. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, p. 38.

3. Cf. Psellos, *Chronographie*, éd. Renauld, II, 125-127.
Anne Comnène complète ce récit en donnant des détails sur l'épisode qui a entraîné la construction du sanctuaire en question.

τὰ γένη φανέντας περιφανεῖς τοῖς ἐπιχειρήμασι καὶ τοῖς ἐνθυμήμασι καὶ ταῖς πρὸς ἄλλους συγκρίσεσιν ἐξογκῶν εἰς μέγα τὴν ἐπαινουμένην, ὥσπερ νόμος ἐστὶ τοῖς ἐγκωμιάζουσιν; Ἀλλὰ τὰ τῆς ἱστορίας οὐχ οὕτως ἄδειαν δίδωσι τῷ ξυγγράφοντι. Διόπερ εἰ περὶ ταύτης τῆς βασιλίδος λέγοντες τὰ μεγάλα μικροπρεπέστερον εἴπωμεν, μηδεὶς ὑπὸ μέμψιν ἀγέτω τὸν λόγον, ὅσοι τὴν ἐκείνης ἴσασιν ἀρετὴν καὶ τὸν ὄγκον τοῦ ἀξιώματος καὶ τὸ ἀγχίνουν ἐν ἅπασι καὶ τὸ ἀκροφυέστατον τοῦ φρονήματος. Ἡμεῖς δὲ ὅθεν περὶ αὐτῆς λέγοντες μικρόν τι ἐξετραπόμεθα, πάλιν ἐπανακάμψωμεν. Ἐκείνη τοίνυν τὴν βασιλείαν, ὡς ἔφημεν, διιθύνουσα οὐδὲ τὴν πᾶσαν ἡμέραν ταῖς κοσμικαῖς φροντίσιν ἀφώριστο, ἀλλὰ τὰς ἐκ τύπου λειτουργίας εἰς τὸ ἱερὸν τέμενος τῆς μάρτυρος Θέκλης ἀπεπλήρου, ὅπερ ὁ αὐτοκράτωρ Ἰσαάκιος ὁ Κομνηνὸς καὶ ἀνδράδελφος αὐτῆς ἐξ αἰτίας τοιαύτης ἐδείματο.

6 Ἐπεὶ γὰρ ἃς πάλαι εἶχον οἱ τῶν Δακῶν ἀρχηγέται μετὰ τῶν Ῥωμαίων σπονδὰς τηρεῖν εἰσέτι οὐκ ἤθελον, ἀλλὰ παρασπονδήσαντες διέλυσαν, τούτου δὲ δήλου τοῖς Σαυρομάταις γεγονότος, οἳ πρὸς τῶν πάλαι Μυσοὶ προσηγορεύοντο, οὐδὲ αὐτοὶ τοῖς ἰδίοις ὁρίοις ἐμμένοντες ἤθελον ἡσυχάζειν, νεμόμενοι πρότερον ὁπόσα ὁ Ἴστρος πρὸς τὴν τῶν Ῥωμαίων διορίζει ἡγεμονίαν, ἀλλ' ἀθρόον ἀπαναστάντες πρὸς τὴν ἡμεδαπὴν γῆν μετῳκίσθησαν. Αἰτία δὲ τῆς τούτων μετοικήσεως ἡ τῶν Γετῶν κατ' αὐτῶν ἄσπονδος ἔχθρα ὁμορούντων μὲν ἐκείνοις, τούτους δὲ λῃστευόντων. Διὰ ταῦτα καιρὸν ἐπιτηροῦντες, ἐπεὶ τὸν Ἴστρον ἀποκρυσταλλωθέντα εἶδον, ὥσπερ ἠπείρῳ τούτῳ χρησάμενοι ἐκεῖθεν πρὸς ἡμᾶς μετανίστανται ὅλον ἔθνος τοῖς ἡμετέροις ἐπιφορτισθὲν ὁρίοις καὶ δεινῶς

Codd. 6 σμικροπρεπέστερον C || 22 ἤθελον ἡσυχάζειν om. C || 29 ἐπανίστανται C.

Epit. 19 σπονδὰς παρεσπόνδησαν || 24 ἐπαναστάντες.

contrées voisines[1]. 7 Informé de cela, le basileus Isaac jugea nécessaire de gagner Triaditza[2]. Après avoir auparavant repoussé les incursions des barbares d'Orient, il vint très facilement à bout de cette seconde affaire. Ayant en effet réuni toute son armée, il prit la route qui le conduisait là-bas, dans l'intention de chasser ces barbares hors des frontières romaines. Après avoir rangé toute son armée en ordre de bataille, il se mit à sa tête contre les ennemis. Dès que ces derniers l'aperçurent, la diversité des avis engendra la division parmi eux. Mais Isaac, qui avait de bonnes raisons pour se défier de ces gens, fait avancer, en ordre de bataille, ses troupes de choc contre la partie de leurs lignes qui semblait la plus résistante et la plus brave ; son approche et celle de son armée répandirent l'effroi chez les adversaires. Ceux-ci n'osaient pas le regarder, comme s'il portait la foudre ; et quand ils virent cette armée infrangible de boucliers serrés, ils perdirent contenance. Se dérobant donc, ils offrirent de livrer bataille le troisième jour ; mais ce même jour ils abandonnèrent leur camp et prirent la fuite. Isaac s'avança jusqu'à l'endroit où ils campaient ; il détruisit leurs tentes et, emportant le butin trouvé, il revint triomphant. 8 Mais quand il était au pied du Lobitza, une pluie torrentielle se mit à tomber avec de la neige hors de saison, car on était le 24 septembre, jour où l'on célèbre la mémoire de la grande martyre Thècle. Les eaux des rivières montèrent et débordèrent tellement que toute la plaine, où était dressée la tente impériale et le camp de l'armée entière, présentait l'aspect de la mer. Aussi tous les bagages disparurent, emportés par les eaux torrentueuses ; les

1. Il s'agit d'une expédition contre les Hongrois et les Scythes (Zonaras XVIII 6, p. 671). Ces derniers sont également désignés sous le nom de Petchenègues ; cf. N. Banescu, La question du Paristrion, *Byzantion*, 1933, p. 278 ; (il renvoie pour la preuve de son article à : « Unbekannte Statthalter der Themen Paristrion und Bulgarien : Romanos Diogenes u. Nikephoros Botaniates » (Festschrift A. Heisenberg, B. Z., 30 (1930) 439-444).

2. L'antique Sardique, en Thrace.

ἐλῄζοντο τὰς παρακειμένας πόλεις καὶ χώρας. 7 Τοῦτ' ἐνωτισθεὶς ὁ βασιλεὺς Ἰσαάκιος δέον ἔκρινε τὴν Τριάδιτζαν καταλαβεῖν. Ἐπεὶ τοὺς ἐφόδους βαρβάρους τῶν ἐπιχειρημάτων φθάσας ἀνεῖρξε, καὶ τοῦτο δὴ ἀπραγμονέστατον αὐτῷ ἐγεγόνει τὸ τμῆμα. Καὶ δὴ τὸ ὁπλιτικὸν ἅπαν συλλεξάμενος τῆς πρὸς τὰ ἐκεῖσε φερούσης ὁδοῦ ἥψατο ἀπελάσαι βουλόμενος τῶν Ῥωμαϊκῶν ὅρων αὐτούς. Καταστήσας δὲ τὸ ὁπλιτικὸν ἅπαν ἐν εὐταξίᾳ στρατηγὸς κατ' αὐτῶν ἵεται. Οἱ δὲ τοῦτον θεασάμενοι εὐθὺς διαιρεθέντες διαφόρου γνώμης γεγόνασιν. Ὁ δὲ οὐ πάνυ πιστεύειν αὐτοῖς ἔχων ἐπὶ τὸ καρτερώτατον καὶ δυσμαχώτερον μέρος αὐτῶν σὺν καρτερᾷ τῇ φάλαγγι ἵεται καὶ δὴ πλησιάσας αὐτοῖς ἑαυτῷ τε καὶ τῷ στρατοπέδῳ κατέπληξε. Πρὸς μὲν γὰρ τὸν οἷα δὴ κεραυνοφόρον ἀντωπεῖν οὐκ ἐτόλμων, τοῦ δὲ στρατοπέδου τὸν ἀρραγῆ συνασπισμὸν βλέποντες αὐτοὶ διελύοντο. Ὑποχωρήσαντες οὖν πρὸς μικρόν, πόλεμον ἐς τρίτην αὐτῷ ἐπαγγειλάμενοι τὰς σκηνὰς αὐθήμερον ἀφέντες φυγαδείᾳ ἐχρήσαντο. Ὁ δὲ καταλαβών, ἔνθα οὗτοι ηὐλίζοντο, καὶ τάς τε σκηνὰς αὐτῶν κατασκάψας καὶ τὴν εὑρημένην λείαν ἀπαγαγὼν τροπαιοφόρος ἐπάνεισι. 8 Γενομένου δὲ περὶ τοὺς τοῦ Λοβιτζοῦ πρόποδας, ῥαγδαῖος ὄμβρος αὐτὸν καταλαμβάνει καὶ νιφετὸς ἔξωρος εἰκοστὴν πρὸς τῇ τετάρτῃ τοῦ Σεπτεμβρίου ἄγοντος, ἐν ᾗ ἡ τῆς μεγαλομάρτυρος Θέκλης μνήμη τελεῖται. Πλημμύρας οὖν γενομένης τῶν ποταμίων ῥευμάτων καὶ ὑπερχειλήσαντος τοῦ ὕδατος θάλασσαν ἦν ὁρᾶν ἅπαν τὸ πεδίον ἐκεῖνο, ἐν ᾧ ἥ τε βασιλικὴ σκηνὴ καὶ τὸ ὁπλιτικὸν ἅπαν κατεσκήνου. Ἐντεῦθεν τὰ πρὸς χρείαν ἅπαντα ἠφανίσθησαν τοῖς ποταμίοις ῥεύμασι παρασυρέντα, οἱ ἄνθρωποι δὲ καὶ τὰ κτήνη ὑπὸ τοῦ

Codd. 3 ἑώας C || 12 κρατερᾷ C || 23 τὴν τετάρτην C || 28 κἀντεῦθεν C || 29 ἠφανίσθησαν om. C.

Epit. 14 ἀντωπῆσαι || 25 γινομένης.

hommes et les bêtes étaient transis de froid. Le tonnerre grondait dans le ciel ; les éclairs continuels, qui se succédaient sans interruption, menaçaient d'embraser tout le pays environnant. 9 Devant ce spectacle le basileus ne savait que faire. Dès que la tourmente fut un peu apaisée, après avoir perdu un très grand nombre de ses hommes entraînés par les tourbillons de ces eaux torrentueuses, il quitta ce lieu avec les chefs et il s'en alla avec eux se placer sous un chêne. Mais il entendit comme un bruit formidable et comme un hurlement qui semblait sortir du chêne ; les vents soufflaient alors avec plus d'impétuosité et, craignant que le chêne ne fût renversé par leur violence, il s'écarta assez loin pour être sûr, si l'arbre venait à tomber, de n'être pas atteint : il se tenait là saisi de stupeur. Aussitôt, comme à un signal donné, sous ses yeux l'arbre fut déraciné et jeté à terre. 10 Le basileus resta confondu d'admiration devant la Providence divine à son égard ; apprenant alors que le bruit courait d'une révolte en Orient, il retourna au palais impérial. C'est à ce moment qu'il fit bâtir un sanctuaire magnifique en l'honneur de la grande martyre Thècle, édifié somptueusement non sans grandes dépenses, et décoré avec les différentes ressources de l'art ; il y célébra en action de grâces les sacrifices qui conviennent aux chrétiens [1], et désormais ce fut là toujours qu'il assistait aux offices divins. Ainsi avait été construite en l'honneur de la grande martyre Thècle la sainte église dont nous parlions, où, comme ce récit l'a dit plus haut, la basilissa, mère de l'autocrator Alexis, a fait régulièrement ses dévotions. 11 Moi-même je n'ai connu cette femme que peu de temps et je l'ai admirée. Ce que je viens d'en dire n'est pas jactance ; tous le savent, et ils pourraient en témoigner s'ils voulaient, ceux-là qui ont à cœur de confesser la vérité sans passion. Si j'avais préféré faire un panégyrique plutôt que d'écrire une histoire, j'aurais pu m'étendre davantage sur la narration de ces faits, comme je

1. Σῶστρά τε θύσας expression classique des anciens : « sacrifier aux dieux ».

κρύους ἐπήγνυντο. Ἐμυκᾶτο δὲ καὶ βροντῶν οὐρανός, ἀστραπαὶ δὲ συνεχεῖς, χρονικὴν μὴ ἔχουσαι τὸ παράπαν διάστασιν, τὸ περίγειον ἐκεῖνο ἅπαν ἐμπρῆσαι οἷον ἠπείλουν. 9 Ταῦτα ὁρῶν ὁ βασιλεὺς ἐν ἀμηχανίᾳ ἦν. Ἀναστολῆς δὲ μετρίας γενομένης πλείστους τε ἀποβαλὼν ταῖς δίναις τῶν ποταμίων συσχεθέντας ῥευμάτων ἐκεῖθεν μετὰ τῶν λογάδων ἔξεισι καὶ ὑπὸ φηγόν τινα μετ᾽ αὐτῶν ἀπελθὼν ἵστατο. Ἤχου δὲ μεγίστου καὶ βοῆς ἀπὸ τοῦ δρυὸς οἷον ἐξερχομένου αἰσθόμενος καὶ σφοδροτέρων ἀνέμων τηνικαῦτα πνεόντων πτοηθείς, μὴ τῇ τούτων βίᾳ ὁ δρῦς κατενεχθῇ, τοσοῦτον διάστημα ἀποστάς, ὁπόσον ὁ δρῦς, εἰ κατενεχθείη, μὴ φθάσῃ πατάξαι αὐτόν, ἐννεὸς ἵστατο. Ὁ δ᾽ εὐθὺς ὥσπερ ἐκ συνθήματος ῥιζόθεν ἀνασπασθεὶς εἰς γῆν ὡρᾶτο κείμενος. 10 Ὁ δὲ βασιλεὺς θαυμάζων εἱστήκει τὴν τοῦ Θεοῦ περὶ αὐτὸν κηδεμονίαν· λογοποιουμένην δὲ ἀποστασίαν περὶ τὴν ἕω μαθὼν εἴσεισιν εἰς τὰ βασίλεια. Καὶ τηνικαῦτα ἐπὶ τῷ ὀνόματι τῆς μεγαλομάρτυρος Θέκλης ναὸν περικαλλῆ ἐδείματο μεγαλοπρεπῶς μὲν κατεσκευασμένον καὶ ἱκανῇ δαπάνῃ, χειρός τε τὸ ποικίλον ἔχοντα, σῶστρά τε θύσας ἐν αὐτῷ Χριστιανοῖς προσήκοντα τοὺς θείους ὕμνους διὰ παντὸς ἐν αὐτῷ ἀπεπλήρου. Οὕτως τὸ ἤδη ῥηθὲν ἱερὸν τέμενος ἐπ᾽ ὀνόματι τῆς μεγαλομάρτυρος Θέκλης ἀνῳκοδόμητο, ἐν ᾧ τὰς ἐντεύξεις, ὡς ὁ λόγος φθάσας ἐδήλωσεν, ἡ βασιλὶς καὶ μήτηρ τοῦ αὐτοκράτορος Ἀλεξίου συνεχεῖς ἐπεποίητο. 11 Ἣν κἀγὼ βραχύν τινα τεθέαμαι χρόνον καὶ τεθαύμακα. Καὶ ὅτι μὴ κόμπος τὰ ἤδη ῥηθέντα, ἴσασιν ἅπαντες καὶ ὁμολογήσαιεν, εἴ γε βούλοιντο, ὁπόσοι ἄτερ πάθους τὴν ἀλήθειαν ἐκκαλύπτειν ἐθέλουσιν. Εἰ μὲν γὰρ ἐγκωμιάζειν προειλόμην, ἀλλὰ μὴ ἱστορίαν ποιεῖν, ἐπὶ πλέον ἂν ἐπαφῆκα τὸν λόγον τοῖς περὶ τούτων διηγή-

Codd 3 ἅπαν om. C || 12 πατάξαι : καταρράξαι C.
Epit. 5 ἀνατολῆς || 21 τὰ προσήκοντα.

l'ai déjà dit ; mais maintenant il nous faut revenir à notre sujet.

Préparatifs militaires et alliances d'Alexis.

IX Le basileus Alexis se rend compte que l'empire est pour ainsi dire à l'agonie ; (car les provinces du Levant étaient ravagées terriblement par les Turcs, tandis que celles d'Occident étaient fort mises à mal par Robert, qui faisait jouer tous les ressorts pour ramener sur le trône le pseudo-Michel qui était venu le trouver : ce qui, à mon avis, n'était qu'un prétexte, car c'était plutôt la passion du pouvoir qui le brûlait et ne lui permettait pas de rester tranquille ; aussi ayant trouvé ce Michel comme une excuse à la Patrocle, il alluma avec l'étincelle de son ambition, qui jusque-là couvait sous la cendre, un immense brasier, et il commença à s'armer d'une façon redoutable contre l'empire romain, préparant des dromons, des trirèmes et des birèmes, des « germons »* et d'autres navires de transport en grand nombre, les équipant dans les pays côtiers, tandis qu'il rassemblait sur le continent quantité de troupes pour le seconder dans son entreprise). Aussi ce noble et jeune empereur se trouvait-il dans un embarras inextricable, et il ne savait de quel côté faire front, chacun de ses ennemis s'efforçant pour ainsi dire de lui livrer bataille avant les autres ; il se désolait et s'irritait, car l'empire romain n'avait pas d'armée capable de combattre. (Il ne restait pas en effet plus de trois cents soldats [1], et ceux-ci étaient de Choma, très faibles et sans expérience de la guerre ; il y avait aussi un petit nombre de ces auxiliaires barbares qui ont l'habitude de porter leur arme sur l'épaule droite [2]). Il n'y avait pas non plus de réserve d'argent dans le trésor impérial pour faire venir des troupes alliées de pays étrangers. Comme les basileis précédents n'avaient pas eu la moindre expérience de la guerre et de l'armée, ils avaient mis l'empire romain dans une situation fort critique. J'ai entendu, pour ma part, les

1. Dans la capitale. — 2. Les Varanges.

μασι, καθάπερ φθάσασα ἐδήλωσα· νῦν δὲ ἐπανακτέον αὖθις αὐτὸν πρὸς τὸ προκείμενον.

IX Ἀσπαίρουσαν δὲ οἷον κατανοῶν τὴν βασιλείαν ὁ βασιλεὺς Ἀλέξιος (καὶ γὰρ τὰ μὲν πρὸς ἀνίσχοντα ἥλιον οἱ Τοῦρκοι δεινῶς ἐλῄζοντο, τὰ δὲ κατὰ τὴν ἑσπέραν λίαν εἶχε κακῶς τοῦ Ῥομπέρτου πάντα κάλων κινοῦντος ἐφ᾽ ᾧ τὸν προσεληλυθότα αὐτῷ ψευδώνυμον Μιχαὴλ εἰς τὰ βασίλεια εἰσάξαι· ὅπερ ἐμοὶ σκῆψις μᾶλλον δοκεῖ καὶ φιλαρχίας ἔρως ἀναφλέγων αὐτὸν καὶ ἠρεμεῖν τὸ παράπαν μὴ συγχωρῶν· ἔνθεν τοι καὶ Πάτροκλον πρόφασιν τὸν Μιχαὴλ εὑρηκὼς τὸν τέως ὑποτυφόμενον τῆς φιλαρχίας σπινθῆρα εἰς πυρσὸν ἀνῆψε μέγαν καὶ δεινῶς κατὰ τῆς Ῥωμαίων ἀρχῆς ὡπλίζετο δρόμωνάς τε καὶ τριήρεις ἑτοιμάζων καὶ διήρεις καὶ σέρμωνας καὶ φορταγωγοὺς ἑτέρας παμπληθεῖς ναῦς ἐκ τῶν παραλίων εὐτρεπίζων χωρῶν κἀκ τῆς ἠπείρου δὲ δυνάμεις πολλὰς συλλέγων ἐς τὸ προκείμενον αὐτῷ συνεπαρηγούσας) ἐν ἀμηχανίᾳ ὁ γενναῖος ἐκεῖνος μεῖραξ γενόμενος καὶ μὴ ἔχων ὁποτέρωσε νεύσειεν, ἑκάστου τῶν πολεμίων πρὸς ἑαυτὸν τὴν μάχην οἷον προαρπάζοντος, ἠνιᾶτο καὶ ἤσχαλλε μήτε στρατιὰν ἀξιόμαχον τῆς τῶν Ῥωμαίων βασιλείας ἐχούσης (οὐ πλείους γὰρ τῶν τριακοσίων στρατιωτῶν ἦσαν καὶ τούτων ἐκ τοῦ Χώματος, ἀναλκίδων πάντη καὶ ἀπειροπολέμων, καὶ ξενικῶν τινων εὐαριθμήτων βαρβάρων τῶν ἐπὶ τοῦ δεξιοῦ εἰωθότων κραδαίνειν ὤμου τὸ ξίφος) μήτε σωρῶν χρημάτων τοῖς περὶ τὰ βασίλεια ταμιείοις ἐναποκειμένων, δι᾽ ὧν ξυμμαχίας τινὰς ἐξ ἀλλοδαπῶν μετακαλέσοιτο. Λίαν γὰρ ἀτέχνως περί τε τὰ πολεμικὰ καὶ στρατιωτικὰ διατεθέντες οἱ πρὸ αὐτοῦ βεβασιλευκότες ἐν στενῷ κομιδῇ τὰ Ῥωμαίων συνήλασαν πράγματα. Ἐγὼ γοῦν καὶ στρα-

Codd. 3 δὲ τὴν βασιλείαν οἷον κατανοῶν C || 11 Μιχαὴλ : μοναχὸν C αὐτὸν V || 14 διήρεις ἑτοιμάζων καὶ τριήρεις F.

Epit. 2 αὐτόν : τὸν λόγον || 17-18 γοῦν ὁ γενναῖος βασιλεὺς ἐκεῖνος.

soldats eux-mêmes et des vieillards dire que jamais de mémoire d'homme aucun pays n'avait été réduit à une telle détresse. 2 La situation était donc très difficile pour l'empereur partagé entre toutes sortes de soucis. Cependant parce qu'il était non seulement courageux et intrépide, mais parce qu'il avait encore une expérience consommée de la guerre, il voulait sauver l'empire de cette mer en furie et le ramener au port sur une côte tranquille, tout en brisant, avec l'aide de Dieu, les ennemis qui s'étaient levés contre lui dans leur démence, comme les vagues lorsqu'elles se heurtent contre les rochers. 3 Il estima donc nécessaire de rappeler au plus vite tous les toparques [1] d'Orient qui gardaient des places fortes ou des villes, et qui résistaient vaillamment aux Turcs. En conséquence il leur expédie aussitôt à tous autant de lettres, à Dabatène qui était alors topotérète [2] d'Héraclée du Pont et de Paphlagonie, à Burtzès, toparque de Cappadoce et de Choma, ainsi qu'aux autres chefs ; il leur fait connaître d'abord tout ce qui lui est arrivé et comment par la Providence de Dieu, il est monté au faîte du pouvoir impérial après avoir été sauvé d'un danger imminent contre toute espérance, puis il leur commande de prendre les précautions requises dans leurs provinces pour y assurer la sécurité, et de laisser à cet effet le nombre voulu de soldats : avec le reste de leurs troupes ils viendront à Constantinople, et amèneront avec eux toutes les recrues qu'ils pourront trouver dans la pleine vigueur de leurs forces. 4 Il comprit également qu'il lui fallait prendre toutes les mesures possibles pour se garder lui-même contre Robert, et pour détourner de leurs desseins les chefs et les comtes qui voudraient passer au parti de ce dernier. Le messager envoyé à Monomachatos, avant la prise de Constantinople par Alexis, pour lui demander son aide et solliciter l'envoi d'argent, revint alors en lui rapportant seulement des lettres où, comme nous

1. Gouverneurs d'une ville (Ducange, *Glossarium med. et inf. gr.*).
2. Chef militaire de la division territoriale de la dernière catégorie. Le topotérète commandait le plus souvent à une simple place forte ou au territoire d'une clisure (Schlumberger, *Sigill.*, p. 370).

τιωτῶν αὐτῶν καὶ πρεσβυτέρων ἀνδρῶν ἐνίων ἀκήκοα, ὡς οὐδεμία τῶν πόλεων ἀπ' αἰῶνος ἐς τοσοῦτον ἀθλιότητος κατήχθη. 2 Εἶχεν οὖν τῷ αὐτοκράτορι δυσκόλως τὰ πράγματα μεριζομένῳ φροντίσι παντοδαπαῖς. Ὁ δὲ γενναῖος ὢν καὶ ἄτρεστος καὶ περὶ τὰ πολεμικὰ ἔργα ἐμπειρίαν πολλὴν κεκτημένος ἐβούλετο ἐκ πολλοῦ κλύδωνος εἰς ἀλύπους ἀκτὰς τὴν βασιλείαν αὖθις ἐγκαθορμίσαι τῶν ἐπανισταμένων ἐχθρῶν εἰς ἀφρὸν Θεοῦ ἀρωγῇ διαλυομένων κυμάτων δίκην, ὁπηνίκα ταῖς πέτραις προσαράξουσι. 3 Δέον οὖν ἔγνω πάντας τοὺς κατὰ τὴν ἀνατολὴν τοπάρχας ταχὺ μετακαλέσασθαι, ὁπόσοι φρούριά τε καὶ πόλεις κατέχοντες γενναίως τοῖς Τούρκοις ἀντικαθίσταντο. Εὐθὺς οὖν πρὸς ἅπαντας διαφόρους σχεδιάζει γραφάς, πρός τε τὸν Δαβατηνὸν τοποτηρητὴν τηνικαῦτα τῆς κατὰ Πόντον Ἡρακλείας καὶ Παφλαγονίας χρηματίζοντα καὶ τὸν Βούρτζην τοπάρχην ὄντα Καππαδοκίας καὶ Χώματος καὶ τοὺς λοιποὺς λογάδας, δηλώσας μὲν καὶ ὁπόσα αὐτῷ ξυμπεσόντα Θεοῦ προνοίᾳ εἰς τὴν αὐτοκράτορος περιωπὴν ἀνεβίβασεν ἐξ ὑπογύου κινδύνου παραδόξως σωθέντα, παρακελευόμενος δὲ τῶν σφετέρων χωρῶν πρόνοιαν ἱκανὴν ποιησαμένους κατασφαλίσασθαι αὐτὰς καὶ ἀποχρῶντας πρὸς τοῦτο στρατιώτας καταλιπεῖν, μετὰ δὲ τῶν ἐπιλοίπων εἰς τὴν Κωνσταντίνου παραγίνεσθαι συνεπαγομένους καὶ νεολέκτους ἀκμῆτας, ὁπόσους δύναιντο. 4 Εἶτα δεῖν ἔγνω καὶ τὰ κατὰ τὸν Ῥομπέρτον, ὡς ἐνόν, προκατασφαλίσασθαι καὶ τοὺς προσρυομένους ἐκείνῳ ἀρχηγούς τε καὶ κόμητας ἀπεῖρξαι τοῦ ἐγχειρήματος. Ἐπεὶ δ' ὁ πρὸ τοῦ τὴν πόλιν αὐτὸν κατασχεῖν πρὸς τὸν Μονομαχάτον ἀποσταλείς, δι' οὗ εἰς βοήθειαν αὐτὸν μετεκαλεῖτο χρήματά τε ἐπεζήτει ἀποσταλῆναί οἱ, γράμματα μόνον κομίζων ἧκεν αὐτῷ προφάσεις δηλοῦντα, καθάπερ φθάσαντες ἱστορήσαμεν, δι' ἃς

Codd. 5 ἄτρεπτος C || 25 καὶ τὰ om. C.

l'avons déjà raconté plus haut, il donnait les prétextes pour lesquels il ne pouvait le secourir, aussi longtemps que Botaniatès serait maître du pouvoir ; à cette lecture Alexis appréhenda que [Monomachatos] [1] ne rejoignît Robert lorsqu'il apprendrait que Botaniatès était tombé du trône, et il en fut tout abattu. Aussi appela-t-il son beau-frère Georges Paléologue, et il l'envoya à Dyrrachium [2], ville de l'Illyricum, en le pressant d'employer tous les artifices possibles pour en faire partir Monomachatos sans combat, parce qu'il n'avait pas les forces suffisantes pour l'en chasser malgré lui ; de plus, aux manœuvres de Robert, il devait faire face comme il pourrait. 5 Georges reçut également l'ordre de disposer d'une nouvelle manière les créneaux en ne clouant pas ensemble la plupart des pièces de bois, afin que, si les Latins tentaient l'escalade avec des échelles, dès qu'ils marcheraient sur ces pièces de bois, celles-ci chavirassent et tombassent sur le sol avec les assaillants. En outre le basileus exhorta par de nombreux messages les préfets des villes maritimes et les habitants des îles eux-mêmes à ne pas se décourager, à ne pas se relâcher le moins du monde, mais au contraire à être vigilants et prudents, à prendre toutes les mesures voulues pour se protéger et à guetter Robert ; autrement, par une attaque soudaine, celui-ci pourrait s'emparer de toutes les villes maritimes et même des îles, ce qui ensuite donnerait fort à faire à l'empire romain.

X Telles furent les mesures prises par l'empereur pour l'Illyricum, et manifestement il avait bien fortifié les endroits situés en face de Robert et devant lui ; mais il n'avait pas négligé non plus d'intervenir derrière lui. Ainsi après avoir envoyé des lettres d'abord à Hermann, duc de Longobardie [3], puis au pape de Rome [4], encore à l'arche-

1. Chalandon (*Alexis I*) fait erreur en parlant toujours de Mono maque, vg. p. 86-87.
2. Clef de l'empire grec par sa position.
3. Neveu de Robert, contre qui il se révolta en 1078 avec son frère Abélard. Resté hostile (Chalandon, *Alexis I*, p. 67-68). Dölger, Reg. 1067. — 4. Grégoire VII.

δῆθεν ἔτι τοῦ Βοτανειάτου τῆς βασιλείας ἐγκρατοῦς ὄντος βοηθεῖν οὐκ ἠδύνατο, ταῦτα ἀναγνοὺς καὶ πτοηθείς, μὴ μαθὼν τὴν ἀπὸ τῆς βασιλείας τοῦ Βοτανειάτου ἔκπτωσιν προσρυῇ τῷ Ῥομπέρτῳ, ἀθύμως εἶχε παντάπασι. Τοιγαροῦν μετακαλεσάμενος τὸν σύγγαμβρον αὐτοῦ Γεώργιον τὸν Παλαιολόγον πρὸς τὸ Δυρράχιον ἐξαπέστειλε (πόλις δὲ τοῦτο Ἰλλυρική) παρακαλεσάμενος πάσῃ μηχανῇ χρήσασθαι, ὥστε ἀμαχητὶ ἐκεῖθεν ἐξεῶσαι τὸν Μονομαχάτον, ἐπεὶ μὴ ἀποχρῶσαν εἶχε δύναμιν, δι' ἧς τοῦτον ἄκοντα ἐκεῖθεν ἀπελάσει, πρὸς δὲ τὰς τοῦ Ῥομπέρτου μηχανὰς ἀντιμηχανᾶσθαι, ὡς δύναμις. 5 Παρεκελεύσατο καὶ τὰς ἐπάλξεις καινοπρεπέστερον κατασκευάσαι ἀνήλωτα τὰ πλείω τῶν ξύλων ἐάσαντα, ἵν' εἴ που διὰ κλιμάκων συμβαίη τοὺς Λατίνους ἀνελθεῖν, ἅμα τῷ τῶν ξύλων ἐπιβῆναι περιτρέπωνται ταῦτα καὶ σὺν τούτοις καταπίπτωσιν εἰς τοὔδαφος. Ναὶ μὴν ἀλλὰ καὶ τοῖς ἡγεμόσι τῶν παραλίων πόλεων καὶ αὐτοῖς δὴ τοῖς νησιώταις πολλὰ διὰ γραφῶν παρηγγυᾶτο μὴ ἀναπεπτωκέναι μηδὲ καταρρᾳθυμεῖν ὅλως, ἀλλ' ἐγρηγορέναι καὶ νήφειν διὰ παντὸς περιφραττομένους καὶ τὸν Ῥομπέρτον καραδοκοῦντας, μὴ ἐξ ἐφόδου πασῶν τῶν παραλίων πόλεων ἐγκρατὴς γενόμενος καὶ αὐτῶν δὴ τῶν νήσων πράγματα ἐς ὕστερον τῇ βασιλείᾳ Ῥωμαίων παρέξει.

X Ταῦτα μὲν οὖν οὕτω παρὰ τοῦ βασιλέως περὶ τὸ Ἰλλυρικὸν ᾠκονόμητο, καὶ καλῶς τὰ τέως κατὰ πρόσωπον καὶ ἐν ποσὶ κείμενα τῷ Ῥομπέρτῳ κατοχυρώσας ὤπτο· ἀλλ' οὐδὲ τῶν κατὰ νώτων ἐκείνῳ προσισταμένων κατερρᾳθυμηκὼς ἦν. Γράμματα τοίνυν πρῶτον μὲν πρὸς τὸν ἀρχηγὸν Λογγιβαρδίας Ἑρμάνον ἐκθέμενος, εἶτα καὶ πρὸς τὸν πάπαν Ῥώμης, πρὸς δὲ καὶ πρὸς τὸν ἀρχιεπίσκοπον

Codd. 7 παρακελευσάμενος C || 11 ἀντιπαλαμᾶσθαι C || 13 που : πως C || 21 πασῶν om. C || 24 οὖν om. C.

Epit. 6-7 ἐξαποστέλλει καὶ παρεκαλέσατο || 15 περιτρέπονται.

vêque de Capoue Hervé [1], aux princes, et en outre à tous les chefs militaires des pays celtiques, après leur avoir offert des présents importants, et promis beaucoup de largesses et de dignités, il les excitait à se dresser contre Robert; parmi ceux-ci, les uns renoncèrent dès lors à l'amitié de Robert, les autres promirent de le faire s'ils recevaient davantage. 2 Mais il savait que le roi d'Allemagne [2] était plus puissant qu'eux tous, et qu'il pouvait entreprendre contre Robert tout ce qu'il voulait : aussi lui écrivit-il plusieurs fois, cherchant à se le concilier par des paroles aimables et des promesses de toute sorte; lorsqu'il le vit, enfin persuadé, promettre de se conformer à sa volonté [3], il envoya Chœrosphaktès* avec une autre lettre encore qui contenait ces paroles : 3 « La prospérité de ton puissant royaume et son accroissement par un nouvel essor font l'objet des prières de Ma Majesté, ô frère très noble et vraiment très chrétien. Et comment ne conviendrait-il pas en effet à la piété de notre Altesse Impériale qui a appris ta piété, d'implorer pour toi ce qu'il y a de meilleur et de plus profitable ? Ton empressement fraternel et tes dispositions à l'égard de Ma Majesté, les promesses que tu m'as faites de supporter les fatigues [d'une guerre] contre ce pervers pour châtier justement de sa scélératesse cet ennemi de Dieu et des Chrétiens, meurtrier et criminel, montrent clairement la grande droiture de ton cœur, et cette conduite prouve à l'évidence la sincérité de ton zèle envers Dieu. 4 « Quant aux affaires de Notre Majesté, bien qu'elles prospèrent sous les autres rapports, elles sont cependant très légèrement agitées et troublées, parce qu'elles sont menacées par les agissements de ce Robert. Mais s'il faut avoir confiance en Dieu et en ses justes jugements, la ruine

1. Alexis échoua auprès de ce dernier. Cf. Jaffé-Wattenbach 5234.

2. Henri IV allait paraître devant Rome en mai 1081. Sur ces événements, cf. Chalandon, *Alexis I*, p. 68-70.

3. Après une première ambassade impériale qui trouva probablement l'empereur en Italie. Des envoyés d'Henri vinrent alors à Constantinople, ayant le comte Burchard à leur tête (Dölger, Reg. 1068 et 1077).

Καπούης Ἔρβιον, πρὸς τοὺς πρίγκιπας, ἔτι γε μὴν καὶ πρὸς ἅπαντας τοὺς ἀρχηγοὺς τῶν Κελτικῶν χωρῶν· δώροις τε μετρίοις τούτους δεξιωσάμενος καὶ ὑποσχέσεσι πολλῶν δωρεῶν καὶ ἀξιωμάτων πρὸς τὴν κατὰ τοῦ Ῥομπέρτου ἔχθραν ἠρέθιζεν· ὧν οἱ μὲν τῆς πρὸς τὸν Ῥομπέρτον φιλίας ἤδη ἀπέστησαν, οἱ δὲ ὑπισχνοῦντο, εἰ πλείονα λάβοιεν. 2 Ὑπὲρ πάντας δὲ τούτους τὸν ῥῆγα Ἀλαμανίας γινώσκων δυνάμενον πᾶν ὅ τι καὶ βούλοιτο κατὰ τοῦ Ῥομπέρτου καταπράξασθαι ἅπαξ καὶ δὶς γράμματα πρὸς αὐτὸν ἐκπέμψας καὶ διὰ μειλιχίων λόγων καὶ παντοίων ὑποσχέσεων ὑποποιησάμενος, ἐπεὶ καταπειθῆ τοῦτον ἐγνώκει καὶ τῷ αὐτοῦ ὑπεῖξαι θελήματι ὑπισχνούμενον, μεθ' ἑτέρων αὖθις γραμμάτων τὸν Χοιροσφάκτην ἐξέπεμψε τάδ' ὑπαγορευόντων. 3 « Τὰ κατὰ τὴν σὴν μεγαλοδύναμον ἐξουσίαν καλῶς ἔχειν καὶ προκόπτειν ἐπὶ τὸ βέλτιον εὐχῆς ἔργον ἐστὶ τῇ βασιλείᾳ μου, πανευγενέστατε καὶ τῷ ὄντι Χριστιανικώτατε ἀδελφέ. Καὶ πῶς γὰρ οὐκ ἐξέσται τῇ τοῦ κράτους ἡμῶν θεοσεβείᾳ ἐπεύχεσθαί σοι τὰ κρείττω τε καὶ λυσιτελέστερα τὴν ἐν σοὶ καταμαθούσῃ θεοσέβειαν ; Ἡ γὰρ πρὸς τὴν ἡμετέραν βασιλείαν ἀδελφικὴ σου αὕτη ῥοπὴ καὶ διάθεσις καὶ ὁ μετὰ τοῦ κακομηχάνου ἀνδρὸς συμφωνηθεὶς ἀναδεχθῆναί σοι κάματος, ἵνα τὸν παλαμναῖον καὶ ἀλιτήριον καὶ τοῦ Θεοῦ πολέμιον καὶ τῶν Χριστιανῶν ἀξίως μετέλθῃς τῆς κακοφροσύνης αὐτοῦ πολλήν σοι τὴν ἀγαθοθέλειαν τῆς ψυχῆς διαδείκνυσι, καὶ τὸ ἔργον τοῦτο φανερὰν τὴν πληροφορίαν παρίστησι τοῦ κατὰ Θεόν σου φρονήματος. 4 Τὰ δὲ κατὰ τὴν ἡμετέραν βασιλείαν τἆλλα μὲν ἔχει καλῶς, ἐν ἐλαχίστοις δὲ ἀστατεῖ καὶ ταράττεται τοῖς κατὰ τὸν Ῥομπέρτον κυμαινόμενα. Ἀλλ' εἴ τι δεῖ πι-

Codd. 11-13 ἐπεὶ — ὑπισχνούμενον om. C || 16 ἐστιν ἔργον F || 21 σου om. C.

Epit. 9 διαπράξασθαι || 29 ἐλαχίστῳ.

du plus inique des hommes est imminente. Dieu ne permettra certainement pas non plus que la verge des pécheurs demeure sur son propre héritage. Quant à ce que notre Altesse Impériale avait promis d'envoyer à ta puissante domination, les cent quarante-quatre mille pièces d'or et les cent pièces de soie pourpre viennent d'être envoyées par le protoproèdre Constantin, catépan des titres [1], selon l'arrangement conclu avec ton très fidèle et très noble comte Burchard [2]. Ladite somme, qui a été expédiée, est versée en pièces d'argent d'ancien titre à l'effigie de Romain [3]. Dès que ta noblesse aura prêté le serment, les autres deux cent seize mille pièces d'or et les traitements des vingt charges conférées seront envoyés par Abélard [4], le très fidèle serviteur de Ta Domination, quand tu seras descendu en Longobardie.

5 « Quant à la façon dont il convient que soit exécuté le serment, elle a déjà été parfaitement expliquée à Ta Noblesse ; du reste le protoproèdre et catépan Constantin te l'exposera encore plus clairement, lui qui a reçu les instructions de notre Altesse Impériale sur chacun des points que nous requérons et que tu devras confirmer par serment. Lorsqu'en effet l'accord s'est fait entre Ma Majesté et les ambassadeurs envoyés par Ta Noblesse, quelques points de plus grande importance ont été mentionnés ; mais comme les hommes de Ta Noblesse nous ont dit alors qu'ils n'avaient pas mandat pour cela, là-dessus également Ma Majesté a suspendu le serment qu'elle attendait. Que le serment par conséquent soit prêté par Ta Noblesse, comme ton fidèle

1. Il s'agit ici des dignités auliques accordées à des princes ou à des hauts personnages étrangers (Cf. Dölger, *B. Z.* 29-30 (1929-1930) 300 ; Schlumberger, *Sigillographie*, p. 327-328).

2. On connaît un Burchard, chancelier et évêque de Lausanne, et un comte Burchard de Munster, chargé plus tard d'une ambassade à Byzance où il mourut (Chalandon, *op. cit.*, p. 69, note 2).

3. Sous Botaniatès le titre des monnaies avait baissé (Dölger, Reg. 1029).

4. Abélard, le frère d'Hermann dont il a été parlé plus haut, vivait à Constantinople où il s'était réfugié. Cf. Chalandon, *op. cit.*, p. 68 ; Ducange, *in Alex.*, p. 491.

στεύειν Θεῷ καὶ τοῖς ἐκείνου δικαίοις κρίμασι, ταχεῖα ἡ καταστροφὴ τοῦ ἀδικωτάτου τούτου ἀνθρώπου παρέσεται. Οὐδὲ γὰρ ἀνέξεται πάντως Θεὸς ῥάβδον ἁμαρτωλῶν κατὰ τῆς κληρονομίας αὐτοῦ ἐπαφίεσθαι. Τὰ μέντοι παρὰ τοῦ κράτους ἡμῶν συμφωνηθέντα ἀποσταλῆναι τῇ μεγαλοδυνάμῳ σου ἐξουσίᾳ, αἱ ἑκατὸν τεσσαράκοντα τέσσαρες χιλιάδες τῶν νομισμάτων καὶ τὰ ἑκατὸν βλαττία, ἀπεστάλησαν νῦν διὰ τοῦ πρωτοπροέδρου Κωνσταντίνου καὶ κατεπάνω τῶν ἀξιωμάτων κατὰ τὴν ἀρεσκείαν τοῦ πιστοτάτου καὶ εὐγενεστάτου σου κόμητος τοῦ Βουλχάρδου. Καὶ τὸ ῥηθὲν ποσὸν τῶν ἀποσταλέντων ἀπεπληρώθη διά τε εἰργασμένου ἀργύρου καὶ Ῥωμανάτου παλαιᾶς ποιότητος. Καὶ τελειουμένου τοῦ ὅρκου παρὰ τῆς εὐγενείας σου σταλήσονταί σοι καὶ αἱ ὑπόλοιποι διακόσιοι δεκαὲξ χιλιάδες τῶν νομισμάτων καὶ ἡ ῥόγα τῶν δοθέντων εἴκοσιν ἀξιωμάτων διὰ τοῦ πιστοτάτου τῇ σῇ ἐξουσίᾳ Βαγελάρδου, ὁπηνίκα εἰς Λογγιβαρδίαν κατέλθῃς. 5 Ὅπως μέντοι ὀφείλει τελεσθῆναι ὁ ὅρκος, προεδηλώθη πάντως τῇ εὐγενείᾳ σου, ἀπαγγελεῖ δ' ἔτι σαφέστερον καὶ ὁ πρωτοπρόεδρος Κωνσταντῖνος καὶ κατεπάνω, ὃς καὶ παρὰ τοῦ κράτους ἡμῶν ἐνταλθεὶς ἕκαστον τῶν κεφαλαίων, ἅπερ μέλλουσι ζητηθῆναι καὶ διὰ τοῦ γενησομένου παρὰ σοῦ ὅρκου βεβαιωθῆναι. Ὁπηνίκα γὰρ ἡ συμφωνία ἀναμεταξὺ τῆς βασιλείας μου καὶ τῶν παρὰ τῆς εὐγενείας σου ἀποσταλέντων πρέσβεων ἐγίνετο, διεμνημονεύθησάν τινα τῶν ἀναγκαιοτέρων κεφάλαια· ὅτι δὲ περὶ τούτων μὴ ἔχειν πρόσταξιν εἶπον οἱ τῆς εὐγενείας σου ἄνθρωποι, κατὰ τοῦτο καὶ ἡ βασιλεία μου τὸν ὅρκον αὐτῆς ἀνήρτησε. Τοίνυν καὶ τελεσθήτω ὁ ὅρκος παρὰ τῆς εὐγενείας σου,

Codd. 2 τούτου om. C || 4 ἐπὶ τοσοῦτον ἀφίεσθαι F || 10 σου καὶ εὐγενεστάτου κόμητος C || 14 διακόσιοι om. C || 20 ὃς : ὡς F || 22 διὰ Schop : παρὰ codd.

Epit. 5 ἀποσταλῆναι πρὸς τὴν εὐγγένειάν σου αἱ || 6 τέσσαρες : πέντε || 14 δεκαὲξ om.

Albert[1] l'a certifié à Ma Majesté en le jurant, et comme notre Altesse Impériale le demande de toi en manière de corollaire indispensable. 6 « Le retard de ton très fidèle et très noble comte Burchard est dû à ce que Ma Majesté a voulu qu'il voie mon neveu chéri, le fils du très heureux sébastocrator[2], le propre frère très·aimé de Ma Majesté ; de cette façon il pourra à son retour t'entretenir de l'intelligence si précoce de cet enfant malgré son jeune âge[3]. Les dons extérieurs en effet et les qualités physiques, Ma Majesté les tient pour secondaires, bien que cet enfant en soit aussi abondamment pourvu. Ton envoyé te dira son entrevue avec l'enfant durant son séjour dans la capitale et ce dont il l'a justement entretenu. Dieu n'ayant pas encore fait à Ma Majesté la grâce d'un fils, ce neveu chéri me tient lieu d'enfant légitime, et rien n'empêche, s'il plaît au ciel, que nous soyons unis par les liens du sang et que, en étant amicalement disposés l'un envers l'autre comme chrétiens, nous le soyons plus encore comme parents, si bien qu'à l'avenir, grâce à notre mutuelle assistance, nous devenions redoutables à nos adversaires et invincibles avec l'aide de Dieu. 7 « Maintenant nous avons envoyé à Ta Noblesse, comme marque d'amitié, un « encolpion » en or, serti de perles[4], un reliquaire d'or ciselé renfermant des fragments de différents saints dont on connaît les noms par une étiquette apposée sur chacun, un calice en sardonyx, une coupe de cristal, une pierre de foudre[5] attachée par une chaîne d'or, et de l'opobalsamon.

8 « Que Dieu t'accorde une longue vie, qu'Il étende les frontières de ton royaume, et qu'il mette tous tes adversaires sous tes pieds, couverts d'opprobres. Que la paix soit avec Ta

1. Troisième membre de l'ambassade d'Henri IV, dont Anne nous conserve le nom.

2. Isaac.

3. Il s'agit de Jean, le futur gouverneur de Dyrrachium. L'Alexiade reparlera de lui.

4. Objet que l'on porte suspendu au cou, croix ou médaillon.

5. Le symbole de la foudre est souvent une hache à deux tranchants portée par un homme. Sur les pierres de foudre, cf. N. G. Politos, Ἀστροπελεκία (Λαογραφικὰ σύμμεικτα T. γ', p. 17-23).

ὡς ὁ πιστός σου Ἀλβέρτης ἐνωμότως τῇ βασιλείᾳ μου ἐβεβαίωσε, καὶ ὡς τὸ ἡμέτερον κράτος κατὰ προσθήκην ἀναγκαιοτέραν αὐτοῦ ζητεῖ. 6 Ἡ δὲ βραδυτὴς τοῦ πιστοτάτου καὶ εὐγενεστάτου σου κόμητος τοῦ Βουλχάρδου γέγονε διὰ τὸ τὴν βασιλείαν μου βούλεσθαι τὸν φίλτατόν μοι ἀνεψιόν, τὸν υἱὸν τοῦ πανευτυχεστάτου σεβαστοκράτορος καὶ περιποθήτου αὐταδέλφου τῆς βασιλείας μου, θεαθῆναι παρ' αὐτοῦ, ὡς ἂν ἐλθὼν ἀπαγγείλῃ σοι τὴν ἐν ἡλικίας ἁπαλῷ καταστήματι βεβηκυῖαν σύνεσιν τοῦ παιδός. Τὰ γὰρ ἔξω καὶ σωματικὰ δευτέρου τίθεται λόγου ἡ βασιλεία μου, εἰ καὶ ἐν τούτοις πολὺ ἔχει τὸ περιούσιον. Ὡς γὰρ τῇ μεγαλοπόλει ἐνδημήσας ἐθεάσατο τὸ παιδίον καὶ ὅσα εἰκὸς ὡμίλησεν, ἀπαγγελεῖ σοι ὁ πρέσβυς σου. Καὶ ἐπεὶ παιδίον μὲν οὔπω ὁ Θεὸς τῇ βασιλείᾳ μου ἐχαρίσατο, τόπον δὲ μοι γνησίου παιδὸς ὁ φίλτατος οὗτος ἐπέχει ἀδελφιδοῦς, Θεοῦ εὐδοκοῦντος οὐδέν ἐστι τὸ κωλῦον ἑνωθῆναι ἡμᾶς δι' αἵματος συγγενικοῦ καὶ φίλα μὲν ἀλλήλοις φρονεῖν ὡς Χριστιανοῖς, οἰκειοῦσθαι δὲ καὶ τὰ ἀλλήλων ὡς συγγενεῖς, ἵν' ἐντεῦθεν δι' ἀλλήλων ἕκαστος δυναμούμενοι φοβεροὶ τοῖς ἐναντίοις ὦμεν καὶ ἀήττητοι μετὰ Θεοῦ. 7 Τῇ μέντοι εὐγενείᾳ σου νῦν ἀπεστάλησαν δεξιωμάτων ἕνεκεν ἐγκόλπιον χρυσοῦν μετὰ μαργαριταρίων, θήκη διάχρυσος ἔχουσα ἔνδον τμήματα διαφόρων ἁγίων, ὧν ἕκαστον διὰ τοῦ ἐφ' ἑκάστῳ αὐτῶν ἐντεθέντος χαρτίου γνωρίζεται, καυκίον σαρδονύχιον καὶ ἐμπότης κρύος, ἀστροπέλεκιν δεδεμένον μετὰ χρυσαφίου καὶ ὀποβάλσαμον. 8 Μακρύναι ὁ Θεὸς τὴν ζωήν σου, πλατῦναι τὰ τῆς ἐξουσίας σου ὅρια καὶ θείη σοι πάντας τοὺς ἀντιπίπτοντας εἰς ὀνειδισμὸν καὶ εἰς καταπάτημα. Εἰρήνη

Codd. 6 μου C || 10 δεύτερον C || 18 χριστιανούς F || 20 καὶ ἀήττητοι om. C || 21 ἀπεστάλη C || 22-23 μαργάρων C || 23 τμήματα ἔνδον C.

Epit. 8 ὡς ἐλθὼν || 10 δεύτερα || 19 ἕκαστος δι' ἀλλήλων || 23 ἔνδον : ἔνδοθεν.

Domination et que le soleil luise avec sérénité sur toute la terre qui t'est soumise ; que tous tes ennemis soient anéantis par la vertu du Tout-Puissant qui te donnera d'En Haut une force invincible contre tous, à toi qui honores tellement son vrai Nom et qui armes ta main contre ses ennemis. »

Refoulement des Turcs en Asie.

XI Ces dispositions prises du côté de l'Occident, [Alexis] se prépara lui-même contre le danger immédiat et imminent qui le menaçait, tout en continuant à résider dans la reine des villes et en étudiant tous les moyens possibles de résister aux ennemis qui étaient sous ses yeux. Car mon récit a déjà indiqué comment il voyait les Turcs très impies séjourner aux environs de la Propontide, et Soliman [1], qui commandait à tout l'Orient, établir son siège à Nicée (où était également le sultanat, ce que nous appellerions le palais impérial), envoyer continuellement des fourrageurs, piller tout le pays limitrophe de la Bithynie et de la Thynie [2], faire des incursions à cheval et à pied jusqu'à la ville du Bosphore que l'on appelle maintenant Damalis [3], emporter beaucoup de butin, et pour un peu entreprendre de traverser la mer elle-même. Les Byzantins, en voyant ces envahisseurs vivre partout sans crainte dans les petites villes situées près du rivage et dans les sanctuaires sans que personne ne les en chassât, complètement terrorisés ne savaient quelles mesures prendre. 2
Devant une pareille situation le basileus, hésitant entre plusieurs plans, modifiant souvent et changeant ses desseins, prit le meilleur parti et tâcha de le réaliser de son mieux. Parmi les soldats qu'il venait de recruter, c'étaient des Romains et aussi des Chomatènes, il choisit des décurions,

1. Soliman était à peu près indépendant en Asie Mineure, et il ne se rattachait à l'empire seldjoukide, dont le souverain était son cousin Malek Shah, que par les liens de la vassalité. Il avait pris Cyzique sous Botaniatès (Al. II 3, 1) et peut-être avait-il enlevé Nicée dans le désarroi causé par la révolte de Mélissène en Asie Mineure (Nic. Bryen. IV 31), bien que ce dernier y eût établi d'abord son quartier général.

2. Promontoire entre la mer Noire et la mer de Marmara.

3. En face de Constantinople.

εἴη τῇ ἐξουσίᾳ σου καὶ γαλήνης ἥλιος ἐπιλάμψοι πάσῃ τῇ ὑπηκόῳ σου, καὶ γένοιντό σοι ἅπαντες εἰς ἀφανισμὸν οἱ ἐχθροὶ τῆς ἄνωθεν κραταιᾶς ἰσχύος κατὰ πάντων σοι χαριζομένης τὸ ἄμαχον τοσοῦτον τὸ ἀληθινὸν αὐτοῦ ὄνομα ἀγαπῶντι καὶ κατὰ τῶν ἐχθρῶν ἐκείνου τὴν χεῖρα ὁπλίζοντι. »

XI Οὕτω μὲν οὖν τὰ κατὰ τὴν ἑσπέραν οἰκονομήσας αὐτὸς πρὸς τὸ κατεπεῖγον καὶ ὑπόγυον τὸν κίνδυνον ἀπειλοῦν ἡτοιμάζετο ἐγκαρτερῶν ἔτι τῇ βασιλίδι τῶν πόλεων, σκοπῶν ὅπως διὰ παντοίας μεθόδου τοῖς εἰς προὖπτον ἐπικειμένοις ἐχθροῖς ἀντικατασταίη. Καὶ ἐπεί, ὡς ὁ λόγος φθάσας ἐδήλωσε, τοὺς μὲν ἀθεωτάτους Τούρκους περὶ τὴν Προποντίδα ἑώρα ἐνδιατρίβοντας, τοῦ Σολυμᾶ τῆς ἑῴας ἁπάσης ἐξουσιάζοντος καὶ περὶ τὴν Νίκαιαν αὐλιζομένου (οὗ καὶ τὸ σουλτανίκιν ἦν, ὅπερ ἂν ἡμεῖς βασίλειον ὀνομάσαιμεν) καὶ προνομεῖς συνεχῶς ἀποστέλλοντος καὶ ληζομένου ἅπαντα τά τε περὶ τὴν Βιθυνίαν διακείμενα καὶ Θυνίαν, καὶ μέχρις αὐτῆς Βοσπόρου τῆς νῦν καλουμένης Δαμάλεως ἱππηλασίας καὶ ἐπιδρομὰς ποιουμένους καὶ λείαν πολλὴν ἀφαιρουμένους καὶ μόνον οὐ ὑπεράλλεσθαι καὶ αὐτῆς ἐπιχειροῦντας τῆς θαλάσσης. Οὓς οἱ Βυζάντιοι ὁρῶντες ἀφόβως πάντῃ ἐνδιατρίβοντας ἐν τοῖς περὶ τὰς ἀκτὰς διακειμένοις πολιχνίοις καὶ ἱεροῖς τεμένεσι μή τινος ἐκεῖθεν αὐτοὺς ἀπελαύνοντος ἔντρομοι διὰ παντὸς ὄντες διηποροῦντο ὅ τι δεῖ διαπράξασθαι. 2 Ταῦτα ὁρῶν ὁ βασιλεύς, πολλοῖς κυμαινόμενος λογισμοῖς καὶ πολλὰς λαμβάνων μεταβολὰς καὶ τροπὰς τοῦ κρατήσαντος γίνεται λογισμοῦ καί, ὡς ἐνόν, ἔργου εἴχετο. Ἀφ' ὧν οὖν ἐξ ὑπογύου συνειλοχὼς ἦν Ῥωμαίων ἀνδρῶν καί τινων τῶν ἀπὸ τοῦ Χώματος ὡρμημένων δεκάρχας προχειρισάμενος καὶ

Codd. 1 ἐπιλάμψει C. || 15 σουλτανίκιον F.

Epit. 2 ἀφανισμόν : ὀνειδισμόν καὶ ἀφάνειαν || 9 ἐγκαρτερῶν : καὶ τέως ἐν τῇ βασ. τῶν πολ. ἐγκαρτερῶν ἦν καὶ διὰ.

puis il les fit monter sur des embarcations, les uns armés à la légère et ne portant que des arcs et des boucliers, les autres, ceux qui en étaient capables, équipés avec des casques, des boucliers et des lances ; il leur ordonna de côtoyer secrètement le rivage pendant la nuit, puis de débarquer et de tomber par surprise sur les barbares, s'ils constataient que leur nombre n'était pas de beaucoup supérieur au leur, après quoi ils devaient tous revenir aussitôt au point d'où ils étaient partis. Comme il savait que ces hommes n'avaient aucune expérience de la guerre, il leur prescrivit de recommander aux rameurs de ramer sans bruit, et de se garder eux-mêmes des barbares en embuscade dans les anfractuosités des rochers. 3 Quand cette manœuvre eut été ainsi bien exécutée pendant plusieurs jours, peu à peu les barbares abandonnèrent les régions côtières et se retirèrent à l'intérieur des terres. Ce que sachant, l'autocrator ordonnait à ceux qu'il avait envoyés d'occuper les petites villes et les édifices que les Turcs détenaient auparavant, et d'y passer les nuits à l'intérieur des murs. Mais de grand matin, au moment où les ennemis avaient l'habitude de sortir pour chercher du fourrage ou pour tout autre motif, ils devaient tomber sur eux en masse et, s'ils avaient remporté quelque avantage, si petit soit-il, s'en contenter, de peur qu'en cherchant plus, ils ne s'exposassent témérairement et ne rendissent confiance à l'ennemi ; ils devaient donc aussitôt faire volte-face et rentrer à l'intérieur de leurs places fortes. 4 Aussi au bout de peu de temps, de nouveau les barbares reculaient plus loin encore ; alors l'autocrator s'enhardit[1] : il ordonne à ses hommes, qui jusque-là n'allaient qu'à pied, de monter à cheval, de manœuvrer la lance, et de faire très fréquemment des raids de cavalerie contre l'ennemi en tombant sur lui, non plus seulement pendant la nuit et à la dérobée, mais encore en plein jour. Alors ceux qui jusque-là n'étaient que décurions, devinrent pentakontarques ; les hommes qui, à pied et pendant la nuit, combattaient avec grande crainte les

1. Cf. Chalandon, *Alexis I*, p. 72.

ἐν ἀκατίοις ἐνθέμενος τοὺς μὲν ψιλοὺς τόξα καὶ ἀσπίδα φέροντας μόνον, τοὺς δὲ καὶ ἄλλως θωρήξασθαι εἰδότας κόρυσί τε καὶ ἀσπίσι καὶ δόρυσι, νυξὶ περὶ τὰς ἀκτὰς καὶ τοὺς αἰγιαλοὺς ἐρχομένους λάθρᾳ ἐξάλλεσθαί τε καὶ τοῖς ἀθέοις εἰσπίπτειν ἐκέλευεν, εἴ γε κατανοοῖεν μὴ πολλαπλοῦς τῆς αὐτῶν ποσότητος ἐκείνους εἶναι, καὶ εὐθὺς παλινοστεῖν ἕκαστος ὅθεν ἐξῄει. Ἀπειροπολέμους δὲ πάντη γινώσκων αὐτοὺς ἐπέσκηπτεν ἀψοφητὶ τὴν εἰρεσίαν τοῖς ἐρέταις παραγγέλλειν ποιεῖσθαι φυλαττομένους ἅμα καὶ ἀπὸ τῶν ἐν ταῖς ῥωχμαῖς τῶν πετρῶν λοχώντων βαρβάρων. 3 Τούτων γοῦν ἐπί τισιν ἡμέραις οὕτω τελουμένων κατ' ὀλίγον τῶν περὶ τὴν θάλατταν χωρίων ἀνωτέρω ἐχώρουν οἱ βάρβαροι. Ὅπερ ὁ αὐτοκράτωρ μεμαθηκὼς τοῖς ἀποσταλεῖσι παρεκελεύετο καταλαβεῖν, ἅπερ ἐκεῖνοι πρῴην κατεῖχον πολίχνια καὶ οἰκοδομήματα, καὶ εἴσω τούτων διανυκτερεύειν. Περὶ δὲ τὰς ἡλιακὰς αὐγάς, ὁπηνίκα χορταγωγίας χάριν ἤ τινος ἑτέρας χρείας τοῖς ὑπεναντίοις ξυμβαίνει ἐξιέναι, ἀθρόον αὐτοῖς ἐπιτίθεσθαι, καὶ εἴ τι κατ' αὐτῶν δυνηθεῖεν, ἀρκεῖσθαι τούτῳ, κἂν μικρὸν ᾖ, καὶ μὴ πλεῖον ζητοῦντας παρακινδυνεύειν καὶ θάρσος τοῖς ἐχθροῖς ἐντεῦθεν διδόναι, ἀλλ' εὐθὺς ὑποστρέφειν καὶ εἴσω τῶν φρουρίων γίνεσθαι. 4 Οὐ πολὺ τὸ ἐν μέσῳ, καὶ πορρωτέρω αὖθις οἱ βάρβαροι ἐγίνοντο, ὥστε ἀποθαρρῆσαι τὸν αὐτοκράτορα τοῖς τέως πεζοῖς καὶ ἱππάσασθαι κελεῦσαι καὶ δόρυ κινεῖν καὶ πολλοὺς διαύλους ἱππασίας κατὰ τῶν ἐναντίων ποιεῖν οὐκέτι ἐν νυκτὶ οὐδὲ λάθρᾳ ἐμπίπτουσιν, ἀλλὰ καὶ ἡμέρας ἄρτι αὐγαζούσης. Καὶ οἱ τέως δεκάρχαι πεντηκοντάρχαι γεγόνασι καὶ οἱ πεζῇ καὶ νυκτὸς μετὰ δέους πολλοῦ τοῖς ἐναντίοις μαχόμενοι ἑωθινοὶ αὐτοῖς ἐπετίθεντο καὶ ἡλίου ἐς μεσουράνημα φθάνοντος μετὰ θάρσους λαμπροὺς ξυνίστων πολέμους. Οὕτως οὖν τοῖς

Codd. 8 ἠρεσίαν F || 12 ἀνωτέρων C || 17 τινος καὶ C || 23 fortasse ἀποθαρρήσαντα Schop || 28 οἱ πεζοὶ οἱ καὶ C || 30 μεσουράνισμα C.

ennemis, les attaquaient dès l'aurore et, quand le soleil était en plein milieu du ciel, ils engageaient avec confiance des luttes magnifiques. Ainsi tandis que les affaires des uns allaient de moins en moins bien, il arrivait à l'empire romain que l'étincelle de sa puissance, cachée sous la cendre, se remettait à briller peu à peu. Car ce n'est pas seulement du Bosphore et des régions avoisinant la mer, que Comnène chassa les Turcs en les refoulant très loin; mais après les avoir repoussés des frontières de toute la Bithynie et de la Thynie, ainsi que des environs de Nicomédie, il amena le sultan à demander très instamment la paix. 5 Comme on lui confirmait alors de tout côté que Robert allait attaquer décidément, et comme il savait que le même Robert, après avoir réuni des forces considérables, se hâtait déjà de gagner les rivages de la Longobardie, il accepta volontiers cette proposition de paix. Si en effet Hercule lui-même ne pouvait combattre contre deux hommes à la fois, comme dit le proverbe, à plus forte raison un jeune général, venant à peine de saisir le gouvernement d'un empire en décadence qui, depuis longtemps, s'était épuisé peu à peu au point de se trouver réduit à la dernière extrémité, sans troupes et sans argent ; tout avait été englouti en effet dans des dépenses absolument inutiles. Aussi, après avoir chassé les Turcs par différents moyens de Damalis et des pays maritimes avoisinants, en même temps qu'il se les conciliait par des présents, il se sentit forcé d'accepter un traité de paix[1] ; il leur donna comme limite le fleuve Drakon[2], et il leur persuada de ne plus du tout le franchir, comme de cesser désormais toute incursion du côté des frontières de Bithynie.

La traversée des Normands.

XII C'est ainsi que les affaires d'Orient avaient donc été pacifiées. En arrivant à Dyrrachium, Paléologue expédia aussitôt un courrier rapide pour faire savoir que Monomachatos, à la nouvelle de sa venue, s'était rendu en toute hâte auprès de Bodin et de Michel. [Monomachatos]

1. Dölger, Reg. 1065.
2. Se jette dans la Propontide, près d'Hélénopolis.

μὲν εἰς τοὔπίσω προὔχώρει τὰ πράγματα, τῇ δὲ Ῥωμαίων ἀρχῇ ἀναλάμπειν κατὰ μικρὸν τὸν ὑποτυφόμενον τῆς ἐξουσίας σπινθῆρα ξυνέβαινεν. Οὐ γὰρ ἀπὸ τῆς Βοσπόρου μόνον καὶ τῶν τῇ θαλάττῃ παρακειμένων χωρίων ὁ Κομνηνὸς αὐτοὺς πόρρω που μάλα ἀπήλασεν, ἀλλὰ καὶ τῶν περὶ τὴν Βιθυνίαν καὶ Θυνίαν ἅπασαν καὶ τῶν τῆς Νικομήδους ὁρίων ἐκδιώξας τὰ περὶ εἰρήνης ἀνέπεισε τὸν σουλτάνον μάλα θερμῶς ἐξαιτεῖσθαι. 5 Ὡς δὲ τὴν ἀκατάσχετον τοῦ Ῥομπέρτου ὁρμὴν ἐκ πολλῶν ἐβεβαιοῦτο καὶ ὡς ἀπειροπληθεῖς συναγηοχὼς δυνάμεις ἤδη πρὸς τὴν ἠϊόνα τῆς Λογγιβαρδίας ἐγγίζειν ἐπείγεται, ἄσμενος τὸν περὶ εἰρήνης δέχεται λόγον. Εἰ γὰρ μηδὲ τὸν Ἡρακλέα πρὸς δύο μάχεσθαι ἐνῆν, ὡς ὁ παροιμιώδης αἰνίττεται λόγος, πολλῷ μᾶλλον νέον ἀρχηγὸν νεωστὶ διεφθορυίας ἤδη ἐπιδραξάμενον ἀρχῆς, κατὰ μικρὸν μὲν πρὸ πολλοῦ φθινούσης, εἰς τοὔσχατον δὲ ἤδη ἐληλακυίας, μὴ δυνάμεις, μὴ χρήματα κεκτημένον· προπέποτο γὰρ ἅπαντα ἐν μηδενὶ χρησίμῳ καταναλωθέντα. Ἔνθεν τοι καὶ τοὺς Τούρκους διὰ παντοίας μεθόδου τῆς τε Δαμάλεως καὶ τῶν περὶ αὐτὴν παραλίων τόπων ἐκδιώξας, ἅμα καὶ δώροις δεξιωσάμενος ἐξεβιάσατο εἰς εἰρηνικὰς ἀπονεῦσαι σπονδάς· καὶ ὅρον αὐτοῖς τὸν καλούμενον Δράκοντα ποταμὸν δεδωκὼς μὴ ὑπερβαίνειν ὅλως αὐτοῦ μήτε ποτὲ πρὸς τὰ ὅρια Βιθυνῶν ἐξορμᾶν ἔπεισεν.

XII Οὕτω μὲν οὖν τὰ περὶ τὴν ἕω κατηύναστο. Καταλαβὼν δὲ τὸ Δυρράχιον ὁ Παλαιολόγος ταχυδρόμον ἀποστείλας τὰ περὶ τοῦ Μονομαχάτου ἐδήλου, ὅτιπερ τὴν ἐκείνου ἄφιξιν μεμαθηκὼς σπουδαίως πρός τε τὸν Βοδῖνον καὶ τὸν Μιχαηλᾶν προσεληλύθει. Ἐδεδίει γὰρ διὰ τὸ μὴ ὑπακοῦσαι, ἀλλὰ κενὸν ἀποπέμψαι, ὃν πρὸ τοῦ τὴν μελε-

α

Codd. 5 πόρρω που : ....ότατ F corruptum || 21 ἐξεβιάζετο C || 23 αὐτοῦ ὅλως C.

Epit. 20 ἅμα δὲ || 21 κατηνάγκασε.

avait peur en effet[1] parce qu'il n'avait pas obéi et parce qu'il avait renvoyé les mains vides celui que le basileus Alexis, avant d'exécuter la révolte qu'il méditait, lui avait dépêché avec des lettres pour lui demander de l'argent [2] ; en fait le basileus ne songeait à aucune autre représaille contre lui, si ce n'est celle de lui retirer son commandement pour la raison déjà donnée. L'autocrator, quand il reçut ces informations sur Monomachatos, envoya à ce dernier un chrysobulle pour lui garantir pleine sécurité ; lorsque celui-ci l'eut en main, il revint au palais impérial. 2 Robert cependant était arrivé à Otrante et, après avoir remis à son fils Roger toute son autorité, y compris sur la Longobardie elle-même, il partit de cet endroit et gagna le port de Brindisi ; là, dès qu'il sut l'arrivée de Paléologue à Dyrrachium, aussitôt il fit construire sur ses plus gros vaisseaux des tours en bois qu'il recouvrit de peaux, chargea avec diligence sur les navires tout ce qui était nécessaire pour un siège, embarqua sur les dromons des chevaux et des cavaliers complètement équipés, et réunit de tous côtés avec une promptitude extraordinaire ce qui était nécessaire pour la guerre, ayant hâte de faire la traversée. Son intention était, une fois parvenu à Dyrrachium, d'entourer cette ville d'hélépoles par terre et par mer, aussi bien pour terroriser les habitants que pour les encercler complètement et prendre ainsi la ville d'emblée. Voilà pourquoi, à cette nouvelle, les insulaires et les habitants des côtes de Dyrrachium furent pris d'une panique effroyable. 3 Quand Robert eut tout achevé comme il le voulait, il leva l'ancre ; les dromons, les trirèmes et les monères étaient rangés en ordre de bataille selon les règles des campagnes navales, et ainsi la navigation commença en bon ordre. Grâce à un vent favorable il arriva sur la côte d'Avlona et, longeant le rivage, il alla jusqu'à Butrinto [3]. Là il se joignit à Bohé-

1. Cf. Al. I 16, 8.
2. Al. I 16, 5.
3. L'étang de Butrinto est séparé de la mer par une languette de terre ; il est situé à la hauteur du détroit qui se trouve entre l'île de Corfou et la côte (Chalandon, *Al. I*, p. 72, note 4).

τωμένην ἀποστασίαν εἰς φῶς ἀγαγεῖν ὁ βασιλεὺς Ἀλέξιος πρὸς αὐτὸν ἐπεπόμφει γραμματοκομιστὴν χρήματα δι᾽ αὐτοῦ αἰτούμενος, κἂν ὁ βασιλεὺς μηδὲν κατ᾽ αὐτοῦ ἐναντίον διενοεῖτο, εἰ μὴ τὴν τῆς ἀρχῆς παράλυσιν διὰ τὴν ἤδη ῥηθεῖσαν αἰτίαν. Διαγνοὺς δὲ τὰ κατὰ τὸν Μονομαχάτον ὁ αὐτοκράτωρ χρυσόβουλλον λόγον πρὸς αὐτὸν ἐξαποστέλλει πᾶσαν ἀφροντισίαν αὐτῷ παρέχων· ὃν ἐν χερσὶν ἐκεῖνος λαβὼν παλινδρομεῖ πρὸς τὰ βασίλεια. 2 Ὁ δὲ Ῥομπέρτος εἰς Ὑδροῦντα παραγενόμενος καὶ τὴν ἅπασαν αὐτοῦ ἐξουσίαν καὶ αὐτῆς δὴ τῆς Λογγιβαρδίας τῷ υἱῷ αὐτοῦ Ῥογέρῃ ἀναθέμενος ἐκεῖθεν ἐξελθὼν τὸν λιμένα τοῦ Βρεντησίου κατέλαβε, κἀκεῖσε τὴν τοῦ Παλαιολόγου ἐς τὸ Δυρράχιον ἔλευσιν μεμαθηκώς, παραχρῆμα ἐν τοῖς μείζοσι τῶν πλοίων πύργους δειμάμενος διὰ ξύλων, διὰ βύρσης τούτους περιέστειλε καὶ πάντα τὰ πρὸς τειχομαχίαν ἐπιτήδεια ἐν ταῖς ναυσὶ σπουδαίως εἰσαγαγὼν εἴς τε τοὺς δρόμωνας ἵππους τε καὶ ἐνόπλους ἱππέας εἰσελάσας καὶ πάντοθεν τὰ πρὸς πόλεμον ὀξέως μάλα ἐξαρτύσας διαπερᾶν ἠπείγετο. Ἐσκόπει γάρ, ὁπηνίκα τὸ Δυρράχιον καταλάβῃ, περιζῶσαι τοῦτο διὰ τῶν ἑλεπόλεων ἀπό τε θαλάττης καὶ ἠπείρου, ἵν᾽ ἅμα μὲν καταπλήξῃ τοὺς ἐντός, ἅμα δὲ καὶ πανταχόθεν περιστοιχίσας αὐτοὺς ἐξ ἐφόδου τὴν πόλιν αἱρήσεται. Θόρυβος τοίνυν ἐντεῦθεν τούς τε νησιώτας καὶ τοὺς περὶ τὴν ἠϊόνα τοῦ Δυρραχίου ταῦτα μεμαθηκότας κατέσχε πολύς. 3 Ἐπεὶ δὲ κατὰ γνώμην αὐτῷ τὰ πάντα ἤδη τετέλεσται, λύσας τὰ πρυμνήσια τούς τε δρόμωνας καὶ τὰς τριήρεις νῆας καὶ μονήρεις κατὰ τὴν τῶν ναυτικῶν ἐμπειρίαν εἰς πολέμου σχῆμα διατυπώσας σὺν εὐταξίᾳ τοῦ πλοὸς ἀπεπειρᾶτο. Οὐρίου δὲ τυχὼν πνεύματος τὴν κατὰ τὸν Αὐλῶνα περαίαν κατέλαβε καὶ τὴν ἠϊόνα παραπλέων ἀπῆλθε μέχρι Βοθρεντοῦ. Κἀκεῖσε ἑνωθεὶς μετὰ τοῦ υἱοῦ

Codd. 9 Ἰδροῦντα codd. || 28 ἀταξίᾳ C || 31 υἱοῦ αὐτοῦ om. F.
Epit. 11 ἐκεῖθεν : πέραν || 25 κατὰ νοῦν || 31 Βοθρωτοῦ.

mond, son fils, qui avait déjà passé et pris d'assaut Avlona ; il divisa alors toutes ses troupes en deux armées, dont il garda l'une dans l'intention de la conduire par mer jusqu'à Dyrrachium, et il confia le commandement de l'autre à Bohémond qui devait gagner par terre Dyrrachium.

4 Il avait dépassé Corfou [1] et allait toucher Dyrrachium quand, près du cap Glossa [2], il fut pris à l'improviste dans une furieuse tempête. Une tourmente de neige en effet et des vents qui soufflaient des montagnes déchaînèrent violemment la mer. Alors les flots se soulèvent et rugissent, les rames se brisent entre les mains des rameurs au moment où ils les plongent, les vents mettent les voiles en pièces, les vergues se brisent et s'abattent sur le pont, les vaisseaux sont engloutis avec leur équipage; on était pourtant en plein été, lorsque le soleil, qui a déjà passé le Cancer, s'approche du Lion, au moment de la saison qu'on appelle la canicule. Tous étaient donc dans le trouble et le désarroi, et ne savaient que faire dans leur impuissance à lutter contre de tels ennemis. Une clameur immense s'élevait : c'étaient des gémissements, des appels au secours, des invocations suppliantes au Dieu Sauveur, et des prières pour obtenir de voir le continent.

5 Cependant la tempête ne diminuait toujours pas de violence, comme si Dieu, à cause de l'orgueil insolent et démesuré de Robert, présageait dès le début que la fin ne serait pas heureuse. Parmi les navives, les uns sombrèrent avec leur équipage ; d'autres furent jetés à la côte et s'y brisèrent contre les rochers. Les peaux qui recouvraient les tours devenant plus lâches sous l'effet de la pluie, les clous sortirent de leurs trous ; puis les peaux, prenant du poids, eurent tôt fait de renverser les tours de bois qui, en tombant, firent couler les navires. Cependant le bâtiment sur lequel

1. Dont il s'était emparé. Anne signale ce passage de Robert à Corfou ; Chalandon (*Al.* p. 73, n. 2), incriminait une omission.
2. Une des pointes du golfe au fond duquel est Avlona.

αὐτοῦ Βαϊμούντου προφθάσαντος περᾶσαι καὶ τὸν Αὐλῶνα ἐξ ἐφόδου κατασχεῖν, διχῇ τὸ ἅπαν διελὼν στράτευμα τὸ μὲν αὐτὸς κατεῖχε διὰ θαλάττης τὸν ἀπόπλουν ὡς πρὸς τὸ Δυρράχιον ἐθέλων ποιήσασθαι, τοῦ δὲ τὸν Βαϊμοῦντον ἄρχειν ἐπέτρεψε διὰ ξηρᾶς μέλλοντα πρὸς τὸ Δυρράχιον ὁδεῦσαι. 4 Καὶ δὴ τὴν Κορυφὼ διελθὼν καὶ πρὸς τὸ Δυρράχιον ἀποκλίνας κατά τι ἀκρωτήριον Γλῶσσαν καλούμενον μεγίστῳ κλύδωνι αἴφνης περιπεπτώκει. Νιφετὸς γὰρ πολὺς καὶ ἄνεμοι τῶν ὀρῶν κινηθέντες τὴν θάλασσαν σφοδρῶς συνετάραττον. Κἀντεῦθεν ἠγείρετό τε τὰ κύματα καὶ ἐπωρύετο αἵ τε κῶπαι τῶν προσκώπων καθιέντων ἐθραύοντο τά θ' ἱστία διαβιβρώσκοντες ἦσαν οἱ ἄνεμοι, αἱ δὲ κεραῖαι συνθλώμεναι κατὰ τοῦ καταστρώματος ἔπιπτον καὶ αὔτανδρα ἤδη τὰ σκάφη κατεποντίζετο, κἂν θέρους ὥρα ἦν τοῦ ἡλίου τὸν καρκίνον ἤδη παρελθόντος καὶ πρὸς τὸν λέοντα ἐπειγομένου, ὁπότε καὶ τὴν τοῦ κυνὸς ἐπιτολὴν εἶναί φασιν. Ἐταράττοντο οὖν ἅπαντες ἐξαπορούμενοι καὶ οὐκ εἶχον ὅ τι καὶ δράσαιεν πολεμίοις τοιούτοις ἀντικαθίστασθαι μὴ δυνάμενοι. Θροῦς δὲ ἐπῆρτο πολύς, ᾤμωζον, ἐποτνιῶντο, ἐθεοκλύτουν Θεὸν σωτῆρα ἐπικαλούμενοι καὶ τὴν ἤπειρον θεάσασθαι ἐπηύχοντο. 5 Ὁ δὲ κλύδων τέως οὐκ ἐνεδίδου μηνίοντος ὥσπερ τοῦ Θεοῦ πρὸς τὸ τοῦ Ῥομπέρτου ἀκάθεκτον καὶ ὑπέρογκον φρύαγμα καὶ τὸ τέλος ἐκ πρώτης ἀφετηρίας οὐκ εὐτυχὲς παραδεικνύοντος ἤδη. Τὰ μὲν οὖν τῶν πλοίων σὺν αὐτοῖς πλωτῆρσι κατεποντίσθη, τὰ δὲ ταῖς ἀκταῖς προσαραχθέντα συνεθλάσθη. Τῶν δὲ περιστελλουσῶν τοὺς πύργους βυρσῶν ὑπὸ τοῦ ὑετοῦ χαλαρωτέρων γεγονυιῶν οἵ τε ἧλοι τῶν οἰκείων τόπων ἐξέστησαν καὶ τὸ ἐντεῦθεν αἱ βύρσαι βάρος εἰληφυῖαι τοὺς ξυλίνους ἐκείνους πύργους ταχὺ περιέτρεψαν καὶ καταρραγέντες τὰς

Codd. 7 τι : τε CV || 14 κἂν : καὶ C || 26-27 περιστελουσῶν C.

Epit. 1 ἐπέρασαν || 11 καθιέντων : καθημένων || 13 καταστρώματος : στρατεύματος || 17 γοῦν || 27 ὑπὸ : ἀπὸ || 28 τόπων : ἁρμονιῶν.

était Robert, bien qu'à moitié brisé, se sauva avec peine ; quelques transports échappèrent aussi contre toute espérance avec leurs équipages. 6 La mer rejeta beaucoup [de cadavres] et éparpilla sur le sable quantité de bourses et d'autres objets que les marins de Robert avaient emportés avec eux. Les survivants ensevelirent avec soin les morts, mais dans ce travail ils étaient saisis par l'odeur insupportable des cadavres, car il ne leur était pas possible d'enterrer rapidement tant de monde. Comme tous les vivres avaient disparu, les survivants seraient sans doute morts de faim, si tous les champs, les campagnes, les jardins n'avaient été couverts de récoltes. Alors que le sens de ces événements était clair pour tout homme de jugement droit, rien de ce qui venait de se passer n'effrayait ce Robert vraiment inaccessible à la peur ; s'il priait pour avoir la vie sauve, c'était uniquement, je crois, pour pouvoir faire la guerre qu'il avait résolue. 7 C'est pourquoi aucun des événements qui venaient d'arriver ne le détourna du but qu'il s'était proposé ; mais avec les rescapés (quelques-uns en effet avaient échappé au danger par la force invincible de Dieu), il s'arrêta une semaine à Glabinitza [1] pour se refaire et reposer ceux qu'avaient épargnés la tempête et les flots, pour donner le temps d'arriver soit à ceux qu'il avait laissés à Brindisi, soit à ceux qu'il attendait d'ailleurs [2] et qui devaient venir avec une flotte, soit encore à ceux qui étaient partis un peu plus tôt et faisaient route par voie de terre, cavaliers lourdement armés, fantassins et infanterie légère du même détachement ; quand il eut réuni tous ceux qui étaient venus par terre ou par mer, il occupa la plaine de l'Illyricum [3] avec toutes ses forces. 8 Il avait

1. Autrefois, Acrocéraunie.

2. Peut-être les Ragusains qui ont fourni des vaisseaux (Guil. de Pouille IV 134, 282).

3. Où se trouve la ville d'Epidamne à laquelle l'Alexiade va faire allusion. G. Buckler (*op. cit.*, p. 398) remarque avec surprise qu'Anne ne parle pas du rôle d'Epidamne durant la guerre du Péloponnèse (Thucyd. Hist. I 24).

ναῦς κατέδυσαν. Τὸ δέ γε σκάφος, ἐν ᾧ ὁ Ῥομπέρτος ἐνῆν, ἡμίθραυστον γεγονὸς μόγις διεσώθη· ἐσώθησαν δὲ καί τινες τῶν ὁλκάδων σὺν τοῖς πλωτῆρσι παραδόξως. 6 Πολλοὺς μὲν ἡ θάλαττα ἀποπτύσασα, οὐκ ὀλίγα δὲ βαλάντια καὶ ἄλλα τινά, ἐξ ὧν τὸ ναυτικὸν τοῦ Ῥομπέρτου συνεπεφέρετο, περὶ τὴν ψάμμον κατέστρωσε. Τοὺς μέντοι νεκροὺς οἱ σωθέντες περιστέλλοντες ἔθαπτον κἀντεῦθεν πολλῆς τῆς ἐκ τούτων δυσωδίας ἐπίμπλαντο· οὐ γὰρ ἐνῆν αὐτοῖς τοσούτους ῥᾳδίως ἐνσοριάσαι. Τῶν οὖν ἐδωδίμων πάντων ἀφανισθέντων τάχα ἂν καὶ ὑπὸ λιμοῦ διεφθάρησαν οἱ τέως σωθέντες, εἰ μὴ τὰ λήϊα πάντα καὶ οἱ ἀγροὶ καὶ οἱ κῆποι τοῖς καρποῖς ἔβριθον. Συνετὰ μὲν οὖν ταῦτα ἦσαν πᾶσι τοῖς φρονοῦσιν ὀρθῶς, τὸν δὲ Ῥομπέρτον οὐδὲν τῶν γεγονότων ἐφόβει ἀκαταπτόητον ὄντα καὶ ἐς τοσοῦτον, οἶμαι, τὴν ζωὴν ἑαυτῷ διαρκέσαι ἐπευχόμενον, ἐφ᾽ ὅσον πρὸς οὓς ἐθέλει μάχεσθαι δύναιτο ἄν. 7 Ἔνθεν τοι καὶ τοῦ προκειμένου σκοποῦ τῶν γεγονότων οὐδὲν ἀπεῖρξεν αὐτόν, ἀλλὰ μετὰ τῶν σωθέντων (ἦσαν γάρ τινες οἱ Θεοῦ ἀμάχῳ δυνάμει τοῦ κινδύνου ῥυσθέντες) ἑβδόμην ἡμέραν εἰς τὴν Γλαβινίτζαν ἐγκαρτερήσας, ἐφ᾽ ᾧ αὐτὸν ἀνακτήσασθαι, διαναπαῦσαι δὲ καὶ τοὺς ἐκ τοῦ κλύδωνος τῆς θαλάττης διασωθέντας, φθάσαι δὲ καὶ τοὺς εἰς τὸ Βρεντήσιον καταλειφθέντας καὶ μὴν καὶ τοὺς ἄλλοθεν προσδοκωμένους διὰ στόλου καταλαβεῖν τούς τε πρὸ μικροῦ φθάσαντας διὰ τῆς ἠπείρου διαπεραιωθῆναι ἱππέας ἐνόπλους καὶ πεζοὺς καὶ τὸ ψιλὸν τῆς αὐτοῦ δυνάμεως, ἅπαντας συναγηοχὼς διά τε τῆς ξηρᾶς καὶ θαλάσσης τὸ Ἰλλυρικὸν πεδίον κατέλαβε μετὰ πασῶν τῶν αὐτοῦ δυνάμεων. 8 Συνῆν δὲ αὐτῷ καὶ ὁ ταῦτά μοι διηγούμενος Λατῖνος, ὡς ἔλεγε, πρέσβυς τοῦ

Codd. 4 μὲν οὖν C || ἀποπτύουσα C || 5 ἄλλα τα C || 6 κατέστρωσε περὶ τὴν ψάμμον C || 14 ὄντα : ἔχοντα C || 27 καὶ τῆς C.

Epit. 2 διεσώθησαν || 7 περιστείλαντες ἔθαψαν || 18 περισωθέντων || 26 καὶ πάντας τοὺς τῆς αὐτοῦ δυνάμεως συναγηοχὼς διά τε τῆς ξ. καὶ θ. τὸ Ἰ. π. κατέλαβε.

alors avec lui le Latin[1] qui m'a raconté tous ces détails, ambassadeur, disait-il, envoyé à Robert par l'évêque de Bari ; il m'a certifié qu'il était resté avec Robert durant cette campagne. C'est à l'intérieur des remparts en ruines de la ville appelée autrefois Epidamne, que les troupes établirent leur camp et cantonnèrent massées. Dans cette cité jadis le roi d'Epire, Pyrrhus, séjourna quand il s'allia aux habitants de Tarente et entreprit contre les Romains une guerre acharnée en Apulie[2] ; à la suite d'un immense carnage, où tous les habitants sans exception furent passés au fil de l'épée, cette cité fut laissée entièrement inhabitée. A une époque ultérieure, comme les Grecs le racontent et comme en témoignent les inscriptions gravées dans la ville, elle fut reconstruite par Amphion et Zethus[3] telle qu'on la voit aujourd'hui encore ; son nom fut changé et elle fut appelée Dyrrachium. Mais ceci soit dit en passant sur cette ville, et finissons ici le Livre troisième ; le suivant en sera la continuation immédiate.

1. Urson, fidèle conseiller de Guiscard. Cf. Ducange. *In Alex.* 496.

2. Les témoignages des différents historiens de l'antiquité ne confirment pas du tout ce que dit Anne d'un abandon de la place après la campagne de Pyrrhus.

3. Même donnée dans Guil. de Pouille IV 241. Il s'agit des constructeurs légendaires de Thèbes. Anne Comnène se contente sans doute ici de rapporter une tradition populaire, sans plus. Sur ce passage, cf. G. Buckler, p. 200.

ἐπισκόπου Βάρεως πρὸς τὸν Ῥομπέρτον ἀποσταλείς, καὶ ὡς διεβεβαιοῦτο, σὺν τῷ Ῥομπέρτῳ τὴν τοιαύτην διέτριβε πεδιάδα. Καὶ δὴ ἐντὸς τῶν ἐρειπωθέντων τειχῶν τῆς πάλαι καλουμένης πόλεως Ἐπιδάμνου καλύβας ἐπήγνυντο ἰλαδὸν τὰς δυνάμεις κατατιθέμενοι. Ἐν ᾗ βασιλεύς ποτε Ἠπειρώτης Πύρρος Ταραντίνοις ἑνωθεὶς Ῥωμαίοις ἐν Ἀπουληΐᾳ καρτερὸν τὸν πόλεμον συνεστήσατο· καὶ ἀνδροκτασίας ἐντεῦθεν πολλῆς γεγονυίας, ὡς ἅπαντας ἄρδην ξίφους παρανάλωμα γεγονέναι, ἄοικος πάντῃ καταλέλειπται. Ἐν ὑστέροις δὲ χρόνοις, ὥς Ἕλληνές φασι καὶ αὐτὰ δὴ τὰ ἐν τῇ πόλει γλυπτὰ γράμματα μαρτυροῦσιν, ὑπ' Ἀμφίονος καὶ Ζήθου ἀνοικοδομηθεῖσα εἰς ὃ νῦν ὁρᾶται σχῆμα αὐτίκα καὶ τὴν κλῆσιν μεταμείψασα Δυρράχιον προσηγόρευται. Τοσαῦτα μὲν οὖν προσιστορείσθω καὶ περὶ ταύτης τῆς πόλεως· καὶ ἡμῖν τὰ τοῦ τρίτου λόγου ἐνταυθοῖ συμπεπεράνθω, τὰ δ' ἐφεξῆς ὁ μετὰ τοῦτον εὐθὺς ἱστορήσειεν.

Codd. 6 Ταραντίνοις Possinus : Ταραντῖνος Cod || 8 ἐντεῦθεν : ἐκεῖθεν C || 11 γράμμα C || 14 παριστορείσθω C.

LIVRE IV

LA GUERRE AVEC LES NORMANDS (1081-1082)

Siège de Dyrrachium par Robert Guiscard.

I Robert occupait donc maintenant le continent, où il établissait son camp le 17 juin de la 4e indiction[1]; il avait avec lui d'innombrables forces de cavalerie et d'infanterie à l'aspect terrifiant, tant à cause de leur allure que de leur ordonnance stratégique, car dès lors son armée, venue de toutes les directions, se trouvait au complet. Sur mer croisait sa flotte, composée de navires de toute espèce, avec d'autres soldats qui avaient une longue expérience des combats navals. Les habitants de Dyrrachium étaient donc cernés des deux côtés, c'est-à-dire par terre et par mer, et à la vue des troupes innombrables de Robert qui dépassaient toute idée, ils étaient saisis d'une extrême frayeur. Cependant Georges Paléologue, en homme courageux, très expert dans l'art militaire, qui avait déjà livré mille batailles en Orient et qui en était sorti vainqueur, se mit à fortifier la ville avec sang-froid, disposa les créneaux selon les ordres de l'autocrator et munit les remparts de catapultes ; il relevait le courage des soldats démoralisés et, après avoir disposé des guetteurs tout le long du mur, il faisait lui-même des rondes continuelles jour et nuit, recommandant aux défenseurs d'être sans cesse en éveil. En même temps, il apprenait par lettre à l'autocrator l'irruption de Robert et son but, qui était de prendre d'assaut

1. Chalandon (*Alexis I*, p. 74, note 1) préfère adopter la date du 17 juin 1081 donnée par l'Alexiade, plutôt que celle du mois de juillet donnée par Lupus Protosp. (Pertz, *SS.* V, 60), parce qu'Anne Comnène mentionne une lettre de Georges Paléologue à Alexis, lui annonçant l'arrivée de l'expédition normande devant Durazzo. Il est

ΑΛΕΞΙΑΣ Δ′

I Ἡ μὲν οὖν ἤπειρος τὸν Ῥομπέρτον εἶχε ἤδη ἐν αὐτῇ αὐλιζόμενον ἑπτὰ καὶ δεκάτην ἄγοντος τοῦ Ἰουνίου μηνὸς τῆς τετάρτης ἐπινεμήσεως μεθ᾽ ἱππέων καὶ πεζῶν δυνάμεων ἀριθμὸν ὑπερβαινουσῶν, καὶ φοβερὸν ἰδεῖν ἀπό τε τοῦ σχήματος ἀπό τε τῆς στρατηγικῆς καταστάσεως· ἤδη γὰρ ἁπανταχόθεν αὖθις συνήθροιστο στράτευμα. Ἐν δὲ τῇ θαλάττῃ παντοῖον εἶδος πλοίων μεθ᾽ ἑτέρων στρατιωτῶν ἐμπειρίαν πολλὴν τοῦ διὰ θαλάσσης πολέμου ἐχόντων τὸ ναυτικὸν αὐτοῦ διεπλῴζετο. Περιστοιχισθέντες οὖν οἱ τοῦ Δυρραχίου ἐντὸς ἐξ ἑκατέρου μέρους, θαλάττης φημὶ καὶ ἠπείρου, καὶ ἀπειροπληθεῖς τὰς τοῦ Ῥομπέρτου ὁρῶντες δυνάμεις καὶ πάντα λόγον ὑπερβαινούσας μεγίστῳ δέει συνείχοντο. Ὁ δέ γε Παλαιολόγος Γεώργιος γενναῖος ὢν ἀνὴρ καὶ στρατηγικὴν πᾶσαν ἐξησκημένος, μυρίους δὲ πολέμους ἀγωνισάμενος περὶ τὴν ἕω καὶ νικητὴς ἀναδειχθείς, ἀκατάπληκτος ὢν τὴν πόλιν κατωχύρου τάς τε ἐπάλξεις κατασκευάζων κατὰ τὰς ὑποθημοσύνας τοῦ αὐτοκράτορος καὶ λιθοβόλοις τὰ τείχη καταπυκνῶν μηχανήμασι τούς τε ἀναπεπτωκότας τῶν στρατιωτῶν ἀνακτώμενος καὶ σκοποὺς δι᾽ ὅλου καταστήσας τοῦ τείχους καὶ αὐτὸς δὴ περιπολεύων διὰ πάσης νυκτὸς καὶ ἡμέρας ἐπαγρυπνεῖν τοὺς φυλάσσοντας παρεκελεύετο. Τηνικαῦτα δὲ καὶ διὰ γραμμάτων τὴν τοῦ Ῥομπέρτου ἔφοδον ἐδήλου τῷ αὐτοκράτορι καὶ ὅτι τὴν πόλιν πολιορκήσων τὸ Δυρρά-

Codd. 1 ἤδη om. C || 9 περιστοιχίσαντες C.
Epit. 17 ἦν κατὰ.

la ville de Dyrrachium. 2 Quand les habitants virent au dehors les hélépoles et l'immense tour de bois, dont la structure dépassait les remparts mêmes de Dyrrachium, entièrement recouverte de peaux[1], avec des catapultes placées au sommet, [quand ils virent] toute la ligne des remparts entourés par l'armée, les alliés qui affluaient de partout auprès de Robert, les villes voisines qui étaient dévastées par des incursions, les tentes qui se multipliaient chaque jour, ils furent alors pris de terreur, car ils connaissaient maintenant le but du duc Robert : ce n'était pas pour piller les villes et les campagnes, puis, une fois un gros butin amassé, retourner de nouveau en Apulie, comme le bruit en courait partout, qu'il avait occupé la plaine d'Illyrie; en fait il convoitait le trône dans l'empire romain, et il voulait à l'entrée dans la carrière, comme on dit, prendre d'assaut Dyrrachium. 3 Paléologue lui fait donc demander du haut des murailles pourquoi il est venu. L'autre de dire : « Pour rétablir dans sa dignité mon parent par alliance, Michel, qui a été chassé du pouvoir, pour punir les outrages dont il a été victime et le venger complètement. » On lui répondit alors : « Si nous reconnaissons Michel quand nous l'aurons vu, nous l'adorerons sur le champ[2] et nous rendrons la ville. » A ces mots Robert ordonne aussitôt que Michel soit revêtu d'habits magnifiques et présenté aux habitants de la ville. On le fait alors sortir en grande pompe, au son des instruments de musique les plus divers et des cymbales, puis on le présente. Dès qu'on l'aperçut du haut des remparts, on l'accabla de mille insultes en affirmant avec force qu'on ne le reconnaissait pas du tout.

possible qu'Anne ait vu la lettre ou qu'elle ait tenu le renseignement de Georges lui-même.

1. Chalandon fait erreur quand il écrit p. 78, à propos des machines de siège normandes : « on n'avait pas encore eu l'idée de les recouvrir de peaux de bêtes fraîchement écorchées ».

Nous avons vu que pareille précaution avait été prise également pour les tours de bois construites sur les navires de Robert Guiscard (III 12, 2).

2. Sur la cérémonie de l'adoration impériale par la foule, cf.

χιον παρεγένετο. 2 Οἱ δὲ ἐντὸς ὁρῶντες τὰς ἔξωθεν ἑλεπόλεις καὶ τὸν κατασκευασθέντα ὑπερμεγέθη μόσυνα ὑπερανεστηκότα καὶ αὐτῶν τῶν τοῦ Δυρραχίου τειχῶν βύρσαις τε πανταχόθεν περιπεφραγμένον καὶ τὰ λιθοβόλα μηχανήματα κατὰ κορυφὴν τούτου ἱστάμενα τήν τε πᾶσαν περιβολὴν τῶν τειχῶν ἔξωθεν τοῦ στρατοπέδου περιζωσθεῖσαν καὶ τοὺς ἁπανταχόθεν συρρέοντας συμμάχους πρὸς τὸν Ῥομπέρτον καὶ τὰς παρακειμένας πόλεις ἐξ ἐπιδρομῆς πορθουμένας καὶ τὰς καλύβας καθ' ἑκάστην πολλαπλασιαζομένας, δέει συνείχοντο διαγινώσκοντες ἤδη τὸν σκοπὸν τοῦ δουκὸς Ῥομπέρτου, ὡς οὐκ ἐπὶ τῷ πόλεις καὶ χώρας δῃώσασθαι καὶ λείαν πολλὴν ἐκεῖθεν συγκομισάμενος αὖθις εἰς Ἀπουληΐαν ἐπαναστρέψαι, ὡς ἁπανταχοῦ διεκηρυκεύετο, τὸ Ἰλλυρικὸν πεδίον κατέλαβεν, ἀλλὰ τῆς ἀρχῆς τῆς Ῥωμαίων βασιλείας ἱμειρόμενος τὸ Δυρράχιον, ὅ φασιν, ἐκ πρώτης ἀφετηρίας πολιορκῆσαι ἠπείγετο. 3 Κελεύει τοίνυν ὁ Παλαιολόγος ἄνωθεν πυθέσθαι, ὅτου χάριν παραγέγονεν. Ὁ δέ φησιν « ὥστε τὸν τῆς βασιλείας ἐξωσθέντα Μιχαὴλ τὸν ἐμὸν κηδεστὴν εἰς τὴν ἰδίαν τιμὴν αὖθις ἀποκαταστῆσαι καὶ τὰς εἰς αὐτὸν γεγονυίας ὕβρεις ἐπεξελθεῖν καὶ τὸ ὅλον ἐκδικῆσαι αὐτόν ». Οἱ δέ φασι πρὸς αὐτὸν ὡς « εἰ τὸν Μιχαὴλ θεασάμενοι γνωρίσομεν, προσκυνήσομέν τε εὐθὺς αὐτὸν καὶ τὴν πόλιν παραδῶμεν ». Ταῦτα ἀκούσας ὁ Ῥομπέρτος προστάσσει εὐθὺς τὸν Μιχαὴλ λαμπρῶς ἀμφιασθέντα ὑποδειχθῆναι τοῖς τῆς πόλεως οἰκήτορσιν. Ἀπαγαγόντες δὲ τὸν τοιοῦτον μετὰ λαμπρᾶς προπομπῆς παντοίοις ὀργάνοις μουσικοῖς καὶ κυμβάλοις κατακτυπούμενον ὑποδεικνύουσιν. Ἅμα δὲ τῷ τοῦτον θεάσασθαι ἄνωθεν μυρίαις ὕβρεσιν ἔπλυνον μὴ ἐπιγινώσκειν αὐτὸν ὅλως διισχυριζόμενοι. Ὁ

Codd. 4 πανταχοῦ C || 9 καθ' ἑκάστην om. C || 12 ἐκεῖθεν : ἐκ τούτων C || 30 ἐπέπλυνον C.

Epit. 20 τιμὴν om.

Mais Robert, sans tenir aucun compte de cette déconvenue, s'attachait à son entreprise. Or pendant qu'assiégés et assiégeants s'interpellaient ainsi, soudain un parti de défenseurs fit une sortie, livra combat aux Latins et, après leur avoir infligé quelque légère perte, rentra de nouveau dans Dyrrachium.

4 Quant au moine qui suivait Robert, l'opinion publique était partagée à son sujet. Les uns colportaient le bruit que c'était l'échanson du basileus Michel Doukas, les autres certifiaient que c'était l'autocrator Michel, le beau-père du barbare, en faveur de qui avait été engagée cette grande guerre, à ce qu'on disait ; d'aucuns prétendaient exactement savoir que tout n'était qu'une feinte inventée par Robert, car le moine n'était pas venu spontanément chez lui. Mais après être sorti de la dernière pauvreté et d'un rang obscur, grâce à sa nature énergique et à son esprit orgueilleux, [Robert], après avoir conquis toutes les villes et toutes les terres de Longobardie ainsi que l'Apulie elle-même, s'en était fait le seigneur, comme le récit précédent l'a raconté [1] ; bientôt ambitionnant plus encore, comme il arrive habituellement aux esprits insatiables, il décida qu'il lui fallait faire une tentative contre les villes sises dans l'Illyricum et, si l'affaire lui réussissait, continuer à aller de l'avant. Car tout homme cupide, dès qu'il a saisi le pouvoir, ne diffère en rien de la gangrène qui, une fois qu'elle s'est attaquée à un corps, ne s'arrête plus jusqu'à ce qu'elle l'ait entièrement envahi et ravagé.

Succès des Vénitiens, alliés d'Alexis.

II L'autocrator fut instruit de tous ces événements par des lettres de Paléologue, à savoir que [Robert] avait effectué sa traversée au mois de juin, comme le récit précédent l'a exposé, et, bien qu'il ait été victime d'une tempête terrible et d'un naufrage, tombé ainsi sous le coup de la colère divine, ne s'était pas démonté, mais qu'avec les troupes qui le suivaient il s'était emparé au

L. Bréhier et P. Batiffol, *Les survivances du culte impérial romain*, p. 59-70.

1. Al. I, 10 sq.

δὲ Ῥομπέρτος παρ᾽ οὐδὲν ταῦτα θέμενος τοῦ προκειμένου ἔργου εἴχετο. Ἐν ὅσῳ δὲ ταῦτα οἵ τε ἐντὸς καὶ ἐκτὸς πρὸς ἀλλήλους ἔλεγον, ἄφνω τῆς πόλεως ἐκπηδήσαντές τινες μετὰ τῶν Λατίνων συναίρουσι πόλεμον καὶ μερικῶς αὐτοὺς καταβλάψαντες αὖθις εἰσῆλθον εἰς τὸ Δυρράχιον.

4 Περὶ δέ γε τοῦ συνεφεπομένου μοναχοῦ τῷ Ῥομπέρτῳ διαφόρου γνώμης ἦσαν οἱ πλείους. Οἱ μὲν διεκήρυττον τὸν οἰνοχόον λέγοντες εἶναι Μιχαὴλ βασιλέως τοῦ Δούκα, οἱ δὲ αὐτὸν ἐκεῖνον διεβεβαιοῦντο τὸν αὐτοκράτορα Μιχαὴλ τὸν τοῦ βαρβάρου συμπένθερον, δι᾽ ὃν καὶ τὸν πολὺν ἀνείλετο πόλεμον, ὥς φασιν· ἔνιοι δὲ διενίσταντο ἀκριβῶς εἰδέναι, ὅτι σκῆψις ἦν τὸ ὅλον τοῦ Ῥομπέρτου· οὐ γὰρ αὐτόμολος εἰς αὐτὸν ἐκεῖνος ἐληλύθει. Ἀλλ᾽ ἐπεὶ ἀπὸ ἐσχάτης πενίας καὶ τύχης ἀφανοῦς διὰ δραστηριότητα φύσεως καὶ φρονήματος ὄγκον πασῶν τῶν κατὰ τὴν Λογγιβαρδίαν πόλεων καὶ χωρῶν καὶ αὐτῆς Ἀπουληίας ἐγκρατὴς γεγονὼς κύριον ἑαυτὸν κατέστησεν, ὡς ὁ λόγος ἄνωθεν φθάσας ἱστόρησε, μετ᾽ οὐ πολὺ εἰς ἔφεσιν πλειόνων ἐλθών, ὁποῖα ταῖς ἀκορέστοις ἐγγίνεσθαι εἴωθε ψυχαῖς, τῶν κατὰ τὸ Ἰλλυρικὸν διακειμένων πόλεων δεῖν ἔγνω ἀποπειρᾶσθαι καὶ οὕτως, εἰ εὔοδα αὐτῷ τὰ πράγματα γένοιτο, τοῖς ἔμπροσθεν ἐπεκτείνεσθαι. Καὶ γὰρ πᾶς φιλοχρήματος, ἐπειδὰν ἀρχῆς δράξοιτο, γαγγραίνης κατ᾽ οὐδὲν διενήνοχεν, ἥτις, ἐπειδὰν σώματος ἐπιλάβοιτο, οὐδαμῶς ἵσταται, μέχρις ἂν τὸ ὅλον διαπορευομένη λυμήνηται.

II Ὁ δὲ αὐτοκράτωρ πάντα διὰ γραμμάτων τοῦ Παλαιολόγου ἀναδιδαχθεὶς καὶ ὅτι κατὰ τὸν Ἰούνιον μῆνα διαπεράσας (ὡς ὁ λόγος φθάσας ἐδήλωσε) καὶ τοσούτῳ κλύδωνι καὶ ναυαγίῳ κατασχεθεὶς καὶ οἵᾳ θεομηνίᾳ περι-

Codd. 15 τῆς φύσεως C || 19 εἴωθε γίνεσθαι C.

Epit. 3 διελέγοντο || 27 αὐτοκράτωρ : βασιλεὺς || γραμμάτων : γραφῶν || 28 ἀναδιδαχθεὶς : ἀναμαθών.

premier assaut d'Avlona ; qu'en outre de tous côtés affluaient vers lui de nouvelles forces aussi nombreuses que les flocons de neige en hiver, que les têtes légères, croyant que celui qui n'était en fait que le pseudo-Michel était le basileus, passaient au parti de Robert. Aussi [Alexis] était-il effrayé en réfléchissant à la grandeur de sa tâche ; estimant que ses propres troupes n'équivalaient même pas à une petite partie de celles de Robert, il jugea nécessaire de faire venir d'Orient des Turcs, et signifia alors son désir au sultan. **2** Il appela aussi, en recourant aux promesses et aux présents, les Vénitiens[1] (chez qui, dit-on, les Romains ont trouvé la couleur vénète[2] des courses de chevaux) ; il leur promettait certains avantages, il en accordait d'autres sur-le-champ, à la condition qu'ils consentissent à armer toute leur flotte et à gagner au plus vite Dyrrachium, tant pour protéger cette ville que pour engager une lutte acharnée avec la flotte de Robert. S'ils agissaient conformément à ce qu'on leur indiquait, soit qu'ils remportassent la victoire avec l'aide de Dieu, soit qu'ils fussent vaincus (comme cela pouvait arriver), ils étaient sûrs de recevoir toujours les mêmes avantages suivant la promesse faite, absolument comme s'ils étaient vainqueurs. Et même tout ce qu'ils désireraient encore, pourvu que ce ne fût pas au préjudice de l'empire romain, leur serait accordé et garanti par chrysobulle. **3** [Les Vénitiens], en entendant ces propositions, demandent alors aux ambassadeurs tout ce qu'ils désirent, et ils reçoivent des promesses formelles. Aussi préparèrent-ils de suite leur flotte composée de navires de tout genre, et ils mirent à la voile pour Dyrrachium dans un ordre parfait. Après avoir effectué une longue navigation, ils arrivèrent au sanctuaire élevé depuis longtemps en l'honneur de la Mère de Dieu Immaculée à Pallia[3], c'est le nom de cet endroit qui était éloigné d'en-

1. En relations commerciales avec Constantinople, à laquelle ils fournissaient à l'occasion des soldats ; les victoires normandes menaçaient leurs possessions dalmates. Cf. Chalandon, *Alexis I*, p. 70-71.

2. Bleue. Allusion aux couleurs des factions du cirque : Verts et Bleus. — 3. Le cap Palli, un peu au nord de Durazzo.

πεσὼν οὐχ ὑπεστάλη, ἀλλὰ τὸν Αὐλῶνα μετὰ τῶν σὺν αὐτῷ συνελθόντων ἐξ ἐφόδου κατέσχε, καὶ ὅπως αὖθις ἁπανταχόθεν ἀπειροπληθεῖς δυνάμεις ἐς αὐτὸν συρρέουσι νιφάσιν ἐοικυῖαι χειμερίῃσι καὶ οἱ κουφότεροι τὸν ψευδώνυμον ἐπ' ἀληθείας Μιχαὴλ εἶναι τὸν βασιλέα πιστεύοντες προσέρχονται τῷ Ῥομπέρτῳ, ἐδεδίει πρὸς τὸ τῆς ὑποθέσεως ἀποβλέπων μέγεθος καὶ τὰς ὑπ' αὐτὸν δυνάμεις μηδὲ τὸ πολλοστὸν τῶν τοῦ Ῥομπέρτου σῳζούσας κατανοῶν δέον ἔκρινεν ἐκ τῆς ἑῴας Τούρκους μετακαλέσασθαι καὶ τηνικαῦτα περὶ τούτου δηλοῖ τῷ σουλτάνῳ. 2 Ἀλλὰ καὶ τοὺς Βενετίκους προσκαλεῖται δι' ὑποσχέσεων καὶ δώρων (ἀφ' ὧν, ὥς φασι, καὶ τὸ βένετον χρῶμα ἐν ταῖς ἱππικαῖς ἁμίλλαις Ῥωμαίοις ἐξεύρηται) τὰ μὲν ἐπαγγειλάμενος, τὰ δὲ καὶ προτείνων ἤδη, εἰ μόνον θελήσαιεν τὸ ναυτικὸν ἁπάσης τῆς χώρας αὐτῶν ἐξοπλίσαι καὶ τάχιον εἰς τὸ Δυρράχιον καταλαβεῖν, ἐφ' ᾧ τοῦτο μὲν φυλάξαι, μετὰ δὲ τοῦ στόλου τοῦ Ῥομπέρτου καρτερὸν συστήσασθαι πόλεμον. Καὶ εἰ κατὰ τὰ διαμηνυθέντα αὐτοῖς ποιήσαιεν, εἴτε Θεοῦ ἐπαρήγοντος τὴν νικῶσαν σχοῖεν, εἴτε (ὁποῖα συμβαίνειν εἴωθεν) ἡττηθεῖεν, ἐκεῖνα αὐτὰ λήψονται κατὰ τὰ ὑπεσχημένα, ὥσπερ εἰ κατὰ κράτος ἐνίκησαν. Ἀλλὰ καὶ ὁπόσα τῶν θελημάτων αὐτῶν μὴ ἐπισφαλῆ τῇ τῶν Ῥωμαίων ἀρχῇ εἶεν, ἀποπληρωθήσονται διὰ χρυσοβούλλων λόγων ἐμπεδωθέντα. 3 Οἱ δὲ τούτων ἀκούσαντες πάντα ὅσαπερ ἤθελον αὖθις διὰ πρέσβεων ἐξαιτησάμενοι τὰς ὑποσχέσεις βεβαίας λαμβάνουσι. Τηνικαῦτα τοίνυν στόλον εὐτρεπίσαντες διὰ παντοίου εἴδους πλοίων τὸν πρὸς Δυρράχιον ἀπόπλουν ἐποιοῦντο σὺν εὐταξίᾳ πολλῇ. Καὶ πολλοὺς κελεύθους διανηξάμενοι κατέλαβον τὸ ἐπ' ὀνόματι τῆς ὑπεραμώμου θεοτόκου πάλαι ἀνοικοδομηθὲν τέμενος

Codd. 14 εἰ : οὐ C || 20 ἡττηθεῖαν C || 22 τῶν^2 om. C || 26 τοίνυν : γοῦν C.

Epit. 5 τὸν βασιλέα εἶναι || 9 τοὺς Τούρκους || 14 θελήσειε || 28 τὸ Δυρράχιον || 30 ὑπεραμώμου : ὑπεραγίας.

viron dix-huit stades du camp de Robert, auprès de Dyrrachium. Mais quand ils aperçurent, de l'autre côté de la ville de Dyrrachium, les forces navales de Robert munies de toute espèce de machines de guerre, ils eurent peur de la lutte. Or dès que Robert eut appris leur venue, il leur envoya son fils Bohémond avec la flotte pour leur signifier d'acclamer le basileus Michel et Robert lui-même. Mais eux de renvoyer au lendemain l'acclamation. Le soir venu, comme ils se trouvaient dans l'impossibilité d'approcher de la côte et que le vent était tombé, ils lièrent entre eux les plus gros navires avec des câbles et, quand ils eurent exécuté ce qu'on appelle un port en pleine mer [1], ils construisirent des tours de bois au milieu des voiles [2] et, à l'aide de câbles, ils y suspendirent les petites barques remorquées par chaque vaisseau. Dans ces barques ils introduisirent des hommes armés et, après avoir coupé de très gros morceaux de bois dont la longueur ne dépassait pas une coudée et où furent fixées des pointes de fer très aiguës, ils attendirent l'arrivée de la flotte franque. 4 Dès qu'il fit jour, Bohémond arriva pour demander l'acclamation. Mais comme les autres riaient à sa barbe, Bohémond ne put le souffrir, et prenant l'offensive, il s'élança contre leurs plus grands navires, suivi du reste de la flotte. Un combat acharné s'engagea; mais au moment où Bohémond luttait avec plus d'acharnement contre ses adversaires, ceux-ci lancèrent d'en haut un de ces morceaux de bois dont nous avons parlé et transpercèrent aussitôt le navire où était Bohémond. Comme l'eau s'engouffrait et que [les Normands] allaient être engloutis, les uns, en sautant de leur navire, tombèrent dans le danger même qu'ils voulaient fuir et se noyèrent; les autres continuèrent de combattre contre les Vénitiens et furent tués.

1. Les flottes recouraient encore à cette manœuvre quand elles ne trouvaient pas d'endroit favorable sur la côte. L'aspect présenté par la flotte était alors celui d'un grand cercle fermé. Voir Léon, *Tactiques* XX 196; cf. Ducange, *In Alex.*, p. 498-499.

2. Cf. Malaterra III 26. Au préalable, les marins ont allégé les gros navires d'une partie de la cargaison.

εἰς τόπον Παλλία καλούμενον ἀπέχοντα τῆς παρεμβολῆς τοῦ Ῥομπέρτου ἔξωθεν τοῦ Δυρραχίου κειμένης ὡσεὶ σταδίους ὀκτωκαίδεκα. Θεασάμενοι δὲ τὸ ναυτικὸν τοῦ Ῥομπέρτου ἐκεῖθεν τῆς πόλεως Δυρραχίου παντοίῳ εἴδει πολεμικῶν ὀργάνων περιπεφραγμένον ἀπεδειλίασαν πρὸς τὸν πόλεμον. Μεμαθηκὼς δὲ τὴν τούτων ἔλευσιν ὁ Ῥομπέρτος πέμπει τὸν υἱὸν αὐτοῦ Βαϊμοῦντον πρὸς αὐτοὺς μετὰ στόλου μηνύων εὐφημῆσαι τὸν βασιλέα Μιχαὴλ καὶ αὐτὸν τὸν Ῥομπέρτον. Οἱ δὲ ἐς νέωτα τὴν εὐφημίαν ἀνήρτων. Ἑσπέρας δὲ καταλαβούσης, ἐπεὶ οὐκ ἐνῆν αὐτοῖς ταῖς ἀκταῖς προσπελάσαι, νηνεμίας οὔσης, συναρτήσαντες τὰ μείζονα τῶν πλοίων καλῳδίοις τε δεσμήσαντες καὶ τὸν λεγόμενον πελαγολιμένα συναρτίσαντες πύργους τε ξυλίνους ἐν τοῖς ἱστίοις αὐτῶν οἰκοδομήσαντες διὰ καλῳδίων ἀνήγαγον ἐν αὐτοῖς τὰ ἑκάστῳ αὐτῶν συνεφεπόμενα μικρὰ ἀκάτια. Ἐντὸς δὲ τῶν τοιούτων ἄνδρας ἐνόπλους εἰσαγαγόντες ξύλα τε παχύτατα εἰς μέρη διατεμόντες οὐκ εἰς πλεῖον πήχεος ἑνὸς σιδηρέους ἥλους ὀξεῖς ἐμπήξαντες ἐν αὐτοῖς τὴν τοῦ Φραγγικοῦ στόλου ἐξεδέχοντο ἔλευσιν. 4 Ἡμέρας δὲ ἤδη αὐγαζούσης καταλαμβάνει ὁ Βαϊμοῦντος τὴν εὐφημίαν ἐξαιτούμενος. Τῶν δὲ εἰς τὸν πώγωνα αὐτοῦ ἐφυβρισάντων τοῦτο ὁ Βαϊμοῦντος μὴ ἐνεγκὼν αὐτὸς πρῶτος κατ᾽ αὐτῶν ἐξορμήσας τοῖς μεγίστοις τῶν αὐτῶν πλοίων προσεπέλασεν, εἶτα καὶ ὁ λοιπὸς στόλος. Καρτεροῦ δὲ πολέμου συρραγέντος, ἐπεὶ ὁ Βαϊμοῦντος καρτερώτερον αὐτοῖς ἀπεμάχετο, ἓν τῶν εἰρημένων ξύλων ἄνωθεν ῥίψαντες εὐθὺς διέτρησαν τὴν ναῦν, ἐν ᾗ ὁ Βαϊμοῦντος ἐτύγχανεν ὤν. Ὡς δὲ ἀναρροιβδήσαντος τοῦ ὕδατος καταποντίζεσθαι ἔμελλον, οἱ μὲν ἐξερχόμενοι τῆς νεώς, ἐξ οὗπερ ἔφευγον, εἰς τοῦτ᾽ αὐτὸ ἐνέπιπτον καὶ ἐβυθίζοντο, οἱ δὲ μετὰ τῶν Βενετίκων μαχόμενοι ἀνῃρέθησαν.

Epit. 26 καρτερώτατον || 30 ἔμελλεν || 32 ἀνῃροῦντο.

Quant à [Bohémond], dont la vie était aussi en danger, il sauta dans un [autre] de ses vaisseaux et s'y réfugia. 5 Les Vénitiens eurent dès lors plus de confiance et continuèrent avec plus de hardiesse le combat contre leurs adversaires, jusqu'à ce que finalement ils eussent mis en pleine déroute leurs ennemis qu'ils poursuivirent jusqu'au camp de Robert. Dès qu'ils eurent touché le rivage, ils s'élancèrent à terre et engagèrent une autre lutte avec Robert. A cette vue, Paléologue sortit de la place de Dyrrachium et combattit lui-même avec eux. Après une bataille acharnée, qui se développa jusqu'aux retranchements mêmes de Robert, beaucoup de ceux qui s'y trouvaient en furent chassés, et beaucoup devinrent victimes de l'épée [1]. 6 Les Vénitiens, après avoir emporté un grand butin, regagnèrent leurs navires et se rembarquèrent; Paléologue de son côté rentra dans la place. Aussi bien les Vénitiens se reposèrent-ils quelques jours, puis envoyèrent des ambassadeurs pour informer des événements le basileus. Celui-ci les accueillit avec amitié, comme il était naturel, et après les avoir comblés de mille bienfaits les congédia, non sans les charger de nombreux présents pour le doge de Venise [2] et ses officiers.

III Mais Robert, avec son tempérament très belliqueux, décida qu'il fallait non pas renoncer à la guerre, mais combattre au contraire avec acharnement. Comme l'hiver était venu, il ne lui était pas possible de mettre à la mer ses vaisseaux ; par ailleurs les flottes des Romains et des Vénitiens rendaient impossible l'arrivée aussi bien des renforts de Longobardie que de tout ravitaillement expédié de là à Robert, parce qu'elles gardaient étroitement le passage entre les deux côtes. Quand le printemps eut commencé [3] et lorsque l'agitation de la mer se fut calmée, les Vénitiens les premiers levèrent l'ancre et reprirent l'offensive contre Robert ; derrière eux Maurice [4] fit voile avec la flotte romaine. Alors s'engagea une lutte terrible et les forces de Robert furent

1. Juin 1081. Sur cette bataille, cf. Guil. de Pouille IV 291-312. — 2. Domenico Silvio. — 3. 1082. — 4. Le commandant de la flotte. Anne ne nous dit pas s'il était grand duc ou grand drongaire.

Ἐκεῖνος δὲ εἰς κίνδυνον ἤδη ἐληλακὼς εἰς ἓν τῶν αὐτοῦ πλοίων εἰσπηδήσας εἴσεισιν. 5 Ἐπὶ πλέον δὲ θαρρήσαντες οἱ Βενέτικοι καὶ τὴν κατ' αὐτῶν μάχην θαρραλεώτερον συνάψαντες καὶ τελείως κατατροπωσάμενοι τούτους ἐδίωξαν ἄχρι τῆς τοῦ Ῥομπέρτου σκηνῆς. Ἅμα δὲ τῷ τῇ χέρσῳ πελάσαι εἰσπηδήσαντες ἄλλον πόλεμον μετὰ τοῦ Ῥομπέρτου συνάπτουσι. Τούτους θεασάμενος ὁ Παλαιολόγος ἐξελθὼν καὶ αὐτὸς ἀπὸ τοῦ κάστρου Δυρραχίου μαχόμενος ἦν μετ' αὐτῶν. Καρτεροῦ γοῦν γεγονότος πολέμου καὶ μέχρι τῆς τοῦ Ῥομπέρτου παρεμβολῆς φθάσαντος ἐκεῖθεν ταύτης πολλοὶ ἐδιώχθησαν, πολλοὶ δὲ καὶ παρανάλωμα ξιφῶν γεγόνασιν. 6 Οἱ δὲ Βενέτικοι λείαν πολλὴν ἀφελόμενοι εἰς τὰ ἴδια πλοῖα παλινοστήσαντες εἰσῄεσαν, ὁ δὲ Παλαιολόγος εἰς τὸ κάστρον αὖθις εἴσεισιν. Ἡμέρας γοῦν τινας οἱ Βενέτικοι διαναπαυσάμενοι ἀποστέλλουσι πρὸς τὸν βασιλέα πρέσβεις διαμηνύοντες τὰ γεγονότα. Ὁ δὲ φιλοφρονησάμενος αὐτούς, ὡς εἰκός, καὶ μυρίων εὐεργεσιῶν ἀξιώσας ἀπέλυσεν ἀποστείλας μετ' αὐτῶν χρήματα ἱκανὰ πρός τε τὸν δοῦκα Βενετίας καὶ τοὺς ὑπ' αὐτὸν ἄρχοντας.

III Ὁ δὲ Ῥομπέρτος μαχιμώτατος ὢν δεῖν ἔγνω μὴ ἀφίστασθαι τοῦ πολέμου, ἀλλὰ καρτερῶς μάχεσθαι. Χειμῶνος δὲ ὄντος οὐκ ἐνῆν αὐτῷ τὰ πλοῖα εἰς τὴν θάλασσαν καθελκύσαι· ἀπεῖργε δὲ καὶ τοὺς ἀπὸ Λογγιβαρδίας ἐρχομένους καὶ τοὺς τὰ πρὸς χρείαν αὐτῷ ἐκεῖθεν κομίζοντας ὅ τε Ῥωμαϊκὸς καὶ ὁ τῶν Βενετίκων στόλος τὸν ἀναμεταξὺ πορθμὸν ἐπιμελῶς τηροῦντες. Ὡς δὲ τὸ ἔαρ ἤδη παρῆν καὶ ὁ θαλάττιος κλύδων ἐπέπαυτο, πρῶτον μὲν οἱ Βενέτικοι λύσαντες τὰ πρυμνήσια κατὰ τοῦ Ῥομπέρτου ἐξώρμησαν· ἐχομένως δὲ τούτοις ὁ Μαύριξ μετὰ τοῦ Ῥωμαϊκοῦ ἀπέπλευσε στόλου. Καὶ συναίρεται πόλεμος ἐντεῦθεν βαρύτατος καὶ οἱ τοῦ Ῥομπέρτου τὰ νῶτα

Codd. 23 ἐνῆν V : ἦν Cod || 30 μετὰ : κατὰ C.

mises en déroute, si bien qu'il jugea nécessaire de tirer tous ses navires à l'intérieur des terres[1]. 2 Mais les habitants des îles, des villes maritimes du continent et de toutes celles qui payaient tribut à Robert, enhardis par ses échecs, ne se montrèrent plus disposés à acquitter ces lourdes impositions, quand ils eurent appris sa défaite sur mer. Robert comprit donc qu'il lui fallait continuer la guerre avec plus d'attention, et reprendre la lutte à la fois sur mer et sur terre. Mais comme il ne pouvait mettre à exécution ses projets, car la crainte d'un naufrage, en raison des vents violents qui soufflaient alors, le retint deux mois dans le port de Jéricho, toujours en haleine et dans l'intention de combattre sur terre et sur mer, il organisait avec soin ce qui était nécessaire pour la lutte. Cependant les flottes vénitienne et romaine gardaient le détroit avec le plus de vigilance possible et, dès que la mer commença à être quelque peu accessible à ceux qui voulaient naviguer, elles fermèrent le passage aux [Normands] qui, d'Italie, tentaient la traversée pour rejoindre Robert. Comme il n'était pas possible non plus à l'armée [de celui-ci], qui campait près du fleuve du Glykys, de se procurer facilement par la terre ferme ce dont elle avait besoin, car les gens de Dyrrachium barraient la route à tous ceux qui sortaient des retranchements de Robert pour se procurer du fourrage ou toute autre chose, les [Normands] souffraient de la faim. En outre le climat, nouveau pour eux, les éprouvait beaucoup, si bien qu'en trois mois, dit-on, un total d'environ dix mille hommes périt. La maladie elle-même s'attaquait aussi aux forces de cavalerie de Robert et faisait mourir beaucoup de monde. Dans la cavalerie en effet près de cinq cents comtes et guerriers d'élite furent emportés par la maladie et la famine, tandis que dans les rangs subalternes les cavaliers [succombèrent] en nombre incalculable. 3 Les vaisseaux de Robert avaient été tirés,

1. Tel était l'usage pendant la période d'hiver.

Après cette grande défaite, Robert fut réduit à l'inaction pendant plusieurs mois. Anne Comnène note ensuite les graves conséquences qu'entraîna cet échec pour le duc normand.

διδόασιν· εἶτα δεῖν ἔγνω ὁ Ῥομπέρτος ἅπαντα τὸν αὐτοῦ στόλον ἑλκύσαι εἰς τὴν χέρσον. 2 Οἱ δὲ νησιῶται καὶ τὰ παρὰ θάλατταν τῆς ἠπείρου πολίχνια καὶ ὁπόσοι ἄλλοι φόρους παρεῖχον τῷ Ῥομπέρτῳ, τεθαρρηκότες διὰ τὰ συμπεσόντα αὐτῷ οὐχ ἑτοίμως τὰ ἐπιτεθέντα βάρη ἐδίδουν τὴν αὐτοῦ κατὰ θάλατταν μαθόντες ἧτταν. Δεῖν οὖν ἔγνω πλείονι περιεργίᾳ πολέμου χρήσασθαι καὶ διά τε θαλάττης καὶ ἠπείρου αὖθις μάχεσθαι. Ἐπεὶ δὲ οὐκ ἐνῆν τὰ κατὰ γνώμην εἰς ἔργον προάγειν, δεδιὼς τὸ ναυάγιον ἀνέμων μεγάλων τηνικαῦτα πνεόντων ἐγκαρτερήσας ἐπὶ δυσὶ μησὶ περὶ τὸν λιμένα τῆς Ἱεριχὼ ηὐτρεπίζετο βουλόμενος ἀπό τε τῆς θαλάττης καὶ ἠπείρου μάχεσθαι καὶ τὰ τῆς μάχης ἐξήρτυεν. Ὁ δὲ στόλος ὅ τε Βενέτικος καὶ ὁ Ῥωμαϊκὸς ὡς ἐνὸν τὸν πορθμὸν ἐτήρει, καὶ ὁπηνίκα μικρὸν ἡ θάλασσα τοῖς βουλομένοις πλεῖν νῶτα ὑπεῖχε, τοὺς ἐκεῖθεν πρὸς τὸν Ῥομπέρτον ἐπιχειροῦντας διαπερᾶν ἀπεῖργεν. Ὡς δὲ οὐδ᾽ ἀπὸ τῆς ἠπείρου ῥᾳδίως ἐνῆν τὰ πρὸς χρείαν κομίζεσθαι περὶ τὸν Γλυκὺν ποταμὸν αὐλιζομένοις αὐτοῖς τῶν ἐκ τοῦ Δυρραχίου ἀπειργόντων τοὺς χορταγωγίας χάριν ἢ συγκομιδῆς ἑτέρας ἐξιόντας τῆς τοῦ Ῥομπέρτου ταφρείας, λιμώττειν ἐντεῦθεν τούτοις συνέβαινεν. Ἀλλὰ καὶ τὸ ἄηθες τοῦ τόπου μεγάλως αὐτοὺς ἐλυμαίνετο· διὰ παραδρομῆς τοίνυν μηνῶν τριῶν, ὡς λέγεται, φθορὰ γέγονεν ἀνδρῶν εἰς χιλιάδας δέκα ποσουμένων. Ἡ δὲ νόσος αὕτη καὶ τὰς μετὰ τοῦ Ῥομπέρτου ἱππικὰς δυνάμεις καταλαβοῦσα πολλοὺς διέφθειρεν. Ἀπὸ μὲν γὰρ τῶν ἱππέων κόμητες καὶ λογάδες ἀλκιμώτατοι ἄνδρες μέχρι τῶν πεντακοσίων νόσου καὶ λιμοῦ παρανάλωμα γεγόνασι, τῆς δὲ χθαμαλωτέρας τύχης ἱππεῖς ἀναρίθμητοι. 3 Τῶν δὲ πλοίων αὐτοῦ εἰς τὸν Γλυκὺν

Codd. 8 αὖθις om. C || 11 μησὶ δυσὶ C || περὶ : πρὸς C || 25 συμποσουμένων F.

Epit. 20 συγκομιδῆς καὶ ἑτέρας χρείας ἐξιόντας || 26 πολλάς.

comme on l'a dit, à l'intérieur du fleuve du Glykys ; mais celui-ci avait déjà baissé par suite de la sécheresse, car après l'hiver et le printemps, était survenu un été assez chaud : comme il ne coulait même plus autant d'eau qu'il y en a d'ordinaire dans le lit des torrents, [Robert] se trouvait dans un grand embarras, ne pouvant plus de nouveau tirer ses navires jusqu'à la mer. Mais comme c'était un homme très industrieux et perspicace, il fit enfoncer de chaque côté du fleuve des pieux qu'il relia par un treillis d'osier très serré, puis, derrière [ces pieux], il étendit de grands arbres coupés à la racine et répandit du sable par-dessus, afin de concentrer au même endroit l'eau amassée pour ainsi dire dans cet unique canal formé par les pieux. De fait peu à peu l'eau s'accumulait, montait, remplissait toute la construction faite dans le fleuve, et atteignait une profondeur suffisante pour que les navires, restés jusque-là couchés sur le sol, se relevant et se soulevant, finissent par flotter. Ensuite, par une heureuse navigation, les vaisseaux furent facilement tirés jusqu'à la mer.

Arrivée d'Alexis.

IV Quand il fut informé de ce que Robert avait fait, l'autocrator exposa aussitôt par lettre à Pakourianos[1] comment, devant l'élan irrésistible [du Normand], devenu maître d'Avlona et qui ne se souciait aucunement des désastres qu'il avait subis sur terre et sur mer, non plus que de la défaite essuyée, comme on dit, à son entrée dans la carrière, il fallait, sans retard, rassembler au plus vite les troupes et le rejoindre. Après avoir envoyé ce message à Pakourianos, il part lui-même de Constantinople sur le champ au mois d'août de la quatrième indiction, laissant Isaac dans la capitale pour y maintenir l'ordre[2], pour couper court aux mauvaises nou-

1. Grand domestique. Cette lettre fut envoyée en août ou à la fin de juillet 1081.

2. Il y avait donc un parti de mécontents en ville, et le nouveau basileus Alexis doit se mettre en garde contre les tentatives de révolte venant de leur côté. Son frère le sébastocrator doit réprimer tout désordre, tandis que sa mère Anne Dalassène gouvernera en vertu du chrysobulle, dont il a été fait mention.

ἐνορμισθέντων ποταμόν, ὡς εἴρηται, τούτου ὀλιγωθέντος διὰ τὴν ἀνυδρίαν ἤδη μετὰ τὸν χειμῶνα καὶ τὸ ἐπιγεγονὸς ἔαρ τοῦ θέρους θερμότερον ἐπιβάλλοντος, καὶ μηδ᾽ ὁπόσον ταῖς χαράδραις εἴωθε καταρρεῖν ὕδωρ ἔχοντος ἐν ἀμηχανίᾳ ἦν μὴ δυνάμενος αὖθις αὐτὰ εἰς τὴν θάλασσαν ἑλκύσαι. Ἀλλ᾽ οἷα μηχανικώτατος ὢν καὶ βαθύνους ἀνὴρ πασσάλους ἑκατέρωθεν ἐκέλευε πήγνυσθαι τοῦ ποταμοῦ, συνδεδέσθαι δὲ τούτους διὰ λύγων πυκνῶν, εἶτα δένδρα παμμεγέθη κόπτοντας ῥιζόθεν ὄπισθεν αὐτῶν καταστρωννύειν ψάμμον ἐπιπάττοντας ἄνωθεν, ὡς εἰς ἕνα τὸ ὕδωρ συλλείβεσθαι τόπον ὥσπερ εἰς διώρυχα μίαν τὴν ἐκ τῶν πασσάλων γεγονυῖαν συναθροιζόμενον. Καὶ κατὰ μικρὸν ἀναλιμνάζον τὸ ὕδωρ τὴν κρηπῖδα πᾶσαν ἐπλήρου τοῦ ποταμοῦ καὶ εἰς βάθος ἀξιόλογον ἤρχετο, ἕως τὰς ναῦς ἀνεκούφισε καὶ τὰς τέως ἐρηρεισμένας νῆας τῇ γῇ ἀνέσχε τε καὶ ἀκρόπλους ἐποίησε. Καὶ τὸ ἀπὸ τοῦδε εὐπλοίας ἐπιδραξάμενα τὰ πλοῖα εὐκόλως πρὸς τὴν θάλασσαν εἱλκύσθησαν.

IV Μεμαθηκὼς δὲ τὰ κατὰ τὸν Ῥομπέρτον ὁ αὐτοκράτωρ παραχρῆμα διὰ γραφῆς τῷ Πακουριανῷ τὴν αὐτοῦ ἀκάθεκτον ὁρμὴν παρίστησι καὶ ὅπως τὸν Αὐλῶνα κατέλαβε, μὴ πεφροντικὼς ὅλως τῶν ξυμπεσόντων αὐτῷ δεινῶν κατ᾽ ἤπειρόν τε καὶ θάλατταν μήτε τῆς ἥττης ἐκείνης, ἣν ἐκ πρώτης, ὅ φασιν, ἀφετηρίας ἐπεπόνθει, καὶ ὡς χρὴ μὴ μέλλειν, ἀλλὰ θᾶττον τὰς δυνάμεις ἐπισυναγαγόντα ἑνωθῆναί οἱ. Ταῦτα μὲν οὖν πρὸς τὸν Πακουριανόν· αὐτὸς δὲ παραυτίκα τῆς Κωνσταντίνου ἔξεισιν εἰς μῆνα αὔγουστον τῆς τετάρτης ἐπινεμήσεως τὸν Ἰσαάκιον εἰς τὴν μεγαλόπολιν καταλιπών, ἐφ᾽ ᾧ τὰ κατὰ τὴν πόλιν ἑδράζεσθαι, καὶ εἴ πού τινες λόγοι ἀπᾴδοντες

Codd. 2-3 μετὰ τὸν — ὁπόσον ταῖς om. C ‖ 9-11 ὄπισθεν -τόπον om. C ‖ 24 ἐφετηρίας C ‖ 30 ἐπᾴδοντες C.

Epit. 15 νῆας om.

velles que des gens hostiles ont l'habitude de répandre, et pour garder le palais ainsi que la ville, tout en réconfortant les femmes si promptes à se désoler. Quant à sa mère, elle n'avait besoin, j'estime, d'aucun secours, étant elle-même très forte et d'ailleurs très habile à administrer les affaires. Pakourianos donc, dès qu'il eut pris connaissance de la lettre, nomma stratège en second Nicolas Branas, un homme courageux qui avait une grande expérience de la guerre. Lui-même avec toutes les forces lourdes et avec la noblesse quitta l'Orestiade[1] et se hâta de rejoindre le basileus. **2** Déjà l'autocrator s'était empressé de ranger en ordre de bataille toute son armée et de choisir dans l'élite les guerriers les plus valeureux pour en faire des chefs ; il ordonna de garder cette disposition pendant la route, partout où la nature des lieux le permettrait, afin que le plan de cette organisation fût bien compris et que chacun, connaissant sa place exacte, au moment du combat restât à l'abri de la confusion, sans changer de poste à tout instant au hasard des événements. **3** Constantin Opos commandait donc le corps des excubites[2], Antiochos celui des Macédoniens[3], Alexandre Kabasilas celui des Thessaliens ; Tatikios[4], alors grand primicier *, avait sous ses ordres les Turcs qui habitent la région d'Achrida : c'était un homme très courageux et intrépide au combat, bien qu'il ne descendît pas d'une famille de condition libre. Son père en effet était un Sarrasin qui, dans une expédition de fourrageurs, tomba entre les mains de mon aïeul paternel Jean Comnène. Les Manichéens, au nombre de deux mille huit cents, avaient pour chefs Xanthas et Kouléon, eux aussi de la même hérésie. Tous ces hommes étaient très belliqueux, tout prêts à goûter au sang des ennemis dès que l'occasion s'en présenterait, et de plus audacieux et sans vergogne. Les troupes

1. Désigne Andrinople et le pays environnant.
2. Préposés à la garde du palais, comme les Scholaires et les Candidats.
3. Chalandon (p. 76, note 6) pense aux Slavons établis en Macédoine.
4. C'est le « Tatin l'Esnasé » de la Chanson d'Antioche.

ἐξ ἐχθρῶν ἐξακούοιντο, ὁποῖα εἴωθεν, αὐτὸν διασκεδάζειν τε καὶ φρουρεῖν τὰ βασίλεια καὶ τὴν πόλιν, ἅμα καὶ τὸ τῶν γυναικῶν φιλοπενθὲς ἀνακτώμενον. Τὸ δέ γε εἰς τὴν μητέρα ἧκον οὐδεμιᾶς, ὡς οἶμαι, βοηθείας ἐδεῖτο ῥωμαλεωτάτης καθισταμένης ἐκείνης καὶ ἄλλως μεταχειρίσασθαι τὰ πράγματα δεξιωτάτης. Τοιγαροῦν τὸ γράμμα ὁ Πακουριανὸς ἀνελίξας τηνικαῦτα ὑποστράτηγον προχειρίζεται Νικόλαον τὸν Βρανᾶν, ἄνδρα γενναῖον καὶ πολλὴν περὶ τὰ πολεμικὰ ἐμπειρίαν ἔχοντα. Ὁ δὲ μετὰ τοῦ ὁπλιτικοῦ παντὸς καὶ τῶν τῆς μείζονος τύχης τῆς Ὀρεστιάδος σπουδαίως ἔξεισιν ἑνωθῆναι τῷ βασιλεῖ ἐπειγόμενος. 2 Ἐφθακὼς δὲ καὶ ὁ αὐτοκράτωρ εὐθὺς εἰς πολέμου σχῆμα τὸ ὁπλιτικὸν ἅπαν κατέστησεν ἡγεμόνας τῶν λογάδων ἐπιστήσας ἄνδρας γενναιοτάτους, παρακελευσάμενος οὕτω τῆς ὁδοιπορίας ἔχεσθαι, οὗπερ ὁ τόπος αὐτοῖς τοῦτο δίδωσιν, ἵνα τὸ σχῆμα τῆς παρατάξεως διαγνόντες καὶ τὸν ἴδιον ἕκαστος γνωρίσας τόπον ἐν τῷ καιρῷ τῆς μάχης ἀσύγχυτοι μένωσι καὶ μὴ ῥᾳδίως μεταφέροιντο καὶ ὡς ἔτυχεν. 3 Ἐξῆρχε μὲν οὖν τοῦ τῶν ἐξκουβιτῶν τάγματος Κωνσταντῖνος ὁ Ὦπος, τῶν Μακεδόνων ὁ Ἀντίοχος, τῶν Θετταλῶν δὲ Ἀλέξανδρος ὁ Καβάσιλας, ὁ δέ γε Τατίκιος καὶ μέγας τῷ τότε πριμικήριος τῶν περὶ τὴν Ἀχριδὼ οἰκούντων Τούρκων ἡγεμόνευε, γενναιότατος ὢν καὶ ἀκατάπληκτος ἐν μάχαις, οὐκ ἐλευθέρας δὲ ὢν τύχης ἐκ προγόνων. Καὶ γὰρ ὁ πατὴρ αὐτοῦ Σαρακηνὸς ὢν ἐκ προνομῆς περιῆλθε τῷ πρὸς πατρὸς ἐμῷ πάππῳ Ἰωάννῃ τῷ Κομνηνῷ. Τῶν δέ γε Μανιχαίων πρὸς τοῖς ὀκτακοσίοις εἰς δισχιλίους ποσουμένων ἡγεμόνες ἦσαν ὁ Ξαντᾶς καὶ ὁ Κουλέων, τῆς αὐτῆς καὶ οὗτοι αἱρέσεως. Ἄνδρες ἅπαντες οὗτοι μαχιμώτατοι καὶ αἵματος ἀπογεύεσθαι τῶν ἐχθρῶν καιροῦ καλοῦντος ἑτοιμότατοι καὶ πρός γε ἔτι καὶ

Codd. 5 μεταχειρίζεσθαι C || 6 τὰ om. F || 14 παρακελευόμενος C || 19 ἐξκουβιτῶν Ducange : ἐξου- Cod. || 21 Ἀνδρόνικος supra Ἀλέξανδρος C || 26 περιελθὼν C || 30 αἵματι C ἀπογεύσασθαι F.

de la maison impériale, que l'on a coutume d'appeler Vestiarites[1], et les régiments francs étaient commandés par Panoukomitès et Constantin Humbertopoulos[2], ainsi nommé à cause de son origine. 4 Alexis, après avoir de la sorte disposé ses troupes, se mit en marche contre Robert avec toute son armée. [En chemin] il rencontra quelqu'un qui venait de là-bas et, comme il s'informait de la situation de Dyrrachium, il apprit plus clairement encore que Robert avait mobilisé toutes les machines nécessaires à un siège et qu'il les avait approchées des remparts[3]. Quant à Georges Paléologue, après avoir fait face jour et nuit aux hélépoles de l'assaillant et à ses ruses, il avait fini par y renoncer et, ouvrant les portes, il était sorti pour livrer à l'ennemi un combat acharné. Il avait été blessé grièvement en plusieurs endroits du corps, et notamment il avait été percé d'un trait près de la tempe. Après s'être efforcé, mais en vain, de le retirer, il avait fait appel à un praticien qui coupa bien l'extrémité, c'est-à-dire le bout de la flèche garni de plumes, mais le reste demeura dans la blessure. Il bande alors sa tête comme on le peut en pareille circonstance, puis se lance à nouveau au milieu des ennemis, et combat jusqu'à la nuit, debout, sans faiblir. 5 Après avoir entendu ce rapport, le basileus comprit que Paléologue avait besoin d'un secours immédiat et accéléra sa marche. Lorsqu'il arriva à Thessalonique, les nouvelles concernant Robert lui furent confirmées et précisées par beaucoup. Robert en effet, ses préparatifs terminés, avec des soldats courageux et bien formés, avait concentré un grand matériel dans la plaine de Dyrrachium et établi son camp à une distance à portée de flèche des remparts; cependant il avait réparti beaucoup de ses troupes dans les montagnes, dans les vallées et sur les

1. Ducange (*In Alex.*, p. 502-504) les compare aux gentilshommes ordinaires de la maison du roi. Voir Schlumberger, *Sigillographie*, p. 601 sq.

2. Sollicité un des premiers par Alexis au moment de sa révolte (*Al. II*, 4, 7).

3. Chalandon remarque justement que Viollet le Duc (*Dict. d'ar-*

ἰταμοὶ καὶ ἀναίσχυντοι. Τῶν δέ γε οἰκειοτέρων αὐτῷ (βεστιαρίτας ἡ συνήθεια καλεῖ) καὶ τῶν Φραγγικῶν ταγμάτων ὁ Πανουκωμίτης καὶ Κωνσταντῖνος ὁ Οὐμπερτόπουλος ἐκ γένους τὴν ἐπωνυμίαν λαχών. 4 Οὕτως οὖν τὰ τάγματα καταστήσας πανστρατὶ κατὰ τοῦ Ῥομπέρτου ἐξώρμησε. Συναντήσάς δέ τινι ἐκεῖθεν ἐρχομένῳ περὶ τῶν κατὰ τὸ Δυρράχιον πυθόμενος σαφέστερον ἐμεμαθήκει› ὅτι ὁ Ῥομπέρτος κινήσας πάντα τὰ πρὸς τειχομαχίαν ἐπιτήδεια ὄργανα τοῖς τείχεσι προσεπέλασεν. Ὁ δὲ Παλαιολόγος Γεώργιος διὰ πάσης νυκτὸς καὶ ἡμέρας πρὸς τὰς ἔξωθεν ἑλεπόλεις καὶ τὰ μηχανήματα ἀντικαθιστάμενος καὶ ἀπαγορεύσας ἤδη τὰς πύλας ἀναπετάσας καὶ ἐξελθὼν μετ᾽ αὐτῶν καρτερὸν συνεστήσατο πόλεμον. Καὶ καιρίως ἐν διαφόροις τοῦ σώματος τόποις ἐπλήγη καὶ μᾶλλον περὶ τὸν κρόταφον βέλους διελθόντος. Ὃ βιαζόμενος ἐξελεῖν καὶ μὴ δυνηθεὶς μετακαλεσάμενός τινα τῶν ἐμπείρων περιεῖλε τὰ ἄκρα, τόν τε στύρακά φημι καὶ οὗ τὸ βέλος πτερύσσεται, τὸ δ᾽ ἐπίλοιπον μέρος τῷ τόπῳ τῆς πληγῆς ἐναπέμεινε. Δεσμήσας δὲ τὴν κεφαλήν, ὡς ὁ καιρὸς ἐνεδίδου, αὖθις ἐς μέσους τοὺς ἐναντίους ἑαυτὸν ὠθήσας μαχόμενος μέχρι δείλης ἑσπέρας ἀκλόνητος ἵστατο. 5 Ταῦτα ἀκηκοὼς ὁ βασιλεὺς καὶ διαγνοὺς ἀρωγῆς ταχείας τοῦτον δεῖσθαι ἐπέτεινε τὴν ὁδοιπορίαν. Καταλαβὼν δὲ τὴν Θεσσαλονίκην διὰ πολλῶν τὰ κατὰ τὸν Ῥομπέρτον ἐπὶ πλέον ἐβεβαιοῦτο. Καὶ γὰρ ἕτοιμος ὢν ὁ Ῥομπέρτος καὶ γενναίους μὲν παρετοιμάσας στρατιώτας, πολλὴν δὲ καὶ ὕλην κατὰ τὴν πεδιάδα συναθροίσας τοῦ Δυρραχίου τὴν παρεμβολὴν κατέθετο ὡσεὶ τόξου βολὴν τῶν τειχῶν τούτου ἀπέχουσαν· πολλὰς μέντοι τῶν ὑπ᾽ αὐτὸν δυνάμεις καὶ περὶ τὰ ὄρη καὶ τὰ τέμπη καὶ

Codd. 7 μεμαθήκει FV || 12 πύλας καὶ C || 13 συνέστησε C || 17 περιεῖλαι C || 20 ἐδίδου C || 24-25 ἐπὶ πλέον τὰ κατὰ τὸν Ῥ. C || 29 τυχὼν C.

Epit. 14 ἐν διαφόροις τόποις ἐπλήγη τοῦ σώματος || 19 δὲ : οὖν.

collines. Mais [Alexis] apprenait également de plusieurs côtés quelle diligence déployait Paléologue. 6 En effet Paléologue, dans l'intention d'incendier la tour de bois élevée par Robert, après avoir préparé sur les remparts du naphte et de la poix, ainsi que des copeaux de bois sec avec des catapultes, attendait l'attaque de l'ennemi. Comptant sur l'offensive de Robert pour le lendemain, il plaça une tour de bois, qu'il avait fait construire auparavant à l'intérieur des remparts, juste en face de la tour que l'on approchait de l'extérieur, et toute la nuit durant il fit l'épreuve d'une poutre placée au sommet, laquelle devait être poussée en avant contre les portes de la tour avancée à l'extérieur ; [il désirait voir] si cette poutre se mouvait sans aucune peine et si, en tombant bien directement contre les portes de l'autre tour, elle les empêcherait de s'ouvrir normalement. Quand il constata que la poutre fonctionnait aisément et atteignait son but, il attendit désormais avec grande confiance l'attaque prévue. 7 Le jour suivant Robert donna à tous l'ordre de prendre les armes, et il fit entrer des fantassins et des cavaliers armés au nombre de cinq cents environ dans la tour ; lorsque celle-ci fut approchée des remparts, au moment où [les Normands] allaient abaisser la porte d'en haut pour s'en servir comme d'un pont donnant accès dans la place, Paléologue de l'intérieur fit alors pousser cette immense poutre à l'aide de machines préparées à l'avance et de nombreux guerriers courageux, ce qui rendit vain le stratagème de Robert, car la poutre empêchait complètement la porte de s'ouvrir. 8 Puis sans interruption il crible de traits les Celtes qui se tiennent au sommet de la tour ; ils se cachaient incapables de supporter les projectiles. Il commande alors d'incendier la tour ; il n'avait pas fini de donner cet ordre

chitecture, t. VIII, p. 373) en décrivant le siège de Nicée par les Croisés comme le plus ancien, n'avait pas songé à celui de Dyrrachium (Durazzo), qui est antérieur. On voit la bigarrure des troupes impériales, de toute religion et de tout pays. Sur l'origine de la colonie turque d'Achrida, dont Anne vient de parler à propos du recrutement de l'armée byzantine, cf. Rambaud, *L'empire byzantin au Xe s.*, p. 215.

τοὺς βουνοὺς κατέθετο. Ἀλλὰ καὶ τὴν τοῦ Παλαιολόγου ἐπιμέλειαν ἐκ πολλῶν κατεμάνθανεν. 6 Ἤδη γὰρ ὁ Παλαιολόγος ἐμπρῆσαι διανοούμενος τὸν ἑτοιμασθέντα παρὰ τοῦ Ῥομπέρτου μόσυνα καὶ τοῖς τείχεσιν ἐπιθεὶς νάφθαν καὶ πίσσαν καὶ ξηρῶν ξύλων σχίδακας καὶ λιθοβόλα ὄργανα τὴν τοῦ πολέμου συμβολὴν ἐκαραδόκει. Προσδόκιμον δὲ τὸν Ῥομπέρτον ἔχων ἐς νέωτα ὃν προφθάσας ἡτοίμασεν ἐντὸς ξύλινον πύργον κατευθὺ τοῦ ἔξωθεν ἐρχομένου πύργου καταστήσας δι' ὅλης νυκτὸς δοκιμασίαν ἐπεποίητο τοῦ ἄνωθεν τούτου δοκοῦ, ὃν προβάλλεσθαι ἔμελλον κατὰ τῶν θυρέτρων τοῦ μόσυνος τοῦ ἔξωθεν ἐνηνεγμένου, εἰ ῥᾳστά τε κινοῖτο καὶ ἀντιπρόσωπος ἀντιπίπτων ταῖς θύραις οὐκ εὐκόλως ἀνοίγνυσθαι ξυγχωρήσειε. Διαγνοὺς δὲ ὡς εὐπετῶς τὸ ξύλον ὠθεῖται καὶ εὐστοχήκει τοῦ πράγματος, ἀπεθάρρησεν ἤδη πρὸς τὸν ἐλπιζόμενον πόλεμον. 7 Τῇ μετ' αὐτὴν δὲ σιδηροφορῆσαι κελεύσαντος τοῦ Ῥομπέρτου ἅπαντας καὶ ἐντὸς τοῦ πύργου πεζούς τε καὶ ἱππεῖς ὁπλοφόρους ὡσεὶ πεντακοσίους εἰσαγαγόντος, ἐπεὶ τῷ τείχει τοῦτον προσπελάσαντες ἤδη τὴν ἄνωθεν οὖσαν θύραν ἀναπεταννύειν ἠπείγοντο ὡς γεφύρᾳ ταύτῃ χρησόμενοι πρὸς τὴν τοῦ κάστρου εἰσέλευσιν, ὁ Παλαιολόγος ἐντὸς τὸ παμμέγεθες ξύλον τηνικαῦτα ὠθήσας δι' ὧν φθάσας προκατεσκεύασε μηχανῶν καὶ ἀνδρῶν πολλῶν καὶ γενναίων ἄπρακτον τὴν τοῦ Ῥομπέρτου μηχανὴν ἐποίησε τοῦ δοκοῦ τὸ παράπαν μὴ συγχωροῦντος ἀνεῳχθῆναι τὴν θύραν. 8 Εἶτα βάλλων τοὺς ἄνωθεν τοῦ πύργου ἱσταμένους Κελτοὺς συνεχῶς οὐκ ἀνίει· οἱ δὲ τὰς βολὰς μὴ φέροντες ἐκρύπτοντο. Κελεύει τοίνυν ἐμπρησθῆναι τὸν πύργον, καὶ οὔπω πᾶν εἴρητο ἔπος, καὶ εὐθὺς ἔργον ἡ τοῦ πύργου πυρκαϊὰ

Codd. 4 τοῦ om. C || 5 πίδακας C || 6 συμβολὴν : συμπλοκὴν C 21 χρησάμενοι C || 22 ἀντικάστρου C.

Epit. 16 τὴν μετ' || 18 τοῦ ξυλίνου πύργου.

que déjà l'embrasement de la tour était un fait accompli. Alors les hommes qui se trouvaient en haut se précipitaient en bas ; ceux d'en bas ouvrent la porte inférieure de la tour et s'enfuient. Quand Paléologue voit cette fuite, il fait sortir par la poterne de la citadelle des guerriers courageux, les uns tout en armes, les autres avec des haches au moyen desquelles ils doivent anéantir la tour. Cette manœuvre même aboutit ; la tour, dont le haut brûlait et le bas était brisé avec des outils capables de tailler la pierre, fut anéantie complètement.

V Comme Robert, à ce que rapportait le narrateur de ces événements, se hâtait de construire une seconde tour de bois semblable à la première et préparait des hélépoles contre Dyrrachium, le basileus, convaincu de la nécessité où se trouvaient les défenseurs de Dyrrachium d'être secourus d'urgence, rangea ses troupes et continua sa route vers Dyrrachium. Quand il y fut arrivé, il établit son armée dans un camp retranché, près du fleuve qu'on appelle le Charzane[1], et envoya aussitôt des messagers demander à Robert pourquoi il se trouvait dans ces lieux et quel était son but[2]. 2 Puis de là il se rend au sanctuaire construit en l'honneur du très grand pontife Nicolas, à quatre stades de Dyrrachium[3], et il se met à reconnaître la disposition des lieux, afin de fixer d'avance le terrain le plus avantageux pour y ranger ses troupes, quand il lui faudra livrer bataille. On était alors au 15 octobre. Or il y avait une crête qui s'étendait depuis la Dalmatie jusqu'à la mer, où elle finissait à un promontoire en forme de presqu'île, et sur lequel a été construit le sanctuaire que je viens de mentionner. Cette crête, du côté qui regarde vers Dyrrachium, s'abaisse graduellement vers la plaine, avec la mer

1. Le basileus a suivi la route qui passait par Ostrovo, Pélagonia, Déabolis : les Croisés venant d'Italie la reprendront (Chalandon, *Alexis I*, p. 78).
2. Alexis espérait surprendre Robert (Guil. de Pouille IV, p. 285-286) ; il fut dénoncé par des Turcs que les Normands firent prisonniers.
3. Guil. de Pouille, *loc. cit.* ; Malaterra III 28.

ἐγένετο. Καὶ οἱ μὲν ἄνωθεν ἐκρημνίζοντο, οἱ δὲ κάτωθεν ἀνοίξαντες τὴν περιπέζιον τοῦ πύργου θύραν ἔφευγον. Τούτους δὲ φεύγοντας ὁρῶν ὁ Παλαιολόγος τηνικαῦτα γενναίους ἄνδρας ὁπλοφόρους ἐξάγει διὰ τῆς πυλίδος τοῦ κάστρου καὶ ἑτέρους μετὰ ἀξινῶν, ὡς ἂν δι' αὐτῶν ὁ πύργος ἀφανισθῇ. Καὶ οὐδὲ τούτου ἠστόχει, ἀλλὰ τοῦ πύργου τὰ μὲν ἄνωθεν ἐμπρήσας, τὰ δὲ κάτωθεν διά τινων λαξευτηρίων ὀργάνων ποδοκοπήσας τελείως ἠφάνισεν.

V Ἐπεὶ δέ, ὡς ὁ ταῦτα διηγησάμενος ἔλεγεν, ὁ Ῥομπέρτος αὖθις ἕτερον κατασκευάζειν μόσυνα ἠπείγετο παρόμοιον τῷ προκατασκευασθέντι καὶ ἑλεπόλεις κατὰ τοῦ Δυρραχίου ἡτοίμαζε, διαγνοὺς ὁ βασιλεὺς ἀρωγῆς τοὺς ἐν τῷ Δυρραχίῳ ταχείας δεῖσθαι καταστήσας τὰς ἰδίας δυνάμεις τῆς πρὸς τὸ Δυρράχιον ὁδοῦ εἴχετο. Καταλαβὼν οὖν ἐκεῖσε καὶ τάφρον ποιήσας καὶ τὰ στρατεύματα καταθεὶς εἰς τὸν λεγόμενον Χαρζάνην ποταμὸν εὐθὺς διά τινων ἀποστείλας ἠρώτα τὸν Ῥομπέρτον, ὅτου χάριν παρεγένετο καὶ τίς αὐτῷ ὁ σκοπός. 2 Ἐκεῖθεν δὲ ἀπάρας ἔρχεται εἰς τὸ ἐπ' ὀνόματι τοῦ ἐν ἱεράρχαις μεγίστου Νικολάου τέμενος τέσσαρας σταδίους τοῦ Δυρραχίου ἀπέχον καὶ τὴν τοῦ τόπου διεσκοπεῖτο θέσιν, ὥστε τὸν ἐπικαιρότατον τόπον, ὅπῃ χρὴ τὰς φάλαγγας ἐν καιρῷ μάχης καταστήσασθαι, προκαταλαβεῖν. Πεντεκαιδεκάτη δ' ἦν τηνικαῦτα τοῦ Ὀκτωβρίου μηνός. Αὐχὴν δὲ ἦν ἀπὸ Δαλματίας διήκων πρὸς θάλασσαν ἀποτελευτῶν εἰς ἀκρωτήριόν τι, ὅπερ οἷον χερσόνησός ἐστιν, ἐν ᾧ καὶ τὸ ἤδη ῥηθὲν ᾠκοδόμηται τέμενος. Ἠρέμα δὲ τὸ τοῦ αὐχένος πρανὲς συμβάλλον τῇ πεδιάδι πρὸς τὸ Δυρράχιον ἀπονενευκὸς ἐξ εὐωνύμου μὲν τὴν θάλασσαν, δεξιόθεν δὲ ὄρος

Codd. 7 κάτω C || 10 ὡς ante ὁ Ῥ. C || 11 μόσυνον ἐπεχείρει C 16 ἐκεῖθεν C || 23 τόπον om. C || ὅποι C || 27 οἷον om. C.

Epit. 6 ὁ ξύλινος π. || 21 ἱδρυμένον τέμενος.

à gauche, et à droite une montagne élevée qui la surplombe. C'est là qu'Alexis concentre toute son armée et, après avoir dressé son camp, il mande Georges Paléologue. Celui-ci, persuadé, par la longue expérience qu'il avait de pareilles situations, que cet ordre n'était pas opportun, refusait de sortir de la ville en justifiant sa conduite auprès du basileus. Mais à un nouvel appel encore plus pressant de ce dernier, il répondit : « Il me paraît vraiment fatal de quitter cette place assiégée et, si je ne vois pas l'anneau de la main de votre Majesté, je ne sortirai pas. » L'anneau fut envoyé et, à sa vue, Paléologue rejoignit alors le basileus avec des navires de guerre. 3 Dès que le basileus se trouve en face de lui, il s'informe de ce que fait Robert ; et quand l'autre lui a exposé clairement la situation, il demande s'il faut risquer une bataille avec [Guiscard]. Paléologue l'en détourne absolument. D'autres également, qui avaient l'expérience de la guerre depuis longtemps, y étaient formellement opposés et conseillaient de temporiser, d'essayer plutôt de réduire aux abois Robert par des escarmouches, en empêchant ses hommes de sortir de leur camp pour chercher du fourrage et des provisions ; il fallait aussi donner l'ordre de faire de même à Bodin, aux Dalmates, ainsi qu'aux autres chefs des régions voisines, et ils assuraient que de cette manière Robert serait facilement vaincu. Mais la majorité des jeunes officiers de l'armée préféraient la bataille, et, plus que tout autre, Constant[in] Porphyrogénète, Nicéphore Synadénos, Nampitès, le commandant des Varanges, et les fils mêmes de l'ancien basileus Romain Diogène, Léon et Nicéphore [1]. 4 Sur ces entrefaites les ambassadeurs envoyés à Robert revinrent en rapportant le message qu'il adressait au basileus. « Ce n'est pas du

1. Il s'agit des deux fils que l'empereur Romain Diogène eut de la basilissa Eudocie. Nicéphore Bryenne parle d'un troisième fils, Constantin, qui épousa Théodora, une sœur d'Alexis, quand Romain Diogène avait déjà pris le pouvoir (I, 6) et qui se signala en Asie Mineure sous les ordres d'Isaac Comnène. Ce mari de Théodora mourut alors, d'après Anne elle-même, devant Antioche : donc avant

ὑψηλὸν καὶ ὑπερκείμενον ἔχει. Ἐκεῖσε γοῦν τὸ ὁπλιτικὸν ἅπαν συναγαγὼν καὶ τὸν χάρακα πηξάμενος τηνικαῦτα καὶ τὸν Παλαιολόγον μετεκαλεῖτο Γεώργιον. Ὁ δὲ πεῖραν σχὼν τῶν τοιούτων ἐκ μακροῦ μὴ συμφέρον τοῦτο λογιζόμενος ἀνένευε τὴν ἐξέλευσιν αὐτὸ τοῦτο πρὸς τὸν βασιλέα δηλώσας. Ὡς δ᾽ αὖθις ὁ βασιλεὺς ἐπιμελέστερον τοῦτον μετεκαλεῖτο, φησὶν « ἐμοὶ λίαν ὀλέθριον δοκεῖ πολιορκουμένου τοῦ κάστρου ἐξελθεῖν, καὶ εἰ μὴ τὸν δακτύλιον τῆς χειρὸς τῆς σῆς βασιλείας θεάσομαι, οὐκ ἐξελεύσομαι ». Ἀποσταλέντα δὲ τοῦτον θεασάμενος τηνικαῦτα φοιτᾷ πρὸς τὸν βασιλέα μετὰ πολεμικῶν νηῶν. 3 Ὁ δὲ βασιλεὺς τοῦτον ἰδὼν τὰ κατὰ τὸν Ῥομπέρτον αὐτοῦ ἐπυνθάνετο· τούτου δὲ πάντα αὐτῷ διασαφήσαντος ἠρώτα, εἰ χρὴ τὸν μετ᾽ αὐτοῦ ἀποθαρρῆσαι πόλεμον. Ὁ δὲ πρὸς τοῦτον ἀνένευε τέως. Ἀλλὰ καί τινες τῶν περὶ τὰ πολεμικὰ πεῖραν ἐκ μακροῦ χρόνου ἐσχηκότων ἐπιμελῶς τοῦτον ἐκώλυον συμβουλευόμενοι καρτερῆσαι καὶ δι᾽ ἀκροβολισμῶν σπεῦσαι στενοχωρῆσαι τὸν Ῥομπέρτον μὴ συγχωρουμένων τῶν ὑπ᾽ αὐτὸν χορταγωγίας χάριν ἢ προνομῆς τῆς ἰδίας παρεμβολῆς ἐξιέναι, τοῦτο δὲ καὶ τῷ Βοδίνῳ καὶ τοῖς Δαλμάταις καὶ τοῖς λοιποῖς ἀρχηγοῖς τῶν παρακειμένων χωρῶν παρακελεύσασθαι ποιεῖν, διαβεβαιούμενοι, ὡς τοῦτον τὸν τρόπον ῥᾳδίως ὁ Ῥομπέρτος ἡττηθήσεται. Οἱ δὲ πλείονες τῶν νεωτέρων τοῦ στρατοῦ τὸν πόλεμον προὐτρέποντο καὶ πάντων μᾶλλον Κωνστάντιος ὁ πορφυρογέννητος καὶ Νικηφόρος ὁ Συναδηνὸς καὶ ὁ τῶν Βαράγγων ἡγεμὼν Ναμπίτης καὶ αὐτοὶ οἱ τοῦ προβεβασιλευκότος Ῥωμανοῦ τοῦ Διογένους υἱεῖς, ὅ τε Λέων καὶ ὁ Νικηφόρος. 4 Ἅμα δὲ καὶ οἱ πρὸς τὸν Ῥομπέρτον ἀποσταλέντες ἐπανεληλυθότες τὰ ἐκείνου πρὸς τόν βασιλέα ἀπεστομάτιζον ὡς « ἐγὼ μέν » φησι « κατὰ τῆς σῆς

Codd. 9 τῆς[1] om. C || 25 Κωνσταντῖνος Schop Κωνσταντί F.
Epit. 27 Ἀμπίτης et sic ubique.

tout contre Ta Majesté que je suis venu, disait-il, mais c'est bien plutôt pour venger l'injustice dont a été victime mon beau-père. Si tu veux la paix avec moi, je l'accueille aussi avec empressement, pourvu que tu sois prêt à remplir les conditions que t'ont fait connaître mes ambassadeurs. » Or ce qu'il demandait était absolument impossible et pernicieux pour l'empire romain, bien qu'il promît également, s'il obtenait ce qu'il désirait, de considérer la Longobardie elle-même comme s'il la tenait du basileus, et de prêter son concours en cas de besoin. Mais ce n'était qu'une feinte pour paraître, grâce à ces demandes, vouloir lui aussi la paix, tandis qu'en faisant des propositions impossibles qui seraient refusées, il devrait recourir aux armes et rejetterait ensuite la responsabilité de la guerre sur le basileus des Romains. 5 De fait quand ces propositions irréalisables eurent été repoussées, il convoqua tous ses comtes et leur dit : « Vous connaissez l'injustice commise par le basileus Nicéphore Botaniatès à l'égard de mon beau-père, et l'affront enduré par ma fille Hélène qui fut chassée de l'empire avec lui. Nous ne le tolérons pas, et c'est pour le venger que nous sommes venus de notre pays contre Botaniatès. Mais celui-ci a été renversé du pouvoir, et maintenant nous avons affaire à un basileus jeune, guerrier courageux, qui a de la science des armes une expérience au-dessus de son âge et avec lequel nous ne devons pas engager les opérations à la légère. Or là où il y a pluralité de commandement, là règne la confusion, car dès qu'il y a grande diversité d'avis, elle s'introduit. Il faut désormais que nous obéissions, nous autres, à un seul chef qui devra, lui, prendre l'avis de chacun, sans agir selon son propre jugement inconsidérément, par caprice; les autres lui diront leur pensée avec sincérité, tout en suivant l'avis de celui qui a été choisi comme

l'avènement d'Alexis (Al. X 2, 2-3). Par conséquent il est différent des deux fils de Romain Diogène ici nommés. La difficulté vient du prénom donné au mari de Théodora : Constantin, d'après Bryenne (*loc. cit.*) ; Léon, d'après Anne (*loc. cit.*). Ceci a mis les historiens dans l'embarras. La solution est que l'on s'en tienne au texte de

βασιλείας οὐδαμῶς ἐξελήλυθα, ἀλλ' ἐκδικήσων μᾶλλον τὴν γενομένην εἰς τὸν ἐμὸν συμπένθερον ἀδικίαν. Εἰ δὲ σὺ τὴν μετ' ἐμοῦ θέλεις εἰρήνην, ἀσπάζομαι τοῦτο κἀγώ, μόνον εἰ καὶ αὐτὸς τὰ μετὰ τῶν ἐμῶν δηλωθέντα σοι πρέσβεων προθυμηθῇς ἀποπληρῶσαι. » Ἐπεὶ δὲ ἀδύνατα παντάπασιν ἐπεζήτει καὶ ἐπιβλαβῆ τῇ Ῥωμαίων ἀρχῇ ὑπισχνούμενος ἅμα, εἰ τεύξεται τῶν παρ' αὐτοῦ ζητουμένων, καὶ αὐτὴν τὴν Λόγγιβαρδίαν ὡς ἀπὸ τοῦ βασιλέως λογίσασθαι καὶ βοηθεῖν, ὁπηνίκα χρεία ἐστί. Τὰ δὲ σκῆψις ἦν, ἵνα δόξῃ, δι' ὧν μὲν αἰτεῖται, αὐτὸς τὴν εἰρήνην θέλειν, ἀδύνατα δὲ λέγων καὶ μὴ τυγχάνων τῆς μάχης ἀνθέξεται, εἶτα τὴν τῆς μάχης αἰτίαν τῷ βασιλεῖ Ῥωμαίων προστρίψειεν. 5 Ἀτέλεστα γοῦν αἰτησάμενος καὶ μὴ τυχὼν πάντας τοὺς κόμητας συγκαλεσάμενός φησι πρὸς αὐτούς « οἴδατε τὴν παρὰ τοῦ βασιλέως Νικηφόρου τοῦ Βοτανειάτου γεγονυῖαν ἀδικίαν εἰς τὸν ἐμὸν συμπένθερον καὶ τὴν ἀτιμίαν, ἣν ἡ ἐμὴ θυγάτηρ Ἑλένη ἐπεπόνθει τῆς βασιλείας σὺν αὐτῷ ἐξεωθεῖσα. Τοῦτο δὲ μὴ φέροντες εἰς ἐκδίκησιν τούτων κατὰ τοῦ Βοτανειάτου τῆς χώρας ἡμῶν ἐξεληλύθειμεν. Ἐκείνου δὲ τῆς ἀρχῆς παραλυθέντος νῦν πρὸς βασιλέα ἔχομεν νέον καὶ στρατιώτην γενναῖον ὑπὲρ τὸν χρόνον αὐτοῦ πεῖραν τῆς στρατιωτικῆς ἐπιστήμης ἐσχηκότα, καὶ οὐ χρὴ ὡς ἔτυχε τὸν μετ' αὐτοῦ ἀναδέξασθαι πόλεμον. Ὅπου γὰρ πολυαρχία, ἐκεῖ καὶ σύγχυσις τῆς διαφόρου γνώμης τῶν πολλῶν ταύτην εἰσαγούσης. Λοιπὸν χρὴ ἑνός τινος ἡμῶν τοὺς λοιποὺς ἐπακούειν κἀκεῖνον μὲν τὴν ἐξ ἁπάντων βουλὴν ἐπιζητεῖν καὶ μὴ τοῖς οἰκείοις λογισμοῖς ἀπεριμερίμνως χρᾶσθαι καὶ ὡς ἔτυχε, τοὺς δέ γε λοιποὺς τὸ δοκοῦν αὐτοῖς μετ' εὐθύτητος λέγειν πρὸς αὐτὸν ἑπομένους ἅμα τῇ τοῦ

Codd. 3 ἐμοῦ : αὐτοῦ C || νῦν τοῦτο C || 26 τινος : τῶν ἐφ' ἡμῶν C || 29 ὡς ἔτυχε : ἀσυμβούλως C.

Epit. 13 ἀτελέστατα || 14 συγκαλεσάμενος πάντας τοὺς κόμητάς || 18 ἐξωσθεῖσα.

chef. Et voyez, moi je suis prêt, le premier de tous, à obéir à celui que tous vous aurez choisi. » 6 Tous alors de louer cette idée et de déclarer que Robert avait bien parlé ; puis d'un consentement unanime ils lui accordèrent tous la première place. Lui, comme s'il se faisait prier, pendant quelque temps refusa ce choix; mais les autres, avec encore plus d'instance, lui demandèrent [d'accepter]. Il feignit donc de céder à leurs sollicitations, bien qu'en réalité il eût nourri ce projet depuis longtemps, et mêlant discours sur discours, enchaînant habilement raison sur raison, devant ceux qui ne pénétraient pas ses intentions il sembla n'arriver qu'à son corps défendant au but qu'il convoitait. 7 Voici du reste comment il leur parla : « Comprenez bien mon dessein, comtes et tous les autres de cette armée. Nous avons quitté nos foyers pour venir ici, et nous avons maintenant à combattre un basileus qui est très courageux ; bien qu'il ait pris récemment le gouvernement de l'empire, il a cependant vaincu dans bien des guerres sous les basileis précédents, à qui il a mené captifs les rebelles les plus redoutables : aussi devons-nous engager cette lutte avec toute notre énergie. Si Dieu nous donne la victoire, nous ne manquerons plus d'argent. Voilà pourquoi il nous faut brûler tous nos bagages, percer nos navires pour les couler au fond de la mer, et ainsi livrer bataille à nos ennemis comme si nous venions de naître et devions mourir aujourd'hui *. » Tous approuvèrent ce langage.

La bataille. Victoire normande.

VI Tels étaient les calculs et les plans de Robert ; quant à ceux de l'autocrator, bien que différents, ils furent encore plus habiles et plus fins. Les deux chefs cependant contenaient leurs troupes, tout en étudiant tactiques et manœuvres qui leur permettraient de diriger les opérations et de commander avec compétence. L'autocrator, méditant de

Bryenne, en appelant le mari de Théodora, Constantin. Anne elle-même confirme implicitement cette manière de voir en disant que ce fils de Diogène est mort avant 1081. Autrement nous devrions croire que Romain Diogène avait deux fils qui s'appelaient tous deux

προκριθέντος βουλῇ. Καὶ ἰδοὺ ἐγὼ εἷς ἐξ ἁπάντων ἕτοιμος ὢν ὑπείκειν, ᾧ ἂν πάντες προκρίνητε ». 6 Πάντες οὖν τὴν βουλὴν ταύτην ἐπαινέσαντες καὶ καλῶς λέγειν τὸν Ῥομπέρτον φάμενοι τηνικαῦτα αὐτῷ τῶν πρωτείων παρακεχωρήκασιν ἅπαντες εἰς τοῦτο ὁμογνωμονήσαντες. Ὁ δὲ ἀκκιζόμενος οἷον ἀνεβάλλετο τέως τὴν ἐγχείρησιν· οἱ δὲ μᾶλλον ἐπέκειντο τοῦτο αὐτὸ αἰτοῦντες. Ὑπείξας οὖν τῷ φαινομένῳ ταῖς αὐτῶν παρακλήσεσι, κἂν τοῦτο ὠδίνων ἐκ μακροῦ, λόγους ἐκ λόγων περιέπλεκε καὶ αἰτίας αἰτίαις συνείρων εὐφυῶς, εἰς ὅπερ ἱμείρετο, ἄκων ἐδόκει τοῖς μὴ εἰς νοῦν βάπτουσιν ἔρχεσθαι. 7 Λοιπόν φησι πρὸς αὐτοὺς « ἀκούσατε τῆς ἐμῆς βουλῆς, κόμητες καὶ τὸ λοιπὸν τοῦ στρατοῦ. Ἐπεὶ τὰς σφῶν πατρίδας καταλελοιπότες ἐνταυθοῖ παρεγενόμεθα, καὶ ἡ προκειμένη μάχη πρὸς ἀνδρικώτερον βασιλέα ἐστὶ καὶ ἄρτι μὲν τοὺς τῆς βασιλείας οἴακας ἀναδεξάμενον, πολλοὺς δὲ πολέμους ἐπὶ τῶν πρὸ αὐτοῦ βεβασιλευκότων νενικηκότα καὶ μεγίστους ἀποστάτας δορυαλώτους αὐτοῖς προσενηνοχότα, ὁλοψύχως χρὴ τῆς μάχης ἀνθέξεσθαι. Καὶ εἰ τὴν νικῶσαν ἡμῖν ἐπιψηφιεῖται Θεός, οὐκέτι χρημάτων ἐν χρείᾳ ἐσόμεθα. Χρὴ τοιγαροῦν τὰς μὲν σκευὰς ἁπάσας ἐμπρῆσαι, τὰς δὲ ὁλκάδας διατρήσαντας κατὰ τοῦ πελάγους ἀφεῖναι καὶ οὕτω τὴν μετ' αὐτοῦ ἀναδέξασθαι μάχην ὡς τηνικαῦτα γεννηθέντας καὶ τεθνηξομένους ». Ἐπὶ τούτοις κατένευσαν ἅπαντες.

VI Ἀλλὰ τοιαῦτα μὲν τὰ τοῦ Ῥομπέρτου διανοήματά τε καὶ βουλεύματα· ἄλλα δ' αὖ τὰ τοῦ αὐτοκράτορος ποικιλώτερά τε καὶ ὀξύτερα. Συνεῖχον δ' ὅμως οἱ δημαγωγοὶ ἄμφω τὰ στρατεύματα στρατηγίας καὶ δημαγωγίας πέρι βουλευόμενοι, ὅπως μετ' ἐπιστήμης δημαγωγήσαιεν καὶ

Codd. 2 πάντες οὖν τ. β. ταύτην : ταύτην οὖν τ. β. C || 6 ἀκίζομενος CF || 12 ἀκούσετε C || 28 τε om. C || 30 καὶ στρατεύσοιντο : καταστρατεύσοιντο C.

Epit. 27 αὖ : οὖν.

tomber à l'improviste pendant la nuit, des deux côtés, sur le camp de Robert, ordonna à toute l'armée alliée d'attaquer par derrière, après avoir pris la route des carrières de sel, et pour qu'on n'évente pas sa marche, il n'hésita pas à lui faire effectuer un plus long trajet. Quant à lui, c'était de front, dès qu'il se serait assuré de la présence [des alliés au poste] où il les envoyait, qu'il voulait attaquer Robert. Ce dernier, après avoir laissé ses tentes désertes et franchi le pont pendant la nuit, c'était le 18 octobre de la 5e indiction, gagna avec toute son armée le sanctuaire construit autrefois au bord de la mer en l'honneur du martyr Théodore. Après avoir cherché pendant toute la nuit à se rendre Dieu favorable, [les Normands] communièrent aux purs et divins mystères*. Ensuite [Robert] de ranger ses troupes en ordre de bataille et de se placer lui-même au centre des lignes; il confia l'aile du côté de la mer à Amicétas, qui était un illustre comte à la main et au cœur courageux, et l'autre à son fils Bohémond, surnommé Sanisque. 2 Quand l'empereur l'eut appris, habile comme il l'était à trouver dans les moments critiques la solution opportune, il s'adapta aux circonstances et établit ses lignes sur la pente du côté de la mer. Comme il avait divisé ses troupes, il ne voulut pas empêcher les barbares, qui venaient de s'ébranler, d'attaquer le camp de Robert ; mais retenant ceux qui portaient sur l'épaule les armes à deux tranchants, ainsi que leur chef Nampitès [1], et les ayant fait descendre de cheval, il leur ordonna de marcher par devant en rang, à une petite distance [du front] : comme les gens de leur race, tous portaient des boucliers. Après avoir

Léon, ce qui est invraisemblable. Volontiers nous admettrions une faute de copiste (Al. X 2, 2). Le scribe, ne tenant compte que des deux fils de Diogène précédemment nommés (Al. IX 5 sq.) et sachant que Nicéphore avait été aveuglé, a cru qu'il s'agissait de Léon, et il a ajouté ou corrigé « Léon », inconsidérément, puisqu'il s'agissait d'un troisième, Constantin. Ainsi, Constantin est mort sous Antioche et un faussaire essaiera de se faire passer pour lui. Nicéphore se révoltera et sera aveuglé. Reste Léon : peut-être serait-ce lui que Bohémond produisit en France, d'après Ordéric Vital XI (t. IV, p. 212).

1. Le nom donné au commandant de la célèbre troupe des

στρατεύσοιντο. Καὶ ὁ μὲν αὐτοκράτωρ αἴφνης νυκτὸς ἐξ ἑκατέρου μέρους ἐπεισπεσεῖν τῇ τοῦ Ῥομπέρτου παρεμβολῇ σκεπτόμενος τὸ μὲν ἐθνικὸν ἅπαν στράτευμα ἀπὸ τοῦ ὄπισθεν μέρους ἐπέτρεψε προσβαλεῖν διὰ τῶν ἁλυκῶν διελθόντας καὶ πλείονα τὴν ὁδοιπορίαν ἀναδέξασθαι αὐτοὺς διὰ τὸ ἀνύποπτον οὐκ ἀπηνήνατο. Αὐτὸς δὲ ἀπὸ τῶν ἔμπροσθεν, ὁπηνίκα γνοίη ἐφθακότας τοὺς ἀποσταλέντας, ἠβούλετο προσβαλεῖν τῷ Ῥομπέρτῳ. Ὃς κενὰς τὰς σκηνὰς καταλιπὼν καὶ νυκτὸς διὰ τῆς γεφύρας διεληλυθώς (ὀγδόη δ᾽ ἦν πρὸς τῇ δεκάτῃ τοῦ παριππεύοντος μηνὸς Ὀκτωβρίου ἐπινεμήσεως πέμπτης) τὸ παρὰ τὴν θάλατταν ἐπ᾽ ὀνόματι τοῦ μάρτυρος Θεοδώρου πάλαι ἀνοικοδομηθὲν τέμενος κατέλαβε μετὰ παντὸς τοῦ στρατεύματος. Καὶ δι᾽ ὅλης νυκτὸς τὸ θεῖον ἐξευμενιζόμενοι τῶν ἀχράντων καὶ θείων μυστηρίων μετελάμβανον. Εἶτα τὰς ἰδίας καταστήσας φάλαγγας τὴν μέσην εἴχετο τοῦ συντάγματος χώραν, τὸ δέ γε πρὸς θάλατταν κέρας τῷ Ἀμικέτῃ ἐπέτρεψε (κόμης δὲ οὗτος τῶν ἐπιφανῶν, γενναῖος καὶ χεῖρα καὶ γνώμην), θάτερον δὲ τῷ υἱῷ αὐτοῦ Βαϊμούντῳ, τὴν ἐπίκλησιν Σανίσκῳ. 2 Τούτων ὁ αὐτοκράτωρ αἰσθόμενος, δεινὸς ὢν τὸ συνοῖσον ἐν ὀξείᾳ εὑρηκέναι ῥοπῇ, μεθαρμοσάμενος ἑαυτὸν πρὸς τὸ ξυμπεσὸν αὐτοῦ που κατὰ τὸ πρανὲς παρὰ τὴν θάλασσαν τὰς παρατάξεις κατέστησε. Καὶ διελὼν τὰ στρατεύματα τοὺς μὲν ἐπὶ τὰς σκηνὰς τοῦ Ῥομπέρτου ἀπερχομένους βαρβάρους τῆς ὁρμῆς οὐκ ἀνέκοψε, τοὺς δὲ ἐπὶ τῶν ὤμων τὰ ἑτερόκοπα φέροντας ξίφη παρακατασχὼν μετὰ τοῦ σφῶν ἀρχηγοῦ τοῦ Ναμπίτου ἀποβάντας τῶν ἵππων ἔμπροσθεν ἐκ μικροῦ διαστήματος προπορεύεσθαι στοιχηδὸν ἐπέτρεψε· τοῦτο δὲ γένος ἀσπιδηφόρον ξύμπαντες. Τοῦ δὲ στρατεύματος τὸ λοιπὸν εἰς

Codd. 2 ἐπιπεσεῖν C || 3 ἅπαν om. C || 9 ἐλελυθώς C || 16 εἶχε F || 23 παρὰ θαλαττῆς C || 24 διελθὼν C || 29-30 ἀσπιδοφόρων ἅπαντες C || 30 τὸ δὲ λοιπὸν τοῦ στρατεύματος F.

Epit. 4 προσβάλλειν τῷ Ῥομπέρτῳ || 7 πεφθακότας.

divisé le reste des troupes en phalanges, [l'empereur] se plaça lui-même au centre de la ligne; à sa droite et à sa gauche, il désigna comme chefs de phalange le césar Nicéphore Mélissène et celui qu'on appelait Pakourianos, lequel était grand domestique. L'intervalle laissé entre lui et les barbares qui allaient à pied était occupé par un fort contingent de guerriers habiles à tirer de l'arc, par lesquels il voulait d'abord attaquer Robert; il avait en effet ordonné à Nampitès, dès que [ces archers] voudraient charger les Celtes et revenir ensuite en arrière, de leur donner passage aussitôt en ouvrant les rangs des deux côtés, puis de les refermer et de marcher de nouveau en rangs serrés. 3 Après avoir ainsi disposé toutes ses troupes, il s'avança lui-même pour attaquer de front l'armée celte en suivant le bord de la mer; de leur côté, les barbares qu'il avait envoyé passer par les carrières de sel, dès que les défenseurs de Dyrrachium eurent ouvert les portes comme l'autocrator le leur avait commandé, s'élancèrent au même moment à l'assaut du camp celte. Tandis que les deux chefs s'avançaient l'un contre l'autre, Robert envoya un détachement de cavalerie, avec l'ordre d'évoluer de façon à entraîner ainsi au loin si possible quelques-uns des guerriers de l'armée romaine. Mais le basileus ne tomba pas dans ce piège; bien plutôt il renforça les peltastes qui devaient soutenir le choc ennemi. 4 Jusque-là il n'y avait eu que quelques escarmouches de part et d'autre; mais Robert restait tranquillement en liaison avec les siens, et l'intervalle qui séparait les deux armées se restreignait maintenant, quand des fantassins et des cavaliers de la phalange d'Amicétas s'élancèrent et attaquèrent l'extrémité de la ligne de Nampitès. Devant la valeureuse résistance des nôtres, les assaillants tournèrent le dos, car ils n'étaient pas tous des soldats d'élite; ils se précipitèrent dans la mer et, de l'eau jusqu'au cou, s'approchant de la

Varanges était « akolouthos ». Kodinos (*De off.*, ed. Bonn 110, 11 sq.) définit bien ses attributions et fixe sa place (51[e]) dans la hiérarchie de la cour byzantine.

« Ce haut chef militaire se trouvait toujours, à la tête de son

φάλαγγας διελὼν αὐτὸς μὲν τὸ μεσαίτατον εἶχε τῆς παρατάξεως, δεξιόθεν δὲ καὶ ἐξ εὐωνύμου φαλαγγάρχας τὸν καίσαρα Νικηφόρον τὸν Μελισσηνὸν ἐπέστησε καὶ τὸν καλούμενον Πακουριανὸν καὶ μέγαν δομέστικον. Τὸ δὲ μεσαίτατον αὐτοῦ τε καὶ τῶν πεζῇ βαδιζόντων βαρβάρων ἱκανοὺς εἶχε στρατιώτας τῆς τοξείας εἰδήμονας, οὓς κατὰ τοῦ Ῥομπέρτου προεκπέμπειν ἠβούλετο, ἐπιτρέψας τῷ Ναμπίτῃ, ὁπηνίκα βούλοιντο πρὸς τοὺς Κελτοὺς ἐξιππάσασθαι καὶ αὖθις ὑποστρέφειν, χώραν αὐτοῖς ἐξ ἐφόδου διδόναι ἐφ' ἑκάτερα σχιζομένους, εἶτ' αὖθις συνεχίζεσθαι καὶ συνησπικότας πορεύεσθαι. 3 Οὕτω γοῦν τὸ ἅπαν διατυπώσας στράτευμα αὐτὸς μὲν κατὰ μέτωπον ἵετο τῶν Κελτικῶν στρατευμάτων τὴν ᾐόνα παραθέων· οἱ δὲ ἀποσταλέντες βάρβαροι τὰς ἁλυκὰς διεληλυθότες, ἐπεὶ καὶ οἱ ἐντὸς τοῦ Δυρραχίου τὰς πύλας ἀνεπέτασαν τοῦτο αὐτοῖς τοῦ αὐτοκράτορος ἐπισκήψαντος, ἐν ταὐτῷ ταῖς Κελτικαῖς σκηναῖς προσέβαλον. Κατ' ἀλλήλων δὲ τῶν δημαγωγῶν ἐρχομένων ἀποσπάδας ἀποστέλλων ὁ Ῥομπέρτος ἱππασίας ἐκέλευε ποιεῖσθαι, εἴ που ἐκεῖθεν ὑποσῦραί τινας δυνηθεῖεν τοῦ Ῥωμαϊκοῦ στρατεύματος. Ἀλλ' οὐδ' ὁ βασιλεὺς πρὸς τοῦτο ἀνεπεπτώκει· ἔπεμπε δὲ μᾶλλον καὶ συχνοὺς τοὺς ἀντικαταστησομένους αὐτοῖς πελταστάς. 4 Ἀκροβολισμοῖς οὖν μετρίοις ἀμφοτέρων κατ' ἀλλήλων χρησαμένων, ἐπεὶ καὶ ὁ Ῥομπέρτος ἠρέμα τούτοις εἵπετο καὶ τὸ μεταίχμιον ἤδη ἀπεστενοῦτο διάστημα, τῆς φάλαγγος τοῦ Ἀμικέτου προεκδραμόντες πεζοὶ καὶ ἱππεῖς περὶ τὸ ἄκρον τῆς παρατάξεως τῆς τοῦ Ναμπίτου προσέβαλον. Γενναιότερον δ' αὐτῶν ἀντικαταστάντων παλίνορσοι γεγόνασιν, ἐπεὶ οὐ πάντες λογάδες ἦσαν, καὶ τῇ θαλάσσῃ ἑαυτοὺς ἐπιρρίψαντες ἄχρι τοῦ τραχήλου ταῖς νηυσὶ τοῦ Ῥωμαϊκοῦ καὶ

Codd. 13 Κελτῶν C || 17 προσέβαλλον C || 22-23 ἀκροβολισμοὺς C || 23 μετρίους C || 27 προσέβαλλον C.

Epit. 1-2 διατάξεως || 14 ἁλυκὰς : ἀκτὰς || 28 ἀποκαταστάντων.

flotte romano-vénitienne, ils demandaient de là qu'on les sauvât, mais on ne les recueillit pas. 4 C'est alors, comme le bruit en courut, que Gaïta, la femme de Robert, qui faisait campagne avec lui, comme une autre Pallas bien qu'elle ne fût pas une Athéna, à la vue des fuyards leur lança un regard courroucé et les interpella d'une voix retentissante, en leur disant dans sa langue quelque chose d'équivalent à ce vers d'Homère : « Jusqu'à quand fuirez-vous? Arrêtez; soyez des hommes*. » Comme ils continuaient à fuir sous ses yeux, elle saisit une longue lance et à toute bride s'élança à la poursuite des fuyards. A ce spectacle, ils reprirent possession d'eux-mêmes et revinrent au combat. 6 Cependant les porteurs de haches et leur chef même, Nampitès, dans leur inexpérience et leur ardeur s'étaient trop vite avancés, et ils se trouvaient maintenant à une bonne distance des lignes romaines, emportés par leur désir d'en venir aux mains, à courage égal, avec les Celtes (car ils ne leur sont pas inférieurs dans les combats : ils sont aussi courageux et n'ont rien à envier aux Celtes sous ce rapport) ; quand Robert s'aperçut qu'ils étaient déjà fatigués et essoufflés, et tout lui en donnait la certitude : leur avance rapide, la distance [parcourue], le poids de leurs armes, alors il ordonna à un détachement d'infanterie de s'élancer sur eux. Déjà épuisés, ils se montrèrent moins forts que les Celtes. Aussi tout ce corps de barbares fut-il alors massacré, et ceux qui échappèrent se réfugièrent dans le sanctuaire de l'archistratège Michel [1] : tous ceux qui le purent, pénétrèrent dans le sanctuaire ; les autres montèrent sur le toit et crurent qu'en se tenant là, ils assureraient leur salut. Mais les Latins y mirent le feu et avec le temple brûlèrent tout le monde. 7 Cependant le reste de l'armée romaine com-

corps de garde, auprès de l'empereur, lorsque celui-ci allait en procession à l'occasion des différentes solennités... Il se tenait de même auprès du basileus lorsque celui-ci se trouvait sur le champ de bataille » (vg. Al., VII 3, 6). Cf. N. Banescu, La question du Paristrion, dans *Byzantion*, VIII (1933), 291-292.

1. Les Occidentaux appellent de nos jours encore l'archange

Βενετικικοῦ στόλου πελάζοντες ἐκεῖθεν ἠτοῦντο τὴν σωτηρίαν καὶ παρ' ἐκείνων οὐ προσεδέχοντο. 5 Ἡ δέ γε Γαΐτα, ὥς λόγος τίς φησιν, ἡ τοῦ Ῥομπέρτου σύνευνος αὐτῷ συστρατευομένη, Παλλὰς ἄλλη κἂν μὴ Ἀθήνη, θεασαμένη τοὺς φεύγοντας δριμὺ τούτοις ἐνατενίσασα κατ' αὐτῶν μεγίστην ἀφεῖσα φωνὴν μόνον οὐ τὸ Ὁμηρικὸν ἐκεῖνο ἔπος τῇ ἰδίᾳ διαλέκτῳ λέγειν ἐῴκει « μέχρι πόσου φεύξεσθε ; στῆτε, ἀνέρες ἔστε ». Ὡς δὲ ἔτι φεύγοντας τούτους ἑώρα, δόρυ μακρὸν ἐναγκαλισαμένη ὅλους ῥυτῆρας ἐνδοῦσα κατὰ τῶν φευγόντων ἵεται. Τοῦτο θεασάμενοι καὶ ἑαυτῶν γεγονότες αὖθις πρὸς μάχην ἑαυτοὺς ἀνεκαλέσαντο. 6 Ἐπειδὴ δὲ οἱ πελεκυφόροι καὶ αὐτὸς ὁ τούτων ἀρχηγὸς ὁ Ναμπίτης δι' ἀπειρίαν καὶ θερμότητα ὀξύτερον βεβαδικότες ἱκανὸν τῆς Ῥωμαϊκῆς παρατάξεως ἀπέστησαν σπεύδοντες ξυμβαλεῖν ἐν ἴσῳ θυμῷ τοῖς Κελτοῖς (καὶ γὰρ οὐχ ἧττον ἐκείνων περὶ τὰς μάχας καὶ οὗτοι ἐκθυμότεροί εἰσι καὶ τῶν Κελτῶν ἐν τούτῳ τῷ μέρει μὴ ἀποδέοντες), κεκοπιακότας τούτους ἤδη καὶ ἀσθμαίνοντας ὁ Ῥομπέρτος θεασάμενος καὶ τοῦτο ἀπό τε τῆς ὀξείας κινήσεως τοῦ τε διαστήματος βεβαιωθεὶς καὶ τοῦ ἄχθους τῶν ὅπλων τινὰς τῶν πεζῶν ἐπέσκηψε κατ' αὐτῶν εἰσπηδῆσαι. Οἱ δὲ προκεκμηκότες ἤδη μαλακώτεροι τῶν Κελτῶν ἐφαίνοντο. Πίπτει γοῦν τηνικαῦτα τὸ βάρβαρον ἅπαν, καὶ ὁπόσοι τούτων ἐσώθησαν, περὶ τὸ τέμενος τοῦ ἀρχιστρατήγου Μιχαὴλ προσπεφευγότες οἱ μὲν καὶ ὁπόσοις ἐξεχώρει τὸ τέμενος ἐντός, εἰσῄεσαν, οἱ δὲ ἄνωθεν τοῦ τεμένους ἀνελθόντες εἱστήκεσαν τὴν σωτηρίαν, ὡς ᾤοντο, ἐκεῖθεν πραγματευσόμενοι. Οἱ δὲ Λατῖνοι πῦρ κατ' αὐτῶν ἀφέντες σὺν τῷ τεμένει πάντας κατέκαυσαν. 7 Τὸ δέ γε λοιπὸν

Codd. 2 καὶ : κἂν C || 5 ἐνατενίζουσα C || 6 ἀφιεῖσα C || ἐκεῖνο om. C || 12 πελεκοφόροι CFV || 13 ἐμπειρίαν C || 28 πραγματευσάμενοι.

Epit. 5 ἐνητένιζε || 8-9 τούτους φεύγοντας || 21 τῶν τούτου || 23 τὸ τηνικαῦτα || 26 ἀνωτέρω.

battait bravement le parti ennemi. Mais Robert, comme un cavalier ailé, avec le reste de ses troupes fond sur la phalange romaine, l'enfonce et la met en pièces. Aussi bien parmi ses adversaires, les uns tombèrent en combattant sur le champ de bataille même, les autres cherchèrent leur salut dans la fuite. Le basileus Alexis, lui, restait comme une tour inébranlable, bien qu'il eût perdu beaucoup de ses compagnons, guerriers remarquables par leur naissance et leur expérience militaire. C'est là par exemple que tomba Constant[in]*, le fils de l'ancien basileus Constantin Doukas, qui naquit lorsque ce dernier n'était plus homme privé, qui fut par conséquent mis au monde et nourri dans la Porphyra, et qui avait été honoré par son père du diadème impérial ; Nicéphore, surnommé Synadénos [1], soldat courageux et très beau, qui ce jour-là même s'efforça de surpasser tous les autres au combat, et avec qui Constant[in] dont nous venons de parler s'entretenait souvent d'un mariage avec sa propre sœur ; et aussi Nicéphore, le père de Paléologue [2], et d'autres personnages illustres. Ainsi Zacharias est frappé mortellement à la poitrine et rend l'âme sur le coup, ainsi Aspiétès, et bien d'autres guerriers d'élite. 8 Mais le combat ne finissait pas, parce qu'on voyait le basileus résister toujours; alors trois Latins se détachèrent, dont l'un était le susdit Amicétas [3], l'autre Pierre, fils d'Alipha [4], comme il l'a dit lui-même, et le troisième ne leur était en rien inférieur : lançant leurs chevaux à toute bride et brandissant

S. Michel, chef de la milice céleste. Malaterra appelle ce sanctuaire : S. Nicolas. Anne distingue nettement les différentes églises (Cf. IV 7, 1).

1. Il s'agit du parent de Botaniatès, que ce dernier avait pensé choisir comme successeur, et dont Anne a parlé au Livre II (2, 1). Elle revient sur sa remarquable beauté, déjà signalée au Livre II.

2. Resté fidèle à Botaniatès jusqu'à l'abdication de celui-ci (Al., II 11, 7). Il s'est ensuite rallié à la cause d'Alexis, comme on le voit.

3. Cf. Ducange, *In Alex.*, p. 506.

4. Les « Pétraliphas », illustre famille thessaliote qui a donné à l'histoire byzantine, surtout à partir des Croisades, un grand nombre

τῆς Ῥωμαϊκῆς φάλαγγος καρτερῶς πρὸς αὐτοὺς ἀπεμάχοντο. Ὁ δὲ Ῥομπέρτος καθάπερ τις πτερωτὸς ἱππότης σὺν ταῖς λοιπαῖς δυνάμεσι κατὰ τῆς Ῥωμαϊκῆς φάλαγγος ἐλᾷ καὶ ὠθεῖται ταύτην καὶ εἰς μέρη πολλὰ διασπᾷ. Ἐντεῦθεν οἱ μὲν τῶν ἀντικειμένων ἐν αὐτῷ τῷ πολέμῳ μαχόμενοι πίπτουσιν, οἱ δὲ φυγῇ τὴν ἑαυτῶν ἐπραγματεύσαντο σωτηρίαν. Ὁ δὲ βασιλεὺς Ἀλέξιος καθάπερ τις πύργος ἀκλόνητος ἔμενε, κἂν πολλοὺς τῶν μετ᾿ αὐτοῦ ἀποβεβλήκει ἀνδρῶν καὶ γένει καὶ πείρᾳ στρατιωτικῇ διαφερόντων. Πέπτωκε γὰρ τηνικαῦτα ὁ Κωνστάντιος υἱὸς μὲν τοῦ προβεβασιλευκότος Κωνσταντίνου τοῦ Δούκα, οὐκ ἰδιωτεύοντος αὐτοῦ ἔτι ἀποτεχθείς, ἀλλ᾿ ἐν πορφύρᾳ καὶ γεννηθεὶς καὶ τραφεὶς καὶ ταινίας τῷ τότε καιρῷ βασιλικῆς παρὰ τοῦ πατρὸς ἀξιωθείς· καὶ ὁ Νικηφόρος μὲν τὴν κλῆσιν, Συναδηνὸς δὲ τὴν ἐπίκλησιν καλούμενος, ἀνὴρ γενναῖος καὶ ὡραιότατος καὶ σφαδάζων πάντων ὑπερτερῆσαι κατὰ τὴν ἡμέραν ἐκείνην μαχόμενος, μεθ᾿ οὗ ὁ ἤδη ῥηθεὶς Κωνστάντιος περὶ κήδους ἐπὶ τῇ ἰδίᾳ ἀδελφῇ πολλάκις ὡμίλει· ναὶ μὴν καὶ ὁ τοῦ Παλαιολόγου πατὴρ Νικηφόρος καὶ ἕτεροι τῶν ἐπιφανῶν. Πλήττεται γὰρ καὶ ὁ Ζαχαρίας καιρίαν κατὰ τοῦ στέρνου καὶ τὴν ψυχὴν ἅμα τῇ πληγῇ ἐπαφίησι καὶ ὁ Ἀσπιέτης καὶ πολλοὶ τῶν λογάδων.

8 Τῆς δὲ μάχης μὴ διαλυομένης, ἐπεὶ τὸν βασιλέα ἑώρων ἔτι ἀνθιστάμενον, ἀποκριθέντες τινὲς τῶν Λατίνων τρεῖς, ἀφ᾿ ὧν εἷς ὁ ἤδη ῥηθεὶς Ἀμικέτης ἦν, ὁ δὲ Πέτρος τοῦ Ἀλίφα, ὡς αὐτὸς ἐκεῖνος ἔλεγεν, ὁ δὲ τρίτος κατ᾿ οὐδὲν τούτων ἐλάττων, ὅλους ῥυτῆρας ἐνδόντες τοῖς ἵπποις δόρατα μακρὰ ἐναγκαλισάμενοι κατ᾿ αὐτοῦ ἵενται. Καὶ ὁ

Codd. 3 φάλαγγος om. C || 4 μέρος C || 10 πεπτώκασι C || Κωνσταντῖνος Wilken Κωνστάντι F || 14 ὁ om. C || 16 καὶ ὡραιότατος om. C || 22 Ἀσπέτης F || 25 ὁ εἷς C.

Epit. 3 ἐλᾷ κατὰ || 4 ἐλᾷ om. || 7 δέ γε || 19 Παλαιολόγου υἱὸς Νικόλαος καὶ ὁ Ἀμπίτης καὶ πολλοὶ (22) || 24-25 τρεῖς τῶν Λατίνων ἀφ᾿ || 25 ὁ δὲ ἕτερος Πέτρος ὁ τοῦ.

leurs longues lances, ils chargèrent contre Alexis. Amicétas manqua le basileus, parce que son cheval fit un léger écart ; le basileus détourne la lance du second avec son épée et, de toutes ses forces, il frappe son adversaire à la clavicule et lui tranche le bras complètement. Au moment où le troisième le vise droit au front, [l'empereur], avec une fermeté et une présence d'esprit qu'absolument rien ne trouble, grâce à sa vivacité de pensée voit en un clin d'œil ce qu'il doit faire ; au moment même où le coup est asséné, il se couche à la renverse sur la croupe de son cheval. Aussitôt la pointe du fer lui effleura légèrement la peau du corps ; arrêtée par le bord du casque, elle rompit la courroie qui le fixait sous le menton et le jeta à terre. Là-dessus le Celte accourt auprès de lui, le croyant désarçonné ; alors l'empereur instantanément se redresse sur sa selle et s'y assied solidement, sans lâcher une seule de ses armes. Mais tenant l'épée nue dans sa main droite, couvert d'une poussière rougie par son propre sang, la tête découverte, son éclatante chevelure rousse flottant autour de ses yeux, non sans le gêner (car son cheval effrayé, impatient du mors, par ses bonds désordonnés faisait retomber ses boucles sur son visage), recueillant pourtant, de son mieux, ses forces, il continuait de résister à ses ennemis.
9 Cependant il voyait les Turcs fuir également, et Bodin même se retirer sans essayer de combattre [1] ; ce dernier avait aussi pris les armes en effet et, après avoir rangé en bataille ses troupes, il était resté toute la journée comme s'il avait l'intention de porter secours à l'autocrator en cas de besoin selon le traité conclu avec lui. Il attendait évidemment de voir si la victoire inclinerait du côté de l'empereur,

de personnages importants (Schlumberger, *Sigillographie*, p. 690).
On voit ici qu'il s'agit bien d'une famille de souche latine (Cf. Ducange, *In Alex.*, p. 507-510), en réalité provençale (Cf. Bréhier L., *Hist. anonyme de la 1re Croisade*, p. 61, note 7). Voir encore : Marquis de la Force, Les conseillers latins d'Alexis Comnène (*Byzantion*, XI (1936), 158-160).

1. La fuite des Turcs et la trahison de Bodin achevèrent la déroute de l'armée byzantine. La présence de ces auxiliaires turcs, fournis par

μὲν Ἀμικέτης διημαρτήκει τοῦ βασιλέως μικρὸν παρεκκλίναντος τοῦ ἵππου· τοῦ δ' ἄλλου τὸ δόρυ διὰ τοῦ ξίφους ὁ βασιλεὺς ἀπωσάμενος καὶ τονώσας τὴν χεῖρα παίει τοῦτον κατὰ τὴν κλεῖδα καὶ τὴν χεῖρα τοῦ λοιποῦ ἀποτέμνει σώματος. Ὁ δέ γε τρίτος πλήττει τοῦτον εὐθὺς κατὰ τὸ μέτωπον, ὁ δὲ φρενήρης τε ὢν καὶ ἑδραῖος τὸν νοῦν μηδὲν ὅλως συγχυθείς, γοργότητι γνώμης ἐν ἀσκέπτῳ χρόνῳ τὸ δέον συνείς, ὕπτιον ἅμα τῇ πληγῇ ἑαυτὸν ὡς ἐπ' οὐρὰν τοῦ ἵππου ἔθετο. Καὶ εὐθὺς τὸν χρῶτα τοῦ σώματος μικρὸν παραξέσασα ἡ τοῦ ξίφους ἀκμὴ περὶ τὴν ἀκωκὴν παραποδισθεῖσα τῆς κόρυθος καὶ τὸν συνέχοντα ταύτην ὑπὸ τὴν γένυν ἱμάντα διασπάσασα ὦσε ταύτην εἰς γῆν. Τηνικαῦτα δὲ ὁ μὲν Κελτὸς ἐκεῖνος παραθέει, ὃν ᾤετο κατακρημνίσαι τοῦ ἵππου, ὁ δ' εὐθὺς ὀρθωθεὶς ἐπὶ τῆς ἐφεστρίδος ἑδραῖος ἐκάθητο μηδὲν τῶν ὅπλων ἀποβαλών. Ἀλλὰ καὶ γυμνὸν τὸ ξίφος κατέχων τῇ δεξιᾷ, τῷ δὲ λύθρῳ τοῦ ἰδίου πεφοινιγμένος αἵματος καὶ τὴν κεφαλὴν ἀπερικάλυπτον ἔχων καὶ τὴν πυρσὴν καὶ ἡλιῶσαν κόμην περιπλανωμένην ταῖς ὄψεσι καὶ διοχλοῦσαν αὐτόν (ὁ γὰρ ἵππος ταραττόμενος καὶ ἀποπτύων τοὺς χαλινοὺς καὶ φριμάσσων ἀτακτότερον ἐμπίπτειν τῷ προσώπῳ τοὺς βοστρύχους παρεσκεύαζεν), ἀλλὰ καὶ ὣς ἑαυτὸν ἀνακαλεσάμενος, ὡς ἐνῆν, τοῖς ἐναντίοις ἀντικαθίστατο. 9 Ἐπεὶ δὲ καὶ τοὺς Τούρκους φεύγοντας ἑώρα καὶ αὐτὸν τὸν Βοδῖνον ἀπολέμητον ὑποχωροῦντα· ὥπλιστο γὰρ καὶ οὗτος καὶ εἰς πολέμου τύπον τὸ αὐτοῦ διατυπώσας στράτευμα κατὰ ταυτηνὶ τὴν ἡμέραν ἵστατο ὡς ἐπαρήξων τάχα τῷ αὐτοκράτορι κατὰ τὰς πρὸς αὐτὸν γεγενημένας συνθήκας. Ἐκαραδόκει δέ, ὡς ἔοικεν, ἵνα, εἰ μὲν τὴν ῥοπὴν τῆς νίκης τῷ αὐτοκράτορι δοθεῖσαν γνοίη, ἐπιτεθείη καὶ αὐτὸς τοῖς

Codd. 15 καὶ om. C || 18 πεπλανημένην C.

Epit. 7 συσχεθεὶς || 10-11 παραταθεῖσα || ἔσχε ξυνέχοντα καὶ τὸν ὄντα ὑπὸ || 12 γένυν : ὀσφῦν || ἐκσπάσας ἀφῆκε ταύτην ἐπὶ τὴν γῆν || 16 κατέχει || 23 ἀντικαθιστᾷ.

se proposant alors d'attaquer lui aussi les Celtes ; sinon, il s'abstiendrait et battrait en retraite. Que tel fut bien son raisonnement, les événements l'ont montré ; dès qu'il sut la victoire aux mains des Celtes, il rentra chez lui sans avoir pris la moindre part au combat. A ce spectacle, l'autocrator, qui ne voyait personne venir à son secours, lui aussi tourna le dos à l'ennemi. Là-dessus les Latins se lancèrent à la poursuite de l'armée romaine.

Fuite d'Alexis.

VII Quand Robert eut occupé le sanctuaire de S. Nicolas, où se trouvaient la tente impériale[1] et tous les bagages de l'armée romaine, il lança tout ce qu'il avait d'hommes valides à la poursuite du basileus, tandis que lui-même restait où il était, s'imaginant que l'autocrator allait être pris. Telles étaient en effet les pensées qui enflammaient son esprit orgueilleux. Les soldats se jetèrent donc pleins d'ardeur aux trousses du basileus jusqu'à un endroit appelé Kaképleura par les habitants. Voici sa position : en bas, coule le fleuve appelé Charzane[2], et de l'autre côté, un rocher très élevé le surplombe. C'est entre eux que les poursuivants rejoignirent l'empereur ; ils le frappèrent de leurs lances du côté gauche (ils étaient neuf en tout), et le firent pencher à droite. Il serait sans doute tombé, s'il n'avait pris la précaution d'appuyer sur le sol l'épée qu'il tenait de sa main droite. De plus la pointe de l'éperon de son pied gauche, enfoncée dans le coin de la couverture de selle, qu'on appelle « hypostroma »[3], rendait plus difficile la chute du cavalier. Lui-même saisit de sa main gauche la crinière de sa monture et parvint à se maintenir. Toujours est-il qu'il fut secouru par une puissance divine, qui lui apporta le salut au moyen des ennemis eux-mêmes d'une manière inattendue. Car elle fit

Soliman, prouve que le traité conclu entre celui-ci et le basileus Alexis Comnène avait été, sinon exigé par les événements, du moins fort opportun (Al., III 11, 5).

1. Cf. Introd., p. cxxi.
2. Cf. Al., IV, 5, 1.
3. Litt. Couverture de dessous.

Κελτοῖς, εἰ δὲ τοὐναντίον, ἀτρεμήσῃ τε καὶ ὀπισθόπους γένηται. Ταῦτα διαλογιζόμενος, ὡς ἐξ ὧν ἐπεπράχει δῆλον, καὶ τὴν νικῶσαν ἀπάρτι τοὺς Κελτοὺς ἐγνωκὼς ἔχοντας ἄγευστος πολέμου τὸ παράπαν οἴκαδε ἐπαναδεδραμήκει. Ὁ δὲ αὐτοκράτωρ ταῦτα θεασάμενος καὶ ὡς μηδένα τὸν αὐτῷ ἐπαμύνοντα βλέπων τὰ μετάφρενα καὶ αὐτὸς τηνικαῦτα δίδωσι τοῖς ἐναντίοις. Καὶ οὕτως ἐδίωκον οἱ Λατῖνοι τὸ Ῥωμαϊκὸν στράτευμα.

VII Ὁ δὲ Ῥομπέρτος καταλαβὼν τὸ τέμενος τοῦ ἁγίου Νικολάου, ὅπου καὶ ἡ βασιλικὴ σκηνὴ καὶ ἅπασα ἡ σκευὴ τοῦ Ῥωμαϊκοῦ στρατεύματος, ὁπόσους εὐσθενεῖς εἶχε, τὸν βασιλέα διώκειν ἐκπέπομφεν αὐτοῦ που αὐτὸς ἐγκαρτερῶν φανταζόμενος τὴν τοῦ αὐτοκράτορος κατάσχεσιν. Τοιοῦτοι γὰρ λογισμοὶ τούτου τὸ ὑπέρογκον ἐξέκαιον φρόνημα. Οἱ δὲ εὐψύχως μάλα τοῦτον ἐδίωκον μέχρι τόπου τινὸς παρὰ τῶν ἐγχωρίων καλουμένου Κακὴ Πλευρά. Ἧδε τούτου θέσις· ποταμὸς ῥέων κάτωθεν ὁ Χαρζάνης καλούμενος, ἔνθεν δὲ ὑπερκειμένη πέτρα ὑψηλή. Ἀναμεταξὺ δὲ τούτων φθάνουσιν αὐτὸν οἱ διώκοντες, οἳ καὶ παίουσιν αὐτὸν κατὰ τὴν ἀριστερὰν πλευρὰν διὰ τῶν δοράτων (ἐννέα δὲ ξύμπαντες) καὶ ἐπὶ θάτερα κλίνουσι. Τάχα δ' ἂν καὶ ἐπεπτώκει, εἰ μὴ τὸ ξίφος, ὃ τῇ δεξιᾷ κατεῖχε χειρί, ἔφθασεν ἐναπερεισθῆναι τῇ γῇ. Ναὶ μὴν καὶ ἡ τοῦ μύωπος ἀκμὴ τοῦ ἀριστεροῦ ποδὸς ἐνδακοῦσα τὸ ἄκρον τῆς ἐφεστρίδος, ὃ ὑπόστρωμα λέγουσιν, ἀκλινέστερον τὸν ἱππότην ἐποίει. Καὶ αὐτὸς δὲ τῇ λαιᾷ τῆς χαίτης δραξάμενος τοῦ ἵππου ἀνεῖχεν ἑαυτόν. Βοηθεῖται μέντοι ἐκ θείας τινὸς δυνάμεως σωτηρίαν παρ' ἐχθρῶν αὐτῷ κομιζούσης παραδόξως. Ἀναφύει γὰρ δεξιόθεν

Codd. 1 ἀτρεμήσει || 4 ἄγευστος τὸ παράπαν πολέμου C || 5 ὡς om. C || 27 τοῦ ἵππου δραξάμενος F || 28 μέντοι : μὲν C || παρ' : ἐξ C.

Epit. 9-10 τοῦ ἁγίου N. τὸ τέμενος || σκηνὴ ἦν || 12-13 αὐτοὺς ἐγκαρτεροῦντας || 14 τὸ τούτου || 18 ἔνθεν δὲ : ἔνδοθεν || 21 δὲ ἦσαν ξύμπαντες || ἐπὶ τὰ θάτερα || 23 κατέσχε.

surgir à droite d'autres Celtes qui dressèrent contre lui leurs lances et qui, en appuyant le bout de celles-ci sur son côté droit, redressèrent par là même notre guerrier et le maintinrent d'aplomb au milieu d'eux. **2** On pouvait contempler alors un spectacle étrange. Car les uns, à gauche, s'efforçaient de renverser [Alexis], pendant que les autres, à droite, fixant leurs lances sur son côté, comme s'ils voulaient faire pièce aux premiers, opposaient lance contre lance et maintenaient droit le basileus. Lui alors, après s'être affermi plus solidement encore sur sa monture, serrant bien entre ses jambes le cheval et la selle, donna une preuve de sa vaillance. Aussi bien son cheval, qui était d'ailleurs d'une ardeur et d'une agilité remarquables, avait-il également toute la vigueur souhaitable pour la guerre. (Il l'avait pris autrefois à Bryenne, avec sa housse de pourpre, quand il captura celui-ci en plein combat, encore sous le règne de Nicéphore Botaniatès[1]). Pour le dire en bref, inspiré par la divine Providence[2], il bondit soudain, fend les airs, et se pose au sommet du rocher que nous avons mentionné, comme s'il eût volé avec légèreté et, pour nous servir du langage mythologique, avec les ailes de Pégase ; Bryenne appelait ce cheval Sgouritzès[3]. Quant aux lances des barbares, les unes, portant à vide désormais, tombèrent de leurs mains ; les autres, ayant transpercé par endroits l'armure de l'empereur, y restèrent fichées et, emportées dans les airs, suivirent le cheval. Mais l'empereur aussitôt coupe ces lances qu'il entraîne après lui. **3** Bien qu'il se trouvât en si grand péril, il ne se départit pas de son sang-froid, pas plus qu'il ne se perdit en délibérations ; mais vite il prit le meilleur parti et s'échappa

1. Cf. Al., I 4-5. Bryenne avait pris la pourpre, privilège des empereurs, puisqu'il s'était proclamé lui-même basileus des Romains en se révoltant contre les souverains régnants, Michel VII d'abord, puis l'usurpateur Nicéphore Botaniatès.

2. Anne Comnène fait souvent intervenir Dieu, ou sa Providence, au cours des événements, surtout dans les moments critiques.

3. Le nom fait allusion à la couleur baie foncé de la bête. Cf. Ducange, *In Alex.*, p. 511.

ἄλλους Κελτοὺς τὰ δόρατα πρὸς ἐκεῖνον ὀρθώσαντας· οἳ καὶ τὰ ἄκρα τῶν δοράτων κατὰ τὴν δεξιὰν πλευρὰν ἐμβαλόντες ὤρθωσάν τε ἀθρόον τὸν στρατιώτην καὶ εἰς τὸ μέσον κατέστησαν. 2 Καὶ ἦν ἰδεῖν θαῦμα παράδοξον. Οἳ μὲν γὰρ ἐξ εὐωνύμων ἀνατρέπειν ἠπείγοντο, οἳ δὲ ἐκ τῶν δεξιῶν τὰ δόρατα τῇ πλευρᾷ πήξαντες ὥσπερ τοῖς πρῴην ἐναντιούμενοι καὶ ἀντερείδοντες δόρασι δόρατα ἐπ' ὀρθοῦ σχήματος τὸν βασιλέα ἐποίησαν. Ἑδράσαντος δὲ ἑαυτὸν γενναιότερον καὶ συσφίγξαντος περιβάδην τὸν ἵππον ὁμοῦ καὶ τὴν ἐφεστρίδα τηνικαῦτα γίνεταί τι τῆς γενναιότητος ἐκείνου τεκμήριον. Ὁ γὰρ ἵππος ἄλλως μὲν καὶ θερμότατος ὢν καὶ ὑγροσκελής, ἄλλως δὲ καὶ ἀθλητικώτατος καὶ πολεμικός (ἔφθη γὰρ ὅπου τοῦτον ἀναλαβέσθαι τοῦ Βρυεννίου μετὰ τῆς ἐρυθροβαφοῦς ἐφεστρίδος, ὁπότε τοῦτον εἷλεν ἐν τῷ καιρῷ τῆς μάχης βασιλεύοντος ἔτι Νικηφόρου τοῦ Βοτανειάτου), τὸ δὲ ὅλον εἰπεῖν, ὑπὸ θείας προνοίας ἐμπνευσθεὶς πάλλεταί τε εὐθὺς καὶ διαέριος γίνεται καὶ ἐπ' ἄκρου τῆς εἰρημένης πέτρας ἐφίσταται ὥσπερ ὑπόπτερος κουφισθεὶς καί, τοῦτο δὴ τὸ τῶν μύθων, Πηγάσου πτερὰ λαβών· Σγουρίτζην τουτονὶ τὸν ἵππον ὁ Βρυέννιος ὠνόμαζε. Τὰ δὲ τῶν βαρβάρων δόρατα ὥσπερ κενεμβατήσαντα τὰ μὲν καὶ τῶν χειρῶν τούτων ἐξέπεσον, τὰ δὲ διαπεπαρμένα τοῖς μέρεσι τοῦ ἐσθήματος τοῦ βασιλέως ἐναπομείναντα μετεωρισθέντα τῷ ἵππῳ συνηκολούθησαν. Ὁ δ' εὐθὺς ἀποκόπτει τὰ ἐπαγόμενα δόρατα. 3 Καὶ οὔτε τεθορύβητο τὴν ψυχὴν ἐν τοσούτοις δεινοῖς καταστὰς οὔτε συνεθολώθη τοὺς λογισμούς, ἀλλὰ ταχὺ τοῦ συνοίσοντος γίνεται καὶ τὸ παράδοξον ἐκ μέσου ἑαυτὸν ποιεῖται. Οἳ δέ γε Κελτοὶ

Codd. 3 ἀθρόως C || 10 om. τι C.

Epit. 6 ὥσπερ αὐτοῖς πάλιν ἐναντιούμενοι || 7 ἀντιβάλλοντες δεξιόθεν τὰ δόρατα || 9 ἑαυτόν : αὐτοῦ || 13 ὢν καὶ || 17 ὑπάλλεται || 20 τοῦ μύθου || 21 ἵππον ὠνόμαζον || 23 μέρεσι : μέλεσι || 28 καὶ ταχὺ καὶ ἀθορύβως τοῦ || 29 ἑαυτόν : αὐτῶν.

contre toute attente. Les Celtes de leur côté étaient restés bouche bée, ahuris devant ce qui s'était passé, et certes il y avait bien de quoi être stupéfait ; comme ils voyaient [Alexis] en train de fuir par une autre route, ils recommencèrent à le poursuivre. Mais lui, après avoir tourné le dos pendant longtemps aux soldats qui couraient après lui, fit volte-face et, faisant tête à l'un de ceux qui le poursuivaient, il lui enfonça sa lance dans la poitrine ; l'homme aussitôt tomba à la renverse sur le sol. 4 Le basileus alors, tournant bride à nouveau, reprit sa première route. Survint [à sa rencontre] un parti assez fort de Celtes qui venaient de donner la chasse aux troupes romaines. Quand ils le voient de loin, ils serrent leurs rangs et s'arrêtent, aussi bien pour reposer un peu leurs chevaux que dans l'intention de le prendre vivant afin de le conduire à Robert comme un butin. [Alexis], qui fuyait ceux qui par derrière le poursuivaient, lorsqu'il en vit d'autres qui l'attendaient par devant, perdit tout espoir de salut. Néanmoins il se reprend et, remarquant au milieu des ennemis un homme qui par sa prestance et l'éclat resplendissant de ses armes lui semble être Robert, solidement assis, il jette son cheval sur lui ; l'autre de son côté dirige sa lance contre [Alexis]. Alors tous deux s'avancent pour s'affronter et, dans l'espace qui les sépare, s'élancent l'un contre l'autre. 5 L'autocrator le premier, dirigeant bien sa main, frappe l'ennemi de la lance ; l'arme entre par la poitrine et sort par le dos. Du coup le barbare roula à terre et rendit l'âme sur le champ, la blessure étant mortelle. Dès lors l'empereur, qui a rompu la ligne formée par les ennemis, les traverse au galop de son cheval et trouve le salut dans la mort du barbare. Dès que les autres en effet virent leur compagnon jeté à terre et blessé, ils s'empressèrent autour de ce corps étendu en lui prodiguant leurs soins [1]. Quand [les Normands] qui poursuivaient le basileus par derrière aperçurent ce groupe, ils descendirent aussi de cheval et, reconnais-

1. Tout ce chapitre VII est une scène d'épopée.

κεχηνότες εἱστήκεσαν τὸ γεγονὸς ἐκπληττόμενοι· καὶ γὰρ ἦν ἐκπλήξεως ἄξιον· θεασάμενοι δὲ τοῦτον ἐφ' ἑτέραν τραπέντα καὶ αὖθις ἐδίωκον. Ὁ δὲ ἐπὶ πολὺ νῶτα τοῖς μεταδιώκουσι στρατιώταις διδοὺς στρέψας τοὺς χαλινοὺς καὶ συναντήσας ἑνὶ τῶν διωκόντων διελαύνει τὸ δόρυ τοῖς στέρνοις· ὁ δὲ τηνικαῦτα εἰς γῆν ὕπτιος ἔκειτο. 4 Ὁ δὲ βασιλεὺς αὖθις τὰς ἡνίας στρέψας εἴχετο τῆς προτέρας ὁδοῦ. Συναντᾷ τοίνυν ἀπὸ τῶν ἔμπροσθεν διωκόντων τὰς Ῥωμαϊκὰς δυνάμεις Κελτοῖς οὐκ ὀλίγοις. Οἱ δὲ πόρρωθεν τοῦτον θεασάμενοι συνησπικότες ἔστησαν τούς τε ἵππους ἀναψῦξαι βουλόμενοι, ἅμα δὲ καὶ ζωγρῆσαι τοῦτον ἐθέλοντες κἀντεῦθεν ὥσπερ τι λάφυρον τῷ Ῥομπέρτῳ κομίσαι. Ὁ δὲ ἅμα μὲν τοὺς ὄπισθεν φεύγων διώκοντας καὶ τοὺς ἔμπροσθεν θεασάμενος ἀπεγνώκει τὰς σῳζούσας ἐλπίδας. Συλλεξάμενος δὲ ἑαυτόν, ἐπεὶ τῶν ἄλλων μέσον τινὰ ἐθεάσατο ἀπό τε τοῦ σώματος καὶ τῆς τῶν ὅπλων ἀποπαλλομένης αἴγλης τὸν Ῥομπέρτον εἶναι νομίσας καταστήσας τὸν ἵππον κατ' αὐτοῦ φέρεται· κἀκεῖνος δ' ἐκεῖθεν πρὸς αὐτὸν τὸ δόρυ εὐθύνας. Καὶ μέντοι γε καὶ συνελάσαντες ἄμφω κατὰ τὸ μεσαίχμιον κατ' ἀλλήλων ἵενται. 5 Πρότερος δὲ ὁ αὐτοκράτωρ διιθύνας τὴν χεῖρα παίει τοῦτον διὰ τοῦ δόρατος· τὸ δὲ αὐτόθεν διὰ τῶν μαζῶν εἰς τὰ μετάφρενα διεκβάλλεται. Καὶ τὸν μὲν βάρβαρον αὐτίκα εἶχε γῆ· εὐθὺς γὰρ τοῦτον ἀφῆκε καὶ ἡ ψυχὴ τῆς τρώσεως καιρίας γεγενημένης. Καὶ τοῦ λοιποῦ ὁ βασιλεὺς διασχισθείσης τῆς φάλαγγος διὰ μέσων αὐτῶν ἐξιππάσατο ἄδειαν ἑαυτῷ ἐφευράμενος τὴν σφαγὴν τοῦ βαρβάρου τούτου. Οἱ δ' εὐθὺς τὸν τρωθέντα εἰς γῆν ἐρριμμένον θεασάμενοι περιχυθέντες τῷ κειμένῳ περὶ αὐτὸν διεπονοῦντο. Καὶ οἱ ὄπισθεν δὲ τὸν βασιλέα διώκοντες τού-

Codd. 4 τὸν χαλινὸν F || 24 εἶχεν ἡ γῇ C || 29 τῷ om. CF.

Epit. 13 διώκοντας φεύγων || 18 φέρεται : φαίνεται || 20 μεταίχμιον || 24 γὰρ : δὲ || 29 διαχυθέντες || 30 διεπονοῦντο. Καὶ : κατεθρηνοῦντο, ἀλλὰ καί.

sant le mort, ils se mirent à se frapper la poitrine en se lamentant. Cet homme, bien que ce ne fût pas Robert, était pourtant un des plus nobles, et son second. Tandis qu'ils étaient ainsi occupés, le basileus avait continué sa route en avant.

VIII Mais pour ma part, au cours de ce récit, j'ai oublié, aussi bien à cause de la nature de l'histoire que par suite de la grandeur de ces exploits, que c'est de mon père que j'écris les hauts faits[1]. Car dans mon désir de ne pas rendre mon histoire suspecte, souvent je passe rapidement sur ce qui touche mon père, et me défends d'exagérer ou d'y apporter de la passion. Plût au Ciel en effet que je fusse libre et dégagée de cette passion que j'ai pour mon père, afin que, saisissant pour ainsi dire cette riche matière, je puisse montrer comment ma langue, quand elle est sans frein, sait apprécier les belles actions. Mais mon désir reste caché en raison de cette tendresse naturelle, car je ne voudrais pas avoir l'air de donner au public un prétexte pour soupçonner que, dans mon empressement à parler des miens, j'invente des prodiges. Dans le fréquent souvenir que j'ai des exploits de mon père, je verserais goutte à goutte mon âme si je décrivais et racontais dans combien de maux il est tombé, et je ne pourrais passer à côté de ce sujet sans monodies et sans thrènes. Mais je dois éviter toute rhétorique fleurie en cet endroit de mon histoire ; c'est pourquoi, comme si j'étais un diamant ou une pierre insensible, je glisse sur les malheurs de mon père : pour mériter et pour porter le nom d'amante de mon père, il aurait fallu que je les prenne à témoin dans un serment, comme ce jeune homme dont parle Homère (car je ne suis pas moins bonne que lui, quand il disait : « non, par Zeus, Agélas, et par les maux de mon père » [2]). Aussi bien qu'on me laisse à moi seule les infortunes paternelles pour que je les admire et que je les pleure, et continuons notre histoire. 2 Après cela, les Celtes retournèrent auprès de Robert. Quand celui-

1. Ce passage met en relief le conflit qui oppose l'historien et la fille du basileus. — 2. Od. 20, 339.

τους θεασάμενοι ἀποβάντες τῶν ἵππων καὶ γνωρίσαντες τὸν ἄνδρα ἐκόπτοντο ὀλολύζοντες. Ἀλλ' ὁ Ῥομπέρτος μὲν οὐκ ἦν, ἕτερος δὲ τῶν ἐπιφανῶν καὶ ὁ τούτου δεύτερος. Τούτων δὲ ἀσχολουμένων ὁ βασιλεὺς ἐπὶ τὰ πρόσω τὴν πορείαν ἐπεποίητο.

VIII Ἀλλ' ἔγωγε μεταξὺ τῶν λόγων ἐπελαθόμην τὸ μὲν διὰ τὴν φύσιν τῆς ἱστορίας, τὸ δὲ καὶ διὰ τὴν τῶν πραγμάτων ὑπερβολήν, ὅτι πατρὸς κατορθώματα γράφοιμι. Μηδὲ γὰρ βουλομένη τὴν ἱστορίαν ὕποπτον θεῖναι πολλάκις παρατρέχω τὰ τοῦ πατρὸς μήτε αὐξάνουσα μήτε πάθος περιτιθεῖσα. Εἴθε γὰρ ἐλευθέρα ἦν τοῦ πάθους τούτου τοῦ πατρικοῦ καὶ ἀπόλυτος, ἵνα καθάπερ ὕλης ἀμφιλαφοῦς δραξαμένη τὴν σοβάδα γλῶσσαν ἐνεδειξάμην, ὁπόσην ἔχοι περὶ τὰ καλὰ τὴν οἰκείωσιν. Ἐπηλυγάζει δέ μου τὸ πρόθυμον ἡ φυσικὴ στοργή, μή πως δόξαιμι τοῖς πολλοῖς ὑπὸ προθυμίας τοῦ λέγειν περὶ τῶν κατ' ἐμαυτὴν τερατολογίας παρέχειν ὑπόληψιν. Καὶ γὰρ ἂν πολλαχοῦ τῶν κατορθωμάτων τῶν πατρικῶν μεμνημένη καὶ τὴν ψυχὴν αὐτὴν ἀπεστάλαξα ξυγγράφουσά τε καὶ διηγουμένη, ἐν ὁπόσοις κακοῖς περιπέπτωκε, καὶ οὐδ' ἄνευ μονῳδίας καὶ θρήνου τὸν τόπον παρῆλθον. Ἀλλ' ἵνα μὴ ῥητορεία κομψή τις ᾖ κατὰ τὸ μέρος ἐκεῖνο τῆς ἱστορίας, ὥσπερ τις ἀπαθὴς ἀδάμας καὶ λίθος παρατρέχω τὰς τοῦ πατρὸς ξυμφοράς, ἅσπερ ἔδει κἀμὲ καθάπερ ἐκεῖνον τὸν Ὁμηρικὸν νεανίσκον εἰς ὅρκον προφέρειν (οὐδὲ γάρ εἰμι χείρων ἐκείνου τοῦ λέγοντος « οὐ μὰ Ζῆν', Ἀγέλαε, καὶ ἄλγεα πατρὸς ἐμοῖο ») πρὸς τὸ εἶναι καὶ λέγεσθαι φιλοπάτωρ. Ἀλλὰ τὸ μὲν πάθος τὸ πατρικὸν ἐμοὶ μόνῃ καταλελείφθω καὶ θαυμάζειν καὶ ὀλοφύρεσθαι, τὰ δὲ τῆς ἱστορίας ἐχέσθω. 2 Μετὰ ταῦτα οἱ μὲν Κελτοὶ τῆς πρὸς τὸν Ῥομπέρτον φερούσης εἴχοντο. Ὁ δὲ κενοὺς τούτους

Codd. 7 καὶ om. C || 10 μετατρέχω C || 11 πάθος : πάλιν C 14 ἔχει C || 20 πόσοις C.

ci les vit [les mains] vides et eut appris ce qui leur était arrivé, il leur fit à tous des reproches violents et menaça même de faire fouetter l'un d'entre eux, celui qui était leur chef, l'appelant lâche et guerrier ignare. Celui-ci, parce qu'il n'avait pas bondi sur le rocher avec son cheval et parce qu'il n'avait pas tué le basileus Alexis après l'avoir désarçonné, ou ne l'avait pas ramené vivant en l'ayant fait prisonnier, s'attendait à souffrir les derniers supplices. Robert en effet[1], s'il était très courageux et très audacieux, était également un homme tout irascible, qui avait la colère à demeure sur les narines, et le cœur aussi bien gonflé d'emportement que plein de violence; vis-à-vis de ses ennemis, il avait toujours cru qu'il devait ou transpercer de la lance son adversaire, ou se donner la mort à lui-même en coupant, comme on dit, le fil de son destin. 3 Cependant le guerrier, que Robert couvrait de reproches, représentait très justement que le rocher était inaccessible et à pic; l'endroit était très élevé, le rocher était escarpé et dangereux; personne à pied ou à cheval ne pouvait l'escalader sans une intervention divine: non seulement dans une bataille et en plein combat, mais même en dehors d'un engagement, en tenter l'ascension était impossible. « Si tu ne veux pas me croire, ajouta-t-il, fais-en l'expérience ou par toi-même ou par l'un des cavaliers les plus intrépides, et l'on verra que l'entreprise est irréalisable. Mais si quelqu'un se montre capable d'escalader ce roc, non seulement sans ailes, mais même avec des ailes, je suis prêt alors à souffrir les derniers supplices et à être condamné pour lâcheté. » Par ce langage qui révélait son admiration et sa stupéfaction, le barbare apaisa l'irascible Robert et changea sa colère en admiration. 4 Le basileus, après avoir cheminé à travers les sinuosités des montagnes voisines et par les sentiers les plus imprati-

1. Anne Comnène se plaît à accuser les contrastes chez Robert Guiscard, le rival de son père; le mélange de bravoure et de cruauté, qu'on trouve chez l'ennemi né de Byzance, exalte et rabaisse à la fois l'adversaire dont Alexis I triomphera non sans gloire ni mérite, pour le bien de l'empire comme de l'humanité, parce que

θεασάμενος πυθόμενός τε τὰ τούτοις συμπεσόντα πάντας μὲν μεγάλως κατητιᾶτο, ἕνα δὲ τὸν τούτων ἔκκριτον καὶ μαστίζειν ἠπείλει ἄνανδρόν τε ἀποκαλῶν καὶ ἀπειροπόλεμον. Καὶ ὅτι μὴ καὶ αὐτὸς ἐπὶ τῆς πέτρας μετὰ τοῦ ἵππου ἀνέθορε καὶ τὸν βασιλέα Ἀλέξιον ἢ κρούσας ἀνεῖλεν ἢ δραξάμενος ζῶντα ἤγαγε, τὰ πάνδεινα πάσχειν ᾤετο. Ἦν γὰρ ὁ Ῥομπέρτος οὗτος τἆλλα μὲν εὐψυχότατός τε καὶ φιλοκινδυνότατος, πικρίας δὲ ὅλος ἄνθρωπος καὶ ἐν ῥισὶν ἐπικαθήμενον ἔχων τὸν χόλον καὶ τὴν καρδίαν μεστὴν θυμοῦ καὶ ὀργῆς ἔμπλεων καὶ οὕτως ἔχων περὶ τοὺς πολεμίους, ὡς ἢ τὸν ἀντικαθιστάμενον διαπεῖραι τῷ δόρατι ἢ ἑαυτὸν διαχρήσασθαι παρὰ τὸν Μοιραῖόν φησι κλωστῆρα ἀπαλλαττόμενος. 3 Ὁ μέντοι στρατιώτης ἐκεῖνος, ὃν ὑπ᾽ αἰτίασιν ὁ Ῥομπέρτος εἶχε, τό τε ἀνεπίβατον καὶ ὀξὺ τῆς πέτρας μάλα σαφῶς διηγεῖτο, καὶ ὅτι εἰς τὸ μετεωρότατον ὁ τόπος ἐπῆρτο καὶ ὡς ὀξεῖα ἡ πέτρα ἦν καὶ ἀκροσφαλὴς καὶ ὡς οὐδένα οὐ πεζόν, οὐχ ἱππότην ἐπιβῆναι ταύτης δυνατὸν ἄνευ θείας τινὸς μηχανῆς, μὴ ὅτι γέ τινα πολεμούμενον καὶ μαχόμενον, ἀλλ᾽ οὐδ᾽ ἄνευ πολέμου τινὸς εἶναι δυνατὸν ἀποπειρᾶσθαι τῆς πέτρας. « Εἰ δ᾽ ἐμοί » φησι « καὶ διαπιστοίης, ἐπιχειρήσας ἢ αὐτὸς σὺ ἢ ἄλλος τις ἱπποτῶν ὁ θαρραλεώτατος, τῶν ἀμηχάνων αἰσθήσεται. Εἰ δ᾽ οὖν, ἀλλ᾽ εἴ τις ἀναφανεῖται τῆς πέτρας περιγενόμενος, μὴ ὅτι γε ἄπτερος, ἀλλὰ καὶ ὑπόπτερος ὤν, ἕτοιμος αὐτὸς πᾶν εἴ τι δεινὸν ὑποστῆναι καὶ ἀνανδρίαν κατακριθῆναι. » Ταῦτα εἰπὼν μετὰ θαύματος καὶ ἐκπλήξεως ὁ βάρβαρος τὸν ἐπίχολον Ῥομπέρτον κατέστειλέ τε καὶ εἰς θαῦμα ἐκίνησεν ἀφέμενον τοῦ ὀργίζεσθαι. 4 Ὁ δὲ βασιλεὺς τοὺς ἑλιγμοὺς τῶν παρακειμένων ὀρῶν καὶ πᾶσαν τὴν δύσβατον

Codd. 2 τὸν om. C || 6 ἀνήγαγε C || 11 τὸν : τὸ C || 14 εἶχε : ἦγε C || 26 δεινὸν : δυνατὸν C.

Edit. 4 τὴν πέτραν.

cables, deux jours et deux nuits durant, parvint à Achrida. Pendant sa route il franchit le Charzane, et s'arrêta un peu dans un [lieu] appelé Babagora : c'est un col d'accès difficile ; ses pensées n'étaient troublées ni par sa défaite ni par les autres maux de la bataille, et il n'était pas affecté non plus par la douleur de la blessure qu'il avait reçue au visage, bien qu'il fût consumé intérieurement par le chagrin que lui causait la mort des guerriers tombés sur le champ de bataille, surtout de ceux qui avaient lutté héroïquement. Néanmoins il ne pensait qu'à la ville de Dyrrachium et il était affligé en songeant qu'elle était restée sans chef, car Paléologue n'avait pu y rentrer à cause de l'engagement rapide du combat. Aussi bien fit-il tout son possible pour assurer le salut des habitants ; il confia la garde de l'acropole aux chefs des Vénitiens[1] qui étaient venus là, et tout le reste de la ville à Komiscortès, originaire d'Albanie, à qui il fit connaître par lettre les mesures à prendre.

cet aventurier Normand, s'il est un héros, n'en apparaît que plus redoutable par sa barbarie.

1. Le chef des Vénitiens était un certain Domenico. Cf. Malaterra III 29.

ἀτραπὸν ἐν δυσὶ νυχθημέροις διεξελθὼν καταλαμβάνει τὴν Ἀχρίδα. Ἐν δὲ τῷ μεταξὺ τὸν Χαρζάνην διελθὼν καὶ μικρὸν περὶ τὴν καλουμένην Βαβαγορὰν ἐγκαρτερήσας (τέμπος δ' αὕτη δύσβατόν ἐστι), μήθ' ὑπὸ τῆς ἥττης μήθ' ὑπὸ τῶν ἄλλων τοῦ μόθου κακῶν τὸν νοῦν συγχυθεὶς μήθ' ὑπὸ τῆς κατὰ τὸ μέτωπον τοῦ τραύματος ὀδύνης ὑποχαλάσας, κἂν τὰ ἐντὸς ὑπὸ τῆς λύπης τῶν ἐν τῇ μάχῃ πεπτωκότων καὶ μᾶλλον τῶν γενναίως ἀγωνισαμένων ἀνδρῶν ἐξεφλέγετο. Ἀλλ' ὅμως τῆς πόλεως ὅλος ἦν Δυρραχίου καὶ ταύτης ἐμέμνητο ἀχθόμενος ὅτι ἄτερ ἡγεμόνος καταλέλειπτο τοῦ Παλαιολόγου διὰ τὴν ὀξεῖαν συμβολὴν τοῦ πολέμου μὴ δυνηθέντος ἐπαναστρέψαι. Καὶ ὡς ἐνὸν τοὺς κατ' αὐτὴν ἠσφαλίσατο καὶ τὴν τῆς ἀκροπόλεως φρουρὰν τοῖς ἐκκρίτοις Βενετίκοις τῶν ἐκεῖσε ἀποίκων ἀνέθετο, τὴν δέ γε ἐπίλοιπον πᾶσαν πόλιν τῷ ἐξ Ἀρβάνων ὁρμωμένῳ Κομισκόρτῃ τὰ συνοίσοντα, διὰ γραμμάτων ὑποθέμενος.

Codd. 5 τοῦ μόθου om. C || 12 ἐνόν : ἐξόν C || 13 τῆς om. C.

Epit. 7 κἂν-μᾶλλον : καὶ τῶν ἐν τῇ μάχῃ πεπτωκότων τῇ λυπῇ συνείχετο καὶ μᾶλλον || 10-11 κατελέλειπτο || 12 ἐπανεστρέψαι μὴ δυνηθέντος.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Page 5, ligne 18.

* Sur cette dernière expédition d'Antioche, cf. Chalandon, *Jean II Comnène et Manuel Ier Comnène,* chap. VII. Chalandon fait mourir (p. 17) Nicéphore Bryenne avant l'entrée de Jean Comnène à Antioche en 1138. D'après le texte de l'Alexiade ainsi restitué, Nicéphore a dû assister à la prise de cette ville.

Page 7, ligne 5.

* Sens consacré de θυραίας σοφίας opposée à ἡμετέρας.

Page 10, ligne 3.

* Michel VII (1071-1078) était le fils de Constantin X Doukas et d'Eudocie Makrembolitissa, donc beau-fils de Romain Diogène, à qui il succéda après le désastre de Mantzikiert (1071), tandis que l'empereur détrôné était aveuglé et enfermé dans un monastère où il mourut peu de temps après. Oursel, ou Roussel de Bailleul (Nic. Bryen. II 3-4, 14-25. Cf. Schlumberger, Deux chefs normands des armées byzantines au XIe siècle, *Revue historique,* 1881) vint en Italie avec Robert Guiscard, combattit les Musulmans de Sicile, puis s'engagea avec Crispin au service du basileus vers 1069 ou 1070 (Schlumberger dans la *Sigillographie* a publié un sceau de Roussel et donné une notice sur le personnage p. 660-666). La guerre civile qui suivit l'avènement de Michel VII facilita l'avance des Turcs que Romain Diogène avait appelés à son secours pour essayer de reprendre le pouvoir. Le faible Michel VII n'arrêta pas leurs progrès, tandis que l'Etat périclitait de plus en plus.

Cf. les allusions d'Anne Comnène au cours de son histoire ; pénurie d'argent et de troupes, séditions, baisse du niveau moral.

Successivement la Lycaonie et la Galatie sont ravagées, puis l'Arménie et les provinces du Pont, les environs de Néocésarée et d'Amasée. Michel VII essaie d'apaiser Oursel par une ambassade (présents et offre du titre de curopalate, cf. Dölger, Reg, 995).

On envoie contre le rebelle Nicéphore Paléologue (Nic. Bryen. II 19 : il ne s'agit donc pas de Nicéphore Bryenne ; ce lapsus a échappé à Chalandon, dans son ouvrage sur Alexis Comnène, p. 29), le césar Jean Doukas et son fils Andronic (Nic. Bryen. II 15 et 19) qui sont battus. Oursel appuya ensuite la candidature à l'empire de Jean Doukas. Mais le basileus Michel vint à bout de cette révolte avec l'aide des Turcs (Nic. Bryen. II 17).

Page 12, ligne 21.

* Anne a paraphrasé ici comme elle le fera plus bas (5) le texte de Nicéphore Bryenne (II 21) : certaines tournures sont reprises mot pour mot, certaines expressions sont commentées. Cf. Dölger Reg. 997. Par la Perse, il faut entendre les Turcs qui occupent la Perse.

Alexis pratiquement achète son monde (Nic. Bryen. II 21 et 22), et Oursel est pris pendant un repas auquel il avait été convié par Toutouch (Nic. Bryen. II 22).

ligne 33.

** Eurip. (ap. Plut. de sera n. V, 2 Stob. ecl. 1, 3, 21) inc. 969 N.

Page 16, ligne 7.

* Dokeianos était le fils d'une sœur de Jean Comnène, père d'Alexis, et de l'empereur Isaac son oncle (Nic. Bryen. II 25). Cette scène, racontée avec plus de détails par Nicéphore Bryenne, se passa en Paphlagonie.

Ensuite Alexis continua à traiter Oursel avec grande humanité (Nic. Bryen. II 28). Il était naturellement bienveillant, jugeant coupable de verser le sang des Latins, et la raison en est intéressante du point de vue des relations religieuses entre Orient et Occident : « parce qu'ils étaient chrétiens » (Nic. Bryen. II 20).

Page 17, ligne 3.

* Devant l'incapacité de Michel VII, deux généraux, Nicéphore Bryenne et Nicéphore Botaniatès, le premier à la tête des troupes d'Occident, le second à la tête de l'armée d'Asie, se révoltent et sont l'un et l'autre proclamés respectivement basileus par leurs hommes. Nicéphore Botaniatès, qui jouissait en outre de l'appui du sénat et de la noblesse, entra dans Constantinople le 1er avril 1078 (Nic. Bryen. liv. III. — Zonaras XVI-XVIII — Chalandon, *Alexis Ier Comnène*, p. 31-35). Michel VII, trop pusillanime pour essayer de se défendre sérieusement, abdiqua en faveur de son frère Constantin, qui refusa cette succession périlleuse et préféra faire sa soumission au vainqueur, Nicéphore Botaniatès, tandis que l'empereur déchu,

réfugié au monastère des Studites, était bientôt consacré métropolitain d'Ephèse par les mains du patriarche de Constantinople, Thomas (Nic. Bryen. III 21-24). — Epomide : étole (Ducange).

ligne 14.

** Les thèmes (divisions administratives de l'empire) étaient sous l'autorité de chefs militaires appelés : stratège, exarque, comte, duc ou drongaire. Constantin Porphyrogénète signale « l'Eparchie de la Nouvelle Epire, c'est-à-dire de Dyrrachium » (*De Themat.* II 9).

Soulevées d'abord contre Michel VII, les troupes de Bryenne allèrent jusqu'à Constantinople dont elles firent le siège en novembre 1077 (Nic. Bryen. III 11-14). Alexis Comnène défendit victorieusement la capitale, et Bryenne, sans désarmer et toujours menaçant, se retira à Athyra.

Page 43, ligne 5.

* L'empire byzantin cherchait alors des alliés contre les Turcs. Les Normands étaient des guerriers très estimés, et les Crispin, les Roussel servaient déjà avec leurs hommes dans l'armée grecque. Michel VII voulut s'assurer un concours plus efficace, en s'alliant à leur chef par le mariage dont Anne a parlé (Skylitzès. PG 122, c. 449 D et 456 A). Aimé (*Ystoire de Li Normant,* éd. Delarc, Rouen, 1892, p. 297), parle de tentatives précédentes de la part du basileus auprès de Robert Guiscard, mais restées sans succès. Au moins une fois, il s'agit de marier Constantin, le frère du basileus, comme en témoignent deux lettres de Michel VII, adressées à Robert Guiscard (cf. Sathas, Μεσ. βιϐ. V, nos 143 et 144). Dölger, Reg. 989 et 990.

Sur le projet de mariage, dont parle l'Alexiade, cf. Chalandon F., *Alexis Comnène*, p. 62-63 ; Leib, *Rome, Kiev et Byzance à la fin du* XIe *s.*, p. 172-174 ; Dölger, Reg. 1003. Constantin était le fils de Michel VII et de la basilissa Marie d'Alanie. Anne Comnène (III 1, 3) dit qu'il n'avait pas 7 ans à l'avènement d'Alexis en 1081. Donc Constantin venait à peine de naître au moment de ses premières fiançailles.

On trouvera le texte inédit du contrat, daté de 1074 et traduit en russe, dans un article de Bezobrazov (*Journal du ministère de l'Instruction publique,* 1889, t. 265, p. 23-32). Guiscard y est élevé au rang de nobilissime, et le patriarche de Constantinople a signé.

Page 47, ligne 9.

* Ce chapitre contient tout un réquisitoire contre le pape. Gretzer, en 1611, l'a réfuté point par point (Jacobus Gretzerus,

Refutatio Alogiarum Annae Comnenae in Alexiade contra Gregorium VII. *Opera omnia*, t. VI, Ratisbonne, 1735, p. 266-273).

Le président Cousin, dans un Avertissement placé en tête du tome IV de son *Histoire de Constantinople*, Paris, 1672, essaie une justification d'Anne Comnène en réponse aux arguments de Gretzer. Cette justification est manquée, comme la traduction de l'Alexiade qui vient ensuite ; tel est certainement le jugement le moins sévère que l'on puisse porter sur l'une comme sur l'autre. Il s'agit ici de la Querelle des Investitures. Cf. Fliche A., *La réforme grégorienne*, t. II, p. 292-294 ; Delarc O., *Saint Grégoire VII*, t. III, p. 189 sq.

Les accusations d'Anne sont imaginaires. Grégoire VII au contraire sauva les ambassadeurs d'Henri IV venus au synode romain de février 1076. Cf. Delarc O., *op. cit.*, t. III, p. 205 sq. et 221 sq.

A première vue, on comprend difficilement cette diatribe contre le pape et une telle violence de langage. Il faut se rappeler que Grégoire VII est l'allié de Robert Guiscard, l'ennemi mortel de Byzance pour Anne Comnène, et qu'il a soutenu le pseudo-Michel, parce qu'il a été joué lui aussi par le Normand.

Page 48, ligne 27.

* Exagération flagrante. Le premier document connu sur la hiérarchie des sièges est le canon 3 du 1er concile de Constantinople, 2e œcuménique, qui attribue à l'évêque de Constantinople la préséance après l'évêque de Rome. Justinien reproduit la même affirmation dans sa novelle 131. Le canon 28 du concile de Chalcédoine ne parle que de la préséance, toujours après l'ancienne Rome, et de la juridiction sur les trois diocèses du Pont, de l'Asie et de Thrace. Le 28e canon fut condamné par le pape et rejeté par le concile (Sur l'histoire de ce canon, cf. Mgr d'Herbigny, *Theologica de Ecclesia*, 1928, t. II, p. 155 sq.). Le texte en fut repris, et renforcé, dans le canon 36 du concile grec in Trullo (concile qui ne fut pas reconnu comme œcuménique par l'Église latine), car là il s'agit désormais d'une égalité de droits entre les sièges de Rome et de Constantinople.

Page 53, ligne 24.

* Nom donné par les Anciens à une partie de l'Apulie habitée par des colons grecs.

ligne 30.

** Et son frère Roger, dont il sera question plus bas, sont les fils d'un seigneur franc, appelé Dagobert, dont parle Albert d'Aix (2, 9).

Cf. Marquis de la Force, Les conseillers latins d'Alexis Comnène (*Byzantion* XI (1936), 161-162).

Cette famille s'implante à Byzance au temps d'Alexis I.

Page 75, ligne 9.

* Sur l'établissement du texte de ce couplet, cf. la note de B. Schmidt, citée par Reifferscheid (éd. Teubner I p. XIII 69, 5), et l'article de S. Papadimitriu, *Zwei Volkslieder bei Anna Komnena* (Jahrbuch der bei der kaiserl. neuruss. Universität zu Odessa bestehenden hist.-philol. Gesellsch. II Byzant. Abt, 1 Odessa 1892, p. 281-287), χαρεῖς est une corruption de χαρὰ' στ' (εἰς τὸ). Ὕπα, ou bien est une corruption de πετᾷς (Schmidt), ou un impératif abrégé de ὑπάγω (Papadimitriu). Γεράκιν (= ἱεράκιν) est une forme vulgaire de ἱέραξ. Sur les substantifs neutres en -ιν au lieu de -ιον, cf. H. Pernot, Remarques sur quelques formes byzantines (*Mél. Schlumberger*, I, 213). 'Αλέξιε et μου seraient à supprimer pour le mètre.

Page 79, ligne 14.

* Dignité rattachée au service de la garde-robe de l'impératrice. Cf. Ducange, *In Alex.*, p. 453.

ligne 16.

** Fondé par Pulchérie, femme de l'empereur Marcien (450-457). Cf. Ebersolt J., *Sanctuaires de Byzance*, p. 44-53.

Page 80, ligne 24.

* La protovestiaria Marie de Bulgarie, qui descendait de Samuel, roi des Bulgares, est la femme d'Andronique, fils du césar Jean Doukas. Deux de ses filles, Irène et Anne, ont épousé, la première Alexis Comnène, et la seconde, Georges Paléologue. Bryenne insiste également sur sa beauté (III, 6).

Page 96, ligne 6.

* « Aucune dignité n'était plus répandue... Les spathaires, protospathaires, les spatharocandidats formaient donc la plus nombreuse classe de la noblesse militaire byzantine. Ils avaient rang au palais et y constituaient une garde d'honneur au basileus »... Souvent chargés d'ambassades ou de missions (Schlumberger, *Sigillographie*, p. 589).

Page 103, ligne 3.

* Ce Michel est un des premiers titulaires d'une nouvelle charge : le logothète τῶν σεκρέτων. On l'a à tort identifié avec Michel Doukas

(v. g. *Table de l'éd. de Schopen, Bonn*, p. 727), le petit-fils du césar Jean Doukas et le frère d'Irène, femme d'Alexis, par conséquent le beau-frère d'Alexis et non le mari d'une de ses nièces [cf. Ch. Diehl, Un haut fonctionnaire byzantin (*Mélanges Jorga*, 1933, p. 218, note 1)].

Page 121, ligne 2 de la note 3.

* « C'est la première fois, à cette date de 1081, que ce fonctionnaire se rencontre dans l'administration byzantine » (*op. cit.*, p. 217). C'est une erreur de l'identifier avec le logothète τοῦ γενικοῦ, véritable ministre des finances, comme l'a fait Ducange dans ses notes à l'Alexiade, puisque ces deux fonctionnaires apparaissent distincts dans certains actes. Par ailleurs, la compétence de ce fonctionnaire est infiniment plus étendue que les affaires de finances, car « le mot σέκρετον désigne indistinctement les bureaux de n'importe quel haut fonctionnaire de l'administration impériale » (p. 220). Il n'y a du reste qu'à constater combien ses attributions sont étendues dans le chrysobulle d'Alexis. Que l'on ait affaire à un très haut et très important fonctionnaire, cela résulte encore du titre très élevé attaché à sa fonction : « πρωτονοβελίσσιμος, avec l'épithète de μεγαλεπιφανέστατος. La plupart des titulaires de ce poste qui nous sont connus sont apparentés de très près à la famille impériale ; v. g. le premier titulaire est un neveu par alliance d'Alexis (p. 223). A la fin du XII[e] siècle, le logothète τῶν σεκρέτων serait devenu sous Isaac l'Ange, « le grand logothète, c'est-à-dire le personnage le plus considérable de l'administration byzantine dans les derniers siècles de l'empire ; et ceci explique tout naturellement pourquoi, dans ces derniers siècles, le logothète τῶν σεκρέτων n'apparaît plus »... (et pourquoi Kodinos, dans son traité des Offices, ne le mentionne pas). « Ce n'est là assurément qu'une hypothèse, mais qui me semble à peu près démontrée » (Ch. Diehl, *op. cit.*, p. 227).

Page 125, ligne 13.

* Cf. Nic. Bryen. I 2. Anne Dalassène était la fille d'un haut fonctionnaire impérial d'Italie, nommé Charon, parce que, chaque fois qu'il frappait un ennemi, il le tuait. Par sa mère, Anne descendait des fameux Adrien et Théophylacte Dalassène (cf. Ch. Diehl, *loc. cit.*). Ducange (*In Alex.*, p. 482) remonte aux ascendants jusque sous le règne de Constantin VIII (1025-1028). Sur ces personnages, cf. Schlumberger, *Epopée byz.*, II pp. 97-98 et 517, 524. Sur Constantin Dalassène, *op. cit.*, III pp. 55, 166, 187, 202, 209 et 394; Psellos, *Chronographie*, éd. Renauld, t. I, p. 122.

Page 130, ligne 17.

* On trouve dans un document de 1079 : ζερμώνων καὶ ἑτέρων πλοίων (Miklosich et Müller VI (1890), 20).

D'autre part on lit dans Gaufred. Malaterra (II 8 ed. Muratori, Rerum ital. SS. Bologne 1928) : « nostri denique tantummodo germundos et galeas, Siciliences vero cattos et golafros, sed et dromundos et diversae fabricae naves habebant ».

Puisque « cattos, golafros, dromundos » sont des vocables dérivés de l'arabe, ne serait-ce pas également le cas de « germundos » ?

Or, dans le *Supplément aux dictionnaires arabes* de Dozy (I 188 col. 1) on voit le nom arabe de certaines embarcations appelées « germes ».

C'est toujours la même racine qui nous occupe : il s'agit de longues barques non pontées. Nous pouvons admettre que c'est là une interprétation plausible du mot grec.

Page 133, ligne 13.

* On possède son sceau comme préteur du Péloponnèse et de l'Hellade (Schlumberger, *Sigillographie*, p. 188 et 636) ; Mordtmann (*Rev. arch.*, 1877, t. II, p. 48 sq.) a donné une notice biographique sur lui. Chœrosphactès conduisit une seconde ambassade, et porta la lettre d'Alexis ainsi que des présents à Henri IV, sans doute occupé au siège de Rome (vers juin 1081). Le basileus Botaniatès l'avait déjà envoyé en ambassade auprès de Nicéphore Bryenne révolté (Nic. Bryen. IV 2 ; Dölger, Reg. 1034) et il est mentionné aussi bien dans la vie de S. Mélétios le Jeune (éditée par Papadopoulos-Kerameus, Saint-Pétersbourg, 1892), que dans celle de S. Cyrille Philestès (Chr. Loparev, *Beschreibung einiger griech. Heiligenleben. Viz. Vrem.*, 4 (1897), 337-401).

Page 151, ligne 22.

5. Cf. Schlumberger, *Sigillographie*, p. 569. « Primus cujusque ordinis ». Il y en avait une foule dans la hiérarchie byzantine civile, militaire ou religieuse. Mais Ducange remarque (*In Alex.*, p. 501) que le chef des Turcs Vardariotes, ou d'Achrida, portait officiellement le nom de « primicier ».

Page 157, ligne 26.

* Sur ce proverbe, cf. N. Γ. Πολίτης, Δημώδεις παροιμίαι ἐν τοῖς στίχοις τοῦ Μιχαὴλ Γλυκᾶ (Bgz. Zeitsch. VII (1898) 156). Voir encore Al. VII 3, 10.

Guiscard, d'après les historiens latins, incendia sa flotte ; Malaterra III 27 ; Guil. de Pouille IV 369, p. 286.

Page 158, ligne 13.

* Malaterra, III 27.

Page 160, ligne 9.

* ll. 5, 529. Guil. de Pouille signale l'intervention de Sichelgaïte, la femme de Robert dans cette bataille.

Page 161, ligne 10.

1. Frère de Michel VII, en faveur de qui ce dernier avait abdiqué ; mais il refusa cette succession difficile. Révolté ensuite contre Botaniatès, il revêtit l'habit monastique pour échapper aux représailles. Après la chute de l'usurpateur, il avait repris son rang.

Anne explique ici pourquoi elle l'a gratifié précédemment de l'épithète de « Porphyrogénète » : parce qu'il était né lorsque son père Constantin X Doukas était déjà basileus (Nic. Bryen., III 21 ; Ducange, *In Alex.*, p. 507).

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

ALEXIADE

LIVRE I

Alexis, stratège et grand domestique.

LIVRE II

La révolution des Comnènes.

LIVRE III

L'empire byzantin a l'avènement d'Alexis I (1081).

LIVRE IV

La guerre avec les Normands (1081-1082).

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT (10-1937).